This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

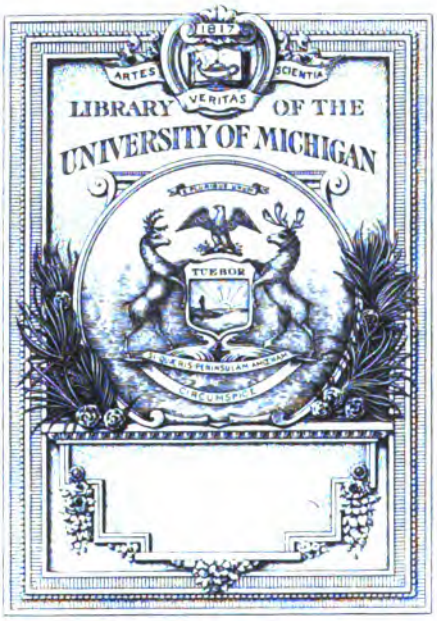
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 3 9015 00230 727 3
University of Michigan – BUHR


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

828
C8830
H88

G-47-1

UN POÈTE RÉALISTE ANGLAIS

George Crabbe

1754-1832

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Par R. HUCHON

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

To show virtue her own feature, scorn her own image, and the very age and body of the time, his form and pressure. (Hamlet, III, 2.)

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

79, boulevard Saint-Germain, 79

1906

George Crabbe

1754-1832

REV^{d} GEORGE CRABBE

1821

D'après un crayon de Chantrey (National Portrait Gallery, London)

UN POÈTE RÉALISTE ANGLAIS

George Crabbe

1754-1832

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Par R. HUCHON

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

To show virtue her own feature, scorn her own image, and the very age and body of the time, his form and pressure. (Hamlet, III, 2.)

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

79, boulevard Saint-Germain, 79

1906

A MONSIEUR EMILE LEGOUIS

CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE

Affectueux hommage d'un ancien élève.

185210

AVANT-PROPOS

L'auteur du présent travail a voulu d'abord mettre à la portée des lecteurs français — s'il s'en trouve — les œuvres d'un poète à peu près inconnu chez nous; ensuite reprendre, à l'aide de tous les documents originaux encore accessibles, la biographie de Crabbe, publiée en 1834 par son fils aîné(1), et enfin analyser et apprécier en détail le talent de cet écrivain.

La seconde partie de notre tâche était pour nous

1. George. Cf. *infra*, p. 242, n. 3, et 600, n. 1. Il mourut à Bredfield en septembre 1857. Outre la *Vie* de son père, il écrivit deux ouvrages théologiques : *An Outline of a System of Natural Theology*, dédié à Lockhart, 1840, et *Short Conclusions from the Light of Nature*, 1849. C'est lui le « Radiator » de Carlyle, dont il est question dans les *Latter-Day Pamphlets* et dans les *Lettres d'Edward Fitzgerald* (cf. *More Letters of E. F.*, ed. by Wm. A. Wright, p. 38, to T. Carlyle from Woodbridge, Sunday August 26, 1855). Dans un article publié par la *Monthly Review* (mars 1904, p. 117), nous l'avons accusé à tort d'avoir laissé vendre, de son vivant, certains manuscrits de son père. En réalité, ces papiers furent mis à l'encan au décès d'un employé de Murray, nommé Wright, et rachetés par Murray sur les instances du Biographe. Il laissa cinq enfants, trois filles et deux garçons, dont l'aîné, George, épousa, en 1851, sa cousine, Emily Louisa, fille de John Waldron Crabbe, devint recteur de Merton (Norfolk) et mourut le 9 août 1884, à soixante-cinq ans. Fitzgerald, son ami intime, s'éteignit à Merton en juin 1883 (Cf. sur George Crabbe, le petit-fils du poète, le *Norfolk Miscellany*, vol. III, p. 113-4). Le fils cadet du Biographe, Thomas Crabbe, fit son droit et exerça la profession d'avoué à Uttoxeter.

de beaucoup la plus intéressante. Il s'agissait de contrôler, pièces en mains, cette *Life of Crabbe* que tous les critiques contemporains, Kebbel et Ainger entre autres, s'accordent à considérer comme définitive, et que cependant ils prennent quelquefois en défaut. Il fallait en corriger les erreurs, en combler à l'occasion les lacunes, en éliminer l'inutile, retracer, en un mot, la biographie psychologique d'un poète en vue de l'explication de ses œuvres, et tout sacrifier à ce dessein. Si nous avons réussi à le réaliser, même imparfaitement, notre peine n'aura pas été inutile.

On ne peut contester à la *Vie de Crabbe* par son fils le mérite de nous avoir transmis des renseignements et des documents qui, sans elle, se seraient perdus, en particulier les « Journaux du poète » pour les années 1780 et 1817. Mais sa composition ne résiste pas toujours à la critique. C'est la biographie d'un poète-pasteur écrite par un pasteur nullement poète. Le « clergyman » s'y montre en trop d'endroits, avec sa réserve caractéristique. L'allure, bien que franche, n'est pas assez décidée ; le ton, bien que sincère, devient parfois apologétique. Il fallait rendre au poète ses droits et reléguer le ministre du Seigneur au second plan. De plus, le Biographe n'était pas resté maître de son œuvre. Elle lui avait été commandée par l'éditeur Murray (1), mais à deux

1. Une semaine après la mort de Crabbe, dès le 13 février 1832, Murray écrivait à George : « I hope the family have materials for communicating an interesting account of his Life to the public for he is allowed on all hands to have been one of the most eminent of British

conditions : d'abord elle devait tenir en un volume, et, en outre, Lockhart, le directeur de la *Quarterly Review* et le futur auteur de la *Vie de Scott,* devait revoir le manuscrit et y faire toutes les corrections, toutes les coupures qu'il jugerait nécessaires (1). Il usa largement, il abusa même de ce pouvoir. Non seulement il retrancha un grand nombre de lettres (2), mais encore il changea souvent les dates de celles qui furent conservées, et se permit de corriger le

---

poets. » Pendant un an, on eut l'intention de publier, non seulement le travail du Biographe, mais aussi les *Posthumous Tales,* précédés d'un « mémoire » par Miss Hoare, amie du poète (cf. *infra,* p. 604 ss.). Celle-ci renonça à son projet en mai 1833, et George resta le seul Biographe.

1. George ne se soumit pas sans regimber. Mais sa première rédaction semble avoir été très négligée, car Rogers lui dit assez crûment, le 1er mars 1833 : « As to the Memoirs, they are certainly now very unfit for publication. » Lockhart obtint donc carte blanche. En novembre 1833, il écrivait à George : « I perceive that as the work proceeds, the alterations to be suggested by me will be lessening gradually both in number and importance. » La *Vie de Crabbe* parut le 10 février 1834, et eut un assez grand succès.

2. Miss Hoare, sur le conseil de Wordsworth, refusa de laisser publier celles que Crabbe lui avait adressées. Voir WORDSWORTH'S *Poetical Works,* ed. Dowden, vol. V, p. 359-60 : « He (Crabbe) was upon terms of intimate friendship with Mrs. Hoare, and still more with her daughter-in-law, who has a large collection of his letters addressed to herself. After the poet's decease, application was made to her (par Rogers, sur les instances de Lockhart) to give up these letters to his biographer, that they, or at least part of them might be given to the public. She hesitated to comply, and asked my opinion on the subject. « By no means », was my answer, grounded not upon any objection there might be to publishing a selection from these letters, but from an aversion I have always felt to meet idle curiosity by calling back the recently departed to become the object of trivial and familiar gossip. » Il s'agissait bien de cela ! Maintenant, ces lettres ont disparu, sauf quelques-unes que renferme la collection Broadley. Elles sont en général fort intéressantes.

style épistolaire du poète, trop peu élégant à son gré. Bref, il gâta en partie cette *Vie de Crabbe,* comme plus tard sa propre *Vie de Scott,* par de menues inexactitudes. Il semble avoir manqué de cette conscience, de cette véracité indispensables à tout historien.

Nous n'aurions pu refaire, soixante-dix ans après la mort de Crabbe, l'histoire de son existence, si nous n'avions été aidé dans nos recherches par le concours sympathique de nombreuses personnes. En Angleterre, M. F. J. Furnivall, M. Henry Bradley, M. le chanoine H. Thompson, et M. Ch. Ganz, nous ont fourni d'utiles renseignements ; M. le duc de Rutland nous a ouvert sa bibliothèque de Belvoir Castle ; M. Dowden et M. Aldis Wright nous ont communiqué, avec une extrême obligeance, l'un, d'intéressants poèmes inédits, l'autre, des notes manuscrites de Fitzgerald singulièrement suggestives. Nous avons pu consulter chez M. H. Buxton Forman une lettre d'autant plus importante qu'elle a trait à une période où les documents sont rares. M. John Murray nous a confié, pendant de longs mois, ses souvenirs de Crabbe : sermons, lettres, ébauches diverses[1]. Mme Orr, de Londres, M. et Mme Rivett-Carnac, de Swefling, descendants du poète, ont mis à notre disposition, à une époque où ils les possédaient encore, toutes les lettres de

1. Un conte, entre autres, publié par nous dans la *Monthly Review* de mars 1904.

Crabbe qui leur avaient été léguées. Mme veuve Mackay, de Trowbridge, a fait à nos investigations l'accueil le plus hospitalier, et nous avons trouvé dans sa bibliothèque des richesses inespérées. Surtout, nous avons contracté une lourde dette de reconnaissance envers M. Broadley, de Bridport, qui a su réunir, en quelques années, une collection d'autographes de Crabbe, si belle et si complète qu'elle n'a plus de rivale.

Nous remercions aussi quelques amis de France, dont les conseils nous ont été précieux. M. E. Beurlier, professeur de philosophie au lycée de Bourges, et M. Georges Pariset ont bien voulu nous relire; M. Émile Legouis, non content de nous avoir donné l'idée de ce travail, en a facilité l'exécution par ses encouragements. La faculté des lettres de Nancy, enfin, en nous continuant son bienveillant appui, nous a permis de mener à terme une tâche parfois ardue.

George Crabbe

1754-1832

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE ET LES PREMIERS POÈMES (1754-1781)

CHAPITRE Ier

Aldborough (1754-1768)

I. *La famille : Le grand-père et le père.* — II. *Aldborough et ses environs.* — III. *La vie de famille de l'enfant et du jeune homme.* — IV. « *A dame-school* ». — *Curiosité enfantine.* — *Une excursion sur l'Alde.* — V. *En pension à Bungay.* — *Premières lectures littéraires.* — *L'école de Stowmarket.* — *Retour à Aldborough : la mer, la rivière et la lande.*

On a remarqué, avec beaucoup de raison, que la théorie critique de Taine, qui trouve l'explication suffisante d'un auteur et de ses œuvres dans sa race, son époque et son milieu, s'applique mieux au talent qu'au génie. Quelle vraisemblance y avait-il que le fils d'un petit bourgeois de Stratford-on-Avon, élevé dans la paix des campagnes du Warwickshire et dans l'inertie de la vie de province, se montrât un jour capable de donner une âme aux vieilles chroniques, et de faire revivre des foules et des rois ? C'est que le génie, la forme la plus élevée de l'activité humaine, est aussi la plus libre et la plus déconcertante. Il est rare, au contraire, que dans les années de jeunesse, dans l'éducation d'un

écrivain de talent, on ne puisse découvrir la trace de quelque influence dominante et féconde. Thomson et Wordsworth n'ont-ils pas senti, dès leur enfance, le charme des « régions natales » auxquelles ils sont, à des degrés divers, redevables de leurs meilleures inspirations ? Certes, ils possédaient une force d'intelligence et de sensibilité qui reste pour le critique un élément irréductible et seule peut expliquer leur supériorité sur les petits paysans, leurs camarades d'enfance. Mais les matériaux que cette intelligence et cette sensibilité ont mis en œuvre leur ont été, en très grande partie, fournis par le milieu où leur jeunesse s'est écoulée. L'écrivain de talent, soit que les circonstances l'aient favorisé, ou qu'elles l'aient contrarié, soit qu'il n'ait eu qu'à laisser se déployer librement son énergie, ou qu'il ait dû lutter pour triompher des obstacles accumulés par la destinée, est comme une plante dont les racines plongent profondément dans le sol qui lui a donné naissance et l'a plus ou moins généreusement nourrie. Il faut, pour la comprendre et l'expliquer, connaître la graine d'où elle est sortie, le sol où le hasard l'a jetée, l'atmosphère au milieu de laquelle elle s'est développée, les fruits qu'elle a donnés. Alors seulement nous nous rendons compte de la force de vitalité qu'elle possédait. L'analyse ne peut aller plus loin. C'est la tâche du biographe, comme le dit Gœthe, de « replacer l'homme au milieu de son époque et de sa vie, de montrer jusqu'à quel point elles l'ont favorisé ou lui ont été hostiles, quelle idée du monde et des hommes il s'est faite à l'aide de ces éléments, et s'il est poète, écrivain ou artiste, quelle forme extérieure il a donnée à cette idée ». Et c'est plus que jamais la tâche du biographe, lorsque le sujet de son étude est un poète dont le regard est toujours resté fixé sur le sol natal, sur les spectacles et les hommes familiers à son enfance, et qui les a décrits avec autant de fidélité que George Crabbe.

I

Né le 24 décembre 1754 à Aldborough, petit port de mer du comté de Suffolk, sur la côte est de l'Angleterre, Crabbe appartenait à une famille trop humble pour posséder une histoire. Elle ne figure dans aucun des vastes répertoires généalogiques où l'aristocratie et même la bourgeoisie ont soigneusement fait inscrire leurs annales ; et ce serait peine perdue que de vouloir retrouver un ancêtre possible de notre poète parmi les nombreux « Crabbe » ou « Crab [1] » dont les archives du Moyen Age ont gardé la trace. On ne renonce pourtant pas à ces recherches sans quelque regret : il serait si tentant de voir en Crabbe, « le plus hollandais des poètes anglais », l'un des descendants de John Crabbe [2], aventurier et pirate flamand, habile à s'enrichir aux dépens des sujets du roi Édouard II, nobles comtesses ou négociants gascons ! Ne s'expliquerait-on pas mieux ainsi l'origine de son talent ? Il nous serait permis de supposer que parmi les nombreux artisans de Flandre qui vinrent, au Moyen Age, s'établir en Angleterre, se trouvaient quelque fils ou quelque neveu du pirate ; en lui nous verrions l'an-

1. Les deux orthographes s'employaient indifféremment, comme en flamand et en ancien anglais. Dans une lettre écrite le 7 novembre 1822, le sculpteur Chantrey regrettait la présence des deux lettres inutiles à la fin du nom de son ami : « Many a letter, lui disait-il, you must write weekly to friends who admire and esteem you and the two superfluous letters at the end of your name have been as often repeated as would have enabled you to compose a poem as long and enduring as your *Borough*. Think, my dear Friend, what a noble work we have lost by so many BE's. » Et Crabbe de répondre, dans un billet dont l'original est conservé au Musée britannique, qu'il ne s'explique pas en effet cette fantaisie d'un de ses ancêtres. (Le texte est donné en note dans la Biographie du fils, éd. Murray, 1861, p. 2.)

2. Cf. les *Close Rolls d'Edouard II* (*1310-21*) publiés par le Record Office, et les *Patent Rolls d'Edouard III* (juillet 18, 1332).

cêtre des William, Thomas ou John Crabbe, si fréquemment mentionnés dans l'histoire du Norfolk (1) parmi les bourgeois de Norwich ou les habitants du village de Kimberley, et nous aurions la satisfaction de jeter un peu de lumière sur les obscures origines de la famille du poète.

Les faits, malheureusement, ne justifient pas des hypothèses si hardies. Nous devons nous contenter de répéter, après le fils du poète, son biographe le plus autorisé, que des membres de cette famille « exercèrent pendant de longues années la profession de fermiers », s'élevèrent peut-être jusqu'à la condition de francs-tenanciers, et que là s'arrêta leur prospérité. La partie sud du comté de Norfolk semble avoir été leur résidence préférée : à la fin du dix-septième siècle, les Crabbe habitaient probablement la petite commune de Seething (2), à quelques milles au nord de Bungay, et c'est de là que dut partir Robert Crabbe, le grand-père du poète, lorsqu'il vint se fixer à Aldborough (3).

---

1. Cf. Blomefield's *History of Norfolk, passim,* en particulier vol. I, p. 303 et 315; vol. V, p. 223 et 326; aussi *The East Anglian* de 1869, vol. IV, p. 233.

2. En réponse à une question de son neveu, Robert Crabbe, le frère du poète, écrivit le 10 mai 1833 que « Mr. John Crabbe, farmer at Seeden (évidemment Seething) and *my* father were first cousins ». Robert Crabbe, le grand-père, avait probablement laissé un frère fermier à Seething lorsqu'il partit pour Aldborough. Cette origine de la famille est confirmée par des renseignements donnés par le poète lui-même à un antiquaire du Suffolk, le Rev. Dr Jermyn, en 1827. Ils ont été publiés dans l'*East Anglian,* vol. II, p. 259. Je dois cette indication à l'obligeance de M. Walter Rye.

3. Probablement vers 1720. M. Casley, Secrétaire de la mairie d'Aldborough, a montré que le 23 janvier 1720 Robert Crabbe « was given his freedom as a favor », que le 3 septembre 1726, il fut élu « inferior burgess » et « capital burgess » le 25 août 1729. Le registre de paroisse d'Aldborough fait mention d'une « Elizabeth Crabbe », wife of late to Mr. Robert Crabbe, formerly to the said Wm. Miller, who departed this life January the 22nd day 1721, aged 32 years. Cette inscription a été relevée dans le cimetière d'Aldborough par l'antiquaire Davy, dont les

Il s'y fit une situation modeste, mais honorable : le 5/16 avril 1732, il était nommé receveur des douanes aux appointements de soixante livres sterling par an(1). Cette position officielle le mit en vue : le 8/19 septembre 1733 (2), ses concitoyens l'élisaient « Bailiff », ou maire de la ville. Malheureusement il ne jouit pas longtemps de ces honneurs, car moins d'un an après son élection la mort l'emportait, probablement jeune encore, le 5/16 septembre 1734 (3). Il laissait une veuve dont seul le prénom Rachel (4), nous est connu, et un fils, George, baptisé le 15/26 novembre 1733, né sans doute une semaine auparavant. On peut penser,

---

précieuses collections manuscrites ont été achetées par le Musée britannique. — Elizabeth Crabbe aurait-elle été la première femme de Robert? Le point reste très douteux.

1. Cf. dans les publications du Record Office, le *Calendar of Treasury Books and Papers* pour 1732, p. 355, « April 5 : Robert Crabb, collector Aldeburgh, loco John Burwood, dismissed », et aussi dans les *Treasury Records, Customs Quarterly Establishment,* n° 174, Midsummer quarter 1732, Aldeburgh : « Robert Crabbe, to act as deputy to the Customer of Yarmouth, for his ffees here, or 20 l. per annum, and from the King 40 l. per annum, per warrant 5 April 1732, to be paid from 29 d° ».

2. Au rapport de Davy (cf. *Borough,* II, 154), ces fonctions étaient annuelles, et il ajoute : « their election takes place on the Feast of the Nativity of the Virgin Mary, and they come into office on the Feast of Saint Michael ». D'où la date indiquée dans le texte, et confirmée par les archives d'Aldborough. Robert Crabbe avait été élu « Junior Bailiff » le 18 septembre 1731, « Chamberlain » (ou Trésorier) le 29 septembre 1732 (dates relevées par M. Casley).

3. Parish Register, Aldborough : « Mr. Robert Crabbe, bailiff of the Corporation, died September 5th, mortuary 10 shillings (ses revenus étant supérieurs à 40 l.), buried Sept. 8th 1734. » Outre son fils George, il avait eu une fille, Mary, morte en bas âge : « Mary Crabbe, infᵗ da. of Robert Crabbe, bailiff, buried February 2, 1733 (*i. e.* 13 février 1734). »

4. Notons qu'une « Rachel Crabb » fut enterrée à Aldborough le 2 mai 1765. Peut-être était-ce la veuve de Robert.

avec le Biographe (1), que la mort prématurée de Robert Crabbe mettait sa famille dans une situation précaire, et que George, le père du poète, dut connaître, dès sa plus tendre enfance, les humiliations et les privations de l'indigence. Il acquit ainsi des qualités d'activité et d'énergie qui le firent remarquer plus tard ; contraint, dès sa jeunesse, de gagner sa vie, il renonça au commerce, carrière à laquelle on l'avait d'abord destiné, et devint maître d'école. Sous le portique de l'église d'Orford, à quelque distance au sud d'Aldborough, il rassembla les « gamins déguenillés » de la paroisse, fils des pêcheurs « et des hommes qui déchargent le charbon ou balayent les rues (2) », et s'efforça de leur apprendre le catéchisme et la lecture. Telles étaient en effet les écoles improvisées qui suffirent à l'Église anglicane jusqu'à la fin du dix-huitième siècle : aucun bâtiment spécial ne leur était réservé ; l'évêque se contentait d'autoriser un maître à réunir ses élèves sous le portique ou dans les bas côtés de l'église. Bien maigres devaient être les revenus d'un tel poste, et George Crabbe ne tarda pas à quitter Orford pour se rapprocher du berceau de sa famille. A quelque six milles à l'est de Seething, se trouve le petit village de Norton : il y passa plusieurs années en qualité de maître d'école et de clerc de la paroisse, puis retourna à Aldborough. Il allait atteindre sa vingtième année : désireux sans doute de s'établir dans un endroit où le nom de son père était encore respecté, il obtint à la douane l'emploi inférieur de garde-magasin, et dès le 2 février 1754 (3), il

---

1. C'est-à-dire George Crabbe, le fils aîné du poète. Nous le désignerons toujours ainsi dans notre étude.

2. *Borough,* XXIV, 96-8.

3. Cf. le registre de paroisse d'Aldborough : « Marriages 1754, Feb. 2nd : George Crabb, single man and Mary Lodwick Wid., both of this Parish, by licence..... were married. »

épousait Mary Lodwick, veuve d'un aubergiste (1). De ce mariage naquirent six enfants, dont l'aîné fut le poète (2). Arrêtons-nous un instant dans sa ville natale.

II

Le voyageur qui visite aujourd'hui Aldborough ne reconnaît plus guère le « village » ou le « port de mer » que Crabbe a décrits. Depuis le commencement du siècle dernier, la population a triplé (3) et les occupations des habi-

---

1. La profession qu'exerçait Mary Lodwick ressort d'une note ajoutée par John Crabbe, le frère du Biographe, à une lettre de Miss Hoare, note dont voici le texte : « In the talk with Miss Hoare..... she says by all means mention that your great grandfather was parish clerk; this truly describes station in life, but why say your grandmother was Landlady of a public house : it leaves an unpleasant impression and is not absolutely called for. » (December 19th 1832.) Nous avons vu que l'extrême délicatesse de Miss Hoare, jointe à celle de Wordsworth, nous a privés d'un nombre probablement considérable de lettres du poète.

2. Cf. Parish Register, Aldborough, pour les dates exactes des baptêmes (on peut être à peu près sûr que la naissance est antérieure d'une semaine au baptême) : George, le poète, le 1er janvier 1755; le 24 octobre 1756, Mary; le 16 juillet 1758, Robert; le 12 février 1761, William, mort en bas âge, et enterré le 11 juin 1762; le 2 septembre 1763, un autre William, et enfin le 25 mars 1768, John. Il est à noter que cette simple inspection des documents authentiques nous permet de corriger quelques-unes des assez nombreuses erreurs qui se sont glissées dans la Biographie du fils : c'est ainsi que Mary n'est nullement « la plus jeune de la famille » (B., p. 3), et que William est l'aîné de John. De plus, il est amusant de constater que Crabbe lui-même, écrivant le 16 avril 1816 un poème intitulé *Infancy*, dont le ms. daté appartient à M. Murray, parle par erreur de la mort « d'une sœur en bas âge ». C'est évidemment de son « infant brother » William qu'il voulait parler. Le Biographe suit naturellement son père (B., p. 3).

3. Cf. la collection manuscrite de Davy sous le titre Aldborough : « Population = 1801 : 804 — 1811 : 1066 — 1821 : 1212 — 1831 : 1341 », et maintenant 2159, d'après le *Clerical Directory* de Crock-

tants se sont transformées. Rares sont maintenant les barques des pêcheurs amarrées au rivage ; le quai de Slaughden, où se trouvait autrefois la douane et où Crabbe et son père travaillèrent comme de simples manœuvres, existe encore, il est vrai, mais privé de cette animation bruyante que l'arrivée de nombreux navires à voiles y mettait jadis. La ligne de chemin de fer qui relie directement Londres et Yarmouth a monopolisé le trafic de ces régions : de petites villes comme Aldborough et Orford, qui servaient au dix-huitième siècle d'intermédiaires entre Londres et les campagnes du Suffolk, n'ont pu soutenir une si redoutable concurrence. Peu à peu la plupart des pêcheurs se sont exilés (1) et le « port de mer » s'est changé en une station balnéaire. Le long de la plage s'élèvent quelques élégants hôtels où pendant l'été les voyageurs viennent s'entasser : le « White Lion » lui-même, bien qu'embelli et agrandi, ne possède plus sur ses rivaux cette suprématie que le poète lui reconnaissait. Au lieu de la modeste « salle pavée en briques (2) » que sous-louait le boucher contemporain de Crabbe, c'est presque toutes les maisons de la petite ville qui s'ouvrent aux baigneurs d'aujourd'hui.

La nature elle-même semble s'être adoucie. Comme fatiguée d'être montée pendant tant d'années à l'assaut de cet infortuné rivage, d'avoir insensiblement creusé la courbe

---

FORD. Davy ajoute : « This population (en 1831) is distributed into 12 families employed in agriculture, 156 in trade or manufactures, — others : 162 ». A la même date, sur 330 maisons, il n'y en avait que 31 estimées à une valeur (locative sans doute) de 10 livres sterling et plus ; 7 seulement dépassaient 20 livres. On voit que même en 1830 Aldborough était encore loin de sa prospérité actuelle.

1. C'est ce que note Edw. Fitzgerald, écrivant d'Aldborough le 18 août 1873 : « This place is duller even than it used to be, because of even the fishing having almost died away. But the sea and the shore remain the same. » (*Letters*, ed. by Aldis Wright.)

2. *Borough*, IX, 19.

légère de la baie dont Aldborough occupe le centre, la mer a élevé contre ses propres fureurs une digue de galets, derrière laquelle les maisons de la plage s'alignent en sûreté. Elle rend à la terre ce qu'elle lui arracha autrefois. Ses flots, en se retirant à marée basse, découvrent une bordure de sable fin et serré qui communique son élasticité aux pas du promeneur. En le foulant, on ne se douterait guère qu'il a enseveli les ruines de la partie d'Aldborough la plus peuplée peut-être il y a trois cents ans(1), et que ce vieil hôtel de ville bizarre, sentinelle avancée en face de l'Océan, ce « Moot Hall » solitaire, presque chancelant sur ses assises moins larges que son premier et unique étage, plus semblable à une vaste chaumière qu'à un monument public, avec son escalier extérieur en bois et ses deux cheminées démesurées, formait alors le centre de la petite ville et le côté sud de la place du marché, séparée du rivage par quatre rangées de maisons. Celles-ci, balayées l'une après l'autre par les tempêtes successives qui s'abattirent sur elles, ont disparu dans les flots. Aujourd'hui, l'homme a reculé, l'Océan a cessé ses empiétements ; et ses tempêtes, encore furieuses, n'exercent plus de tels ravages sur la ville rassurée.

Mais les environs et la configuration d'Aldborough (2) ont moins changé que le caractère des habitants et l'aspect des maisons. Comme au temps de Crabbe, la rue principale de

---

1. D'après un plan d'Aldborough conservé au Moot Hall et daté de 1594. Il en existe un autre daté de 1790, où la ville se présente à nous sous son aspect actuel. Seule la « Parade », c'est-à-dire la rangée de maisons face à la plage, s'est considérablement transformée. En particulier les fours à chaux (cf. *Borough*, I, 98), construits à l'extrémité sud de la ville, ont disparu. — Le romancier Wilkie Collins a donné quelque célébrité à la région par la description qu'il en a faite dans *No Name*.

2. D'après l'orthographe familière à Crabbe. On écrit maintenant « Aldeburgh ».

l'endroit court sur une longueur de près d'un mille, parallèlement à la plage et au pied d'une colline peu élevée que couronne l'église. Au dix-huitième siècle, cet édifice massif, d'une largeur disproportionnée, avec sa tour carrée qui semble avoir été construite en galets, se dressait en dehors du village. Aujourd'hui, il a en face de lui la partie la plus moderne de la petite ville, assise en gradins sur le flanc de la colline et à gauche de la route en pente qui, montant vers l'ouest, s'enfonce dans l'intérieur du pays. Si, de ce point culminant, le regard se porte vers le nord, on n'aperçoit partout qu'une vaste étendue stérile, coupée çà et là par de maigres bouquets de sapins, dont les branches rugueuses, le feuillage sombre et grêle plient sans se rompre sous l'effort des vents les plus violents. Qu'importent l'aridité du sol et la cruelle brûlure des tempêtes du nord à ces rudes et vigoureux rejetons ! L'herbe courte et fine qui pousse à leur pied est d'un vert pâle et souffreteux ; elle semble bien humble auprès des fougères aux larges feuilles, des touffes de genêts épineux qui pullulent dans les endroits secs, et deviennent parfois de véritables arbustes, rudes et tordus, comme des buissons de ronces au bout de bâtons noueux. Telle est la végétation de la lande plate et déserte qui longe la côte à quelque distance du rivage. A proximité de la mer, on ne voit que de vastes marais, auxquels les plantes aquatiques, soigneusement notées par notre poète, donnent une teinte brun sombre, singulièrement monotone et triste sous un ciel trop souvent gris. Des chaussées en remblai traversent cette étendue ; et le promeneur est forcé de les suivre, car le flot, s'infiltrant par les sables et les galets de la plage, détrempe le sol et le coupe d'un réseau de fossés rectilignes(1), parfois bordés de roseaux, toujours remplis de vase

1. Appelés « ditches » ou plutôt « dykes », comme disent notre poète et les gens du pays.

et d'une eau stagnante et noirâtre. Plus loin enfin, devant les maisons du village de Thorpe qui ferme l'horizon, s'étend la nappe d'eau terne du « Mere », sorte de lac intérieur formé par la mer extravasée.

Le spectateur se tourne-t-il vers le sud ? Ce n'est de toutes parts, depuis le pied de la colline d'Aldborough jusqu'à la mer et au bourg d'Orford, dont on aperçoit au loin l'église et le château en ruines, qu'une vaste plaine coupée par les mêmes fossés bordés de roseaux, tachetée çà et là par des groupes de bœufs à la robe toute noire. Ici, il est vrai, la monotonie de ce paysage d'une uniformité plus que hollandaise est brisée par les multiples sinuosités de la rivière Alde. Formée par la réunion de deux petits ruisseaux, dont l'un prend sa source près de Framlingham (1) et l'autre à plusieurs milles de Swefling, elle s'élargit soudain à son arrivée en vue d'Aldborough, et, quand le soleil resplendit, elle s'étend au milieu de la plaine en une nappe argentée qui est vraiment « l'œil du paysage ». Mais ce n'est qu'un miroir trompeur, et mal avisés seraient les rameurs qui, à marée haute, voudraient s'aventurer jusqu'aux bords. Ils iraient s'échouer sur les boues que le flot recouvre à intervalles réguliers, et entre lesquelles l'Alde s'est fait un lit étroit. Là viennent s'abattre en hiver des troupes d'oiseaux sauvages, canards, oies et sarcelles, chassés de l'Océan par la violence des tempêtes, et poussés vers l'intérieur des terres par le désir de trouver asile et repos (2). A travers ses méandres, l'Alde coule paisiblement vers l'est, à un kilomètre environ au sud de la ville, et l'on dirait qu'elle va sans hâte et sans regret mêler tout près d'ici ses eaux à

1. Célèbre par les ruines du vieux château des Howard, ducs de Norfolk, et par l'église qui contient le tombeau de Surrey, le poète.

2. Cf. *Notes and Jottings about Aldeburgh*, by N. F. Hele, surgeon, 1870, p. 8.

celles de la mer du Nord. Il n'en est rien cependant : arrivée à deux cents mètres du rivage, elle se heurte à une étroite bande de terre, ou plutôt de galets, qui la rejette brusquement vers le sud, et il lui faudra côtoyer l'Océan pendant vingt kilomètres, changer à partir d'Orford son nom d'Alde en celui d'Ore, avant de pouvoir trouver une issue, d'ailleurs barrée par un banc de sable qui interdit l'entrée de la rivière aux navires de fort tonnage (1). Les autres, bateaux à voiles, de pêche ou de commerce, peuvent aisément remonter jusqu'au quai de Slaughden, sorte de langue de terre, soutenue par des pieux, qui s'avance à moins de cent mètres dans la rive gauche de l'Alde, juste au point où elle tourne de l'est vers le sud. Slaughden est le « faubourg » d'Aldborough, si bien connu des lecteurs du poète, le centre de l'activité commerciale du port au dix-huitième siècle, aujourd'hui encore l'endroit le plus caractéristique et le plus pittoresque de cette région. C'est là qu'il faut aller si l'on veut se faire une juste idée de ce qu'était, en plus grand, le *Village* de Crabbe. Le luxe moderne n'a pas franchi le kilomètre qui sépare Slaughden de la petite ville ; aucun élégant hôtel n'est venu gâter l'austère tristesse qui règne en ces lieux. Qu'on se représente, sur un repli de terrain où l'on enfonce dans les galets, un groupe de maisons prisonnières entre l'Alde et la mer : un cabaret, un chantier, quelques demeures plus ou moins pauvres, et, tout à côté, à l'entrée du « quai » décrit plus haut, des ruines, des toitures effondrées, des murs éventrés, gisant à terre par pans entiers, des briques, des ferrailles éparses, et l'on se souviendra des ravages que les flots ont exercés autrefois sur

1. *Aldborough described,* by J. Ford, Ipswich, 1819 (et non 1815, comme l'indique par erreur le catalogue du Musée britannique), p. 56. L'Alde ne se jette nullement à Orford, comme l'affirme le Biographe, p. 3, mais à plus de deux lieues au sud ; encore moins à Aldborough, comme le veut M. Kebbel, *Life of Crabbe,* p. 12-13.

Aldborough même. On songera qu'il suffit d'une brusque saute de vent, du sud au nord-ouest[1], pour déchaîner sur Slaughden de furieuses tempêtes auxquelles participent la mer et la rivière, distantes de deux cents mètres à peine, liguées contre les quelques habitations humaines blotties sur leurs bords. Semblables à des serpents enroulés autour de leur proie, les flots enserrent lentement, mais sûrement, les pauvres murailles, si résistantes en apparence, si frêles en face de leur irrésistible ennemi : trop souvent elles succombent avant que la marée ne se retire, et l'on peut voir, comme du temps de Crabbe, le malheureux habitant de la hutte rasée par les eaux « errer en pleurant de porte en porte, et mendier chez les pauvres un misérable abri[2] ». Mieux avisé fut le pêcheur qui, tirant sur le rivage sa barque goudronnée et probablement hors d'usage, l'a renversée, a pratiqué sur l'un des côtés deux ouvertures, l'une pour servir de fenêtre, l'autre de cheminée, et s'y est établi très confortablement à son gré : « Voyez sa barque, meublée d'un lit et d'un baril : c'est sa maison sur les flots ; voyez sa maison, pleine de cordages, de filets, de poulies, de goudron, de poix et d'étoupe, c'est sa barque amenée sur le rivage[3] ». Sur elle, les eaux glissent aisément, et, si elles deviennent trop menaçantes, son autre refuge n'est pas loin[4]. Traversons l'Alde à l'aide du bac qui de Slaughden

1. *Notes and Jottings*, p. 6.

2. *Village*, I, 129-130.

3. *Borough*, XVIII, 270-3.

4. Cf. sur ces tempêtes une lettre de Fitzgerald au professeur Norton datée du 7 mars 1883 (ed. Aldis Wright) : « A newspaper cutting (: Aldeburgh. The Storm. On Tuesday evening, the tide ran over the Promenade, in many places the river and sea meeting. The cattle are all sent inland and all the houses at Slaughden are evacuated) will tell you what it was about on my very old Crabbe's shore. It (the sea) will assuredly cut off his old borough from the Slaughden river-quay. »

mène à la rive opposée : débarquons prudemment au milieu du clapotis de la marée haute et des herbes détrempées, gravissons le talus (1) qui protège les prairies voisines contre le flot envahisseur, longeons le chemin étroit, boueux et glissant qui conduit à Orford. Ne nous laissons décourager ni par les trop nombreuses barrières que nous devons escalader, ni par les faux-pas dangereux qui risquent de nous précipiter au bas de la berge, dans la rivière ou dans les fossés de la prairie. Observons le paysage qui se déroule à nos pieds : à gauche, l'Alde avec ses eaux ternes ou jaunâtres, bordées de vases maintenues par des rangées irrégulières de pieux, grossies par endroits de petits ruisseaux venus de la plaine à travers le talus, et dont les notes claires et argentines tiennent compagnie au promeneur fatigué de tant de silence et de monotonie ; plus loin, une étendue déserte de marécages et de galets entre la rivière et la mer sillonnée de navires qui semblent s'avancer dans le ciel bas ; à droite, des prairies d'un vert blanchâtre, des fossés pleins d'eau salée, où par moments les oiseaux de mer viennent se poser et où « le butor fait tonner sa voix mugissante (2) ». Rien n'est beau dans ce pays, rien n'est pittoresque et impressionnant, si ce n'est le spectacle des ruines amoncelées par les forces aveugles de la nature. Ici, la terre et les cieux sont « cruels » pour l'homme, selon l'expression préférée des habitants. C'est la « triste contrée » dont parle le poète vieillissant, celle « où il n'avait jamais vu un champ fertile, ni une journée sereine (3) ». « Rares sont nos arpents cultivés et notre herbe est bien courte ; dans les gras pâturages de quelques riches, vous verrez peut-être se rouler la vache

1. C'est le « Wall » dont parle Crabbe (*Borough*, IX, 173) : ce « Mur » n'est en réalité qu'un long talus de boue recouvert d'herbe.

2. *Borough*, XXII, 196-7.

3. *Posthumous Tales*, XXII, 195-6.

unique ou le cheval favori ; mais notre lande montueuse et nos vastes communaux donnent un maigre revenu... ; nulles moissons luxuriantes ne poussent sur notre territoire : ici, nous labourons l'Océan et non la terre (1). » De tels paysages peuvent inspirer un Crome, à la rigueur un Constable, mais non pas un Turner. Où l'artiste prendrait-il l'amour d'une nature grandiose, des couleurs éclatantes et des lointains infinis ? L'horizon est borné de toutes parts, même du côté de la mer ; les teintes grises ou sombres dominent au ciel presque toujours couvert et sur les flots que brunissent les nuages ou les sables remués. Même en été, lorsqu'un soleil resplendissant miroite à la surface des eaux vertes et bleues, une brume légère semble s'élever du rivage et voiler l'éclat de ses rayons. L'âme se sentirait déprimée, si le spectacle des vaisseaux ailés qui passent au large ne la rappelait sans cesse à la contemplation de l'activité humaine, si cette monotonie des choses ne nous forçait à rentrer en nous-mêmes et à prendre conscience de la force innée qui réside en chacun de nous. En présence d'une nature inhospitalière, l'homme sent son énergie grandir : il se pose en face d'elle comme dans une attitude de défi, lui crie qu'elle est injuste et qu'il vaut mieux qu'elle. Il l'observe comme une ennemie, l'étudie pour la critiquer. Dans un moment de révolte et de désespoir, il lui arrivera de la fuir ; mais, plus tard, son besoin d'activité une fois satisfait, ses rêves en partie réalisés, il se souviendra avec reconnaissance de l'éducation rude et salutaire qu'elle lui a donnée. Les landes désolées, les marécages où sa jeunesse austère et pauvre s'est passée, il les reverra sans amertume, et, s'il est écrivain, il les décrira avec une exactitude minutieuse, une fidélité scrupuleuse qui sont déjà de la sympathie.

---

1. *Borough*, III, 167-175.

III

L'humble chaumière où Crabbe vit le jour et où s'écoulèrent ses premières années était de celles que les flots ont englouties. Trop rapprochée de la mer, elle ne put résister à ses attaques, et il semble qu'elle ait disparu avant même que le poète eût atteint l'âge d'homme. Les chambres de l'unique étage, nous dit le Biographe, « dépassaient de beaucoup le rez-de-chaussée ; les fenêtres étaient petites, avec des carreaux en losange presque opaques[1] ». Description très vague qui eût tout aussi bien convenu à la plupart des vieilles maisons de la ville. L'habitation des parents de Crabbe ne devait guère différer de celle où Burns, le poète-paysan, eut sa glorieuse vision : en bas, une pièce, deux tout au plus, où les rafales venues du large et de la lande rabattaient la fumée du foyer ; en haut, sous le toit de chaume assez mal clos, un galetas auquel on accédait par une échelle ou par un escalier extérieur. Représentons-nous l'enfant, indifférent encore aux humiliations de la pauvreté, ignorant des épreuves que la vie lui réserve, tout à la joie naïve de poursuivre les vagues dans leur retraite, ou de fuir devant leur retour offensif presque jusqu'au seuil de sa demeure. En de certains jours d'automne et d'hiver, lorsque, plus envahissantes, elles démolissent les maisons voisines et inondent la sienne, l'allégresse enfantine fait en lui place à la terreur. La mer lui révèle déjà « sa variété et son immensité, le sublime de tous ses aspects [2] ». Au bout de quelques années, la famille vint s'établir dans une autre chaumière, dont Stanfield a cru retracer les contours dans un dessin reproduit par Ber-

1. P. 2, n. 2.

2. *Borough*, I, 165.

nard Barton (1) du vivant de Crabbe et plus tard par le Biographe (2). Basse et longue, cette masure, dans laquelle on entre de plain-pied, semble se composer, elle aussi, de deux pièces au rez-de-chaussée, surmontées de deux chambres écrasées par la toiture. Sur l'appentis dont elle est flanquée, se trouve une barque renversée ; à l'intérieur, des lignes, des cordages et autres engins. « On croirait voir l'habitation d'un pauvre pêcheur (3). » Et cependant, au rapport de Crabbe lui-même, la véritable demeure de ses parents était bien plus modeste encore. « La gravure donnée par B. Barton, écrit-il à l'un de ses fils, représente la maison de mon père telle qu'elle était, bien des années après qu'il l'eut quittée. Elle n'eut jamais un air très respectable ; mais ce n'était alors qu'une misérable construction divisée en trois pauvres logements. Autant que je m'en souviens, c'est là que j'habitai une ou deux fois en revenant de pension ; alors, mon père prit une maison plus au sud où nous restâmes pendant plusieurs années (4) ». La chaumière dessinée par Stanfield avait disparu en 1840 : au visiteur curieux qui s'enquérait de Crabbe, on en montrait une autre assez rapprochée et assez semblable (5), probablement située

1. Le poète-quaker de Woodbridge et le correspondant de Lamb.

2. Dans l'édition définitive des œuvres complètes de Crabbe, en huit volumes chez Murray, 1834. Cette gravure sert de frontispice au premier volume.

3. Hermann Pesta, *George Crabbe*, p. 2.

4. Voir une lettre inédite à John Crabbe (sans date) : « Bernard Barton's print is of my father's house many years after he left it, and (never very respectable) was then a miserable building divided into three poor dwellings. I lived in it as near as I recollect on my return from school once or twice when my father removed into that more southward where we dwelled some years. » B. Barton avait envoyé la vignette dans une lettre à Crabbe du 26 juin 1829 (Fitzgerald notes).

5. Cf. Woodderspoon's *Historic Sites of Suffolk, with Introductory Verses* by Bernard Barton, Ipswich, 1841.

sur l'emplacement de la maison qu'on appelle aujourd'hui encore à Aldborough « Crabbe's house ». Elle se trouve dans la grand'rue, à peu près au centre de la ville, à égale distance, peut-être, de l'endroit où naquit le poète et de celui où son père habitait vers 1770. Retenons ce fait : dès sa plus tendre enfance, Crabbe fut bercé par le bruit monotone et continu des flots déferlant sur la plage ; il courut à la poursuite de leurs légers flocons d'écume, comme d'autres poètes coururent après les papillons ; les seules fleurs qu'il connut furent les algues, et, dans la nature, il ne vit et n'entendit rien de poétique que le miroitement des eaux calmes sous le soleil d'été, et le grondement des vagues furieuses sous le sifflement du vent d'est en hiver.

Un labeur opiniâtre remplissait l'existence de ses parents : une famille sans cesse croissante réclamait les soins assidus de la mère, et forçait le garde-magasin à déployer toute son énergie pour augmenter ses maigres ressources. Il devint, on ne sait quand, receveur de la gabelle, aux appointements plus que modiques de deux cent cinquante francs par an (1). Il prit une part très active aux délibérations du conseil de fabrique, comme en témoignent les registres (2). Le 8 novembre 1761, par exemple, il fut de ceux qui décidèrent qu'il y avait lieu d'acheter à leur pasteur, le Rev. Mr. Benet, un parapluie à même les fonds de la paroisse, et, en 1764, il vota, toujours sur les mêmes fonds, une dépense de dix shillings pour permettre au conseil de tenir joyeuse séance dans une

1. Voir au Public Record Office : « An Account of the Offices and Employments existing in the Salt Duties on 25th October 1705 (comparé au 5 janvier 1779), distinguishing the time when any increase in the number of such officers or their salaries was first made : Assistant Searchers and Boatsmen. — Aldborough : George Crabbe — salary per annum £ 10. »

2. Cf. Vestry-Book, Aldborough. Ces registres, ainsi que ceux de l'état civil, ont été très aimablement mis à ma disposition par le Rev. H. Thompson, pasteur d'Aldborough en 1902.

auberge de l'endroit. C'étaient les petits profits traditionnels de la charge. En 1763, il va à Londres défendre les intérêts communs, et à plusieurs reprises, la fabrique lui est redevable de sommes relativement assez considérables. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de le voir, cinq ans plus tard, élevé à la dignité de marguillier (1), ou trésorier de la paroisse. Il s'acquittait avec un zèle égal de ses devoirs professionnels. « C'était un homme de petite taille, mais très robuste et très vigoureux. » Sa physionomie « fortement marquée » rappelait à son fils celle de l'illustre philanthrope Howard, avec moins de sérénité (2). Ses fonctions à la douane le ramenaient chaque jour au quai de Slaughden, et il n'hésitait pas à entreprendre au besoin de longues chevauchées à la poursuite des contrebandiers qui pullulaient sur la côte et à travers tout ce pays : « Dimanche dernier, nous dit le *Public Advertiser* du mardi 7 avril 1767 (3), M. John Church, M. Geo. Crabbe et M. Samuel Aldrich d'Aldeburgh ont saisi près de Martlesham (4) trois sacs contenant près de mille mètres de mousseline, plus de six cents mètres de dentelle, cent trente de gaze de soie, une certaine quantité de thé et d'autres marchandises, sur la personne de trois étrangers qu'un bateau hollandais avait débarqués à Sizewell (5), ou tout près de là ; M. Church et M. Crabbe, aidés d'un autre employé des douanes, ont saisi le susdit bateau près de

1. Churchwarden. — A partir du 17 avril 1768, semble-t-il, et jusqu'en 1775, d'après M. Ainger (*Crabbe*, English Men of Letters, 1903, p. 11).

2. B., p. 3.

3. Relevé par Davy (collection manuscrite au Musée britannique) sous le titre : « Crabbe », dans ses *Pedigrees alphabetically arranged*, en 43 vol. (Add. 19114-19156).

4. A deux kilomètres au sud-ouest de Woodbridge.

5. Sur la côte, à deux lieues au nord d'Aldborough. Il y a environ vingt milles à vol d'oiseau de Sizewell à Martlesham.

Harwich et l'ont ramené à Aldeburgh où les marchandises ont été déposées. » Soyons assurés que cette prise fut un événement considérable pour la famille, et que l'enfant ne se lassa pas d'entendre son père lui décrire les mœurs de ces hardis aventuriers, leurs prudentes manœuvres avant d'atterrir, leur hâte fiévreuse à charger leurs chevaux, leur départ précipité et la poursuite périlleuse à travers les landes qui s'étendent au sud-ouest d'Aldborough dans la direction de Woodbridge. L'intérêt personnel qu'il prenait à ces récits redoublait la curiosité du futur peintre des vices du *Village* et du *Port de Mer :* dans son imagination éveillée, de pareils tableaux se gravaient pour la vie.

Lorsque ses occupations ne le retenaient pas à la douane ou ne le lançaient pas à la chasse aux contrebandiers, George Crabbe se faisait pêcheur. « Il était en partie propriétaire d'un bateau, et allait assez fréquemment en mer (1). » Il ressemblait fort, par son genre de vie, à ses voisins, habitants de huttes ou de chaumières le long du rivage ; son activité était surtout physique : tantôt il maniait des caisses ou roulait des tonneaux du quai de Slaughden à l'entrepôt de la douane, tantôt il emmagasinait des sacs de sel dans des masures affectées à cet usage et dont le souvenir ne s'est pas tout à fait perdu à Aldborough, tantôt enfin il se montrait, comme les autres, « expert à attraper la gent qui porte nageoires (2) ». Il faisait partie, lui aussi, de cette « race amphibie (3) » que son fils excella à décrire. Bref, c'était un homme que ses aptitudes rendaient propre à des occupations très diverses, et qui ne tarda pas à devenir le « factotum de l'endroit (4) ». Car il avait autant d'intelli-

1. B., p. 4.
2. *Village,* I, 113.
3. *Village,* I, 85.
4. B., p. 2.

gence que de vigueur et par là dépassait de beaucoup la plupart de ses concitoyens. Rentré le soir au foyer domestique, il continuait volontiers les études de sa jeunesse, reprenait les œuvres poétiques « de Milton, de Young, ou de quelque autre classique également grave », en choisissait des passages « avec beaucoup de goût », les lisait devant les siens « avec un grand effet », et de temps à autre essayait de rimer (1). Bien des années après, son fils se souvenait encore de ces lectures, qui avaient tant contribué, sans doute, à éveiller en lui la vocation poétique et à inculquer à son oreille la musique du vers (2). Mais la distraction favorite de George Crabbe était l'étude des mathématiques. Il « calculait, paraît-il, avec une facilité extraordinaire (3) », envoyait aux *Mélanges* de B. Martin des problèmes à résoudre, et répondait à ses propres questions aussi bien qu'à celles d'autrui (4). Autant qu'un profane en peut juger, il avait des connaissances très étendues en géométrie et n'ignorait pas les éléments de l'astronomie et de la trigonométrie. C'était pour l'époque une culture scientifique fort remarquable ; chez un homme qui n'avait reçu qu'une instruction primaire, d'ailleurs très vite interrompue, c'était la preuve d'une activité intellectuelle et d'une force d'assimilation peu communes.

Robuste de corps et d'esprit, George Crabbe possédait

---

1. Cf. dans *The Correspondence of Sir Th. Hanmer... and other Relicks of a gentleman's family*, edited by Sir H. Bunbury (1838, Moxon), p. 384-395, une lettre de Crabbe à Burke, fort intéressante et restée tout à fait inconnue. (Voir Appendice I.) Son existence a été signalée depuis par M. Ainger (*Crabbe*, 1903, p. 35-6.) Entre autres choses, il y est dit que « my Father was a rhymer himself ».

2. B., p. 4.

3. B., p. 2.

4. Cf. Benjamin Martin's *Miscellaneous Correspondence*, in Prose and Verse, October 1760, p. 521-2; 9 December 1760, p. 575 and 576. Sur ce recueil, cf. *infrà*, p. 36.

donc une riche nature. Mais tant d'énergie vitale, si précieuse lorsque le possesseur en reste maître, peut devenir une cause de dangers lorsqu'elle domine la volonté, lorsqu'elle n'obéit pas à une ferme direction morale. Ce fut là l'écueil où vint échouer l'existence du père de notre poète. Il avait « un caractère impérieux et des passions violentes (1) » ; il fut sujet, même en ses meilleures années, à des accès de fureur sombre qui firent trembler son fils, encore tout jeune. L'enfant avait à peine huit ans, lorsqu'en juin 1762 mourut son frère William, âgé de dix-huit mois environ (2). Cette perte plongea ses parents dans une douleur profonde et Crabbe, cinquante-quatre ans plus tard, se souvenait encore des heures pénibles qu'il avait alors traversées. Ce n'était pas l'apparition soudaine de la mort si près de lui qui l'avait ému le plus fortement, ni l'affliction causée par la perte d'un petit compagnon ; c'étaient plutôt « les larmes d'une mère et les terreurs d'un père », l'angoisse poignante de l'homme trop fort, aux prises avec la douleur, la terreur que cette angoisse avait inspirée à sa femme et à ses fils. Et le poète ajoute : « Bien que j'aie, depuis, éprouvé de plus grands chagrins, les uns guéris en partie, et d'autres qui ne sauraient guérir, il y avait dans ce premier malheur quelque chose de si nouveau, de si étrange que le souvenir en est encore douloureux (3). » George Crabbe n'avait pas assez de tendresse pour s'efforcer de sortir de lui-même et de consoler les siens. Chose plus grave : il n'eut pas assez de force de volonté pour résister aux tentations qui, dans ce pays de pêcheurs, de rouliers et de contreban-

1. B., p. 3.

2. Cf. *supra*, p. 7, n. 2, où il est prouvé que c'est d'un frère et non d'une sœur qu'il s'agit, comme l'indique à tort le Biographe, p. 3, d'après le poète lui-même (*Infancy*, v. 58, p. 261 de l'édition en 1 vol. de 1861).

3. *Infancy*, 60-4.

diers, s'offraient à lui de toutes parts. Il fréquenta de plus en plus assidûment les cabarets. L'ivrognerie, on le sait, exerçait au dix-huitième siècle ses ravages sur toutes les classes de la société anglaise, et peut-être n'est-il pas nécessaire d'attribuer à l'élection de 1774 (1), où George Crabbe aurait joué le rôle d'agent, les mauvaises habitudes auxquelles il se laissa entraîner toujours davantage. Certes, les réunions à l'auberge, nécessitées par l'achat des votes et autres opérations électorales, ne purent que développer ce funeste penchant, mais elles ne l'avaient pas fait naître. La violence du caractère redoubla chez cet homme resté moralement inculte. Sa femme, dont la santé périclitait, en vint à craindre son retour ; les scènes de ménage se firent de plus en plus fréquentes. Quelque mets lui déplaisait-il : « plats et assiettes volaient aux quatre coins de la pièce (2) ». Robert Crabbe, écrivant en 1833, raconte que pendant la terrible inondation du 1er janvier 1779, alors que les eaux pénétrèrent dans la salle du rez-de-chaussée jusqu'à une hauteur de trois ou quatre pieds, son père s'empressa de transporter au premier étage un tonneau de genièvre (gin), tandis que sa mère, avec un zèle non moins caractéristique, mettait à l'abri sa bouilloire à thé (3). Buvant sans cesse,

1. B., p. 9, où il est dit qu'en 1774 il y eut à Aldborough une élection contestée et que George Crabbe s'employa très activement en faveur du candidat whig, M. Charles Long. Il est à remarquer que cette affirmation ne repose que sur le témoignage de Robert, le frère du poète, en réponse à une question du Biographe. Au contraire, d'après le *Public Advertiser* du mardi 18 octobre 1774 : « On Friday last, Thomas Fonnerau Esq. of Christ Church and Richard Combe Esq. of Earnshill in Somersetshire were both returned for Aldborough in Suffolk without opposition. » D'après l'*Ipswich Journal*, les élections en septembre 1780 ne furent pas plus contestées qu'en 1774. Le Biographe (cf. aussi Kebbel, *Life of Crabbe*, p. 23, en note) a sans doute commis ici une des nombreuses erreurs de détail qui gâtent un peu son travail.

2. B., p. 9.

3. Cf. la lettre déjà citée (p. 4, note 2) : « My mother to secure her

chez lui et hors de chez lui, il était fatal que George Crabbe vît peu à peu disparaître la considération de tous, même de ses enfants : « Mon père, écrivit le poète à Burke en 1781, a une nombreuse famille, de maigres ressources et pas d'économie (1). » Et lorsque plus tard il voulut peindre l'insensible déclin d'âmes minées par le vice, il dut quelquefois se souvenir de ce père dont il tenait son énergie et sa solidité d'esprit, mais qu'il avait vu sombrer dans l'abrutissement de l'alcool. Il avait été témoin des scènes navrantes, presque tragiques, causées par l'ivresse, dans sa propre famille et dans celles de ses voisins. C'est ainsi que son père resta pour lui le type des habitants du *Port de Mer,* pêcheurs ou autres, de ces hommes « à la carrure mâle et robuste, aux manières brutales, aux passions fougueuses, qui consacraient leurs journées à un rude labeur, et parfois leurs nuits à de tapageuses orgies (2) ».

Pas la moindre trace, chez ces âpres natures, de la tendresse et de la sensibilité indispensables à un poète. Aussi l'influence de son père eût-elle pu être funeste au jeune homme, si elle n'avait été corrigée par celle de sa mère. Née en 1725 (3), Marie Lodwick avait vingt-neuf ans lorsqu'elle épousa en secondes noces George Crabbe, de huit ans plus jeune qu'elle. Cette différence d'âge, jointe aux fatigues répétées de la maternité et des travaux quotidiens,

---

tea-kettle and my father a cask of geneva carried them upstairs, having 3 or 4 feet water in the lower room. »

1. Cf. lettre citée (p. 21, note 1 et Appendice I) : « That he (my father) had a large family, a little income and no œconomy. »

2. B., p. 4, et cf. Woddrspoon's *Historic Sites of Suffolk*, 1841 : « There is still that recklessness of conduct to be perceived inherent in the race he (Crabbe) so justly condemns, and the same disposition to excite unruly passions and feelings. »

3. Elle avait cinquante-cinq ans lorsqu'elle mourut en 1780. (Registre de Paroisse d'Aldborough, cf. Davy Mss. sous le titre : *Aldeburgh Churchyard.*)

la priva trop tôt, je le crains, de l'affection d'un mari de plus en plus étranger au foyer domestique. Elle ne fut pas heureuse : consciente de son infériorité intellectuelle et physique, elle dut souvent souffrir en silence avec cette bonté et cette résignation qui lui assurèrent l'amour de son fils aîné. « C'était une femme d'un caractère fort aimable, douce, patiente, affectueuse et d'une nature profondément pieuse (1). » Peu lui importaient, nous dit le Biographe, les doctrines théologiques de son pasteur (2) : sa foi naïve, toute pratique, était satisfaite si, régulièrement tous les dimanches, elle allait à l'église s'asseoir à son banc, tous ses enfants à côté d'elle (3), si elle mettait dans sa vie et dans son humeur quelque chose de cette vertu et de cette humilité qu'elle entendait préconiser au sermon, surtout si elle élevait les siens à son exemple. Un peu de cette piété tendre pénétra de bonne heure dans l'âme de son fils, et ouvrit en lui la source de la sensibilité qu'un père et des compagnons trop rudes auraient fatalement tarie : « Dans sa chaumière enfumée, l'enfant apprit sa religion des lèvres de sa mère, tandis que la demeure vibrait au fracas des flots contigus, dont la force augmentait sans cesse, et en même temps que la force, la furie ; tandis que le vent, travailleur invisible, sifflait à son ouvrage... et la piété fut douce à l'âme enfantine (4). » Plus tard, lorsque vinrent les jours sombres, Crabbe se souvint qu'il avait été le fils bien-aimé de sa mère, qu'au retour de ses longues excursions, elle l'avait toujours « accueilli à bras ouverts (5) », et il lui prouva son affection en la protégeant contre son père. Voyant qu'elle était atteinte d'hy-

1. B., p. 2.

2. B., p. 30.

3. *Parish Register*, III, 625.

4. Wordsworth, *Excursion*, IV. Cf. aussi *Posthumous Tales*, I, 146 ss. : « Silford Hall » est en partie autobiographique.

5. *Tales of the Hall*, IV, 485.

dropisie, « il se fit à la fois son médecin et son ami ». Il prit plaisir à aller pêcher pour elle les seuls petits poissons dont elle pût encore se nourrir. Il la consola, la soutint bravement (1) : bien souvent, sans doute, des paroles de colère furent échangées entre le fils indigné et le père excité par l'alcool après une longue journée de fatigue. Telle fut la vie de famille de Crabbe enfant et jeune homme, vie malheureuse et triste, dénuée de cette aisance qui rehausse le prix de l'existence en la mettant au-dessus des préoccupations mesquines, troublée par les querelles de ses parents, relevée seulement par l'exemple d'activité laborieuse et d'intelligence que son père lui avait donné pendant ses dix premières années, et aussi par les sentiments de piété, d'affection, de dévouement que sa mère avait su lui inspirer.

IV

Faute d'écoles primaires régulièrement installées, il y avait « dans tous les villages » d'Angleterre, au dix-huitième siècle, « une vieille matrone », généralement une « pauvre veuve, sourde et patiente », « que l'on nommait la maîtresse d'école, et qui se vantait de dompter à coups de verges la turbulente marmaille ». Moyennant une rétribution des plus modestes, elle « assurait aux ménagères trop affairées la liberté de leurs journées », en se chargeant de surveiller les enfants et de leur apprendre à lire. Ceux-ci se réunissaient tous les matins, au nombre de trente environ, « dans son humble cabane ». La pièce était petite : ils ne couraient pas le risque de s'égarer ; le seuil élevé au-dessus du plancher, la porte coupée, toujours fermée, leur interdisaient tout espoir de s'enfuir. La vieille « dame », considérée comme

1. B., p. 9.

l'aïeule de sa rue, était respectée de tous, particulièrement de ses petits écoliers. Ils ne pouvaient voir sans admiration « la blancheur de son bonnet, plus éclatante que celle de la neige, son tablier aussi bleu que la campanule qui orne les champs, la robe de bure dont ses épaules étaient recouvertes, la jupe de bure » qu'elle-même avait tissée. Et puis elle était si perspicace, si bien renseignée ! Des charmes ou des oiseaux indiscrets, toujours prêts à venir murmurer à son oreille, lui permettaient de surprendre la moindre intention maligne, la moindre niche furtive. Alors gare au coupable, sûr de sentir s'abattre sur « sa peau délicate comme la fourrure de la plus blanche hermine » le sceptre redouté de la maîtresse : les deux badines de bouleau qu'elle brandissait si impitoyablement ! A moins qu'avec une épingle, elle ne tînt le mauvais garnement attaché à sa robe pendant le reste de la journée. De temps à autre, elle cessait de tricoter et, solennellement, donnait l'ordre de se remettre au travail : aussitôt les bambins reprenaient leurs livres, leurs petits abécédaires « protégés d'un côté par une plaque de corne transparente », et de l'autre ornés d'une belle image représentant les hauts faits de saint George, vainqueur du dragon. Ainsi se faisaient alors les premiers pas dans le chemin de la science (1). Crabbe « était très en faveur auprès de la vieille dame qui lui apprit ses lettres (2) », et ne manqua pas de lui rendre hommage dans ses vers : « Comment pourrais-je passer avec indifférence, dit-il, auprès de ma vénérable matrone, sans me souvenir de la peine qu'elle se donna pour guider ma main tremblante sur le livre doré ! Avec quelle patience, matin et soir, son aiguille parcourait la corne protectrice ! Et comme elle me conso-

1. Cf. Shenstone's *Schoolmistress*, Crabbe's *Borough*, XXIV, 1-18, Cowper's, *Tirocinium*, 119-24, et Tickell's *Horn-book*.

2. B., p. 4-5.

lait, lorsque, attristé par l'étude, je m'efforçais péniblement d'atteindre le *x* final ! Comment ne reverrais-je pas, aujourd'hui encore, ma vieille dame avec reconnaissance, comment ne pas demander à la Muse de payer la dette du poète[1] ? »

Aux heures où la « troupe bruyante et joyeuse » recouvrait sa liberté, l'enfant s'instruisait par les yeux et par l'imagination. Il s'attardait à la devanture des modestes boutiques, et, s'il trouvait la porte ouverte, risquait une question suggérée par sa curiosité. On lui répondait avec bonté : à le voir si doux, si hardi et si timide à la fois, on éprouvait de la sympathie, on lui témoignait presque des égards[2]. Il se glissait dans les auberges, et, s'approchant du foyer, prêtait l'oreille à la conversation des clients assis en cercle autour de la cheminée. On n'essayait pas de l'éloigner, car « il avait des protecteurs » qui le jugeaient inoffensif et « incapable de remarquer ce qui se passait[3] ». Involontairement, son attention se portait déjà sur les mœurs de ses compatriotes ; rassemblés auprès de lui, se trouvaient certains personnages qu'il décrivit plus tard avec une exactitude minutieuse : l'hôtelier corpulent, les buveurs acharnés, bateliers et petits marchands se concertant avec des contrebandiers en vue d'une expédition nocturne, et, vers le soir, le pauvre pêcheur d'huîtres tout trempé, qui venait offrir le produit de son dur labeur. Ou bien il longeait le rivage, observait curieusement les débris de toute sorte que la marée avait rejetés à la côte, et de temps à autre entrait dans la chaumière de quelque matelot dont la femme l'accueillait « comme un fils ». Elle le prenait comme confident de ses anxiétés et de ses étonnements ; « elle aimait à lui

1. *Borough*, XVIII, 24-32.

2. *Tales of the Hall*, IV, 411-6. Le caractère de Richard est autobiographique.

3. *Ibid.*, 417-26.

raconter les tempêtes qui avaient mis en danger l'existence si chère » de son mari, « les merveilles qu'il avait vues en pays étranger : des continents sans limites et des peuples sans loi[1] ». Elle lui montrait et lui expliquait complaisamment les gravures dont les murs étaient tapissés : les unes, historiques, comme celle où le roi Charles Ier, instruit par le malheur, formulait ses douze précieuses règles de conduite, les autres, légendaires, ou même fantaisistes, représentant l' « aimable reine Godiva », ou le « moulin magique capable de redonner la jeunesse aux vieilles femmes[2] ». Elle le laissait examiner à loisir les livres rangés « sur une planche de sapin à côté du coucou », et l'enfant faisait ses délices de ces histoires merveilleuses de spectres, de sorcières et de fées, dont la jeunesse se nourrissait alors[3]. « Il y avait là des ballades qui chantaient la félicité ou l'infortune des amants, des récits chers aux bonnes, des contes pour les petits enfants. Son intelligence avide ne dédaignait pas la nourriture la plus humble ; il lisait avec ravissement les exploits de Robin Hood, et de celui que des dons magiques avaient rendu tout-puissant, l'irrésistible Hickathrift[4]. » Il s'intéressait aux aventures du Juif errant, à celles de « Tom Pouce le Grand », surtout au rival d'Hickathrift, Jack le Tueur de géants, dont le bras destructeur, soutenu par la puissance des sorciers, faisait des merveilles : « Ses bottes de sept lieues, il les mettait à ses pieds ; son manteau invisible, il le serrait à sa ceinture ; son épée au fil tranchant, il la brandissait à sa main : un coup, et les têtes des valeureux géants tombaient ; leurs

1. *Tales of the Hall,* IV, 309-12. Cf. aussi *Tales of the Hall,* V, 11-73.

2. *Parish Register,* I, 51-60.

3. B., p. 5.

4. *Posthumous Tales,* I, 96-101.

yeux de flamme n'avaient vu aucun mortel approcher ; nul bruit de pas n'avait donné l'alarme à leur oreille assoupie ; leur odorat de païens n'avait pu flairer du sang anglais ; et leurs têtes étaient tombées net, se demandant pourquoi elles tombaient (1). » Moments heureux pour une imagination naïve, toujours prête à oublier la réalité et à s'élancer dans le pays du rêve à la suite de ses héros, moments précieux aussi puisque de telles lectures éveillaient chez l'enfant la faculté évocatrice sans laquelle les meilleurs dons d'observation seraient restés inféconds ! Crabbe garda « jusqu'à la fin de sa vie » une reconnaissance à demi ironique et « un goût marqué pour les contes merveilleux de ce genre (2) ». Il en faisait volontiers présent à ses petits-enfants (3), désireux de les voir partager le plaisir qu'il y avait pris, qu'il y prenait peut-être encore. Il voulait, comme Wordsworth (4), développer dès le jeune âge l'imagination désintéressée, presque la fantaisie ; il préférait les histoires de fées ou de géants aux récits « utilitaires » de Mrs. Trimmer, ou même de Miss Edgeworth, sortes de longues fables bâties en vue de la morale, ou de leçons de choses en action. Il se souvenait de sa propre enfance, et des lectures que pendant les soirées d'hiver il avait faites aux vieilles femmes aveugles de son village natal (5).

Quelque varié que pût être le spectacle de la mer et de l'activité du port, la vie du jeune Crabbe restait étroite et monotone. Aussi son horizon sembla-t-il soudain s'étendre

1. *Parish Register*, I, 114-26. Cf. un passage du *Prelude*, VII, 274 et suiv., où Wordsworth note l'illusion produite par ce même héros sur un public populaire au théâtre suburbain de Sadler's Wells.

2. B., p. 5.

3. B., p. 86.

4. *Prelude*, V, 341-7, et Legouis, *La Jeunesse de W. Wordsworth*, p. 37-40.

5. B., p. 5.

le jour où, sur les instances « de sa mère affectueuse », son père lui promit de le mener à Orford dans une barque à voile « nouvellement achetée ». Une belle excursion avait été projetée; de nombreux invités devaient se réunir. On descendrait, selon la coutume, le cours de l'Alde; on passerait près d'Orford et de l'île d'Havergate, dont la masse solitaire et nue divise la rivière en deux bras; plus loin on verrait, à droite, la campagne verdoyante, à gauche la bande ininterrompue de galets, la « Grève (1) » qui endigue l'Océan d'un côté et la rivière de l'autre. On s'arrêterait pour déjeuner soit à Orford, soit sur la grève où, pendant une partie de l'après-midi, on pourrait prendre ses ébats, et, à l'approche du soir, on regagnerait Aldborough en longeant la rive droite de l'Alde. Journée pleine de promesses pour l'enfant qui jamais n'avait été si loin! Environ cinquante-cinq ans plus tard, le poète retrouvait au fond de sa mémoire l'impression qu'elle lui avait laissée, et la notait dans un fragment, intitulé *l'Enfance*. Si l'on fait abstraction de la leçon de morale que Crabbe, trop didactique, tire de ses souvenirs, si l'on cherche à saisir, sous la plainte du vieillard, la voix naïve de l'enfant qui dit son premier désenchantement, on pénétrera profondément dans le secret de sa nature : « L'haleine du matin était parfumée, douce était la marée entre les rives, et notre bateau glissait là où seules de petites embarcations pouvaient glisser — encore touchaient-elles souvent le fond de chaque côté. C'était ma première joie. J'avais entendu dire : « Prenez l'enfant avec « vous : il n'aura jamais été si heureux. » Car les enfants sont toujours ravis, lorsqu'ils prennent leur part de plaisir avec des hommes... Pour ma jeune oreille, le linot dans les ajoncs chantait aussi harmonieusement que chante le rossignol : tout, autour de moi, était un paradis, parce qu'en

1. The Beach : cf. Ford, *Aldborough described*, p. 58.

moi-même, j'éprouvais une vive jouissance, pure de tout péché. Une ville apparut : préoccupé de son propre plaisir, pouvait-on s'inquiéter de l'endroit où j'allais? Je m'égarai et mes compagnons me perdirent : plus de contentement, ni de tranquillité pour personne. C'était le milieu du jour, et plus le soleil baissa, moins je pus retrouver le bonheur de la matinée. Les hommes burent beaucoup pour s'aiguiser l'appétit; sentant qu'ils s'alourdissaient, ils burent pour se ragaillardir; ils burent pour savourer leur plaisir, burent pour l'aviver encore. Leur gaieté ne durait qu'un instant, soit qu'elle fût incomplète ou qu'elle fût exagérée. Les jeunes gens jouaient imprudemment avec la barre et les rames; inquiètes, les femmes exigeaient qu'on les ramenât au rivage : un mécontentement mutuel grandissait; la paix ne voulait plus nous sourire. Puis la lumière oblique éclaira plus faiblement les eaux refroidies : la joyeuse clarté du jour s'éteignit. Partout des nuages menaçants, et dans leur sombre masse le tonnerre éclata : la pluie tomba à torrents. Et mes sens alanguis obéirent à mes craintes, maintenant que les éclairs aveuglants m'éblouissaient les yeux. Toute la fraîcheur du matin s'était maintenant enfuie; mon âme était lourde et mon cœur amorti; les bonnes ne cachaient pas leurs craintes à un enfant; les hommes épuisés n'avaient pas la force de nous rassurer, et, lorsqu'à la longue l'orage redouté fut passé, lorsque la paix et la tranquillité nous revinrent enfin, ce n'était pas le calme du matin, ce n'était pas un regain de plaisir, mais l'oubli de nos misères; ce n'était pas la joie qui recommençait à régner; ce n'était qu'un allégement à nos chagrins et à nos peines[1]. » Ainsi se termina une journée de loin si radieuse, et si bien commencée. N'est-il pas singulier qu'elle ait laissé dans le cœur

1. « Infancy », 72-114 (p. 261 de la Vie et des Œuvres, éd. 1861). Cf. sur ce poème, *supra*, p. 7, note 2, et aussi B., p. 4.

de l'enfant une impression douloureuse assez vivace pour que le vieillard s'en souvînt encore ! D'autres auraient tout oublié, sauf le plaisir d'avoir vu des choses nouvelles, d'avoir senti la brise pousser doucement la barque sur les eaux scintillantes. Ils eussent été trop heureux de pouvoir courir librement par les rues d'Orford : même la pluie et l'orage final ne les eussent pas déconcertés ; ils s'en seraient presque réjouis. Souvenons-nous du jeune Wordsworth s'élançant hardiment sur son lac, gravissant les sentiers pierreux des montagnes, avec l'ardeur d'un enfant qui part à la découverte de régions inconnues. Son activité joyeuse est telle qu'à de certains moments il oublie sa propre existence, et, plongé dans l'extase, laisse le monde pénétrer en lui. Il ouvre son âme à la nature, reçoit d'elle la vie et la lui communique à son tour (1). Crabbe, au contraire, se referme et se replie sur lui-même. Confiant, il est parti, par une matinée ensoleillée, à la recherche du bonheur ; à midi, les premiers nuages se montrent à l'horizon : il est pris d'inquiétude, voyant déjà monter l'orage qui va obscurcir le ciel. Il s'arrête, et s'abandonne à sa rêverie attristée. Une sorte de nostalgie le ramène sur ses pas. Il manque de la confiance audacieuse qu'exigent les grandes entreprises ; à trop soupeser ses forces, il finit par en douter. Il ne fera jamais un bon marin, comme le lui a souvent reproché son père, impatienté par sa maladresse (2). La mer le retient au rivage plutôt qu'elle ne l'attire. Il aime déjà mieux observer et réfléchir qu'agir. La nature âpre et stérile qui l'environne, la vie médiocre qu'il mène ont déjà, semble-t-il, brisé son élan et implanté dans son âme pensive les germes du pessimisme. C'est en tout cas un enfant peu ordinaire, doux de caractère et d'une intelligence éveillée, pour lequel il con-

1. *Prelude,* II, 340-52.

2. B., p. 4.

vient de faire un sacrifice. Aussi son père, tout pauvre qu'il fût, décida-t-il de l'envoyer pendant quelque temps en pension.

V

L'endroit choisi fut Bungay, bourg situé sur les « confins du Norfolk (1) », à huit lieues environ au nord d'Aldborough. Impossible d'ailleurs de préciser l'époque où se fit ce changement d'existence et le temps passé par l'enfant dans son premier exil. Il devait être très jeune en effet, s'il est vrai, comme le veulent ses deux biographes, qu'il ait été incapable à son arrivée de mettre tout seul son col et même sa chemise (2). Raison de plus pour que la brusque transition de la vie de famille à celle du collège lui fût désagréable. La discipline était rude : on raconte qu'un jour Crabbe et ses petits camarades, surpris à jouer aux soldats en dehors des heures permises, furent enfermés tous ensemble dans un grand chenil que l'on nommait le « Trou Noir (3) », en souvenir d'un événement fameux, alors récent. Crabbe était passé le premier et se trouvait le plus éloigné de la porte impitoyablement close. La terreur aidant, il se sentit suffoquer et cria d'ouvrir. Pas de réponse. Affolé, il mordit à la main son voisin dont les hurlements donnèrent l'alarme, et le geôlier se décida enfin à rendre l'air et la lumière à ses prisonniers : « Une minute de plus, disait plus tard le poète à son fils, et j'aurais sûrement suc-

1. B., p. 5.

2. Cf. B., p. 5, et la même anecdote sous une autre forme dans Kebbel, *Life of Crabbe*, p. 14.

3. Par allusion au cachot de vingt pieds carrés où Surajah Dowlah fit enfermer cent quarante-six prisonniers anglais à Fort William (Calcutta). (Cf. Macaulay, *Lord Clive : Essays*, ed. Routledge, 1892, p. 541-2.)

combé(1). » Quant à l'instruction reçue, elle fut très élémentaire : un peu de calcul et d'écriture, sans doute, et de la lecture courante.

De retour à Aldborough, Crabbe reprit la vie précédemment décrite. Il fouilla de nouveau la bibliothèque de son père et celles de ses voisins. Les contes de fées et de géants ne lui suffisaient plus ; il y ajouta « des romans en feuilles..., de tendres histoires d'amour que nulle jeune fille ne lut jamais sans mouiller son lit virginal de larmes de pitié ». Il s'intéressa à « Jane Shore et à la belle Rosamonde », ainsi qu'à d'autres héroïnes « plus humbles et non moins faibles » : l'une d'elles, en particulier, abandonnée par son amant, « avait différé jusqu'à sa mort l'accomplissement de sa vengeance ». Le moment fatal arrivé, l'infidèle se trouvait en mer, « au milieu de compagnons intrépides ». Il se vit soudain « poursuivi par un spectre irrité : c'était elle qui, voguant dans une petite barque sans voile et sans rames, venait l'appeler : rien ne put le retenir, ni la force, ni les prières ; tourmenté par ses remords, il sauta dans les flots qui se refermèrent sur son cadavre, impassiblement(2) ». Rien de plus moral qu'un pareil récit, ni de plus sentimental ! L'imagination de l'enfant était avide d'aventures merveilleuses et de « fictions outrées ». « A votre âge, écrivait-il en 1830 à sa petite-fille Caroline, je lisais tous les livres que je pouvais me procurer (3) » ; les *Mille et une Nuits* le charmaient, comme elles captivèrent plus tard Wordsworth ;

---

1. B., p. 5. Il paraît qu'on montre encore à la « Grammar School » de Bungay la chambre où couchait Crabbe. C'est du moins ce qu'affirme Kebbel (p. 14) et le fait m'a été confirmé par un témoin digne de foi. Mais je ne me porte pas garant de l'authenticité de la chambre montrée.

2. *Posthumous Tales*, I, 79-91.

3. B., p. 83.

les *Contes persans,* les *Emblèmes* de Quarles (1), les *Fables* d'Ésope, « avec leur couverture en lambeaux et leurs gravures sur bois », ne lui plaisaient pas moins que *Robinson Crusoë* dans « son île délicieuse » ou « le fameux *Pèlerin* de Bunyan. » Il n'éprouvait pas le besoin de choisir : sa curiosité se repaissait de tout, au hasard de la découverte. Il apprenait « l'histoire d'Angleterre dans les fascicules à six pence du docteur Cooke et d'autres savants auteurs ». Seuls, les livres de mathématiques de son père lui paraissaient encore bien rébarbatifs : « Il laissait à d'autres le soin d'explorer les fluxions, les sections coniques et le calcul algébrique. » Mais quel ravissement, lorsqu'il s'oubliait à lire la *Revue Mensuelle,* entendez par là le recueil où Benjamin Martin, mois par mois, détaillait à ses lecteurs les connaissances les plus variées. On pouvait trouver, dans les quatorze volumes de son *General Magazine of Arts and Sciences,* une philosophie à l'usage des jeunes gens et des dames, l'histoire naturelle de l'Angleterre et du pays de Galles, un système complet de toutes les sciences philologiques, un « corpus » des sciences mathématiques, enfin et surtout des mélanges contenant non pas des « bribes de sermons et des fragments de pièces », comme l'affirme irrévérencieusement le poète ingrat (2), mais bien les morceaux les plus succulents de toute la collection : une correspondance variée, des problèmes résolus ou à résoudre, « le récit chronologique des événements du mois », et, suprêmes délices, le « Coin des Poètes ». Le mathématicien qu'était le père de Crabbe n'estimait guère, paraît-il, les odes inno-

1. Francis Quarles (1592-1644) : les *Emblems* parurent en 1635 avec de très nombreuses illustrations (Cf. l'allusion de Pope dans la *Dunciad,* I, 140 : « And Quarles is sav'd by Beauties not his own. ») Ses œuvres ont été réimprimées en 3 vol. par Grosart dans sa *Chertsey Worthies Library.*

2. *Posthumous Tales,* I, 131.

centes et les innombrables prologues, épilogues et pièces de circonstance qui encombraient ce « coin ». Il faisait relier les problèmes, et se contentait de « coudre les vers dans une couverture de papier (1) ». Tandis que les volumes étaient soigneusement rangés sur les rayons, les brochures « étaient abandonnées aux enfants » qui avaient toute liberté pour les lire, « au cas où leurs regards seraient attirés par des mots disposés en lignes parallèles et à peu près de la même longueur. Telle fut en effet la direction que prirent les regards » du jeune Crabbe, « et il lut sans trop savoir ce qu'il lisait, charmé du retour des mêmes consonances et de pouvoir garder dans sa mémoire un nombre considérable de vers insignifiants ». Pauvres modèles en effet, bien impropres à donner à l'enfant l'idée de la grande poésie, où de fortes pensées s'unissent à une forme achevée! Qui sait si Crabbe ne doit pas quelque chose de sa négligence à son initiation prématurée aux platitudes de ces rimailleurs? Sans doute, la lecture de « Shakspeare, de Spenser et de Milton (2) » corrigeait en partie l'effet de ces mauvais

---

1. *Posthumous Tales*, I, 79 « poetry unbound ». Cf. aussi l'*Esquisse autobiographique*, donnée par Crabbe au *New Monthly Magazine*, publiée le 1er janvier 1816 et plusieurs fois citée par son fils. Elle se trouve au vol. 4 de la collection que possède le Musée britannique, p. 511-7, *Memoirs of eminent persons*. Je cite le passage négligé par le Biographe : « Mr. Crabbe, the father, was a mathematician, and in the course of his studies, he became acquainted with and purchased the periodical works of Mr. Benjamin Martin, a man well known in his day, and remembered at this time by those then engaged in similar pursuits... he sewed the poetry in paper and left it to the chance perusal of his children, if the eye of any of them should be attracted by the view of words placed in parallel lines of about the same length. The eye of the youth, or rather the child, was so directed, and he read, scarcely knowing what, pleased with the recurrence of similar sounds and with his ability of retaining a vast number of unmeaning verses in his memory... »

2. *Posthumous Tales*, I, 140.

exemples ; peut-être aussi ces médiocres poèmes, plus à la portée de l'esprit de l'enfant que ne l'eussent été de purs chefs-d'œuvre, étaient-ils mieux faits pour lui inspirer le désir de les imiter et d'écrire à son tour.

Il était dans sa douzième année lorsqu'on l'envoya de nouveau en pension, cette fois à Stowmarket, gros village à l'ouest d'Aldborough, distant de dix lieues environ, et où l'industrie des laines était alors florissante (1). Il y avait là une école dirigée par un certain Richard Haddon, où Crabbe passa deux ans (2). Ce ne fut pas le temps le plus heureux de sa vie, si l'on en croit les vers où il rappelle évidemment ses souvenirs. L'école lui apparut comme un « monde » où la jeunesse se livre à ses passions brutales, non encore domptées par la culture et par l'adversité. Il vit un maître auquel « un labeur monotone, une existence pénible ne donnaient que de maigres compensations », et dont « l'autorité était méprisée (3) ». Comme Cowper chez le Dr Pitman, il eut à subir les brutalités d'un « butor, capitaine de l'école, dont la haute taille », l'orgueil et les exploits « faisaient l'envie des apprentis-héros (4) ». Il obéit à la toute-puissance d'un tyranneau, sorte de « vice-roi hautain, toujours présent », plus respecté que le maître véritable. En d'autres termes, il trembla devant le poing d'un camarade plus âgé que lui, se reprocha sa lâcheté, et se sentit profondément humilié. Il fut l'un de ces pauvres petits « fags », domestiques des grands élèves, et soumis à un esclavage qui resta pendant longtemps encore la plaie des pensions anglaises.

---

1. Cf. Arthur Young's *Tour to the East of England,* 1771, vol. 2, p. 178 ss.

2. B., p. 5, et *Banbury Letter* (cf. p. 21, n. 1) : « He (my father) kept me two years at a country boarding-school. »

3. J'emprunte ces citations au *Borough,* XXIV, 240-340, et aux *Tales of the Hall,* III, 1-22 et 55-70.

4. Cowper, *Tirocinium,* 220-30.

Il dut s'effacer devant le redoutable « capitaine », dont il a fait un portrait pittoresque : « Entendez-le ! Un mot de lui met en fuite la tremblante jeunesse ; que nul ne s'aventure où il porte ses pas ! Voyez pendant l'hiver les plus chétifs s'éloigner du feu pour lui laisser le coin le plus chaud, la place préférée, à moins qu'il ne la cède à l'un de ses esclaves, chargé de la lui garder un instant, prompt à disparaître à son retour. Donne-t-il un ordre, ses pauvres sujets volent pour l'exécuter ; ils lui payent humblement son appui hautain ; tous le flattent, et les seules attentions qu'il accorde en échange sont des insultes grossières, des railleries et des coups. » « Ardente est la vengeance de ce cœur si froid ! Voyez-le battre cet enfant suppliant qu'il vient d'insulter et de pousser à la révolte : que son œil est féroce et que ses coups sont impitoyables ! » Sa bêtise égale sa brutalité : « Il n'a jamais pu rien apprendre, et il le reconnaît, ajoutant qu'il ne s'en émeut guère ; les livres lui font horreur ; son plaisir est de manger, et son unique amusement, de donner des poignées de main ou de se battre. Incapable de discuter, c'est par un bon assaut de boxe qu'il tranche le litige, en cas d'incertitude. » Un jour que le maître lui demandait combien font six fois cinq, il resta interloqué, ferma les yeux et poussa un soupir : « Allons, comptez six fois vos doigts, lui dit-on,..... sur vos doigts, imbécile ! » Et lui de reprendre : « Comment,..... sur les doigts de mes deux mains ? » En classe, il a cruellement conscience de son infériorité ; il demande à ses victimes de lui corriger les fautes de ses devoirs. N'empêche que sa tyrannie rend l'école « odieuse », fait « subir à des âmes tendres, simples et douces des maux que la paix, le temps et l'amitié ne réussissent pas à guérir ». Cet abus de la force brutale augmente la timidité de l'enfant naturellement craintif. Mais il reste observateur et le butor n'est pas le seul qui s'impose à son attention. Il voit un autre camarade passer avec un regard de convoitise

devant des fruits exposés en vente, en demander le prix à voix basse, tâter longuement les sous thésaurisés au fond de sa poche, incapable de détourner ses yeux de la « douce tentation », ou de se décider à acheter. Soudain, un « prodigue » accourt impétueusement, l'argent en main, et repart avec les fruits. Et le jeune satirique de sourire en observant la satisfaction avec laquelle le petit avare laisse retomber l'un après l'autre ses sous dans sa poche, heureux de cette économie forcée, et se disant que le « prodigue », une fois rassasié, lui donnera bien le reste de son emplette. Puis ce sont des fils de fermiers, dont les cris étonnent Crabbe, beaucoup moins bruyant : « Semblables à des poulains lâchés, ils bondissent avec vigueur, et se lancent, tête baissée, dans la cour que battent leurs pieds..... Ils se croient à la chasse dans les champs de leurs pères »; l'étude est leur tourment, la danse leur est une gêne, et ils jouissent d'un appétit si vorace qu'ils ne pourraient attendre les repas, si de temps à autre « ils ne se faufilaient dans leur chambre et ne se jetaient sur le contenu de leurs paniers, remplis par leurs mères ». Brutalité des uns, gloutonnerie des autres, ce sont les mêmes défauts que Taine, il y a trente ans, reprochait encore aux écoliers anglais (1). Crabbe en avait souffert et ne les avait pas oubliés.

Comme tant d'autres poètes, il se tint à l'écart. Ses études, d'un ordre plus élevé qu'à Bungay, l'occupaient. Il faisait des progrès en mathématiques; son père, qui le destinait déjà, paraît-il, à la carrière médicale, se réjouissait fort de recevoir quelquefois de l'élève la solution de problèmes « difficiles » qu'il proposait au maître (2). On n'enseignait pas le grec à Stowmarket, et Crabbe ne fut jamais très familier avec la langue des dieux (3). En revanche, il

1. *Notes sur l'Angleterre,* p. 143-9.
2. B., p. 5.
3. Cf. *infra,* p. 265, n. 1.

apprit son rudiment, lut sans doute quelques pages faciles d'auteurs latins, et cette initiation rapide lui permit plus tard de poursuivre ses études classiques et d'entrer dans les ordres (1). N'oublions pas qu'il quitta définitivement l'école dans sa treizième année, que jamais il ne fréquenta aucune université : toute la culture qu'il se donna lui appartient donc en propre et témoigne de sa force d'intelligence et de caractère. Dès son passage à Stowmarket, quelque chose de cette originalité se manifesta. Comme le « frère aîné » des *Contes du Château* (2), c'était « un enfant doux et timide, méditatif et rêveur. Il n'aimait pas les brusques explosions de joie, ni les plaisirs tumultueux d'une multitude de camarades grossiers et bruyants, intrépides et fous. Il avait ses plaisirs à lui, ses amusements bien inattendus. Il essayait de transcrire de mémoire les très médiocres poèmes publiés par B. Martin; si certains morceaux lui échappaient, il les remplaçait par d'autres de son invention, et « c'est ainsi que, dès son jeune âge, il devint versificateur (3). » Moins précoce que Pope, il était aussi moins bien dirigé. Il se souvenait des contes féeriques et des récits d'aventures qu'il avait lus, « des principes religieux et moraux » que lui avait inculqués sa mère, « et il en tirait les extravagantes fantaisies de sa muse juvénile. Des inspirations lui venaient qu'il ne pouvait traduire, des pensées vagues et sublimes — sa félicité secrète. Il s'efforçait souvent de les exprimer; souvent il se mettait à exposer en vers les pensées qu'il avait conçues, sans jamais y réussir :

---

1. Cf. la remarque de Burke, B., p. 27.

2. George. Cf. *Tales of the Hall*, II, 98-102.

3. *Esquisse autobiographique* (cf. *supra*, p. 37, n. 1)..... « These (unmeaning verses) he afterwards copied, and, when at school, it became a part of his amusement; when his memory failed, he supplied the defect by his invention, and thus at a very early period of his life, became a versifier. »

quelles paroles en effet pourraient exprimer les idées encore informes d'un cerveau en fermentation? » (1). Ou bien il se rapprochait de la réalité, et s'exerçait à la satire. S'il faut en croire le Biographe, sa première victime aurait été une petite fille qui fréquentait les cours du soir à la pension, et que de beaux rubans bleus tout neufs sur un chapeau de paille avaient rendue trop fière. Péché de vanité ou simple coquetterie mérite châtiment, pensa le futur moraliste, qui exprima sa désapprobation ironique en une strophe de vers boiteux (2). Les vices et les travers de la nature humaine le frappaient déjà, soit qu'il les observât chez ses camarades, ou chez des étrangers ridicules comme ce « Neddy », bouffon aux gages des écoliers et futur charlatan (3). Ainsi l'on peut dire de Crabbe, comme de Wordsworth, et sans doute de chacun de nous, que « l'enfant a été le père de l'homme fait ».

La fin de 1767 et les premiers mois de 1768 se passèrent à Aldborough, où Crabbe attendit qu'on lui trouvât une place (4). Sa liberté recouvrée et l'affection de sa mère durent lui paraître bien douces après les appréhensions que lui avait causées le bras du plus fort. Plus de leçons d'arithmétique ou de grammaire : ses journées n'étaient guère qu'un long loisir dont il profita pour relire ses précieux cahiers de vers et pour s'aventurer au delà des limites jusqu'ici imposées à ses excursions. De son propre aveu, il mena à cette époque la vie qu'il a prêtée à son Richard des *Contes du Château* (5). « Il parcourut la ville...; partout où s'assemblait la foule, on était sûr de le voir accourir; il

1. *Posthumous Tales*, I, 166-73.
2. B., p. 5.
3. *Borough*, VII, 233 ss.
4. B., p. 6.
5. *Tales of the Hall*, IV, 287-485.

écoutait ce qui se disait, méditait sur ce qui se faisait, tout yeux et tout oreilles devant ce tableau mouvant, et se demandant souvent quelles étaient les intentions des acteurs. » Les mâts des navires visibles au loin l'attiraient vers le quai de Slaughden ; « il y entendait des sons étranges et voyait des occupations étranges pour lui : des matelots, des charretiers, et je ne sais quelle foule amphibie de gens éhontés, grossiers et querelleurs, tous en désordre, semblait-il, comme des abeilles à l'entrée de la ruche, tous préoccupés, cependant, d'activer le travail... Il les observait à leur tâche, laborieux, prudents et adroits, mus par leur propre volonté et par celle du maître. » Il les aidait quelquefois, lorsque son père réclamait ses services, qu'il donnait volontiers, je crois, n'étant pas d'âge à « prendre le travail manuel en horreur (1) » ; heureux plutôt qu'on le jugeât capable de collaborer avec des hommes à une besogne importante et pressante. Plus volontiers encore, « il tournait vers l'Océan son esprit et ses pensées aussi mobiles que les vagues... Quand des navires au large faisaient des signaux de détresse, il suivait curieusement les promptes manœuvres des matelots » et des pilotes toujours aux aguets sur la côte ; « il se mêlait à eux, et n'avait ni repos ni cesse qu'il ne sût ce qui les appelait et ce qu'ils allaient faire... Un jour que bourrasques et accalmies se succédaient », il avait gravi la colline et, solitaire, il contemplait le spectacle des flots agités. Soudain l'on entend un coup de canon : deux barques à voiles apparaissent, luttant de vitesse, tantôt sur la même ligne et tantôt espacées. L'un des équipages, se voyant distancé, hisse en toute hâte une voile jusque-là tenue en réserve : fatale imprudence, car le vent s'engouffrant dans la mâture pousse le bateau comme une flèche ; les vagues soulevées le remplissent, et tous les habitants anxieux,

1. B., p. 6.

massés sur le rivage, le voient sombrer au loin. « Alors ce furent des cris perçants, une course effrénée : on questionne, on répond sans s'écouter, sans s'entendre (1). » Crabbe observe une jeune fille qui se tient à l'écart, les yeux fixés « sur les flots qui se rencontrent et s'entre-choquent au-dessus du tombeau des marins » : c'est une fiancée : « ... quelques heures encore, pense-t-elle, et de lui, je ne verrai plus qu'un cadavre étendu sur le rivage. » Des larmes de pitié viennent aux yeux de l'enfant ; il retourne tristement vers sa mère qu'une sensibilité si vive inquiète et afflige. Il a tant de curiosité et de sympathie que même les émotions pénibles lui sont douces : « Un navire sombrait-il sur cette funeste côte : je pouvais raconter la catastrophe. Je cherchais avidement du regard la physionomie d'un homme qui parût disposé à peindre la lugubre tragédie et à me communiquer le lamentable récit des tristes survivants... l'affliction que me causait leur sort augmentait mon désir d'en connaître toute l'horreur. » Des marins revenaient-ils des régions polaires ? Il les interrogeait, apprenait avec terreur que « des baleines énormes avaient soulevé des barques » hostiles, et cette pêche périlleuse lui paraissait cruelle et presque criminelle.

Par les belles journées d'été, il quittait la petite ville, et, marchant vers le nord, il errait sur la lande. Il rencontrait le berger, seul habitant de ces solitudes, et s'arrêtait pour lui parler, « car les bergers aiment les causeries ». La superstition de cet homme l'étonnait : « Il me remplissait l'esprit d'histoires merveilleuses, de visions qui lui étaient apparues pendant les soirées solitaires, et dont il ne pouvait par conséquent douter. » Ce n'était aux yeux de Crabbe qu'un paysan inculte, au milieu d'une nature aride et mo-

1. Cf. une scène semblable sur l'Alde : *Posthumous Tales,* XVIII, 195-235.

notone, nullement un être presque surnaturel comme celui que, sur les montagnes du Cumberland, Wordsworth apercevait quelquefois, gigantesque de taille sous le voile du brouillard ou ceint d'une auréole par les rayons du soleil couchant (1). Indifférent à la faim, sûr d'ailleurs de trouver « des pommes ou des mûres sauvages..., du cresson bruni par le soleil d'été dans le lit desséché des ruisseaux taris, et de l'eau à quelque source cristalline (2) », Crabbe, comme Cowper (3), continuait sa promenade : « J'aimais à errer là où nul n'était encore allé, à laisser les hommes bien loin derrière moi ; je trouvais mon plaisir à perdre mon chemin : c'est alors que je pouvais explorer la lande montueuse et tout le marécage moussu qui s'étend au-dessous. J'avais là des endroits favoris où je m'arrêtais pour écouter le murmure des flots de l'Océan, au milieu d'un silence que seuls rompaient le vanneau et le courlis grisâtre volant au-dessus de ma tête, dont les notes sauvages jetaient un défi à mes rêves de puissance et tournaient en dérision les imaginations de mon orgueil solitaire. » L'enfant sentait l'attrait singulier de ces immenses étendues vides, dont le promeneur semble se rendre maître d'un seul regard : sa démarche s'animait, devenait plus rapide, car il se prenait pour l'un des héros dont il avait lu les aventures romanesques, pour « un roi dépossédé chassé par ses sujets révoltés (4) ». Lorsqu'il arrivait aux environs de Dunwich, il se rapprochait du rivage, en cet unique endroit bordé de falaises ; dans un de leurs replis, il découvrait le refuge des contrebandiers, la hutte où « la pauvre et pieuse Marthe servait les bandits », dont elle énumérait complaisamment les qualités et les dé-

1. Cf. *Prelude,* VIII, 262-70.
2. *Posthumous Tales,* XXII, 103-115.
3. Cf. *The Task,* I, 107 ss.
4. *Posthumous Tales,* XXII, 115-118.

fauts à son jeune visiteur, et puis ajoutait : « Je vous dis tout cela, mon enfant ; mais vous ne vous doutez guère de ce que font de pareils misérables. » Et Crabbe retournait vers Aldborough, fatigué, mais prêt à repartir le lendemain dans la direction opposée, pour aller explorer les bords de l'Alde, « les moindres criques, les moindres anses formées par les sinuosités de la rivière » où des mouettes se baignent nonchalamment, leurs ailes repliées.

C'est ainsi qu'arrivé au seuil de l'adolescence, Crabbe possédait déjà quelques-uns des dons auxquels il fut plus tard redevable de sa renommée. Poussé par l'instinct d'imitation, il commençait à apprendre à écrire en vers ; il avait inconsciemment accumulé, au cours de son enfance, une multitude d'observations sur la nature environnante, ses compatriotes et ses camarades ; il avait fait dans le pays de la féerie et de l'imagination pure le séjour indispensable à tout futur poète. Son caractère se dessinait nettement : réservé, presque timide, d'une énergie plus propre à la résistance qu'à l'audace, observateur perspicace, volontiers satirique, doué en même temps d'une sensibilité qui serait facilement devenue de la sentimentalité. Son existence et celle de ses parents étaient restées médiocres, mais il en avait peu souffert, n'en connaissant pas d'autre. Il avait en outre goûté les joies de la rêverie solitaire et des longues lectures en pleine liberté. On l'aimait pour sa tendresse naïve, on le respectait pour « son savoir [1] » et son intelligence. Le « beau temps des semailles [2] » était passé pour lui : il allait maintenant faire le rude apprentissage de la vie.

---

1. Cf. B., p. 5, où il est dit que le jeune Crabbe, étant un jour menacé par un brutal dans une rue d'Aldborough, vit un autre enfant intervenir en sa faveur et crier à son adversaire : « Laissez-le tranquille, lui, parce qu'il est savant. »

2. *Prelude*, I, 301.

CHAPITRE II

Wickham Brook et Woodbridge (1768-1775)

I *Apprenti apothicaire à Wickham Brook.* — *Lectures.* — *Visite à Cheveley Park.* — II. *A Woodbridge.* — III. *Mira : sa famille et la vie à Ducking Hall.* — IV. *L'amour et les premiers poèmes :* Hope *et* Inebriety.

I

Ce fut chez un M. Smith (1), apothicaire à Wickham Brook, que Crabbe débuta. Il passait ainsi d'une extrémité à l'autre du comté de Suffolk, du rivage de la mer du Nord aux vastes plateaux qui s'étendent au sud de Newmarket et de Bury Saint Edmunds. Wickham Brook en effet est un tout petit village, presque un hameau, caché dans un repli de terrain, à quatre lieues environ au sud-est de Newmarket. Des collines, çà et là dominées par un moulin à vent, l'enserrent de tous côtés sauf un seul, par où pénètre le filet d'eau que rappelle le nom de l'endroit. Une pauvre église au fond d'un cimetière, quelques maisons éparses, certaines construites par une main charitable, les autres, plus coquettes, tapissées de plantes grimpantes et entourées de parterres de fleurs, un pont rustique, une modeste auberge, puis, au haut de la pente qui remonte vers le nord dans la direction du village de Lidgate, une école nouvellement bâtie : telle est aujourd'hui cette paroisse, humble et proprette, qui semble dormir d'un paisible sommeil à l'ombre de ses feuillages, au pied de ses coteaux.

1. Cf. la lettre citée p. 4, n. 2 : « I recollect my brother went as an apprentice to a Mr. Smith at Wickham Brook », écrit Robert Crabbe.

Traverser le Suffolk dans toute sa largeur n'était pas, en 1768, un voyage facile et agréable. Crabbe le fit péniblement, pendant la plus grande partie du chemin « en compagnie de deux fermiers revenant d'Aldborough », seul pendant les dix derniers milles. Qu'on se le représente, épuisé par une longue marche, ses vêtements salis par la boue des sentiers défoncés qui servaient alors de routes à travers la campagne, le chef mal recouvert d'une tignasse informe (1), arrivant dans ce village obscur, où la volonté paternelle le relègue, et se trouvant tout à coup face à face avec les filles de son patron qui, voyant sa triste mine et son pauvre accoutrement, le reçoivent d'un irrésistible éclat de rire et s'écrient avec un étonnement moqueur : « Tiens, voilà notre nouvel apprenti ! » L'adolescent, déjà fier et sensible, plus disposé à critiquer qu'à s'entendre railler, rougit d'humiliation et ne sait que répondre. C'est bien pis encore, lorsqu'il s'aperçoit que ce maître, auquel un contrat le lie pour sept ans (2), « est pauvre et fait peu d'affaires », que la meilleure part des revenus de l'apothicaire provient plutôt de l'exploitation d'une ferme voisine que de la vente des remèdes, et qu'on attend de l'apprenti-médecin qu'il partage le galetas et le lit, voire même les occupations d'un apprenti-laboureur. Quand il n'y a pas de saignées ou de courses qui le retiennent au village ou dans les environs, Crabbe remonte la colline en suivant la charrue, aide à rentrer la moisson ou à faire les semailles. Il n'a nullement conscience de remplir une noble mission ; il s'attriste en entendant le vent qui roule sur ces plateaux et tourmente les grands arbres avec un bruit semblable au sourd grondement de la mer. Il pense

1. B., p. 6 : « a very ill-made scratch-wig ».

2. Cf. *Bunbury Letter :* « I was bound by indentures », et B., p. 6 : « not being bound by indentures », ce qui est encore une erreur évidente.

au rivage, à l'animation de là-bas, à sa « mère indulgente », si tendre en comparaison de ces étrangers indifférents et durs. Comme à Stowmarket, il se réfugie dans ses rêves, il a un monde à lui, un « cercle enchanté où nul autre ne pénètre ». Il griffonne des vers et les entasse dans un tiroir qu'un séjour de deux ans lui permettra de remplir (1). Il lit des romans d'aventures, heureux d'échapper ainsi au poids de son existence avilissante, et d'imaginer une vie idéale où l'âme est libre. « D'innombrables visions flottent dans ma tête. Écoutez ! la voix caverneuse des vents retentit en rafales dans les cours désertes ; des ombres aux formes indécises passent majestueusement, les yeux fixes ; regardez ! des fossés et des ponts, des murs et des châteaux s'élèvent, des spectres, des fées et des démons dansent devant nos yeux ; voyez ces vers magiques inscrits sur une grille d'or et cette main sanglante qui montre le chemin fatal. « Et qui donc es-tu, petit page ? il faut parler. Dis-moi, « est-ce ton seigneur qui retient ma Claribel ? Va, dis-lui « sans tarder : « Seigneur chevalier, il faut relâcher la reine « captive », car Claribel est mienne. » Et le page de partir... Ce sont maintenant des prouesses sanglantes, de noires armures, des masques et des coursiers écumants. Le géant tombe ; je saisis le mécréant à la gorge, et j'arrache à son corselet les clés massives ; ducs, barons et chevaliers s'avancent en longue procession, délivrés de leur esclavage en même temps que ma chaste bien-aimée : la voici, la voici, dans tous les charmes de la jeunesse, d'un amour sans égal, d'une insoupçonnable fidélité. Ah ! heureux celui dont l'enfance ravie s'égare ainsi, comme en rêve, parmi ces récits magiques et ce monde merveilleux où la capricieuse Enchanteresse agite sa toute-puissante baguette, où les ornements de la Fantaisie remplissent son féerique empire, où de

1. B., p. 7.

vagues objets excitent d'étranges désirs, où la Crainte et l'Ignorance sont causes de plaisir (1). » Mais aussi, quels regrets et quelle amertume lorsqu'il faut sortir du rêve et rentrer dans l'étroite réalité !

D'autant plus que la vie est pénible et que les distractions sont rares. C'est à peine si, de temps à autre, une course à faire plus loin que de coutume conduit le petit commissionnaire jusqu'aux environs de Newmarket, jusqu'au parc de Cheveley, par exemple, où les ducs de Rutland possédaient alors un manoir. De Wickham Brook, il faut presque une journée pour aller et revenir, en suivant la route sinueuse et accidentée qui traverse Lidgate et gagne le sommet d'un plateau, d'où le regard s'étend au loin et aperçoit à quelque distance sur la gauche la masse sombre des feuillages du parc. C'est vers cet endroit que Crabbe se dirige, porteur de médicaments qu'il doit remettre au château. Hélas ! il n'a pas eu, comme le Peter Perkin des *Contes posthumes* (2), une mère attentive à lui faire revêtir ses beaux habits du dimanche : une veste de drap vert taillée très ample en prévision de la croissance, un gilet blanc laissant paraître un jabot dont un ruban noir rehausserait l'éclat, une paire de bas en laine blanche comme neige, et de jolis souliers sur le vernis noir desquels se détacherait une large boucle argentée. Il a dû se passer de cheval, quelque longue que soit la route ; sa mise est des plus simples comme il sied à un piéton de qui les vêtements peuvent être tachés par « la boue des chemins ». Il songe, tout en marchant, que le château renferme, lui a-t-on dit, des richesses artistiques merveilleuses, et sa curiosité ne sera satisfaite que s'il est admis à les voir. Aussi, s'étant acquitté de sa commission, s'attarde-t-il dans la « petite pièce » où on l'a reçu ; hési-

1. *Bibliothèque* (Library), 545-70.
2. *Posthumous Tales*, I, 195 ss.

tant et timide, il n'ose exprimer son désir, lorsque survient une sympathique gouvernante qui le comprend de suite et l'emmène « à travers des salles immenses et des galeries hautes et vastes, qu'il parcourt avec ravissement ». On lui montre des chambres somptueuses, meublées de lits à baldaquins pesants et de glaces extraordinaires pour lui, où son image se reflète tout entière, « depuis son front pâle jusqu'à ses souliers ». Il pénètre, en retenant son haleine, dans la chapelle obscure et silencieuse, sous la voûte imposante où flamboient çà et là les rayons de soleil enluminés par les chaudes couleurs des « étroits vitraux ». C'est presque un soulagement pour lui que de se retrouver dans la longue galerie, de passer rapidement en revue la rangée de tableaux variés : sujets historiques, qu'au grand étonnement de son guide ses lectures lui permettent de comprendre, ou simples portraits de famille, et de s'attarder un instant devant ces « figures de pierre », ces statues dont la nudité le surprend. Voici enfin la bibliothèque, spectacle tout nouveau, salle imposante, « où s'alignent des livres de toute sorte, pâture appropriée aux esprits les plus divers. Troublé par la joie, il promène autour de lui ses yeux émerveillés, immobile de plaisir et muet de surprise ». Cette première admiration passée, « il brûle d'examiner tant de trésors en détail. Il commence par les gravures éparses sur la table, puis tourne toute son attention vers les livres, courant d'un volume à l'autre au gré de sa fantaisie, regardant curieusement les reliures et lisant les titres. Perdu dans son plaisir et charmé de se sentir libre, il prend sur les rayons trois immenses in-folio », dont l'un est orné de gravures représentant « les espèces les plus rares d'animaux, d'oiseaux et de gigantesques serpents dont la proie, un bœuf sauvage tous les jours, n'est pas moins gigantesque ; dans un second volume, ce sont de terribles batailles sur terre et sur mer, des flottes dispersées par les tempêtes ; dans un troisième,

les créations les plus fantastiques de l'imagination : des hydres, d'épouvantables chimères, des déserts hostiles, et des ruines grandioses, ornement des solitudes ». Un frisson d'effroi le saisit, et se changerait en épouvante si la gouvernante, un moment absente, ne revenait le prendre et l'inviter à parcourir la pelouse et le parc. Sous les profonds ombrages des arbres séculaires, « plus anciens que le château » qu'ils entourent, près d'un ruisseau qui murmure invisible, l'enfant, ivre de plaisir et de fatigue, s'endort et rêve jusqu'à l'heure du dîner. On le réveille alors en sursaut ; sa bienveillante protectrice le reçoit de l'air le plus aimable et le fait asseoir, flatté de tant d'honneur et rougissant par modestie, tout à côté d'elle, « à droite de Mme Kitty et en face de Lucy, malicieuse fille ». Puis le sommelier, le palefrenier, le valet, la blanchisseuse, le cocher, la cuisinière, tous viennent prendre à la table leur place respective, car « chacun connaît son rang et son service, et ne s'assied pas au hasard, comme le font les rustres et la canaille ». On se parle avec les plus grands égards ; une femme de chambre invite l'heureux convive à trinquer avec elle, « tous l'encouragent ; et pour finir un si long repas, on apporte du vin, des fruits, des friandises, et Mme Flora chante une romance ». Maintenant, à la nuit tombante, il faut reprendre le chemin de Wickham Brook et de la servitude. Quel contraste entre ce luxueux séjour où les domestiques eux-mêmes semblent participer à la splendeur presque royale des maîtres et les humbles habitations des pêcheurs d'Aldborough, entre la vie facile des uns et les privations des autres, entre le repos des arbres majestueux de ce parc et la furie des vagues fouettées par l'ouragan ! Certains seraient-ils donc à tel point heureux sur terre que le monde du rêve se soit changé pour eux en une réalité ? Quelle existence privilégiée que celle de ces châtelains, entourés de toutes les ressources de l'opulence et des ri-

chesses de l'art et de la littérature ! Et quelle différence avec la sienne à lui, pauvre petit apprenti d'un apothicaire sans clientèle, et valet de ferme à son corps défendant !

A la longue, cet esclavage lui pesa. Il s'irrita de ne rien apprendre et d'être soumis à un travail servile. Il se jugea plus malheureux que son camarade de lit, domestique il est vrai, mais à l'année, et libre de tout engagement par contrat (1). Avec une force de volonté singulière, à la fois passionnée et contenue, calme mais inébranlable, il se raidit contre l'oppresseur et traversa la première des crises qui de l'adolescent allaient faire un homme. Il dut beaucoup souffrir, car il était naturellement affectueux et eût préféré vivre en bonne harmonie avec son entourage. Et puis il faut tant d'efforts à un enfant pour prendre conscience de sa personnalité distincte et l'opposer à celle de ses aînés. Mais il était réduit aux abois, et, comme il le dit en un langage où respire encore l'indignation de ces tristes journées, « il se révolta dans sa servitude, car elle était devenue insupportable ». Pour comble de douleur, « son père fut informé de sa paresse et de sa désobéissance, et le châtiment infligé fut sévère ». Une main rude, qu'il avait appris à craindre, mais non pas à haïr, vint s'appesantir sur lui et le contraindre à rester dans cette maison odieuse. Mais la résolution du jeune homme était prise ; loin de faiblir, son courage et son obstination redoublèrent à la pensée qu'on l'avait traité injustement. Il fallut rappeler son père qui cette fois se décida à le reprendre, ainsi que les deux tiers du montant de la faible prime d'apprentissage payée deux ans auparavant. Crabbe était dans sa seizième année, lorsqu'il retourna ainsi à Aldborough. On peut croire que, sauf de la part de sa mère, il ne trouva pas sous le toit paternel un accueil bien chaleureux.

---

1. Sur toute cette phase de la vie de Crabbe, cf. Appendice I (*Bunbury Letter*) qui complète utilement et corrige B., p. 6.

II

Son séjour n'y fut pas de longue durée, car une nouvelle place s'offrit presque aussitôt, en 1771, et à des conditions très avantageuses, chez un M. Page, à la fois médecin et pharmacien à Woodbridge (1). Cette petite ville, d'une importance à peu près égale à celle d'Aldborough, distante d'environ seize kilomètres à l'ouest d'Orford, est située sur la rive droite de la Deben, presque au fond d'une des échancrures étroites, sinueuses et profondes que la mer a percées dans la côte du Suffolk en allant au-devant des menues rivières. Le lit de la Deben, comme celui de l'Alde, se remplit régulièrement à marée haute, et, lorsque le flot se retire, découvre ses boues détrempées. Ses eaux « radieuses et ridées », obéissant au rythme quotidien du flux et du reflux, portent allégrement les légères barques à voile de pêche ou de plaisance qui gagnent la pleine mer à quatre lieues de là. Ses rives, « où ne s'élève aucune villa majestueuse, n'en ont pas moins leurs charmes appropriés, leurs landes silencieuses » où le printemps revêt la bruyère « d'une somptueuse livrée d'or » et l'embaume de parfums, « leurs fermes fertiles, et, par endroits, des taillis qui projettent leurs ombrages bienvenus où chantent les oiseaux (2) ». Mais la ville même est triste et mal bâtie. Edward Fitzgerald, qui y passa une grande partie de sa vie, la décrit en 1844 (3) comme « l'une des plus laides et des plus

1. B., p. 6, et Appendice I.

2. Bernard Barton, *To the Deben* (Selections from Poems and Letters, London, Hall, Virtue and C°, 1849).

3. Lettre à Frederick Tennyson (éd. Aldis Wright) : « This (Woodbridge) is one of the ugliest places in England, one of the dullest; it has not the merit of being bleak on a grand scale, pollard trees over a flat clay, with regular hedges. »

monotones de toute l'Angleterre ; le paysage dans sa désolation manque de grandeur : sur le sol argileux et plat, on ne voit que des arbres étêtés ou des haies trop rectilignes ». Tel qu'il est, ce petit coin de province, d'où l'on aperçoit à l'horizon les premières lueurs annonçant le voisinage de la mer, et d'où l'on entend parfois la sourde rumeur des tempêtes lointaines (1), doit au rapide passage de Crabbe et au séjour plus prolongé de Bernard Barton et de Fitzgerald une renommée littéraire fort enviable.

Le commerce de l'apothicaire de Woodbridge prospérait, et Crabbe se trouva transplanté dans un milieu plus conforme à ses goûts. Plus d'occupations humiliantes ni de contacts répugnants. A vrai dire, son maître, ne le considérant pas comme un « véritable apprenti », ne se croyait pas obligé de se faire accompagner par lui dans ses visites, et de l'initier ainsi à la pratique de la médecine. Crabbe restait donc à la pharmacie et passait ses journées « à composer des remèdes et à préparer des ordonnances (2) ». Il regrettait un peu l'état d'ignorance où on le tenait, mais « il était bien traité sous tous les autres rapports », et, plusieurs fois par semaine, avait toute liberté de se réunir, le soir, à quelques amis de choix, avec lesquels il dînait en causant de littérature. Il montrait les vers qu'il venait d'écrire, et disait les chances qu'il avait de les faire paraître dans un journal ou une revue. Je ne suis pas sûr qu'à cette époque, Crabbe n'ait pas cédé à des entraînements de jeunesse, d'ailleurs assez innocents, que les séances du « club » ne se

---

1. Fitzgerald, lettre déjà citée, p. 13, n. 4 : « Yesterday morning, I distinctly heard the sea moaning some dozen miles away... »

2. Cf. *Bunbury Letter* (Appendice I) : « I was principally employed in putting up prescriptions and compounding medicines. » Je dois à l'extrême obligeance de M. Henry Bradley l'explication de cette expression quelque peu embarrassante : « putting up prescriptions ». Il lui donne le sens de « making up ».

soient pas, à l'occasion, un peu trop prolongées dans l'animation des discussions entretenues par les liqueurs généreuses, l'enthousiasme poétique et le caractère sociable des convives. Peut-être même la foi religieuse de son enfance commençait-elle à dépérir dans cette atmosphère hostile : la raison, s'éveillant dans une jeune intelligence, a des audaces redoutables, et les médecins, trop enfoncés dans la matière, étaient, au dix-huitième siècle du moins, des sceptiques si dangereux ! Le frein des pieux scrupules se relâchait au moment où l'adolescent pouvait en avoir le plus grand besoin. Comme il le dit lui-même, en des vers assez faibles, « un tourbillon de désirs déréglés faisait rage dans son âme, l'ardeur des transports passionnés étincelait dans ses regards, les plaisirs trompeurs l'entraînaient, ainsi que toutes ces impatiences qui enflent le cœur et le précipitent dans le péché et dans le désespoir[1] ». Retenons l'aveu que ces deux derniers mots renferment, et disons-nous qu'il était sans doute opportun qu'une influence, tout ensemble douce et irrésistible, vînt rappeler au jeune homme les leçons de sa mère, un peu effacées par le temps.

III

Parmi les membres du « club » se trouvait un autre apprenti-médecin, William Springal Levett, fils d'un chirurgien d'Aldborough, et de quelques mois seulement plus âgé que Crabbe[2]. Il était fiancé à une jeune fille de Framling-

1. « Guilt and despair ». Cf. la pièce intitulée « Mira » (p. 573, éd. 1861) et datée d'Aldborough, 1777, vers 1-4, et B., p. 30.

2. Parish Register, Aldborough, et DAVY Mss. : « Wm. Springal, son of Wm. and Elizabeth Levett, baptized February 11, 1754. » — « Mr. Wm. Levett, Surgeon, died 1. March 1772, aged 49. » : Sur la mort de son fils Wm. Springal, décédé à Framlingham le 2 octobre 1774, et l'épitaphe composée par Crabbe à cette occasion, cf. B., p. 6, n. 4, et GREEN'S *History of Framlingham*, p. 163.

ham (1), Miss Brereton, qui plus tard, Levett étant mort en 1774 dans sa vingt et unième année, épousa, semble-t-il, un certain Dr Lewis, s'exila en Amérique, revint en Angleterre, et publia à partir de 1794 plusieurs romans assez médiocres (2). C'est elle qui écrivit probablement les trois lettres signées « Alethea Lewis » qui ont été conservées dans les papiers de la famille (3) : elles nous révèlent un caractère enjoué, beaucoup de vivacité d'esprit non sans quelque prétention, et surtout une grande familiarité avec Crabbe et sa future femme, Miss Sarah Elmy. Les deux jeunes filles en effet étaient des amies intimes : une lieue à peine séparait Miss Brereton de Miss Elmy qui séjournait alors chez son oncle Tovell dans le village de Parham. Le Biographe nous raconte qu'un jour Levett, partant pour Framlingham, dit à Crabbe presque en plaisantant : « Parbleu, George, il faut que vous veniez avec moi jusqu'à Parham ; il y a là une jeune personne qui fera admirablement votre affaire (4). » La présentation eut lieu ; on se plut réciproquement, et Crabbe, à dix-huit ans, se trouva engagé dans un de ces

---

1. Cf. *supra*, p. 11, n. 1.

2. Sous le pseudonyme d'Eugenia de Acton, d'après B., p. 6 ; plutôt, je crois, sous le couvert de l'anonyme : cf. le *British Critic*, vol. IV, London, December 1794, p. 674 : *Vicissitudes in genteel Life*, roman en quatre volumes et par lettres, auquel le critique reproche des longueurs ; — *Ibid.*, vol. XVIII, p. 197, August 1801 : *The Microcosm*, by the Author of *Vicissitudes in genteel Life*, cinq volumes « somewhat above mediocrity ». — Quant au *Tale without a Title*, il parut en trois volumes avant 1811 (Cf. Wm. Bent's *London Catalogue*) ; et c'est tout ce que je puis dire de cette femme de lettres maintenant bien oubliée, dont le nom ne figure, semble-t-il, ni dans le *Dictionary of National Biography*, ni dans le *Catalogue* du Musée britannique.

3. La première date sans doute de la fin de 1789 et a été envoyée au château de Belvoir ; les deux autres sont de beaucoup postérieures. Le 21 mai 1825, elle écrit : « On the 4th of last January, I entered my 76th year... »

4. B., p. 6.

longs attachements dont les moralistes se plaisent à discuter les inconvénients et les avantages.

Née le 12 décembre 1751 à Beccles[1], tout au nord du comté de Suffolk, Sarah Elmy appartenait par son père à la bourgeoisie industrielle de l'endroit, et par sa mère Sarah Tovell, sœur du John Tovell de Parham, à la classe moyenne des propriétaires ruraux. Mais la fortune avait été contraire à James Elmy, maître tanneur à Beccles, car il avait fait faillite au mois de novembre 1759 et était parti pour la Guadeloupe où il était mort « quelque temps avant que Crabbe ne connût la famille[2] ». Sa veuve, d'un caractère calme et gai « malgré les nombreuses épreuves qu'elle eut à subir », ennemie de « toutes les émotions violentes[3] » et de leur manifestation, douée sans doute de cette apathie heureuse qui permet de traverser l'existence sans en ressentir trop vivement les heurts et les cahots, était restée à Beccles où, en compagnie de ses trois filles Sarah, Mary et Eleanor[4], elle vivait modestement « des intérêts d'un capital de 1 500 livres sterling[5] ». Son frère, John Tovell, jouissant d'une belle aisance, lui parfaisait son revenu annuel jusqu'à concurrence de 2 500 fr., subvenait aux dépenses qu'entraînaient les études de son fils James, l'aîné de ses en-

---

1. Cf. Parish Register, Beccles : December 12th (1751) : « Sarah, daughter of James and Sarah Elmy was born and baptized the same day. »

2. Cf. B., p. 10, n. 2, et Davy Mss. (*Pedigrees*, sous le titre : Elmy) : « James Elmy of Beccles, Tanner, Bankrupt, *Ipswich Journal*, Nov. 3rd 1759 »

3. B., p. 38.

4. Cf. Davy *Pedigrees* (Elmy). Mme Elmy mourut à Beccles, le 31 août 1802, à soixante-dix-huit ans (et non à quatre-vingt-douze, comme l'indique le Biographe, p. 38, qui la confond avec sa grand'tante Tovell).

5. Appendice I, *Bunbury Letter*.

fants (1), alors élève de Cosway à l'académie des beaux-arts de Londres, et invitait souvent Sarah, la plus âgée des filles, à venir faire de longs séjours à Parham. C'est pendant l'une de ces visites qu'elle se lia avec le poète.

On voudrait se la représenter en imagination, la revoir telle qu'elle lui apparut à l'aurore de leur jeune amour. Malheureusement, Crabbe et son fils, tous deux excellents psychologues, s'attachaient plus au moral qu'au physique, et les traits de Sarah Elmy, de la « Mira » des premiers poèmes, se sont effacés à jamais. Nous savons seulement qu'elle était « remarquablement jolie », d'un caractère vif et gai, très capable de prudence et de hardiesse dans les résolutions, et que « la nature lui avait donné une grande pénétration d'esprit, de la sagacité, une fermeté inébranlable, un cœur sensible et aimant ». Elle fut une mère tendre et dévouée, et son fils aîné se souvenait encore, bien des années plus tard, d'une soirée de 1788 où, à la lueur partielle des flammes du foyer, elle lui avait arrangé ses cheveux en lui chantant une romance plaintive (2). C'est la même impression que nous laissent les deux seules lettres que nous connaissions d'elle (3). La « Lucy » du huitième conte est sans doute son portrait, un peu idéalisé : « Dans son regard se lisaient tant de bonté et tant d'innocence, il y avait tant de sérénité dans ses manières, tant d'harmonie

1. Sur James Elmy et sa destinée presque tragique, voir une note intéressante du B., p. 386, n. 4. Il échoua dans la carrière qu'il avait choisie, celle de peintre, et mourut de langueur et de désespoir le 31 août 1788 (Davy Mss. : *Beccles Churchyard*), à l'âge de trente-huit ans. Il était né le 18 août 1750, comme l'indique un touchant souvenir de famille (a birth-day cup) conservé à Swefling, chez le Rev. G. Cl. Rivett-Carnac. Crabbe, en changeant les circonstances de sa vie, fit de lui un de ses humbles et tristes héros (Charles, the patronized Boy, *Tales of the Hall*, III, 116-326).

2. B., p. 11, 39, 59.

3. Cf. *infra*, p. 186, n. 1, et p. 246, n. 3.

dans ses mouvements, ses paroles et son air, que, sans être belle, elle était plus que belle ; il y avait mieux que de la beauté dans ces grâces vivantes qui communiquaient à ses traits leur radieux éclat. Un aimable bon sens se montrait sur son visage tranquille et se faisait sentir à tous les cœurs sauf le sien. C'était une âme tendre, affranchie de toute prétention au bel esprit, heureuse de sa propre douceur et de sa bienveillance (1). » Telle semble bien avoir été « Mira » dans ses jeunes années : gracieuse, affectueuse et sensée. Pourquoi fallut-il que la vie, là encore, réservât à Crabbe un pénible désenchantement !

Habituée à la société féminine de Beccles, aux élégances modestes, à l'allure cérémonieuse et un peu raide de la bourgeoisie de province, aux visites correctement faites et ponctuellement rendues, Sarah Elmy se trouvait dépaysée à Parham. C'était presque une solitude pour elle que ce petit village au fond d'une étroite vallée, dans l'intérieur des terres, à plus de quatre lieues à l'ouest d'Aldborough. Les raffinements de la civilisation moderne n'avaient guère pénétré dans ces campagnes, alors plus isolées qu'on ne saurait le dire, engourdies dans l'inertie de leur vie végétative, privées de communications régulières et directes avec les villes ou les gros bourgs du voisinage, Aldborough, Woodbridge, Ipswich. Seuls les riches propriétaires, l'aristocratie des « squires », comme le comte Rochford d'Easton à quelque distance au sud, les Dudley North de Little Glemham, tout à côté de Parham, et, plus au nord, les Charles Long de Saxmundham, allant à Londres de temps à autre, en rapportaient les modes et les inventions nouvelles. Quant à la classe moyenne, aux « yeomen », d'un degré plus élevés que les simples fermiers parce qu'ils cultivaient leurs propres terres, ils restaient aussi profondément enracinés à

1. *Tales*, VIII, 98-109.

leur sol que les arbres séculaires qui ombrageaient leurs rustiques résidences. John Tovell, entre autres, appartenait à une famille depuis plus de deux cents ans établie à Parham et dont plusieurs membres avaient déjà porté le titre de « gentlemen(1) ». Au moment où Crabbe lui fut présenté, il venait d'hériter de son frère aîné William(2), et de s'installer avec sa femme, Jane Kemp, fille d'un fermier du même village(3), dans la maison paternelle que l'on connaissait sous le nom pittoresque de « Ducking Hall(4) ». Le

---

1. Cf. Davy *Pedigrees (Tovell)* : « Wm. Tovell, gent., died 1690. »

2. *Ibid.* « William died 1774, aged 52. »

3. *Ibid.* « Jane, sister of Henry Kemp, of Parham, farmer. She died 17. August 1822, aged 93 (Cf. p. 58, n. 4). »

4. La vignette du troisième volume de l'édition de 1834 est une reproduction réduite d'un tableau de Wm. Clarkson Stanfield aujourd'hui au musée de South Kensington et intitulé : « Parham Hall, Suffolk, the Moat-House of the Poet Crabbe. » Il représente une maison à un seul étage surplombant le rez-de-chaussée, à pignons et cheminées antiques, et dont les fondations plongent dans une mare. On dirait une péninsule s'avançant dans un petit lac. En face de la maison sont de grands arbres qui se penchent sur l'eau et s'y mirent, inclinés par la force des vents. Cette maison existe encore ; elle se trouve sur le haut de la colline de Parham, un peu plus loin que l'église, en remontant de la vallée vers Little Glemham. Elle se nomme Parham Old Hall, et elle est si pittoresque que l'on souhaiterait que le poète l'eût habitée. C'est malheureusement inexact. Mitford en effet, le futur directeur du *Gentleman's Magazine*, « vicar » de Benhall à partir de 1810, amateur de potins et de minutieux détails, affirme formellement dans des *Notes* manuscrites presque illisibles conservées au Musée britannique que : « The vignette of his house at Parham is not correct. That was not his house which lies on the top of the hill... » (Cf. un article, évidemment du même auteur, dans le *Gentleman's Magazine*, New Series, vol. I, p. 253-64, mars 1834) : « The house where Mr. Crabbe resided (at Parham) is very near the seat of Mr. Dudley North... (en note) : It is now called Parham Lodge and is tenanted by colonel Windsor. It has been much altered and modernized since the poet resided there; the moat has been filled up and some handsome rooms added. Its situation is extremely pleasant, and it commands more extensive and varied views than any other mansion in the neighbourhood. » Enfin,

Biographe qui l'habita avec ses parents environ vingt ans plus tard, en a laissé une description qui est l'un des meilleurs passages de son livre et mérite d'être citée (1) : « M. Tovell avait un domaine d'un revenu annuel de près de vingt mille francs, dont il faisait valoir une partie. Élevé dans une école de commerce, il disait souvent en parlant de lui-même : « Jack ne fera jamais un gentleman », bien qu'il eût une dignité naturelle d'esprit et de manières... Sa maison était vaste », construite sans doute en briques rouges, ou en plâtre rayé de traverses de bois (2). « Le fossé qui l'entourait, la colonie de freux, le pigeonnier antique et les étangs poissonneux n'auraient pas déparé la résidence d'un gentilhomme de quelque importance ; malheureusement, l'un des côtés de la maison donnait juste sur une cour de ferme, séjour d'animaux domestiques de toutes sortes, et théâtre d'une animation et de bruits incessants. En entrant dans cette demeure, rien ne vous aurait, au premier abord, fait penser à une ferme : on pénétrait dans un « hall » spacieux, carrelé de marbre blanc et noir », d'où les flèches de lard, son ornement d'autrefois (3), avaient peut-être disparu. « A l'une

---

dans le *Supplement to the Suffolk Traveller* compiled by Aug. Page, Ipswich and London, 1844, p. 189, on lit : « The old mansion, so pleasingly described by Mr. Crabbe's Biographer, as the residence of the late Mr. Tovell has since been almost rebuilt in the modern style, and what was formerly designated « Ducking Hall » is at present known by the name of Parham Lodge. » D'après Mitford (notes mss.) et Davy (Parham), la maison fut en 1851-1852 de nouveau reconstruite de fond en comble par son propriétaire, M. Corrance. Celui-ci l'habite encore, et, d'après lui, « Ducking Hall was on the exact ground of the East wing of the present Parham Lodge » (renseignement communiqué par M. Ch. Ganz, d'Aldborough).

1. B., p. 40-1.

2. Suivant la mode notée par Grose (*Olio*, cité par Lecky, *History of England in the Eighteenth Century*, vol. VI, p. 170).

3. *Ibid.*

des extrémités se trouvait un salon fort élégant », meublé de chaises à dentelles de point turc et tapissé de portraits de famille(1); « à l'autre, un bel escalier de vieux chêne noir, avec un carillon et un orgue de Barbarie à chaque palier. Mais ce salon, une salle à manger correspondante et une belle chambre à coucher au premier, tout cela était tabou », et ne s'ouvrait que dans les grandes occasions, en l'honneur de lord Rochford, par exemple, lorsqu'il venait faire visite à son voisin Tovell, ou bien à Noël, quand les fermiers apportaient au propriétaire le montant du loyer et étaient conviés à dîner. Malheur à l'audacieuse domestique qui eût usurpé sur les privilèges de sa maîtresse en pénétrant dans ce « sanctuaire » pour en cirer les parquets ou épousseter les sièges : elle eût été bien vite renvoyée à l'office avec un bruyant mépris ! Les membres de la famille eux-mêmes se tenaient habituellement dans la cuisine : « Mon grand-oncle occupait un fauteuil et, pendant ses crises de goutte, une chaise longue d'un côté de la vaste cheminée ouverte » où flambait en hiver « une énorme pièce de bois, mesurant parfois la circonférence d'un arbre tout entier. Mme Tovell, assise à une table étroite, s'éclairant le soir d'une petite bougie plantée dans un chandelier en fer, maniait activement son aiguille, entourée de ses bonnes qui toutes s'employaient à ce même travail ». C'est là qu'on recevait les visites des intimes, d'un « vieux fermier réjoui, aux joues rosées, colorées par l'eau-de-vie, au port et à l'humour dignes de Falstaff », ou bien encore « d'un parent de la famille, riche yeoman dans la force de l'âge, maigre, bien musclé » et fort grivois, qui passait pour avoir peuplé le village d'hétérogènes rejetons. Cette maison

1. Cf. Lecky, *ibid.*, p. 171 : « the men, in the character of shepherds with their crooks, ... the females likewise, as shepherdesses, with the lamb and crook... » Cf. aussi Goldsmith, *Vicar of Wakefield*, ch. xvi.

était une véritable ruche, grâce à l'activité de la fermière, sorte de « veuve Goe(1) » ou de Mrs. Poyser privée de verve humoristique. « De très bonne heure le matin, le réveil faisait lever les servantes et la maîtresse en même temps » ; le moindre retard provoquait « une sonnerie plus violente » et l'impatience grondeuse de Mme Tovell, « dont les reproches ne cessaient de toute la journée, résonnant comme des clochettes sur un harnais, et activant le travail, qu'il fût bien ou mal fait ». La laiterie remise en ordre, « on déjeunait à la hâte, et la matinée se passait à des occupations diverses ». A midi, une heure au plus tard, tout le monde, patrons et domestiques, s'assemblait dans la cuisine : la famille prenait place « à une vieille table, en compagnie d'un jardinier en manches de chemise et de quelque attrapeur de rats, étameur ou maréchal-vétérinaire de passage » ; un peu plus loin, les bonnes s'asseyaient à une rallonge, et les garçons de ferme se tenaient debout dans l'office, dont la porte restait ouverte. Alors commençait un repas auquel « Mira » assista souvent, et avec les mêmes sentiments que « Nancy Moss(2) » : « Habituée à une table frugale, servie d'irréprochable façon, elle pouvait difficilement supporter cette cuisine..., cette pièce de bœuf qui fumait... et l'air saturé d'humidité qui se collait aux murs : par répugnance, la jeune fille soupirait et fronçait le sourcil. La graisse s'arrondissait en masses agglomérées, et Nancy se croyait sur le point de défaillir de dégoût. Mais lorsque les hommes venaient se poster près d'elle, les bonnes tout à côté, flanquées de la cuisinière, lorsqu'un immense plat de bois était placé devant elle, rempli d'énormes boules d'aliments mis en pâte et de lard, sorte de masse salée où l'on n'apercevait jamais de maigre sous la couenne brune et hirsute, lorsqu'à

1. *Parish Register*, III, 125 ss., cf. *Ibid.*, II, 408-13.
2. *Tales*, VII, 6-30.

la même coupe de corne toute la compagnie buvait à grands traits la bière lourde et nouvelle, lorsqu'elle voyait la nappe grossière tachée en maints endroits par les rustres incultes qui se taillaient une tranche et puis une autre encore, alors elle ne pouvait plus respirer, elle poussait un pénible soupir, redressait son cou élégant et fermait les yeux par dégoût ; elle découpait en menus morceaux sa viande saignante et s'étonnait fort de voir ces créatures manger ainsi. » Pour digérer de pareilles repues, il fallait du sommeil : aussi, la table une fois desservie, la cuisine balayée et recouverte d'un « sable soigneusement ondulé », la maîtresse et les bonnes, retirant leurs souliers, montaient-elles dans leurs chambres « pour y dormir exactement soixante minutes ». Entouré de ses chiens et de ses chats, « M. Tovell s'assoupissait dans sa chaise et l'on n'entendait plus d'autre bruit dans la maison que le roucoulement mélancolique et monotone d'une colombe, varié par le sifflement aigu d'un pinson ». L'heure de la sieste écoulée, le mouvement et les cris recommençaient de plus belle ; et, tandis que les bouteilles passaient des mains de l'hôte à celles de ses invités, les femmes vaquaient aux occupations de la ferme et ne s'arrêtaient que le soir, pour reprendre leurs travaux de couture.

Quelque modestes que fussent l'origine et la fortune de Crabbe, l'intelligence lui donnait sur ces rustres une supériorité dont Sarah Elmy eut bien vite conscience. Sans doute il avait trois ans de moins qu'elle, mais le sérieux et la force de son caractère faisaient oublier cette légère différence d'âge. Peut-être son élocution était-elle tant soit peu provinciale(1), mais Sarah et tous les siens ne parlaient pas autrement. Et que de qualités auprès de si imperceptibles défauts ! Ne brillait-il pas par le « savoir », ce « maudit sa-

1. C'est du moins ce qu'affirme cette commère de Mitford qui parle dans ses notes mss. de la « Suffolk accentuation » du poète.

voir » pour lequel l'oncle Tovell n'avait pas assez de mépris ? Quel autre aurait trouvé pour elle et son amie ces jolis noms de « Mira » et de « Stella (1) » qui sonnaient si bien et se prêtaient à de si fines allusions ! Quel autre aurait plaidé sa cause en des vers mieux tournés, aurait mieux invoqué « les zéphirs, les vents et les tempêtes », ou mieux décrit « ses soupirs et ses langueurs ? (2) » N'y avait-il pas dans son allure et son langage, simples, francs et virils, dans le ton de sa voix, comme la promesse d'une affection aussi durable que la vie ? Il était digne d'être aimé ; et, sur le coteau de Parham où le promeneur peut aujourd'hui encore suivre sa trace, le poète connut les heures les moins troublées de sa jeunesse : « O jours à jamais précieux, tous vivants dans ma mémoire, doux et amers à la fois, mêlés de miel et de fiel ! Oh ! ces courses à travers le jardin dans le silence du soir, ces arbres si pleins d'ombre, cette lune si brillante, cette allée touffue aboutissant au bosquet, ce siège sous l'aubépine où nous nous reposions enfin, et puis ces espérances qui venaient et s'enfuyaient aussi vite que les nuages qui passaient sur la lune : C'est maintenant, me disais-je, le moment de faire connaître mon amour — hélas ! l'heureux instant s'était déjà envolé (3) ! » Tendres incertitudes, bientôt apaisées ! Et lorsque, sa visite terminée, Crabbe retournait à Woodbridge à travers la bruyère, il se disait, avec le sens pratique qui le caractérisait, que sa

1. Cf. lettre d'Alethea Lewis, fin de 1789 (*supra*, p. 57, n. 3). Le nom de Mira (ou Myra) figurait déjà dans l'*Arcadia* de Sidney, dans les poèmes de Wm. Browne, de Lansdowne et de Mallet, celui de Stella dans Browne et dans Swift. M. Saintsbury (*Essays in English literature*, 1780-1860, p. 8) fait ingénieusement remarquer que « Mira » unit les deux dernières syllabes de Elmy-Sarah.

2. Cf. *Œuvres complètes*, p. 572, la très insignifiante pièce intitulée : « Ye gentle gales », datée de Woodbridge 1776 (erreur évidente, puisque Crabbe quitta Woodbridge en 1775, cf. *infra*, p. 78).

3. *Tales of the Hall*, VI, 128-137.

fiancée était sûrement la plus charmante des femmes, et qu'un jour elle hériterait « d'une part de la petite fortune de sa mère (1) ».

IV

L'amour fut pour le jeune homme une sauvegarde et un éducateur (2). Il lui révéla un monde de sensations et de sentiments à peine soupçonnés jusqu'ici. Il donna un but et une réalité à sa vie, fit luire à son horizon lointain, au haut des sommets que son énergie devait gravir, la promesse d'un bonheur ardemment désiré. Crabbe eut à son tour son héroïne, tout comme les chevaliers des contes merveilleux où son imagination d'enfant s'était complu. Pour mériter la main de Sarah Elmy, d'une condition bien supérieure à la sienne, il lui faudrait se faire une position et se rendre digne de « Mira » par l'agrément des manières et la pureté de la vie. Les réunions du « club » perdirent beaucoup de leur attrait : il prévit les dangers qu'elles lui faisaient courir et en sentit moins le besoin, maintenant qu'une confidente aimée l'attendait à Parham, toujours prête à écouter ses effusions poétiques. S'il est vrai, comme l'affirme Crabbe dans un de ses sermons, qu'il y ait « dans la jeunesse de la plupart des hommes une époque qui décide de leur avenir, une époque où ils sentent la force, la nécessité de la religion et se tournent vers la vertu (3) », l'influence

1. Cf. *Banbury Letter :* « £ 1 500, which at her decease is to be divided betwixt her children ».

2. Lockhart avait déjà noté ce point dans un intéressant article de la *Quarterly Review,* vol. L, January 1834, p. 468-508 (cité par B., p. 381, n. 6).

3. Sermon inédit prononcé à Stathern le 27 juin 1784 (dans les Mss. appartenant à M. Murray).

de Mira, aussi pieuse que la Matilda des *Contes du Château,* vint à son heure et fut précieuse pour le futur pasteur. Elle consolida sa foi et le mit en garde contre des compagnons trop libres : « Cette douce enthousiaste, car telle elle m'apparut, captiva ma pensée et l'enchaîna à ses paroles, à ses regards ; aimable fille, elle fit de mon âme l'objet de ses soins constants... et de ma conversion son suprême plaisir... Grâce à ses opinions saines et à ses espérances sublimes, elle façonna mes croyances et accomplit en un instant l'œuvre des années[1]. » Un court poème, de beaucoup antérieur à ces vers, est encore plus explicite : « Alors vint Mira ! Qu'à jamais soit bénie l'heure où elle ramena jusqu'à mi-chemin mon âme égarée. Elle fut la première à m'enflammer de zèle pour de nobles idées. Tout à la fois je sentis et j'admirai leur vérité. Ma raison, par son retour, prit une force plus grande, et, pour obéir à ma raison revenue, j'aimai. Enfin la douleur, la réflexion, l'espérance et l'amour confièrent mon bonheur précaire à un guide plus sûr, à Celui qui dispense la douleur, la raison, l'espérance et l'amour... D'un rayon de sa lumière, le Ciel daigna illuminer mon âme, et c'est par toi, ma céleste beauté, qu'il me communiqua ce rayon. Mes pensées en seront exaltées, mon inspiration purifiée, et mes serments, mes prières et mes vers ne seront pas choses vaines[2]. »

Il avait trouvé sa muse et ne cessait plus de rêver et de chanter. S'il restait seul à la pharmacie, il oubliait souvent sa profession, « s'appuyait sur son pilon et se mettait à composer[3] ». Ou bien il lisait les romanciers et les poètes, même les Élisabéthains, qu'il imitait volontiers. Spenser était l'un de ses auteurs favoris, et la strophe spensérienne

---

1. *Tales of the Hall,* I, 238-9 ; VI, 92-4 et 102.
2. « Mira », Aldborough, 1777 (p. 573) ; cf. *supra,* p. 56, n. 1.
3. *Newspaper* (le Journal), 444.

avait déjà pour lui un attrait qu'elle ne perdit jamais. Il écrivait dans ce mètre un *Jugement de la vie;* il « s'adressait à la muse à la manière de sir Walter Raleigh » répondant au berger passionné de Marlowe par un refus « d'aller vivre avec lui ». Car il se demandait à de certains moments, lorsque la flamme de l'inspiration pâlissait en lui, si toutes ces élucubrations n'étaient pas autant de folies, si « les muses n'étaient pas de véritables ennemies », s'il ne lui serait pas plus profitable « de retourner à son comptoir, de jeter ses sonnets au panier, de brûler ses acrostiches, et de s'enrichir dans le commerce (1) ». Son maître, de temps à autre, ne lui prophétisait-il pas la ruine, et son père ne lui conseillait-il pas de renoncer à toutes ces billevesées? Mais que faire, lorsque le premier approuvait d'un sourire ce qu'il semblait condamner, lorsque le second, malgré ses paternels avis, était lui-même un rimailleur impénitent (2), surtout lorsque l'inspiration revenait, au souvenir de la bien-aimée ou de quelque lecture? Ne fallait-il pas proclamer « aux bergers qui hantent la vallée » l'incroyable beauté de Mira et la douceur de sa voix, semblable « au chant de l'imagination qu'entend le poète dans ses rêves (3)? » Il était si amusant de se moquer de soi-même et de tous les amoureux en des vers sautillants qui sonnent comme un long éclat de rire (4)! Ah! l'alerte gaieté, l'enthousiasme de cette verve naissante

---

1. *Newspaper,* 459-61.

2. Cf. *Bunbury Letter* (Appendice I).

3. B., p 7 : « The Wish ».

4. *Ibid.* Ce petit poème en vers à quatre accents serait, d'après le Biographe (p. 7), une parodie d'une pièce de Shenstone commençant par ces mots : « My time, oh ye Muses... » En réalité, Crabbe imite ici la *Pastorale* de John Byrom (*Colin and Phœbe*) écrite par l'étudiant de Trinity College en l'honneur de Joanna, fille du Dr Bentley, et publiée dans le huitième volume du *Spectator,* no 603, 6 octobre 1714.

et de cette affection réciproque, qui pourrait à présent les redire ? Et le triomphe de faire imprimer ses « rimes », fût-ce sous le voile de l'anonyme, dans « les journaux et les revues » où « des Damons et des Délies commencent une correspondance qui ne s'en tient pas toujours là, de relire mille fois le premier-né de ses ouvrages », de sentir « la contagion l'envahir », de voir « les distiques se multiplier, les stances au chien de Délie succéder aux strophes à la beauté de Célie, de prendre un nom », serait-ce celui de « Philandre », de s'entendre louer, serait-ce pour une ode imitée de Cowley, de croire que « ses pages obscures charment un public éclairé (1) ! » Les dames du voisinage, belles lectrices du *Lady's Magazine* de M. Wheble (2), connaissent familièrement la signature de « G. C. », habitant de Woodbridge dans le comté de Suffolk ; elles savent qu'en 1772, dans un volume maintenant, hélas, introuvable (3), il n'a pas donné moins de cinq pièces, à la fois agréables et édifiantes, l'une, passionnée, adressée à une trop heureuse « Mira », une seconde, destinée aux « incrédules » prêts à se laisser convertir, une troisième, intitulée *L'Espérance,* et couronnée par le directeur de la revue. Le lauréat n'a-t-il pas chanté cette vertu théologale comme la plus précieuse au poète,

1. B., p. 7 et *Newspaper,* 449-56.

2. D'après Pesta (*George Crabbe,* p. 5, en note), cette revue serait celle à laquelle Goldsmith collabora en 1759 (J. Forster's *Life of Goldsmith,* Minerva edition, p. 135). C'est, je crois, une erreur. L'entreprise de Wilkie paraît avoir été des plus éphémères, et la collection du *Lady's Magazine* que possède le Musée britannique ne commence qu'en 1770. D'autre part, Wheble, dont le nom ne se trouve pas dans le *D. of N. Biography,* était peut-être le John Wheble, imprimeur du *Middlesex Journal,* qui l'année précédente avait été cité en vain à la barre de la Chambre des communes pour avoir osé publier le nom véritable des orateurs au Parlement (cf. Besant, *London in the Eighteenth Century,* p. 26-8, et Lecky, *History of England,* vol. III, p. 258).

3. Le troisième volume (1772) manque, comme l'avait déjà noté Kebbel (*Life of Crabbe,* p. 17).

celle qui le pousse « à écrire, et, s'il échoue, à écrire encore (1) ? » Son dernier effort et le plus laborieux n'a pas été vain : « Notre jeune candidat, écrit Crabbe lui-même, eut le malheur de gagner ce prix, en conséquence de quoi il éprouva, en se comparant à ses jeunes camarades qui ne faisaient pas de vers, un sentiment de supériorité tel qu'il n'en a jamais ressenti de pareil, du moins il aime à le croire, depuis qu'il est devenu plus capable de comparer et de juger avec une satisfaction de soi-même plus modérée. Il se mit à écrire, à tout propos et hors de propos; comme de plus grands esprits, ou pour mieux dire, comme presque tous les jeunes versificateurs, il ébaucha des tragédies et des poèmes épiques ; il osa espérer le succès dans les genres les plus élevés avant d'avoir fait un seul effort respectable dans les plus humbles (2). »

Trois ans après, en 1775, à la veille de terminer son apprentissage et de quitter Woodbridge, Crabbe faisait paraître chez le libraire C. Punchard, sur le Marché au beurre, à Ipswich, un poème en trois parties, d'environ sept cents vers, intitulé *L'Ivresse* et mis en vente au prix d'un shilling et six pence (3). Dans une préface aussi modeste que soigneusement rédigée, l'auteur livrait au jugement du petit cercle provincial dont il n'était plus inconnu « cette bagatelle », sa première œuvre indépendante, sûr d'avance « de la douceur du climat ». Il s'excusait auprès de la critique

---

1. B., p. 7, n. 5.

2. *Autobiographical Sketch* (cf. *supra*, p. 37, n. 1) citée par B., p. 7.

3. B., p. 8, n. 6. M. Ainger en possédait un exemplaire (cf. *Crabbe*, English Men of Letters, p. 11) que M. A. W. Ward (*Poems by George Crabbe*, Cambridge English Classics, 1905, p. 13-36) a réimprimé en entier. Le Biographe (p. 570-2) avait supprimé la troisième partie où Crabbe, ignorant qu'il deviendrait un jour pasteur, faisait une sorte de parodie, assez leste, de l'*Essay on Man* de Pope et donnait un véritable « Essay on Woman in a state of Inebriety ».

des libertés nombreuses qu'il s'était permises envers Pope, le « Cygne de la Tamise », et déclarait, en disciple soumis, que les passages calqués sur le maître lui semblaient meilleurs que tout le reste(1). Trop d'humilité nuit. Non pas que *L'Ivresse* soit une œuvre remarquable, injustement négligée. Le style, il faut bien le reconnaître, fourmille d'inversions forcées(2), d'expressions bizarres(3), souvent obscures(4), parfois incompréhensibles(5) ou incorrectes(6), d'antithèses verbales(7) qui tournent au jeu de mots(8), d'abstractions personnifiées(9), d'allusions mythologiques particulièrement déplacées(10) et de disparates très étranges : à côté

---

1. Cité par B., p. 7.

2. Vers 7-8 : ...The sparkling ill is shed, The heart which hardens... cf. 73-4.

3. 82 : leaden vengeance.

4. 41 : hollow (hollow-sounding ?) panes ; le vers 53 parlant de ces politiciens de café : « Who wage no war with an avenger's rod. » — 88 : (sleep's) rooky pinions ; enfin 128-9 :

The semi-globe by hieroglyphics crown'd,
Where canvas purse displays the brass enrolled,

qui me paraît meilleur comme rébus que comme poésie.

5. 103 : The King who nods upon his rattle throne. Faut-il lire rattling ?

6. 228 : in joy-feign'd gaze, au lieu de joy-feigning. — 257 : And senseless titt'ring sense of mirth confound, à moins qu'on ne lise « titt'rings ». Encore la suppression de l'article resterait-elle incorrecte.

7. 166 : The canvass general (en politique), or the general doom (le Jugement dernier).

8. 66 : And *madly* thunders on the *muddy* walls, vers qui produit d'ailleurs un réel effet pittoresque.

9. A commencer par 99 : See, Inebriety ! her wand she waves..... ce qui rappelle le vers cité par Coleridge (*Biographia Literaria*, p. 188) : Inoculation, heavenly Maid, descend ! avec cette différence que, dans le premier cas, le lecteur pense à Circé.

Cf. aussi 9 ; 29 : « Nature's sister, Art » ; 87 ; 190 : « shame and all her blushing train » etc., etc.

10. 55 : Lucina ; 230 : Titan, pour la lune et le soleil.

de développements entiers dont le moule est emprunté à Pope(1), se trouvent des réminiscences(2), presque des parodies(3) de Gray, ou, pis encore, une nomenclature médicale en langage de vétérinaire(4). La versification, d'ailleurs travaillée, n'est pas irréprochable, si on lui applique les règles du « couplet » ou distique classique, auxquelles le poète a évidemment voulu se conformer : pour ne parler que de la rime, elle est quelquefois fort négligée(5). Aussi n'est-il pas étonnant que les critiques aient généralement passé cette œuvre avec mépris, comme un péché de jeunesse de Crabbe sur lequel ils feraient volontiers le silence(6). Ils ont omis de dire ce qu'il y a de vraiment original et de caractéristique dans le choix du sujet. Crabbe prend ici le contre-

---

1. Cf. 1-8 et Pope, *Dunciad I*, 1-8; 9 répété au vers 184 et Pope, *Windsor Forest*, 346 : The gulfy Lee his sedgy tresses rears; pour la liaison artificielle des « couplets » par la répétition voulue, dans le premier hémistiche du second, des derniers mots du premier, cf. avec Crabbe 19-22 Pope, *Pastorals*, « Winter », 61-6.

Cf. encore 109-135 avec Pope, *Essay on Man*, I, 99-118, et de très nombreux passages dans la troisième partie (ed. Ward, p. 25-36).

2. Cf. 86 : And sheds her poppies on the ambient air avec Gray, *Elegy*, 14 : And waste its sweetness on the desert air.

3. Cf. 62 : Fire in his head and frenzy at his heels, avec Gray, *The Bard* : II, 2 : Youth on the prow and Pleasure at the helm, rapprochement qui provoque un sourire.

4. Cf. 25-8 : The opening valves, which fill the venal road (c'est-à-dire le système des veines)... the sanguine flood... the labouring pulse... the tendons stiffen.

5. 23-4 : God-flood; 25-6 : road-flood; 49-50 : plain-green et 230-1 : scene-swain. 165-6 : come-doom; 167-8 : soul-fool.

6. Cf. Saintsbury (essai cité *supra*, p. 66, n. 1) p. 15 : « Inebriety and such other very youthful things are not to be counted », et Sir Leslie Stephen (*Hours in a Library*, vol. II, ed. 1892, p. 35) : « Inebriety, an unblushing imitation of Pope », ce qui est vrai, mais n'est pas toute la vérité. M. Kebbel (*Life of Crabbe*, p. 18), M. Pesta (*George Crabbe*, p. 15-6) et le Biographe (p. 8) sont moins durs et je me rallie à leur avis.

pied de Gay qui, dans un poème en vers blancs, faciles et assez agréables, avait chanté les vertus du « Vin », sa liqueur préférée, nous avait introduits dans la vieille taverne du « Diable » près de Temple Bar, nous avait montré la « majestueuse caissière enfermée dans son trône semi-circulaire », distribuant des ordres et griffonnant « de mystérieux caractères » ; auprès d'elle, le garçon empressé qui se précipitait dans l'escalier au-devant des clients pour leur « ouvrir la porte » de la fameuse « salle d'Apollon » où les beaux esprits du temps de la reine Anne continuaient les traditions de Ben Jonson. Quoi de plus aimable et de plus « innocent » que ces toasts enthousiastes portés à la famille royale, aux célébrités ou aux beautés du jour, ces conversations enjouées qui dissimulaient « la fuite insensible des heures », les derniers éclats de rire en voyant arriver à minuit le garçon endormi qui trébuchait et se frottait les yeux, le départ des convives fermes dans leur démarche, « allégés de leur argent et de leurs soucis [1] » ? Ne sommes-nous pas ici dans la meilleure compagnie, au milieu d'hommes du monde et de fins lettrés ? Le poète de Woodbridge, au contraire, nous invite à pénétrer après lui dans une auberge de campagne. Il va nous dire ce qu'il y a vu de ses propres yeux et tirer de là une leçon de morale appropriée. C'est l'hiver, et « la terre maintenant stérile n'est plus qu'un désert sombre ». Le sang se glace dans les veines, « les tendons se raidissent et les esprits se gèlent ». Pour s'abriter et se réchauffer, « l'ouvrier des champs » entre dans une salle où « le vent siffle, il est vrai, à travers les carreaux fêlés », mais où « un feu de cuisine répand sa chaleur ». Il s'approche de la cheminée, prend place sur le « banc circulaire ou sur un siège plus modeste », et, « sans se soucier de punch limpide ou de vin rosé », il absorbe à longs traits

1. *English Poets* (éd. Chalmers, 1810), vol. X, p. 493-4.

« le breuvage capiteux », l'ale qui lui donne le bonheur. Il écoute un certain « Colin, le prince des beaux esprits rustiques », raconter pour la centième fois des histoires de spectres, « transmises de père en fils ». Par ce temps de gel et de neige, il fait si bon auprès de la claire flambée, que le buveur s'attarde ; et, lorsque, à « la lueur de Lucine illuminant la voûte des cieux », il lui faut « remonter la côte et redescendre dans la vallée, notre joyeux sauvage titube et fait retentir les airs silencieux de sa voix mal assurée... Le feu à la tête et la frénésie à ses talons, il décrit le long du chemin plus d'une courbe irrégulière », et, à peine arrivé chez lui, « fait un bruit de tonnerre en frappant sur ses murs de boue ». Il appelle à grands cris sa compagne endormie ; mais celle-ci, sachant ce que cette clameur signifie, « entre en une fureur égale... C'est en vain que la voix suraiguë de l'enfant réveillé remplit les basses régions de la chaumière, en vain que le grésillement du grillon se répand dans ce séjour : la guerre est déclarée, la bataille et le sang doivent s'ensuivre. Les deux adversaires, le cœur gros de vengeance, perdent, l'un son bonnet de nuit acheté en solde (1), l'autre sa perruque démodée ; des qualificatifs peu harmonieux sont lancés et renvoyés..., enfin, une valeur égale fait des blessures égales, la paix de l'assoupissement met un terme à la terrible lutte et le sommeil enveloppe le couple dans son manteau de laine (2) ».

Laissons ces deux manants ronfler bruyamment côte à côte et retournons à l'auberge où, dans une salle réservée, s'est assemblé un groupe d'originaux sur lesquels nous pourrons

---

1. A remnant night-cap (vers 80) peut signifier soit ce que j'indique dans le texte, soit « the wife's last remaining night-cap », soit encore « the night-cap remaining on her head ». J'ai choisi le premier sens à cause du balancement de cette expression avec la suivante : « an old cut wig. »

2. *Inebriety*, 55-85.

étudier « les formes variées de la folie bachique ». C'est « le pasteur qui préside, au premier rang des convives », et Crabbe, avec l'audace juvénile d'un débutant, ne ménage pas son futur collègue : « Son air tourne en dérision la vie d'un ascète ; sa vénérable perruque, posée de travers, son vénérable rabat, souillé de taches vineuses, ses yeux libertins, qu'il roule en cercles capricieux, nous montrent qu'il fait paître un jovial troupeau. Ses textes variés provoquent de vifs applaudissements, car ils préconisent la bouteille et la bonne vieille cause (1). Voyez le sourire hébété qui point timidement lorsque l'indécence grossière lève la tête : plus sa joie est cachée, plus elle le brûle intérieurement. » C'est à peine si les plaisanteries obscènes et le blasphème le mettent en fuite : encore ne manque-t-il pas de « prendre et de savourer un dernier verre avant de quitter la table (2). » Portrait exubérant de verve et d'entrain, mais où se trahit peut-être plus de fantaisie que d'observation. A côté du joyeux et rubicond pasteur siège l'indolence personnifiée, le « vieux Torpio », qui ronfle dans son fauteuil, le chef branlant, et souvent se réveille en sursaut pour rire et boire avec les autres. Puis, c'est le « brave Curio », dont « l'inoffensive cervelle, pleine d'épaisses sottises, pures et sans mélange », déverse les « trésors d'une intelligence stagnante » : des histoires de « spectres qui traversent des voûtes terrifiantes, dansent sur des tombeaux et glissent sur le gazon ». Près de lui, le jeune Fabricio, « échappant à la surveillance de son tuteur », effleure des lèvres « le courant du plaisir, sans oser s'y jeter », ingurgite péniblement « le breuvage étincelant », s'efforce, avec une grimace (3), d'aller

1. *Inebriety*, 182 : la bonne vieille cause, soit celle du vin, soit celle du roi, de l'Église, soit plutôt les deux, par un malicieux sous-entendu.

2. *Inebriety*, 175-85 ; 191-2.

3. *Inebriety*, 227. J'interprète « to grin away » comme remplaçant

jusqu'au bout de l'horrible médecine, tandis que « Timon », débauché endurci, blasphémateur sans scrupules, hypocrite à ses heures, lui donne des leçons de vice, soigneusement recueillies et fidèlement répétées par le stupide « Milo » (1). Nous voici bien loin de Gay et de ses amis ; nous sommes parmi des rustres et des rustres vicieux ; nous devons être bien convaincus maintenant que « les charmes du vin » sont funestes et qu'il faut leur préférer « les joies pures que l'on goûte, le soir, dans un cercle d'amis (2) ». Pardonnons au jeune médecin le soin qu'il prend déjà de nos âmes, effaçons de son tableau les nombreuses gaucheries qui le défigurent, oublions la faiblesse de l'exécution, donnons un peu plus de vie collective à ce groupe où les individus restent trop isolés, et nous aurons une excellente scène de ribote hollandaise. Nous regretterons que le poète n'ait pas repris plus tard ce même sujet, et n'y ait pas cherché une nouvelle source d'inspiration. Nous reconnaîtrons enfin que ce satirique, élève de Pope et aussi de Young, s'efforçant d'assembler en un portrait typique des traits de caractère individuels et pris sur le vif, a déjà su nous peindre quelques-uns de ses humbles contemporains, et n'est pas si éloigné qu'on semble le croire de l'auteur du *Village* et du *Port de Mer*.

Tels furent les premiers pas de Crabbe dans la carrière des lettres. Perdu dans l'éloignement de sa province, sa voix n'éveilla pas d'écho, et son timide appel fut suivi d'une longue et douloureuse période de silence.

« to grin out » ou mieux « to grin down » dans l'intérêt du rythme. Il va sans dire que Fabricio absorbe réellement la désagréable liqueur (cf. vers 226).

1. *Inebriety*, 157-60 ; 201-12 ; 221-7 ; 232, 240-4 ; 266-72.

2. 280-1.

CHAPITRE III

Aldborough (1775-1780)

I. *Sur le quai de Slaughden. — Les apothicaires d'Aldborough : Raymond, Maskill et Crabbe. — Premier séjour à Londres. — Insuccès à Aldborough.* — II. *Les Voyages de l'Amant. — Poésie et religion.* — III. *Désespoir, misère et départ pour Londres.*

I

Ce fut sans doute pendant l'été (1) de 1775 que le jeune homme revint à Aldborough. Ses sept années d'apprentissage ne lui avaient apporté ni argent ni science, et, à son retour dans sa ville natale, il retrouvait son père aux prises avec l'indigence, incapable de subvenir aux dépenses qu'eussent entraînées un voyage d'études à Londres ou une vie de studieux loisir à la maison. Force lui fut donc de reprendre la blouse du manœuvre, de recommencer à rouler des tonneaux de sel, à décharger et à empiler des caisses de beurre, au milieu des chariots embourbés sur le quai de Slaughden ou engagés dans les galets de la côte, pêle-mêle avec des rustres criant, jurant et sacrant. Ce n'était certes pas l'existence que l'apprenti-médecin, poète à ses moments perdus, avait rêvée, entrevue même, pendant les longues causeries de Woodbridge avec ses camarades, ou pendant les tendres entretiens de Parham en tête à tête avec Mira. C'était déchoir que de se soumettre à tant d'humiliation, causée par

1. Et non « vers la fin », comme l'indique le Biographe, p. 8; cf. *infra* p. 81, la délibération du conseil de paroisse le 17 septembre 1775.

l'imprévoyance d'un père qui courait les cabarets et troublait la paix de sa famille, au lieu de se préoccuper du bonheur et de l'avenir des siens ! Crabbe avait une juste fierté, naturelle à une âme consciente de hautes facultés. Comme autrefois à Wickham Brook, il se raidit, il se révolta contre l'avilissant labeur qui lui était imposé. La journée commençait par des murmures de sourde colère et se terminait souvent par des querelles violentes entre le père et le fils (1). Comment le jeune homme aurait-il pu réprimer un mouvement d'indignation et de honte cuisante en s'entendant interpeller un jour par un ami de Woodbridge, devenu médecin, qui, après l'avoir cherché par tout le village, le trouvait enfin sur le quai de Slaughden, confondu avec la foule des débardeurs ? Il lui avait fallu suivre son interlocuteur jusqu'à l'auberge la plus voisine (2), et là, « triste et silencieux », subir une « longue remontrance » et une exhortation à la révolte. Hélas, ce n'était pas l'inertie, mais l'impuissance, qui retenait Crabbe dans cet esclavage dont son amour-propre frémissait encore, bien des années après (3).

Il eut pourtant une lueur d'espoir. Depuis la mort de William Levett, en 1772, Aldborough avait deux apothicaires : un certain Burham Raymond, de quinze ans plus âgé que Crabbe (4), en possession de la meilleure clientèle de l'endroit, et un nommé James Maskill, établi depuis peu, homme autoritaire et brutal, d'une « conduite scandaleuse », au service duquel notre poète avait songé un ins-

---

1. B., p. 9.

2. Déjà nommée sans doute les « Three Mariners » (cf. Ford, *Aldborough described,* p. 79-80).

3. B., p. 9.

4. Il mourut en novembre 1822 à l'âge de quatre-vingt-trois ans. (Cf. Parish Register, Aldborough). Son activité ressort de B., p. 10.

tant à se mettre (1). A force d'excès, Maskill finit par perdre toute considération. Il dut quitter la petite ville, « et ses ennemis, nous dit Crabbe, me poussèrent à prendre aussitôt » la place vacante (2). Au dix-huitième siècle, il suffisait en Angleterre d'avoir fait sept ans d'apprentissage pour acquérir le droit de se dire apothicaire ou chirurgien : il n'était même pas besoin d'un vague titre universitaire comme celui qu'étalait le « docteur » Goldsmith à la suite de son nom. Cédant aux instances de son père et aux flatteuses invitations de son amour-propre, le jeune homme « acheta à crédit le mobilier délabré d'une pharmacie et les drogues qu'elle contenait ». Malgré son peu de compétence, il put se croire en bonne voie de réussir : la paroisse était précisément en contestation avec Raymond qui, en décembre 1770, s'était engagé à fournir des soins et des remèdes aux indigents moyennant un payement annuel de vingt shillings (3), et qui, depuis, n'y trouvant sans doute pas son compte, n'avait cessé d'élever ses prix, réclamant d'abord quatre, puis vingt livres sterling (4). Cela menaçait de devenir ruineux, et les pauvres allaient bientôt absorber en médecines tous les revenus de la commune ! Il fallait y mettre bon ordre et faire sentir à Raymond l'aiguillon de la concurrence. Justement, n'avait-on pas sous la main « le jeune Crabbe », chaudement recommandé par son père, et qui ne

1. Cf. *Bunbury Letter :* « I meant to serve in a shop, but an unlucky opportunity offered itself at Aldbro' », d'où l'on peut conclure, contrairement à B., p. 10, que Crabbe ne fut jamais l'employé de Maskill.

2. *Ibid.*

3. Cf. Vestry-book, Aldborough, Dec. 12, 1770. Le texte du « contrat » ne manque pas d'intérêt : « At a parish meeting pursuant to publick notice we..... do agree to pay Burham Raymond twenty shillings a year to attend and supply with all necessaries in the physical, surgery, and midwifry way (fractures excepted) all the parish poor and all such as may become chargeable hereafter. »

4. En 1772 et en 1775.

demandait qu'à travailler? Par délibération en date du 17 septembre 1775, le conseil de paroisse décida « d'employer Geo. Crabbe le fils à guérir le jeune Howard de la gale, et de faire appel à ses services toutes les fois que l'un quelconque des indigents aurait besoin d'un chirurgien ». Et dès le mois de janvier suivant, le « docteur Crabbe » pouvait présenter à ce même conseil une note de quatre livres sterling (1). Que de « fractures » il avait dû réduire, ou essayer de réduire, pour ce prix ! Que de fois il avait dû pénétrer dans cette pauvre chaumière non pavée, ouverte à tous les vents de la terre et du large, qui servait alors d'asile à la misère, et que l'on peut voir aujourd'hui encore, isolée au milieu d'un champ en face de la gare (2)! Que de tares il avait pu découvrir, que d'infortunes il avait entendu gémir sur ces sept malheureux lits pour lesquels cinq paires de draps, quatre de couvertures et une seule de rideaux devaient suffire ! Et ces quelques indigents, hâves et transis, qui se serraient autour des cinq tables et sur les dix chaises dont se composait l'ameublement (3), vêtus de leur uniforme, sur la manche droite duquel éclatait cruellement le rouge vif du morceau de drap qui portait les deux grandes lettres noires PA (4), marque infamante de leur servitude odieuse, ces pauvres gens n'avaient-ils pas montré au jeune

1. Exactement £ 4. 0 s. 3 d., somme payée le 17 février 1776.

2. C'est le vieux « Workhouse », bien connu des habitants et maintenant désaffecté. Il se trouve à droite de la route qui descend de la gare à la plage (cf. *supra*, p. 10).

3. Cf. Vestry Book Aldborough : an Inventory of goods in the Workhouse (1760).

4. C'est-à-dire Paroisse d'Aldborough : cf. 8 et 9. William III, cité par Nicholls *History of the English Poor-Law*, éd. 1898, vol. I, p. 341 : « It is enacted that every person receiving relief of any parish shall, together with his wife and children, openly wear upon the shoulder of his right sleeve a badge or mark with a large Roman P, and the first letter of the name of the parish whereof such poor person

médecin où peuvent conduire le vice et l'ingratitude humaine ?

Conscient de son ignorance technique, et voulant se justifier à lui-même l'air doctoral qu'il prenait à l'imitation de son maître de Woodbridge, Crabbe étudiait : « Le moment était venu, écrit-il, où on lui répétait et où il finissait par croire que des affaires plus sérieuses que la poésie devaient retenir son attention : aussi, pendant plusieurs années, tout en trouvant à l'occasion le temps de composer des vers en l'honneur de la naissance de Mira ou du bichon de Silvie, tout en confectionnant des énigmes et en devinant des rébus, usa-t-il de quelque mesure et ne s'imagina-t-il pas que la science des maladies, l'anatomie et la physiologie pouvaient s'apprendre dans Homère traduit par Pope, ou dans un traité sur l'art poétique (1). » « Il lut beaucoup », même des livres de médecine écrits en latin(2), dont « il fit des extraits dans un double but de progrès » scientifique et littéraire. Il étudia la matière médicale ; mû par un beau zèle, il disséqua les chiens que lui ramenait généreusement la mer, et se prit pour un anatomiste et un savant « parce qu'il avait entièrement renoncé à la poésie, aux romans et aux livres amusants (3) ». Comme son « ami le tisserand (4) », il parcourut le rivage, à l'affût des mouches et des menus insectes qui

---

is an inhabitant, cut thereon either in red or blue cloth. » Donc, non seulement les pensionnaires de l'asile (cf. *Borough*, XIV, 204), mais encore les assistés étaient ainsi affublés. L'obligation cessa en 1810.

1. *Esquisse autobiographique* (cf. *supra*, p. 37, n. 1). Ce passage est cité par B., p. 9.

2. Certains de ces extraits, d'une date un peu postérieure, sont conservés dans un cahier que le poète emporta avec lui à Londres en 1780. Il appartient maintenant à M. Murray. On y trouve entre autres le sommaire d'une brochure intitulée *De Curandis intermittentibus febribus*, œuvre d'un Dr Norford et publiée à Bury en 1780.

3. Cf. *Bunbury Letter*.

4. *Borough*, VIII, 69 ss.

pullulent dans les sables. Il se passionna pour la botanique, science qui développa ses dons d'observateur exact et minutieux. Il analysa les caractères et les propriétés de la flore des marais voisins, cueillit les pavots et la « buglosse bleue », « la mauve visqueuse aux feuilles de soie (1) », le sénevé et l'ivraie. Il s'attarda sur la plage à marée basse, examinant le rebut de l'Océan, « les êtres que le savant hésite à classer, les orties de mer aux formes presque ovales, aux branches serrées et longitudinales, si friables qu'aucune préparation, même à l'esprit-de-vin, ne peut les conserver ». Il les vit flotter dans les eaux ou rouler sur la plage, les unes aussi petites qu'un anneau au doigt d'une dame, les autres sous la forme « d'énormes masses, de gelées vivantes qui vous brûlent la peau, acérées comme l'ortie qui leur prête son nom ». Et toutes, « brillantes, tendres et flexibles, elles étincellent à travers les vagues et donnent, sur tout leur passage, un éclat nouveau aux rayons de la lune (2) ». Autant d'observations qui, soigneusement notées à cette époque, furent reprises plus tard par le poète, mises en vers et introduites telles quelles dans ses œuvres.

Une année s'écoula ainsi (3). Crabbe avait sans doute fait des économies, car il résolut de mettre à exécution un projet depuis longtemps conçu, de partir pour Londres où un séjour de quelques mois lui permettrait, pensait-il, d'augmenter ses connaissances et d'assumer enfin, sans trop de craintes, les responsabilités de sa profession. Il confia, assez imprudemment, le soin de ses « petites affaires », de sa pharmacie et de sa clientèle, à « un chirurgien du voisi-

1. *Village*, I, 71-6.

2. *Borough*, IX, 82-90 et note 2.

3. Automne 1775-automne 1776. Crabbe passa probablement à Londres la fin de 1776 et les six premiers mois de 1777. On voit combien le récit du Biographe est inexact en cet endroit. (Cf. particulièrement p. 9 et 10.)

nage », puis il s'embarqua à Slaughden sur l'un des navires de commerce en partance pour la capitale. S'il faut en croire son fils, il prit pension dans une famille originaire d'Aldborough, chez de « modestes commerçants qui habitaient du côté de Whitechapel[1] ». Pendant « huit ou dix mois, tant que durèrent ses maigres ressources », il suivit le cours d'obstétrique professé par « MM. Orme et Lowder » : de temps à autre, il réussissait « à se faufiler dans les hôpitaux, où il observait des cas rares », d'ailleurs inutiles pour lui, puisqu'il avait mille chances pour une de ne plus jamais les rencontrer[2]. Il travaillait assidûment, comme le prouve une anecdote racontée par le Biographe. C'était le temps où les progrès de l'anatomie favorisaient la pratique de la dissection ; les médecins prenaient de toutes mains des cadavres en nombre toujours insuffisant, et une industrie étrange, celle des « résurrectionnistes » ou pilleurs de tombes, était née de ce besoin nouveau. Bravant le guet et la population indignée, ces goules mâles et femelles s'abattaient en troupes pendant la nuit sur les cimetières de la capitale : en « moins de quarante minutes », elles déterraient et emportaient un corps qu'on leur payait de neuf à douze guinées[3]. Or la propriétaire de Crabbe venait justement de perdre l'un de ses enfants : flairant quelque chose de suspect dans le placard de son locataire, elle s'imagina que « le docteur avait exhumé William », affirma la culpabilité du prévenu et menaça de le citer devant le lord maire. Fort heureusement, Crabbe rentra au moment critique, produisit le cadavre, « dont le scalpel n'avait pas encore touché les traits » : ce n'était pas William, et la frayeur de la « matrone » fut calmée[1].

1. B., p. 9.

2. *Bunbury Letter.*

3. Cf. pour plus de détails Sir W. Besant : *London in the Eighteenth Century,* 1902, p. 372-3, 549 et 551.

En revenant à Aldborough, Crabbe eut une désagréable surprise. Il constata que son remplaçant s'était entendu avec son concurrent Raymond pour le tromper en son absence et lui faire perdre sa clientèle. Il ne lui restait plus que les pauvres, et, pour comble de malchance, son diagnostic et sa main étaient parfois malheureux. La promptitude du coup d'œil et l'assurance lui manquaient. Trop clairvoyant et trop sincère pour se payer d'illusions, il s'avouait son ignorance, et ses appréhensions redoublaient son incapacité. « La deuxième femme qui se confia à lui mourut moins d'un mois après ses couches » : il n'avait sans doute rien à se reprocher dans cet échec, mais il semble l'avoir pris à cœur, et désormais la perspective d'une opération le fit trembler presque autant que ses malades. On le quittait, ou bien on ne le payait pas. Les bonnes femmes du pays lui voyaient tant de zèle pour la botanique qu'elles jugeaient ne rien lui devoir pour des herbes qu'il ramassait le long de tous les fossés (1). Il avait, paraît-il, nombre de cousins et de cousines qui, forts de leur parenté, venaient solliciter un petit cordial, ce qui ne se refuse pas. Enfin, il possédait trop de talents à la fois, d'autant plus qu'il retombait peu à peu sous le charme de la poésie. Le moyen d'avoir confiance en un médecin-poète, ou de s'intéresser aux vers d'un poète-médecin ! Apollon lui-même, le rencontrant rêveur sur la plage d'Aldborough, n'aurait pas su comment lui adresser la parole. Était-ce bien un « docteur », cet homme qui s'arrêtait « à minuit » devant « les flots agités (2) », comparait leur instabilité à celle de ses pensées, « les algues inutiles aux productions oiseuses de son esprit, les ténèbres sous lesquelles les vagues roulaient à celles

1. B., p. 10.

2. Cf. *Œuvres* (éd. 1861), p. 575, le « Fragment, written at midnight ».

qui recouvraient sa déplorable vie », puis s'exaltait tout à coup à la vue des « rayons légers de la lune naissante dont la splendeur s'étendait sur l'immensité de la mer houleuse », évoquait « la Muse consolatrice qui, elle aussi, verse un flot de lumière sur l'âme épouvantée par le malheur et les soucis », et s'écriait enfin avec ravissement : « Brillez, brillez, ô belles ondes, jusqu'à ce que l'astre du jour vienne projeter ses rayons plus éclatants sur toute la création ! » Était-ce bien un poète, cet homme qui parlait « d'aider à la venue d'un nouveau-né dans ce monde de misères », vantait sa science d'accoucheur, énumérait ses talents de médecin, « d'habile chirurgien », capable de faire une opération aussi bien qu'une ordonnance, même de pharmacien fabriquant ses propres remèdes « par crainte de la vile engeance des apothicaires » ? Que penser de tant de vantardise ? Néanmoins, le régiment de Warwickshire, l'un des deux « bataillons » de milice qui vinrent en 1778 tenir garnison à Aldborough (1), fit appel aux services de notre médecin-poète. Aussi les derniers mois de cette année-là furent-ils pour Crabbe une période de prospérité et de gaieté relatives. Il se lia avec quelques officiers du régiment, peut-être avec le colonel, le vicomte Beauchamp, fils aîné du marquis de Hertford (2), surtout avec le frère ca-

1. B., p. 10, commet ici une « faute d'étourderie ». Sa seule autorité est une lettre de son oncle Robert (cf. *supra*, p. 4, n. 2) où celui-ci écrit : « The Norfolk militia quartered at Aldbro' *in the Summer* 1778, the Warwickshire in the *Winter*. » B. dit le contraire. Ensuite, il affirme que son père fut également le chirurgien de la milice du Norfolk, contrairement à l'opinion de Robert : « The Norfolk militia were quartered at Aldbro' while my brother was surgeon there, but believe he did not act as *their* surgeon, but *was* surgeon to the Warwickshire. »

2. Qui possédait alors un château à Sudbourne près d'Orford. Sudbourne Hall a été depuis acheté et rebâti par Sir Richard Wallace. On trouvera les noms des officiers de la milice du Warwickshire dans *A List of the Officers of the Militia of England and Wales for*

det du colonel, l' « honorable » capitaine Henry Seymour Conway, alors âgé de trente-deux ans, depuis longtemps député de Coventry, puis de Midhurst, à la Chambre des communes, déjà remarquable sans doute par cette philanthropie et cette bizarrerie qui plus tard firent du châtelain célibataire du manoir de Norris, près de Cowes dans l'île de Wight, un sujet d'étonnement pour tous ses voisins (1). C'est ce « capitaine Conway » qui, pendant l'inondation du 1er janvier 1779 (2), s'efforçait « de sauver avec un râteau le mobilier des pauvres gens » obligés de traverser en barque les rues d'Aldborough ; c'est lui aussi qui, partageant le goût de Crabbe pour la botanique, lui fit présent de la *Flora Anglica* du savant Hudson (3), ouvrage d'une sécheresse désespérante où, s'il fallait en croire son Biographe

---

the year 1778 corrected to the month of August. London, J. Almon, Piccadilly, 1778, 1 s. 6 d. Nulle mention n'y est faite, comme bien on le pense, du « futur maréchal Conway » (B., p. 10), le Conway des lettres d'Horace Walpole. Celui-ci, général depuis le 26 mai 1772, était à cette époque (1778-1781) gouverneur en résidence à Jersey. L'erreur du Biographe, déjà soupçonnée par Kebbel (*Life of Crabbe*, p. 20), se comprend d'autant moins que Robert Crabbe avait suffisamment désigné le personnage en ces termes : « The Warwickshire Captn Conway (*sic*), son to the Earl of Hertford, Sudbourn-Hall. » Est-ce de l'ignorance ou de la manie des grandeurs ?

1. Lord Henry Seymour Conway, « l'ami du genre humain », comme l'appelle Crabbe (B., p. 10, n. 1), était né le 15 décembre 1746. Député de Coventry en 1766, de Midhurst en 1774, il mourut le vendredi 5 février 1830 « at his residence at Norris Castle ». Cf. Collins' *Peerage*, éd. Brydges, 1812, vol. II, p. 564-5 ; le *Times* du 8 février 1830 et la notice nécrologique du *Gentleman's Magazine* (avril 1830) : « He then retired to the Isle of Wight where the greater number of his days have been spent in building Norris Castle and laying out the grounds of his estate... »

2. Cf. la lettre de Robert Crabbe déjà citée : « Captn Convey was there when the Tide happened (Jan. 1st 1779) and exerted himself with a rake or other instrument in saving the furniture of the poor people... »

3. Wm. Hudson, F. R. S., *Flora Anglica*, editio altera... aucta,

trop naïf, le poète aurait appris à lire Horace et à écrire en latin (1). Malheureusement, ces journées moins sombres ne furent qu'une éclaircie dans un ciel toujours plus menaçant. La milice changea de garnison et le vide se fit autour de Crabbe. Il tomba peu à peu dans une misère noire ; il connut alors l'horrible morsure de la faim qui brise les forces de l'âme et du corps : trop souvent il n'eut pas même un morceau de pain à donner à sa sœur Marie qui était venue partager sa vie et sa cabane. Et cette misère, il fallait la tenir cachée pour ne pas affliger un père que talonnait l'indigence : aussi frère et sœur « jeûnaient-ils avec beaucoup de courage (2) ». Il y a des larmes dans le demi-sourire de cet aveu.

II

On peut se demander si aux heures de tristesse le souvenir de Mira était pour le jeune homme une consolation ou un surcroît d'amertume. Sûr d'un accueil sympathique, il allait souvent la voir à Parham : chemin faisant, il pensait à l'incertitude de sa destinée, aux douleurs du présent, aux luttes de l'avenir, aux chances de plus en plus lointaines qu'il avait d'obtenir un jour la main de sa fiancée. Il se disait que l'amour, différent de la simple amitié toujours égale et tranquille, est « comme un or vierge qui doit passer par mainte épreuve » et veut être purifié et raffiné dans le creuset de la vie (3). Le leur résisterait-il à la flamme ou

---

2 vol., Londres, 1778. Un exemplaire de la première édition couvert de notes fut trouvé dans les papiers de Gray (*Life*, by Gosse, p. 200). Les deux poètes avaient les mêmes goûts scientifiques.

1. B., p. 10.

2. Cf. *Bunbury Letter*.

3. Cf. *Œuvres*, p. 573 « The Comparison », datée de Parham, 1778.

se volatiliserait-il ? Il arrivait parfois que Miss Elmy quittât Parham pour retourner auprès de sa mère à Beccles. Crabbe n'hésitait pas à parcourir à cheval la longue distance qui le séparait alors de Mira. Semblable à l' « amant » de l'un de ses contes(1), il traversait la « lande stérile contiguë à la côte », admirait « les genêts, bas mais pimpants avec leurs fleurs jaunes comme l'or », et la couleur gaie de la bruyère en nappes violettes ; arrivé au village de Thorpe, il inclinait à gauche : par des chemins où, sous la chaleur intense du soleil, « les pas du cheval soulevaient un nuage de poussière brûlante », il gagnait un vaste pâturage sans culture et sans bornes où quelques petits moutons à pattes noires vaguaient autour de masures éparses, séparées par des tas carrés de tourbe brunie ; montant et descendant, puis remontant encore, il passait près des ruines tendues de lierre de la vieille abbaye de Leiston, et près de là, le paysage changeant soudain, il se retrouvait au milieu d'un marécage uniformément plat, où la chaussée s'engageait, enserrée entre deux fossés remplis d'eau salée, ou soutenue par l'arche unique d'un pont sous lequel « le flot à l'étroit roulait entre les boues visqueuses de ses rives inclinées ». Plus loin, la « route élargie et sablonneuse », labourée d'ornières profondes, se dérobant sous le pied du voyageur, gravissait la pente d'une colline désolée, et l' « amant » voyait devant lui un désert accidenté dont le sol ingrat était à peine recouvert d'herbe jaunâtre, de bruyère aux tons bruns, çà et là d'un bouquet de sapins. A leur ombre, dans un pli de terrain, une troupe de bohémiens avait peut-être dressé ses tentes, et Crabbe les dépassait en suivant curieusement leur manège. Il hâtait le pas de son cheval, filait rapidement sur la route de Blythburgh et de Beccles jusqu'à ce

1. *Tales*, X, « The Lover's Journey » *passim*, en particulier 34-9, 46-8, 63-9, 102-10, 141-4, 232-4, 264-71.

qu'il arrivât en vue de cette petite ville proprette, bien bâtie, pavée, et joliment située sur le bord de la rivière[1] Waveney. S'il n'eût été si pressé de revoir Mira, il se serait arrêté un instant devant la haute tour, imposante et massive, qui sert de clocher détaché à l'élégante église et semble être plutôt le seul reste d'un édifice plus ancien ; il se serait attardé devant le portail, sur la terrasse d'où l'on découvre de vastes prairies, d'un vert intense, noyées par les eaux de la Waveney, les pluies et les brouillards ; il eût descendu la rue étroite, aujourd'hui encore bordée de tanneries, qui mène au pont, et de là, jetant un coup d'œil sur l'ensemble de la ville, il n'eût aperçu que des toits nichés dans le feuillage. Mais qui peut retenir l'impatience d'un amant ? Quel bonheur de saisir enfin la main tendue, quelle déception, quelle jalousie même, s'il apprend que Mira, pressée par des amis, s'est rendue à leur invitation et lui demande de venir la rejoindre ! Et qui sont donc ces amis, pour qu'elle les lui préfère ? Tout simplement un groupe de « quatre ou cinq vieilles filles » qui, sous la direction de « l'élégante et gracieuse » Miss Blacknell[2], de la « masculine » et très joviale Miss Waldron, ont formé une petite communauté dans les environs de Lowestoft, à trois lieues à l'est de Beccles, se sont établies à Normanston, dans un parc qui longe la grand'route et à travers les arbres duquel on aperçoit le scintillement du lac Lothing, sorte de bassin naturel creusé par la mer du Nord. Elles se sont mis en tête de « façonner » Mira « en prévision du jour où elle ira dans le monde[3] », et aussi de la distraire, car on ne s'en-

1. Arthur Young's *Farmer's Tour through the East of England* (1771), vol. II, p. 164.

2. En 1799, elle occupait Ducking Hall, ou Parham Lodge et, plus tard, elle épousa le contre-amiral Sir Thomas Graves (cf. B., p. 41 ; Davy Mss., *Parham ;* et *Œuvres*, p. 260, n. 1).

3. Lettre de Sarah Elmy à Crabbe (vers 1782) « I am still with the

nuie pas en compagnie de Miss Waldron, aussi experte qu'un « squire Western » à lancer son gai refrain et à vider son verre (1). Crabbe apprendra bientôt à estimer ces amies de sa fiancée : il les surnommera « les dames du lac », leur adressera plus tard (2) un de ces compliments cérémonieux qui sont toujours les bienvenus (3), vantera « l'élégance et le confortable de leur vie, leur bonté, leur goût, le charme de leurs manières, l'agrément du paysage qui brille autour d'elles, comme un écrin rempli d'or » qu'embellit son contenu. « On peut trouver, ajoutera-t-il, des arbres, des lacs aussi beaux, des pelouses aussi fraîches, des jardins aussi verts; mais où retrouverait-on les deux sœurs qui donnent une âme à cette nature ? » Pour le moment, il ne les connaît pas encore; il suit avec quelque mauvaise humeur la route qui longe, d'assez loin, les détours de la Waveney, dont les eaux « calmes et unies coulent à pleins bords »; il aperçoit, à Worlingham et à North Cove, au fond d'un parc ou au sommet d'une pelouse, une de ces « belles et hautes résidences » qui font la joie du promeneur sur les routes d'Angleterre; il voit fuir à son approche « le taureau qui broutait, le coursier bien nourri et des troupeaux de daims bondissants »; il observe des enfants qu'on surveille, mais qu'on laisse courir autour des ormes grandioses et à travers le réseau de lumière et d'ombre que leur feuillage trace sur le sol; il passe au galop près des auberges et des églises

---

dear Ladies at Normanston : they are endeavouring to give me a polish against I see the world. It is said, you know, we learn anything better from those we love... »

1. B., p. 41.

2. En 1785 (cf. la pièce intitulée « The Ladies of the Lake », *Œuvres*, p. 260).

3. Il fut précieusement conservé par les deux amies et renvoyé au Biographe par Lady Smith (cf. *Œuvres*, p. 260, n. 1 : « a lady of rank in Norfolk... ») dans une lettre datée de Norwich 20. March 1834, maintenant en la possession du Rev. Cl. Rivett-Carnac.

de village ; il ne s'arrête qu'à Normanston où l'attendait Mira. Et ce sont alors quelques heures délicieuses, où le « fardeau de l'existence semble s'alléger pour lui », une envolée vers l'idéal et le rêve, bien loin de la triste réalité. Normanston ou Beccles ne possède-t-elle pas le trésor qui transformera peut-être sa vie ? — Non que la réalité perdît toujours ses droits et qu'il ne survînt pas de temps à autre quelque accident propre à rappeler au moraliste la fragilité des espérances humaines. C'est ainsi que, d'après le Biographe (1), le poète, profitant d'une chaude journée d'été, avait laissé Mira en train de pêcher à la ligne sur le bord de la Waveney près de Beccles, et s'était retiré dans une anse de la rivière pour se baigner. Soudain, il se sentit glisser : impuissant à nager ou à se retenir à la rive, il se débattit aveuglément ; étouffé par l'eau envahissante, « une sensation indéfinissable lui coupa le souffle ; des images incohérentes et les symptômes d'une mort imminente affluèrent en un instant et communiquèrent une terreur indescriptible à ce tombeau mouvant ; toutes ses pensées étaient douloureuses ; elles se précipitaient, se mêlaient, se fixaient sur tout à la fois sans pouvoir s'arrêter un instant. Nul homme ne saurait peindre l'horreur de ces moments aussi longs qu'une vie, de ces moments..... mais pense-t-on au temps quand on se sent périr avec toutes les promesses de l'espérance, de la jeunesse, de la vie et de l'amour (2) ? » « Jamais, ajoute son fils, il ne sut exactement ce qui le sauva. Quand il reprit enfin ses sens, il s'aperçut qu'il avait saisi fortement une touffe d'herbes, et c'est avec leur aide qu'il regagna la rive. »

S'il est vrai qu'un bien soit d'autant plus précieux qu'on

1. R., p. 11.

2. *Tales of the Hall*, IV, 209-241. Le poète prête à Richard sa propre « aventure », en la modifiant.

a craint davantage de le perdre, l'affection de Crabbe et de Mira fut resserrée par la maladie, par les soins dévoués qu'ils se prodiguèrent et les transes qu'ils éprouvèrent successivement. « Cordialement invitée » par les parents du poète, Sarah Elmy était venue à Aldborough, s'était intimement liée avec sa future belle-sœur Mary (1), et tout était sans doute à la joie, lorsque Crabbe fut atteint d'une « fièvre dangereuse », accompagnée d'un violent délire qui ne tomba que pour faire place à la faiblesse extrême d'une convalescence prolongée. « Les attentions de sa fiancée furent infatigables », nous dit l'aimable Biographe ; elle aida ses premiers pas, lorsque, à demi plié par « deux mois de souffrances », il put enfin sortir « et passer une heure à flâner sur la plage, s'arrêtant à tout instant pour jeter un regard et puis un autre encore sur les objets environnants, goûtant un plaisir simple et pur à voir le bétail et les moutons brouter en paix, désireux d'étendre à la nature entière le bien-être qu'il ressentait maintenant (2) ». A peine était-il guéri et Mira retournée à Parham, que la maladie, probablement contagieuse, la gagna à son tour et redoubla d'intensité. On crut ses jours en danger ; on invita Crabbe à venir auprès d'elle, et dans l'anxiété de cette cruelle attente, impatient de son impuissance, le poète, écrit son fils (3), prenait tendrement soin des fleurs que Mira avait plantées de sa main et qu'il aurait emportées en souvenir à Aldborough, si elle avait succombé. Clémente pour Sarah Elmy, la mort frappa durement les Tovell qu'elle priva de leur fille « Jenney (4) », enlevée par une angine couenneuse, le

1. Elle l'appelle « our dear Polly » dans la lettre déjà citée (cf. *supra*, p. 90, n. 3).

2. *Borough*, XVII, 26 ss.

3. B., p. 11.

4. Elle était dans sa quatorzième année, ayant été baptisée à Parham le 13 septembre 1764.

12 janvier 1778. Ils n'avaient pas d'autre enfant, et cet événement causa « un changement durable à Parham (1) ». L'affliction des parents fut telle que « la santé de M. Tovell déclina à partir de ce jour », et que la mère se relâcha quelque peu de son activité tapageuse. Une tristesse morose, que ni ses amis ni le punch ne pouvaient dissiper, plissa souvent le front du « yeoman ». Il s'irrita à la pensée que sa fortune irait désormais à des êtres moins chers, à ses deux sœurs, Miss Elizabeth Tovell et Mrs. Elmy, et, par cette dernière, à sa nièce Sarah, ainsi qu'à cet étranger, à ce poète qui, lui disparu, prendrait sans doute la place destinée à sa fille. « Ah ! pauvre Jenney, s'écria-t-il un jour en voyant entrer Crabbe, elle ne gêne plus personne maintenant ! (2) »

En somme, malgré les inquiétudes d'un avenir incertain, l'amour restait pour le jeune homme une source de consolations. Cette unique étoile, qui brillait à son ciel au milieu des nuages accumulés, le guidait, l'encourageait dans la tourmente, l'empêchait de céder au désespoir, de se laisser aller à la dérive comme l'un des pauvres naufragés de la vie. Un rayon de chaude sympathie partait de la bien-aimée et se répandait sur la terre, enflammait son imagination et son cœur, exaltait ses pensées. Il avait repris sa plume et ses livres préférés : son Horace, ses poètes anglais (3). Il s'écartait peu à peu de la médecine et retrouvait sa voie. Peut-être rêvait-il de devenir un jour célèbre, « d'exciter l'admiration du monde » comme une apparition nouvelle, de « conquérir la renommée et par elle la richesse pour qu'enfin la beauté couronnât l'ardeur d'un fidèle amant (3) ». Dans une noble pièce, d'inspiration vraiment prophétique,

1. B., p. 11.
2. B., p. 12.
3. *Tales,* V, 63-70, cité par B., p. 12.

il demandait aux « Pouvoirs qui règnent sur les âmes bien nées la perfection des dons qui font le poète complet : la ferveur enthousiaste qui enfle la poitrine et le jugement capable de refréner cet élan, l'oreille délicate que charme l'abondance limpide de vers harmonieux coulant à flots pressés, le talent de plaire et d'instruire, de faire battre les cœurs pour la vertu et pour l'amour, de *peindre les passions,* d'enseigner au genre humain que les plus raffinés de nos plaisirs sont aussi les plus vifs, d'orner un conte aimable des grâces de la fantaisie et de parer la morale de tous les attraits des vers (1) ». Ne sont-ils pas heureux et rares, ceux dont les « souhaits » de la vingtième année se sont si bien réalisés?

En même temps que son âme se rouvrait à la poésie, elle s'abîmait de plus en plus dans la méditation religieuse, soit que l'influence de Mira se fît toujours plus pénétrante, soit que, dans la maladie et dans la misère, il sentît le besoin d'un appui. Dans la grande division des esprits qui se produisit en Europe à la Renaissance et est allée s'accentuant au cours de ces deux derniers siècles, Crabbe a pris nettement et définitivement parti dès cette époque, alors que nulle préoccupation confessionnelle et intéressée ne pouvait encore fausser son jugement. Il n'a pas assez de confiance en lui-même pour envisager avec sérénité la destinée humaine, pour croire à la perfectibilité de la race sans le secours divin, au triomphe naturel et nécessaire de ses bons sur ses mauvais instincts. Il est de ceux qui tremblent devant le mystère de l'existence sans oser le sonder. Il se méfie de

1. *Œuvres,* p. 572-3, où le poème est daté d'Aldborough 1778, et intitulé « The Wish ». Mais, comme on l'a vu (*supra,* p. 66, n. 2), et comme on le verra mieux encore, les dates données par le fils sont très sujettes à caution. — La valeur du « Souhait » avait déjà été signalée par MM. Abbey et Overton dans leur ouvrage : *The English Church in the Eighteenth Century,* vol. II, p. 341-2.

son intelligence et de son cœur, de sa raison et de ses penchants. Il s'écrie volontiers avec le Psalmiste : « Seigneur, qu'est-ce donc que l'homme pour que tu te souviennes de lui? » Il s'humilie à plaisir : les audaces de ce « néant à l'égard de l'infini », de cette créature « fière et méprisable », jouet de toutes les erreurs, lui paraissent une téméraire folie. « La terre que nous foulons dans notre passage du berceau à la tombe est trop grandiose pour nous; elle se meut par des ressorts trop cachés pour que nous puissions jamais les sentir... L'homme n'est que la mouche du coche qui participe à la marche divine et se prend dans sa suffisance pour la cause du mouvement » : elle ne se doute pas que le sol va s'entr'ouvrir et l'engloutir(1). « L'Esprit de lumière » que le poète invoque n'est pas la conscience et la raison humaines, fières de leur puissance et de leur pureté; ce n'est pas la Pallas Athéné inspiratrice des « arts païens(2) », mais bien la grâce divine qui lui enseignera « les majestueuses vérités » de la religion, le convaincra « de la faiblesse de son corps et de ses facultés, et lui montrera le chemin du ciel ». Il renonce d'avance aux « recherches philosophiques, aux définitions savantes : ce qu'il veut, ce n'est pas la discussion, mais son salut (3). » Que Dieu le sauve de lui-même et de la mort, du vice et de la répro-

---

1. Cf. le Fragment « Proud, little Man, opinion's slave... » (*Œuvres*, p. 573.)

2. Cf. « Hymn », *ibid.* :

« No more let me, in vain surprise,
To heathen art give up my eyes » — etc.

3. Cf. B., p. 25 (IV). On trouvera ici (B., p. 24-5) plusieurs extraits d'un cahier déjà signalé plus haut (p. 82, n. 2). Le fils, en les publiant, les date de 1780. Mais il oublie qu'ils précèdent tous dans le manuscrit une prière datée du 31 décembre 1779 (cf. *infra* p. 100, n. 2), à laquelle ils sont par conséquent antérieurs. De plus, le texte donné par le Biographe est parfois très inexact et volontairement altéré. C'est ainsi

bation éternelle, en lui donnant la foi ! Il ne se laissera pas séduire par l'esprit brillant et les raisonnements spécieux d'incrédules comme « Hume et Voltaire » ; s'il était besoin « d'arguments solides » pour leur répondre, on les trouverait en foule dans les œuvres « ennuyeuses (1) » de Young et de Tillotson ; mais à quoi bon « discuter », lorsque c'est le sentiment et non la raison que l'on prend pour guide, lorsque l'âme éplorée, humiliée, cherche un consolateur et le trouve, ou croit le trouver, dans son Dieu et dans son Rédempteur ? Car il y a des heures où Crabbe, malgré tout son courage et son lointain espoir, se sent accablé par un fardeau trop lourd : il se tourne alors vers le ciel et compose l'une de ces pathétiques prières où s'épanche une douleur si profonde et si vraie. Il voudrait « s'arracher à son excès d'inquiétude et d'anxiété pour les affaires de ce monde, et ne plus s'appliquer qu'au soin de son âme immortelle » ; il a conscience de ses « démérites ; il est affligé dans son esprit, dans son corps et dans sa fortune » ; il s'adresse à « Celui d'où vient le vrai secours » et s'écrie : « Oh ! c'est toi mon refuge..... Je n'espère plus rien du monde ou de mes propres efforts ; c'est en toi, ô mon Dieu, en toi seul que je mets toute ma confiance..... console-moi, car mon cœur est désolé..... O mon Dieu, mon Dieu, c'est en toi que je mets ma confiance : mes peines augmentent, mon âme est

---

que dans l'original, III et IV ne forment pas deux prières, mais *une* « Méditation ». Des cinq prières proprement dites, la première et la quatrième n'ont pas été publiées, I représente la seconde, II la troisième et V la cinquième dont le texte est correct.

1. « It is plain, I think, that Infidelity depends more upon wit and ridicule than upon solid argument, so that I have but little hope in refering (*sic*) these men to Young and Tillotson, etc. as antidotes to Hume or Voltaire, since the former in their system will never be favourites, and moreover are tedious..... » (Autre « méditation » inédite dans le même cahier.)

consternée ; je suis accablé et en détresse ; à toutes les heures du jour, j'invoque ton nom. Oh ! viens à mon aide, à l'heure où l'adversité l'exige ! Pourquoi es-tu si loin de moi, Seigneur ; pourquoi caches-tu ton visage ? Je sombre, je suis dans la pauvreté, dans l'affliction. Sois près de moi, ô mon Dieu, ne m'abandonne pas entièrement ! Vois, je mets en toi ma confiance : guide-moi, dirige-moi jusqu'au but, ô Seigneur qui es mon salut, et sois toujours près de moi[1]. » Et ces sentiments pieux s'affirment par une scrupuleuse pratique. Crabbe appartient déjà à l'Église anglicane : c'est elle qui « satisfait » le mieux sa « raison[2] ». Il reconnaît les deux sacrements qu'elle admet, le baptême et la communion, ainsi que le double sens, matériel et mystique, qu'elle leur donne[3]. Mais son adhésion n'a rien de superstitieux et se concilie avec une certaine largeur de vues et beaucoup de liberté dans la critique. Si « le calme de la nuit, remplissant l'air silencieux[4] », l'invite à une méditation solennelle, il songe avec horreur à la pernicieuse « ivresse de l'ironie qui blasphème, aux plaisirs dont se gorgent les libertins », et, d'autre part, il déplore la froideur des prédicateurs de la parole sacrée, des « théologiens » anglicans aussi bien que des « orateurs » dissidents. Où donc est la vérité ? Dans les chaires des uns ou dans les temples des autres ? Où faut-il enfin chercher le guide infaillible pour tous, lettrés et ignorants ? Il répond : dans les « saints évangiles », indépendamment de toute secte, car « une étude sérieuse, une humilité profonde et une prière ardente nous donneront la

---

1. Cf. *supra*, p. 96, n. 3, et B., p. 25 (V).

2. Cf. le même Ms. : Réflexions sur la communion : « The Church to which I — and my reason — assents (*sic*)... In our Church are two sacraments, Baptism and the Lord's Supper... »

3. Cf. *Œuvres*, p. 574, la dernière strophe de « The Sacrament ».

4. *Ibid.*, « Night ».

certitude(1) ». Paroles d'un chrétien fervent (2), mais encore impartial, d'un homme qu'une longue habitude et une préférence raisonnée plutôt qu'enthousiaste retiennent dans l'Église anglicane, dans le compromis de ses dogmes et de ses rites à la fois majestueux et simples.

III

Mais le moment arrivait où l'amour et la religion allaient être des soutiens impuissants. La vie matérielle devenait impossible pour Crabbe à Aldborough. La faim le harcelait, et sa situation semblait sans issue. Les nuages qui s'étaient un instant montrés à l'horizon de son enfance, puis s'étaient dissipés, avaient maintenant envahi son ciel et éteint toute lueur amie. Le désespoir s'imposait à lui ; la partie paraissait perdue. Les joies si pures du printemps de sa vie n'avaient pas été une « promesse, mais un payement » illusoire. Semblable « au laboureur qui, à l'aurore, a mis allégrement son attelage au joug et a joui de la verdure des champs, mais qui, sous les rayons du soleil de midi, sent ses forces s'alanguir(3) », Crabbe n'est pas plus tôt arrivé

1. Ce passage curieux, prudemment tronqué par le Biographe, fait, dans le manuscrit, partie de la « Méditation ». Il précède immédiatement « l'acte de foi ». (Cf. B., p. 25, IV.) Au lieu de : « Amid the errors of the best... will obtain certainty », il faut lire : « How strong is the intoxicated spirit of licentious Wit, blaspheming Holy Doctrines; how cold the preachers of thy word, *yet joining to hunt down the spirit of Enthusiasm*. Where is truth ? In Pleasure revelling with the Libertine ? In Pulpits with the Divine or Tabernacles with the Holder Forth ? All assert they have Reason, which are we to believe ? where is unlettered Hope to cast her anchor ? Even in thy blessed Gospel... But to whose Tenets should we subscribe ! To neither as sects. Serious examination, deep humility, earnest prayer will obtain certainty. »

2. Cf. « The Resurrection » (*Œuvres*, p. 574).

3. *Œuvres*, p. 574, « Life. » Voir dans le *Village*, I, 142-7, une idée semblable.

« au sommet de la colline, qu'il voit l'amour et le plaisir s'enfuir, et que les gaies lumières de sa jeunesse s'éteignent sous les nuages toujours plus sombres du souci ». L'anniversaire de sa naissance le plonge dans une tristesse qui s'exhale par une plainte presque funèbre : « Le long d'un morne chemin de douleur et d'angoisse, l'année a péniblement passé... et voici que mes accents tristes et pensifs chantent le retour du jour de ma naissance. Tremblant et pauvre, je vins à la lumière, au sortir de la nuit de l'inconscience ; tremblant et pauvre je reste encore, attendant le retour des ténèbres de l'inconscience. Elles sont rares, les fleurs que le Temps a semées sur ma route pour alléger et tromper le poids des heures ; et ces belles étrangères, rares, mais si chères, sont étouffées et plient sous les herbes cruelles (1). » Admirable puissance d'un sentiment profond ! Jamais Crabbe ne s'est plus approché du lyrisme que dans ces quelques vers, jamais sa voix n'a vibré avec plus d'éloquence que dans une prière composée une semaine plus tard, le 31 décembre 1779 (2). « Mille ans, ô Créateur adoré, sont à tes yeux comme un seul jour. Veuille réduire ainsi mes malheurs ! Cette année de chagrins et de soucis, de pauvreté et de honte, de déceptions et d'injustices, s'en va rejoindre l'Éternel. Seigneur, je t'en supplie, souviens-toi de mes afflictions et de mes prières, oublie mes fautes et mes folies ! O toi, qui es la source de tout bonheur, inspire-moi une soumission plus entière à tes arrêts, plus de persévérance à réprimer mes trop flatteuses espérances, plus de courage pour supporter le poids de mon accablement ! Puisse l'année passée ne m'être plus un tourment ; puisse

1. *Œuvres*, p. 574 : « My Birth-Day ». La pièce est datée d'Aldborough, Dec. 24, 1778. Je crois qu'il faut lire « 1779 », l'année précédente ayant été moins triste pour Crabbe (cf. *supra*, p. 86).

2. B., p. 12 (cf. *supra*, p. 96, n. 3).

l'année qui vient ne jamais le devenir : Néanmoins, que ta volonté, et non la mienne, soit faite !... » Mais Dieu était loin et les hommes se montraient durs. Sa pauvreté était visible, et on le talonnait pour les « moindres dettes ». Son propriétaire, magistrat municipal des plus redoutés, le forçait à payer chaque semaine le loyer de sa « cabane ». Son droguiste, fournisseur indispensable et quaker onctueux, lui prodiguait les avertissements discrets (1). « Tous les amis qui l'avaient pressé de s'établir » dans sa ville natale « l'abandonnaient pour cette seule raison qu'il n'avait pas su réussir en suivant leurs conseils ». Son père s'étonnait de son insuccès et lui reprochait les dépenses, pourtant bien minimes, qu'il avait causées à sa famille (2). Mais la « lutte » durait depuis plus de « trois ans » sans aucun espoir de vaincre, et maintenant la défaite irrémédiable était venue.

Il fallait se résoudre à quitter cette terre ingrate et ces hommes cruels, à fuir loin de « ces rivages où régnaient le crime et la famine (3) ». Il fallait renoncer à la médecine, aux écrits indigestes de ces auteurs ignorants « qui lui avaient fait perdre tant et de si longues heures, qui avaient séduit son cœur trop crédule en lui promettant une science qu'ils ne pouvaient donner (4) » ; il fallait livrer « à l'oubli, à la poussière et aux trames symboliques de l'araignée subtile et lente » les pages de ces charlatans. Pourquoi ne se consacrerait-il pas entièrement à la littérature, à la poésie ? Ne partageait-il pas les espérances de ceux « qui se refusent le moelleux repos de la nuit » et restent sourds aux caressantes invites du sommeil, « parce qu'ils désirent la

---

1. Cf. *Bunbury Letter :* « friendly hints », expression dont l'ironie est soulignée par le jeu de mots (friendly — Society of Friends).

2. B., p. 13.

3. *Village,* I, 123.

4. *Library,* 407-18.

gloire, cette belle récompense » de la postérité reconnaissante ? Quelle « délicieuse perspective, que de pouvoir laisser après soi le digne rejeton d'un esprit fécond », une œuvre « conçue et choyée pendant mainte journée anxieuse, et qui nous rend au centuple tout notre labeur et tous nos soins[1] » ! Les dangers de la carrière ne lui étaient pas tout à fait inconnus : sans doute, il n'avait pas entendu parler « de Chatterton, de ses talents extraordinaires, son activité entreprenante, ses articles de revue, son audacieux projet et sa triste fin[2] », mais il n'ignorait pas certains détails de la vie aventureuse et souvent misérable de Goldsmith. Il savait ce qu'il peut en coûter « d'aimer les Muses », même lorsqu'on est aimé d'elles ; il avait feint de recevoir un avis de l'excentrique « Docteur[3] », le mettant en garde contre toute ambition de gloire poétique, dont l'éclat recèle trop souvent une douloureuse destinée. Cependant, il pouvait penser qu'avec beaucoup moins de talent, mais plus de bon sens et d'économie, il se ferait peut-être une existence meilleure. Il se souvenait aussi que son père, plusieurs années auparavant, étant allé « à la Chambre des communes pour affaires d'élection », avait été présenté au tout-puissant premier ministre lord North, qui lui avait parlé avec « une affable condescendance[4] ». Ne pourrait-il pas obtenir, grâce à cette haute protection, « une place dans le service public qu'on jugerait le mieux à sa portée » ? Il fallait en tout cas tenter la fortune, car il ne lui restait plus d'autre espoir[5]. Le jour de l'hiver 1779-1780 où, s'arrêtant sur la

1. *Library*, 83-90.

2. *Esquisse autobiographique*, citée par B., p. 12.

3. Cf. *Œuvres*, p. 573, « Goldsmith to the Author, Aldborough 1778 ».

4. *Bunbury Letter*.

5. Cf. *Esquisse autobiographique* (*loc. cit.*) : « His health was not robust, his spirits were not equal ; assistance he could expect none, and he was not so sanguine as to believe he could do without it. »

colline d'Aldborough, près de la « Mare aux sangsues [1] » aujourd'hui disparue, Crabbe prit la résolution de partir pour Londres, il fut un hardi joueur : il risqua d'un coup son avenir et peut-être sa vie.

Les préparatifs de son départ se firent rapidement. Une dernière visite à Parham, où Mira allait l'attendre avec confiance, un dernier poème pour pleurer la fuite trop prompte de « leurs moments les plus heureux [2] », et, vers le commencement d'avril 1780, il se rendait au quai de Slaughden pour s'embarquer sur l'*Unité*, petit bâtiment à un mât [3], où, pendant quelques jours, il devait vivre de la vie des matelots [4]. Il emportait avec lui cinq livres sterling mendiées à Dudley Long [5], une trousse de chirurgien, quantité de pièces de vers détachées, ainsi qu'un cahier contenant des effusions pieuses et la première ébauche de

---

1. « The Leech-Pond »; cf. B., p. 12. Elle se trouvait, je crois, à droite de la route en descendant à la plage.

2. Cf. B., p. 13, « The hour arrived... ».

3. Cf. la lettre de Fitzgerald déjà citée (p. 13, n. 4) : « ...The Slaughden river-quay, where he went to work, and whence he sailed in the « Unity » smack on his first adventure to London. » Ce renseignement avait été donné à Fitzgerald par son ami Robert Hindes Groome, archidiacre du Suffolk (cf. *Two Suffolk Friends*, by Francis Hindes Groome, 1895, p. 67-8 :) « In the summer of 1859, we were staying at Aldeburgh, a favourite place with my father as the home of his grandfathers. They were sea-folk; and Robinson Groome, my great grandfather, was owner of the « Unity » lugger on which the poet Crabbe went up to London... »

4. B., p. 13.

5. Par une lettre remarquable, paraît-il (B., p. 13), mais dont l'original n'a pas été retrouvé. — Dudley Long habitait alors Saxmundham avec son frère aîné Charles Long. En 1789, il hérita du domaine des Dudley North à Little Glemham, que lui légua sa tante, « l'honorable Anne Herbert », et prit le nom de Dudley North. En 1812, à la mort de son frère, il joignit les deux noms et se fit appeler Dudley Long North. Il siégea au Parlement pendant de longues années, exerça une certaine influence politique, fut l'ami de Fox et avait connu Johnson (cf. Boswell, Globe ed., p. 558).

la *Bibliothèque*. Lorsque, au détour de l'Alde, il perdit de vue Aldborough et sa colline, il dut avoir conscience de laisser derrière lui la misère et de faire voile vers l'inconnu. Il « partait avec les appréhensions les plus sérieuses (1) », avec l'inexpérience d'un provincial de vingt-six ans ; mais un fervent amour faisait battre son cœur, et son âme était soutenue par l'énergie d'un caractère trempé par l'adversité.

1. *Esquisse autobiographique* (B., p. 12).

CHAPITRE IV

Londres (1780-1781)

I. *Arrivée à Londres.* — *Le coiffeur Vickery.* — *Le Journal et les démarches d'un « poète dans la détresse ».* — II. *Les deux aspects de la capitale.* — *Lord George Gordon et les fureurs protestantes.* — III. *Le* Candidat *malheureux.* — IV. *La lettre à Burke.* — V. *La* Bibliothèque (*the Library*). — VI. *Ordination.*

I

Un spectacle unique au monde s'offrait alors au voyageur qui arrivait à Londres par la Tamise. Du pont de son navire, entouré d'une foule de mâts, de voiliers au service de la Compagnie des Indes, de coches emportant des excursionnistes, de bricks servant au cabotage, il apercevait à gauche « la vieille ville de Deptford » avec « ses rues infectes » encombrées de tavernes et de matelots, avec ses chantiers de construction pour la marine de guerre. Un peu plus loin, au détour du fleuve, il entrait dans le « Pool », le port de la capitale à une époque où les docks étaient encore inconnus : à travers « une prodigieuse forêt » de vergues enchevêtrées comme autant de branches apparaissait le Pont de Londres, privé des maisons qui le recouvraient vingt ans auparavant. On eût dit que « tous les vaisseaux de l'univers s'étaient assemblés » sur la vaste étendue de ces eaux « rapides et profondes ». Partout régnait une animation pittoresque ; partout éclataient des cris incessants. A peine un navire avait-il jeté l'ancre qu'il était assailli par

une nuée d'embarcations remplies de « tangueurs », suivies d'allèges et de barges propres au transbordement des marchandises au milieu du fleuve. Trois fois par jour, les hommes de peine quittaient le bord et débarquaient en troupes compactes sur la rive boueuse où s'entassaient les ruelles fétides, les échoppes et les cabarets suspects des quartiers mal famés de Shadwell et de Wapping. Ces ouvriers, « tous voleurs », tenaient dissimulés sous leurs grands tabliers des sacs pleins de sucre et de rhum ; leurs chapeaux cachaient souvent un excédent de butin. Des femmes les attendaient, débraillées, sans corset, la poitrine découverte, les pieds chaussés de longs souliers carrés à larges boucles, et, tous ensemble, ils s'en allaient à la boutique du recéleur, où les marchandises dérobées s'échangeaient contre quelques pièces de monnaie qui passaient aussitôt dans la poche du cabaretier. A moins que la bande n'aperçût un étranger mettant pied à terre et ne se jetât sur ses bagages. Heureux le voyageur qui trouvait alors un vieux matelot capable de le guider dans le dédale des rues voisines et d'arracher ses malles aux mains de ces pillards (1) ! Il ne songeait guère à se retourner pour voir, au delà de « London Bridge », les arches nombreuses des ponts de Blackfriars et de Westminster, vieux de quelque trente ans, et les barques légères emportant, sous leurs tentes bleues (2), au fil de l'eau ou à force de rames, les bourgeois affairés vers la cité, la jeunesse joyeuse vers Lambeth et Chelsea, vers les jardins de Vauxhall et de Ranelagh.

Forcé d'économiser ses très maigres ressources, Crabbe décida de se loger dans la cité et de fuir le quartier aristo-

---

1. Cf. Besant, *op. cit.*, p. 352-3, 510; et une scène de ce genre décrite par H. Brooke, *The Fool of Quality*, vol. II (éd. Kingsley), p. 267-8.

2. Cf. Besant, *op. cit.*, p. 78, et Gay's *Trivia*, I, 164.

cratique du « West End ». Désireux d'ailleurs de faire bonne figure auprès de ses futurs éditeurs et de pouvoir leur donner une adresse recommandable, voulant aussi se tenir à proximité d'une famille de marchands lingers amis de Miss Elmy, il loua une mansarde (1) chez un M. Vickery, perruquier de Cornhill. Le prix lui en parut « assez élevé », mais l'endroit était central et « très commode », à deux pas de la Banque et de la Bourse, dont la façade, alors tournée vers le sud sur la rue de Cornhill, laissait entrevoir une cour et de spacieux portiques où des négociants en perruques et tricornes circulaient et discutaient. Chez Mme Burcham, l'amie de Mira, Crabbe « était sûr de toujours trouver un accueil aimable », ainsi que « l'intimité et la gaieté de la vie de famille, d'autant plus agréables qu'il se trouvait maintenant seul au milieu d'étrangers » (2). « Cette digne femme et son mari » l'avaient prié de considérer leur maison comme sienne, de venir prendre place à leur table, toutes les fois qu'il en sentirait le besoin ou le désir. Il n'abusa pas de cette permission, préférant cacher sa misère et imposer silence à sa faim, plutôt que d'implorer la pitié et les secours de ses égaux. Il avait trop de fierté et d'indépendance pour se plier au rôle de parasite honteux : mieux valait se réfugier dans son galetas pour travailler ou méditer. Nul n'y troublait ses rêveries. « M. Vickery était un brave homme, emporté et point trop perspicace », un coiffeur presque érudit. Lui-même amateur de livres, il avait quelque estime pour son studieux locataire, qu'il considérait comme un jeune homme « d'un caractère insouciant et facile », incapable de faire

1. B., p. 14, 16 et 19 : « my loft » dit le poète dans son très intéressant Journal, commencé dès son arrivée à Londres le 21 avril. Il s'installa chez Vickery le lundi 24.

2. *Autobiographical Sketch*, citée par B., 14. — Cf. aussi la lettre de Lockhart (B., p. 79) : « He hardly ever tasted butcher's meat except on a Sunday when he dined usually with a tradesman's family. »

une observation désagréable, « sans grande connaissance du monde ni profession bien définie ». Pour Mme Vickery, « femme clairvoyante », irréprochable comme « épouse et comme mère », Crabbe était un « gentleman » fort doux, mais pas assez délicat, pas assez distingué. Il avait pourtant acheté, dès son arrivée chez cette ingrate commerçante, une élégante perruque à nœud, fort coûteuse, bien qu'un peu démodée (1). Mais il était trop évidemment distrait : ne laissait-il pas traîner sur son oreiller « le portrait d'une dame », et ne trouvait-on pas des griffonnages épars à tous les coins de sa chambre ? D'où venait son indifférence à l'égard de certaine petite bonne « aux yeux de faucon », habituée à plus d'attentions de la part des locataires (2) ? Il y avait du mystère dans ses travaux et même dans ses sorties.

Comment allait-il vivre dans ce grand Londres en attendant la gloire ou une fonction publique ? Il ne fallait pas songer à exercer la médecine ; une place d'aide-apothicaire ne rapportait qu'un salaire insignifiant, sur lequel il serait impossible d'économiser le montant des dettes laissées à Aldborough (3). Aussi Crabbe se tourna-t-il résolûment vers la poésie. Il renonça à ses études de philosophie et de théologie, cessa d'élaborer cet « examen raisonné de nos opinions morales et religieuses » dont un plan très sommaire, divisé en huit chapitres, a été conservé parmi ses manuscrits (4). Réfuter l'athéisme, défendre le déisme et le compléter par les sanctions et les promesses que la « religion naturelle » ne donne pas et que seule la révélation peut fournir, c'était s'exposer à développer en soi les facultés critiques aux

---

1. B., p. 19 et 14. Les élégants commencèrent à renoncer aux perruques vers 1760 pour porter les cheveux poudrés. (Besant, p. 252.)

2. B., p. 19.

3. Cf. *Bunbury Letter*.

4. Cf. le cahier déjà cité, p. 82, n. 2, et B., p. 15.

dépens de la sensibilité si précieuse au poète. A trop « méditer sur la substance, sur la nature humaine et sur l'instinct des bêtes », sa Muse, nous dit Crabbe en souriant, « avait perdu ses ailes et le feu » que Mira admirait autrefois. Pourquoi ne pas essayer de rallumer, dans son âme et dans celle de ses lecteurs à venir, le flambeau de la poésie éteint en Angleterre depuis plusieurs années ? « Il y avait longtemps que Pope était mort et que le puissant Milton s'était endormi; le trépas avait brisé l'essor des vers sublimes de Gray, et l'aimable Goldsmith ne charmait plus la ville (1). » A l'approche de l'hiver, la fleur la plus humble paraît belle : dans l'isolement de son « veuvage », la Muse ferait peut-être bon accueil au plus modeste de ses « bardes ». Pour commencer, il ne faudrait pas être bien ambitieux, tâcher seulement d'attirer sur soi l'attention du public et de quelque puissant protecteur. Justement, le prince William Henry, le plus jeune fils de George III (2), venait de faire à quatorze ans sa première campagne sous les ordres de l'amiral Rodney, le vainqueur du cap Saint-Vincent et le libérateur de Gibraltar. On savait que le prince allait se rembarquer : le moment semblait bien choisi pour lui adresser un panégyrique qui fût en même temps une supplique. Aussi le jour même de son arrivée chez Vickery, le 24 avril, Crabbe ébauchait-il un poème intitulé *le Héros* (3), qu'il terminait dès le 27. Nous n'avons qu'un court fragment de cette composition évidemment très médiocre, où l'écrivain, froidement enthousiaste, croit entendre, « au milieu des acclamations de la Renommée, les cris des joyeux vain-

1. B., p. 14, en note : vers écrits en 1780.

2. Celui qui en 1830 devint William IV et que Burns, en 1786, dans une ode ironique intitulée *Un Rêve,* surnomma « Young Royal Tarry Breeks ». Il revit avec sa rondeur, son sans-gêne et sa familiarité dans un passage des Mémoires de Fanny Burney (2 mai 1789).

3. B., p. 16-17.

queurs saluer le nom de son Henry », et où il prie cette jeune altesse royale de ne pas oublier dans son triomphe « la troupe nombreuse » des fils « de la Muse épuisée », l'histoire « intéressante mais triste » de cet Eustace Budgell qui, « affolé, chercha l'oubli dans les flots », de Savage, « rongé peu à peu par la maladie », d'Otway qui, « à bout de ressources, versait de grosses larmes d'orgueil sur un morceau de pain arraché par ses vers (1). L'un de ces malheureux, continuait Crabbe d'un ton vraiment trop suppliant, esclave des Muses et fils de la Misère, implore maintenant le Père de toutes les destinées : puisse-t-il donner à Henry des lauriers, à son poète du pain ». Aussitôt achevée, cette pièce mal conçue et trop rapidement écrite fut remise à l'éditeur James Dodsley de Pall Mall, avec prière de l'examiner au plus vite et « de la renvoyer le lendemain, si elle ne plaisait pas » : faute de quoi l'auteur, toujours très pressé, passerait chez le libraire. Crabbe n'eut pas à se déranger ; le 28 avril, il recevait la lettre suivante : « M. Dodsley présente ses hommages à la personne qui lui a fait l'honneur de lui communiquer le poème ci-inclus. Il le renvoie, car la vente ne permettrait probablement pas de donner la moindre rétribution. Il ne veut pas insinuer par là que le poème manque de mérite : c'est plutôt le public qui manque d'attention. » A ce premier échec Crabbe, loin de se décourager, répondit par un second effort. « Jugeant qu'il était bon d'avoir deux cordes à son arc » et pressentant le refus de Dodsley, il avait le même jour repris une pièce précédemment composée sous « ce titre bizarre : les Ennemis du genre humain », l'avait amplifiée, et, aux trois cent cinquante vers qu'elle contenait maintenant, avait donné « le

---

1. How a pale crew, like helpless Otway, shed
The proud big tear on song-extorted bread,
la seule expression énergique dans tout ce morceau.

nom plus bizarre encore d'Épître du diable (1) ». Elle allait être recopiée sans retard et soumise à Thomas Becket, un autre éditeur, lorsque Crabbe s'avisa que cette petite œuvre pourrait paraître manquer de poids. Il y ajouta donc une centaine de vers (2) et fit de l'ensemble un « Recueil d'épîtres précédées d'une préface par le docte Martinus Scriblerus (3) » : la plus longue des deux était une satire contre les travers de l'humanité, et l'auteur se proposait, au cas où elle serait bien accueillie, d'exploiter largement cette veine qui lui semblait des plus riches. Le manuscrit fut envoyé à Becket le 3 mai : le 10, Crabbe, impatienté, passa chez l'éditeur qui lui répondit « dans les mêmes termes que

---

1. Cf. B., p. 17-8, et les *Literary Anecdotes of the Nineteenth Century*, 1895-6, ed. by W. Robertson Nicoll et Th. J. Wise, vol. II, p. 146-71, où les deux pièces intitulées : *Poetical Epistles* (1) *From the Devil, An Epistle general;* (2) *From the Author* (to Mira), ont été publiées, ainsi que l'*Introduction* to the former of these, by the learned Martinus Scriblerus, d'après le manuscrit que possède M. Henry Buxton Forman. Elles n'ont aucune valeur. La première est une lettre de félicitations ironiques adressée par le diable à ses « Beloved and Trusty » : les journalistes, les monarques, les hommes d'État, les Français, ses plus fidèles sujets, les déistes enfin. La seconde est un adieu du poète à ses études philosophiques; comme la précédente, elle est écrite en vers à quatre accents et à rimes plates. En voici le passage le moins raboteux (p. 170) :

« O blest be the Time when, my Mira, we stray'd
Where the nightingale perch'd and the wanton winds play'd,
Where these were the secrets of nature we knew,
That her Roses were red, and her Vi'lets were blue,
That soft was the gloom of the summer-swell'd shade
And melting the fall of the dying Cascade. »

Le passage cité par B., p. 16 (of substance — behind) appartient à cette même épître (ed. Robertson Nicoll, p. 169-70).

2. *From the Author* (to Mira).

3. C'était le sobriquet de Swift dans le fameux « Scribblerus Club » fondé par lui avec le concours de Pope et d'Arbuthnot. Notons de nouveau le goût de Crabbe pour la satire à la manière de Pope ou de Young.

Dodsley : « Monsieur, vos vers sont certainement très jolis, « mais ces petites pièces n'attirent guère l'attention de la « ville : votre poème a du mérite ; peut-être quelque autre « libraire voudra-t-il..... — Mais, Monsieur, je ne l'offrirai à « nul autre..... — En ce cas, reprit Becket, je vous suis fort « obligé, mais..... » — et c'est ainsi, remarque mélancoliquement Crabbe dans son Journal à Mira, que « ces petites affaires se terminent » par des déceptions de plus en plus cruelles, contre lesquelles il faut se raidir bravement en protestant que l'on n'a pas perdu courage. Mais on sent, malgré tout, que la confiance commence à fléchir.

Par bonheur, il y avait des moments où le vrai poète qui sommeillait en Crabbe et que ces pauvres essais ne pouvaient certes pas satisfaire, se réveillait tout à coup dans la joie d'une inspiration inattendue, avec son cortège d'émotions puissantes et de trouvailles d'expression. Il oubliait alors toutes ses déconvenues ; il se disait avec une tremblante allégresse qu'un jour viendrait peut-être où son talent serait reconnu et lui « mériterait des applaudissements ». Il note dans son Journal, à la date du 12 mai[1], que, « pour la première fois de sa vie, il a écrit trois ou quatre strophes dont la lecture l'a ému au point de ne plus se souvenir qu'il en était l'auteur ». Et il ajoute que « si jamais il réussit, il prendra grand soin d'observer si l'on distingue ce passage », car, si la critique ne s'y arrête pas, il en conclura que ce bel enthousiasme « a été l'effet de sa vanité, sous le déguisement le plus étrange, il est vrai, et le plus trompeur qu'elle ait jamais revêtu ». Remarque bien caractéristique ! A peine le poète a-t-il parlé en Crabbe que le moraliste l'interrompt avec sa défiance, et que le psychologue intervient avec son analyse franche et perspicace, dirigée maintenant sur lui-même comme elle le sera

1. B., p. 18.

plus tard sur autrui. Comment s'étonner qu'immédiatement après, il se plaigne d'être « lourd et languissant, incapable de continuer son travail » ? L'inspiration est tombée trop tôt ; elle ne l'a pas emporté loin de terre, dans un monde idéal où elle eût éveillé de multiples échos. Le réel s'impose à lui ; il est repris par les inquiétudes de sa vie. Il songe[1] au « frêle tissu » des illusions qu'il a trop longtemps caressées, aux « rêves de richesse, de paix et d'amour » dont il s'est bercé dans son indigence, « à ses désirs insensés, toujours déçus et toujours renaissants... S'enrichir par la Muse ! Hélas, autant chercher l'opulence dans les sourires ministériels, autant se croire un dieu à force de rêver aux dieux, autant vouloir réussir en disant la vérité aux femmes ou en prêchant la morale aux jeunes gens... S'enrichir par la Muse ! Quelle espérance ridicule ! Quel poète s'est jamais enrichi, si ce n'est Pope ? Et toi, qui donc es-tu, s'écrie-t-il en s'adressant à lui-même : tu n'as pas de Bolingbroke pour prendre ta défense, ni de puissant Doyen[2] pour vanter ton esprit et ton cœur. » Mieux vaudrait imiter « la grimace béate de la bassesse, revêtir une élégante livrée », se faire batelier, batteur en grange ou dentiste ; tout, plutôt que d'écrire et de s'exposer au sort du « barde » de Hogarth[3], vivant dans un grenier, avec une compagne que nul ne plaint et des enfants qu'il faut rationner dans leur repas de chaque jour ». La pitié qu'il avait toujours eue pour ce

1. Cf. la pièce intitulée « The Choice » (*Works*, Appendix, p. 575-6) et datée, par une erreur évidente, du mois de février 1780. Elle n'a pu être écrite « à Londres » avant le mois d'avril, peut-être même est-elle postérieure au *Candidate*. Le fait que les vers 62-3 et 76-9 du « Choice » se trouvent déjà dans l'Épître au Prince William Henry me porte à croire que le premier de ces deux poèmes a été composé immédiatement après le second.

2. Swift, nommé doyen de la cathédrale de Saint Patrick, à Dublin, en 1713.

3. C'est le célèbre tableau représentant « le Poète dans la détresse ».

malheureux « était un affreux présage », un obscur pressentiment de sa propre destinée. « Mais, Dieu merci, sa misère lui appartient tout entière. Il reste inconnu à ses amis, à sa famille, à ses ennemis[1], et ceux qui méprisent ses vers, qui condamnent ses pauvres inventions ne troubleront le repos de personne, n'affligeront pas d'autre cœur que le sien. » Pourquoi ne pas s'en tenir là après cette tentative? Faut-il essayer encore? « Plutôt se reposer, si une meilleure étoile nous conduit vers un port abrité contre la furie des vagues; si cela nous est refusé, pleurons le souvenir de nos folles espérances et sombrons, oublié, dans l'abîme sans bords. »

Une ruine prochaine le menaçait en effet. Les éditeurs avaient refusé ses vers, sur le produit desquels il comptait pour vivre jusqu'à ce qu'il fût en mesure de s'adresser à Lord North. C'était en vain que le 25 avril il avait essayé de se procurer une place en répondant à une annonce du *Daily Advertiser* par laquelle « un monsieur peu au courant de la langue anglaise » demandait un secrétaire styliste et grammairien. Crabbe, « ne doutant pas de ses talents », s'était immédiatement offert, et, deux jours plus tard, il allait, non sans quelque espoir, de la Cité au Haymarket, où son sort devait se décider. Arrivé là, on l'informait « que le monsieur avait déjà trouvé quelqu'un ». Le chemin lui parut long au retour : « Douze interminables milles parcourus pour rien — en réalité il n'en avait fait que quatre — mon temps perdu, un léger désappointement, écrit-il dans son Journal[2] : c'est maintenant qu'il me faut de la philosophie. Mais je réfléchis que ce « monsieur » n'aurait peut-être pas été aussi distingué que je l'avais pensé d'abord, que ce n'était peut-être qu'un escroc peu disposé à me

1. Crabbe garda en effet l'anonyme dans ses premières publications.
2. B., p. 17.

payer, ou un auteur comme moi et par conséquent insolvable. Qui sait s'il ne m'aurait pas occupé sept heures par jour à de la procédure ou de la politique pour me régaler, le soir, d'une rôtie au fromage et d'un verre de « porter » ? Tout est pour le mieux. Je puis encore m'acheter du porter et je suis mon propre secrétaire. » Le lendemain 28 avril, il ne restait plus rien des soixante-quinze francs de Dudley Long (1), et notre poète, vraiment « dans la détresse », se voyait « réduit à la désagréable nécessité de vendre ou d'engager quelques objets superflus... Ils avaient coûté deux ou trois guinées, et, étant en argent, n'avaient guère diminué de valeur ». Le consciencieux prêteur consentit, non sans quelque diplomatique hésitation, à avancer une demi-guinée que Crabbe accepta avec empressement, décidé qu'il était à venir aussitôt que possible réclamer son bien « pour le porter, en cas de besoin, chez un animal moins vorace de la même espèce ». Le 1er mai, « l'argent du bon prêteur était réduit à cinq shillings et six pence », Crabbe dépensant environ trois shillings par jour, et il lui fallait vendre pour trente francs de livres afin de « remplir sa bourse ». Il atteignait ainsi le milieu du mois. Le 16, une lettre affectueuse de Miss Elmy lui arrachait une plainte aussitôt étouffée : « Oh ! ma chère Mira, comme vous m'affligez ! Vous vous enquérez de mes affaires ; vous n'aimez pas que je vous les taise, et cependant il le faut. A quoi bon vous détailler ma triste situation, vous dire que mon argent est dépensé, que j'ai vendu des vêtements, engagé ma montre, que je dois à mon propriétaire et que je ne sais guère où trouver à manger pendant une semaine de plus ? Cependant vous m'invitez à tout vous dire. Ah ! ma chère Sally (2), ne le désirez pas ! il ne faut pas encore vous ra-

1. Cf. *supra*, p. 103, n. 5. Le voyage d'Aldborough à Londres semble lui avoir coûté deux livres.

2. B., p. 18. « Sally » est le diminutif familier de « Sarah ».

conter tout cela. La mise, voilà ce qui m'embarrasse : il faut que je m'habille proprement, et je crains terriblement que la mode ne me force à jeûner. » Le 18, un impérieux tailleur réclame vingt shillings qui lui sont dus : comment les payer avec les « treize shillings et trois pence » que Crabbe possède ? Il va de nouveau recourir au prêteur, engager des instruments de chirurgie qui lui rapporteront huit shillings, et, par une habile conversion opérée sur sa montre[1], se procurer une réserve de douze francs qui tiendra la famine à distance et encouragera « les visites de la Muse, peu amie des poches vides et de la pauvre chère ». En comptant son trésor, Crabbe, dans un accès de gaieté juvénile, s'écrie : « Rare bonheur, extraordinaire générosité de la fortune ! » puis il redevient songeur et l'éclat de rire se termine par une fervente action de grâces : « Dieu puissant, je te remercie de cette joyeuse humeur; c'est rarement qu'elle me vient, mais, lorsqu'elle vient, elle me dédommage amplement de mes tristesses passées. »

Sa vie, d'une régularité parfaite, ne l'exposa qu'une fois, semble-t-il, à une irrésistible « tentation », et ce fut aux charmes poétiques de Dryden qu'il succomba. Un « malheureux » hasard l'avait mené devant l'un de ces étalages de bouquinistes où « le passant fatigué se repose en lisant, puis s'éloigne, pensif, après ce court répit, tandis que d'autres s'attardent et payent le prix fixé, cédant, non sans regret, à l'attrait du plaisir en réserve[2] ». C'est ce que fit

---

1. B., p. 19 : « Now, you must know, my watch was mortgaged for less than it ought; so I redeemed and repledged it. »

2. Cf. *Posthumous Tales,* I, 142-5. — Vers cette époque (B., p. 19), Vickery quitta Cornhill pour aller s'installer un peu plus à l'est, dans Bishopsgate Street où Crabbe le suivit. Notons que ce dernier, pour échapper à la sollicitude paternelle, envoya à Aldborough sa nouvelle adresse, sans ajouter que son propriétaire était toujours le même.

Crabbe ; « trois volumes in-octavo » de Dryden s'offraient à lui pour cinq shillings : comment ne pas désirer les avoir ? Heureusement, sa prudence, toujours en éveil, « triompha », au moins en partie, « du démon » de la convoitise et lui suggéra l'idée de marchander. Pour trois shillings et six pence, il se procura les précieux tomes : « C'était sans doute une bonne affaire, remarque-t-il, mais bien intempestive. » D'autant plus que l'indigence rendait fort cruelles les moindres contrariétés : « C'est la pire des misères en ce monde, s'écrie-t-il le même jour, le samedi 20 mai, de n'avoir qu'un habit. Au seul et unique que je possède, il est arrivé malheur et je ne sais trop comment y remédier. Quelque bel ornement d'un maudit poêle à la mode m'a accroché le coude et déchiré la moitié de la manche. Le bras serré à la hanche et me répandant en lamentations, je remontai à mon grenier. Dans cet embarras, j'eus l'idée de me faire tailleur, mais où me procurer les ustensiles indispensables ? C'était la difficulté. Enfin, je descendis d'un air très pressé, trois ou quatre feuilles de papier à la main, et demandai une aiguille pour les coudre. Je me tirai ainsi d'affaire, et, bien que la couture soit un peu épaisse, le coude est encore très bon. Ce sont, Mira, des choses ridicules à dire ou à écrire, et nous pouvons en rire, mais je suis bien certain que, sur le moment, on en pleurerait volontiers : j'ai eu cependant assez de philosophie pour ne pas aller jusque-là. Mais je ne suis pas de ceux qui préfèrent des haillons à un habit non déchiré[1]. » Ainsi parle la fierté d'un homme qui se respecte et pour qui la bienséance restera toujours un devoir social. Il « jeûnera » peut-être, mais ses vêtements seront propres ; il ne consentira jamais à ressembler à son « vieil ami Morley[2] » qui connut les sourires

1. B., p. 19.
2. B., p. 18.

de la Fortune avant d'éprouver ses dédains et qui maintenant se néglige, sous le coup de la douleur et de la maladie. Mieux vaut lutter encore : d'ailleurs, tout espoir n'est pas perdu.

Car, pendant ce mois de mai, il a opiniâtrément poursuivi l'exécution de « son grand dessein (1) » : l'achèvement d'un « volume de vers » qu'il veut présenter à l'appui de sa pétition à Lord North (2). « Fanons tandis que le soleil brille, dit-il le mercredi 3 ; profitons de nos bonnes dispositions pour hâter notre travail : les nuages ne reviendront que trop vite. » Le 6, il a presque terminé le plan de son livre, qu'il espère rédiger en une semaine ; le 10, il a déjà fait du chemin ; il se demande si c'est une ode ou un petit poème lyrique qu'il convient d'insérer maintenant dans le recueil, et cette question lui paraît mériter un sérieux examen. Le 20, il se sent « un peu fatigué » d'avoir écrit plus de trente pages ; enfin, le dimanche soir 21, en rentrant du sermon, il attaque le morceau capital, la lettre où, dans un style « soigné » et avec de minutieux détails, il va expliquer à Lord North « les motifs de sa requête ». Il est évidemment très fier de cette œuvre, car, l'ayant relue, il déclare que « c'est de beaucoup ce qu'il a écrit de plus important jusqu'ici, en vers ou en prose ». « Vous y remarquerez quelque art, dit-il à Mira (3), mais rien d'incompatible avec la vérité : telle est bien en effet ma situation. Sur mon dernier shilling, il ne me reste plus que huit pence depuis hier. J'espère que mon

---

1. « My principal work » (B., p. 16), « my principal design » (*ibid.*, p. 17), « my principal business » (p. 18), « my book » (*ibid.*). La troisième lettre à Burke (*Bunbury Letter*, Appendice I) ne laisse aucun doute sur la nature de ce « livre », contrairement à ce que dit Ainger (*Life of Crabbe*, p. 21).

2. Cf. Appendice I, « A volume of verses, etc... » ..... « a long and laboured account of my motives for this application ».

3. B., p. 21.

style ne perd pas sa simplicité en visant au pathétique, et, si Sa Seigneurie a vraiment des goûts littéraires, je puis peut-être en attendre un sort meilleur que n'a été le nôtre jusqu'à présent. Le succès me montrera s'il est au pouvoir de mes talents de me procurer quelque faveur. » Le lendemain matin, il termine son livre et le « consacre » en implorant « Celui qui seul peut diriger toutes choses » de donner le succès à ses efforts ou à son âme la résignation. L'après-midi, il se rend à Westminster où Lord North avait sa résidence (1) et fait remettre sa lettre et ses vers. Suivent deux longues journées « d'attente et d'angoisse ». Il a trop présumé de lui-même, pense-t-il, et maintenant « ses espérances s'envolent » ; ses trois insuccès en un mois lui ôtent toute confiance : « Que Dieu me protège, ma chère Sally, car j'ai bien peu de courage ! Pourtant je lutte de mon mieux, et si j'avais encore un shilling, j'achèterais quelque chose ce soir pour chasser ces noires pensées. Mais il faut que je garde ce qui me reste pour payer une lettre que j'espère avoir demain (2). Voyons, essayons d'imaginer comment je serai reçu. A mettre les choses au pire, mon livre me sera rendu par un domestique sans aucun message ; moins pénible serait un refus poli... Oh ! continue-t-il dans un élan de piété fervente, que de mal nous nous donnons, que d'anxiété nous ressentons dans notre chasse aux biens de ce monde : qu'on la compare à ce qui devrait être notre grande préoccupation, et qu'on se juge (3). Ai-je jamais été si jaloux des richesses véritables ? O mon Dieu, pardonne à une créature qui est la fragilité même, qui se perd dans sa

1. Dans Downing Street.

2. Évidemment de Mira elle-même. A cette époque, c'était au destinataire de payer le port des lettres qu'il recevait.

3. B., p. 21 : « How reproachful a comparison does it make to our more important business », expression presque intraduisible dans sa concision.

bassesse et dans son néant, qui voudrait être heureuse, et n'en connaît pas les moyens. Mon Dieu, dirige-moi ! » Prière plus sincère que nombre de celles qui résonnaient dans les temples et qui cependant ne lui donne pas le repos. Entre la veille et le sommeil, il passe une nuit inquiète, se remémorant « ses projets d'autrefois, ses romanesques espérances », ses désappointements successifs : « Tel a été le passé, se dit-il, et tel sera l'avenir. » Puis un retour de sa vanité lui fait entrevoir « une perspective plus souriante », exagère ses faibles talents qu'il finit par considérer comme dignes d'être remarqués. Le matin le trouve « plus calme », en train de recopier pour « sa très chère Sally » sa lettre à Lord North, malheureusement perdue (1). Ce fut sans doute dans l'après-midi du lendemain, le mercredi 24 mai (2), qu'il fut « admis en la présence » de ce premier ministre qui jadis avait fait à son père un accueil cordial. Singulier mélange de laideur physique et d'amabilité apparente, d'esprit caustique et d'indolence endormie, de bon sens dans la gestion du détail des affaires et d'obstination aveugle dans la direction de la politique générale, North passait pour lettré sur la foi de quelques vers latins composés à Eton, et peut-être eût-il secouru Crabbe s'il avait daigné ouvrir le manuscrit. Mais il était assailli journellement par des requêtes de ce genre, et il se trouvait aux prises avec les difficultés inextricables de la guerre d'Amérique. Il se contenta de recevoir le jeune homme « avec attention, mais sans cette affabilité » que Crabbe avait espérée ; il s'enquit de ses affaires et de ses recommandations, s'en déclara satisfait, l'invita à revenir et fixa un jour d'audience. « Inutile et cruelle politesse », écrira plus tard le poète dans sa troisième lettre à Burke ;

---

1. Les feuillets du « Journal » qui en contenaient la copie ont été déchirés. Il y a un vide du 23 mai au 5 juin (B., p. 21).

2. B., p. 21 : « I shall call again on Wednesday. »

« elle a grandement augmenté les difficultés contre lesquelles je lutte encore ; elle m'a exposé à l'anxiété d'une longue attente toujours plus désespérée, car, non seulement à la date fixée, mais tous les autres jours[1], j'allai régulièrement à Downing Street, et, depuis ma première entrevue avec Sa Seigneurie jusqu'à la dernière, il s'écoula trois mois. La forme de la réponse ne variait guère, sauf que le concierge se montrait tantôt plus et tantôt moins poli : quant à la teneur, elle était toujours la même. J'écrivis encore, je suppliai Sa Seigneurie de me dire oui ou non ; je lui montrai ma pauvreté extrême, faute d'emploi : peine perdue. Je la priai de me faire transmettre par son domestique un message qui m'assurât que je ne devais plus espérer : cela aussi ne servit de rien. Enfin j'eus le courage d'offrir une somme minime, une demi-couronne[2], et la difficulté s'évanouit ; le concierge de Sa Seigneurie fut poli et Sa Seigneurie maussade : elle me congédia sur-le-champ, non sans quelque sévérité[3] ». On était à la veille des élections générales de septembre 1780.

Mais, bien avant cette époque[4], Crabbe, impatienté par les atermoiements du chef du gouvernement, s'était tourné vers l'un des principaux personnages de l'opposition libérale, le comte de Shelburne, qui possédait dans Berkeley Square la princière résidence commencée, puis abandonnée par Lord Bute. Imbu des traditions littéraires du temps de

---

1. « All other days », ce qui peut signifier tous les jours sans exception, tous les jours d'audience, et peut-être tous les deux jours (every other day).

2. 2 shillings (2 fr. 50) et 6 pence.

3. Cf. Appendice I. On voit combien Ainger (p. 21) se trompe lorsqu'il dit : « When, after a fortnight's suspense, this request for assistance had been refused... » Il est induit en erreur par la lettre à Shelburne (cf. *infra*).

4. Dès le 6 juin (B., p. 22).

la reine Anne, oubliant d'ailleurs que ce qu'avaient payé les Harley et les Saint-John, c'étaient des services rendus et non le génie des auteurs, Crabbe « n'avait pas conscience de déchoir (1) » lorsque, dans sa misère, il cherchait un appui de tous côtés. Ils sont bien faibles ces pauvres vers où « le très honorable comte » est célébré comme le « possesseur de toute la grandeur et de toutes les vertus qui ornent un État prospère ou le préservent de la ruine » ; elle est presque illisible cette « épître à un ami » où un lointain écho de Spenser « fait retentir les riantes vallées du bruit de la gloire de Shelburne » ; et tout cela est accompagné d'une lettre pénible à force d'humilité. C'est North que le poète, en rusé politique, rend responsable de ses malheurs : « Je mourais de faim comme apothicaire dans un petit bourg pourri du Suffolk, lorsqu'on me suggéra que Lord North, le ministre actuel, aurait assez de générosité pour écouter avec bienveillance l'exposé de ma situation particulière. Cet exposé, je le soumis à Sa Seigneurie... Ma requête était des plus modérées : je ne demandais pas à vivre des dépouilles de mon pays, mais à gagner mon pain par un labeur diligent et honnête... Ce que je reproche à Sa Seigneurie, ce n'est pas de me l'avoir refusé..., c'est de m'avoir inconsidérément et cruellement fait attendre... A mainte reprise, je le suppliai de rendre son arrêt, et toujours il temporisait ; enfin, un refus tardif (2) que m'apporta un domestique insolent décida de mon sort et de mon opinion sur les vertus de Lord North comme homme privé. Monseigneur, c'est à vous que je m'adresse maintenant, si vous voulez bien m'entendre. Je ne sais guère ce que je dois demander, mais je souffre de

1. « I am not conscious of losing the dignity becoming a man » (B., p. 22).

2. Mais non définitif : cf. la troisième lettre à Burke citée plus haut (p. 121).

mon indigence, et j'ai besoin d'un appui et de pain... Oserai-je espérer que vous trouverez à quoi je puis me rendre utile ? » Ne blâmons pas trop Shelburne s'il refusa d'écouter ces doléances et de lire ces vers ; plaignons plutôt le poète qui, toujours malheureux, s'exposa à de nouveaux mécomptes en allant frapper à la porte du rude chancelier Thurlow, l'homme le plus bourru, le magistrat le plus retors et le plus solennel de son temps (1). A une première lettre renfermant un poème, Thurlow répondit par « un billet d'une froide politesse : ses occupations, disait-il, ne lui laissaient pas le loisir de lire des vers ». Crabbe répliqua par une seconde pièce, d'allure satirique, rappelant au chancelier que ses prédécesseurs s'étaient fait un devoir d'encourager les lettres. Naturellement, Thurlow ne tint aucun compte de cette remontrance dont la naïveté dut lui paraître des plus réjouissantes (2).

Le « Journal du poète », dont nous avons cité de si nombreux extraits, est un document unique dans l'histoire de la littérature anglaise au dix-huitième siècle. On y peut suivre jour par jour et quelquefois heure par heure la lutte que livre à l'indigence un « candidat » à la renommée, ambitieux de « percer l'obscurité où il est né ». Rien de plus caractéristique d'une époque où les auteurs, abandonnés par les grands seigneurs qui les encourageaient autrefois, se tournent vers le public, et, faute d'être connus, sont réduits à se faire les esclaves des éditeurs pour se procurer « un verre

---

1. C'est le « Niger » de Cowper, dans sa *Valediction*, l'adieu du poète à un oublieux camarade de jeunesse :

Your brain well furnish'd and your tongue well taught
To press with energy your ardent thought,
Your senatorial dignity of face,
Sound sense, intrepid spirit, manly grace...

portrait achevé en quelques traits de plume.

2. B., p. 16.

de porter » et un taudis dans les environs de « Grub Street ». Et rien ne révèle mieux l'homme que ces pages écrites sous le coup des humbles événements qu'elles racontent, surtout si l'on compare la conduite de Crabbe à celle de quelques-uns de ses aînés. Où est la rude et massive indépendance de Johnson qui, dès son arrivée à Londres, écrit à Cave, propriétaire du *Gentleman's Magazine,* pour lui offrir des vers latins, des articles de critique ou même des traductions, et qui n'a pas un seul instant l'idée de se chercher un « protecteur ». Crabbe vient à la capitale pour solliciter une place, et, s'il a des poèmes à vendre, c'est au plus célèbre des éditeurs qu'il va les soumettre. Il est né fonctionnaire et homme de bonne compagnie ; ce qu'il veut, c'est un emploi modeste, mais sûr, qui lui donne de la considération et du loisir. De nos jours, il eût aspiré à griffonner ses vers sur un pupitre de sous-chef de bureau. Il n'a rien de l'insouciance et de la distraction de Goldsmith, rien du dérèglement de Boyse ou de Savage qui, les poches une fois pleines, allaient les vider dans l'ivresse et l'orgie, rien de leur indifférence pour l'opinion du monde. Il aime la régularité et la pureté de la vie. Contre les grossières séductions des villes, il possède un charme tout-puissant dans l'amour de celle qui « lui manque tant », de celle qui « jette un rayon de gaieté sur ses jours les plus sombres (1) » : sa Mira, restée à Parham. Ses scrupules religieux, de plus en plus vivaces, le mènent au temple le dimanche et lui suggèrent l'idée naïve de résumer pour Miss Elmy les sermons de son « pasteur favori (2) ». Sa pauvreté lui interdit le théâtre ; le seul plaisir qu'il se permette, c'est d'aller quelquefois le soir « à un petit café près de la Bourse » où il se mêle à un groupe d'amis, mathématiciens distingués qu'attend un bel

1. B., p. 18.
2. B., p. 20 et 24.

avenir, mais qui, jeunes encore, donnent des leçons pour vivre(1). Il se lie plus particulièrement avec John Bonnycastle, le futur directeur de l'École militaire de Woolwich, ce « brave homme » que Leigh Hunt connut plus tard et dont il décrit, non sans quelque exagération, « la haute taille et la maigreur, la longue tête aux grosses lunettes et aux gros traits, la voix profonde et caverneuse, l'accent rustique et le rire hennissant ». D'un tempérament impétueux, Bonnycastle est capable, dans un accès d'hypochondrie, de jeter au bas de l'escalier son propriétaire insolent ; esprit actif d'ailleurs, qui ne se contentera pas de mettre en belles phrases les découvertes de l'astronomie, mais qui, dès l'année 1771, a envoyé au *Lady's Magazine* un poétique *Monologue matinal*(2) et professe pour les élégants distiques de Pope une admiration exclusive(3). Crabbe prend plaisir à

---

1. B., p. 15. Il y avait là, outre Bonnycastle, Reuben Burrow et Isaac Dalby.

2. Voir sur Bonnycastle, Leigh Hunt's *Lord Byron and some of his Contemporaries*, 2e éd., 1828, vol. II, p. 33 et suiv., réimprimées dans Leigh Hunt's *Autobiography*, éd. 1860, p. 190-1 : « Bonnycastle was a good fellow. He was a tall, gaunt, long-headed man, with large features and spectacles and a deep internal voice, with a twang of rusticity in it... His laugh was equine... Bonnycastle was extremely fond of quoting Shakespeare and telling stories... etc. etc. » Leigh Hunt le rencontrait vers 1808 à la table du libraire Hunter, de Saint Paul's Churchyard, le successeur de Johnson. Ce dernier avait publié en 1782 et en 1785 les œuvres de Cowper, en 1786 un ouvrage de Bonnycastle intitulé : *An Introduction to Astronomy in a Series of Letters from a Preceptor to his Pupil.* Quant au « Morning Soliloquy », il fut imprimé dans le *Lady's Magazine* de juin 1771 (p. 520).

3. C'est évidemment lui qui, en 1784, se permit de « corriger » un vers du second recueil de Cowper, audace qui valut à l'éditeur Johnson une protestation indignée du poète (cf. dans la *Golden Treasury Series*, p. 120, la lettre de Cowper à « Mr. Johnson, printer »). La note du Biographe de Crabbe (B., p. 15, n. 4) prouve que Bonnycastle était l' « accidental reviser » dont parle la note de Hayley.

entendre ses intarissables histoires et ses citations de Shakespeare, à l'accompagner jusqu'aux faubourgs champêtres de la capitale d'alors, à s'égarer ensuite, un Ovide ou un Horace à la main, à travers bois et vallons, jusqu'à ce que le soleil à son déclin et la nuit tombante forcent le promeneur attardé à cesser sa lecture ou ses recherches botaniques et à s'asseoir au pied d'une meule de foin pour y passer la nuit (1). Cette prédilection pour la science et pour les joies tranquilles d'une existence modeste se retrouvera dans toutes les œuvres du poète.

II

Au commencement de juin, un événement imprévu, une véritable révolte de la populace de Londres contre la société et les autorités établies, vint interrompre les travaux, gêner les démarches de Crabbe et porter l'épouvante dans la capitale. A cette époque, peut-être plus encore qu'aujourd'hui, un saisissant contraste éclatait entre le luxe des riches et l'avilissante misère des pauvres. Sur bien des points, Londres commençait à prendre un aspect moderne : ce n'était plus la ville décrite par Gay, avec ses rues souvent étroites, irrégulièrement pavées, coupées au milieu de la chaussée par un ruisseau creux et fétide, barré par des monceaux d'ordures ménagères. Les poteaux qui jadis protégeaient seuls le trottoir boueux contre les empiétements des lourdes charrettes, les multiples enseignes qui grinçaient sous l'action du vent, les perches où les bonnetiers suspendaient leurs assortiments de bas, les pittoresques auvents des boutiques sur le rebord desquels s'alignaient des pots de fleurs sans cesse dégouttants, tout cela avait fait place à de

1. B., p. 15.

larges artères « spacieuses, bien aérées[1] » et solidement dallées où l'on ne risquait plus, le soir, de tomber dans les caves par des trappes restées béantes. Le fameux « Fleet Ditch », ce ruisseau de vase et d'immondices, sur les rives duquel on venait manger des huîtres au temps de Gay, avait été couvert en 1769 et n'incommodait plus les narines des pauvres filles incarcérées à Bridewell et des faillis qui quêtaient à la grille de la « Fleet prison » tout près de là. De 1760 à 1771, les vieilles portes et les murailles inutiles de la Cité étaient successivement tombées pour laisser entrer l'air et la lumière. D'élégants magasins, remplis d'employés obséquieux et à la mise recherchée[2], descendaient la pente qui conduit de la cathédrale de Saint-Paul à Fleet Street; le long du Strand, surtout à Charing Cross, c'était un entre-croisement incessant de véhicules de tout genre, de diligences, lancées au galop par des cochers en tuniques écarlates, ou pénétrant dans la cour d'une hôtellerie, aux sons de la joyeuse fanfare du conducteur. Le soir, les boutiques s'illuminaient à la lueur timide des chandelles, et, dans les rues éclairées à l'huile, passaient les chaises à porteurs des élégants qui, précédés de flambeaux, revenaient du théâtre ou allaient à la mascarade.

Mais ces agréables dehors voilaient à peine une misère et une corruption inouïes. A Westminster, à Southwark, à Shoreditch, même au centre de la ville, des quartiers s'étendaient où l'on ne pouvait s'aventurer sans danger, où tout malfaiteur arrêté par la police était aussitôt délivré par « vingt ou trente camarades armés[3] ». Si le promeneur, se

1. Smollett, *Humphrey Clinker,* to Dr. Lewis (May 29).

2. Cf. Fanny Burney's *Evelina,* p. 18-9 (Bohn's Library, 1892).

3. Cf. Fielding's *Causes of the Increase of Robbers,* éd. Bell, 1889, p. 785.

dirigeant vers Charing Cross, tournait à droite, et, par Chancery Lane, entrait dans la « vaste étendue » déserte qu'on nomme encore « les champs de Lincoln's Inn », il apercevait, alignées le long des palissades, des rangées de mendiants qui trompaient la charité publique et qui, la nuit venue, « faisaient de leur béquille un assommoir[1] ». Voulait-il gagner la grande voie de Holborn ? Il lui fallait traverser les ruelles ignobles que l'on appelait, par ironie sans doute, le « parc de Whetstone », sorte d'avant-poste de la fameuse paroisse de « Saint-Giles », où venaient se réfugier les misérables, les voleurs et les filles, et tout ce qui ne cherche les capitales que pour s'y terrer. Dans les bouges qui y pullulaient, on pouvait, moyennant deux pence, se procurer un lit dans une chambre commune à des créatures des deux sexes ; un supplément d'un penny permettait de coucher à deux ou payait un demi-quart de « gin ». Quand les hommes du guet se risquaient à faire une descente de police dans une de ces maisons pleines « de la cave au grenier », il leur arrivait d'y trouver plus de cinquante personnes dont « la puanteur était telle qu'il fallait s'en aller au plus vite (2) ». Abrutie par l'ignorance et l'ivresse, vivant des vols que les nombreux recéleurs encourageaient, cette populace n'avait d'autres amusements que le jeu, les combats de coqs ou la lutte d'un ours contre une bande de chiens. De temps à autre, elle s'assemblait devant le pilori et assommait, à coups de pierres ou de briques, quelque pauvre diable qu'elle y trouvait exposé. Les jours d'exécution elle ne manquait pas d'acclamer à leur passage les condamnés qu'une ou plusieurs charrettes emportaient lente-

1. Cf. GAY'S *Trivia*, III, 132-8.

2. FIELDING'S *Increase of Robbers*, p. 784. (Rapport de « Mr. Welch, the high constable of Holborn ».) Ce que Fielding écrivait en 1750, resta vrai jusqu'en 1792, époque à laquelle la police de Londres fut complètement transformée (Cf. BESANT, *op. cit.*, p. 522).

ment vers la potence de Tyburn. Tout ce monde était prêt à descendre dans la rue à la première occasion favorable, et à commettre les pires excès.

Une explosion de fanatisme religieux se produisit précisément à Londres vers la fin de mai 1780. Sur la proposition de Sir George Savile, le Parlement avait décidé d'abroger les lois d'exception alors en vigueur contre les catholiques, et cette mesure avait provoqué la colère d'un certain nombre de protestants soupçonneux. Ils s'étaient réunis en « association », avaient mis à leur tête, comme président d'honneur, un jeune noble écossais, Lord George Gordon, député aux Communes, vaniteux de caractère et d'esprit mal équilibré. Afin de contraindre le Parlement à revenir sur son vote en lui prouvant clairement l'hostilité de l'opinion, Lord George avait fait circuler une pétition bientôt couverte d'innombrables signatures et avait déclaré qu'il ne la présenterait aux Communes qu'accompagné de tous ses partisans. En effet, le vendredi 2 juin, à 10 heures du matin, par une chaleur intense, « une foule énorme », portant des cocardes et des drapeaux bleus, chantant des hymnes et se formant en ordre militaire, était massée au sud de Londres, sur la rive droite de la Tamise, dans les « champs de Saint-George ». A midi, Lord George en personne donnait le signal du départ, et les manifestants, divisés en trois colonnes, envahissaient la Cité, le Strand et Westminster par les trois ponts qui traversaient alors le fleuve. On lisait sur leurs visages un « enthousiasme grossier, furieux » et comme plein de menaces. Deux heures plus tard, ils se trouvaient rassemblés devant le Parlement dont ils occupaient aussitôt les avenues et les corridors. Pas un député n'arrivait qui ne fût obligé d'arborer la cocarde et de crier : à bas les Papistes ; pas un lord n'était épargné : l'archevêque d'York, accueilli par des sifflets et des huées, parvenait non sans difficulté à dégager Lord Mansfield, dont la voiture était en-

foncée et dont la vie courait un grand danger. Violences inutiles d'ailleurs, car la Chambre des communes, malgré le tumulte du dehors et les instances de Lord George, refusait de prendre la pétition en considération, et, vers neuf heures, les gardes à cheval enfin arrivés faisaient évacuer les abords du Parlement. Mais la soirée ne se termina pas sans que les premiers actes de pillage eussent été commis : deux chapelles catholiques d'ambassadeurs étrangers furent saccagées et brûlées. Une accalmie trompeuse avait à peine rassuré les habitants que, le dimanche soir et pendant toute la journée du lundi, les incendies éclataient plus violents que l'avant-veille. On apprenait que la maison de Sir George Savile avait été dévastée de fond en comble, que les troupes étaient paralysées par l'inertie des magistrats civils, et que les émeutiers, furieux d'avoir vu emprisonner certains des leurs à Newgate, juraient de se venger des juges qui avaient osé les faire arrêter. Rien ne résistait plus à la populace qui, pendant deux jours, régna en maîtresse sur la ville terrorisée. On vit alors les choses les plus étranges : des gamins qui, armés de barres de fer, rançonnaient impunément les boutiquiers de Holborn, un voleur à cheval qui arrêtait les passants et refusait d'accepter autre chose que de l'or. Crabbe, témoin étonné de ces rouges saturnales, nous a raconté dans son Journal certains épisodes de la journée du mardi 6 juin. Vers 3 heures de l'après-midi, il venait sans doute d'être congédié par le portier de Lord North (1), lorsqu'il aperçut, massée devant le Parlement, une foule compacte qui barrait la route aux députés. Laissant passer les autres, elle s'empara de la personne du ministre de la marine, l'impopulaire et peu respectable Lord Sandwich, brisa les portières de sa voiture, le blessa

1. « My own business being decided » (B., p. 23), et cf. *supra*, p. 120-1.

lui-même au visage et lui fit rebrousser chemin (1). » Une escorte de fantassins et de cavaliers, mandée en toute hâte, ne rendit aucun service, forcée qu'elle fut de se retirer devant la foule toujours grossissante. Des bandes d'individus suspects, « déguenillés, sales, insolents et armés de gourdins », se montraient sur divers points de la cité et se préparaient aux exploits de la soirée. Entre 7 et 8 heures, en effet, Crabbe, revenant de Westminster où « ne restaient plus que quelques personnes tranquilles et convenables », arrivait à Newgate et « là, il assista pour la première fois à une scène de terreur et d'émeute ». La « nouvelle prison », à peine terminée après huit ans de travaux, « était un édifice superbe, très vaste et très résistant, composé de deux ailes, d'une solide construction intermédiaire, d'autres parties encore et enfin de la maison du directeur, M. Akerman. Ce dernier avait sous sa garde quatre prisonniers arrêtés au cours des désordres, et la foule était venue les réclamer ». Se heurtant à un refus, elle attaqua la maison d'Akerman, y pénétra en brisant les fenêtres et jeta dans la rue une grande quantité de meubles aussitôt entassés contre la porte de la prison et embrasés. « Les pompes arrivèrent, mais elles durent se borner, sur l'ordre des émeutiers, à protéger les habitations voisines. » Bien plus, une centaine d'agents de police, envoyés au secours du gardien-chef, virent les rangs de la foule s'ouvrir, puis se refermer sur eux, si bien qu'ils se trouvèrent aux prises avec une multitude furieuse qui s'empara de leurs bâtons et en fit des torches. Coïncidence singulière : juste à cet instant, Lord George Gordon, l'instigateur de ces troubles, entouré d'une bande de cinq cents partisans, passait dans une voiture traînée par la populace et se rendait chez un protestant non

1. B., p. 23. Crabbe semble n'avoir noté ses impressions que deux jours plus tard, le 8 juin.

moins convaincu, l' « Alderman » et député Bull. Crabbe observa « la physionomie éveillée » de ce « héros » d'un moment qui répondait par des saluts aux acclamations de la foule toujours plus excitée. A 8 heures, la maison d'Akerman était en flammes et le « spectacle était terrifiant ». Malgré la solidité de la prison, les assaillants, résolus à la détruire, avaient réussi à forcer les portes à l'aide de leviers et d'autres instruments. Maintenant « ils escaladaient le mur extérieur des cellules qui unissait les deux ailes », et, de loin, Crabbe suivait leurs opérations. « Le toit brisé, les chevrons arrachés, ils se procurèrent des échelles et descendirent. Orphée lui-même n'eut ni plus de courage, ni plus de chance; les flammes les entouraient, la troupe était attendue : cependant ils défiaient tout et se moquaient de toute opposition. » Ils empoignèrent les prisonniers par les cheveux, les jambes, les bras, par tout ce qu'ils purent saisir, les hissèrent sur le toit et leur rendirent ainsi l'air et la liberté. Crabbe vit passer devant lui douze femmes et huit hommes, les fers encore aux mains : trois d'entre eux devaient être pendus le vendredi suivant. Tous les malfaiteurs que renfermait Newgate, au nombre de trois cents, s'évadèrent ce soir-là. « Impossible d'imaginer la frénésie de la multitude ! » Après les criminels, ce fut au tour des prisonniers pour dettes d'être délivrés : la partie de l'édifice où ils se trouvaient fut, elle aussi, envahie et incendiée, et dix ou douze émeutiers, montés sur le toit enflammé, enveloppés d'un flot de fumée noire et éclairés par un brusque jet de feu, parurent réaliser pour le poète la vision des démons de Milton. En bas, la maison d'Akerman n'avait plus que ses murs, entre lesquels les incendiaires entretenaient un brasier, et, sous l'action de la flamme, « la brique rougie faisait ressembler les trous des portes et des fenêtres aux cratères d'autant de volcans. » Ici s'arrête le Journal de Crabbe, dont plusieurs pages ont été arrachées. Nous ne

savons pas ce qu'il vit des scènes non moins terribles du lendemain : l'incendie de la distillerie Langdale à Holborn où des hommes et des femmes, engourdis par l'ivresse, furent carbonisés dans des mares d'alcool embrasé, la destruction de trois autres prisons, l'attaque de la Banque, heureusement repoussée, la fusillade ouverte sur l'ordre du Roi, la sanglante répression de l'émeute (1). Mais nous pouvons être certains que le spectacle de tant de ruines, amoncelées par la folie d'une populace presque sauvage, laissa dans l'esprit de Crabbe un souvenir ineffaçable que ravivèrent plus tard les récits des excès révolutionnaires. Il comprit mieux ainsi la nécessité d'une hiérarchie incontestée, d'une forte discipline sociale, capable de refréner « les désirs déréglés et les appétits violents (2) ».

III

La tourmente passée, et les « patrons » restant sourds à l'appel du poète, il dut se remettre au travail et essayer encore de se trouver des lecteurs. Ce n'étaient pas les vers qui lui manquaient : « toutes les bagatelles qui avaient bercé ses heures d'angoisse (3) » se pressaient dans ses

1. Pour plus de détails sur ces événements, cf. LECKY, *History of England,* vol. III, p. 510 et suiv. (éd. 1890). On y trouvera une excellente liste d'autorités à laquelle il faut ajouter un passage de BEAVAN's *James and Horace Smith,* p. 29 ss., et une lettre de Ch. Burney (le père de Fanny) dans TWINING's *Recreations and Studies of a country clergyman,* p. 80-4. Notre récit est basé sur un opuscule contemporain des faits : *A plain and succinct narrative of the late riots and disturbances in the cities of London and Westminster,* 2nd ed. 1780, by William VINCENT, of Gray's Inn (*i. e.* Thomas HOLCROFT). On se souviendra aussi du *Barnaby Rudge* de DICKENS.

2. *Borough,* XIII, 83.

3. Cf. *Œuvres,* p. 576, « An Introductory Address of the Author to his poems. » Crabbe ignorant le français à cette époque, il n'y a probablement pas ici imitation directe de Boileau (Épître X).

cahiers et ses tiroirs ; fatiguées de « languir dans un obscur séjour », elles aspiraient à s'envoler aux vitrines des libraires, à se placer auprès « des princiers volumes de Pope ou du puissant Milton ». Mais il appréhendait pour elles les « dangers inconnus » de la publicité ; il savait qu'une fois parties, elles ne pourraient plus venir « chercher un refuge dans sa maison silencieuse » et il hésitait à les livrer toutes ensemble à la rigueur des critiques. Vous seriez bien avancées, leur dit-il, « si, votre ambitieux plumage arraché, vous alliez un jour souhaiter être mortes en manuscrit, si vos pages intactes allaient faire bâiller et fuir les beaux esprits, si, revêtues de robes par les soins de l'araignée, on devait vous serrer entre les *Odes* de Cibber et le *Job* de Blackmore, puis vous reléguer ignominieusement — rebut de votre éditeur appauvri — au bruyant quartier de Moorfields ou à la rue calme de Chancery Lane (1) ! Et je verrais vos espérances mourir dans quelque échoppe poudreuse, et le triste sourire de votre auteur vous vexerait comme un reproche ! » Non, sur un terrain si dangereux, il faut s'aventurer avec prudence, se faire précéder d'un « éclaireur » qui observera le « pays inconnu et nous renseignera sur sa valeur. S'il y est brutalement maltraité, ce sera pour nous le signal de la retraite ». Cet éclaireur, ce fut « *le Candidat,* épître en vers aux auteurs de la *Revue Mensuelle* » (2), dont Crabbe parvint, on ne sait comment et à quelles conditions, à faire tirer deux cent cinquante exemplaires par l'imprimeur John Nichols (3).

---

1. Où étaient alors les bouquinistes. Moorfields est devenu Finsbury.

2. *Œuvres*, p. 576. « *The Candidate,* a Poetical Epistle to the Authors of the *Monthly Review*, 4°, 1 sh. 6 p. H. Payne. » Cf. *Gentleman's Magazine,* vol. 50, p. 475.

3. Cf. *Banbury Letter.* Nichols fut choisi « parce qu'il avait publié des fragments posthumes de Dryden et d'autres poètes ».

Jamais on ne vit tant d'humilité naïve et gauche que chez ce poète anonyme. On dirait d'un campagnard embarrassé au milieu d'un salon. Les yeux baissés, le chapeau dans une main, son manuscrit dans l'autre, il sollicite « l'opinion du lecteur candide et judicieux », puis se tourne vers « les auteurs de la *Revue Mensuelle* » et leur tient ce langage : « Messieurs, je sais que vous êtes des critiques d'un mérite reconnu ; je suis au courant de vos travaux, et c'est pourquoi je vous soumets cette Épître, à vous personnellement, pensant que les autres verront là une raison juste et suffisante de ma préférence (1). Je m'adresse à vous, non pas que j'aie grand'chose à vous dire, mais parce que je voudrais savoir si, à m'entendre parler, vous me jugerez capable de dire quelque chose. Je ne suis pas de ceux, vous le remarquerez, qui, emportés par l'essor de leur imagination, écrivent dans la fougue de l'inspiration, prennent leurs chimères pour des chefs-d'œuvre de bon goût, découvrent des beautés dans leurs plus méchants vers, contemplent avec transport leurs pauvres inventions, et, manquant de prudence, repoussent tout conseil. Je ne suis pas non plus de ces souples esclaves qui s'inclinent devant la pompe royale, se prosternent devant la puissance et s'abaissent devant une couronne. Je ne suis ni délirant ni vil, ni flatteur ni présomptueux. Je méprise les extrêmes et navigue entre les deux. Je ne me soucie pas des ailes d'Icare, que la destinée emporta trop près du soleil ; je me méfie aussi des récifs du rivage, où les flots vous entraînent sans qu'on puisse vous retrouver. J'ambitionne la gloire et ne cache pas cette espérance ; je viens humblement plaider ma cause au tribunal du Savoir. Je suis avant tout circonspect, et voici pourquoi : le malheur m'a enseigné la prudence qui, depuis, ne quitte plus mes côtés ; les espérances de la vie une fois

1. « Preface to the Reader », *Œuvres*, p. 577.

évanouies, celles de la Muse s'appauvrissent : leurs flatteries perdent leur charme, et, l'expérience me montrant où étaient cachés les dangers, je me tiens sur mes gardes tout en courant (1). »

Oui, c'est bien cela que le poète devrait nous dire, et rien que cela. Que n'abandonne-t-il pas ces métaphores disparates, ces antithèses glacées, cette rhétorique d'écolier, pour nous raconter les rêves de sa jeunesse et de son adolescence, les tristesses de son âge mûr ! Il trouverait des accents émus ; son langage simple et fort toucherait ses lecteurs et ses critiques ; sa voix serait vibrante ; il se redresserait, quitterait son attitude piteuse de suppliant. Mais rien n'est plus difficile à découvrir que la vérité, toujours cachée sous l'artificiel. Le poète, emprisonné dans l'imitation de ses modèles, ne peut briser ses chaînes que si l'inspiration lui donne des forces surhumaines. Et Crabbe, en ce moment, n'est pas inspiré. S'il veut nous dire à quelle expérience pénible il doit sa « prudence », il se souvient des « visions » d'Addison, des allégories de Pope dans la *Forêt de Windsor* ou la *Dunciade,* et voici ce qu'il invente : Par une nuit d'hiver où le vent faisait rage, près d'un édifice en ruines, recouvert de mousse « comme d'une large barbe », retentissant de sourds échos et de l'ululement des hiboux pourchassés, il a rencontré « un sage aux vêtements usés jusqu'à la corde et retenus par de flexibles liens d'osier, à la poitrine bronzée par les rafales du vent d'est », à la tête chenue, chargée de plus de quatre-vingts hivers. C'était un pêcheur, semblait-il, s'avançant « à pas lents sur le sol détrempé », et le poète, auquel des cheveux blancs inspirent toujours le respect, s'est approché de lui avec déférence : « Mon père, lui a-t-il dit, apprenez-moi quels sont les plaisirs et les peines des pauvres, car, s'il fut un temps où,

1. *Œuvres,* p. 577, vers 49, 57-61 ; 31-2 ; 21-2 ; 75-8 ; 83-8.

cédant à mes illusions, je me croyais entouré d'un horizon de félicité divine, je ressemble maintenant à Moïse qui, de loin, vit couler l'huile et le vin dans les vallées de ses rêves et contempla un bonheur qu'il ne goûta jamais. Mes espérances mourantes m'arrachent un triste adieu et la Crainte m'informe que j'irai vivre avec vous. » « Mon fils, répondit « le Sage », fais taire ces soucis : la condition que te choisiront les dieux sera pour toi la meilleure... Et je vois d'autres pensées régner sur ton cœur : la couronne du poète t'inspire de vaines rêveries, et ta mauvaise étoile te destine à écrire... Ne sois pas trop ardent dans cette course ardue, ne risque pas tout à la fois : économise sagement tes richesses, et que tes labeurs soient publiés l'un après l'autre ; il se peut que, quelque beau jour, les critiques capricieux tombent sur un heureux passage et t'accablent de leurs bontés... : épie l'instant favorable qui te donnera le succès. » Quel est donc ce pêcheur doué d'une sagesse si profonde ? C'est plus qu'un homme, c'est un dieu : soudain, le poète le voit grandir ; « la blancheur de ses cheveux se change en une teinte dorée ; sur ses épaules flotte un manteau bleu d'azur : fantôme souriant de jeunesse et de beauté, il part, sur ses ailes aériennes, pour son bienheureux séjour (1). »

Faut-il tant d'apparat pour exprimer une idée si simple et l'exprimer si froidement ? Que d'efforts pour un si pauvre résultat ! Et Crabbe, toujours timide, se retourne vers les arbitres du goût : « Pensez-vous, reprend-il, que je puisse donner l'essor à mes espérances et que je réussisse ? Je n'ambitionne ni les dépouilles des Indes, ni le faste des orgueilleux « nababs », ni même l'or que le Gange lave ou recèle. Puisse seulement la Vertu, plus brillante que le soleil de midi, accorder à mes humbles prières ses joies pures ! Que d'autres chantent les exploits des héros, de

1. *Candidate*, 89-162.

l'irrésistible Wolfe qui tomba en plein triomphe, de Rodney dont la gloire nous arrive sur les ailes de l'aigle : pour moi, j'aspire à célébrer dans mes hymnes inspirés la miséricorde divine, l'attribut le plus aimable de l'éternel souverain de l'espérance et de la pensée ; je voudrais aussi en maints accords amples et doux chanter l'amour, le maître incontesté de mon cœur, revivre mes rêves d'écolier, peindre le sourire des jeunes filles ou le ressentiment des nymphes des bois, décrire enfin l'exquise matinée d'été où, pour la première fois, j'entendis le chant de cette sirène, la Muse, où je cédai à sa magie et vénérai ses charmes. Dites-moi s'il me faudra renoncer à ces joies stériles, si je dois désespérer de suivre à la postérité les fils de l'imagination qui m'y ont précédé (1). »

Voici bien un poète animé des meilleures intentions. Il aime la piété et la vertu plus que l'argent ; si la critique le lui permet, il chantera les louanges de la Divinité et de Mira ; lui qui autrefois décrivit, non sans quelque vigueur, la bruyante gaieté de buveurs à l'auberge, il ne pense plus qu'à ébaucher quelque innocente pastorale sous un ciel arcadien. Il s'efforcera de parer ses vers de toutes les élégances de la rhétorique et du style de Pope, prodiguera les abstractions personnifiées (2), les pointes et les allitérations (3), fera voisiner la Bible et la mythologie. Si les « au-

1. *Candidate,* 166-335.

2. Cf. « Ambition's plumage » (*Introductory Address,* p. 576, 13), « Fancy's bow » (*ibid.,* 43), » Genius' wings » (*ibid.,* 44), « Fame, Envy, Fate » (*Candidate,* p. 579, 217-8), etc., etc.

3. Cf. *Candidate,* p. 577, 36 :

> But he whose soul...
> Nor meanly flatters power, nor madly flies.....

P. 579, 219 :

> ... Crimson'd fields, where Fate, in dire array,
> Gives to the *breathless* the *short-breathing* clay.

teurs de la *Revue Mensuelle* » ne sont pas satisfaits de tant de modestie et de bonne volonté, ils seront difficiles. Leur réponse ne se fit pas attendre ; un mois sans doute après la publication du poème (1), son auteur était informé que « ses rimes n'avaient pas toujours paru correctes (2), que ces petites taches pourraient facilement disparaître d'une seconde édition, et qu'en ce cas il faudrait aussi songer à corriger un défaut essentiel : le manque d'un sujet capable de faire une forte impression sur l'esprit ». C'était un de ces « éloges mutilés » que Crabbe avait repoussés d'avance (3), mais il le trouva préférable à l'éreintement (4) ironique que lui infligèrent les rivaux de la *Revue Mensuelle,* les redoutables juges de la *Revue Critique.* Ces derniers parlaient ainsi : « L'auteur anonyme de cette épître en vers est, semble-t-il, un infortuné qui, souffrant depuis longtemps d'une démangeaison d'écrire, a demandé humblement l'avis et le secours du Dr G... (5) et de ses collègues de la faculté intéressés dans la *Revue Mensuelle.* Il est à remarquer que le malade ne tient nul compte de nous,

---

1. Le *Candidate* fut, je crois, composé en juin-juillet et imprimé en août 1780 (et non « early in 1780 », comme le dit B., p. 15). Les articles de la *Monthly Review* et de la *Critical Review,* tous deux parus en septembre (et non en août, B., p. 15), durent suivre la publication de très près.

2. « Beside some few other trifling inaccuracies, his rhymes are not always regulated by the purest standard of pronunciation : for instance, shone-moon (cf. p. 579, 266-7), gods-abodes (*ibid.*, 304-5) », licences pourtant moins blâmables que les suivantes : stoop-hope (p. 576, 45-6, et p. 577, 41-2), road-good (p. 580, 326-7).

3. « And damn me not with mutilated praise » (p. 580, 360).

4. L'expression est de Crabbe lui-même dans sa troisième lettre à Burke (Appendice I) : « My patrons spoke of my poem rather favourably ; but Messrs the *Critical Reviewers* trimmed me handsomely. »

5. Dr. Griffiths, l'exigeant « employeur » de Goldsmith et le fondateur de la *Monthly Review* en 1749.

rédacteurs à la *Revue Critique,* et cependant nous sommes assez connus pour notre habileté à extirper ce genre d'affections... Bien que nous n'ayons pas reçu d'honoraires, nous allons lui donner notre avis, — gratis. Dans son cas, comme dans presque tous les autres, c'est la tempérance qui est le grand spécifique; notre ordonnance se réduira donc à ces quelques mots : *Abstine a pluma et atramento.* » Suivent un certain nombre de citations que l'écrivain s'efforce de rendre ridicules et de reproches souvent justifiés(1). Pour conclure, le spirituel critique émet l'opinion que « si ce Candidat se présente dans la circonscription du Parnasse,

---

1. Par exemple des incorrections, comme (p. 579, 217) :

Heroes born...

Whom Fame anoints, and Envy tends whose grave,

ou (*ibid.*, 257) :

Nor Flattery's silver tale, nor Sorrow's sage (tale),

sans compter des fautes de grammaire que le critique ne signale pas : (P. 579, 277) :

Such is that sound, which fond designs convey (*pour* conveys);

(P. 579, 316) :

Let those whose ill-us'd wealth their country fly (*pour* flies);

ou une choquante impropriété de termes comme celle-ci (p. 577, 51) :

As busy Thought her wild creation apes,

c'est-à-dire probablement « imitates, draws ».

Par contre, la *Critical Review* blâme très injustement l'un des meilleurs vers du passage où Crabbe décrit la « matinée d'été » que l'apparition de la Muse a rendue si radieuse pour lui. Il est au bord de la mer, « près d'une ruine qui tombe en poussière et qui fut autrefois l'orgueil d'une cité » (p. 579, 281 ; c'est évidemment de Dunwich qu'il s'agit : cf. *supra,* p. 45) :

The glowing east in crimson'd splendour shone,

What time the eye just marks the pallid moon;...

The vivid dew hung trembling on the thorn,

And mists, like creeping rocks, arose to meet the morn (P. 579, 266-72).

Le critique, qui sans doute n'avait jamais traversé la Manche et ne s'était pas trouvé pris dans un banc de brouillard, ne peut comprendre que l'on compare des brouillards à des rochers, et surtout à des « rochers rampants ».

il sera très vraisemblablement inéligible, car il ne paraît pas posséder un pouce de terre dans ce pays-là ». Ingénieuse plaisanterie qu'une troisième revue, le *Gentleman's Magazine*, reproduisit un mois plus tard (1). Faut-il s'étonner que de tels articles aient détourné le public de ce très médiocre poème et découragé l'auteur ? Au bout d'un an, les deux cent cinquante exemplaires imprimés par Nichols étaient probablement encore dans le magasin de l'éditeur H. Payne (2). Ils avaient eu le sort tant redouté par Crabbe : ils faisaient partie « du rebut du libraire appauvri ».

IV

Restait une autre ressource : à défaut d'un public, le poète, rendu plus prudent par ces humiliations répétées, pourrait peut-être trouver des souscripteurs à une œuvre nouvelle, et se procurer ainsi quelque argent pour lui-même et quelques garanties pour son futur éditeur. Il choisit, entre tous ses manuscrits, une pièce composée l'année précédente à Aldborough, celle qu'il devait intituler plus tard la *Bibliothèque* (3), fit circuler des prospectus parmi ses connaissances, surtout à Beccles, et obtint

1. Numéro d'octobre (vol. 50, p. 475), cité par B., p. 16.

2. C'est du moins ce qui ressort d'un passage de la troisième lettre à Burke (Appendice I) : « 250 copies... which I believe are now (June 26, 1781) in the warehouse of Mr. Payne the bookseller, as I never heard of any sale they had », ce qui semblerait prouver que, lorsque dans son *Esquisse autobiographique* de 1816, citée par B., p. 15, Crabbe attribua son désappointement à une prétendue « faillite » de Payne, il commit une erreur.

3. Cf. Appendice I : « I am desired to send my poem in whatever manner it comes out... » Ainsi se trouvent expliquées deux expressions de la première lettre à Burke (B., p. 26), restées jusqu'ici très obscures : « ... my little work... copies of the enclosed Proposals ».

aisément de Lord Rochford, voisin de M. Tovell[1], l'autorisation de lui dédier « un livre pur de toute satire personnelle et d'allusions politiques ». Mais ce grand seigneur peu généreux eut soin d'informer le poète qu'il devait compter moins sur sa dédicace que sur le mérite de son œuvre pour se tirer de misère. A Beccles, la famille Elmy, grâce à ses relations, réunit environ cent cinquante souscripteurs. C'était assez pour commencer l'impression. Malheureusement, elle traîna en longueur et Crabbe s'aperçut bien vite que les frais ne lui laisseraient aucun profit. Il ne fallait rien attendre de cette entreprise.

Toutes ses espérances avaient successivement sombré. Déjà, à la fin de mai 1780, nous l'avons vu réduit aux derniers expédients, et nous ignorerions encore comment il put atteindre, même péniblement, le mois de février 1781, s'il n'en avait fait la confidence dans une de ses lettres à Burke[2]. Il fut secouru par une main dévouée, celle de Mira. « Cette famille de Beccles, dit-il, à qui je dois tant de marques d'attention et tant de preuves de sollicitude désintéressée, m'a envoyé de temps à autre le produit de ses économies, et, si elle n'a pas fait davantage, c'est que je lui ai caché la gravité de ma situation, ne voulant pas entraîner dans mes erreurs et mes infortunes une famille très heureuse et très bonne où je suis accueilli avec une sincérité vraie, où je suis traité comme un fils par une mère qui, en toute prudence, ne peut guère s'applaudir que sa fille ait formé un tel attachement. » Mais cet appui, quelque précieux qu'il lui fût, ne pouvait le soutenir longtemps dans sa lutte contre l'obscurité et l'indigence : vers la fin de février,

---

1. Cf. *supra*, p. 63. De plus, Lord Rochford était le frère de R. Savage Nassau que Crabbe connaissait et qui avait représenté Malden aux Communes. (Appendice I et B., p. 26.)

2. La troisième (ou *Bunbury Letter*) : voir Appendice I.

I am sensible that [illegible] your Talents to
=gise for the Freedom I now take but I have a
which however simply urged will with a Mi
like yours Sir procure me Pardon; I am one of tho
=casts in the World who are without a Friend wi
Employment & without Bread. Pardon me a shor
I had a partial Father who gave me a better Educ
than his broken Fortune would have allow'd & a be
than was necessary as he could give me that one
I was design'd for the Profession of Physic, but
having sufficient to compleat the requisite Stude
the Design but served to convince me of a Parent's
=fection, & the [illegible] occasion'd. In April la
I came to London with 5 £ & flatter'd myself it
sufficient to supply me with the common Necess
of Life, til such of my Abillities should procure m
more; of these I had the highest Opinion & a p
=cal Vanity contributed to my Delusion; I knew
of the World & had read Book only; I wrote
fancied Perfection in my Compositions, when I
wanted Bread they promised me Affluence, &
sooth'd me with Dreams of Reputation, whil
my Appearance subjected me to Contempt.

Time, Reflection, & Want, have shewn me my
Mistake; I see my Trifles in that which I think
the true Light, & whilst I deem them such, have y
have yet the Opinion that holds them Superio
to the ordinary run of Poetical ~~[illegible]~~ Publication

P. I had some knowledge of the late Mr. Nassau
the Brother of Lord Rochford; in consequence of
which I ask'd his Lordship's Permission to inscri
my little Work to him. Knowing it to be free from
all Political Allusion & personal Abuse it was no
material Point to me to whom it was dedicated; H
Lordship thought it none to him & obligingly cons
to my Request -

LA PREM

le moment arrivait où, comme à Aldborough dix mois auparavant, il serait obligé de se déclarer vaincu. Son propriétaire et la perspicace Mme Vickery, connaissant sa pauvreté et le croyant sans amis, le trompaient, le poursuivaient de leurs affronts et de leurs menaces, et l'avaient forcé à signer un billet de sept livres sterling sous peine de se voir arrêter pour une dette d'environ quatorze livres qu'il avait contractée envers eux. L'échéance venue, il ne pouvait payer. En vain avait-il écrit à Beccles : Mme Elmy était trop pauvre pour lui fournir cette somme ; en vain avait-il exposé son cas à Lord Rochford, avec prière de lui avancer cet argent pendant un mois, jusqu'à ce qu'il pût toucher le montant des souscriptions. Il n'avait pas reçu de réponse et craignait d'avoir froissé le comte par son insistance. Il avait dû se reconnaître insolvable, solliciter, implorer même une semaine de répit qui lui avait été accordée comme une faveur insigne. Il savait qu'au bout de ces quelques jours, la prison l'attendait ; il ne trouvait rien à se reprocher que son imprudence et sa témérité, causées et en partie excusées par son inexpérience ; il pensait que si sa situation était connue, quelqu'un lui viendrait en aide (1). Il résolut de s'adresser à celui qui, entre tous ses contemporains, lui paraissait réunir les plus brillantes qualités ; mû par une inspiration heureuse, il écrivit à Edmund Burke, « l'un des premiers parmi les Anglais, l'un des plus grands parmi les hommes par l'étendue et la force de sa pensée (2) ».

Cette fois, la requête de Crabbe allait être entendue. Sa lettre, dont le manuscrit nous a été conservé (3), n'est pas datée ; elle fut remise, croyons-nous, vers la fin de février

1. Cf. première et troisième lettres à Burke (B., p. 26, et Appendice I).

2. *Esquisse autobiographique* (1816), citée par B., p. 25.

3. Nous en publions ci-contre le fac-similé.

ou le commencement de mars 1781, à la porte de la maison que Burke occupait alors dans Charles Street, près de Saint James's Square (1). Elle est franche et sincèrement émue, sans présomption et sans humilité excessive : il est visible que le poète parle à un homme de lettres en qui il a confiance et non plus à un noble, dont les titres et la puissance l'avaient intimidé et ébloui. Il fait en quelques mots le récit des épreuves de sa jeunesse et de ses déconvenues à Londres : « Je sens bien, dit-il, qu'il me faudrait tout votre talent pour justifier la liberté que je vais prendre ; mais j'ai une excuse qui, même présentée en termes très simples, m'obtiendra l'indulgence d'une âme comme la vôtre : je suis, Monsieur, un de ceux que le monde repousse et laisse sans amis, sans emploi et sans pain... Mon père, par excès de bienveillance, me donna plus d'instruction que ne le permettait sa médiocre fortune, plus qu'il ne m'en fallait, puisqu'il ne pouvait me donner autre chose. Il me destinait à la médecine, mais, n'ayant pas de quoi me faire achever les études requises, son projet n'eut d'autre résultat que de me convaincre de son affection et de l'erreur qu'elle avait causée. Au mois d'avril dernier, je vins à Londres avec trois livres sterling, me flattant qu'elles suffiraient aux nécessités de la vie, jusqu'à ce que mon mérite pût me procurer d'autres ressources ; j'avais une excellente opinion de moi-même, et ma vanité de poète contribuait à entretenir mes illusions. Je ne connaissais guère le monde, n'ayant lu que des livres : j'écrivais et croyais trouver la perfection dans mes œuvres ; quand je manquais de pain, elles me promettaient l'opulence et me berçaient dans des rêves de gloire lorsque ma mise m'exposait au mépris. Le temps, la réflexion et l'indigence m'ont prouvé mon erreur. J'apprécie mes bagatelles à ce qui est, je pense, leur juste valeur, et, tout en les

1. Morley's *Life of Burke* (English Men of Letters, ed. 1889), p. 87.

considérant comme telles, je les crois encore supérieures à la moyenne des vers qui se publient. » Le silence de Lord Rochford et les exigences de son propriétaire l'ont réduit au désespoir. « Vous devinerez, ajoute-t-il, à quoi tend cette longue introduction. Je m'adresse à vous, Monsieur, comme à un homme de bien et aussi, permettez-moi de le dire, comme à un grand homme. Je n'ai d'autre droit à votre appui que mon malheur. Il n'est pas aisé de se faire à la pensée d'aller en prison, et j'ai la lâcheté de redouter un tel dénouement de toutes mes incertitudes. Pouvez-vous, Monsieur, en quelque mesure que ce soit, m'aider sans inconvénient ? Désirerez-vous des preuves de ma véracité ? Je me suis trompé moi-même, mais je n'ai pas à me reprocher d'avoir trompé autrui. Laissez-moi, si je le puis, intéresser votre compassion. Je n'ignore pas que la richesse et la grandeur sont assaillies par une foule de solliciteurs et que l'on est forcé de ne pas accorder les requêtes de personnes que l'on sait être dans la misère : aussi est-ce avec un lointain espoir que j'ose demander une telle faveur. Vous me pardonnerez, Monsieur, même si vous ne jugez pas à propos de me secourir. Il est impossible que des sentiments comme les vôtres n'émanent pas d'un cœur sensible et généreux. Je reviendrai demain, Monsieur, et, si je n'ai pas le bonheur de trouver crédit auprès de vous, je devrai me résigner à ma destinée. Mon existence m'est devenue une souffrance, et tous ceux qui me sont proches et chers s'affligent de ma misère. Ces liens d'amitié qui autrefois étaient une source de bonheur, rendent maintenant l'adversité plus amère ; ma seule espérance est qu'une vie si tristement commencée se termine rapidement, et cette perspective n'est pas sans me donner quelque consolation, dont je ne devrais pas, il est vrai, me vanter. Je reste avec le plus grand respect, Monsieur, votre obéissant et très humble serviteur. » Après avoir remis cette lettre, accompagnée d'une copie de la

Bibliothèque et de son prospectus, Crabbe, en proie à une agitation irrésistible, passa la nuit à arpenter le pont de Westminster(1).

Sa destinée était tout entière entre les mains de l'orateur et de l'écrivain qui, depuis quinze ans, avait conquis sur le Parlement et le public une influence toujours croissante(2). Sans être jamais parvenu aux plus hautes dignités, Burke n'en reste pas moins le plus illustre des hommes d'État en Angleterre au dix-huitième siècle. Il est le seul dont les discours aient gardé un intérêt durable, indépendant des querelles du moment, le seul dont les pamphlets s'inspirent de principes et de doctrines politiques d'une portée universelle. Ces rares qualités de ses écrits sont dues, non seulement à la force de sa pensée et à l'étendue de ses connaissances, mais encore à la richesse de sa nature et à la beauté de son caractère. Peu d'hommes possédèrent à un plus haut degré le plus exquis, le plus dangereux aussi, de tous les dons de l'esprit et du cœur : l'imagination sympathique qui permet, par l'intuition seule, de se substituer à autrui, de sentir et de penser à l'unisson des âmes les plus différentes de soi-même. De 1774 à 1777, il avait soutenu, avec autant d'éloquence que de désintéressement et de clairvoyance, la cause des colons américains en révolte contre l'impuissance tracassière de George III et de Lord North; en 1788, il devait se faire le défenseur des Hindous pressurés, trompés et massacrés par l'impitoyable proconsul Warren Hastings, et

1. C'est du moins ce qu'il déclara, quarante et un ans plus tard, à sir Walter Scott, cf. la lettre de Lockhart, B., p. 79 : « The night after I had delivered my letter at his door, I was in such a state of agitation that I walked Westminster Bridge backwards and forwards until daylight. »

2. « Perhaps, if we were to point out the period of his life when he stood on the highest ground as a public man, in the estimation of all parties, we should name the year 1781 », nous dit WRAXALL, dans ses *Historical Memoirs*, éd. 1904, p. 354.

si, plus tard, il condamna la Révolution française avec une passion qui alla parfois jusqu'au délire, ce ne fut pas seulement parce qu'il crut voir dans ce soulèvement populaire la marche à l'abîme d'une société emportée par la violence, mais aussi parce qu'il avait contemplé jadis, dans la chapelle de Versailles, la future reine Marie-Antoinette, resplendissante de jeunesse et de beauté. Il était à la fois chevaleresque et réaliste, opportuniste et enthousiaste. Il avait fait ses débuts dans la carrière littéraire avant d'entrer dans la vie politique ; il avait connu Goldsmith et fréquentait Johnson : il savait au prix de quelles épreuves ils avaient gagné leur gloire. Nul n'était mieux préparé à écouter avec bienveillance la requête du poète et à lui faire à lui-même un sympathique accueil. Lorsque Crabbe se présenta le lendemain, il fut reçu et secouru. Ses dettes furent évidemment payées et les moyens de vivre lui furent donnés pour qu'il pût se remettre au travail. Burke « l'avait empêché de sombrer » et allait guider ses premiers pas sur le rivage (1).

V

Protecteur éclairé et critique bienveillant, Burke commença par lire « un grand nombre de compositions diverses que le jeune homme lui soumit avec timidité sans doute, mais aussi avec la confiance élastique et vivace que donne l'inexpérience (2) ». Il fut pour le poète un juge impartial qui lui apprit bien vite à apprécier ses écrits à leur véritable valeur et, en même temps, un ami plein de sympathie et de tendresse qui, « dans l'instant même où il condamnait, trou-

1. Deuxième lettre à Burke du 27 mars 1781 : « You have saved me from sinking and supported me on shore... »

2. *Esquisse autobiographique,* citée par B., p. 27.

vait quelque sujet d'éloges. Crabbe eut parfois la satisfaction de s'entendre dire que, si ses vers étaient mauvais, ses idées valaient mieux et qu'à côté des défauts habituels aux écrivains inexpérimentés, il avait souvent le mérite de penser par lui-même. » Entre tous ces manuscrits, Burke choisit, en vue d'une publication prochaine, la *Bibliothèque,* depuis longtemps promise aux souscripteurs de Beccles(1). Il engagea l'auteur à retoucher son œuvre et, le 27 mars, Crabbe lui envoie « une copie du poème sous sa première forme », ainsi qu'une copie corrigée, destinée à être imprimée dès que Burke l'aura relue et qu'un éditeur aura été trouvé(2). Deux mois s'écoulèrent, pendant une partie desquels Crabbe, quittant son galetas de Bishopsgate street, habita Beccles avec la famille Elmy, augmenta d'une cinquantaine de noms la liste de ses souscripteurs et mit la dernière main à son poème. De retour à Londres, il écrit à Burke, le 26 juin, « qu'il compte lui soumettre au plus tôt une nouvelle copie de son œuvre, corrigée de son mieux(3) ». Burke, de son côté, exerçant son influence en faveur de son protégé, avait lui-même porté à l'éditeur Dodsley le manuscrit de la *Bibliothèque* et s'était donné la peine d'en lire et d'en commenter

1. B., p. 27 (*Esquisse autobiographique*) : « Among those compositions were two poems of somewhat a superior kind : the « Library » and the « Village » : these were selected by Mr. Burke. » Ceci fut écrit par Crabbe lui-même en 1816, mais il paraît fort probable qu'en mars 1781, il n'existait du *Village* que quelques vers isolés et pas même une ébauche de l'ensemble. Aucune des lettres de 1781 ne mentionne le *Village.*

2. Seconde lettre à Burke, datée de « B. Street, March 27, 1781 » (publiée dans la *Correspondence of the Rt. Hon. Edm. Burke,* edited by Earl Fitzwilliam and Lieutenant-general Sir Richard Bourke, en 4 vols. 1844, vol. II, p. 413-415) : « Sir, I have ventured to trouble you once more, by sending a copy of my poem in its former state, and that which (if it has merit enough to deserve your correction), I will endeavour to get printed as expeditiously as possible... »

3. *Bunbury Letter* (Appendice I).

un bon nombre de passages. « M. Dodsley, nous dit Crabbe dans son *Esquisse autobiographique*(1), écouta cette lecture avec tout le respect dû à son interlocuteur, avec toute la bienveillance que l'auteur pouvait souhaiter; sa réponse eut toute l'obligeance qu'un jeune candidat à la gloire poétique peut raisonnablement attendre d'un libraire. Il déclara que, s'il avait refusé de courir aucun risque personnel, c'était parce que nul ne pouvait se prononcer sur les chances de succès, le goût de la ville étant trop capricieux et trop incertain; il ajouta qu'il avait le plus grand respect pour l'opinion favorable de M. Burke sur ces vers, opinion qu'il partageait jusqu'à un certain point, et que, tout en refusant de s'exposer aux hasards de la publication, il aiderait de son mieux M. Crabbe et son poème. » Ce qui signifiait que le prudent Dodsley ne se souciait pas d'acheter la *Bibliothèque,* mais qu'il était tout prêt à l'imprimer pour les deux cents souscripteurs. Dans ces conditions, le poème parut le 24 juillet(2) et le « bon libraire », fidèle à sa promesse, fit à ce petit in-quarto une réclame qui lui assura un certain succès. Dodsley, qui pourtant tenait fort à l'argent, poussa même la générosité jusqu'à donner à Crabbe les profits de la vente et de l'impression.

La *Bibliothèque* est un de ces poèmes à la fois descriptifs, didactiques et satiriques que le dix-huitième siècle produisit à foison en Angleterre comme en France. Aucun symptôme ne décèle mieux le déclin et la perversion du sentiment poétique que le choix de tels sujets et que cette triste éclosion de pâles copies ou d'imitations indirectes des *Géorgiques*.

---

1. Citée par B., p. 27.

2. En juin, d'après B.: cf. *Œuvres,* p. 101, n. 1: « The Library appeared anonymously in June 1781. » Mais le 26 juin (*Bunbury Letter*), Crabbe était encore en train de la corriger et, dans le *Public Advertiser* du 24 juillet, on lit : « This day is published, 4°, 2 sh., The Library, a Poem. »

On peut dire que Virgile mal compris exerça sur la littérature anglaise de ce temps une influence néfaste. Il suggéra aux écrivains l'idée qu'un certain nombre de descriptions, accompagnées de quelques préceptes et agrémentées d'extravagantes digressions, pouvaient constituer un poème. Ses copistes infidèles oublièrent cette vérité que « toute description verbale et nue, quelle qu'en soit l'exactitude, ne saurait avoir le moindre effet, si elle ne s'aide d'un style qui traduit un sentiment vif et puissant[1] ». Aussi choisirent-ils trop souvent des sujets incapables de produire la plus faible émotion en eux-mêmes ou chez le lecteur[2]. C'est ainsi que le facétieux John Philips s'avisa qu'il serait original de chanter les vertus du « Cidre » et la culture de la pomme en vers miltoniens. Il trouva dans les effluves de la jaune liqueur une ivresse poétique des plus calmes. Un demi-siècle plus tard, le pauvre Christopher Smart s'égara dans sa « Houblonnière » et nous y laissa endormis ; le très respectable pasteur anglican John Dyer, peintre et paysagiste à ses moments perdus, s'offrit à nous enseigner l'art d'élever et de tondre les moutons, et le candide James Grainger, docteur en médecine, en arrivant aux Antilles, conçut et mit à exécution le projet « d'écrire un poème sur la culture de la Canne à sucre ». Ne soyons donc pas étonnés si Crabbe, encouragé par ces exemples, résolut de décrire une Bibliothèque. Le sujet avait au moins le mérite de la nouveauté.

Suivons ce poète-bibliothécaire qui se fait notre guide ; contemplons avec lui « cette scène spacieuse, ce vénérable dôme, ce noble réceptacle[3] » de richesses intellectuelles ;

---

1. Burke, *Essay on the Sublime and Beautiful* (1756) : éd. Cassell (National Library, 1891), p. 191.

2. Il n'y a guère d'exception que pour quelques passages du *Naufrage* de Falconer et pour la plus grande partie de la *Chasse* de Somerville.

3. Nous citons d'après le texte de la première édition (anonyme), que

parcourons avec un religieux respect ces avenues silencieuses où sont les monuments durables des morts. « Des morts ! semblent s'écrier mille voix qui nous répondent : ce sont ici les tombes de ceux qui ne peuvent mourir ; couronnés d'une gloire éternelle, ils planent au-dessus de nos petites querelles éphémères, dont ils se rient. » Saluons donc ces immortels, dont chacun dans sa sphère brille comme un Jupiter des lettres ; saluons aussi les astres secondaires de ce ciel, la foule des divinités plus humbles et sans nom qui s'aventurèrent dans le dédale de l'histoire et de la science, de la philosophie et de la poésie. Regardons leurs œuvres qui, en silence et en ordre, sont alignées devant nous : les lourds in-folio en tête, troupe imposante, puis les in-quarto en files bien ordonnées et les légers in-octavo qui couvrent une vaste plaine ; plus loin, sur des rayons plus fréquentés, se tiennent les in-douze en humbles rangées, et l'ensemble se complète par des bagatelles jetées pêle-mêle, par la dernière comédie peut-être ou une revue en haillons. Examinons la forme, la taille et l'extérieur de ces livres qui nous révèlent ainsi la manière et même l'esprit de leurs auteurs(1) ; ces ais pesants, revêtus de cuir, ces amples fermoirs en métal résistant, ces feuillets serrés qu'on n'ouvre plus depuis des siècles, le rouge terne des tranches de ces pages bien remplies, les solides arêtes qui plissent ce large dos où le

---

nous avons numéroté. La *Bibliothèque* nous est parvenue sous trois formes : la première, remontant, je crois, à 1779, est celle du manuscrit de M. Murray, dont B. a reproduit (quelquefois inexactement) certains fragments (cf. les notes des *Œuvres*, p. 101-105, 108, 110-111) ; la deuxième est celle de l'édition de 1781 (reproduite dans la seconde édition de 1783, signée de Crabbe) ; la troisième, celle de 1807, réimprimée dans les *Œuvres* (p. 101-113). On trouvera à l'Appendice II la comparaison des deux textes de 1781 et de 1807.

1. *Œuvres*, p. 104, 143-156. Tout ce passage a été ajouté en 1807, ainsi que les vers 157-178. C'est peut-être le plus remarquable de tout le poème.

titre se lit encore en lettres d'or fanées : ce sont là les indices d'un travail profond et pénible, l'œuvre d'un laborieux candidat à une renommée durable ; pas une oiseuse plaisanterie, pas un vers badin ne peuvent se cacher dans les profondeurs de cet imposant volume ; pas une pensée enjouée ne compromet la gravité du style ; pas une expression gaie ne provoque un sourire fugitif. Aussi nul ne vient plus troubler le repos de ces pages dont l'immortalité sera un long sommeil ; elles pourraient maintenant se passer de ces chaînes lourdes et massives qui les retiennent à leur berceau. Esprits légers que nous sommes, nous leur préférons aujourd'hui des extraits et des abrégés, des brochures et des pamphlets politiques, des comédies ou des vers(1).

C'est que nous lisons surtout pour nous distraire de nos ennuis. Ici, le poète, laissant ses descriptions exactes, mais froides, se fait didactique et un peu d'émotion tremble dans sa voix. Sans que nous nous en apercevions peut-être, il va nous parler de lui-même : « Quand l'âme est attristée, nous dit-il, quand, accablée d'ennuis et d'afflictions, elle parcourt le monde, cherchant en vain le repos, quand tous les objets qui paraissent en vue participent à sa mélancolie et semblent abattus comme elle..., c'est en vain que nous nous réfugions dans le silence de la campagne ; le souci flétrit l'éclat des plaines fleuries, le souci voile de nuages les rayons du soleil de midi, soupire dans les bosquets et murmure dans les ruisseaux... ; une existence trop calme ne fait que réfléchir avec plus de fixité l'image de nos malheurs ; il faut de fortes brises et de légers nuages au ciel pour disperser nos tristes pensées à mesure qu'elles naissent ; il faut que l'esprit soit occupé de menus soucis pour que l'âme soit allégée du fardeau que le repos et la raison lui ont laissé. » Où trouver ces tristesses calmantes qui, en

1. *Œuvres*, p. 104, vers 157-158, 173-174, 195-196.

s'unissant aux nôtres, emporteront notre douleur et nous communiqueront cette affliction plus légère que les cœurs sensibles éprouvent sans regret, sans même vouloir en être guéris? Ces précieux consolateurs, ces « médecins de l'âme », ce seront, pour nous comme pour le poète, « les livres ». En nous montrant des infortunes pires que les nôtres, ils nous réconcilieront avec notre destinée; ils feront mieux encore : ils nous ouvriront de nouvelles perspectives et nous enseigneront à vivre ; amis sincères et toujours accessibles à tous, ils ne fuiront pas d'un air maussade la foule des suppliants, et ils diront aux sujets ce qu'ils disent aux rois[1].

Ces sages réflexions terminées, le bibliothécaire se retourne vers ses rayons et nous décrit de nouveau ses livres, non plus d'après leur forme, mais d'après leur contenu. Il s'arrête avec complaisance devant les ouvrages de science et de philosophie morale, nous montre un volume de botanique et peint, dans un style qui annonce Erasmus Darwin[2], la génération des plantes : « Elles font leur couche féconde de toutes les prairies embaumées...; les collines, les vallées et les bosquets nourrissent leur flamme tranquille et favorisent leurs silencieuses amours ; ici résident, au milieu d'un faste royal et d'époux qui sont leurs esclaves, des reines semblables aux Amazones d'antan ; là, un mari tout-puissant vit comme un Turc et comble de bonheur tout son brillant sérail ; ailleurs, dans les chambres secrètes, à l'abri des regards, une race timide s'enivre d'ardeurs cachées, tandis que d'autres fiancées, plus hardies et somptueusement parées, attendent en plein jour leurs futurs époux qui, dans des régions éloignées, sont instinctivement partis sur les ailes de l'amour et volent, emportés par le souffle des

1. *Œuvres*, p. 101, vers 1-50.

2. Dont les *Loves of the Plants* parurent en 1789.

vents fécondants(1). » Au sommet de l'échelle des êtres, l'homme arrête nos regards par le mystère de sa nature morale et le spectacle de ses passions. Voici des livres qui, « à peu de frais, donneront à l'inexpérience la sagesse des philosophes », et nous montreront que, si certains d'entre nous, « charmés par la vertu, brûlent d'un feu sacré », si d'autres, séduits par le vice, obéissent à leurs grossiers appétits, la plupart, tantôt vicieux et tantôt vertueux, restent « toujours misérables, faute de se mettre d'accord avec eux-mêmes ». Vraiment, notre Bibliothécaire semble être un singulier poète : tout son enthousiasme est allé aux sciences naturelles, et, maintenant qu'il nous parle de l'homme et des autres branches du savoir humain, il s'abandonne à son penchant pour la satire. Non qu'il veuille imiter Pope ou Boileau, s'attaquer à de mauvais ouvrages ou à des ennemis personnels ; il évite soigneusement toute allusion blessante : sa critique, très générale et très abstraite, est dirigée non pas contre des hommes, mais contre l'humanité. Vous vous croyez bien avancés, semble-t-il nous dire, parce que vous avez accumulé entre ces murs d'innombrables volumes : détrompez-vous, ils sont presque tous inutiles. Voyez ces piles de livres de médecine qui ont formé « le glorieux dessein de lutter avec la mort et d'arrêter ses traits au vol : en y cherchant un remède, vous trouverez souvent un poison, car de solennels imposteurs viennent déposer ici leurs travaux et obscurcissent la science qu'ils prétendent éclaircir. Quelle est l'extravagante conception, la fantaisie en l'air et vide de sens qui n'ait poussé quelque théoricien à écrire ; quel est l'art assez puissant et

1. *Library*, 1re édition, vers 167-182, réimprimés par B., p. 106, n. 26. Il signale lui-même une ressemblance entre Darwin et les vers 310-7 de l'éd. 1807, sans se douter que ces derniers sont une refonte des premiers et de beaucoup postérieurs à Darwin. (Cf. *Œuvres*, p. 106, n. 28.)

la preuve assez forte pour le convaincre de l'inanité de sa tentative?... Certains ont leurs maladies favorites et, pour eux, tous les maux n'en sont que des branches dérivées qui tuent en conséquence; d'autres ramènent à la goutte toutes les douleurs humaines : ils la voient faire rage dans le cerveau en délire, la trouvent dans la fièvre qui déjoue leurs efforts et la surprennent dans le froid catarrhe. Tous sont pour la vérité des ennemis funestes dont la prose stupide » nous trompera comme elle a trompé le poète. Ne nous fions pas davantage aux ouvrages de droit, à ces « énormes sommaires de nos lois » qui, nombreuses comme nos vices, entourent en vain le pays de leurs terreurs protectrices : elles n'arrêtent pas les fripons astucieux ou puissants qui, sachant les éluder, défient tous les expédients de la justice. La théologie elle-même ne nous sera pas un guide plus sûr, soit que nous consultions les livres dévots des écrivains sacrés qui « nous prêchent les vigiles et nous portent au sommeil », soit que nous nous perdions dans les controverses sans fin où des docteurs « qui sont des loups par leur vengeance et des moutons par leurs manières, ont désuni les amis et séparé les enfants de leur père ». Réjouissons-nous de voir « leur zèle dormir profondément auprès des ennemis qu'ils ont combattus » : dans la « région silencieuse » que nous explorons, « Calvin s'est adouci et ne trouve plus un seul hérétique à faire rôtir; même Luther et le pape, oubliant leur haine furieuse et leur arrogance, se sont assoupis côte à côte ». Si nous passons à l'histoire et examinons les volumes où « toutes les nations fournissent de terribles récits », nous verrons qu'elle a des doutes et nous constaterons que « tous les âges inscrivent en sceptiques leurs questions sur ses pages éphémères », car « les annales ne sont pas claires, ni celles du passé, ni celles du présent, les unes étant trop éloignées, les autres trop rapprochées », de telle sorte que le véritable aspect des faits est caché à nos

regards, soit par le temps, soit par nos passions et celles de l'écrivain. Et si l'on pouvait savoir la vérité, quel triste spectacle est celui d'un État qui, protégé par la vertu, n'arrive à son apogée que pour retomber dans le vice et l'esclavage ! L'histoire de l'humanité ressemble à celle de Rome : c'est une incessante et fatale dissolution. Qu'importent après cela le faible appui que donnent à la morale « les profanes illusions de la scène », les pleurs que fait verser la tragédie, l'indignation qu'elle excite contre le vice, les flèches légères que la comédie lance en vain contre la sottise ? Qu'importent les preux chevaliers des romans d'aventures (1), aux exploits fabuleux desquels l'enfance seule prend plaisir : « Elles sont à jamais disparues pour nous ces joies que la raison disperse et que le temps détruit. Nous les avons payées trop cher et le jugement de notre âge mûr arrache aux contes et aux madrigaux nos esprits préoccupés. Nos valeureux géants sont tous tués ou mis en fuite, et tous nos chevaliers sont morts, les bleus, les verts et les jaunes. Nous n'apercevons plus à minuit une troupe de fées humant la rosée sous les joyeux rayons de la lune; même le spectre du cimetière, la dernière fiction attardée dans notre cerveau, est rentré dans le repos : toutes ces fantaisies obstinées de notre jeunesse, fuyant la puissance de la raison, évitent la lumière de la vérité. » Le règne des critiques est commencé et notre Bibliothécaire se sent pris de terreur à la vue d'une telle armée d'ennemis. Il se souvient tout à coup de certaines revues qui l'ont fort malmené l'an passé, lorsqu'il faisait ses débuts dans la poésie. Notre guide en effet est un poète, bien que par timidité, ou peut-être par ignorance, il ne nous dise rien de son art. Mais il va nous montrer la force de son talent en construisant une de ces ingénieuses machines que « les fils de l'Imagination »

1. Le passage a été traduit plus haut (p. 49-50).

se croyaient alors tenus d'inventer. Voici qu'à ses « paroles pensives, le dôme répond par un solennel écho ; les colonnes semblent trembler ; des nuages, comme des fumées, s'élèvent de piles de volumes antiques et poudreux, s'amassent et se condensent dans l'air, semblables à ces brouillards qu'exhalent en été les rivières bordées de roseaux ; soudain ils se changent en robes flottantes dont les vastes membres d'une forme divine sont enveloppés ; on aperçoit une barbe argentée qui tombe sur une poitrine de vieillard ; on voit un œil perçant qui brille d'un éclat intérieur : le reste est voilé par les ténèbres et les nuages ». C'est le « Génie de l'endroit » qui nous apparaît ainsi. S'adressant au poète, il prononce ces remarquables paroles : « Le souci n'épargne personne ; la douleur est pour l'homme aussi inévitable que la mort : faudra-t-il donc que, pour plaire au talent, le Ciel brise l'ordre des lois universelles ? Le poète, emporté sur l'aile des sentiments sublimes, fuira-t-il les petites peines et les menus ennuis de la vie ? Ne devrait-il pas plutôt avoir une double part des infortunes humaines, puisqu'il est doublement armé pour les souffrir ? Ne porte-t-il pas dans son âme une consolation, un charme contre tous les soucis extérieurs ? A toutes les blessures qui torturent son cœur, il se résigne courageusement, ou il trouve un bienfaiteur pour les guérir, un ami généreux en possession d'une vaste puissance, un cœur sensible qui saigne à la vue de l'infortune, une âme embrasée de vertus toutes divines, un noble Rutland, l'ami du malheur et le tien, ô poète. Poursuis donc tes rêves aériens : le monde est, lui aussi, un rêve : les orgueilleux projets de l'ambition, le faste des rois, l'arrogance des riches, la splendeur des grands, sont des visions bien moins heureuses que les tiennes. Si tes vers coulent toujours avec une prudente aisance, si leur honnête intention est de combattre uniquement le vice, continue d'écrire : ta gaieté sera mesurée et ta vanité innocente ; tu t'amuseras

à gonfler des bulles d'air qui miroiteront au soleil et que tu appelleras des mondes(1). » Qu'importe que ce soient des chimères ! Elles donneront le bonheur au poète et à ses lecteurs un peu de joie. Crabbe ne pouvait composer plus harmonieusement son œuvre, puisque la conclusion nous ramène au début.

Tel est, en ses éléments essentiels, ce poème de la *Bibliothèque* auquel on ne peut refuser le mérite de l'originalité dans le choix du sujet, d'une belle ordonnance et de beaucoup d'ingéniosité dans le développement, d'une ampleur et d'une élégance réelles dans le style de quelques passages, d'une force satirique enfin qui fait que certains vers frappent comme des épigrammes. Mais c'était presque jeter un défi à l'inspiration poétique que de lui demander de s'émouvoir en décrivant des casiers de livres, en dépréciant à peu près toutes les connaissances humaines, sauf les sciences, en définissant la poésie elle-même comme une illusion ou un jeu innocent. C'était volontairement tarir la source de l'enthousiasme, renoncer à toucher le lecteur pour ne rechercher que l'approbation de son esprit et de son goût. Crabbe, n'étant pas sincèrement ému, est resté critique et savant. Il n'avait pas encore, il n'eut peut-être jamais cet amour pour les livres qui inspira à un érudit comme Southey les accents attendris du plus délicat de ses poèmes lyriques. Il ne pouvait nous dire comme le reclus de Keswick : « Mes jours se passent parmi les morts : tout autour de moi je contemple, partout où d'aventure mes yeux se posent, les puissants esprits d'autrefois. J'ai en eux des amis qui ne trompent jamais, avec qui je puis converser tous les jours(2). » Crabbe était beaucoup plus observateur que li-

1. *Library*, 1re éd., vers 197-611.

2. Southey's *Poetical Works*, ed. 1837 (Longmans), vol. II, p. 257-8 (*Occasional poems*, XVIII : « My days among the Dead are past... »).

seur. S'il souhaitait, comme Southey, « de laisser ici-bas un nom qui ne périt pas dans la poussière », il donnait à cette aspiration une forme purement intellectuelle et légèrement ironique qui ne permettait pas à l'idée de se changer en un sentiment chantant(1). Ses vers ont la force et la clarté de sa raison, mais aussi sa froideur. Ils nous intéressent moins en eux-mêmes que par ce qu'ils nous apprennent de leur auteur : sa lutte, enfin victorieuse, contre la misère, son étude des sciences naturelles, surtout de la botanique, son mépris des livres de médecine qui lui ont fait perdre tant et de si précieuses années, son goût juvénile pour les romans d'aventures et sa malicieuse critique de leurs ridicules, son instinct irrésistible de poète satirique et son manque d'enthousiasme. Mais il est évident que cette révélation de l'auteur par son œuvre, visible pour nous aujourd'hui, devait échapper aux premiers lecteurs de ce poème anonyme, qui firent à Crabbe un succès d'estime et rien de plus. Horace Walpole, dans une lettre du 4 septembre 1781, déclare « avoir lu la *Bibliothèque* et y avoir trouvé quelques vers jolis et faciles, mais l'ensemble lui paraît trop long(2) ». La *Revue Critique* du mois d'août découvre « dans cette petite œuvre une veine de bon sens et de réflexions philosophiques qui la distingue de la plupart des poèmes modernes ; les rimes sont correctes, ajoute-t-elle, la versification harmonieuse et coulante, mais le sujet n'a pas assez d'intérêt pour arrêter l'attention du grand public ». Elle cite avec éloges la satire des ouvrages de

1. Cf. *Œuvres*, p. 103, vers 83-90 (traduit plus haut, p. 102, n. 1).

2. To the Countess of Ossory (*Letters*, ed. Cunningham, 9 vols. Bentley 1858, vol. 8, p. 75... « One thought is charming, that a dog, though a flatterer, is still a friend. (Cf. 1re éd., vers 196 : « And in the fawning follower find the friend » : supprimé en 1807.) Et Walpole d'ajouter : « It made me give Tonton a warm kiss, and swear it was true. »

médecine, loue comme il convient « l'imagination et l'entrain dont la description des romans de chevalerie est pleine » et termine en remarquant que l'auteur s'est soigneusement abstenu de peindre et de juger aucun écrivain en particulier. Au mois d'octobre, le *Gentleman's Magazine*, un peu froissé par l'irrévérencieuse allusion de Crabbe aux « revues en haillons (1) », était plus bref ; mais, en décembre, la *Monthly Review* voyait en notre Bibliothécaire « un guide agréable et intelligent » et en son poème « l'œuvre d'une plume peu commune ». La critique et le public avaient répondu à l'attente de Burke, et le poète anonyme, sans en être plus riche, avait acquis quelque réputation.

VI

Mais il n'avait pas encore de carrière. Avec sa prévoyance habituelle, il avait, dès le mois de mars, exposé sa situation à Burke, et, le 27, il lui redisait ses inquiétudes : « Je vais m'appliquer diligemment, lui écrivait-il, à l'étude du grec et du latin ; ma préférence pour l'Église et vos récentes suggestions à ce propos m'ouvrent peut-être une trop belle perspective de succès, mais j'ignore les obstacles et vous me pardonnerez si mes espérances sont exagérées... Je connais une famille à Oxford qui pourrait m'être utile si mon heureuse destinée me conduisait jamais dans cette ville. Il est trop vrai que « je ne sais pas ce que je demande » lorsque j'insinue de telles choses : si je le fais, c'est avec la ferme assurance que vous sentirez les difficultés de ma position, où j'ai beaucoup à espérer et beaucoup à craindre (2). » Crabbe, on le voit, était un assez fin diplomate. Il

1. *Library* (1807), vers 134 (p. 104).

2. Cf. la lettre déjà citée, p. 148, n. 2.

faisait délicatement entendre à Burke qu'il était tout prêt à entrer dans les ordres et à compléter à Oxford les études nécessaires, si quelque bienfaiteur consentait à lui en fournir les moyens. Malheureusement, les finances de Burke étaient depuis longtemps obérées par l'achat et l'entretien de sa propriété de Beaconsfield, et il ne pouvait subvenir aux frais considérables d'une éducation universitaire. Crabbe dut attendre. Il diminua ses dépenses en quittant Londres pour Beccles (1) et peut-être pour Aldborough, où il eut la douleur de ne plus revoir sa mère, dont les souffrances avaient pris fin le 20 juillet de l'année précédente (2). Le 26 juin, nous le savons, il était rentré chez Vickery et se rappelait au souvenir de son protecteur par une longue lettre qui est une vivante autobiographie. Il lui faisait part de son anxiété : « Je ne sais absolument pas, disait-il, ce que je dois entreprendre. Je ne puis songer à vivre avec mes amis sans avoir en vue quelque emploi ou quelque projet. Or, je n'en puis former aucun, ni rester à Londres sans occupation, car les dépenses y sont, pour moi, beaucoup plus grandes. Je m'aperçois que cette publication (3) ne peut me rendre aucun service appréciable, d'autant plus qu'un bon nombre de mes pièces manuscrites ont déjà été imprimées... Je vous supplie de prendre en considération ma situation présente et aussi mon avenir... Mon seul désir est de vivre et d'être le moins possible à la charge de mes amis ; mais mon imprudence et ma mauvaise fortune m'ont entraîné si loin qu'il faut un meilleur jugement que le mien

1. Cf. *supra*, p. 148.

2. Voir *supra*, p. 24, n. 3, et sa tombe au cimetière d'Aldborough. Elle fut enterrée le 23. Comme le remarque B. (p. 30), Crabbe a probablement fait allusion à cette perte dans deux passages de ses œuvres : *Parish Register*, III, 619-28, et *Infancy* (p. 261), 65-71.

3. La *Bibliothèque*.

pour décider de ce que je dois faire (1). » Burke, assez embarrassé, avait fait recommander Crabbe au duc de Rutland (2) et s'était mis en quête d'un évêque qui voulût bien l'ordonner sans délai. De plus, la session parlementaire s'étant terminée le 18 juillet, il l'invita à venir à Beaconsfield, où le poète passa quelques semaines heureuses. Dans cette vaste maison carrée et à un seul étage, construite au sommet d'une terrasse (3), on lui donna « une chambre commode, des livres pour travailler et pour se récréer ; et cette famille, qu'il y avait honneur autant que plaisir à connaître, le considéra comme l'un de ses membres (4) ». Mme Burke eut pour lui tous les égards que d'autres auraient peut-être réservés à des personnages d'un rang plus élevé (5). Burke lui-même le prit pour compagnon dans ses promenades à travers le parc et l'unique ferme de son domaine. Il le questionna de nouveau sur ses infortunes et ses études passées, sur ses vues d'avenir, lui fit quelques-unes de ces citations

1. Cf. Appendice I.

2. Par Lord John Townshend, s'il faut en croire Lord Holland (*Memoirs of the Whig Party*, 1852, vol. I, p. 256). Sur le conseil de Burke, Crabbe avait peut-être fait les premières avances : cf. *supra*, p. 157, la traduction du vers 589 de la première édition de la *Bibliothèque :* « Some noble Rutland, misery's friend and thine », et le passage suivant de la deuxième lettre à Burke (27 mars 1781) : « If the line wherein the Duke of Rutland is indirectly mentioned be such as would offend his grace, or if you disapprove it, it is almost unnecessary, I hope, to say it shall be immediately altered. »

3. Cette dernière résidence s'appelait Gregory's ou Gregories.

4. *Esquisse autobiographique*, citée par B., p. 27.

5. B., p. 28 : « As a trivial specimen of the conduct of the lady of the house, I may mention that, one day, some company of rank that had been expected to dinner did not arrive, and the servants, in consequence, reserved for next day some costly dish that had been ordered. Mrs. Burke happened to ask for it ; and the butler saying, « It had been kept back, as the company did not come », — she answered, « What ! is not Mr. Crabbe here ? let it be brought up immediately. »

classiques tant aimées des orateurs anglais, fut frappé de l'étendue et de la variété de ses connaissances. « Crabbe, disait-il vers cette époque au grand peintre Sir Joshua Reynolds, Crabbe semble savoir quelque chose sur tous les sujets (1). » Au mois d'août, le poète retournait à Beccles, tandis que des démarches actives se poursuivaient de deux côtés à la fois pour le faire entrer dans les ordres. Burke s'était adressé à deux amis du Suffolk : l'un, sir Charles Bunbury, député du comté à la Chambre des communes, célèbre par ses infortunes conjugales (2) et ses triomphes sur le champ de courses de Newmarket, s'était entremis auprès du « docteur » Warren (3), évêque de Saint David's, tout à la pointe du pays de Galles ; l'autre, Dudley Long, déjà connu de nous (4), agissait auprès du « docteur » Yonge, évêque de Norwich. Pris entre ces deux recommandations, Crabbe en éprouvait un embarras qu'il témoignait à Burke le 24 août (5) : « Je vous envoie, lui mandait-il de

---

1. B., p. 28.

2. Sir Charles Bunbury (1740-1821) avait épousé la fameuse Lady Sarah Lennox, fille du duc de Richmond et arrière-petite-fille de Charles II. En 1769, elle quitta Sir Charles, et le divorce fut prononcé en 1776.

3. John Warren (1730-1800), nommé évêque de Saint David's en 1779 et de Bangor en 1783, était le second fils de Richard Warren, archidiacre du Suffolk. Ainsi s'expliquent ses relations avec Sir Charles Bunbury.

4. Cf. *supra*, p. 103, n. 5.

5. Cf. une lettre dont je renonce à traduire certains passages, où Crabbe s'englue dans son propre miel. En voici la plus grande partie (cf. *Burke's Correspondence*, 1844 [v. *supra*, p. 148, n. 2], vol. II, p. 429-431) : « It is not my happiness only, perhaps sir, not mine chiefly, that you promote. The family I am with, admire, honour, and, indeed, venerate the excellent friend of one to whom they have been long partial ; they have felt my ill fortune, and rejoice in every prospect that tends to my advantage. The applause paid to your public virtues is not less just, nor is more sincere, than that we feel to

Beccles, une lettre de Sir Charles Bunbury avec une copie de ma réponse : en écrivant cette dernière, j'ai déploré mon éloignement de Beaconsfield, bien que je me trouve dans le seul endroit où cet éloignement ne me cause pas en tout temps une peine sensible. Il serait superflu, j'en suis sûr, de vous dire combien j'apprécie la générosité de Sir Charles et la vôtre, qui a inspiré la sienne. Bénéficiant de l'effet de ses bontés, il faudrait que j'aie perdu la réflexion et la reconnaissance pour ne pas voir qui en est la cause et vous en remercier. Je suis allé récemment chez les Messieurs Long, de Saxmundham, et il y eut mieux que de la politesse

---

be due to your private. Gratitude is more pleasing than admiration ; and, selfish in our virtues, we are thankful to our friend, and almost forget that he is the friend of all.

« I inclose a letter I received from Sir Charles Bunbury, with a copy of my answer; in writing which I lamented my absence from Beconsfield, though at the only place where that absence would not, at all times, be lamented. I hope I need not speak my sentiments of Sir Charles's generosity, nor of yours, on which it was founded. Feeling the effect of his kindness, I must be lost to reflection as well as gratitude, not to see and be thankful to the cause of it.

« I lately visited the Mr. Longs at Saxmundham, and was received by both with more than civility. Mr. Dudley Long spoke to me concerning the Bishop of Norwich, and the probability of his consent to my ordination. I had not then received Sir Charles's letter, and must beg your directions on the occasion ; as Sir Charles will probably inquire of the Bishop he mentions, and it is not improbable but Mr. Long may also make such inquiry, yet I can write to neither, with propriety, of the other's intention ; and should the more fear to do it, as one may not succeed. I am no little ashamed of the trouble I give, and, were it to any other than your friends, should be no less afraid of it being thought too much to be continued.

« I shall certainly prefer the diocese of Norwich ; both for the reasons you give, and because they are your reasons ; and shall hope to hear the Bishop has no objection strong enough to set aside an application in my favour, as he cannot at present suppose his merit so trifling as it is, for whom it was made... » Quel beau tissu d'incidentes, où les mots d' « humilité », de « modestie » et de « prudence » sont écrits en grosses lettres !

dans leur accueil. M. Dudley Long, en parlant de l'évêque de Norwich, m'a dit qu'il consentirait sans doute à m'ordonner. Je n'avais pas alors reçu la lettre de Sir Charles et il faut que je vous demande conseil en cette occasion, car Sir Charles fera probablement des démarches auprès de l'évêque qu'il mentionne ; d'autre part, il n'est pas invraisemblable que M. Long en fasse aussi de son côté, et cependant je puis difficilement informer l'un des intentions de l'autre, d'autant plus que l'un d'eux peut ne pas réussir..... Je préférerais certainement le diocèse de Norwich et pour les raisons que vous me donnez et parce que ces raisons sont les vôtres... » L'évêque de Saint David's semblait hésiter, émettre des doutes sur « la valeur morale de Crabbe » et demander une année de probation ou de « quarantaine », comme disait Burke, que tant de scrupules étonnaient. « Dudley Long, écrivait-il à Sir Charles Bunbury le 4 octobre (1), affirme que Crabbe jouit de la meilleure réputation possible parmi tous ceux qui l'ont toujours connu. Lorsque je l'ai vu, il avait même une teinture de grec, suffisante, je crois, pour passer le petit examen de l'ordination. Depuis, il a encore travaillé. C'est dommage qu'il déprécie sans cesse ses propres mérites. » L'évêque de Norwich fut moins exigeant et permit à Crabbe, quelques mois plus tard, d'entrer dans la carrière ecclésiastique. Vers l'époque de la rentrée des Chambres, le 27 novembre, Burke invita le poète à venir s'installer, sinon dans sa maison (2), du

1. Cf. cette lettre de Burke à Sir Charles dans la *Bunbury Correspondence* (cf. *supra*, p. 21, n. 1), p. 395-6.

2. Cf. B., p. 28 : « It being inconvenient for them to afford him an apartment *at that time* in their town house... » Le Biographe pensait évidemment que Burke avait dès le premier jour recueilli Crabbe chez lui (cf. p. 27 « Mr. Burke domesticated him under his own roof and treated him like a son... »), erreur que corrige un examen attentif de lettres inconnues de B.

moins à proximité, le présenta aux hommes éminents, comme Charles Fox et Sir Joshua Reynolds, qui étaient alors ses amis intimes, et le recommanda au « sévère et formidable » chancelier Thurlow. Ce dernier se souvint, paraît-il(1), qu'il avait, six mois auparavant, brutalement éconduit Crabbe et se montra désireux de réparer cette erreur. Il reçut le protégé de Burke avec une condescendance extrême, lui dit qu'il « avait eu tort de négliger le premier poème et lui pardonnait sincèrement le second », le pria à déjeuner, l'assura de son intérêt et de sa faveur et, en le quittant, lui remit « sous enveloppe cachetée » un billet de cent livres sterling. Cette somme venait à point et tirait Crabbe d'embarras pécuniaires qui renaissaient sans cesse et que sa vie nouvelle, sur les confins du grand monde, ne pouvait qu'augmenter. Enfin, le 21 décembre 1781, « à une ordination générale faite à la chapelle de Park street près de Grosvenor square »(2), il recevait le diaconat, en qualité de vicaire du Rev. James Benet, pasteur d'Aldborough.

Ainsi se terminait la première partie de sa vie, par une victoire complète. Il pouvait oublier maintenant ses longues angoisses, ses luttes parfois désespérées. Il avait triomphé de la misère et de l'obscurité. Il entrait dans une carrière à laquelle il était depuis longtemps appelé, par le sérieux de sa conduite et de son caractère, par ses habitudes de méditation religieuse et d'analyse psychologique de lui-même et d'autrui. Il devait y trouver non seulement le loisir de continuer d'écrire et de polir son style, mais encore l'occasion de fouiller les âmes et d'observer de nouveaux faits. Il venait de composer le poème le plus élégant que l'Angleterre eût produit depuis dix ans ; il lui restait à donner une œuvre

1. B., p. 29.
2. Ce sont les termes de l' « Attestation » officielle.

forte entre toutes. Il avait trouvé sa vocation professionnelle ; il allait bientôt trouver sa vocation d'écrivain, sa vraie manière. La sève vigoureuse qui était en lui, aidée par une main secourable, avait repoussé tous les obstacles : renforcée par un nouveau contact avec le sol natal, elle allait s'épanouir en une floraison d'œuvres originales.

DEUXIÈME PARTIE

LE CHAPELAIN ET LE POÈTE DES PAYSANS (1782-1785)

CHAPITRE UNIQUE

I. *Vicaire à Aldborough.* — II. *Chapelain ducal.* — *La vie au château de Belvoir.* — III. *La Pastorale au dix-huitième siècle et les sources de son inspiration : l'âge d'or, l'homme de la nature, l'homme sensible.* — *Combattue par Crabbe dans le* Village : *la peinture du paysan véritable.* — IV. *Mariage.* — V. *Le* Journal (*the Newspaper*).

I

Revenir, pourvu de fonctions officielles et poète estimé, dans un pays d'où la misère vous a chassé dix-huit mois auparavant, c'est prendre, semble-t-il, une belle revanche sur la fortune ennemie. Crabbe dut goûter quelques instants d'un bonheur intense, le jour où, confortablement réinstallé avec sa sœur Marie, il put recevoir chez lui et à sa table son frère Robert et son père (1), enfin convaincu de l'injustice des reproches qu'il adressait autrefois à son fils, au futur auteur de cette *Bibliothèque* que, dans un accès d'enthou-

1. Cf. une lettre de Robert Crabbe à son neveu, John Crabbe, datée du 18 juin 1833... « The year following, my brother was got to his lodgings as curate of Aldbro. I was there shortly after on a visit on a Saturday evening, and supped with him at his lodgings, my father being with us... » (Collection Broadley.)

siasme, il copiait aujourd'hui de sa propre main (1). Mais ce serait mal connaître l'esprit des petites villes que de croire que l'on s'associa à la joie de la famille. On fit grise mine au nouveau vicaire. De quel droit, pensa-t-on, viendrait-il sermonner ses compatriotes, ce parvenu que l'on avait connu pêcheur dans la barque paternelle, manœuvre comme tous les siens, apothicaire miséreux et maladroit, qui tuait ses malades ou leur donnait, faute de drogues, des herbes cueillies dans les marais ? Bien sûr qu'il devait son succès à quelque basse intrigue auprès des grands et que ce poème, dont il paraissait si fier, n'était qu'à moitié de lui ! Où aurait-il trouvé tout cela, n'étant jamais allé à l'université ? Et savait-on quel pasteur il ferait ? Ne se répétait-on pas que naguère, à Woodbridge, à Aldborough même, il avait mené joyeuse vie, comme ses camarades, et fait les yeux doux aux jolies filles, après boire (2) ? Ses doctrines, disait-on, n'étaient pas plus orthodoxes que sa conduite. Un marin du pays, étant entré dans la chapelle méthodiste de Moorfields, à Londres, ne l'avait-il pas aperçu debout sur les degrés de la chaire où prêchait Wesley ? Souffrirait-on de sa part les grands airs qu'il se donnerait sans doute à l'égard de ses supérieurs et de ses égaux d'hier ? Non, on le dénigrerait plutôt, on dirait, comme faisaient les filles d'un armateur de l'endroit, tout en ajustant leurs mitaines noires, « que l'on tenait M. Crabbe en piètre estime (3) », et, le premier dimanche où il monterait

1. B., p. 29.

2. Cf. B., p. 29, 30, Mitford ms. notes (British Museum) et *Gentleman's Magazine*, mars 1834, p. 256. — Mitford raconte ce potin sous une autre forme.

3. Cf. *Two Suffolk Friends* (voir *supra*, p. 103, n. 3), p. 58 : « This I have heard my father tell Fitzgerald, as also of his aunt Peggy and aunt Deborah, who, if ever Crabbe was mentioned in their hearing, always smoothed their black mittens, and remarked : « *We* never « thought much of Mr. Crabbe. »

en chaire, on tournerait vers lui des « visages hostiles ». Aussi le jeune vicaire, « plein d'indignation, se soucia-t-il fort peu de l'opinion de ses paroissiens sur lui-même et son sermon (1) ». Mais il leur tint rancune ; il se souvint de cet accueil, quand, en écrivant le *Village,* quelques mois plus tard, il parla de la « race audacieuse, perfide, maussade et brutale » qui peuple ce rivage, et, pour l'instant, il se contenta d'officier le dimanche, de faire, à l'occasion, un sermon ou un mariage (2). Le lundi matin, il repartait généralement pour Beccles, où Mira l'attirait ; à mi-chemin, il se rencontrait avec son frère Robert au village de Blythburgh : ils prenaient ensemble « leur thé et leur verre de punch », puis se remettaient en route, l'un pour Beccles, l'autre pour Southwold (3). Et Crabbe souhaitait de plus en plus vivement qu'un de ses puissants amis vînt le tirer de cette impasse.

Ce fut de nouveau Burke qui l'aida. Bien que la démission du ministère de Lord North, le 20 mars 1782, et l'arrivée au pouvoir des Whigs et de leur chef Lord Rockingham lui eussent imposé la double tâche de gérer la trésorerie générale de l'armée et de défendre devant les Communes son projet de « réformes administratives », Burke n'oubliait pas son protégé. Il avait appris, au cours d'une conversation avec le duc de Rutland, que le Rev. George Turner, à la fois « recteur » du village de Knipton et chapelain de

---

1. B., p. 31.

2. Le 18 février 1782, comme l'a noté le Rev. H. Thompson dans le registre de paroisse.

3. Cf. la lettre de Robert Crabbe (p. 169, n. 1) : « ... Whilst Curate at Aldbro', which place he generally on the Monday left for Beccles, where he used to spend the week (ce que B., p. 31, a pris soin d'omettre ou d'atténuer)..... it was our usual custom to meet at Blythburgh on Monday afternoons there to take tea and our glass of punch, and part one to Beccles, one to Southwold... »

la famille ducale, allait renoncer au second de ces emplois « pour raison de santé » et que le poste serait volontiers donné à Crabbe, dès qu'il pourrait trouver un remplaçant à Aldborough. Burke écrivit à Crabbe (1), qui lui répondit, le 16 avril, de Beccles. Non sans quelques-unes de ses circonlocutions habituelles, il félicite le nouveau ministre de sa nomination ; il pense peut-être, sans le dire, qu'elle ne répond ni aux talents, ni aux légitimes espérances de Burke, et il continue par une profession de foi politique des plus catégoriques. « C'est très sincèrement que je me réjouis, car je suis bien sûr que si le bon renom et la fortune de ce royaume peuvent se relever, un résultat si souhaitable sera dû à la sagesse et aux vertus de mon vénérable ami, ainsi qu'à celles de ses amis ; sinon, nous aurons toujours la satisfaction de penser que ceux-là ont perdu la confiance du peuple, qui, pendant si longtemps, nous ont montré leur incapacité de faire un bon usage du pouvoir (2). » De cet éloge flatteur pour les Whigs et de cette âpre critique des Tories, il passe à ses affaires personnelles, annonce qu'il s'est « procuré un successeur » et qu'il se rendra très prochainement à Londres pour quelques jours, vraisemblablement afin de s'entendre avec le duc de Rutland. A cette occasion, il espère revoir Burke au moins une fois, car il lui serait « pénible de penser que les honneurs, les affaires ou même le souci des intérêts de l'État l'ont fait complètement oublier ». Nous ne savons rien de ce court voyage à Londres, probablement suivi d'un séjour de plusieurs mois à Beccles, où Crabbe poursuivait ses études en vue de son ordination définitive. Espérant peut-être provoquer chez le rude chancelier, devenu le collègue de Burke, un nouvel accès de générosité, il écrivit à Thurlow le 14 mai en ter-

1. B., p. 31.

2. Cf. *Burke's Correspondence* (*supra*, p. 148, n. 2), vol. II, p. 475-6.

mes assez vagues, se plaignant « des difficultés et des désagréments de sa situation (1) ». Le chancelier pensa apparemment qu'un don de cent livres sterling suffisait pour une année, car sa réponse, datée du 29 mai, est dilatoire, bien qu'encourageante pour l'avenir : « J'ai souvent eu, dit-il, l'intention de vous écrire, mais je me suis arrêté, ne sachant quelle forme donner à ma réponse. Je me contenterai de vous dire que, le jour où vous jugerez bon d'entrer définitivement dans les ordres, je serai heureux de vous voir et d'examiner, mieux que vos courtes indications ne me le permettent à présent, les affaires auxquelles vous faites allusion... Soyez sûr de ma bienveillance ; si vous vous rendez digne d'avancement, je chercherai sans tarder une occasion de vous rendre service (2). » Crabbe devait donc, sans perdre un seul jour, terminer ses études théologiques ; il pouvait moins que jamais compter sur l'appui de son père qui se remariait le 5 juin (3) et brisait les liens de famille par un

1. Cette lettre n'a pas été retrouvée.

2. Le Biographe a publié une partie de cette lettre, sans en indiquer la date. Je la reproduis en entier, les phrases omises par B. étant les plus intéressantes : 29 May [1782, car en mai 1783 Thurlow n'était plus ministre] : « I have thought of writing to you frequently in answer to your last letter of the 14th of May, but have stopt for want of imagining how to shape my answer and this is only to tell you that when you think fit to take full orders as you must come to town on that account I shall be glad to see you and enter more fully into the affairs you allude to than your short reference to them enables me to do at present. I can form no opinion of your present situation or prospects, still less upon the agreeableness of it. But you may imagine that I wish you well and if you make yourself capable of preferment, that I shall try to find an early opportunity of serving you. I believe this is all I ought to say on a subject which perhaps it may be thought I ought not to have meddled with. I am with great regard Your most faithful friend and servant THURLOW. »

3. A une veuve nommée Mary Revett, du village de Monewden, Suffolk. (Cf. DAVY Mss., *Pedigrees* (Crabbe), au Musée britannique.) Cf. aussi l'allusion de B., p. 38-9.

coup de tête désapprouvé de tous ses fils. Enfin, le 4 août 1782, Crabbe recevait la prêtrise « dans la chapelle attenant au palais épiscopal de la cité de Norwich (1) », et partait pour le château de Belvoir où le duc de Rutland passait l'été.

II

La situation de « chapelain domestique » auprès des grands seigneurs anglais s'était, avec le progrès des mœurs, sensiblement améliorée au cours du dix-huitième siècle. Ce n'était plus tout à fait celle du « jeune lévite » qu'Eachard, Oldham et Macaulay (2) nous ont décrit avec le grossissement et la généralisation de la satire. Le chapelain avait cessé d'être une sorte de valet, « à peine mieux payé que le maître d'hôtel ou le cuisinier », affublé d'une « soutane et d'une écharpe de soie » comme d'une « livrée aux couleurs voyantes », chargé de « consacrer les plats », auxquels on lui laissait tout juste le temps de toucher, récitateur en titre du bénédicité pour les maîtres et des prières pour les gens de service. Lorsque après de longues sollicitations il obtenait le bénéfice tant souhaité, il n'était plus tenu d'épouser, avant de partir, quelque femme de chambre surannée, dont le seigneur avait eu les prémices et l'usufruit. Plus heureux que le correspondant d'Addison (3), il ne s'exposait plus à se faire mettre à la porte si, à l'arrivée du dessert, il oubliait

1. Cf. l'attestation officielle signée de Philip (Yonge), évêque de Norwich : « on Sunday 4th August 1782 in the Chapel belonging to our Palace in the city of Norwich ».

2. Cf. EACHARD : *Causes of the Contempt of the Clergy and Religion* (1670), *Works*, éd. 1774, vol. I, p. 84 ; OLDHAM'S *Satire* addressed to a Friend that is about to leave the University, citée par Addison, dans *the Tatler*, nº 255, Nov. 25, 1710 ; MACAULAY'S *History of England*, ch. III (vol. I, p. 293 de la trad. française).

3. *Tatler, loc. cit.*, cf. *Guardian*, nº 163, Sept. 17, 1713.

de se lever de table et de s'esquiver, « le chapeau sous le bras, avec un soupir » de convoitise. Il pouvait se régaler de tartes et de sucreries, sans que la maîtresse de maison lu reprochât d'avoir trop fine bouche. Il n'était plus obligé de « se jeter » précipitamment sur « tous les plats à sa portée et de se distinguer par la voracité de son appétit », faute d'avoir le temps de se repaître. Il restait maintenant jusqu'à la fin du dîner, sans voir des regards, impatiemment braqués sur lui, réclamer son prompt départ ; il n'entendait plus, la porte à peine refermée, une clameur s'élever parmi les convives, heureux d'être « enfin seuls » et de pouvoir crier, jurer et boire sans que le chapelain leur fît la morale. La position acceptée par Crabbe n'était plus humiliante, mais encore très délicate, comme il arrive toujours lorsqu'il y a conflit entre l'autorité inhérente à la fonction et l'infériorité sociale du fonctionnaire.

D'ailleurs, ce n'était pas un petit avantage que de se trouver transplanté d'un milieu hostile et médiocre dans une résidence princière et dans un cercle de personnages distingués par l'esprit ou le rang. Cette société choisie, en marge de laquelle Crabbe allait se mouvoir, devait lui fournir l'occasion d'étudier les mœurs et la vie du grand monde et de les comparer à celles des paysans et des pêcheurs d'Aldborough. Rien ne pouvait être plus sincère que la soif de plaisir qui régnait alors au château de Belvoir. Charles Manners, quatrième duc de Rutland, avait hérité en 1779 des titres de son grand-père, le troisième duc de sa lignée, le premier qui se fût définitivement établi à Belvoir, où son existence de solitaire lui avait valu le surnom patriarcal de « Jean de la Colline (1) ». A seize ans, Charles Manners, de quelques mois seulement plus âgé que Crabbe (2), avait

1. Cf. T. F. Dale, *the History of the Belvoir Hunt* (1899), p. 22-3.

2. D'après le *Dictionary of National Biography*, il était né le

prématurément perdu son père, l'illustre marquis de Granby, le brillant général de cavalerie que ses héroïques charges à Minden et en d'autres rencontres avaient rendu populaire, mais que des excès de table et des dépenses folles avaient quelque peu déconsidéré sur le déclin de sa vie. Il avait transmis à son fils son amour de la bonne chère et des plaisirs de tout genre (1). En 1775, à vingt et un ans, le futur protecteur de Crabbe avait épousé Lady Mary Isabella Somerset, fille du duc de Beaufort, rivale en beauté et adversaire politique de l'enthousiaste admiratrice de Fox, la duchesse de Devonshire. Élève de l'université de Cambridge, où William Pitt venait de terminer ses études, Rutland avait voué à la mémoire de lord Chatham et à l'avenir du second Pitt un culte à la fois généreux et intéressé. Il aimait à faire « le panégyrique de cet homme d'État incomparable », à soutenir que la nation devait, par reconnaissance, « payer les dettes du grand ministre et s'occuper de sa famille », car il fallait, pensait-il, que les hauts fonctionnaires apprissent « à se désintéresser des émoluments de leur charge », sûrs désormais que, s'ils venaient à mourir, l'État, en récompense de leurs services, payerait leurs fournisseurs et donnerait des pensions à leurs veuves et à leurs enfants. Sublimes niaiseries, déclarait le sceptique George Selwyn, en entendant son interlocuteur développer ses théories (2) ! Rutland néanmoins avait mis sa conduite d'accord avec ses principes. Aux élections de septembre 1780, il avait chaudement soutenu la candidature de Pitt à la re-

---

15 mars 1754. Crabbe commet donc une légère erreur lorsqu'il écrit à W. Scott en 1813 (lettre citée par B., p. 57) que le duc et lui « were of an age to a week ».

1. Cf. Dale (*op. cit.*), p. 44-7.

2. Cf. *George Selwyn : his Letters and his Life,* edited by E. S. Roscoe and Helen Clergue (1899), p. 182. La conversation eut lieu le 8 janvier 1782, chez Brooks, entre Fox, Selwyn et Rutland.

présentation de l'université de Cambridge ; son protégé ayant échoué, il l'avait recommandé à sir James Lowther, le futur Lord Lonsdale, propriétaire de neuf circonscriptions électorales dans le nord de l'Angleterre, et c'est ainsi qu'en février 1781, à vingt et un ans, Pitt avait pu entrer à la Chambre des communes comme député d'Appleby (1). Ce service signalé valut au duc de Rutland les succès de sa courte carrière politique : vers la fin de 1782, Pitt, alors chancelier de l'Échiquier dans le ministère Shelburne, faisait nommer son ami garde du sceau privé (2), en décembre 1783, devenu premier ministre, il lui confiait les mêmes fonctions, et, quelques semaines plus tard, la vice-royauté d'Irlande. Au pouvoir, comme dans la vie privée, Rutland semble avoir toujours conservé sa bonne humeur, son tempérament ouvert, affectueux (3) et passionné, son optimisme jovial, si différent de la réserve et de la gravité un peu triste de son chapelain.

Le château de Belvoir, où le jeune duc venait en nombreuse compagnie chasser pendant l'automne, n'était pas encore la somptueuse demeure que nous connaissons aujourd'hui, l'édifice à la fois imposant et élégant, médiéval

1. Cf. *Pitt,* by Lord Rosebery (Macmillan, 1891), p. 9-10. Wraxall, *Historical Memoirs of my own Time,* raconte la chose avec force détails, cf. p. 378-80 de l'éd. Askham, London 1904, Kegan Paul.

2. Lord Privy Seal, en remplacement du duc de Grafton (cf. Lecky, *History of England,* vol. IV, p. 268).

3. Voir une anecdote racontée par B., p. 33. Quelque temps avant l'arrivée de Crabbe à Belvoir, le frère cadet du duc de Rutland, Lord Robert Manners, commandant de la *Resolution,* avait été mortellement blessé dans un engagement naval. Son chapeau, troué de balles, fut envoyé à Belvoir, et, si l'on en croit le Biographe : « The Duke first held it up with a shout of exultation and triumph, glorying in the bravery of his beloved brother ; and then, as the thought of his danger flashed suddenly into his mind, sank on his chair in a burst of natural and irrepressible feeling. »

et moderne, qu'encadrent ses donjons massifs à trois étages, et que compliquent les mille replis de son architecture mouvementée. Il n'émergeait pas alors d'une houle de feuillage qui s'abaisse et se relève suivant l'ondulation des collines ; il ne voyait pas s'étendre à ses pieds de reposantes pelouses et des jardins luxueux. Toutes ces splendeurs ne datent que des environs de 1816 (1). Situé dans le comté de Leicester, au centre de l'Angleterre, près de l'extrémité nord-est d'un triangle formé par les trois villes de Nottingham, Grantham et Melton Mowbray, « Belvoir Castle (2) », n'était en 1782 qu'une vaste construction rectangulaire et plate, écrasée par son unique étage, lourdement posée au sommet de sa colline, sur une esplanade nue d'où l'on découvrait au sud-ouest la crête des hauteurs filant vers Stathern et Melton Mowbray, très loin au nord les clochers de la cathédrale de Lincoln, et partout les églises des villages semés çà et là dans l'immensité de la plaine. Seules, quelques statues, quelques plantations d'arbres à flanc de coteau et, dans la « Vallée », à l'est du château, une pièce d'eau alimentée par la petite rivière Devon rompaient la monotonie du paysage (3). Alors comme aujourd'hui, cette région était le rendez-vous préféré des chasseurs qui, franchissant haies et fossés sur ce terrain découvert, aimaient à s'élancer au galop de leurs chevaux à la poursuite du

1. La reconstruction, commencée en 1801, fut interrompue par un incendie à la fin d'octobre 1816 qui détruisit un grand nombre de tableaux de prix. Les travaux furent aussitôt repris (cf. DALE, *op. cit.*, p. 99).

2. « Belvoir » se prononce comme « beaver ».

3. Arthur Young, qui visita Belvoir en 1776, trois ans avant la mort de « John of the Hill », se montre très sévère : « The house is now almost entirely unfurnished and the gardens neglected, so that it looks more like the habitation of one in distress than the seat of one of our most opulent nobles, at least such was its appearance in 1776. » (*Tour through Great Britain*, 8e éd., 1778, vol. III, p. 32-3.)

renard harcelé par les chiens. Le châtelain de Belvoir possédait une meute fameuse, et, tous les ans, ses amis personnels, les gentilshommes campagnards de la contrée, les ministres anglicans et les fermiers des villages voisins se réunissaient pour se livrer à leur sport favori. Crabbe ne semble pas avoir pris goût à ce divertissement. Il préférait, nous dit le Biographe (1), se rendre avec le duc dans une partie isolée du domaine pour s'entretenir de littérature, de théâtre et de poésie. Plus volontiers encore, il remontait vers le sud la vallée de la Devon jusqu'au plateau que couronne le parc de Croxton où les ducs de Rutland avaient déjà fait construire un pavillon de chasse, et où l'on pouvait, en toute liberté, pêcher à la ligne, botaniser, prendre et étudier les insectes et les papillons, tandis que des vols de corneilles tournoyaient dans les airs en jetant leur cri rauque. A son retour, Crabbe trouvait peut-être un invité désireux de causer avec lui : soit le duc de Queensberry, ce fanatique du plaisir, toujours en quête de « deux beaux yeux noirs et d'un front bas (2) », lorsqu'il ne pariait pas avec ou contre Fox sur le champ de courses de Newmarket ; soit Richard Watson, professeur de théologie à Cambridge et tout récemment (3) nommé évêque de Llandaff, grâce à l'appui de Rutland, son ancien élève ; soit encore l'excentrique docteur Glynn, le médecin du jeune Pitt, reconnaissable à son « tricorne, à son manteau écarlate » et à son habitude de « dire au hasard tout ce qui lui passait par la tête ». Mais Crabbe ne pouvait guère se lier familièrement avec de tels personnages, et son unique ami intime à cette

1. B., p. 32.

2. George Selwyn, *op. cit.*, p. 80.

3. En juillet 1782. Sur Watson, voir les curieuses *Anecdotes of the life of R. Watson*, Londres 1817, et un résumé de sa carrière dans Legouis, *la Jeunesse de Wordsworth*, p. 230-1.

époque semble avoir été un certain Robert Thoroton, fils d'un parent et agent confidentiel de la famille ducale[1], cavalier intrépide, aussi fougueux dans ses amusements et ses actions que généreux par ses sentiments[2]. Nul doute que le cérémonial de Belvoir ait souvent paru lourd au poète et qu'il ait préféré le séjour de Cheveley[3], où les ducs de Rutland menaient une vie plus simple, lorsque les courses de Newmarket les rappelaient dans le Suffolk. C'était là que jadis, adolescent humble et timide, Crabbe avait porté les drogues de son patron de Wickham Brook. Il avait fait du chemin depuis.

Mais il manquait de la souplesse et de l'aisance nécessaires à qui veut réussir auprès des grands. Il ignorait l'art de s'imposer en s'insinuant ; dans sa réserve et son humilité mêmes, on sentait l'indépendance jalouse et la fierté du plébéien. Son rôle de chapelain était parfois délicat : si on lui demandait conseil, il fallait répondre avec discrétion, sans paraître prétendre aux privilèges d'un ami intime[4] ; si la duchesse lui amenait un de ses enfants, coupable d'a-

---

1. Thomas Thoroton, of Scrieveton, député de Newark et de Bramber (cf. DALE, *op. cit.*, p. 65).

2. D'après B. (p. 33), il fit un jour remonter à son cheval la pente de la colline de Belvoir ; une autre fois, pour échapper à la poursuite de Crabbe, qu'il taquinait évidemment, il se lança sur le glacis de la terrasse. En 1784, il accompagna le duc en Irlande comme secrétaire particulier, et Sir JONAH BARRINGTON (*Personal Sketches*, 1869, vol. I, p. 102) parle de lui en ces termes : « He had the manner of a coxcomb, but the heart of a friend and the sentiments of a gentleman. He was clerk of the [Irish] House of Commons ; and, being by no means a common man, formed a necessary part of all our societies... I was aware that circumstances existed which were the cause, to him, of great anxiety ; and, finally, the death of Mr. Thoroton by his own hand deprived me of one of the sincerest and most useful friends I ever possessed. »

3. Cf. *supra*, p. 50 ss.

4. *Tales*, V (« The Patron » 276).

voir répété quelque vilain juron, il fallait doser le blâme, de manière à ménager les sentiments de la mère et à garder le respect dû au petit « lord » de quatre ans (1). Quelque amie ou quelque parente arrivait-elle au château? On demandait au chapelain un compliment poétique, et Crabbe remettait ses vers avec son plus aimable sourire et ses politesses les plus alambiquées. Qu'on en juge par ce court billet adressé à la duchesse : « Madame, j'ai l'honneur de vous envoyer les vers destinés à Lady Elizabeth, et je suis beaucoup plus fier de mon obéissance à vos ordres que de mon œuvre... J'avoue que ma Muse est l'une des plus pauvres servantes de votre Grâce et qu'elle ne peut vous parer avantageusement, mais vous lui pardonnerez, j'espère, car personne n'a moins besoin des artifices de la parure. Malheureusement pour moi, tout le monde peut voir combien je reste au-dessous du sujet de mes éloges; mais votre Grâce est tenue d'excuser la faute qu'elle-même a causée (2)..... » En d'autres occasions, sa patience était mise à une plus rude épreuve : même en sa présence, certains convives gardaient

---

1. Cf. la note manuscrite de Fitzgerald sur B., p. 32 : « Their graces' children... ». Fitzgerald tenait de B. lui-même que : « *She* came in one day with one of them by the hand to be reproved by the chaplain for *swearing* something (some oath?) picked up from the then common conversation of dukes royal and other. »

2. Billet daté du 23 juillet 1783 : « Madam, I have the honour of sending you my verses to Lady Elizabeth, and am much more proud of obeying your commands than of the performance which was written in obedience to her Ladyship. I confess that my Muse is one of the poorest of your Grace's servants and cannot decorate you to advantage, but you will I hope forgive her, because nobody so little needs the arts of decoration. It is unfortunate for me that every one is able to judge how much I fall below the subject of my praise, but your Grace is bound to vindicate the error of which you are the cause. Had the object been less perfect I should have been able to have taken a nearer likeness. I have the honour to be with the highest respect your Grace's most obliged, obedient and very humble servant. » (Collection Mackay.)

leur franc parler, et Crabbe, avec une imprudence qu'il blâme dans un de ses contes (1), se faisait « l'avocat de la religion », sans craindre de compromettre sa cause par son zèle à la défendre. Le vin devant lui, des esprits forts tout à l'entour, il se fiait à la solidité de son raisonnement ; mais ce qui lui semblait convaincant, certain, évident, était contesté, déclaré insoutenable..... ; des hommes, gais et bruyants, faisaient taire la voix de son bon sens, éclataient de rire aux dépens de la vérité et de lui-même, tandis que les dames, par bienveillance, s'efforçaient d'étouffer un sourire et s'écriaient : « Quel excellent jeune homme ! » Ou bien, on causait politique, et Crabbe, dont nous connaissons les opinions libérales (2), défendait Burke, Fox et le parti whig contre le duc de Rutland, fervent admirateur de Pitt, et contre la duchesse elle-même, la plus intransigeante des Tories. N'écrivait-elle pas à Crabbe en 1807 que « la conduite de Fox, comme homme public et privé, avait été mauvaise, et que ses grands talents l'auraient rendu plus dangereux encore pour son pays, s'ils n'avaient été neutralisés paf le génie transcendant et les vertus éminentes de M. Pitt (3) » ? Que répondre à de tels adversaires ? Crabbe refusa souvent, paraît-il (4), de boire au succès des Tories et fut contraint en revanche d'avaler son verre d'eau salée. Plaisanterie

1. *Tales*, V, 321-336. Le passage est d'autant plus certainement autobiographique qu'il forme une très longue digression.

2. Cf. *supra*, p. 172.

3. Lettre datée : « Belvoir Castle, Thursday, December 10, 1807 : ... « Allow me to add that I admire every part of your work (le *Registre de Paroisse*), except the dedication and eulogium contained in it of two characters (Fox et Lord Holland) whose principles both private and public are bad, and which the shining talents of Mr. Fox would have rendered the more dangerous to his country, had not the superior and more transcendent abilities and eminent virtues of Mr. Pitt happily prevented their being so... » (Collection Broadley).

4. B., p. 49.

bien grossière pour un monde soi-disant distingué ! Le poète dut se sentir humilié, se dire, avec « le fier dédain » d'un homme vraiment supérieur, que ces titres pompeux recouvraient souvent « un mérite fort ordinaire (1) », et aspirer au jour où « maître d'une petite cabane, il y pourrait cacher sa tête sans que jamais fâcheux osât lui imposer sa désagréable présence (2) ». Il semble avoir toujours gardé rancune à Belvoir des petits ennuis qu'il y avait soufferts.

En décembre 1782, Rutland fut nommé ministre, et Crabbe accompagna la famille ducale à Londres. D'après le Biographe (3), on ne put le loger dans la résidence d'Arlington street, et il « se procura par hasard » l'appartement précédemment occupé par le fameux Hackman (4), cet officier qui se fit pasteur et tua, dans un accès de jalousie, Martha Ray (5), la maîtresse de Lord Sandwich, à la sortie du théâtre de Covent-Garden. Mieux encore que la protection de Burke, ses titres de poète et de chapelain d'un grand seigneur ouvraient à Crabbe l'entrée du monde élégant et lettré de la capitale. Il revit Sir Joshua Reynolds, dans sa luxueuse maison de Leicester-Fields, fréquenta l'atelier octogonal où le peintre, debout à son chevalet, près de la fenêtre étroite, travaillait pendant la matinée aux études préparatoires que nécessitait le grand tableau commandé par l'impératrice de Russie : *Hercule au berceau étranglant les serpents.* Il vint s'asseoir, avec le duc de Rutland et sans doute avec Burke, à la table hospitalière où Miss Palmer, la

1. *Tales,* V, 228.

2. Cf. quelques vers cités par B., p. 32.

3. B., p. 34.

4. D'après le *Criminal Recorder,* « Hackman lodged in Duke's Court, Saint Martin's Lane. »

5. Le 7 avril 1779. Elle eut plusieurs enfants de Lord Sandwich, entre autres, Basil Montague. Lord Sandwich, né en *1718,* est le Jemmy Twitcher du *Candidate,* de GRAY.

nièce de Reynolds, plus tard marquise de Thomond, recevait des invités d'élite. Il dut admirer l'activité infatigable et la probité du grand artiste, son intelligence lumineuse et pénétrante, qui mettait dans le regard de ses portraits un peu de la flamme de son propre génie ; il lui envia peut-être sa sérénité d'humeur, que ne troublaient ni la surdité ni les menaces d'une vieillesse prématurée, et la noble distinction de ses manières toujours aisées, quel que fût le rang de son interlocuteur. Ce fut aussi chez Sir Joshua Reynolds que le jeune poète fut présenté au redoutable cerbère du temple de la Renommée, l'illustre « Docteur » Johnson, le tyran de la critique anglaise en ce temps-là. Leur première entrevue ne fut pas heureuse, semble-t-il[1] : Crabbe, ayant risqué timidement une remarque banale, fut accueilli par un « grondement » du « Docteur », et il fallut une visite à Bolt Court, où habitait Johnson, pour raccommoder les choses. Crabbe se souvenait d'un conseil que lui avait donné le critique en cette occasion : « Ne craignez jamais, lui avait-il dit, de prêter à vos acteurs, quelle que soit leur condition, les pensées les plus fortes et les expressions les meilleures que vous puissiez trouver. » Recommandation dangereuse, qui semblait inviter Crabbe à négliger toute vraisemblance dramatique ! Peu importait d'ailleurs la valeur des conseils : Johnson avait daigné paraître aimable, et c'était l'essentiel. Le chancelier Thurlow ne le fut pas moins : sur les instances de Fox[2], il invita de nouveau Crabbe à déjeuner, lui dit, en guise d'adieu : « Vous ressemblez au pasteur Adams[3]

1. Cf. B., p. 28.

2. Cf. Lord HOLLAND'S *Memoirs of the Whig Party* (1852), vol. I, p. 255 : « While Lord Thurlow was in office, he (Fox) overcame his reluctance to asking favours of a political enemy, and urged that Chancellor to encourage genius by giving Mr. Crabbe some preferment. »

3. Le personnage humoristique bien connu, dans le *Joseph Andrews* de FIELDING.

comme douze à une douzaine », et lui conféra les bénéfices de Frome Saint Quintin et d'Evershot, petits villages du Dorsetshire(1), dont les deux cures rapportaient au total deux cents livres sterling environ(2). A la même époque, le 22 mars 1783, l'évêque Watson, sur la demande du duc de Rutland, faisait inscrire le nom de Crabbe sur les registres de « Trinity College », afin qu'au bout de dix ans le chapelain pût recevoir le grade de bachelier en théologie(3). La fortune souriait enfin au poète, et, pour comble de bonheur, il tenait en réserve une œuvre qui allait lui donner la gloire.

III

C'était le *Village,* commencé peut-être en 1780(4), continué par intervalles à des époques restées inconnues, faute de documents datés, repris et terminé à Aldborough, à Beccles et surtout à Belvoir, pendant l'année 1782. Le 26 décembre en effet(5), Burke avait reçu le manuscrit de la nouvelle

---

1. A dix milles au nord-nord-ouest de Dorchester. La nomination fut faite en février ou mars : elle est mentionnée dans le *British Magazine,* numéro de mars 1783, p. 244. Thurlow appartenait alors au ministère Shelburne qui, le 2 avril 1783, fut supplanté par la « coalition » de Fox et de Lord North, les deux ennemis réconciliés.

2. Cf. une lettre de Crabbe à son fils George, datée de Trowbridge, 7 mars 1831 : « ...Lord Thurlow I believe meant to give me one (*i. e.* a living) of the middling good kind : there were two parishes, Frome and Evershot, and yet the two fell short of £ 200 yearly... »

3. Cf. le relevé des registres fait par M. W. White : « 1783, March 22, Admissus est — Crabb Clericus annos natus 24. » Ce n'est pas l'âge exact de Crabbe, mais la limite minima de l'âge pour qui voulait s'inscrire. Ces postulants étaient appelés les « ten year men ». Ils n'étaient astreints, au cours de leurs dix ans, qu'à trois semestres (*terms*) d'une résidence sans doute peu effective.

4. Cf. *supra,* p. 148, n. 1.

5. Cette date, négligée par B., p. 33, se trouve sur l'original (collection Broadley). M. Ainger (p. 44) lui substitue par erreur le mois de

œuvre et écrivait à Crabbe en ces termes : « Votre poème m'est parvenu ; toutefois, je ne l'ai pas encore ouvert. Je n'aime pas les expressions malheureuses dont vous vous servez à ce sujet. Qu'un jugement comme le vôtre soit difficile à satisfaire, rien de plus naturel ; mais, là où vous êtes difficile, tout le monde sera charmé. » Un éloge si délicat dut plaire au poète et lui faire oublier un instant les scrupules et les craintes de sa modestie et de sa défiance exagérées. Il se mit en quête d'un éditeur et demanda conseil à Mira, dont la réponse(1) dit toute sa tendresse et son admiration naïve pour son « très cher M. Crabbe ». « J'espère, écrit-elle, que vous ne me trompez pas en ce qui est de votre

---

mai 1783 et ne voit pas que c'est le manuscrit, et non un exemplaire imprimé du poème, que Crabbe envoyait à Burke.

1. Non datée. Sur le document, Crabbe a écrit en note : « Written about two years before we married », ce qui doit vraisemblablement se réduire à une année environ. Voici les passages les plus intéressants de cette lettre curieuse : « Be very affectionate, you say. I will, my dear George ; it is your desire and my wish to be so. And very few I believe really *desire* affection but *deserve* it ; at least I am and have long been determined to think you do... I hope you don't deceive me as to your health ; pray, my dearest Mr. Crabbe, in this as in all other things shew your affection by your sincerity. And depend on my doing the same. I have considered and reconsidered your proposals to my uncle and depend upon me when I say I approve them because tho' I cannot be assured they *will* please yet I am convinced they ought. I am still with the dear ladies at Normanston... (passage cité, *supra*, p. 90, n. 3)... God bless you, be not unhappy about your... father and brother. As to the first, (he) don't deserve your most careless thoughts. And the other you will do everything you can for... John has left his father and if he never see him again in my opinion it don't much signify... I am obliged to you, my dearest Mr. Crabbe, for taking my opinion respecting Mr. Dodsley. If you had none of your own, the compliment would not be very great — but as you are much better calculated to instruct than to be instructed, I must be alway proud to give my opinion and pleased to see it adopted... The hair is very pretty and required no apology... Be *very* good and believe me — Your own Mira. » (Collection Broadley.)

santé ; je vous en prie, en ceci comme en toute autre chose, prouvez-moi votre affection par votre sincérité. Et soyez sûr que je ferai de même. J'ai pesé et repesé les propositions(1) que vous avez adressées à mon oncle et vous pouvez me croire lorsque je dis que je les approuve, car, tout en n'étant pas certaine qu'elles paraîtront satisfaisantes, je suis néanmoins convaincue qu'elles devraient le paraître..... Je suis toujours à Normanston..... Je vous suis bien obligée, mon très cher M. Crabbe, de m'avoir demandé mon avis au sujet de M. Dodsley. Si vous n'aviez pas d'opinion personnelle, le compliment serait médiocre ; mais, comme vous êtes beaucoup mieux fait pour donner des conseils que pour en recevoir, je serai toujours fière de vous dire mon avis et heureuse de vous le voir adopter. » C'est ainsi que Dodsley, l'éditeur de la *Bibliothèque,* fut choisi pour publier le *Village*. Par l'entremise de Sir Joshua Reynolds, le « Docteur » Johnson avait consenti à relire le manuscrit et, le 4 mars 1783(2), il le renvoyait couvert de ratures et accompagné d'un billet des plus flatteurs. « Le poème de M. Crabbe, écrivait-il, est original, vigoureux et élégant. Je ne lui demande pas d'adopter les changements que j'ai faits, car mes vers sont assez rarement, je crois, supérieurs aux siens. Qu'il combine seulement mes expressions et les siennes, et peut-être

---

1. De mariage, évidemment, faites par Crabbe à M. Tovell. Ce détail fixe approximativement la date de la lettre, car, à aucun moment de l'année 1781, Crabbe n'aurait pu faire de telles propositions.

2. Cf. B., p. 33, et la préface de Crabbe à ses poèmes de 1807, *Œuvres,* p. 98. Sir Joshua transmit à Crabbe la lettre de Johnson, avec ces quelques mots datés du même jour : « Dear Sir, I have returned your poem with Dr. Johnson's letter to me — if you knew how sparing Dr. Johnson deals out his praises, you would be very well content with what he says. I feel myself in some measure flattered in the success of my prognostication. Yours sincerely. » (Collection Broadley.) Crabbe, *loc. cit.*, a cité sir Joshua au style indirect, en lui donnant un vernis de Johnson.

trouvera-t-il ainsi quelque chose de mieux que les unes et que les autres..... C'est la dédicace qui plaira le moins : il vaudrait mieux la réduire à une préface courte et alerte. Je ne doute pas du succès de M. Crabbe. » En mai 1783, le poème parut sans dédicace[1], et le public ratifia aussitôt le jugement du critique. On lut avec empressement cette éloquente satire des pastorales à la mode.

Depuis le temps où Virgile, s'éloignant de la rusticité dorique et réaliste de Théocrite, avait prononcé son fameux *O fortunatos nimium*..... et chanté les prétendus attraits de la vie champêtre : sa « sécurité et son repos, ses ressources variées, ses loisirs en pleine campagne, la fraîcheur des vallées, des cavernes et des bassins d'eau vive », le charme des « bœufs mugissants et du sommeil au pied d'un arbre[2] », les poètes bucoliques n'avaient plus cessé d'enfler à l'envi leurs « chalumeaux » arcadiens. Emprisonnés eux-mêmes dans les étroites enceintes des villes, blasés par les jouissances d'une civilisation raffinée, ils laissaient leur imagination s'envoler vers les libres plaines qu'ils ne foulaient jamais, vers un état d'innocence à la fois idéale et sensuelle. Leurs paysans étaient devenus des « bergers d'églogues », des contemporains de l'âge d'or. Semblables aux premiers hommes dont parle Ovide[3], leurs pâtres ignoraient « les

---

1. « The Village was published in May 1783 », nous dit B., p. 34 ; le 23 mai, d'après le *Public Advertiser* du même jour. Dans la première édition, le poème est un in-quarto gris, semblable à la *Bibliothèque* et intitulé : « *The Village*, a poem in two books, by the Rev. G. Crabbe, chaplain to H. Gr. the Duke of Rutland. London. Printed for J. Dodsley, Pall Mall, 1783. »

2. *Géorgiques*, II, 467-71.

3. *Métamorphoses*, I, 89 et suiv. Il n'entre pas dans le plan de ce travail de raconter l'histoire, longue et souvent fastidieuse, de la Pastorale. En ce qui concerne l'Angleterre, on trouvera une bibliographie complète du genre dans un Essai de M. Gosse, *On English Pastoral Poetry*, dans le troisième volume du *Spenser* de M. Grosart. Pour la

peines et les terreurs des lois » parce que, d'eux-mêmes et sans contrainte, ils « cultivaient l'honnêteté et la vertu ». Le crime ne devait pas paraître en ce paradis terrestre dont il eût troublé l'harmonie, et rares étaient les loups auxquels on permettait d'inquiéter les troupeaux. Dans ces champs fortunés où la guerre était inconnue, « les casques ni les épées » ne scintillaient jamais, et les pins, restés intacts au sommet des montagnes, « ne descendaient pas dans les eaux pour aller visiter les rivages étrangers ». La terre, « que ne blessaient ni le râteau ni le soc de la charrue », donnait d'elle-même l'herbe aux moutons, et aux hommes les fruits sauvages dont ils se contentaient. C'était « un éternel printemps dont les brises douces et tièdes caressaient des fleurs qu'aucune main n'avait semées ». Ces « premiers pasteurs », véritables « rois de leurs troupeaux » et de domaines sans limites, passaient pour avoir joui d'une « oisiveté, d'une tranquillité » profondes, pour avoir vécu « à leur manière dans une grande opulence » et une liberté complète. On se les représentait assis dès l'aurore aux pieds de quelque Sylvia ou de quelque Daphné bien-aimée, surveillant d'un œil distrait leurs chèvres et leurs moutons dociles qu'ils venaient de faire sortir du parc, chantant, pour plaire à leur compagne ou rivaliser avec un autre pâtre, les charmes de leur belle ou les peines amoureuses d'un ami. Quelles douces occupations étaient les leurs ! De temps à autre, la bergère se levait pour « traire les brebis et sevrer les agnelets[1] » ; sa main, « blanche comme un lis », s'armait de la houlette et poussait devant elle le troupeau florissant, tandis que, pour tromper les fatigues de la route, les pipeaux et les

---

France, nous avons lu avec profit le travail de M. Arnould sur *Racan* et un article de M. Baldensperger sur *Gessner en France* dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1903, p. 437 et suiv.

1. Ambrose Philips, *Pastorals*, I (*Chalmers' English Poets*, vol. XIII, p. 110).

chants du pasteur redoublaient d'harmonie. Que l'amour était suave dans ce pays de rêve, où l'honneur et la modestie « ne cachaient pas encore la source des plaisirs, où les bergers et les nymphes mêlaient à leurs paroles des caresses, des murmures, et à leurs murmures des baisers, où la vierge, jeune et nue, découvrait ses fraîches roses », et, semblable à Chloé, jouait avec son amant dans un lac ou dans une fontaine[1]. Si leur ciel s'assombrissait, c'était sous de bien légers nuages : un rival trop heureux, une bergère infidèle pouvaient jeter l'infortuné soupirant dans une langueur plaintive et mélodieuse, mais ne devaient jamais le pousser au désespoir[2]. La tempête des ambitions et des passions violentes aurait saccagé les jardins fleuris de cette artificielle Arcadie; les soins grossiers des champs et des étables auraient rougi les bras des pastourelles, dérangé leurs jolies dentelles et leurs chapeaux enrubannés. Dans cette existence de convention, inventée par les poètes, devaient toujours régner l'abondance, le bien-être et la paix; il fallait « dissimuler » à tout prix la « bassesse et la misère » de la vie réelle. Des travaux trop pénibles, comme ceux des pêcheurs, ne convenaient pas au genre pastoral d'où Fontenelle, Steele et Sir William Jones[3] voulaient chasser

1. Le Tasse, *l'Aminte*, acte I, chœur : passage devenu très célèbre, traduit, ou plutôt adapté par Racan dans les *Bergeries* (p. 85 de l'édition Tenant de Latour, 1857), et par Samuel Daniel (*A Pastoral, Chalmers' English Poets*, vol. III, p. 549).

2. Contrairement à l'opinion de La Motte-Houdar, ici en révolte contre Fontenelle, son maître. (Cf. La Motte, *Œuvres*, ed. 1754, t. III, p. 295.)

3. Cf. Fontenelle, *Discours sur la nature de l'Églogue* (*Œuvres*, éd. Belin, 1818, vol. III, p. 58-9); Steele, nos 22 et 32 du *Guardian* (6 et 17 avril 1713), le premier presque traduit de Fontenelle; Sir William Jones, l'illustre Orientaliste, *Arcadia*, publiée en 1772 (*Chalmers' English Poets*, vol. XVIII, p. 449) reproduction en vers de l'article de Steele dans le *Guardian* (no 32).

ignominieusement l'impertinent novateur Sannazaro, auteur d'*Eclogæ piscatoriæ*. En vain Phineas Fletcher, reprenant les mêmes sujets, avait-il vanté le bonheur des « simples pêcheurs, que n'épouvantent ni les cris perçants du hibou, ni ceux du corbeau nocturne, qui aiment à commencer leurs jeux avec l'année commençante, à profiter d'un calme pour tirer au rivage le poisson bondissant, et, pendant les tempêtes, à danser et à chanter le long des sables d'or[1] ». En vain s'était-il efforcé de se concilier les partisans des « bucoliques » en leur montrant sur une « pelouse » au bord de la mer les « joyeux bergers, habillés en vert, accompagnés de leurs charmantes nymphes », et les pêcheurs, « vêtus de bleu », en train de se disputer, dans une lutte toujours indécise, le prix de poésie[2]. On ne l'avait pas écouté, et son maître n'avait pas trouvé grâce. Les règles qu'en 1688 Fontenelle avait imposées à l'idylle, furent largement adoptées par Steele ; et Marmontel, dans un article de l'*Encyclopédie*, donna de l'*Églogue* cette définition décisive : « L'objet de la poésie pastorale a été jusqu'à présent de présenter aux hommes l'état le plus heureux dont il leur soit permis de jouir et de les en faire jouir en idée par le charme de l'illusion. » Avec l'âge d'or des uns, « l'esprit fin et galant » des autres[3], les bergers poétiques du dix-huitième siècle s'écartaient de plus en plus de la réalité.

Mais ils ressemblaient fort à ce proche parent que leur avait trouvé l'imagination de Rousseau : le « sauvage » aimable et doux du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (4). Cette « simplicité des premiers

1. Phineas Fletcher *Piscatory Eclogues*, I (1633), st. XVIII (*Chalmers' English Poets*, vol. VI, p. 135).

2. *Ibid.*, Eclogue VII, st. II-IV, p. 150-1.

3. Fontenelle, *op. cit.*, p. 64.

4. Écrit en 1754 ; cf. aussi le *Discours sur les sciences et les arts*, de 1750.

temps », ce « beau visage paré des seules mains de la nature », où la jeune humanité tenait « un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif et la pétulante activité de notre amour-propre », n'était-ce pas, sous une forme à peine renouvelée par le philosophe de Genève, la traditionnelle Arcadie, avec ses campagnes et ses mœurs ? Tous deux contemporains de l'âge d'or, le « berger d'églogue » et l' « homme naturel » étaient faits pour s'entendre et marcher ensemble à la conquête du public. Ils avaient l'un et l'autre une si délicieuse ignorance de nos « arts » et de nos « sciences », enfants de notre corruption et corrupteurs à leur tour ! Vivant isolés, l'un au milieu des prairies avec ses moutons et sa bergère, l'autre dans le fond des bois avec sa « nourriture, sa femelle et son repos », ils étaient si éloignés de notre société artificielle, perfide et tyrannique, si indépendants de tout maître qui, « ayant enclos un terrain », pût s'aviser « de dire : Ceci est à moi ! » Ils erraient libres et fiers, dans la plénitude de leurs forces que la civilisation n'avait pas encore « énervées », dans la pureté de leurs instincts « naturellement bons ». Émus d'une « pitié » innée pour les souffrances d'autrui, ils pratiquaient sans le savoir la « morale de la sympathie » et eussent frémi de nos cruautés. « Quand ils avaient dîné, ils étaient en paix avec toute la nature », surtout avec leurs compagnes, et, s'il fallait défendre leurs amours ou leur repas, « quelques coups de poing » suffisaient : « le vainqueur mangeait, le vaincu allait chercher fortune, et tout était pacifié (1) ». Qu'il eût été doux de s'arracher à la fièvre et au tumulte des cités pour fréquenter ce paysan ou ce « sauvage » idéal et partager, pendant quelques instants, leur existence insouciante et fraîche (2) ! Car on aime à suivre, ne serait-ce qu'en imagi-

1. *Discours sur l'inégalité,* note 9.

2. Cette aspiration est celle du Tasse dans le chœur cité plus haut,

nation, « la pente qui ramène l'homme civilisé aux charmes de la vie primitive (1) ».

Surtout lorsqu'on peut espérer ne pas être trop dépaysé au milieu de l' « innocence » et de la « simplicité » champêtres, lorsqu'on sait qu'on y retrouvera, sinon les élégances et les raffinements de la civilisation, du moins toutes les délicatesses du sentiment. Celles-ci furent introduites dans la pastorale par Gessner, dont les première « Idylles », publiées en 1756, s'inspirèrent à la fois de Théocrite et de Rousseau (2). Le « berger d'églogue » qui, chez Virgile et les écrivains de la Renaissance, avait presque toujours (3) été le poète harmonieux de la paix et des amours, qui était devenu bel esprit avec Fontenelle, fut avec Gessner un « homme sensible ». Sans renoncer à l'Arcadie et à l'âge d'or, il se fit le contemporain de Diderot, de Greuze et de toute cette génération qui parla de la vertu plus qu'elle ne la pratiqua. A moins d'être excessivement indocile, on doit sortir édifié de la lecture des Idylles de Gessner et de Léonard, son imitateur français. Ces petites œuvres (4), assez semblables à des fables, se proposent souvent de nous inculquer, en nous prenant par les bons sentiments, quelque leçon morale qui, « nourrissant notre âme », nous fera

---

celle aussi de Mme Deshoulières dans ses jolies « idylles » intitulées *les Moutons* (1674), *les Oiseaux, le Ruisseau, la Solitude* (1688), dont quelques notes semblent timidement annoncer Rousseau.

1. G. Sand, *la Mare au Diable,* notice, p. 2 (éd. 1856).

2. Voir la préface « An den Leser » (éd. Kürschner, p. 63-5), surtout les lignes 22-25, p. 63, et les deux derniers paragraphes (64-5).

3. Sauf lorsque la polémique ou les allusions politiques s'introduisaient dans la pastorale. Virgile donna l'exemple dans sa première églogue; il fut suivi par le Mantouan, par la Pléiade et surtout par Spenser dans le *Shepherd's Calendar.*

4. Celles de Gessner en prose poétique, celles de Léonard en vers prosaïques.

« respecter et chérir la vertu[1] ». La « pitié innée » des sauvages de Rousseau s'écoule par les yeux des pâtres de Gessner en une pluie de larmes de ravissement et de tendresse. Voyez l'affectueux Mirtil s'arrêter devant le berceau de verdure formé par le pampre au seuil de sa « cabane solitaire » : il vient d'apercevoir « son vieux père qui, affaissé sur lui-même, sommeille doucement sous les rayons de la lune » ; les bras croisés, il laisse ses yeux se fixer longuement sur le vieillard ; de temps à autre, il lève ses regards vers le ciel à travers le feuillage resplendissant, et des larmes de joie s'échappent de ses paupières : « O mon père, s'écrie-t-il, toi que j'honore presque à l'égal des dieux, que ton sommeil est doux !... Sûrement, tu t'es endormi en priant, et tu priais aussi pour moi, mon père !... Ah, mon meilleur ami, il me faudra bientôt te perdre, triste pensée ! Ah, alors, alors, je dresserai un autel près de ta tombe, et, toutes les fois que reviendra une heureuse journée où j'aurai soulagé l'infortune, alors, mon père, je viendrai répandre du lait et des fleurs sur ta tombe[2]. » Singulier mélange de pieuses coutumes antiques, d'amour filial larmoyant et de philanthropie doucereuse ! Ces fleurs-là ne venaient pas des champs ; elles poussaient en serre, et leur parfum en était d'autant plus enivrant pour les délicats du dix-huitième siècle.

Sous l'une ou l'autre de ces influences, la peinture de la

---

1. Florian « Essai sur la Pastorale » en tête d'*Estelle*. La *Galatée* du même auteur est précédée d'une « Lettre à M. Gessner ».

2. Cinquième idylle, p. 71. Cf. aussi la curieuse scène (idylle 7) où Amyntas, pauvre bûcheron, sauve un jeune chêne sur le point d'être renversé par un torrent, lui sacrifie son temps et son fagot, et, pour toute récompense, ne demande à la « dryade » reconnaissante que la guérison de son voisin Palémon. Moindre est la bienveillance des mégères de Balzac pour les chênes de la forêt (cf. *les Paysans*, 2e partie, ch. vii).

vie des paysans était restée idyllique et partant conventionnelle. Dès les premiers temps de la littérature anglaise, Chaucer, donnant au « laboureur » une humble place parmi ses pèlerins, avait fait de lui le frère du curé et l'avait représenté comme un « rude travailleur et comme un brave homme » aimant « Dieu de tout son cœur et son voisin comme lui-même », toujours prêt à payer la dîme, à battre par charité le blé des indigents, « à creuser leurs fossés et leurs sillons, sans demander d'argent s'il pouvait s'en passer[1] ». Thomson, plus tard, s'arrêtant au milieu des tempêtes et des neiges de son Écosse natale, avait cru voir l'habitant de la chaumière, indifférent aux rigueurs de la saison, se pencher « au-dessus de la réjouissante flambée » et raconter avec force détails quelqu'une de ses farces innocentes ou quelque terrifiante histoire de revenants : « La gaieté rustique circulait, avec les naïves plaisanteries qui charment le cœur des bergers faciles à satisfaire, avec les longs et sincères éclats de rire, les baisers qu'on dérobe en passant aux jeunes filles restées volontairement sans défense ou paraissant dormir, avec les bonds, les tapes, les poussées et les danses qui répondent aux accords de la musique du pays[2]. » Veillées plus poétiques à coup sûr que celles que faisaient nos paysans dans une étable surchauffée par les « exhalaisons » des bestiaux et éclairée par une pauvre chandelle[3] ! Ni les intempéries de l'hiver, ni les ardeurs de l'été ne troublent la joyeuse humeur des pâtres ou des laboureurs de Thomson : si la « chaleur devient tyrannique », le berger se retire, ramène son troupeau au bercail, s'étend sur la « mousse moelleuse » auprès de « son chien vigilant » et s'endort, le bras nonchalamment passé

1. Prologue to the *Canterbury Tales*, v. 529-41.
2. *The Seasons*, « Winter ».
3. Cf. Zola, *la Terre*, 1re partie, V.

autour de la tête. Lorsque les « jeunes villageois, brunis par le labeur en plein midi », couvrent la prairie qu'ils vont faucher, ils brillent de santé et de vigueur ; la paysanne « vermeille est demi-nue ; ses grâces s'allument et brûlent sur sa joue... D'un vallon à l'autre, on entend s'éveiller la brise et retentir les échos du travail joyeux, de l'amour et de la gaieté partagée ». Au déclin du jour, après les fêtes de la tonte (1), on peut quelquefois voir une bergère (2) se glisser « dans un bosquet de coudriers », se dévêtir et se plonger timidement dans un « frais ruisseau », tandis que, de loin, son amoureux inaperçu l'épie. Nous voici revenus en Arcadie et dans une voluptueuse région où « Musidora au bain » nous rappelle Longus et annonce les « Pastorales » de Boucher. Sur un ton plus grave, mais presque aussi optimiste, Gray esquisse, en quelques strophes de son *Élégie* (3), la vie calme et heureuse qu'il prête aux « rudes ancêtres du hameau » : leur réveil matinal, lorsque la brise est embaumée des parfums de l'aurore, leur retour le soir, lorsque le foyer flambe pour eux, que « la ménagère active leur consacre ses soins » et que « leurs enfants grimpent sur leurs genoux pour se partager le baiser envié », leurs joyeux travaux enfin, soit qu'ils « poussent leur attelage en pleins champs », soit que « les bois s'inclinent sous leurs coups vigoureux ». Et Goldsmith à son tour, dans la première partie du *Village abandonné* (4), se complaît à faire de son « Auburn » un paradis sur terre, à décrire les jeux des paysans « sur la pelouse, à l'ombre d'un arbre touffu », les sons mélodieux qui « s'adoucissent » en montant la colline,

---

1. *The Seasons,* « Summer », passage imité par Dyer dans son poème *the Fleece* (1757), chant I, conclusion.

2. Musidora (*ibid.*).

3. *Elegy written in a Country Churchyard* (1750).

4. *The Deserted Village* (1770).

« les splendeurs de la salle d'auberge où, entre quatre murs blanchis à la chaux, les politiques du village se réunissent, l'air profond, et se passent des nouvelles beaucoup plus vieilles que leur bière », la modeste demeure du maître d'école sévère, mais bon, le presbytère où réside « un homme aimé de tout le pays et excessivement riche avec mille francs par an ». Tel est le tableau flatteur que les poètes ont fait jusqu'en 1780 (1) des mœurs et de l'existence villageoises, soit que leur imagination les ait entraînés, soit que vraiment, grâce à des coutumes patriarcales subsistantes et à la prospérité de l'agriculture, la vie dans les campagnes anglaises ait alors donné au paysan un bonheur inconnu depuis.

On se doutait néanmoins que la réalité ne ressemblait que très rarement à ces peintures idéales, et certains écrivains avaient, en passant, indiqué la vérité. La première églogue de Virgile, par exemple, nous laisse un sentiment de tristesse, car la félicité de Tityre ne fait que mieux ressortir le malheur de Mélibée en route pour l'exil. Le Mantouan lui-même interrompt un instant ses dissertations sur « l'honnête amitié » et la « rage d'amours », sur « la nature des femmes » et la « religion », pour décrire, en quelques traits énergiques et précis, la rudesse de la vie champêtre : « Voyez, s'écrie son Fortunatus, au prix de quelles sueurs nous nous procurons nos pauvres aliments, et que de maux

---

1. En 1776, John Scott (of Amwell), dans le poème auquel il doit ce surnom, décrivait son village en imitant Goldsmith (cf. *English Poets*, vol. XVII, p. 465) et s'écriait :

> Such rural life! so calm, it little yields
> Of interesting act, to swell the page
> Of history or song ; yet much the soul
> Its sweet simplicity delights, etc., etc...

On pense aux « Mechanick echoes of the Mantuan song » dont parlent Johnson et Crabbe (*Village*, I, 18).

le misérable pasteur doit souffrir pour son troupeau, ses enfants et sa femme. Il brûle sous les cruelles chaleurs de l'été ; il est gelé par les froids de l'hiver ; il dort à la pluie sur la terre ou sur un lit de cailloux raboteux ; la contagion, sous mille formes, menace ses bestiaux ; mille dangers l'épouvantent ; les brigands, les loups et les soldats, plus féroces que les loups, tendent leurs pièges à ses brebis (1). » C'est la même plainte qu'exhale, d'un mouvement plus passionné, le bûcheron de La Fontaine (2), et La Bruyère, dans un passage terrible (3), nous montre l'affreux dénûment des paysans de l'ancien régime, de ces « animaux farouches, mâles et femelles, répandus par les campagnes, noirs, livides et tout brûlés de soleil », qui « fouillent la terre avec une opiniâtreté invincible » et « se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ». Près d'un siècle plus tard, Johnson, ne rencontrant chez les « bergers » que « grossièreté, ignorance et rancune jalouse », les qualifiait de « sauvages envieux (4) » ; en 1782, Cowper, devançant Crabbe, écrivait que « seuls les pauvres d'une chimérique Arcadie avaient jamais goûté le bonheur et connu le plaisir (5) ». Depuis longtemps en effet, l'illusion n'était plus possible, et les partisans de « l'âge d'or », Fontenelle et Gessner entre autres, avertissaient le lecteur qu'heureux d'échapper à la réalité brutale, ils allaient partir pour un monde de rêve. En 1783, la pastorale avait perdu tout contact avec la vérité, sur laquelle il faut bien que la poésie s'appuie, même lorsqu'elle l'idéalise, et l'*Année littéraire* de Fréron pouvait déclarer que le règne des bucoliques « était passé

1. Battista Spagnoli, dit le Mantouan, églogue III. Son recueil, publié en 1498, en contient dix.
2. *Fables*, livre I, XVI.
3. *Caractères*, ch. XI.
4. *Rasselas*, ch. XIX.
5. *Hope*, 7-10.

sans retour », et que « l'églogue ne trouvait plus que des lecteurs insensibles et incrédules (1) ». Le paysan courait le risque d'être oublié, après avoir été travesti.

Il fallait que l'attention fût ramenée vers lui par un observateur perspicace et sincère qui osât dire les choses telles qu'il les voyait. On ne s'étonnera pas que cette impulsion soit venue d'Angleterre où la littérature fut de tout temps, et surtout au dix-huitième siècle, dominée par l'instinct du réalisme. La pastorale elle-même en avait subi l'irrésistible influence : elle s'était modelée sur Théocrite, dont Spenser et la plupart de ses successeurs (2) avaient essayé de reproduire l'accent rustique en inventant pour leurs pâtres un langage archaïque et dur, assez peu vraisemblable, ou simplement en leur donnant des noms familiers, parfois grotesques à plaisir. Loin de se lancer hardiment dans l'idéal, comme ses sœurs de France et d'Allemagne, elle était restée indécise à mi-côte, ne sachant si elle devait redescendre en

---

1. T. VII de l'année 1783, à propos de *l'Age d'Or* de « M. Maréchal ». Ce journal ne mentionne pas le *Village* de Crabbe.

2. M. Gosse, dans son *Essai sur la Pastorale anglaise*, prétend qu'elle dérive en droite ligne du Mantouan plutôt que de Théocrite ou de Virgile. C'est une erreur. Le *Calendrier du Berger* de Spenser s'inspire *également* du Mantouan et de Théocrite, et chez les disciples de Spenser (Drayton, Browne, A. Philips), c'est l'influence de Théocrite qui prédomine. Dryden (*Preface* to the translation of Virgil's Pastorals) et Steele (*Guardian*, nos 28 et 30) préfèrent manifestement Théocrite à Virgile comme poète bucolique. A. Ramsay, dans sa gracieuse idylle dramatique, *le Noble Berger* (1725), a donné la meilleure œuvre en ce genre moyen, à demi réaliste, à demi idéaliste. Par contre, au début du dix-huitième siècle, William Walsh, le conseiller de Pope et le Waller de la Pastorale anglaise, s'efforce d'imiter l'élégance et la correction virgiliennes; il entraîne Pope à sa suite et fait de lui un disciple de Fontenelle. Mais le mouvement reste stérile, car l'ironique *Shepherd's Week* de Gay est l'un de ces hybrides qui marquent la fin d'une lignée. On sait que la Pastorale française, fille des Italiens et de Virgile, suivit une évolution opposée et ne revint à Théocrite que par Gessner. (Cf. Baldensperger, art. cité.)

plaine ou monter vers les sommets. C'était rendre un involontaire hommage à la vérité nue et s'exposer aux impitoyables critiques des esprits positifs et chagrins. Crabbe était de ceux-là. Il ne croyait pas à « l'âge d'or » tant vanté, à ces chimères dont se berçait l'imagination des « jeunes » poètes. Il savait que « toutes les nations avaient été grossières à l'origine », que les premiers hommes étaient « les fils de la triste solitude, bornés dans leurs désirs et leurs plaisirs », étrangers à toutes les joies de la société, à tous les soucis désintéressés (1). Il ne partageait pas l'optimisme théorique de Rousseau : loin de considérer la nature humaine comme primitivement bonne, et la civilisation comme corruptrice, il sentait que le devoir de chacun et le rôle des lois étaient de combattre les mauvais instincts innés à l'âme et de faire triompher le bien (2). Quant aux « bergers » de Gessner et à leurs beaux sentiments, si Crabbe les avait connus, ils lui auraient paru fort étranges, à lui que ses compatriotes avaient accueilli comme on sait (3).

Aussi n'a-t-il que du mépris pour la pastorale classique, vraie peut-être dans l'antiquité, surannée de nos jours : « Parce que sur les rives du Mincio, pendant le règne florissant d'Auguste, Tityre crut retrouver l'âge d'or, faudra-t-il que des bardes assoupis perpétuent ce rêve décevant et se fassent machinalement les échos du poète de Mantoue ? Égarés bien loin de la vérité et de la nature, prendrons-nous notre fantaisie pour guide, ou marcherons-nous sur les traces

---

1. *Bibliothèque,* 1re éd., vers 317-26. Thomson (*Spring*) avait déjà fait les mêmes réserves :

> But now those white unblemish'd manners, whence
> The fabling poets took their golden age,
> Are found no more...

2. Cf. *supra,* p. 95-6.

3. Cf. *supra,* p. 170

de Virgile(1)? » Sachons reconnaître que « le temps n'est plus où le poète rustique vantait ses plaines natales en vers harmonieux, et qu'aujourd'hui nos bergers ne célèbrent pas en couplets alternés et polis les charmes de leur pays et de leurs nymphes ». Cessons de faire retentir « les accords passionnés de ces chants où nos tendres Corydons exhalent leurs plaintes, où nos jeunes pâtres révèlent leurs peines d'amour, les seules, hélas ! qu'ils n'aient jamais ressenties ». Si les muses parlent encore de félicité champêtre, c'est qu'elles n'ont jamais connu la misère des campagnes, c'est qu'elles ignorent que nos paysans ont depuis longtemps « renoncé à leurs chalumeaux pour suivre la charrue à pas lourds » ; c'est surtout parce que la facilité de tels sujets, dépourvus de toute pensée profonde, séduit les jeunes poètes, « ravis de se mettre au diapason ordinaire, de prendre une nymphe pour maîtresse, de devenir bergers eux-mêmes, d'éviter les tristes paysages qui assombriraient la mélodie de leurs soupirs, et de tout peindre en beau pour que tout ressemble à leur belle(2) ».

Renonçons à ces mensonges, et, quittant le rêve pour la réalité, suivons le poète dans le pays qu'il connaît le mieux : l'Aldborough de son enfance et de sa jeunesse. Ce n'est pas

---

1. On trouvera dans les *Œuvres* (p. 114, n. 4), le texte du manuscrit de Crabbe et (*Village*, v. 15-20), la correction de Johnson, religieusement adoptée par le poète. Il est certain que les quatre premiers vers de Johnson sont supérieurs à ceux de Crabbe, mais il n'en est pas de même du dernier. Que l'on compare le

Where Fancy leads, or Virgil led the way?

de Crabbe au

Where Virgil, not where Fancy, leads the way?

de Johnson, — où le mot « Fancy » est pris au sens très inexact d' « imagination poétique et créatrice » — et l'on n'hésitera pas à garder le premier texte de ce vers. M. Ainger est du même avis, sans indiquer clairement la raison de sa préférence (*Life of Crabbe*, p. 49-50).

2. *Village*, 7-38.

une Arcadie : « Voyez cette lande qui, recouverte de fougères desséchées, fournit la tourbe légère dont se chauffent les pauvres du voisinage ; plus loin, voyez cette étendue de sable brûlant où les moissons clairsemées ondulent avec leurs épis étiolés : les herbes pullulantes défient tous les procédés et tous les soins, s'emparent de la terre et affament le seigle niellé ; les chardons ouvrent et tendent leurs bras épineux qui menacent de leurs armes les gamins en haillons ; les pavots inclinés frustrent l'espoir du travailleur ; la buglosse éclate en taches bleues sur ce sol stérile ; la mauve au suc visqueux, altière et vigoureuse, domine les maigres gerbes et agite ses feuilles soyeuses ; le sénevé projette son ombre sur les tendres pousses et l'ivraie s'enroule autour de la tige maladive qu'elle enserre : le rivage rocheux est riche en teintes mêlées dont les splendeurs tristes et vaines brillent de toutes parts (1). » A la précision minutieuse et trop scientifique de ces détails qui en eux-mêmes sont pittoresques et caractéristiques, mais qui, faute d'être fondus dans une impression d'ensemble, ne forment pas un tableau, on reconnaît l'apothicaire et le botaniste, habitué à marcher les yeux à terre, fixés sur les plantes qu'il étudie, indifférents au reste du paysage. On se souvient aussi des pénibles années passées par Crabbe dans son « village » natal, de sa fuite devant une misère qui lui semblait inhérente à ces landes marécageuses, quand on lit ces vers émus : « De même qu'au-dessus de la plage voisine, les hirondelles s'arrêtent, attendant un vent favorable pour quitter la terre, et gardent leurs ailes étendues, prêtes à prendre leur vol, de même j'attendis le moment propice et je partis en m'écriant : Ah ! malheureux ceux qui restent encore, ceux qui, restant encore, entendront mugir l'Océan dont les vagues insatiables dévorent le rivage qui recule

1. *Village*, 63-78.

toujours (1). » Malheureux surtout ceux que le sort condamne à vivre au milieu de populations aussi misérables et aussi ingrates que leur sol.

Elles n'ont rien de commun avec les bergers d'églogues. La santé même, « belle enfant du travail, languissante chez les riches », n'est pas leur privilège. Un labeur acharné sur des sillons rebelles épuise prématurément les paysans : « Voyez-les se lever en même temps que le soleil pour fournir la longue carrière de leur tâche quotidienne ; voyez-les s'exposer aux furieuses ardeurs de la canicule qui font trembler leurs genoux et palpiter leurs tempes : ils s'appuient sur leurs faux, regardent le labeur accompli et mesurent le labeur à venir ; ils bravent successivement le soleil et les ondées, qui réservent à leur vieillesse des douleurs et des tortures ; ils poursuivent leur route à travers des marécages et des landes vaseuses où leurs pores échauffés absorbent les rosées du soir. » Vous devrez bien reconnaître, vous qui êtes riches, que « le travail peut être aussi funeste à vos esclaves que vos excès le sont à vous-mêmes ». Sachez que « trop souvent, mus par une fierté virile, ils s'efforcent de cacher leur découragement en redoublant d'énergie ». Regardez, et vous verrez parfois dans ces campagnes « un jeune homme au corps frêle lutter avec sa faiblesse, sa fatigue et sa honte. Pressé d'avancer et refusant fièrement de céder, il tâche de rejoindre ses compagnons dans les champs ; mais, après une longue résistance, la nature enfin succombe ; sa santé appauvrie repousse son maigre repas ; son épouse attristée voit le danger qui le menace, et un échange de reproches accélère les progrès de la lente maladie ». Oui, « l'existence des villageois est douloureuse », harcelée par des fatigues intolérables et une pauvreté sans remède. « Chanterons-nous les louanges de cette nourriture saine et sans

1. *Village*, I, 119-126.

apprêt, abondante et simple, qui est, dit-on, le partage des heureux paysans ? Ce serait nous jouer d'une misère que nous ne pouvons connaître et tourner en dérision l'angoisse que cause la faim inassouvie !... » S'adressant aux opulents admirateurs des pastorales, le poète indigné s'écrie : « O vous, âmes sensibles qui rêvez de bonheur rustique et que charment les doux ruisseaux et les sonnets plus doux encore, allez à la « paisible » chaumière qui reçoit tous vos éloges, entrez et demandez si la paix y réside : Est-il en paix, ce père affaissé de fatigue, sont-ils en paix, ces enfants serrés autour d'un feu languissant, est-elle en paix, cette pâle matrone dont la main tremblante retourne sur son foyer misérable un tison expirant (1) ? » Qu'importent, au milieu de ces tristesses, les quelques « heures de repos délicieux » et « les lueurs fugitives de gaieté » que chaque dimanche ramène ? Les joies des paysans sont trop courtes ! Certains, peut-être, prennent leurs ébats sur la pelouse, entre les hautes grilles du château seigneurial et le chemin de l'église ; d'autres, réunis en « un petit groupe d'amis », flânent et causent du sermon « qu'ils approuvent bruyamment si le prédicateur a parlé fort ; les élégants du village ont revêtu leurs plus beaux habits pour plaire à leurs nymphes ; les vétérans du mariage sont plus simplement mis, car ils ont peu à peu renoncé à tout souci de plaire » ; certains, repassant ensemble les travaux de la semaine, « se croient quelque importance et un renom d'habileté ; d'autres enfin, n'ayant jamais espéré atteindre à la gloire, sont heureux simplement parce que le travail a cessé ». Un groupe de fermiers assemblés près de là nourrit le sourd mécontentement familier aux campagnards : « en leur for intérieur, ils murmurent et se lamentent » de voir leurs ouvriers oisifs perdre une si belle journée ; ils pensent que le Ciel est im-

1. *Village*, I, 140-179.

pitoyable en exigeant d'eux la dîme de leur travail et de leur temps pour les prédicateurs et les pauvres. Encore s'il les protégeait « des larrons qui la nuit parcourent leur district, emportant le poisson de leurs viviers et les trésors qui mûrissent à leurs superbes espaliers ! Mais il leur faut subir jusqu'à la concurrence de ces misérables chasseurs qui, s'autorisant d'un revenu douteux, s'arrogent le droit de passer à travers leurs champs et de tuer leur gibier (1) ». Il semble qu'il n'y ait à la campagne aucune sécurité pour les propriétés, aucune tranquillité pour les habitants. Le paysan, déjà pauvre, consomme sa ruine par ses vices. Le dimanche n'est pas écoulé que les rixes éclatent sur la pelouse : « Écoutez, elles ont pris naissance dans cette auberge bruyante, à l'heure où la paye de la semaine s'étant tout entière évanouie, l'hôtesse marque lentement sur le mur l'écot inquiétant, à l'heure où, pour clore amicalement la fête, les convives ont demandé une dernière rasade qui les a rendus ennemis : alors sont venus les coups qui brisent le bras du travailleur, et ces rustres stupides ont terminé leur querelle par une bataille... Voyez aussi cette brute vigoureuse qui, intraitable dans la furie de l'ivresse, frappe la poitrine nue de sa compagne enceinte ! » Écoutez encore : maintenant que tout est sombre, « la calomnie glisse son venin le long de la pelouse ; à son approche, la tranquillité domestique s'enfuit ; avec elle, la discorde s'installe au

1. *Village,* II, 1-24 et 55-62. Les vers 59-62 ne se trouvaient pas dans la première édition où leur place était tenue par les deux vers cités par B., p. 119, n. 1. Ils parurent pour la première fois dans l'édition de 1807, où le vers 60, à peu près incompréhensible dans l'édition de 1834 et celle de 1861 (Just right enough...), est correctement imprimé : Just *rich* enough to claim a doubtful right...

En effet, jusqu'en 1831, nul n'avait en Angleterre le droit de chasser s'il ne possédait au moins cent livres sterling de revenu foncier (cf. Sydney Smith's, *Essay on Game, Edinburgh Review,* 1819, et Boutmy, *le Développement de la Constitution anglaise,* p. 240).

foyer ; elle dévoile à la femme l'adultère (1) du mari, elle informe le mari des égarements de son épouse ». La débauche (2) et l'inconduite ne sévissent pas moins au village qu'à la ville : « Voici qu'une nymphe comparaît silencieuse devant le trône du solennel magistrat : sa taille confesse sa faute et ses larmes son repentir ; pendant qu'elle se tient là, confuse et l'air honteux, l'une des favorites de son juge passe sans bruit, jette un regard méprisant sur le sort de cette « traînée » et rend grâces à son étoile de lui avoir donné un protecteur puissant : près de là, le jouvenceau, sûr d'avoir à supporter toute sa vie l'une ou l'autre de ces deux calamités, la guerre (3) ou une femme, hésite à choisir ; enfin, consentant au mariage, il les épouse toutes deux, lorsque la demoiselle en bégayant le dénonce sous serment (4). » A l'indigence et aux vices communs à toutes les campagnes, s'ajoutent, dans les ports de mer, des laideurs particulières. Leur population de paysans et de matelots a la rudesse de l'Océan qu'elle côtoie, et fournit de dangereux déclassés. On y voit « errer tristement une race amphibie et sauvage. Une misère taciturne se peint sur tous les visages de ces gens qui semblent fuir la civilisation et la société ; ils jettent sur les étrangers des regards de méfiance et de haine ». Recrutés par les agents « d'un commerce illicite, arrachés à la charrue pendant l'ivresse », ils se sont faits contrebandiers : « Ils sont là-bas, debout au pied de la falaise, pour montrer à la pinasse où elle doit débarquer son fret ; rapides comme

1. *Village*, II, 43, « the husband's crime », disait Crabbe en ce temps-là.

2. *Village*, II, 50-4, où Crabbe se souvient de sa médecine et peut-être de Hogarth (*the Harlot's Progress*, 1st plate).

3. *Village*, II, 84 : Les bâtards incombant à la paroisse, les « Justices of the Peace » avaient le droit d'emprisonner le coupable ou de le forcer à s'engager.

4. *Village*, II, 63-70; 33-4; 39-44; 77-86.

le crime, ils vont charger leurs chevaux déjà prêts, s'enfuir, pris de peur, à travers la lande sans chemins, essayer, s'ils sont découverts dans leurs courses errantes, d'échapper à leurs ennemis par la violence ou la ruse, et céder une partie de leur butin à d'autres fripons qui l'exigent comme prix d'un illicite passe-port dans le pays. » Cruauté pire que tous les délits : « ils vont guetter sur le rivage l'instant où les vagues se soulèvent et ballottent un navire sur lequel se fixent leurs yeux avides ; s'il dirige sa marche périlleuse vers cette côte, il deviendra leur misérable proie ou celle de l'Océan. » Ainsi faisaient, même en 1811, les « naufrageurs » des Cornouailles : ils attachaient des fanaux trompeurs à la queue de chevaux entravés et attiraient vers leurs rochers les vaisseaux qu'ils voulaient piller (1). Comment le poète, témoin de pareilles choses, aurait-il pu croire aux fables de l'âge d'or et à la belle « simplicité de la vie naturelle » ? Il n'avait trouvé, dans ses « longues courses à travers des champs hostiles », que le « vol, l'injustice et la terreur (2) ». En y pleurant sa misère, il avait d'autant mieux senti celle d'autrui.

Il avait surtout pris en pitié les vieux travailleurs, arrivés sans famille et sans ressources au bord de la tombe. Aussi les tristesses de leur existence désolée lui inspirèrent-elles les pages les plus éloquentes de son poème, celles qui frappèrent le plus ses contemporains et qui décidèrent du succès. « Voyez, dit-il, ce paysan à cheveux blancs que son grand âge rend impropre à tout souci, sauf celui de ses infirmités : il s'appuie sur un bâton grossier, et, les yeux levés, il regarde les bras nus et brisés d'un arbre desséché » où reste encore « une feuille solitaire et flétrie, brûlée

1. Cf. Sydney, *the Early Days of the Nineteenth Century in England,* London, 1898, p. 51-2.

2. *Village,* I, 85-118.

par la gelée et grelottante au vent ». Il y voit sa triste image et le symbole de son déclin. Il pense au temps où, « sans rival dans les travaux rustiques, il traçait d'une main ferme le sillon le plus droit... Un éclair de plaisir brille dans son regard » au souvenir des « prix et des triomphes que remportait sa jeunesse ». Mais il retombe aussitôt dans sa rêverie et « il soupire, car maintenant il s'achemine douloureusement vers la mort ; les riches, les pauvres eux-mêmes le méprisent et ses patrons à tour de rôle le traitent comme leur esclave ». Il est devenu l'un de ces indigents que, sur l'ordre des autorités de la paroisse, les fermiers occupent en maugréant, nourrissent et payent douze sous par jour(1). « En hiver, s'il est chargé de garder les moutons, on le voit souvent pleurer au pied de la colline ; s'il répare les trous d'une haie à l'aide de branches d'épine glacée, il murmure dans le vent qui souffle sur sa tête chenue et l'ensevelit sous la neige. » Il désire la mort : « Pourquoi vivre, s'écrie-t-il, lorsqu'on n'aspire plus qu'à s'affranchir de la vie », lorsqu'on est repoussé par la génération nouvelle, et qu'incapable de porter secours aux autres, on reste sans secours dans la misère ! Pourquoi vivre encore, s'il faut aller terminer ses jours dans cette « maison qui contient les pauvres de la paroisse », l'asile abhorré, la misérable chaumière (2) où la commune parque ses vieillards infirmes ! Le « village » en effet manque des ressources nécessaires pour construire et entretenir un de ces vastes refuges régionaux, sorte de

1. Plus huit sous donnés par la paroisse. C'étaient les « Roundsmen » dont parle Sir Fred. Eden (*State of the Poor,* Account of the parish of Kibworth Beauchamp en 1795) : « When a man is out of work, he applies to the overseer, who sends him from house to house to get employed. The employer is obliged to give him victuals and 6 d. a day, and the parish adds 4 d. » — Wordsworth, dans son *Simon Lee,* nous montre quel pauvre travail ces vieillards épuisés pouvaient encore fournir.

2. Cf. *supra,* p. 81.

prisons où, depuis plus d'un demi-siècle, nombre de grandes villes et de districts ruraux en Angleterre entassaient, tantôt pêle-mêle et tantôt dans des compartiments séparés, les vagabonds incorrigibles, les ouvriers sans travail et les impotents. Sans avoir pour ces « demeures délectables [1] » l'enthousiasme béat et ridicule du poète John Dyer, sans oublier que, malgré tous les soins et toutes les améliorations, la vie dans ces « workhouses » est restée monotone et répugnante par ses servitudes et sa promiscuité [2], on peut croire néanmoins que les pauvres y avaient, même au dix-huitième siècle [3], plus de confortable que dans les « parish houses », dans les sordides « asiles de paroisse » que Crabbe nous a décrits : « C'est à peine si les murs de boue peuvent soutenir la porte brisée ; des émanations nauséabondes s'attardent et se répandent ; tout le long du jour bruit le sourd et triste murmure du rouet. Ici habitent des enfants sans parents pour les soigner, des parents sans enfants pour les aimer, des femmes brisées de douleur sur leur couche désolée, des épouses abandonnées et des mères qui jamais ne furent épouses, des veuves affligées dont les larmes coulent inobservées, des vieillards infirmes dont les appréhensions sont pires que celles de l'enfance, des estropiés, des

1. « This delightful mansion », DYER'S *Fleece* (1757) (*Chalmers' English Poets*, vol. XIII, p. 241-2).

2. Cf. Miss Edith SELLERS : *In the Day-Room of a Workhouse* (art. publié dans la *Nineteenth Century*, sept. 1902).

3. Voir les nombreux détails que donne Arthur YOUNG sur l'asile de Nacton, dans le Suffolk (*Tour to the East of England*, vol. II, p. 178 ss., 1771) : « There are various apartments for men with their wives — for single men and lads — and also for single women and girls, for the sick, etc., and a surgery... The poor are undoubtedly taken excellent care of, both sick and well... They are clothed in a warm comfortable manner, and are in general pretty well satisfied with their situation, but the confinement disgusts them... » Sur l'opposition entre les « workhouses » et les « parish poorhouses », voir NICHOLLS, *History of the English Poor-Law*, éd. 1898, vol. II, p. 101.

aveugles et, de beaucoup les plus heureux, des idiots maussades et des fous pleins de gaieté. » Comment vivre ou mourir dans un milieu pareil, entre « les cris de la foule » qui vous entoure et les profonds gémissements qui partent du premier étage, « de la chambre lugubre où les malades sont amenés pour entendre l'irrévocable arrêt » ? Suivons l'impitoyable poète dans son musée d'horreurs ; il est trop épris de la vérité, surtout lorsqu'elle est douloureuse, pour nous faire grâce du moindre détail. Montons avec lui dans l'infirmerie de l'asile, dans « cette chambre qu'une poutre informe partage en deux, et dont les parois inclinées ne sont que des chevrons à nu ; les liens ignobles qui attachent le chaume y sont encore visibles ; des lattes et de la boue, c'est tout ce qui les sépare, sauf une vitre opaque et grossièrement rapiécée, qui laisse entrer les violentes rafales et intercepte le jour. Sur un monceau de bourre tassée et recouverte de poussière, un agonisant appuie sa tête alanguie : pas une main n'est là pour lui présenter la tasse de cordial, ou essuyer les larmes restées stagnantes dans ses yeux, pas un ami pour tromper sa souffrance par de douces paroles, pour l'exhorter à l'espérance et arracher un sourire à la maladie ». Seulement, voici que retentit « un bruyant et impétueux appel, dont le toit fragile est secoué, dont les murs se répètent les échos ; soudain entre un personnage d'une élégance recherchée, tout orgueil et tout mouvement, plein d'agitation et d'arrogance : à la foule curieuse qui l'entoure, il ordonne de disparaître ; il porte dans son regard la médecine et le destin : c'est un puissant charlatan qui, familier depuis longtemps avec les misères humaines, commence par insulter sa victime et la tue ensuite, met sa main homicide sous la protection des autorités (1) somnolentes et

1. Marguilliers (churchwardens), inspecteurs (overseers) — et pour tout un district, le « Justice of the Peace ».

n'a pas de plus grande faveur à vous faire que celle de vous négliger. Payé par la paroisse pour donner ses soins à l'asile, il affiche son mépris dans son air ironique et doctoral ; en toute hâte, il se dirige vers le chevet de l'indigence, et son impatience se marque par ses yeux détournés ; quelques questions banales à peine posées, sans attendre la réponse, il s'élance sur la porte. Son malade affaibli, habitué de longue date à souffrir et toujours négligé, sait que toute remontrance serait vaine. Il cesse d'implorer le faible secours des hommes » ; résigné à la mort, il sent « quelques pieux scrupules, quelques craintes naïves » s'élever en son âme, et il voudrait que la parole autorisée du pasteur lui confirmât « ses droits aux félicités du ciel ». Aussi « la garde, en maugréant, va-t-elle chercher le saint homme, étranger à ces lugubres murs ». Allons-nous voir apparaître le prêtre exemplaire de Goldsmith, « extrêmement riche avec mille francs par an »(1)? « Ah non ! c'est un pasteur d'une tout autre espèce et d'un caractère bien différent qui paît ce petit troupeau ; c'est un jeune homme jovial qui pense que sa tâche du dimanche est tout ce que Dieu ou les hommes peuvent justement demander ; le reste de son temps est consacré à l'amour et à des travaux faciles, le matin à la chasse et la nuit aux festins. Nul ne s'entend mieux à conduire la meute aboyante, à la lancer sur le gibier, à l'encourager ou à la retenir : chasseur infatigable, il tire pendant la moitié de la journée ; joueur habile, il passe les nuits à remuer les cartes. Est-ce au moment où de tels honneurs fleurissent autour de sa tête qu'il ira s'asseoir tristement au chevet du malade, pour ranimer des espérances qu'il ne sent pas, ou pour combattre avec zèle des craintes que la piété même ressent ? » Il laissera le pauvre mourir sans ses consolations. « Retournons encore à cette scène lugubre,

1. Cf. *supra*, p. 197.

moins lugubre maintenant que l'heure de l'agonie est passée et que l'homme aux multiples souffrances ne soupire plus. Au penchant de la colline, voyez avec quelle triste lenteur la bière suit les détours qui montent de la vallée » : bientôt le convoi gagne l'église ; les assistants, compagnons indigents de l'indigent qui vient de mourir, « gardent une torpeur impassible et un silence dévot. Les petits villageois interrompent leurs jeux pour regarder le cercueil qui porte leur vieil ami, car il était de tous leurs amusements enfantins ; il leur faisait des arcs flexibles et des balles légères ; les battes et les guichets (1) étaient le fruit de son labeur. Et maintenant ils le suivent jusqu'à sa tombe : arrivés là, ils s'arrêtent silencieux et tristes, et, se tenant par la main, les yeux fixes, ils se penchent pour examiner curieusement les restes confondus des pauvres de la paroisse... Le prêtre, qu'occupent et que retiennent des soucis plus importants, a fait remettre les prières jusqu'au jour de l'office et les assistants, après une longue attente, se retirent affligés de penser que le cadavre du pauvre soit privé de toute bénédiction ». Mais qu'importe à l'infortuné le mépris de la société ? N'est-il pas au nombre des heureux qui ne connaissent plus la peine ? « Ta victime, ô Mort, ne tressaillira plus à la voix rude des marguilliers et des hautains inspecteurs ; les fermiers n'exigeront plus d'elle son humble salut ; c'est toi sa suzeraine, toi, la meilleure des tyrannies (2) ! » Commencée dans la misère, poursuivie dans les fatigues, terminée dans la désolation de l'indigence, telle est, affirme Crabbe, l'existence du paysan, bien éloignée, hélas ! de la félicité arcadienne qu'on se plaisait à lui prêter.

Le simple rapprochement de la *Bibliothèque* et du *Vil-*

1. Au jeu de cricket.

2. *Village,* I, 180-346.

lage permet de mesurer les progrès accomplis par l'auteur dans ce dernier poème. Toujours satirique et descriptif, mais empruntant son sujet à la vie réelle et non plus à une artificielle tradition littéraire, il a su, par l'exactitude et la force de sa vision intérieure, par la minutieuse netteté de sa reproduction, donner à son œuvre un tel cachet d'originalité qu'il a ajouté, pour ainsi dire, une nouvelle province au domaine de la poésie et pris place dans l'histoire de la littérature. Aucun de ses poèmes postérieurs, beaucoup plus étendus, n'a la vigueur et la portée de celui-ci. Pour échapper au mirage trompeur que Goldsmith avait évoqué dans la première partie de son *Village abandonné,* Crabbe s'est mis en face de la réalité, l'a copiée avec toute l'énergie, toute l'impartialité possibles, et l'a découpée en une série de petits tableaux pris sur le vif et transportés tels quels sur ses pages. Qu'on se souvienne des scènes nombreuses et variées que l'analyse précédente a essayé de mettre en lumière : les moissonneurs épuisés sous un soleil torride, le laboureur malade se traînant à son travail, les groupes qui le dimanche se forment sur la pelouse devant l'église, la pauvre fille citée et insultée au tribunal du juge, le repoussant asile des indigents, — et l'on reconnaîtra que ces esquisses, remarquables en elles-mêmes par la précision scientifique des détails, constituent dans leur ensemble une composition ample et vaste, une véritable épopée réaliste de la vie des paysans. Nul ne l'avait tentée avant Crabbe : on se détournait des villageois autres que les bergers d'églogues ; connaissant leur grossièreté, on les jugeait bons tout au plus à fournir une scène comique, une bataille, par exemple, au milieu d'un cimetière, à coups de morceaux de squelettes (1) ; et si l'on introduisait dans un roman quelque respectable manant, on prenait soin de le décrasser avant

1. Fielding, *Tom Jones,* Book IV, ch. VIII.

le dénouement[1]. Crabbe n'eut pas de ces timidités : tel il avait connu le paysan, tel il le dépeignit, et il fut récompensé de sa franchise par l'attention du public. La *Revue Critique* du mois de juillet 1783 approuvait fort le style et les sentiments du poème, comparait le *Village* de Crabbe au *Village abandonné* de Goldsmith et trouvait dans la première de ces œuvres « plus d'exactitude et une chaleur de coloris presque égale ». En novembre, la *Revue Mensuelle* faisait quelques réserves et se demandait si tous les villageois ressemblaient à ceux de Crabbe, si l'écrivain n'avait pas pris une exception pour la règle et s'il n'y avait pas autant d'exagération à « représenter la vie du paysan comme remplie par un labeur sans relâche et des anxiétés sans remède » qu'à décrire l'aspect de la campagne comme éternellement souriant et ses habitants comme jouissant de plaisirs ininterrompus. Mais elle ajoutait en terminant que « le poème contenait nombre de vers superbes, nombre de descriptions pittoresques et originales qui feraient honneur à l'ingénieux auteur de la *Bibliothèque* ». Le mois suivant, le *Gentleman's Magazine* engageait le public à lire une œuvre « qui en valait bien la peine », et Horace Walpole devançait l'opinion de la postérité en déclarant que Crabbe savait « écrire des vers dont on pouvait se souvenir[2] ».

Ce n'est pas que le *Village* soit un pur chef-d'œuvre, exempt de tout défaut. Sans aborder encore la question du réalisme de Crabbe, de sa valeur artistique et de ses inconvénients, sans regarder au delà du poème qui nous occupe, on ne peut se dissimuler que sa composition présente de

1. Cf. dans des genres très différents le *Paysan parvenu* de Marivaux, et les parents de *Pamela*, « John and Elizabeth Andrews », dans le roman de Richardson.

2. Hor. Walpole to the Rev. Wm. Mason, lettres ed. Cunningham (1858), vol. VIII, p. 377 : « Mr. Crabbe is a more agreeable poet than your heroic friend, Mr. Hayley, and writes lines that one can remember. »

graves imperfections. Il est arrivé à l'auteur de se contredire au moins une fois : lorsque, dans la description de l'asile, il nous mène au chevet de l'indigent et nous montre son abandon, il nous fait remarquer qu' « aucune main n'est là pour donner la tasse de cordial », et c'est pourtant ce même malade qui, un peu plus loin, envoie sa « garde » chercher le prêtre (1). Ailleurs (2), Crabbe annonce un développement qu'il interrompt soudain pour le reprendre plus tard. Dans cette suite de tableaux qui constitue l'ouvrage, règne un certain désordre qui n'est pas l'effet de l'art. A maintes reprises, il a fallu, pour en donner une analyse méthodique, s'écarter du plan de l'auteur, aller d'un endroit à un autre, tantôt au milieu, tantôt à la fin et revenir ensuite sur nos pas. Surtout on ne comprend guère pourquoi Crabbe a divisé son poème en deux chants : à quoi bon en recommencer un second, lorsque le paysan, son héros, a été enterré au premier ? Ce deuxième livre ressemble trop à l'une de ces « suites » qui n'égalent jamais ce qui les a précédées. Le début en est malheureux : la description enjouée du dimanche au village suit de trop près la mort du pauvre et annonce mal la peinture ironique des rixes et des vices dont elle est elle-même suivie. C'est un sourire trop fugitif, une tache criarde sur un fond sombre. Enfin, est-il rien de plus déplacé que la conclusion du poème, que cette oraison funèbre de Lord Robert Manners, frère du duc de Rutland ? Non pas que ce jeune homme, mort victime de sa bravoure en pleine victoire navale (3), ait été indigne des éloges que Crabbe lui décerne dans des vers singulièrement éloquents et forts (4). Mais, pour relier tant bien que mal ce hors-d'œuvre au reste de l'ouvrage, le poète a dû consentir à

1. Cf. *Village*, I, 270 et 300.
2. Cf. *Village*, I, 42-6 et 140-63.
3. Cf. *supra*, p. 177, n. 3.
4. *Village*, II, 115-207, et l'Appendice du poème (éd. 1834) où est

fausser son intention, à forcer sa pensée. Il voulait révéler aux riches, trompés par les pastorales, la situation véritable des paysans, opposer au luxe des uns la misère des autres, attirer ainsi l'attention des puissants sur une classe de déshérités. Son pessimisme devait rester partiel et ne pas dépasser les campagnes : il savait bien qu'une immense fortune met à la disposition de quelques hommes des chances de bonheur qu'ils gaspillent peut-être, mais qu'ils n'en ont pas moins possédées. Seulement, pour que Lord Robert Manners fût pleuré même au village, il fallait commencer par dire aux pauvres qu'ils ont tort de « s'affliger de leur destinée et d'envier le sort des grands (1) », que l'humanité tout entière est vouée au malheur ; il fallait afficher un pessimisme universel et banal, imposé par les circonstances et étranger à la conception première de l'œuvre. Ici le chapelain a fait tort au poète.

Et ce n'est pas seulement dans la composition, mais encore dans le ton que l'on peut observer un manque d'unité. Que l'on examine de nouveau quelques-uns des tableaux énumérés plus haut, entre autres le plus important, la description de l'asile, et l'on verra que Crabbe veut nous inspirer un sentiment de pitié pour les misères des humbles : par contre, que l'on passe à d'autres esquisses, celles des rixes et des contrebandiers par exemple, et l'on sera porté à croire que l'auteur ressent pour ses héros le plus profond mépris. Alors le lecteur restera hésitant. Il sera tenté de dire au poète : Comment voulez-vous que je plaigne l'infortune et l'abandon dont souffrent vos indigents, puisque vous me les avez dépeints comme vicieux et indignes de ma sympathie ? La raison de cette contradiction semble être que

---

reproduite la notice nécrologique donnée par Crabbe à l'*Annual Register*, de 1783 (cf. *Œuvres*, p. 121-3).

1. *Village*, II, 101-6.

Crabbe, né satirique, ne peut résister à son penchant : il lui faut un sujet de critique ; s'il peut s'en prendre à d'autres qu'aux villageois, il le fait volontiers : il attaque successivement le médecin, le pasteur, le juge et, par contraste, s'apitoie sur le paysan, leur victime, mais, s'il ne trouve que les pauvres sous sa main, ils ont leur tour, impartialement. Crabbe a toujours eu la franchise du réaliste et du savant.

Reste à savoir si la tournure satirique de son esprit n'a pas nui à la vérité de ses descriptions, si les réserves de la *Revue Mensuelle* n'étaient pas fondées et si le poète n'a pas exagéré la misère des campagnes. Ici une distinction s'impose : le paysan que Crabbe nous a dépeint dans le *Village* n'est pas celui que les romans de Balzac et de Zola nous ont si bien fait connaître, l'homme rivé au sol par un attachement atavique, le petit propriétaire, routinier et dur à la peine, qui s'épuise et au besoin se fait criminel pour garder son patrimoine ou pour l'agrandir. Cette classe moyenne avait existé parmi les cultivateurs anglais : les « yeomen » qui la formaient avaient joué un rôle décisif dans l'histoire en fournissant à Cromwell ses plus solides recrues. Mais, au cours du dix-huitième siècle, elle avait perdu beaucoup de son importance ; certains de ses membres s'étaient élevés au rang supérieur de gentilshommes campagnards, d'autres — le plus grand nombre — étaient devenus de simples fermiers après avoir vendu leurs terres aux seigneurs, aux « squires » ou aux négociants enrichis. Sous le nom de « dalesmen » ou de « statesmen », ils subsistaient encore, mais bien appauvris, dans le « pays des Lacs », où Wordsworth les connut, admira la dignité patriarcale de leurs mœurs frugales et laborieuses et les peignit sous les traits de Michael (1). Les fermiers qui les avaient remplacés en

1. Cf. à ce sujet une lettre de Dorothy Wordsworth écrite de

Angleterre, de plus en plus prospères à mesure que le siècle se terminait, « trouvaient des charmes aux champs et aux troupeaux qu'ils faisaient paître et valoir[1] ». Bien loin de les mettre au nombre de ses pauvres, Crabbe se plaît à nous les représenter comme satisfaits et cossus. Mais il avait remarqué que plus ceux-ci s'enrichissaient, plus leurs ouvriers, journaliers ou travailleurs agricoles, tombaient dans une incurable misère, et c'est uniquement de ces derniers qu'il s'occupe dans son *Village*. La peinture qu'il en donne, malgré ses abondants détails, reste encore générique et abstraite, un peu comme les portraits satiriques que Young a tracés : le paysan de Crabbe n'est pas *un* paysan en particulier, avec son caractère individuel surajouté à celui de sa classe; c'est le paysan-type, conception moins artistique peut-être que l'autre l'eût été, mais d'autant plus représentative du « labourer » anglais en 1783. Et cette peinture, nous l'avons vu, est profondément pessimiste : les champs verdoyants où peine le travailleur ne sont pour lui qu'une vallée de sueurs et de larmes, sans autre perspective que le dénûment et la mort. Est-ce que le sombre poète a raison ? La vie de ces paysans n'était-elle que privations et que vices, traversés tout au plus par quelques rapides lueurs de plaisir ? Ne connaissaient-ils pas les joies durables de la famille, que Burns devait chanter quelques années plus tard[2], étaient-ils étrangers au bonheur de revoir de temps à autre une fille bien-aimée, « devenue femme » et timidement courtisée par un honnête et robuste « gars du voisinage » ? Le « samedi soir » ne les retrouvait-il pas assem-

---

Windy Brow en 1794 (KNIGHT, *Life of Wordsworth*, vol. I, p. 90) et une lettre de Wordsworth à Fox, en 1801 (KNIGHT, *ibid.*, p. 220), accompagnant *the Brothers* et *Michael*. « This class of men », dit le poète, « is rapidly disappearing ».

1. *Village*, I, 39-40.

2. Cf. *The Cotter's Saturday Night*, str. IV, VI, XII-XIII.

blés au foyer paternel, en train d'écouter, tous découverts, le père de famille lire la Bible ou chanter les cantiques des aïeux ? Hélas ! je crains bien que le tableau le plus triste ne soit aussi le plus vrai. Qui ne se souvient de la faillite des espérances de Burns et de son père, malgré leur lutte opiniâtre, « leur rude labeur et leur rigide économie » ? Quand la misère étreint les cœurs, elle étouffe la poésie. Et nous ne devons pas oublier qu'au témoignage unanime des historiens, le paysan anglais traversait en 1783 une crise encore loin de son terme. A la prospérité qui avait marqué le commencement du siècle, semble avoir succédé vers 1770 une période douloureuse où les travailleurs agricoles, et non les fermiers, subirent le contre-coup de mauvaises récoltes, de guerres toujours plus onéreuses et d'empiétements répétés sur les pâturages communaux. En 1782, le blé avait été plus cher que pendant les cinquante années précédentes ; la guerre d'Amérique rendait plus coûteuses les denrées et les fournitures nécessaires à la vie (1), tandis que les salaires ne s'élevaient pas au-dessus d'une moyenne de neuf shillings par semaine (2). D'autre part, les nobles désireux d'arrondir leurs propriétés, les négociants ou les « nababs » en quête de l'influence politique attachée à la possession de la terre, chassaient les pauvres des chaumières qu'ils occupaient gratis dans les champs encore libres, les privaient de leurs jardins, souvent même de leur travail. L'élevage

1. Cf. Toynbee, *Lectures and Industrial Revolution* (ed. 1896), p. 100, et Lecky, *History of England*, vol. VI, p. 201-3.

2. Arthur Young's *Eastern Tour*, vol. II, p. 78 et suiv. : « Labour : in harvest 2 s. a day and beer, in haytime 1 s. 6 d. and beer, in winter 1 s. 2 d. » En 1840, ces salaires avaient plutôt diminué qu'augmenté (Toynbee, p. 69). Aujourd'hui, ils approchent de 16 s., ce qui n'empêche pas les travailleurs intelligents de quitter la campagne pour les villes (cf. *Life in our Villages*, Cassell, 1891, *passim*, et un intéressant article du *Western Daily Press*, August 20, 1903 : « *Farmers and Labourers* »).

remplaçait en beaucoup d'endroits la culture du blé et quelques bergers suffisaient, au lieu d'une multitude de moissonneurs ; les prés communaux étaient réclamés par le « seigneur du manoir », arrachés aux pauvres et entourés de clôtures (1). Le travailleur agricole, voyant ses ressources diminuer et ses dépenses augmenter, désespérait de l'avenir et s'abandonnait à cette apathie qui, aujourd'hui encore, est le fléau de sa condition.

Ainsi le *Village* est une représentation exacte, dans les limites que l'auteur s'est assignées. Mieux encore, c'est la peinture généralement sympathique d'une classe sociale jusqu'alors inconnue ou méprisée. L'indignation que Crabbe manifeste à l'égard de la pastorale ne vient pas seulement de sa haine pour tout mensonge, mais aussi de sa conviction qu'en berçant d'illusions les riches, l'églogue traditionnelle était funeste aux paysans mêmes qu'elle voulait idéaliser. De là l'insistance avec laquelle le poète interpelle ses lecteurs aristocratiques et bourgeois, les conduit à la cabane et au lit de mort du pauvre et leur crie : « O vous qu'accablent des maladies imaginaires et dont un nerf agacé suffit à troubler le repos, vous qui pressez votre couche moelleuse tandis que vos esclaves s'avancent et, d'un regard timide, lisent de loin dans vos yeux, vous dont les lamentables prières énervent le docteur, harassé par vos questions sur l'indéfinissable et insaisissable maladie, vous dont la patience prétendue endure des maux épouvantables qu'une vraie souffrance, et cela seul, pourrait guérir, — comment vous résigneriez-vous à être couchés là, dans des souffrances réelles, à être méprisés, négligés, abandonnés dans votre agonie ? Comment vous résigneriez-vous à rendre le dernier

1. Et les habitants s'exilaient comme ceux d'Auburn (voir la seconde partie du *Deserted Village* de Goldsmith et aussi l'allusion de Langhorne au « gilt Nabob » dans le *Country Justice*, part III, écrite en 1776 (*Chalmers' English Poets*, vol. XVI, p. 455).

soupir dans un lieu où la misère prépare les voies à la mort (1)? » La main qui a écrit ces vers était virile et c'est un noble cœur qui les a inspirés. Sous le pessimisme et l'humeur satirique de Crabbe se cache le sentiment profond de l'égalité de tous les hommes devant le vice, l'infortune et la mort. Il vivait à Londres et à Belvoir au milieu d'une société élégante et frivole, tout occupée d'intrigues politiques et de plaisirs, passant à jouer aux cartes le temps qu'elle ne consacrait pas à la chasse du gibier ou des honneurs; il lisait dans les paroles et dans les attitudes ce dédain des pauvres que nous révèle si naïvement le billet suivant de la duchesse de Buckingham à la pieuse comtesse de Huntingdon : « Je remercie Votre Seigneurie des renseignements qu'elle me donne sur les prédicateurs méthodistes : leurs doctrines sont des plus répugnantes et fortement entachées d'impertinence et de manque de respect envers leurs supérieurs, car elles tendent à niveler tous les rangs et à supprimer toutes les distinctions. Il est monstrueux de s'entendre dire que l'on a un cœur aussi pervers que celui des misérables créatures (2) qui rampent sur la terre. Rien n'est plus blessant et plus injurieux et je me demande comment Votre Seigneurie peut goûter des opinions si contraires à la supériorité du rang et à la bonne éducation (3). » A tant d'arrogance, Crabbe répond dans le *Village* comme Wesley l'aurait pu faire dans un de ses sermons : « A quoi bon, me dites-vous, raconter ces humbles crimes, pourquoi peindre les pauvres comme aussi coupables que les grands? C'est pour montrer aux grands, à ces tout-puissants fils de l'orgueil, que les infimes sont leurs proches

1. *Village*, I, 250-61.

2. « Common wretches. »

3. Cité par Abbey and Overton, *The English Church in the Eighteenth Century*, vol. II, p. 119 (éd. 1878).

par le vice, que leurs natures sont pareilles et leurs passions semblables : seulement les uns dissimulent trop et les autres pas assez. C'est pour que les hommes au pouvoir et les hommes de plaisir voient dans leurs propres esclaves d'aussi viles créatures qu'eux-mêmes ; pour que le domestique retrouve chez son luxurieux seigneur ses plaisirs les plus bas et son âme dépravée ; pour que chacun découvre chez les autres les vices communs à la pauvre race des mortels aveugles, égarés et perdus qui, leur carrière éphémère et diverse une fois accomplie, expirent et s'égalisent enfin dans la poussière (1). » Puisque riches et pauvres se valent moralement, la seule supériorité que ceux-là puissent avoir est d'aider les infortunés à sortir de leur misère. Telle est la leçon qui se dégage du *Village :* par là Crabbe se rapproche de ces membres de la bourgeoisie éclairée, des Wesley, des Raikes, des Howard et des Wilberforce, qui, à partir de 1750, se préoccupèrent d'améliorer la condition matérielle et morale des déshérités. Il partage avec Goldsmith et Langhorne la gloire d'avoir introduit la philanthropie non seulement dans la poésie, mais encore dans la littérature, et d'avoir devancé d'un demi-siècle ceux qui, à l'exemple d'Ebenezer Elliott et de Mrs. Gaskell, attirèrent l'attention de leurs contemporains sur le dénûment des ouvriers des usines et des champs.

IV

Parvenu à l'aisance et à la gloire, Crabbe se voyait au terme de la période héroïque de sa vie. C'était maintenant « un homme arrivé », en mesure de s'établir et de réaliser le rêve de sa jeunesse. Onze ans d'attente n'avaient pas

1. *Village,* II, 87-100.

découragé l'affection de Mira, toujours fidèle malgré la fuite de son printemps et la mauvaise volonté évidente de son oncle, moins généreux qu'exigeant. Aussi le poète profita-t-il du loisir que lui donna la clôture de la session parlementaire, le 16 juillet 1783, pour retourner à Beccles après une absence de dix mois et pour reprendre avec sa fiancée les longues courses sur les coteaux et dans les prairies dont la ville est entourée. La température, cette année-là, restait des plus déconcertantes : l'été s'avançait et cependant des nuages et des brouillards intenses ne cessaient de voiler le soleil. La nature semblait en deuil et on se demandait pourquoi (1). Le lundi 18 août, vers 9 heures du soir, Crabbe et Mira revenaient à cheval d'une de leurs excursions, lorsque soudain apparurent au ciel deux globes de feu, larges chacun d'environ deux pieds et suivis de huit autres qui allaient en diminuant et se fondaient en une poussière lumineuse ; une traînée de flamme terminée par un point brillant complétait le météore dont l'éclat radieux, où se mêlaient le jaune tendre et toutes les couleurs du prisme, illumina la terre pendant près de deux minutes (2). Miss Elmy, nous dit le Biographe (3), crut voir venir la fin du monde, tandis que Crabbe, la main levée, immobile d'admiration et de stupeur, regardait le phénomène s'éloigner lentement vers le sud-est. Peu de temps après, le poète fut rappelé à Belvoir par ses fonctions de chapelain : de là, il se rendit à Londres vers la mi-novembre (4), fréquenta, avec un plaisir qu'il ne chercha jamais à dissimuler, le théâtre de Drury Lane, où Kemble jouait alors Richard III et Mrs. Sid-

1. Cf. Cowper, *The Task*, « the Timepiece », 57 et suiv. et les notes; aussi la lettre à Newton du 17 juin.

2. Voir la description donnée dans le *Gentleman's Magazine* de septembre 1783, p. 744 (a Letter from Greenwich).

3. B., p. 35.

4. La rentrée des Chambres eut lieu le 11.

dons le rôle de Constance(1), et eut l'honneur plus ou moins appréciable d'être présenté à Sa très juvénile Altesse Royale le prince de Galles, le futur George IV(2). Quelques jours plus tard, il partait pour Beccles où fut célébré, le 15 décembre, son mariage avec Miss Elmy, déjà entrée dans sa trente-troisième année (3). Les nouveaux époux étaient à peine arrivés à Belvoir, où un appartement leur avait été réservé, que l'on apprenait la chute du gouvernement de Fox et de Lord North coalisés contre l'influence de George III (4), l'avénement de William Pitt à la dignité de premier ministre, la rentrée du duc de Rutland aux affaires et sa prochaine désignation pour la vice-royauté d'Irlande. Lorsqu'en février 1784, Rutland se rendit à Dublin, Crabbe ne l'accompagna pas, soit que le poste de chapelain vice-royal eût été donné à quelque personnage plus influent,

---

1. Cf. Genest, *History of the Stage*, 1832, vol. VI, p. 293 ss. Kemble, venu de Dublin, avait débuté à Londres dans *Hamlet* le 30 septembre de la même année. Mrs. Siddons joua Isabella (de *Measure for Measure*) le 3 novembre, la Mrs. Beverley du *Gamester* de Moore le 22 novembre pour la première fois et Constance de *King John* le 10 décembre. C'est par erreur que le Biographe dit qu'à cette époque son père admira le jeu de Mrs. Abingdon et de Mrs. Jordan. Celle-ci joua Sir Harry Wildair (dans le *Constant Couple* de Farquhar) le 2 mai 1787 pour la première fois (cf. Genest, *ibid.*, p. 480). Quant à Mrs. Abingdon, elle jouait en mars 1784 à Covent Garden lorsque Crabbe revint à Londres. (Cf. aussi le *Newspaper*, v. 340.)

2. Thoroton, l'ami de Crabbe, l'avait fait entrer dans la loge des écuyers du Prince et, l'Altesse se trouvant là, il fallut faire des excuses et, plus tard, une présentation en règle. (Cf. B., p. 35.)

3. Cf. Parish Register (Beccles): « George Crabbe, Clerk, of this parish, singleman, and Sarah Elmy of the same, singlewoman, were married in this church by licence from the Chancellor this fifteenth day of December 1783 by me P. Routh, Curate. »

4. C'était le fameux « Coalition Ministry », auquel appartenait aussi Burke et qui dura à peine neuf mois (2 avril-17 décembre 1783). Il avait remplacé Shelburne et fut remplacé, sur l'ordre du Roi, par Pitt et Thurlow.

soit que le poète n'eût pas voulu s'exiler dans un pays où, faute de titres universitaires, il ne pouvait aspirer à une grasse prébende.

Il resta donc à Belvoir en attendant que la bienveillance du Chancelier ou l'appui de son « noble protecteur » lui trouvât une cure plus lucrative que ses deux bénéfices du Dorsetshire. Ceux-ci, gérés par un vicaire (1), réclamèrent au commencement de 1784 la présence de leur titulaire. Crabbe entreprit avec Mira ce voyage alors assez long. Le 25 mars, il était à Evershot, où il exposait à ses paroissiens les « devoirs des ministres de la religion chrétienne (2) ». Après un séjour dans ces campagnes, où l'hospitalité de « M. George Baker (3) » avait dû lui être particulièrement précieuse, il retournait à Londres, faisait, avec Mira, une visite à Burke, « qui les reçut avec la plus grande cordialité » et les invita à dîner en compagnie de son condisciple et ami Richard Shackleton (4), dont la fille, connue sous le nom de Mary Leadbeater, entretint plus tard avec Crabbe une correspondance assidue. Shackleton, paraît-il, admirait beaucoup les œuvres de notre poète et lui déclara, non

1. Cf. *Notes and Queries for Somerset and Dorset,* vol. VIII, mars 1903 : « It seems probable that the Rev. Nathaniel Bartlett acted as Crabbe's curate during the whole time he was Rector. » (Note de M. Broadley.)

2. Voir un sermon daté dans les manuscrits de M. Murray : « Evershot, Dorset 1784 : Discourse for March 25th at Evershot Chapel. »

3. On lit dans un journal local dont le titre n'a pu être retrouvé : « Sometime previous to 1784, Mr. Baker commenced a contest for one of the then undivided county seats, but he does not seem to have gone to the poll. Above the classic porticos of Frome Saint Quintin House one may still read the words « Geo. Baker, A. D. 1782... » Crabbe's host died in 1803. » Cf. B., p. 37.

4. Né en 1728, deux ans après que son père, Abraham, eut fondé à Ballitore la pension où Burke avait fait ses premières études. Les Shackleton, établis en Irlande, mais originaires du Yorkshire, étaient Quakers.

sans provoquer ses modestes dénégations, que « le Village de Goldsmith serait bien désormais le Village abandonné (1) ». Revenu à Belvoir (2), Crabbe y passa une année encore, à des occupations diverses : tantôt suppléant le « Dr. Thomas Parke (3) à l'église de Stathern, tantôt consacrant à la composition d'une épître en vers au duc de Rutland (4) ou d'un nouveau poème les loisirs que lui laissaient les soucis de la vie de famille (5).

---

1. Cf. *Leadbeater Papers*, 2nd ed. 1862, vol. I, p. 135, et B., p. 64-65. Cette rencontre eut lieu le 6 juin.

2. Et non à Stathern, comme le dit B., p. 37.

3. Cf. AINGER, *Life of Crabbe*, p. 61. D'après M. Taylor, recteur de Stathern en 1902, Thomas Parke cumulait l'archidiaconat de Stamford, où il résidait, et la cure de Stathern. On possède encore un sermon que Crabbe prêcha à Stathern le 27 juin 1784. (Collection Murray.)

4. Cf. les publications de l'Historical Mss. Commission, report 12, London, 1889, vol. II, p. 330 : « An Epistle, 1784, August, Belvoir », où se trouve en effet ce poème inédit que le duc de Rutland nous a très aimablement communiqué. Il a peu d'intérêt ; les incorrections y fourmillent ; il montre surtout que Crabbe tenait à ne pas se laisser oublier. En voici le passage le plus caractéristique :

> « ...Think you, my Lord, your Belvoir's heights infuse
> Vigor, like old Parnassus, to the Muse ?
> Not so : Parnassus was a dismal scene
> And hunger made the wretched Tenants keen :
> Still the same kinds of Inspiration last :
> A London garret and a long day's fast.
> I — and I thank your Grace — have ceased to strive
> For niggard rhymes that keep us just alive ;
> And little care if now it pleased the state
> To tax your poets as they tax your plate ;
> Exempt from both, my useless Life I'd close,
> Use humbler ware and correspond in prose. »

C'est presque de l'autobiographie. Le poème contient cent vingt-six vers. Contrairement à ce qu'affirme la Commission, il n'a jamais été publié. La pièce intitulée « Belvoir Castle » (*Œuvres*, p. 263) est toute différente.

5. Cf. B., p. 36 : « A child born to my parents, while still at Belvoir, survived but a few hours. »

V

Comme si Crabbe n'eût pas senti ce qui faisait l'originalité du *Village,* l'intérêt humain de cette œuvre et son contact direct avec la vie, il revint dans le *Journal,* publié le 15 mars 1785 (1), à la satire impersonnelle et à la description froide, à la tradition littéraire dont la *Bibliothèque* était issue. Par un contraste vraiment étrange, l'un des plus ternes parmi ses écrits lui fut inspiré par une lutte politique extrêmement passionnée. En mars 1784, Pitt et ses collègues, installés au pouvoir par une brusque intervention de l'autorité royale, en butte depuis plus de trois mois aux attaques furieuses, mais toujours vaines, de Fox et de sa majorité, avaient saisi le moment propice, dissous la Chambre et convoqué le corps électoral. Les deux adversaires personnifiaient des principes opposés : le triomphe de Pitt serait pour George III la reconnaissance de sa « prérogative », de sa liberté pleine et entière dans le choix de ses ministres ; la victoire de Fox serait l'humiliation de la « couronne » et son asservissement aux volontés de la Chambre des communes dans la désignation du chef et des membres du cabinet. Fox, malheureusement, avait commis coup sur coup deux erreurs qui l'avaient privé de son immense popularité : pour forcer la main à George III, il avait contracté, l'année précédente, une alliance impolitique avec son ancien antagoniste, Lord North, et profité de son court passage aux affaires pour proposer la suppression du privilège de la compagnie des Indes, alarmant ainsi tous les intérêts (2). Après une violente campagne, les élections furent

1. Voir une annonce dans le *Public Advertiser* du même jour.

2. Sur l'histoire parlementaire de cette époque, voir le très intéressant et copieux ouvrage d'un contemporain, Sir Nathaniel Wraxall : *Historical Memoirs of my own Time* (ed. 1904, p. 499 ss.).

pour lui et les Whigs une véritable déroute. Crabbe semble avoir suivi les péripéties de la lutte avec beaucoup d'indifférence, soit que, malgré ses sympathies pour Burke et les idées libérales, la « coalition » de Fox et de Lord North lui déplût, soit que plutôt ses obligations envers le duc de Rutland(1), collègue de Pitt au ministère, lui eussent fait prendre une attitude prudente et un air désabusé. Aussi ne dirige-t-il pas les traits de sa satire contre l'un des partis en présence, mais contre l'esprit de parti en général. Il en condamne les excès, il en persifle les ridicules au nom de sa modération et de son bon sens accoutumés. « Ce n'est pas, dit-il dans sa préface (2), au moment où je critique l'audace et l'ignorance des journaux, que j'entrerai dans leur fureur. » Malavisé serait le poète qui descendrait dans l'arène, emporté par les passions d'une époque turbulente et troublée. Il choisirait pour ses chants « des sujets d'actualité », se ferait écouter pendant un jour peut-être, mais, le lendemain, viendrait quelque autre merveille au souffle de laquelle ses louanges s'envoleraient. Il trouverait dans ces combats plus d'inimitiés que de gloire. « Si l'on veut forcer la Muse, amante de la paix, à brandir ses faibles armes dans la mêlée furieuse où les pamphlétaires luttent à coups de plume et de mots, sa colère est méprisable et vaine son amitié ; souvent ses adversaires, sentant son aiguillon, s'unissent pour lui faire cruellement expier un vers inoffensif, car les poètes esclaves des partis ressemblent à des guêpes qui, lançant leur dard, se donnent à elles-mêmes la mort et n'infligent à leurs ennemis qu'une douleur cuisante. » Qu'ils laissent aux journalistes la triste besogne de répandre dans le pays la haine, la calomnie et le mensonge ;

1. Remarquons aussi que Crabbe, toujours habile, se rappelait au souvenir du chancelier Thurlow en lui dédiant son poème. (*Œuvres*, p. 124.)

2. *Œuvres*, p. 125.

animés d'un généreux mépris, qu'ils reprochent « à la ville de préférer la prose la plus dure aux rythmes les plus doux et qu'ils parlent à leurs concurrents du ton altier qui sied à des rivaux ! » Organes de l'esprit de parti, certains journaux « se font les champions des droits qui sauvegardent la couronne ; d'autres, intraitables dans leur zèle pour le bien public, ont juré la ruine de ces mêmes droits ; certains sont des puissances neutres qui disposent de ressources cachées, et souhaitent la guerre, dans le dessein de se faire payer, tandis que d'autres vont de tous les côtés, sont de tous les partis, changent constamment d'amis et s'unissent à tous leurs ennemis ». La plupart cependant « voguent avec la brise favorable ; volages et perfides, ils virent à tous les vents. Lorsque des oiseaux fuient un rivage glacé, en quête de climats plus tempérés où ils arrivent en glissant sur les flots, quelques hardis aventuriers vont d'abord reconnaître la chaleur inconnue de ce ciel éloigné ; mais bientôt, le soleil radieux et les progrès de l'été les attirent toujours en plus grand nombre, si bien qu'enfin tous se laissent gagner : ainsi, aux premiers indices d'une disgrâce prochaine, toute cette engeance craintive s'envole en troupes immenses ; poussées par l'instinct de leur race, elles redoutent la famine et se procurent, par un revirement opportun, le pain du lendemain. » Et c'est à de « pareils guides » que le public se fie ! « Combien d'honnêtes fanatiques n'ont-ils pas arrachés au commerce, combien de pieux pasteurs sont devenus, grâce à eux, les instruments des factions ! » Ils pénètrent partout, jusque dans les « tavernes où se rencontrent les politiciens » de village, où le « recteur, le docteur et le notaire dissertent sur chaque paroisse à tour de rôle et sur tous les intérêts publics, sur les routes à réparer, l'augmentation constante des impôts, le mécontentement des pauvres qui refusent de jeûner en silence, le zèle des électeurs et des amis qui va se refroidissant, les hostilités qui

s'allument entre la Hollande et l'Allemagne, le vin toujours plus détestable et les braconniers toujours maudits, en un mot, sur tous les sérieux ennuis de la vie ». Rien ne résiste à la contagion, pas même « les campagnes tranquilles et charmantes », qui se peuplent de « fermiers whigs et de paysans tories », pas même l'auberge où entre le rustre auquel un revenu annuel de quarante shillings donne le droit de voter. Le voilà attablé, le journal sous les yeux : « Quel plaisir c'est pour lui de déchiffrer les nouvelles de la semaine, de mêler ses commentaires et ses fautes, d'avaler les opinions contradictoires des rédacteurs, d'épeler un titre et de massacrer un discours, de se lever ensuite, l'esprit confus, et de réclamer le droit qu'a tout Anglais d'injurier et de crier avec les autres « que toute l'engeance des cour« tisans est prête à se vendre pour des honneurs et des « places ! » Mais il se réjouit en pensant que, dans la corruption universelle, son vote lui sera payé un bon prix, comme d'habitude (1). » Satisfait d'avoir ainsi ridiculisé l'esprit de parti dans les gazettes qui le propagent et dans la personne de l'électeur qui en est la victime, Crabbe entreprend maintenant de nous décrire en détail un journal de son temps.

En 1785, deux ans avant la fondation du *Times,* la presse anglaise, vieille de plus d'un siècle et demi (2), avait déjà pris un développement considérable. Ses principaux organes, la *Morning Chronicle* et le *Public Advertiser,* jouaient un rôle politique important. William Woodfall, directeur de la *Morning Chronicle,* avait été le premier à donner, en 1769, un compte rendu quotidien des débats parlemen-

1. *Newspaper,* 5-12, 115-120, 125-140, 154-162, 183-192.

2. « La première publication anglaise qui ait essayé d'être régulièrement périodique paraît avoir été *Weekly News from Italy...* (1622) », nous dit M. Beljame (*Le Public et les hommes de lettres en Angleterre,* p. 163).

taires ; son frère aîné, Henry Sampson Woodfall (1), avait ouvert, de 1767 à 1772, les colonnes du *Public Advertiser* au célèbre pamphlétaire qui s'est caché sous le pseudonyme de Junius. Pourtant il suffit de jeter un coup d'œil sur l'une des quatre-vingt-dix feuilles (2) qui se publiaient alors dans les deux îles pour juger des progrès qui restaient à accomplir et qui furent graduellement accomplis à partir du jour où le second John Walter assura le succès du *Times* (3). Ouvrons le *Public Advertiser* du 1er janvier 1784, par exemple, et regardons ce que ses lecteurs y trouvaient pour leurs trois pence. Sur quatre pages de papier jaunâtre s'alignent des caractères incertains, d'un noir inégal qui parfois s'étend en plaques grises. Les annonces des théâtres tiennent la tête, étant sans doute les mieux payées, puis viennent celles des libraires, suivies elles-mêmes d'une collection de « lettres à l'imprimeur » où des correspondants bénévoles font part au public de leurs opinions politiques. Heureux « imprimeur » ! Il connaît l'âge d'or de son art ; il ignore la triste nécessité où sont aujourd'hui ses confrères de rétribuer grassement les auteurs des « leading articles » ou des « premiers Paris » ; il s'en remet à ses aimables lecteurs du soin de remplir ses colonnes et, par un généreux échange, leur fournit gratis son encre pâle et son papier rugueux. On rivalise de complaisance pour l'aider dans sa tâche : certains lui apportent « leur critique dramatique » ; d'autres lui envoient d'Irlande un aperçu des discussions au Parlement ; il reçoit des nouvelles de la cour, des provinces et de tous les recoins de la société ; le poète lauréat, M. William Whitehead, lui communique « une Ode adres-

1. C'est le « cruel Woodfall » dont parle Crabbe (*Newspaper*, v. 411).

2. On peut en voir la liste en tête de tous les numéros du *Gentleman's Magazine* de l'année.

3. Où il entra en 1803 (cf. Bourne, *History of English Newspapers*, éd. 1887, vol. I, p. 266).

sée au Roi à l'occasion du nouvel an » ; il note le prix des rentes, dresse la liste des crimes, des vols, des navires entrés au port, des faillites et des ventes à l'encan, laisse aux médecins et aux accoucheuses l'espace nécessaire pour « donner des conseils au beau sexe », et, voyant sa dernière page enfin noircie, il peut se reposer et se dire qu'il a bien employé sa journée.

Mais il a de nombreux concurrents que Crabbe énumère plaisamment : « Dès que paraît l'aurore avec ses teintes rosées, le Messager du matin se lève, lui aussi ; les Courriers succèdent aux Courriers, et tout le long du jour affluent Gazettes et Registres en foule bruyante ; le soir n'arrive pas sans un nouveau cortège de Registres, Chroniques et Courriers sortis des trous les plus obscurs et des impasses de la ville, comme des chauves-souris qui se montrent au déclin du soleil..... Même le dimanche n'est pas un repos pour la presse, car c'est alors que naît le pieux Moniteur, dont la face dévote est parée de textes sacrés, mais dont le revers est tout aux affaires du monde, aux mensonges frais éclos, aux derniers secrets qui se chuchotent et à tout le ramassis de la semaine passée (1). » Par une faveur de la destinée, refusée aux laborieux poètes, ces feuilles exigent de leurs

1. Cette nomenclature est, sinon complète, au moins exacte. Le *Morning Herald,* fondé par un jeune ecclésiastique du nom de Bate Dudley, avait commencé de paraître le 1er novembre 1780 et défendait les intérêts du Prince de Galles contre le Roi ; au contraire, la *Morning Post and Daily Advertiser,* qui datait de 1772, faisait contre Fox, candidat à la représentation de Westminster, une campagne acharnée. La *London Gazette* était depuis 1665 « l'organe de la Cour » ; le *Public Ledger,* lancé par le libraire Newbery, le 12 janvier 1760, avait compté Goldsmith parmi ses collaborateurs. Beaucoup de journaux du soir ne paraissaient que trois fois par semaine, entre autres la *London Evening Post,* la *General Evening Post* et *Lloyd's Evening Post.* Quant au *Monitor,* publié tous les samedis (pour être lu le dimanche), il datait de 1755, et en 1784 avait eu pour concurrent l'*Oglio,* que Crabbe mentionne dans la première édition de son poème, et auquel Cowper fait

« insoucieux auteurs » bien peu d'efforts. « Leur seule préoccupation est d'aligner assez de mots pour faire des lignes égales, assez de lignes pour remplir une colonne et assez de colonnes pour couvrir une page. Leurs lettres toutes prêtes sous la main, ils courent d'un bord à l'autre, et, la mesure une fois pleine, le travail est achevé. » A cette époque, nous l'avons vu, un journal se bâtit de pièces et de morceaux. Il n'a guère besoin de rédacteurs, mais il lui faut des reporters du genre de ceux que Foote a décrits dans le *Failli*(1), « des courtiers qui parcourent la ville nuit et jour, exposent à tous les regards les actes les plus cachés, et, gagnant leur pain quotidien à ce méprisable commerce, fabriquent des histoires toujours nouvelles et vivent de leurs mensonges... Qu'une vierge anxieuse s'enfuie vers les beaux rivages de la Tweed(2), qu'un mari lésé déplore l'infidélité de son épouse, qu'un duel condamne un impétueux jeune homme à verser son sang, aussitôt ces aventureux exploits transpirent par la ville. » Des faits divers agrémentés d'un commentaire : tel est le mets favori du lecteur. Il ne dédaigne pas non plus des renseignements sur le cours des rentes, « ces baromètres de l'État qui montent et redescendent pour des raisons connues des seuls initiés » ; il aime à savoir « qui s'élève ou qui recule sur

---

allusion dans une lettre à Newton du 13 décembre 1784. (Voir, pour plus de détails, Bourne, *op. cit.*, vol. I, p. 144 et p. 194-228.)

1. Cf. Foote's *Bankrupt,* acte III, sc. II, où l'on voit figurer l' « imprimeur », M. Margin, entouré de ses rédacteurs parlementaires, « politicians pro and con, Messieurs Pepper and Plaister », de ses critiques « Thomas Comma and Christopher Caustic » et de ses « collectors of paragraphs, Roger Rumour and Phelim O'Flam ». On se souvient aussi du *Staple of News* de Ben Jonson. Crabbe ne connaissait probablement ni l'une ni l'autre de ces comédies.

2. Jusqu'à Gretna Green (cf. *Tales of the Hall,* XV) où le fameux forgeron mariait les couples qui arrivaient à passer le « Border », la frontière écossaise.

l'échelle de l'avancement, qui se marie ou qui se laisse séduire, quel héritier en naissant a comblé son père de bonheur, et quel héritier exulte de voir son père reposer en paix ». Il parcourt d'un œil plus ou moins distrait les annonces « de la race illustre dont les pastilles et les pilules ont le pouvoir et le privilège de guérir les maux de l'humanité » : les charlatans sont si nombreux en Angleterre au dix-huitième siècle, que peut-être il se laissera prendre à la prétendue « science de Katterfelto et aux périodes ronflantes de Graham (1) ». Voici venir maintenant « l'humble barbier » d'autrefois, transformé en un « pimpant parfumeur sur les joues lisses duquel fleurit son propre cosmétique ». A la beauté fanée qui voudrait recouvrer la jeunesse, il préconise « les merveilleux effets de son Olympienne Rosée » ; aux « bellâtres vieillis dont les boucles grisonnent », il offre « de blonds bandeaux postiches à ressorts élastiques ». Il est suivi de « la troupe vénale des poètes dégénérés qui, insensibles au déshonneur, font leur propre réclame, introduisent en cachette des citations dans toutes les malles et dans tous les courriers, soulignent leur propre mérite, insèrent les opinions des critiques et inventent tous les deux jours une nouvelle édition ». Ainsi procèdent, si l'on en croit la médisance, les poètes nos contemporains. Sont-ils donc tous « dégénérés », et se peut-il que le dix-huitième siècle ait été à ce point le précurseur du nôtre ? Continuons

1. Sur Gustavus Katterfelto, voir une annonce dans la *Morning Post* du 31 juillet 1782 : « Wonders, wonders, wonders and wonders ! are now to be seen at nº 22 Piccadilly by Mr. K's new improved and greatly admired solar microscope... » (Cf. Cowper's *Task*, IV, 86-87, passage qui ressemble beaucoup au développement de Crabbe.) — Sur James Graham, installé à Schomberg House, Pall Mall, vers 1781, sur son « Templum Æsculapio sacrum », son « Elixir of Life » et son « Celestial Bed » que l'on payait « £ 500 a night for an offspring of surpassing loveliness », voir Sydney, *England in the Eighteenth Century*, vol. I, p. 316-317.

avec Crabbe cet examen fertile en surprises : nous arrivons à la partie la plus originale des journaux du temps, à la riche « correspondance » qu'ils contiennent. Écoutons le malicieux observateur : « Là se cache, nous dit-il, une foule d'écrivains inconnus à la gloire, prêts à sacrifier leur bien-être à celui du public. S'engageant en volontaires dans la polémique, ils se jettent dans la lutte avec une double dose de fureur sectaire ; ce sont eux les Brutus et les Decius qui viennent supplier l'imprimeur de leur faire ici une place ; leurs âmes généreuses consentent à implorer l'autorisation de gaspiller leurs précieux instants. Oh ! cruel Woodfall, lorsqu'un patriote, mettant sa plume d'oie au service de son pays bien-aimé, veut harceler et malmener les ministres et leurs pareils, comment ton âme impitoyable peut-elle refuser une place à ce champion ? Hélas ! ne sais-tu pas quelle est son anxiété, et comme son cœur brûle de te donner le fruit chéri de ses veilles, ne sais-tu pas qu'il a fait le tour de tes confrères, rencontrant partout le même accueil désobligeant et qu'à la fin, exaspéré, il va maudire la politique, se remettre à son métier et nous laisser à notre triste sort ! » Et que dire, pour conclure, de ces « infimes rejetons des Muses », de ces « rimailleurs » auxquels on ouvre, par charité, « le coin des Poètes », et sur les vers desquels « l'œil passe rapidement en jetant un regard de dédain » ? « Malheur, répond l'écrivain au souvenir de ses propres épreuves, malheur au jeune homme dont le cerveau est hanté de tels rêves, et qui consacre à la poésie le temps qu'il doit à sa profession !... Je connais ses chimères, je connais le piège que recouvrent les fleurs de son chemin, et je lui crie : Prenez garde !... faites plutôt du commerce et enrichissez-vous (1). »

---

1. *Newspaper*, 53-60, 77-84, 219-224, 291-4, 299-302, 310-3, 323-4, 330, 361-4, 392-6, 403-20, 432-5, 445-6.

Il faut avouer qu'un instinct irrésistible entraîne Crabbe vers la satire et que ses dons d'observation exacte, de raillerie tantôt amère et tantôt enjouée constituent le meilleur de son talent. Qu'il critique, en deux petits tableaux de genre renouvelés du *Village,* les excès et les ridicules de l'esprit de parti dans les gazettes et à la campagne, rien n'est plus naturel et ne prouve mieux son amour de la juste mesure et de la paix, son antipathie pour toute espèce d'enthousiasme. Qu'il se rie des procédés expéditifs suivant lesquels les « imprimeurs » d'alors confectionnaient leurs journaux, qu'il se moque du vide de ces productions éphémères, c'est ce que beaucoup de leurs lecteurs faisaient déjà sans doute. Seulement, cette ironie est souvent d'une nature bien particulière, très différente, par exemple, de celle de Cowper qui, trois mois plus tard, reprenait le même sujet au commencement du quatrième livre de la *Tâche* (1). Contraste étrange ! Le valétudinaire d'Olney, que ses terreurs religieuses menacent sans cesse d'accès de folie, est le poète du bien-être de la famille, des joies de l'intimité; l'arrivée du courrier par une soirée d'hiver, la lecture du journal au foyer domestique, toutes portes closes, volets fermés, rideaux tirés, lui causent une allégresse sans mélange qu'il nous fait entièrement partager ; s'il désespère de l'avenir, il est optimiste dans le présent ; il goûte pleinement et nous goûtons avec lui, ne serait-ce que pour quelques instants, la douceur de vivre. Crabbe, au contraire, chapelain ducal, sorti de sa misère et maître du bonheur en la personne d'une femme aimée, sera le peintre ironique de nos désenchantements, le critique sévère de toutes nos petites erreurs. Il ne nous décrira pas l'arrivée de la diligence, avec le carillon de ses grelots et la fanfare du cor ; il nous montrera plutôt la morne tristesse des bourgeois de la pro-

1. Elle parut en juin 1785.

vince, le jour où le courrier ne vient pas : « La sombre matinée garde un aspect maussade ; nous nous réunissons, mais hélas ! sans notre sourire accoutumé ; nous causons de nos maux de tête, nous nous plaignons de notre bile ; moroses, nous boudons notre repas languissant : bonne chère est impossible alors que l'esprit jeûne (1). » Il y a de la bonhomie dans la raillerie de Cowper et du sarcasme dans celle de Crabbe. A cette satire, les critiques du temps ne firent qu'un succès d'estime. Les uns dirent à l'auteur que « son talent convenait mieux au pathétique qu'au genre humoristique (2) » ; les autres lui reprochèrent d'avoir « parodié » un distique de Pope (3) et déclarèrent le *Journal* inférieur à la *Bibliothèque* (4). Tous s'inclinèrent néanmoins devant l'œuvre nouvelle d'un poète déjà fameux ; on en trouva le style « énergique et facile, les rimes pures et soignées, la composition ingénieuse » et l'on en reproduisit d'abondants extraits. Mais le sujet, malgré sa réelle nouveauté, manquait d'intérêt, même de raison d'être. Pourquoi prendre la peine de décrire un journal, surtout en cinq cents vers ; pourquoi chercher des « transitions (5) » dans une matière si aride et si uniforme ? Crabbe espérait-il arrêter « le mal que fait la presse », et l'empêcher de « nuire à la réputation des individus » ? C'est peu probable. Voulait-il simplement piquer la curiosité des lecteurs ? En ce cas, le succès fut maigre, car une seule édition l'épuisa (6).

Soit que la froideur du public eût découragé le poète,

1. *Newspaper*, 274-8.

2. Voir la *Critical Review*, numéro d'avril 1785.

3. Cf. le vers 76 et le vers 12 de l'*Épître à Arbuthnot*.

4. *Monthly Review*, numéro de novembre 1785.

5. Cf. la Préface (*Œuvres*, p. 125) où Crabbe se plaint de cette difficulté.

6. Cf. la Préface des Poèmes de 1807 (*Œuvres*, p. 98) : « ...the impression was disposed of... »

soit qu'il eût cédé peu à peu aux charmes de l'oisiveté et de l'aisance relative qu'il parvint à se procurer, soit que la mort successive de ses amis et protecteurs, de Johnson d'abord, puis de Rutland, de Sir Joshua Reynolds et de Burke, l'eût éloigné du monde des lettres, Crabbe entra, à partir de 1785, dans une période de silence qui ne dura pas moins de vingt-deux ans. Il suivit littéralement le conseil qu'à la fin du *Journal* il donnait « à son jeune homme » ; il retourna « à son pupitre et à son comptoir », c'est-à-dire à sa chaire et à sa paroisse ; il « brûla ses sonnets et ses acrostiches », comme si, fatigué de sa longue union avec la Muse, il l'avait à jamais répudiée.

TROISIÈME PARTIE

LE PASTEUR ET SON REGISTRE DE PAROISSE (1786-1807)

CHAPITRE Ier

Crabbe pasteur et ses opinions religieuses

I. *Vie de Crabbe à Stathern, Muston, Parham, Great Glemham et Rendham.* — II. *Les occupations d'un pasteur : sermons, visites et dîmes.* — *Les distractions de Crabbe : lectures et travaux scientifiques, lectures et travaux littéraires.* — III. *Les opinions religieuses de Crabbe : rapports de la raison et de la foi, bases de la croyance, importance des œuvres : Crabbe classé parmi les libéraux.* — IV. *Son aversion pour le scepticisme, pour le méthodisme arminien ou calviniste, et pour l'antinomianisme de Huntington.* — *Conclusion : importance de la morale pratique.*

I

On peut raconter en quelques pages la vie du poète pendant ces vingt années, insignifiantes pour le lecteur, toutes consacrées aux migrations variées, aux humbles occupations d'un vicaire et d'un recteur de campagne, aux travaux souvent interrompus d'un esprit curieux de science et de littérature, remplies aussi de ces joies et de ces tristesses intimes, sous l'influence insensible desquelles le caractère achève de se former. Peu de temps après la publication du *Journal,* Crabbe et Mira résolurent de déserter à leur tour les grands appartements vides du château de Belvoir où ré-

gnait maintenant un morne silence et où les domestiques, en l'absence des maîtres, se montraient peu soucieux du bien-être et de l'autorité du chapelain(1). Ils allèrent habiter le presbytère de Stathern, pauvre village situé à l'entrée sud-ouest de la vallée, au pied de pentes giboyeuses et boisées qui, sur une longueur d'une lieue environ, remontent vers la résidence des ducs de Rutland. Pris entre ces forêts et des routes que les pluies d'hiver, aujourd'hui encore, changent en de véritables marais, Crabbe passa quatre ans dans cette solitude où il exerçait les fonctions de vicaire(2). Ce fut, dit-il plus tard à son fils, le temps le plus heureux de sa vie. S'il n'avait autour de lui ni l'opulence ni la société brillante de Belvoir, il jouissait en revanche d'une modeste aisance, d'une santé et d'une liberté parfaites. Il correspondait assidûment avec son « noble protecteur », lui faisait part de ses appréhensions et des difficultés qu'il rencontrait auprès du tout-puissant chancelier Thurlow : « Puisque Votre Grâce m'a permis jusqu'ici de l'entretenir de mes affaires, écrivait-il le 29 septembre 1785,... je vous remercie encore de nous avoir très aimablement autorisés à retourner à Belvoir, si nous trouvons Stathern trop malsain. Pour le moment, nous allons bien ; mais les on-dit nous menacent fort pour l'hiver de fièvres, de chemins impraticables et des petits larcins de mes paroissiens indigents... Je prends aussi la liberté de vous informer que Lord Thurlow me tient encore en suspens, sans me donner le bénéfice que j'ai sollicité en échange des autres(3), et sans me donner aucune espérance... Cette incertitude est un véritable embarras pour moi, et, si elle doit finir par une déconvenue, me por-

1. Cf. B., p. 36, et « The Patron » (*Tales*, V, 464-81 ; *Œuvres*, p. 298), passage en partie autobiographique.

2. Cf. *supra*, p. 226, n. 3.

3. De Frome Saint Quintin et d'Evershot, dans le Dorsetshire (cf. *supra*, p. 185, n. 1 et 2).

tera un réel préjudice, car je pourrais, je crois, conclure en ce moment-ci un arrangement, quelque peu désavantageux il est vrai, avec un pasteur du voisinage[1]. » Peut-être le collègue auquel il est fait allusion ici était-il le « Docteur » Edmund Cartwright, depuis 1779 recteur de Goadby Marwood, autre village à deux lieues au sud de Stathern. Crabbe y était allé prêcher dès le mois de janvier 1785[2], et avait noué avec le « Docteur » des relations cordiales qui durèrent plusieurs années. Une communauté de goûts scientifiques et littéraires avait amené un échange de visites, et Cartwright, poète renommé[3], inventeur plus illustre encore, se rendait fréquemment à Stathern où l'on appréciait beaucoup « l'étendue de son intelligence, ses rares talents de causeur et la dignité de ses manières[4] ». En 1785 précisément, Cartwright, s'inspirant de l'exemple d'Arkwright, dont il avait visité les ateliers l'année précédente, venait de concevoir l'idée de son métier à tisser mécanique, et projetait de quitter Goadby pour aller fonder une usine à Doncaster. Pourquoi Crabbe ne l'aurait-il pas remplacé dans sa cure, comme il suppléait déjà Thomas Parke à Stathern ? Il n'en fut rien cependant ; mais on ne peut voir avec indifférence le poète de « l'Angleterre rurale » coudoyer ainsi l'un des initiateurs de cette « révolution industrielle » qui, sans que Crabbe pût le deviner encore, devait bientôt transformer l'aspect du pays et donner aux villes la prépondérance sur les campagnes. Laissant son ingénieux collègue s'engager dans une voie pleine

1. L'original de cette lettre se trouve au château de Belvoir et a été publié par l'Historical Mss. Commission, report 12, vol. I, p. 244-5, Londres, 1889.

2. Il y avait relu le sermon déjà mentionné p. 226, n. 3.

3. Il était l'auteur anonyme d'un poème, *Armine and Elvira*, publié en 1772 et bien accueilli par le public.

4. Cf. B., p. 38.

d'obstacles, Crabbe resta à Stathern où, vers la fin d'octobre 1787, la nouvelle inattendue de la mort(1) de Rutland vint le surprendre. Le vice-roi, victime de sa popularité et de son penchant pour la bonne chère et les plaisirs, avait succombé à une légère attaque de fièvre, emportant dans la tombe les meilleures espérances du poète. Des funérailles solennelles eurent lieu à Belvoir et à Bottesford, après lesquelles Crabbe prononça l'éloge de son « protecteur », vanta, sans trop de flagornerie, « son respect des choses divines » et des vertus « essentielles », telles que la justice et la miséricorde, son goût pour les arts et même pour la morale, et, pour conclure, invita ses subordonnés à suivre son exemple, en pratiquant comme lui « la bienfaisance en tout temps et envers tous les hommes ». Ce témoignage de juste reconnaissance et ces louanges assez adroites durent plaire à la duchesse, car le sermon fut publié sur son ordre(2). Crabbe, plus solitaire que jamais, privé de l'appui de Rutland et de la société de Cartwright, se cantonna dans le cercle grandissant de sa famille(3). Ainsi se passèrent les quatre années de son séjour à Stathern, sans autres contacts avec le monde extérieur qu'un voyage dans le Suffolk en 1785(4), et, en 1787, une excursion à Doncaster

1. Survenue le 24 octobre.

2. Par Dodsley, sous ce titre : *A Discourse on II Corinthians, I, 9, read in the chapel at Belvoir Castle after the funeral of the Duke of Rutland,* London, 1788, 4°, 1 shilling. Il est dédié à la duchesse et daté de Belvoir, 31 janvier 1788.

3. Il eut trois enfants à Stathern : l'aîné, son fils George et son futur biographe, baptisé le 16 novembre 1785 ; le second, John, baptisé le 13 octobre 1787, et une fille, Sarah Susannah, baptisée le 23 janvier 1789. Sur ces entrefaites, son père était mort à Aldborough le 3 juin 1786 (et non en 1789, comme l'affirme par erreur B., p. 38). De plus, sa sœur Marie, modiste à Ipswich depuis 1782 ou 1783 (cf. *Œuvres,* p. 360, n. 1), avait épousé, le 2 octobre 1786, Thomas Sparkes, d'Aldborough (cf. les registres de paroisse de Stathern et d'Aldborough).

4. Cf. le poème intitulé *The Ladies of the Lake,* déjà cité (*supra,*

où le fracas des machines de Cartwright impressionna tellement Mira qu'au rapport de son fils elle fondit en larmes(1).

La duchesse de Rutland, désireuse, paraît-il, de garder son ancien chapelain auprès d'elle et de le voir se fixer à demeure dans le voisinage, lui avait donné en 1788 une lettre de recommandation pour Thurlow, et Crabbe, reprenant le chemin de Londres, avait affronté de nouveau le farouche dispensateur des grâces. Mais une désagréable réception l'attendait : sa requête était à peine exposée et un avantageux échange de paroisses sollicité, que Thurlow l'interrompait d'un « grognement » et s'écriait : « Par Dieu, c'est ce que je ne ferai pour personne en Angleterre(2). » Il fallut que la duchesse elle-même s'entremît, qu'elle fît agir sur l'intraitable ministre sa puissance et son charme pour que celui-ci consentît enfin à « présenter » Crabbe aux deux bénéfices de Muston et de West Allington, villages dont les cures appartenaient à la « couronne ». Elles rapportaient environ 270 livres sterling par an, 2 000 fr. de plus qu'Evershot et Frome Saint Quintin(3). Cette nomination, datée du 9 janvier 1789, exigeait beaucoup de formalités. Après le chancelier, il fallait aller voir l'archevêque de Cantorbéry, obtenir de lui une « dispense » qui permît au titulaire de jouir de ses deux bénéfices à la fois, et, dans ce dessein, passer au palais de Lambeth l'examen de maître ès arts ou de bachelier en droit. Au jour et à l'heure fixés, Crabbe se rendit à la convocation du chapelain archiépis-

---

p. 91, n. 3), et écrit « pendant une visite à Normanston » (*Œuvres*, p. 260).

1. Cf. B., p. 38.

2. *Ibid.*

3. Cf. *supra*, p. 185, n. 2 et un passage de la lettre à Scott, citée par B., p. 58.

copal, vit entrer un domestique porteur de plumes, d'encre et de papier, ainsi que d'un dictionnaire, et fut invité à traiter dans son meilleur latin un sujet du genre de celui-ci : « *Aevum quo advenit Jesus, unde constet esse commodissimum*[1]. » Deux heures lui furent allouées pour la rédaction de sa « thèse ». Son travail achevé, le chapelain réapparut, se déclara satisfait, et, le 10 janvier 1789, l'auteur du *Village,* candidat heureux aux diplômes ecclésiastiques, fut proclamé bachelier en droit[2].

Son installation à Muston, retardée par la naissance d'une fille, s'effectua le 25 février. De Stathern à Muston, il y a environ trois lieues en contournant le château dans la direction de Grantham. On se trouve alors au centre du « val de Belvoir », dans une plaine unie et découverte, coupée çà et là de haies qui séparent des champs de betteraves et de céréales, traversée par quelques petits cours d'eau, dont l'un, la Devon, arrose Muston. Situé sur la rive droite du ruisseau, à l'est du village et légèrement au nord de la petite église, le presbytère, au temps de Crabbe, s'élevait au milieu d'un jardin en bordure sur le cimetière, que de grands ormes cachaient en partie à la vue. Entre les feuilles on distinguait, tout près des tombes, les eaux de la menue rivière s'attardant sur leurs bords avant de s'engager sous le pont où passe l'avenue qui mène aux premières maisons de l'endroit. L'œil, emprisonné de tous côtés par la ver-

1. Voir l'amusante description du vaniteux P. Stockdale, dans les *Memoirs of his Life and Writings, written by himself,* 1809, London, vol. II, p. 233-6, et dans les *Mémoires* de Moore (éd. 1853, vol. IV, p. 60), une anecdote du même genre, sur Sydney Smith, en avril 1823.

2. Par abréviation L. L. B. Cette indication m'a été donnée par M. Kershaw, bibliothécaire de l'Archevêché. La liste des « Lambeth degrees » a été reproduite dans le *Gentleman's Magazine* de mai et de juin 1864. Le Biographe (p. 35) s'est trompé de six ans. La « dispense » suivit de près le diplôme ; elle fut accordée le 14 janvier.

dure, s'arrêtait avec plaisir sur « une voûte gothique pratiquée dans la charmille », car, au fond de cette ouverture, « apparaissaient comme dans un cadre » les constructions massives de la résidence ducale (1). Crabbe devait faire en ce lieu un séjour de plus de douze années, divisé en deux périodes fort inégales, dont la première dura un peu moins de quatre ans. Il y vit naître et mourir plusieurs de ses enfants (2); il ne s'absenta guère que pour entreprendre, de loin en loin, un rapide voyage dans le Suffolk avec les siens. C'est ainsi qu'en septembre 1790, Crabbe et Mira revisitèrent les endroits où leur affection était née, il y avait bien longtemps déjà : la ferme de Parham qu'habitait encore l'oncle Tovell, Beccles et l'ermitage des « dames du lac » à Normanston. Ils poussèrent même jusqu'à Lowestoft, le 15 octobre (3), pour aller entendre Wesley prêcher l'un de ses derniers sermons, à quatre-vingt-sept ans. Dans une chapelle où la foule s'étouffait, l'infatigable vieillard monta en chaire, ce soir-là, en s'appuyant au bras de deux jeunes pasteurs ; il cita, avec un sérieux mêlé d'enjouement, les vers où Anacréon conseille à ses lecteurs de « vivre, puisque la mort arrive », et Crabbe sentit si profondément la beauté

---

1. Sur Muston et ses environs, voir B., p. 56 et 57, Kebbel, *Life of Crabbe*, p. 57-60, et un article de M. W. H. Hutton : *Some Memories of Crabbe*, dans le *Cornhill Magazine* de juin 1901 (un passage cité par Ainger, *Life of Crabbe*, p. 65).

2. Deux fils naquirent, l'un, Edmund, en janvier 1790 (baptisé le 25), et l'autre, William, en octobre 1792 (baptisé le 10). Deux filles moururent, l'une, Sarah Susannah (enterrée le 12 septembre 1789), et l'autre, Sarah (baptisée le 10 février 1791 et enterrée le 17). Voir le registre de paroisse de Muston.

3. La date est fixée par un passage du Journal de Wesley : Friday, Oct. 15, 1790 : « I went to Lowestoff, to a steady, loving, well-united society. The more strange it is that they neither increase nor decrease in number. » Le Journal cesse le dimanche 24 et Wesley mourut le 2 mars de l'année suivante. (Cf. B., 41-2.)

de ce caractère, de cette carrière si vigoureusement et si allégrement remplie, qu'il oublia un instant le schisme de Wesley et se présenta à lui à la fin de l'office : il fut reçu, nous dit le Biographe, avec une politesse pleine de bienveillance. En juin 1792, nous retrouvons le poète à Aldborough (1), et, le 6 octobre de la même année, John Tovell mourait, nommant Crabbe son exécuteur testamentaire et léguant sa fortune en parts égales à ses deux sœurs, Mrs. Elmy, mère de Mira, et Miss Elizabeth Tovell, vieille fille acariâtre qui résidait à Parham (2). Malgré la naissance toute récente d'un dernier enfant, il fallut repartir pour le Suffolk, braver l'hostilité des parents et amis du défunt, faire respecter les clauses d'un testament peu favorable à Crabbe lui-même, puisque rien n'était laissé à Mira personnellement (3), et retourner en hâte à Muston pour songer à s'ins-

---

1. D'après un sermon manuscrit daté d'Aldborough, 10 juin 1792. (Collection Murray.)

2. Cf. Aug. Page, *Supplement to the Suffolk Traveller*, 1844, p. 189, — Davy *Pedigrees* (Tovell) — et B., p. 42.

3. Voir une intéressante lettre de Mira à Crabbe, timbrée de Grantham, Oct. 22, 1792, et adressée : « to the Rev. Mr. Crabbe. To be left at Miss Moore's Parham ». — En voici quelques extraits (je passe deux pages d'anecdotes sur les « dear boys ») : « I do confess my dearest Mr. Crabbe I was disappointed this afternoon in not hearing from you. But consider says I to myself he has let you know he got safe there and was well... then Saturday evening. Your letter, my dearest Mr. Crabbe, is received ! And I am certainly the most obedient wife in the kingdom. You said « expect nothing my dear Sally » — from that moment I expected nothing. « But ultimately the will may be a good one » — I read over the particulars — it may so, says I — and really there is nothing so much left out of the family as I expected, tho' 'tis true not all together to my liking in it. In this Reverie was I in, forgetting the children were with me, I turn'd up my Head : George was as red as scarlet and the water started into his Eyes : « Is my papa well ? » Yes my dear Boys ! He is well and *all is well*. Such my dearest George is the force of affection, and such may it always be with us. For you were well and I really felt as if all was

taller à Parham. Crabbe était en effet convaincu que ses intérêts voulaient qu'il confiât ses paroisses à des vicaires et allât lui-même occuper Ducking Hall, où il espérait être vraiment chez lui, à proximité de son pays natal. Les habitants de Muston, irrités de cet abandon égoïste, lui en tenaient encore rancune lorsqu'il revint parmi eux, treize ans plus tard.

Le 28 novembre 1792 (1), après trois jours de voyage, le poète et sa famille atteignaient Parham où les attendait un accueil des plus froids. « Mrs. Tovell et sa belle-sœur, écrit le Biographe, témoin de la scène, étaient assises au foyer et pleuraient. Elles ne se levèrent même pas pour saluer mes parents : quelques paroles glaciales à peine prononcées, elles se remirent à pleurer. » En vain Mira avait-elle loué la ferme et acheté le mobilier de son oncle : elle ne pouvait diriger sa maison à son gré. Miss Elizabeth Tovell, forte de ses soixante-quatre ans, de sa nature autoritaire et de sa parenté avec le défunt, prétendait régenter tout le monde, sans excepter Crabbe lui-même, sur l'humeur duquel elle jouait, affirmait-elle, comme sur un violon. Armée de sa longue canne à bout d'ivoire, « d'un pied plus haute que sa tête », elle personnifiait le passé, hostile à toutes les innovations. Pas un meuble n'était mis à l'écart, ni une gravure

---

right. (C'est ici que Crabbe a mis l'annotation citée par B., p. 59, col. 2, lig. 3-7 — au lieu de « was denied », il faut lire « was not granted »). You talk my dearest Mr. Crabbe about living at Parham, but *can* we live there? For even the rent of the House is part of it my Aunt's (Miss Elizabeth Tovell, ou peut-être Mme veuve Tovell), furniture the same, and she will part with her teeth, if she had any, as soon as her Rent. Well, no matter! thank God I am well, the children are well and if you are so I am happy... *Frugality* must be still *our* Motto. That I do not mind if it please God you are well... another Ewe is dead... » (Collection Broadley.)

1. La date est donnée par B., p. 42, et par une note manuscrite de Fitzgerald (en la possession de M. Aldis Wright).

déplacée, sans qu'une interpellation s'ensuivît. A leur tour, les voisins et amis des Tovell, habitués à venir chaque soir trinquer avec le maître du logis, s'irritaient contre l'intrus qu'ils accusaient de communiquer à Ducking Hall sa raideur et sa tristesse. Que faisait-il sur le bien des autres, ce rabat-joie qui ne voulait ni plaisanter ni boire, et qui, fils de douanier, se mêlait de gourmander les contrebandiers ? On saurait bien lui montrer à l'occasion ce qu'on pensait de sa morale et de ses grands airs ! Et en effet, lorsque lui fut présentée sa feuille de contributions, élaborée par les autorités paroissiales, Crabbe constata avec indignation qu'on lui réclamait une somme de beaucoup supérieure à celle que payait l'oncle Tovell. Il protesta vivement, et les mécontents durent renoncer à leur petite vengeance. Mais une année tout entière s'était écoulée en tiraillements et tracasseries de ce genre et ce fut seulement le 22 juillet 1794 que Crabbe, écrivant au fils de son ami Cartwright, put lui annoncer que « la paix régnait enfin chez lui », et que « Mrs. Crabbe possédait la liberté et l'autorité qui lui revenaient de droit depuis longtemps (1) ». Fort heureusement, le poète et sa femme avaient trouvé dans l'absence un répit à leurs ennuis : les premiers mois de 1793 s'étaient passés à Aldborough (2), auprès de Mary Crabbe, devenue Mrs.

1. Lettre datée de Parham, Wickham Market, 22nd July 1794, et adressée au lieutenant Edmund Cartwright, parrain de l'avant-dernier fils du poète. Elle commence ainsi : « My dear Sir, The intervals in which I write to you are borrowed from business or from sickness... I hope that I shall one day see you at this place where peace has been for some time established and Mrs. Crabbe enjoys that freedom and authority which were her due long before she had them. Even yet indeed should you favour us we will only give you farmer's fare, but it will be accompanied by that kind of welcome which we had it not in our power once to promise... » (Collection Broadley.)

2. Cf. B., p. 43, et deux sermons manuscrits (collection Murray), datés du 21 et du 28 avril 1793.

Sparkes ; en juin de la même année, Muston avait eu la visite de son pasteur (1), et d'assez fréquentes invitations au château de Dudley North à Little Glemham avaient remis Crabbe en contact avec le monde libéral d'alors, avec Fox et Grey, avec le « docteur » Parr, excentrique pédagogue, et Roger Wilbraham, jovial antiquaire et collectionneur de livres italiens (2). A ces distractions venaient bientôt s'ajouter des soucis professionnels : le 27 octobre 1793, Crabbe prêchait à Great Glemham, petite paroisse qu'il se chargeait de desservir en qualité de vicaire dès le commencement de 1794, en même temps qu'il devenait à Swefling le suppléant du Révérend Richard Turner (3), que des occupations plus importantes retenaient à Great Yarmouth.

Par malheur, les deuils successifs qui avaient attristé sa

---

1. Voir dans la même collection, deux sermons pour les 2 et 16 juin. Crabbe y retourna en 1794, comme le prouvent deux autres sermons des 7 et 14 septembre, et ce fragment d'une lettre à Cartwright, datée du 30 août 1794 : « As I mean to leave Suffolk very early on Monday next (1er septembre), I write principally to request that any letter I may be favoured with from you may be directed to Muston near Grantham till the 20th of September, after which your favours will be received at Parham again. » Les visites à Muston, bien qu'assez fréquentes, ne furent peut-être pas régulièrement annuelles.

2. Sur Wilbraham, voir le *Gentleman's Magazine* de juin 1829, p. 569. Wilbraham était mort en février 1829, à quatre-vingt-six ans. En mai 1817, il avait lu à la Société des antiquaires, dont il était membre, « an Attempt at a glossary of some words used in Cheshire » (cf. *Society of Antiquaries, Archæologia,* vol. XIX). Sa bibliothèque italienne et espagnole contenait « tout ce qu'il y avait de rare et de précieux en poésie ancienne, nouvelle et romans d'aventures ». Elle avait été fort utile à Ugo Foscolo, comme le prouve la préface du *Discorso storico sul Testo del Decamerone* (1825), dédié « al Signore Ruggiero Wilbraham ». (Foscolo, *Opere edite e postume,* Florence, 1850-90, vol. III, p. 5.)

3. Crabbe et Turner se lièrent d'amitié, et ce nom reviendra parfois dans notre travail. Richard Turner, recteur de Swefling depuis le 29 octobre 1785, était l'oncle de Dawson Turner, le bibliophile. Esprit cultivé et critique sincère, il donna à notre poète des conseils qui fu-

vie à Muston s'accrurent à Parham de la perte de ses deux plus jeunes fils, William en septembre 1793, Edmund en mars 1796 (1). Irritée déjà par beaucoup de contrariétés, épuisée par les angoisses que cause la maladie d'un enfant « plein de promesses » et tendrement aimé, Mira semble avoir plié sous cette dernière épreuve et y avoir laissé sa belle humeur et sa santé. Sa constitution n'était pas des plus robustes ; peut-être portait-elle, sans le savoir, la vague menace d'une hérédité néfaste : son frère James était mort en 1788 dans un accès d'hypocondrie, et sa sœur Eleanor devait, au rapport de Fitzgerald (2), passer de longues années, privée de sa raison, sous la garde de Mary Elmy. Une névrose d'un genre peu différent s'abattit sur Mira qui, depuis 1796 jusqu'à son dernier jour, ne redevint plus jamais elle-même. Les chaleurs de l'été la plongeaient dans une torpeur extrême et un silence maussade, dont elle ne sortait que pour exagérer ses appréhensions et alarmer les siens (3). Le retour des saisons plus tempérées provoquait en elle un afflux de gaieté fébrile, de paroles et de chansons,

---

rent suivis. Il fut pendant trente ans « vicaire perpétuel » de Great Yarmouth, où il mourut le 13 octobre 1835, à quatre-vingt-quatre ans. (Voir l'*Ipswich Journal* du 24 octobre 1835.)

1. Cf. le registre de paroisse de Parham : William fut enterré le 6 septembre et Edmund le 11 mars.

2. Voir une note manuscrite de l'exemplaire de M. Aldis Wright : « There is a beautiful face, done in chalk, of Miss Elmy's (Mira's) sister who I think turned crazy : Eleanor Elmy for years mad under charge of her sister Mary. »

3. B., p. 45-6 et 59. Voir aussi le portrait de Jane dans les *Contes du Château* (Book VIII, *Œuvres*, p. 419, v. 731-42) :

« Fits of long silence she endures, then talks
Too much, with too much ardour as she walks..... »

Il est remarquable que Crabbe, esprit positif s'il en fut, a décrit avec une vigueur singulière les hallucinations de cerveaux affaiblis. Son usage, d'ailleurs très modéré, des narcotiques à base d'opium, n'est peut-être pas la seule raison de son succès.

qui, bien que moins sombre, n'en était pas moins affligeant. On imagine la douleur du poète, obligé de céder aux caprices de celle qu'il avait respectée autrefois, et qui maintenant, comme une petite fille, collectionnait les pierres les plus ordinaires (1), insistait pour qu'on la menât à Londres (2), et prétextait ses folles terreurs pour qu'on restât près d'elle (3). Il avait rêvé d'un bonheur moins vite évanoui (4), d'une communion de sentiments et d'idées moins

1. Des calcaires ou oolithes de Bath (Bath-stones) que Ralph Allen, l'Allworthy de Fielding, avait mis à la mode comme pierre de construction. Lorsque les Crabbe quittèrent le Suffolk en 1805, nous dit Mitford (*Gentleman's Magazine*, new series, vol. I, March 1834, p. 260 en note) : « the collection of Bathstones, a fancy of Mrs. Crabbe's, was *prodigious*. »

2. En 1813, cf. B., p. 58.

3. Voir au Musée de South Kensington, dans la collection Forster, une série de lettres de Crabbe à Wenn, avoué à Ipswich, dont il sera question plus loin. Voici quelques passages qui ont trait à Mira : « Aldborough, 1st August 1805 : ... Mrs. Crabbe lies at this place extremely and (as she supposes) even dangerously ill, and tho' I am in hope of a more favourable termination, yet I cannot look to a day when I can leave her..... », et le 12 du même mois : « ... Mrs. Crabbe is so ill that I am obliged to contrive this affair (un voyage de quelques heures à Wickham Market) with some secrecy. » Ce pénible état de choses n'avait pas échappé à l'entourage du poète, et Southey en avait entendu parler : voir une lettre à Neville White datée de Keswick, septembre 30, 1808, citée par Ainger, *Life of Crabbe*, p. 74, et publiée par John Wood Warter (*Selections from the Letters of Rob. Southey*, 4 vol. 1856, vol. II, p. 90-1). « ... It was not long before his wife became deranged, and when all this was told me by one who knew him well, five years ago, he was still almost confined in his own house, anxiously waiting upon this wife in her long and hopeless malady. » Les expressions très exactes dont se sert Southey sont, on le voit, confirmées par les lettres de Crabbe lui-même. Seulement il conviendrait, je crois, de donner au mot « deranged » son sens le plus faible et de ne pas aller jusqu'à dire, comme le fait Ticknor dans son journal, en s'appuyant sur le témoignage de Rogers, que « Crabbe was nearly ruined by grief and vexation at the conduct of his wife for above seven years, at the end of which time she proved to be insane », ce qui paraît être plutôt brutal que vrai.

4. Cf. *supra*, p. 246, n. 3, et B., p. 59.

vite brisée. Il se répétait, dans ses méditations solitaires, « qu'une félicité durable est impossible en ce monde (1) » ; il sentait le poids des heures s'accumuler sur lui, et sa tristesse naturelle en était augmentée.

La mort d'Edmund ayant rendu Parham pénible à Mira, Crabbe accepta avec reconnaissance l'offre avantageuse que lui fit Dudley North d'une vaste maison située à trois kilomètres plus à l'est, tout près du hameau de Great Glemham. Construite au bas d'une pente légère, entre deux petites collines exposées l'une au nord, l'autre au sud, environnée d'un parc où poussaient en désordre broussailles et grands arbres et où çà et là fleurissait la violette, longée au midi par un filet d'eau que suit un chemin creux, cette nouvelle demeure(2), que l'on appelait déjà Great Glemham Hall, fut, si l'on en croit le Biographe enthousiaste, la plus agréable de toutes celles que le poète habita jamais. En cette région, pourtant voisine de la côte, le Suffolk n'est plus la lande marécageuse que nous avons eu l'occasion de décrire : le terrain, doucement accidenté, se creuse de vallées peu profondes qui aussitôt se relèvent en courbes amples et molles ; l'herbe des prairies se colore d'un vert plus intense, et le regard, qui ne trouve rien de pittoresque, s'arrête cepen-

---

1. Lettre à son frère John, datée de North (*i. e.* Great) Glemham, November 21, 1796. Le plus jeune des frères de Crabbe, John, s'était fait capitaine négrier. Heureux dans ses débuts, il venait d'épouser la fille de son armateur (B., p. 2) et Crabbe le félicite en ces termes : « .....We all wish you much happiness, but indeed, my dear John, it is not a world to look for it for any long continuance. You and your wife will, I hope, have a full share, and that is the utmost which can be expected..... » Appréhensions trop justifiées : pendant la campagne suivante, le capitaine négrier fut jeté à la mer par ses nègres. (B., p. 2.)

2. Cf. B., p. 44 et Mitford (art. cité plus haut, p. 251, n. 1): « ..... It (Crabbe's house at Glemham) was pulled down soon after Mr. Crabbe left : it stood at the bottom of the park near the village, and the house in which Mr. Moseley's gamekeeper now resides, formed its stables..... »

dant avec plaisir sur les cultures soignées et les bois des propriétés privées. C'est là que Crabbe alla s'établir le 17 octobre 1796(1) : il y resta cinq ans, jusqu'à la fin de 1801, époque à laquelle Dudley North et son frère Charles Long résolurent de vendre la maison et ses dépendances. Aucun événement ne vint rompre la monotonie de cette vie retirée; à peine faut-il noter qu'en 1799 Crabbe reçut du jeune duc de Rutland une invitation aux fêtes de sa majorité et qu'il s'abstint de s'y rendre(2), que le 31 décembre 1800, il attendit dans sa bibliothèque le dernier coup de minuit et « commença le dix-neuvième siècle en lisant un court extrait de chacun de ses livres latins(3) ». Ils étaient, espérons-le, peu nombreux. Notons encore qu'au mois de juillet de la même année, Crabbe eut le regret d'apprendre que son évêque, le « Docteur » Pretyman (4), avait déclaré dans un de ses mandements que « tout pasteur absent de sa cure ne pouvait remplir les multiples fonctions de son ministère », et qu'il avait enjoint à tous ceux de ses subordonnés « qui ne résidaient pas sur leur bénéfice, de lui fournir par écrit les raisons de leur absence(5) ». Crabbe ne pouvait invoquer que

---

1. B., p. 44.

2. Note de Fitzgerald (ex. Aldis Wright) : « 1799, æt. 14. Invitation to the Duke of Rutland's 21st birthday..... »

3. Note de Fitzgerald (ex. Aldis Wright) : « 1800..... Witsun Revels again (at Glemham). I bowl. We go to Cambridge again. At the Black Bull. — Walk to the Lights (c.-à.-d. le phare d'Orford) with my Father and John. I live in the Library..... Dec. 31 at 12 o'clock at night, being the last minute in the eighteenth century, my Father began the nineteenth century by reading a small portion of each Latin Book. »

4. George Pretyman, mieux connu sous le nom de Tomline qu'il prit en 1803, avait été à Cambridge le maître de Pitt sur les nominations ecclésiastiques duquel il exerça toujours la plus grande influence. Évêque de Lincoln depuis janvier 1787, il passa à Winchester en 1820. Muston et Allington dépendaient de Lincoln.

5. Voir sa *Charge to the clergy of the diocese of Lincoln, visitation of June and July 1800*, p. 23 : « ..... A conviction of the infinite im-

ses convenances personnelles, excuse évidemment insuffisante. Aussi Dudley North prit-il la peine d'aller plaider auprès de Pretyman la cause de son protégé, vantant, paraît-il, les bons soins que le vicaire de Swefling et de Great Glemham prodiguait à ses ouailles du Suffolk. Le puissant évêque, qui devait tout à Pitt et rien aux Whigs et à Dudley North, se montra inflexible : tout au plus accorda-t-il à Crabbe un congé de quatre ans qui lui permit de régler peu à peu ses affaires et de se préparer à reprendre le chemin de Muston(1). En octobre 1801, nous l'avons déjà dit, le poète dut quitter Great Glemham pour Rendham, petit village à deux kilomètres plus au nord, à peine distinct de Swefling. Il y passa, dans une maison beaucoup plus modeste(2), les dernières années de son séjour dans le Suffolk et ne s'en éloigna que pour se rendre, de temps à autre, à Muston ou à Aldborough. Il se trouvait dans sa ville natale au mois d'octobre 1803, lorsque la menace d'une invasion française terrorisait(3) les habitants de l'Angleterre orientale, et le

portance of residence in the parochial clergy at the present moment has induced me to require from every incumbent in my diocese, who does not reside upon his benefice, the reasons of his non-residence, in writing, and whenever I shall judge those reasons to be insufficient, I shall feel it my duty to enforce residence, by the exertion of the powers with which I am invested..... » Cf. B., p. 47.

1. B., p. 47, et note manuscrite de Fitzgerald, d'où il ressort que North essaya de garder Crabbe auprès de lui en lui offrant, en échange de Muston et d'Allington, deux bénéfices, probablement Blaxhall et Great Glemham. Mais leur valeur était moindre et les charges de famille du poète commençaient à augmenter.

2. Voir l'article de Mitford déjà cité (p. 252, n. 2) : « From this place (Great Glemham), he moved to the village of Rendham, to a house at the bottom of the hill, just opposite the new parsonage, which is now inhabited by a farrier, and which always went by the name of Lady Whincup's..... » et B., p. 47.

3. L'expression n'est pas trop forte, comme le prouve ce passage d'une lettre de Thomas Twining, datée de Colchester, October 31, 1803 (éd. Murray, 1882, p. 235-6) : « .....I suppose you will not ask me

Biographe nous raconte (1) qu'un matin, le signal d'alarme ayant retenti au large et sur la côte, il se précipita dans la chambre de son père, le réveilla à grand'peine et lui dit : « Ne vous alarmez pas, mais les Français sont en train de débarquer. » Et Crabbe de répondre : « Eh bien, si nous pouvions faire quelque chose, nous serions sur les rangs : il n'y a qu'à attendre les événements. » Telles étaient son indifférence aux rumeurs guerrières et sa résignation à l'inévitable, qu'il retomba aussitôt après dans un profond sommeil. A la fin de juillet 1805 (2), ayant vendu à Rendham une partie de son mobilier, de ses livres et de ses nombreux herbiers, il revenait à Aldborough et, vers le 1er septembre (3), regagnait le presbytère de Muston et les plaines monotones du « val de Belvoir ».

II

Si l'on excepte la maladie de Mira, ces menus événe-

---

why I leave Colchester. I leave it because I am afraid to stay in it. Many have left, more are preparing to leave it; though I myself think there is very little danger, yet I should be very uneasy to stay here and run the risk. And if I stay till the moment of alarm upon the coast, I may not be able to get away at all unless I walk away with a knapsack on my back..... »

1. Cf. B., p. 48 et 50.

2. Cf. une note manuscrite sur un sermon de la collection Murray : « last Sunday at Swefling, July 14, 1805 » ; — une lettre à Wenn, datée de Rendham, July 25, 1805 : « .....my goods are advertized for auction (such as I do not take with me) within a few days, and I shall have no house that I can call my home..... » « The sale lasted three or four days », nous dit Mitford (art. cité), « ..... his books were also sold, and his numerous herbals are now scattered among the farm-houses of the county. » Le 1er août, il était à Aldborough (cf. p. 251, n. 3).

3. Et non en octobre, comme le dit B., p. 50. Voir une note manuscrite sur un sermon de la collection Murray : « Muston, 22nd September 1805, third sermon. » Crabbe avait donc prêché à Muston dès le 1er septembre.

ments et ces déplacements divers n'étaient que l'extérieur d'une existence presque entièrement consacrée à la routine des fonctions pastorales. A Muston comme dans le Suffolk, il fallait, avant tout, qu'à la fin de chaque semaine, l'homélie dominicale fût prête et couvrît ses dix ou douze feuilles de papier de petit format. Aussi convenait-il de ne pas trop différer le choix du texte et le recueillement nécessaire à la composition. L'heure solennelle arrivée, fermiers et paysans, réunis dans l'humble église, voyaient le ministre du Seigneur, vêtu d'un blanc surplis, se placer au pupitre, lire « d'un ton d'autorité », bien qu'un peu vite (1), les prières traditionnelles et la parole divine, puis monter en chaire d'un pas assuré, et, son précieux cahier à la main, commencer l'édifiante leçon de morale qui allait durer vingt minutes (2). On venait l'écouter en assez grand nombre : d'une voix grave et quelquefois touchante, il parlait des « fatigues et des calamités qui, assiégeant le chemin de la vie », ne doivent cependant pas priver l'âme pieuse de la sainte allégresse que donnent les consolations de la foi. Ou bien il exhortait au vrai repentir qui, semblable au fils prodigue, « s'arrache à tous ses vices », ne met pas sa confiance dans le credo d'une église ou d'une secte, mais revient à la vertu et à l'humilité du cœur, à une vie de dévotion envers Dieu et de charité envers les hommes. Sujets difficiles à traiter, et surtout à renouveler! Aussi le pasteur, après plusieurs années de prédication assidue, était-il heureux de se voir à la tête d'une ample collection de sermons entre lesquels il pouvait choisir lorsque le temps pressait.

1. B., p. 45.

2. B., p. 45. Il savait à l'occasion se montrer familier. Surpris un soir par l'obscurité, il ferma son cahier et déclara gravement qu'il « lirait le reste la prochaine fois ». Un autre jour, il monta sur un banc près d'une fenêtre et termina sa lecture dans cette chaire improvisée.

Qu'importait-il qu'ils fussent un peu vieillots, râpés sur les bords et d'une encre déjà pâlie ? Quel mal y avait-il à les relire mainte et mainte fois (1) ? Ainsi que le faisait judicieusement remarquer Crabbe lui-même, si l'on se souvenait de les avoir entendus, c'est qu'ils avaient produit leur effet et qu'ils méritaient d'être écoutés encore ; si l'on ne s'en souvenait plus, il était temps de les répéter. Libre de ce côté, le ministre anglican pouvait redoubler d'activité physique : certains dimanches, on le voyait filer sur les routes au grand trot de son cheval, volant de paroisse en paroisse et exhibant partout les mêmes feuillets jaunis. Quatre lieues et trois offices en un jour ne lui étaient pas impossibles dans ces conditions : le matin à Saxmundham par exemple, l'après-midi à Swefling, le soir à Stratford Saint Andrew (2). Autre avantage : les loisirs ne lui manquaient plus pour rendre à ses ouailles les visites que réclamait le soin de leurs âmes et quelquefois de leurs corps ; on savait en effet, à Muston et à Parham, que Crabbe avait jadis exercé la médecine, et non seulement les indigents, mais les opulents fermiers eux-mêmes demandaient à leur pasteur des consultations gratuites qu'il accordait toujours aux uns et refusait rarement aux autres. Comment aurait-il pu se récuser, lorsqu'en des circonstances pressantes on faisait appel à ses talents d'accoucheur (3) ? N'était-ce pas

1. George Eliot a plaisamment noté ces traits communs à Crabbe et à M. Gilfil (*Scenes of Clerical Life*, éd. Blackwood, 1899, p. 71).

2. C'est ce que fit Crabbe le 14 février 1804 (cf. un sermon de la collection Murray). Le 2 juin 1793, il officiait à Bottesford et à Allington ; le dimanche suivant, les paroissiens de Muston entendaient le même sermon. Pas une des homélies du Leicestershire et du Suffolk qui, avec de fréquents remaniements, n'ait été relue à Trowbridge.

3. Dans le « *Memoir* of the Rev. G. Crabbe, by C. T..... » en tête de l'édition des *Œuvres* du poète chez Galignani (1829), on lit : « Being on a visit to a gentleman, the lady of the house was suddenly taken in labour ; the midwife not arriving in time, Mr. Crabbe was obliged

le meilleur moyen de connaître et de s'attacher ses paroissiens, que de les prendre dès leur naissance, et de veiller aussitôt sur leur santé corporelle et morale ? Aussi Crabbe fut-il assez aimé dans le Suffolk et à Muston pendant la première partie de son séjour. Comme le « Recteur-Auteur » de son *Registre de Paroisse,* il plaisait par la simplicité de sa mise, par l'amabilité de ses manières et sa cordialité pour tous, riches et pauvres, par sa charité qui, plus généreuse que prudente, « ne se détournait ni des bohémiens ni des vagabonds (1) ». Habitant du val de Belvoir, il avait poussé la sympathie pour les coutumes locales jusqu'à revêtir l'habit du chasseur (2) ; mais, nous dit son fils, il manquait de l'adresse indispensable à un bon tireur, et « le cri du premier lièvre abattu lui parut si semblable au gémissement d'un enfant » qu'il renonça pour toujours à ce divertissement. Reconnaissons d'autre part qu'il ne fut pas exempt des ennuis de sa profession. En particulier, le recouvrement des dîmes était alors une source de contestations sans fin auxquelles personne ne pouvait échapper. Crabbe n'était pas plus tôt arrivé à Muston en février 1789 qu'il constatait que son prédécesseur, le Révérend Francis Bacon, s'était

---

to return to the duties of his first profession, and delivered the lady of a son. The boy whose birth was attended with so singular a circumstance received the equally singular name of Lemuel. He became an officer and was slain on the field of Waterloo. » Or on voit à la page 163 du volume VI des *Original Letters* de DAVY (British Museum Mss.) que l'avoué Schuldham, ami de Crabbe et propriétaire de Marlesford Hall près de Parham, eut comme second fils ce même Lemuel qui était « in the Scotch Greys and was killed at Waterloo ». Illustre dans sa naissance et dans sa mort, puisse ce « Lemuel » ne plus être oublié !

1. *Parish Register,* III, 871-82.

2. B., p. 36 ; cf. encore M. Gilfil (p. 72). D'après Sir Leslie STEPHEN (*English Thought in the Eighteenth Century,* vol. II, p. 123, ed. 1902), « Paley was a keen sportsman ».

indûment approprié du blé, lui portant ainsi un grave préjudice. Toujours âpre dans la défense de ses intérêts, il consulta Richard Burke, le fils du grand orateur, mais sans recevoir aucun encouragement à poursuivre l'affaire (1). Chaque année, vers le mois de février, il fallait que le recteur invitât les fermiers à venir payer leurs redevances, et c'était pour le pauvre pasteur un moment d'angoisses terribles que Cowper a plaisamment décrites : « Ce prêtre, il est joyeux et dispos pendant les trois quarts du temps ; mais, oh ! c'est pis qu'un coup de faux lorsque l'époque de la dîme approche....., car il sait que les fermiers vont venir cahin-caha tout le long de la route boueuse, et que les cœurs seront lourds comme plomb lorsqu'il faudra régler les comptes (2). » Crabbe avait, semble-t-il, des appréhensions moins vives : à la fin du sermon, il se contentait de dire : « Messieurs, il me faudra de l'argent », et tranquillement il descendait de la chaire. Malgré tout, les contribuables n'étaient jamais pressés, et si, au jour fixé, on en voyait apparaître la moitié, on se déclarait satisfait. Encore fallait-il entendre des réclamations et des plaintes, et peut-être offrir un dîner (3).

---

1. Voir une lettre de Richard Burke à Crabbe datée de Lincoln's Inn 3d March 1789 : « My dear Sir, I must trust to your goodness to pardon my almost inexcusable delay in answering your letter of 10th February... I more than fear that you have no sort of title to the arrears in question. The moment the corn and other subject matter of tithe was severed from the soil, it vested in the Rector... The property was in him on the severing ; he (as it were) sold it and the person taking became his debtor for so much money and not for tythe. I believe that the case admits of no doubt..... » (Collection Broadley).

2. « *The Yearly Distress,* or Tithing-Time at Stock, in Essex », str. 2 et 4.

3. B., p. 45 ; cf. une lettre de Crabbe à son fils George : Trowbridge 13 Feb. 1827 : « ..... I expect my Tithe people on Thursday and shall be glad to get that business over. There are many defaulters and many backward who ought not to be, but we take the evil with

Ainsi s'écoulait la vie d'un pasteur, partagée entre la méditation et l'accomplissement de ses devoirs sociaux. A mi-chemin entre les paysans et le « seigneur du manoir », il était le centre et le lien de la communauté rurale, dont il connaissait intimement tous les membres. Confident et arbitre des petites jalousies et des conflits d'intérêts, il devait à sa supériorité intellectuelle, quelquefois à son éducation universitaire ou à son talent d'écrivain, un prestige que ne diminuaient guère ses contestations avec ses fidèles à propos de dîmes. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les campagnes du Leicestershire et du Suffolk étaient restées en dehors du mouvement méthodiste, de ses rivalités confessionnelles et de ses discussions dogmatiques. Les ministres anglicans de ces tranquilles régions ignoraient l'activité fiévreuse que leurs successeurs dépensent dans de multiples œuvres ou associations de propagande et de philanthropie. Moins critiqués, ils jouissaient d'une liberté plus entière : nul ne songeait encore à s'étonner que le recteur de Muston, quittant sa cure, vînt s'établir dans le Suffolk pour se faire une existence plus agréable. L'évêque Watson, titulaire du siège de Llandaff, n'habitait-il pas à demeure le pays des Lacs ? Une conduite sans reproche, un zèle raisonnable pour le bien des âmes, une égale aversion pour l'indolence et pour l' « enthousiasme », telles étaient les qualités requises d'un pasteur, et Crabbe les possédait éminemment. Son sermon achevé, ses visites terminées, il consacrait ses loisirs à la vie de famille, aux soins nécessaires à Mira et à l'éducation de ses fils(1). Ou bien il

---

the good..... » Le 16 février 1824, Crabbe avait écrit de Bath :..... « We had a rather better day on the Tithe business than I expected and I received about half : five or six and twenty came..... » (Collection Broadley.)

1. George, après avoir appris à lire chez une vieille maîtresse d'école à Aldborough en 1793 (B., p. 43), était allé en pension chez un

revenait à ses recherches favorites, à ses études de géologie, de botanique et d'entomologie. Les plantes cueillies au cours de ses promenades trouvaient place dans son jardin[1] ou son herbier, plutôt à cause de leur rareté que de leur beauté. Les ouvrages scientifiques trop coûteux pour qu'il les pût acheter étaient soigneusement analysés et leurs planches copiées. Dans ses voyages à Muston, il ne traversait jamais Cambridge sans aller explorer le « jardin botanique » dont l'aimable directeur, James Donn, l'accueillait à bras ouverts[2]. Naturaliste en même temps que poète, Crabbe fut conduit par ses observations et par ses lectures à entreprendre des travaux qui nous paraissent aujourd'hui fort techniques et fort arides. John Nichols, directeur du *Gentleman's Magazine,* ayant en 1791 sollicité sa collaboration, reçut de lui une notice sur la faune, la flore et les fossiles du val de Belvoir, et cet article, publié en 1795 dans l'*Histoire du comté de Leicester,* n'est qu'une énumération

---

M. King, d'Ipswich. Il y resta jusqu'en juin 1798. Depuis cette date jusqu'en octobre 1803, époque à laquelle il entra à Trinity College, Cambridge, son éducation, ainsi que celle de son frère John, fut assez irrégulièrement complétée par son père (B., p. 44).

1. Il venait de se faire un jardin botanique enclos de murs, lorsque la mort de Tovell le rappela de Muston dans le Suffolk (B., p. 42). Une lettre à Edmund Cartwright témoigne de son ardeur dans la recherche des spécimens rares : « Muston, Sept. 5, 1792. — My dear Sir, ... I am much in your debt for the plant you have favoured me with... I was in hope that the seed of this specimen might vegetate, but on examination this morning I find it improbable : you will much oblige me therefore by either procuring me a few ripe seed (for the plant, *Bupleurum tenuissimum,* is annual I think) or a root that will grow and produce them this year... the *Atriplex pedunculata* I should also be glad to receive... This is really taking too much of your time, but a new inhabitant for a botanical garden is too great a prize to be sacraficed : you will therefore pardon me... I find much to be pleased with in the Systema Entomologiæ Fabricii and frequently recur to it... » (Collection Mackay.)

2. B., p. 48.

de plantes — surtout de champignons — d'insectes et de « pétrifications », précédée de courtes remarques sur la monotonie du paysage, « plus vaste qu'agréable », sur le manque de rossignols et d'autres petits oiseaux dont le chant, nous dit l'auteur, « égaierait les bois peuplés d'hôtes criards et discordants[1] ». Son arrivée dans le Suffolk, réveillant en lui les souvenirs de sa jeunesse, coïncida avec un redoublement de curiosité scientifique. Il eut avec son ami, le lieutenant Edmund Cartwright, une correspondance des plus actives, et, le 22 juillet 1794, il lui racontait en ces termes une excursion à Aldborough : « Presque toute cette côte, fort peu intéressante en apparence, possède des trésors pour le botaniste... La surface en est formée par un sable léger et, en beaucoup d'endroits, il faut y regarder de près pour découvrir son revêtement végétal. C'est à cette côte que je fis autrefois allusion dans les vers où je décrivis le pavot, la mauve, l'ivraie et la buglosse comme les seuls ornements dont ce sol stérile puisse se prévaloir. Or, il m'était réservé de chanter, ou, tout au moins, de dire mon erreur, car ce lieu méprisé m'a non seulement procuré beaucoup d'amusement, mais de plus il m'a fourni, si je ne me trompe, l'occasion de présenter au monde savant une nouvelle espèce de plante anglaise, ou plutôt une nouvelle espèce au sens le plus général, car je ne la puis trouver ni dans la *Flore de la Grande-Bretagne,* ni dans les *Species Plantarum,* même dans les éditions récentes et augmentées... J'étais en train d'observer le progrès de la végétation

1. *The History and Antiquities of the County of Leicester,* 4 vols. fol., by John Nichols 1795. « *The Natural History of the Vale of Belvoir* by the Rev. G. Crabbe » se trouve au premier volume, p. cxci-ccm... Cf. p. cxcii : « The nightingale is seldom heard; and the melody of these woods wants the addition of many little warblers who gladden other groves and meliorate the notes of their more harsh and dissonant inhabitants... »

sur la plage d'Aldborough, en un endroit submergé par les vagues il y a quelques années : les galets y étaient presque nus ou en partie recouverts d'un peu de sable fin enlevé par le vent aux talus voisins. J'y avais trouvé le *Pisum maritimum,* le *Chelidonium glaucum,* ... ainsi que plusieurs autres plantes intrépides et frugales qui se contentent de peu et poussent des racines profondes à la recherche de leur nourriture. Parmi elles, je fus frappé de voir une extraordinaire variété de trèfles », et, entre autres, l'espèce inconnue (1). Aussi, Crabbe « revendique-t-il la découverte » et

---

1. Sans doute le *Trifolium suffocatum* de B., p. 38. Voici la plus grande partie de cette lettre déjà citée (p. 248, n. 1) : « ... Almost all the coast, however uninteresting in appearance, has in it stores for the Botanist and natural historian in general : a more flat, uniform and tame district can scarcely be imagined than that part of the Suffolk shore opposite to my present habitation. A light sand constitutes the surface, and you are obliged to look minutely before you be able to discover any vegetable cloathing in many parts of it. It was to this coast I alluded in some verses I formerly wrote wherein I spoke of the poppy, mallow, darnel and bugloss as the few ornaments (and those ornaments of sterility) which the soil could boast of : It is however my fortune in some measure to sing (at least to say) a recantation; for this dispised place has afforded me much amusement, and not that only, but has impowered me (so far as I know at present) to introduce to the botanical world a new species of British plant, or rather a new species speaking more generally, for I can neither find it in the *Flora* of these kingdoms, nor the *Species Plantarum* of the last and enlarged editions...

« I was observing the progress of the vegetation on the beach at Aldborough in Suffolk, where the sea had a few years since overflown and where the stones were nearly bare or partially covered with a little light sand blown from the neighbouring banks. Here I found the *Pisum maritimum,* the *Chelidonium glaucum*... and several other hardy and frugal plants which live on little and thrust their roots far in the soil in search of food, but among these I was struck with the more than usual number of Trefoils, and some of them the very scarser kinds, which grew almost on one spot in this bare and nearly barren surface... » Si cette plante nouvelle, continue Crabbe, n'a pas été déjà décrite dans les ouvrages de Sir Joseph Banks, ... « I claim the discov-

prie-t-il Cartwright de demander à Sir Joseph Banks, président de la Société royale, si ses prétentions sont justifiées. Car, ajoute-t-il, « si je puis secouer mes indispositions et reprendre un peu de vie et d'énergie, je crois que je publierai une description de ma plante », peut-être même « une courte histoire des trifolia que je cultive avec soin depuis trois ou quatre ans[1] ». Le projet fut promptement réalisé : l'*Essai sur les trèfles* ou *sur la végétation embryonaire,* que le Biographe appelle un « traité de botanique », avait été offert à Dodsley[2] et allait être imprimé, lorsqu'un ami de Crabbe, vice-recteur de Trinity College[3], lui objecta

---

ery and if I can once more shake off my complaints and gain a little life and spirit, I verily believe that I shall publish an account of my plant with a plate of it and a narration of the progressive vegetation of the spot it grows on...

« I had laid by three or four specimens to transmit to you and Sir Joseph, but unluckily your godson or some little mischievous creature like him has ruined my plants and I have only one left and that discoloured and ill preserved ; yet as it is the whole plant I believe Sir Joseph will readily by that and by an accompanying description of the flowring and fructification be able to pronounce on its claim to a discovery... » (Collection Broadley.)

1. Autre lettre de Crabbe à Cartwright : Parham, August 4, 1794. Cartwright écrivit à Sir Joseph Banks le 11 août de « Tynemouth Barracks, North Shields, where I am quartered with the first West York Militia ». Le 30, Crabbe revenait à la charge : « ...I shall be glad to find Sir Jos. Banks sufficiently disengaged to examine my Trefoil, but if not, I shall go on with my intended work... » (Collection Mackay.) Mais, le 3 février 1795, dans une lettre datée par erreur 1794, Crabbe, mieux éclairé, renonçait à sa prétendue découverte : « I found my Trifolium out before Sir Joseph was so kind as to inform me. I fear the materials at Aldbro' are very scanty ; however I do not lay aside my purpose, but I should be glad if you could obtain for me some information of what would be expected of him who wrote the History of incipient vegetation. » (Collection Buxton Forman.)

2. Il était donc terminé avant le 19 février 1797, date de la mort de James Dodsley.

3. John Davies ; cf. B., p. 37-8 et 46.

que, sous peine de déchoir, un savant se devait à lui-même d'écrire en latin. Avec une modestie qu'on s'explique aisément tout en la regrettant, l'auteur suivit un conseil venu de si haut, et le « traité de botanique » fut jeté au feu.

Il n'est pas impossible que cette légère déception, détournant Crabbe de la science, l'ait ramené vers la littérature où du moins l'on pouvait écrire en anglais. A vrai dire, il ne l'avait jamais entièrement négligée. Dans les bois de Stathern ou sur les routes de Glemham, lorsqu'il sortait avec Mira dans un antique véhicule « aussi lourd qu'un carrosse moderne », il avait coutume, nous dit son fils, de lire à haute voix les romans du jour. Le soir, il prenait tantôt un récit de voyages, tantôt un ouvrage italien ou français, à moins qu'il n'abordât l'étude de Démosthène et des tragiques grecs en s'aidant de la traduction latine[1]. La composition poétique lui était restée familière : au cours de ses excursions botaniques ou géologiques, on le voyait parfois « accélérer l'allure et agiter la main d'un geste vertical », comme pour scander la cadence des vers qu'il ébauchait. En 1799, Dodsley étant mort, il proposait au libraire Hatchard[2] la publication d'un volume contenant, entre autres pièces, trois récits fort disparates : l'un emprunté à la Bible et racontant comment le prophète Élisée guérit le lépreux Naaman, « capitaine de l'armée syrienne[3] » ; le second intitulé *Will le Bohémien,* vraisemblablement la

1. Voir une lettre à Messrs. Lackington and Co, booksellers, Finsbury Square, par laquelle Crabbe, écrivant de Rendham le 6 juillet 1803, demande : « Euripides : Phœnissæ, etc.:. Greek and Latin, or any edition of the same play with the Latin interpretation (not without) ...Æschines and Demosthenes ...any edition with the Latin interpretation... » (Collection Mackay.)

2. John Hatchard, libraire dans Piccadilly, né en 1768, mort en 1849.

3. *Les Rois,* livre II, ch. v.

première version de la *Cour de justice* rédigée dès 1798(1); le troisième fondé sur la légende du « colporteur de Swafham Market », ce John Chapman qui rêva d'un trésor, vint à Londres, et, par le plus merveilleux des hasards, apprit d'un marchand rencontré sur le pont le secret de la précieuse cachette(2). Autant de sujets presque romantiques où se serait révélé un Crabbe fort différent de celui que nous connaissons. Mais le Révérend Richard Turner, consulté au dernier moment sur la valeur du recueil, fit des réserves auxquelles le poète souscrivit et l'œuvre fut abandonnée. Pendant l'hiver de 1801(3) et de 1802, Crabbe, s'inspirant de ses lectures, employa ses veilles à la composition de trois romans : le premier s'appelait *la Veuve Grey* et peignait un certain « Docteur Allison, bienveillant humoriste » dont le nom suggère le « Docteur Harrison » de Fielding(4); le second, *Reginald Glanshaw ou le Maître du succès,* était l'histoire d'une âme arrogante et ambitieuse que ses quelques vertus n'empêchaient pas de tomber dans l'imbécillité; le troisième, dont le titre nous est inconnu, « commençait par la description d'une chambre misérable ». Il paraît que Mira, ayant entendu lire ce passage, le trouva fort inférieur à la célèbre peinture de l'asile du *Village,* et Crabbe, partageant son avis, résolut de brûler les trois romans en un de ces feux de joie qui comblaient ses fils d'allégresse. Instruit enfin par tant d'efforts inutiles, il

1. Voir la préface de Crabbe aux poèmes de 1807 (*Œuvres,* p. 100): « When first I had written *Aaron, or the Gipsy,* I had no unfavourable opinion of it; and had I been collecting my verses at that time for publication, I should certainly have included this tale. Nine years have since elapsed... »

2. Pour plus de détails, cf. Blomefield's *History of Norfolk,* London, 1807, vol. VI, p. 211-14.

3. D'après une note manuscrite de Fitzgerald.

4. Dans *Amelia.*

rentra dans la voie que le *Village* avait ouverte et commença en 1802 le *Registre de Paroisse,* en 1804 le *Port de Mer*(1).

III

A cette existence digne et tranquille, à cette harmonieuse succession de labeur et de repos, correspondent des opinions également modérées. Le mysticisme et le scepticisme : voilà les deux ennemis de la vraie croyance, selon Crabbe et tous les théologiens anglicans du dix-huitième siècle. Les « vérités » du dogme, comme celles de la science, relèvent de la Raison, qui juge avant de se soumettre. Loin d'être imposée à l'homme par une autorité infaillible ou par une intuition soudaine de l'âme illuminée, la religion, affirme Tillotson, est susceptible de preuves : la morale et les miracles sont ses meilleurs garants. Si l'esprit divin vient éclairer notre intelligence, c'est la raison qui s'en trouve pénétrée, dont les facultés d'investigation et d'attention sont exaltées, dont l'autorité sur notre conduite est renforcée (2). Crabbe partage les vues de l'illustre archevêque, dont il imitait les sermons à vingt ans : « Sûre est la croyance, écrit-il, de celui qui, possédant les lumières et le jugement nécessaires à cette enquête, aborda, conscient de la gravité de sa tâche, la recherche de ce qui est vraiment la vérité... Il supplia Dieu de le guider dans le chemin qu'il voulut suivre ; il pesa tous les arguments et toutes les objections avec impartialité, et, lorsqu'il eut fini, il dit de toute la force de son esprit et de son cœur : Je crois... Reconnaissant la

1. Cf. B., p. 47 et une note manuscrite de Fitzgerald : « 1804... Second vacation passed at Rendham (c'est B. qui parle). My Father begins to write the *Borough. Sir Eustace Grey* written or begun. »

2. Cf. Abbey et Overton, *The English Church in the Eighteenth Century* (1878), vol. I, p. 282-8.

vérité de la religion chrétienne, il devint membre de l'Église du Christ avec le plein assentiment de son intelligence dirigée par son jugement, et, si son cœur y consentit ensuite, ce fut parce que sa raison avait préparé les voies à ses sentiments (1). » Toutefois, cette confiance en la Raison, si naïve et si entière chez Tillotson, est déjà moindre chez Crabbe, après un siècle de controverses métaphysiques et historiques. Il avoue que « certaines difficultés lui paraissent insurmontables » et que « sans avoir la lâcheté de craindre la vérité, il faut être prudent et redouter ceux qui considèrent cette enquête comme dangereuse (2) ». Que dire aussi

1. Voir un sermon manuscrit de la collection Murray, prêché à Trowbridge le 22 octobre 1826. Il y a, nous dit Crabbe, deux sortes de personnes à l'abri du doute : les simples, que l'expérience de la vie et la pratique de la piété ont confirmés dans les principes de leur jeunesse et d'autre part... « the Believer who being possessed of learning and an understanding and judgment fitted to the enquiry enters with solemn purpose and a soul devoted to the truth, on the search of that which is verily and indeed true... he implores the God of all to guide him in the way he is desirous of going... weighs all arguments and objections..., and when he has done all, he says with all his heart and mind : I believe... As Truth was his object, he met all things with an equal mind, and, when he concluded that the Christian religion was true, he became a member of Christ's Church with the full consent of his mind, as his judgment directed him, and when his heart consented, it was because his reason had prepared the way for his affections. To unite these would be the perfection of Christianity... »

2. Lettre à son fils George, Trowbridge 20 April 1831... « I am fully convinced that the difficulties in the way to it (Truth) are (at least by me) invincible. I cannot wonder many even serious and considerate men at length give up the search : some no doubt from motives of another kind, nor (by the way) except with yourself and very, *very few* others would I enter into a *free* conversation on the point you mention : I must consider my engagement as a priest and of the Establishment, and though that engagement does not prevent me from a search of what is true, it certainly makes me cautions with whom I would discuss the questions that arise in the search... I would not be a coward and afraid of Truth, but I would be prudent and afraid of those who think the enquiry dangerous... » (Collection Broadley.)

de quelques dogmes mystérieux, partant « inexplicables et incompréhensibles : la nature divine du Rédempteur, par exemple, son sacrifice volontaire pour nos péchés, l'incarnation, et l'unité de la personne de Jésus-Christ » ? Autant de sujets que « l'orgueil et la subtilité de la sagesse humaine essaient en vain d'élucider[1] ». Le fait est que la Raison, « insultée au temps où les rêveries des moines étaient paroles d'Évangile », a pris depuis une trop belle revanche. « Remontée sur le trône, elle veut commander seule, et, rejetant tout ce qui dépasse son horizon, elle prétend être à la fois juge et témoin[2]. » Elle oublie que le concours de la Foi lui est indispensable, et qu'ayant démontré les « vérités » essentielles elle ne doit pas se laisser ébranler par des objections de détail, même si elle n'y peut répondre.

Or ces « vérités essentielles », bases de la croyance, étaient à peu près exclusivement historiques. Depuis que la critique intrépide de Hume avait remis en question la valeur de l'argument « ontologique » de Descartes et de la preuve « cosmologique » de Clarke, les théologiens affirmaient avec moins d'assurance que « Dieu existe parce qu'on le pense » et parce que la création suppose un créateur. On préférait s'en tenir à l'argument des « causes finales », épuiser, comme Paley, le catalogue des harmonies de la nature : de la présence de la montre et de l'agencement de ses ressorts, on induisait un providentiel horloger[3]. Cette démonstration achevée, on quittait bien vite le domaine de la métaphysique, et, par un retour aux controverses du commencement du siècle, on

---

1. Cf. Crabbe's *Posthumous Sermons*, edited by J. Hastings, 1850, p. 141.

2. *Library*, 267-80, passage écrit en 1807. On voit que les opinions religieuses de Crabbe n'ont pour ainsi dire pas varié.

3. Cf. Paley, *Natural Theology* (1801), ch. 1.

s'efforçait d'établir, contre Paine et le déisme renaissant[1], l'insuffisance de la « religion naturelle », la nécessité et la réalité de la Révélation, de ses promesses et de ses sanctions. Aux investigations philosophiques succédaient ainsi l'étude la plus minutieuse des textes du Nouveau Testament et la critique des témoignages. Il ne s'agissait plus d'idées pures, mais de faits. Et cette méthode, si conforme à sa tournure d'esprit, est celle que Crabbe adopte toujours : « Ma confiance, écrit-il à son fils, repose sur les récits eux-mêmes et sur la certitude absolue que nous avons que les épîtres dites de saint Paul sont bien de lui..... Je reconnais toute la force des preuves qu'un lecteur impartial et candide trouve dans les Évangiles ; je ne vois aucune raison de douter de leur authenticité, et, s'ils sont authentiques, si Mathieu et Jean, disciples du Christ, ont écrit les Évangiles qu'on leur attribue, ils furent assurément témoins des miracles et auditeurs des discours. De plus, Marc, étant le fils d'une femme qui connut le Christ de bonne heure et hébergea les disciples, dut être, lui aussi, l'un des témoins. Luc ne le fut pas. Il recueillit les souvenirs de ceux qui l'avaient été et les communiqua tels quels à ses prosélytes. En tout cas, les trois premiers Évangiles furent rédigés avant le siège de Jérusalem, comme l'a montré Lardner[2], et celui de saint Jean le fut aussi, je crois. Pas le moindre doute en ce qui concerne les Actes des Apôtres et les lettres de saint Paul : les *Horæ Paulinæ*[3] de Paley le prouvent jusqu'à l'évidence. Notons bien cela, puis retournons aux trois chapitres de saint Mathieu qui renferment la morale des Évangiles, et nous y trouverons le plus convaincant de tous les arguments. Je

1. *The Age of Reason,* de Thomas Paine, fut publié à Paris en 1794.

2. Les cinq volumes de l'ouvrage de Lardner intitulé *Credibility of the Gospel History* (1727-1743) sont l'une des sources où Paley puisa ses *Evidences of Christianity* (1794).

3. Publiées en 1790.

laisse de côté les questions de doctrine, mais les faits sont frappants et, à mon avis, irrésistibles..... Le caractère du Christ réclame notre amour, notre admiration, notre respect, notre obéissance : quels que soient nos doutes, ils ne sauraient l'atteindre (1). » Sa mission divine est attestée non seulement par ses miracles et son sacrifice, par sa prophétie de la chute de Jérusalem tant d'années avant l'événement (2), mais surtout par sa résurrection, inébranlable « colonne de la Révélation (3) » et de la foi chrétienne en une vie future.

1. Lettre à George, le Biographe, de Trowbridge, le jeudi 20 janvier 1831 : ... « Prophecy is not the strongest evidence, I think, and yet it cannot be put aside, for it is authenticated and its witness brought forth in the four Gospels and indeed is implied in every part of the New Testament. My confidence is in the relations themselves and the absolute proofs we have that the Epistles which go under the name of Saint Paul were bona fide written by him... » Cf. au même, de « Beccles, 23 October 1822 » : « ... I certainly agree with you respecting the strong and powerful evidence which arises from the fair candid perusal of the Gospels. I see no reason to doubt the authenticity of them, and if authentic, if Matthew and John the disciples of Christ wrote the Gospels which go under their name, they *were* witnesses of the miracles and auditors of the discourses. Nay, Mark must as the son of a woman so early an attendant on Christ and hostess, if I may so call her, of his disciples, must I should think have been a witness also. Luke was not. He gathered from those who were all he could and fairly gave the story to his converts. At any rate, the three first Gospels were written before the siege of Jerusalem : That I think Lardner has satisfactorily made out. I think also Saint John. That the Acts of the Apostles were and Saint Paul's letters to his converts, there can be no doubt : the *Horæ Paulinæ* of Paley proves that beyond question. Let us think of this and then go back to the three chapters of Saint Matthew which contain the morality of the Gospels and then we have the evidence that is of all most convincing. Doctrinal points I must leave, but facts are very powerful and I think cannot be resisted... Jesus Christ is a character that commands love, admiration, respect, obedience : of whatever we may doubt, of him we cannot... » (Collection Broadley.)

2. Crabbe's, *Posthumous Sermons*, p. 111.

3. Cf. un sermon manuscrit du 2 juin 1816 :... « This (the Resurrection) is the great and leading article of our religion... it is the very strength and pillar of Revelation. » (Collection Murray.)

« Quelque lente que soit sa venue, souvenons-nous que le moment viendra où tous les hommes auront à comparaître au tribunal du Seigneur (1) » pour y être jugés d'après leurs actions. L'âme sans cesse tendue vers cette éventualité redoutable, il nous appartient de réprimer notre « penchant naturel pour le mal », d' « accepter la grâce et le pardon de nos péchés », de considérer cette existence terrestre comme la « préparation à l'éternité » et de supporter avec confiance « les fardeaux accablants que l'amour divin envoie à l'humanité, les tentations de la jeunesse et les tristesses de notre déclin (2) ». Il y a tant à gagner, si cette croyance et cette morale sont vraies ; il y a si peu à perdre, au cas où elles ne le seraient point ! « Quel choix misérable ce serait que de rejeter la religion, même s'il n'y avait qu'une chance sur mille en faveur de la vie future ! La folie n'est-elle pas plus grande encore et le péché plus impardonnable de celui qui, connaissant toutes nos preuves de la vérité du christianisme, s'obstine à négliger les devoirs qu'il impose et reste indifférent aux récompenses qu'il promet ? Puisque les satisfactions de la piété compensent amplement ses sacrifices, puisque les déceptions et les tourments de nos passions mauvaises l'emportent sur les plaisirs qu'elles procurent, il s'ensuit que, même n'y eût-il pas d'autre vie, les hommes prudents qui désirent s'assurer le bonheur et échapper à la souffrance devraient prendre parti pour la vertu et la religion (3). » Reconnaissons ici l'argument du « pari », familier

---

1. Crabbe's *Posthumous Sermons*, p. 111.

2. Cf. *Posthumous Sermons*, p. 112, un sermon manuscrit du 1er mai 1825 et le *Registre de Paroisse*, III, 217-20.

3. Nous avons condensé ici le passage suivant du dernier sermon prêché à Swefling, le 14 juillet 1805 :... « I proved to you that he must make a most miserable choice who would not be religious even if there was no more than a chance, and that a very slight chance, of living again, and how much greater his folly and how much deeper his sin,

aux sermonnaires anglais du dix-huitième siècle. Utilitaire, rationnelle et positive, la théologie de Crabbe n'est qu'une pâle copie de celle de son contemporain Paley (1).

Fidèle à son principe, elle donne aux « œuvres » une importance prépondérante. Sans doute elle admet que les actions humaines, si vertueuses soient-elles, ne peuvent assurer le salut sans le secours de la foi, et que la justice du Rédempteur, imputée aux croyants, est seule capable de rendre leur conduite méritoire et acceptable à Dieu. Mais « il faut que nos efforts coopèrent avec la grâce qui vient nous aider : Dieu agit en nous et avec nous, et non pas sans nous ». Il faut que la foi soit « féconde » et se connaisse à des signes certains, comme « l'arbre se connaît à ses fruits ». « Que notre foi, s'écrie Crabbe, soit celle qui nous arrache à nos péchés, et ce sera pour moi la meilleure preuve que nous avons la vraie foi ! » Comme le médecin du corps juge de la santé par les symptômes extérieurs, Crabbe, médecin des âmes, devine les dispositions spirituelles par la teneur de la vie. Observateur ironique et méfiant, il exige, avant

---

who, with our evidence of the truth of Christianity, continues in neglect of its duties and is become careless of its rewards. I proved that the comforts of a pious mind were greatly an overbalance for the restraints our duties laid upon us and that the disappointments and stings of our evil passions were more than a balance also for their enjoyments, and thus it followed that even in this world the more prudent and they who would enjoy most of the good and avoid most of the evil must take the side of religion and virtue... »

1. Cf. avec le passage précédent un curieux parallèle entre la « vertu » et la « prudence » institué par PALEY dans sa *Moral and Political Philosophy* (1785), et cité par Sir Leslie STEPHEN (*English Thought in the Eighteenth Century*, vol. II, p. 123) : « The difference, and the only difference between prudence and virtue is, that, in the one case, we consider what we shall gain or lose in the present world ; in the other case, we consider also what we shall gain or lose in the world to come. » Auprès de cet égoïsme froidement systématique, l'utilitarisme altruiste de Bentham est généreux et désintéressé.

de se prononcer, des faits probants, des actes et non de simples intentions. Il est réaliste jusque dans l'exercice de son saint ministère. Il se rit de ces « conversions ardentes et subites », de ces élans pieux qui suivent une carrière de vice ou d'indifférence. Le réveil de la foi ne lui paraît sincère et durable que s'il est précédé d'un profond repentir « causé par la crainte de la justice divine et par le témoignage de la conscience offensée ». Appelé auprès d'un pénitent, Crabbe « insiste d'abord sur les fautes du pécheur : plutôt que de s'étendre sur la dépravation commune à tout le genre humain, il cherche à éveiller dans l'âme l'horreur du vice et de ses conséquences. Évitant toute question sur l'état des sentiments, il s'adresse, du mieux qu'il peut, à l'intelligence, lit l'office prescrit par le livre de prières, énumère les conditions du salut, auxquelles les calvinistes refusent de souscrire, démontre la nécessité du repentir, suivi d'une conduite vertueuse et pieuse, et déclare que la grâce ne sera donnée que si elle est sincèrement implorée et si la vie se conforme aux règles et aux préceptes de l'Évangile (1) ». Ce qu'il faut convertir, ce n'est pas le cœur, tou-

1. Lettre à Miss Hoare, « Beccles, 3 December 1825..... In general we think it our business to enquire into and dwell upon the actual sins of the Visited and to excite his horrors of them and their consequences, rather than the general depravity of which we can speak so very little and of which our Lord and Redeemer spoke nothing. This is not agreeable to the self-love of man and is not the popular way of dealing with him and his offences. Then we ask no questions respecting the Feelings, but, as well as we can, speak to the understanding. We read the service in the prayer-book and we judge it right to speak of *conditions* of acceptance which a Calvinist will not admit : we tell men that repentance is necessary and a virtuous and religious life for the future, and for this we inform them that grace will be given if faithfully asked and the life regulated by the rules and precepts of the Gospel..... You will, I believe, agree that the first (the calvinistic method) is much more agreeable to these poor and in general ignorant persons than the latter, and yet you will not agree with them who judge it to be the better way..... » (Collection Broadley.)

jours instable, mais la raison, ouvrière des convictions solides et des actions réfléchies. Ainsi procède cette froide religion de philosophe et de moraliste, pour laquelle la foi repose sur un syllogisme et ne vaut que par ses résultats pratiques. Privée de toute chaleur et de tout élan, elle demeure impuissante à émouvoir la foule des « ignorants et des pauvres », dont l'esprit n'est accessible qu'à travers les sentiments.

Les opinions religieuses de Crabbe ainsi définies nous permettent-elles de lui assigner une place dans l'un des trois partis qui, dès le commencement du dix-neuvième siècle, s'étaient formés au sein de l'Église anglicane ? Nous le croyons. On ne doit certainement pas le mettre au nombre des « orthodoxes », dont il ne partageait ni l'étroitesse, ni l'altière conception des fonctions sacerdotales. Pour lui, l'Église est autre chose qu'un « troupeau gouverné par des évêques et conseillé par des prêtres (1) ». L'illuminisme que les « Évangéliques » avaient emprunté au méthodisme, leur doctrine exclusive de la justification par la foi sans les œuvres l'éloignaient de ce second parti, dont il avait entendu l'un des chefs, Charles Simeon (2), prêcher à Cambridge. Restaient les « Libéraux », parmi lesquels il semble bien qu'il faille ranger Crabbe, au même titre que son contemporain Sydney Smith. Comme eux il tient à « l'essentiel » et n'insiste pas sur les « points de détail ». « Peu importe, écrit-il, la secte à laquelle vous appartenez. Êtes-vous chrétien ou non, voilà la question capitale (3). » Sa définition de l'Église est la plus large

1. *Borough*, II, 6 et 1-4. Cf. un fragment de lettre cité par B. (*Œuvres*, p. 380, n. 2).

2. B., p. 54. Sur son influence à Cambridge au commencement du dix-neuvième siècle, voir Overton, *The English Church in the Nineteenth Century* (1800-1833), London, 1899, p. 54.

3. Lettre à B., de « Trowbridge, 10 August 1831 : ..... Doubts upon

possible : « Qu'on laisse parler la vérité et la raison : elles nous diront que tous les chrétiens humbles, purs et fidèles, de toutes les confessions et de tous les pays », forment la « famille unique et privilégiée (1) » des vrais croyants. Il a pour les catholiques, alors privés de leurs droits politiques, une tolérance indulgente et de la vénération pour les ruines que leur antique religion laissa sur le sol anglais. Dans un passage éloquent, il évoque « les stalles où les prêtres, à la faible lueur des cierges, exhalaient leurs ferventes prières et à minuit entonnaient leurs hymnes, où les pénitents venaient confesser leurs crimes en tremblant, où l'indigence était secourue et les remords apaisés, où les hommes trouvaient un répit aux angoisses de la vie (2) ». Et cet enthousiasme poétique pour les couvents du Moyen Age se concilie chez lui avec une tolérance égale pour ses collègues dissidents, puritains convaincus et adversaires résolus du catholicisme. « Nous différons sur bien des points, leur disait-il à Trowbridge le 5 juin 1814, mais j'espère que nous sommes d'accord sur l'essentiel et l'indispensable. Que les opinions humaines diffèrent en ce qui concerne la dignité, la nature, le rôle du Rédempteur, l'interprétation des textes et des doctrines, les détails de la discipline ou du gouvernement de l'Église, c'est ce qu'il faut prévoir, tant que nous aurons la liberté de discuter et d'écrire. Il n'en résulterait aucun mal, si la discussion était conduite avec une charité réciproque et si l'on concédait à autrui toute l'indulgence dont on a soi-même assurément besoin. Sur des questions que les hommes les plus vertueux et les plus érudits ont

---

inferior points must assuredly beset us, but in essentials, who would not anxiously desire to rest? Are you of this or that Church is a matter of no very great importance. Are you a Christian is one of the most important. » (Collection Broadley.)

1. Cf. *supra*, p. 275, n. 1.

2. *Borough*, IV, 134-143.

résolues diversement, nous devons nous montrer réservés et prêts à reconnaître une erreur toujours possible (1). » Ces paroles caractéristiques ne sont ni d'un « évangélique (2) », ni d'un « orthodoxe », mais bien d'un de ces « libéraux » qui plus tard devaient se grouper autour d'Arnold et de Stanley pour former « l'église large ».

IV

Il y a cependant deux formes d'opinion que Crabbe combat avec énergie : le méthodisme et l'incrédulité. D'une part, le scepticisme intransigeant de Hume ou le déisme de Voltaire lui paraissent condamnables. Il a lu très atten-

1. « ... Your ministers are called upon to preach the religion of our Lord and Redeemer, in conformity with the articles, the homilies and liturgy of the Church of England, but they have no right to reprove others who differ in opinion from them..... Our dissenting brethren differ from us and from each other in many things! In no one I trust essential (and) indispensable, but still in some apparently important; there is difference in the opinions men form of the very dignity, nature and office of the Redeemer; there is difference in the interpretation of texts and doctrines, and there is difference also in the lesser matters of Church government and discipline, nor can it be otherwise, so long as freedom of discussion and communication takes place among us : no evil would come of this, if mutual charity attended the discussion and if men would allow the same indulgence which they assuredly need. In points where the best and most deeply read have held various opinions, it becomes all to be diffident, all to admit the possibility of error and all to impute the same rectitude and sincerity of intention to others which we think it is by want of charity in them if refused to ourselves..... » (Collection Murray.)

2. Contrairement à ce qu'affirme B., p. 31, aucun sermon, manuscrit ou imprimé, aucune lettre n'indique que Crabbe se soit rapproché des « Evangelicals » vers la fin de sa vie. S'il discute assez fréquemment dans sa correspondance, entre 1825 et 1831, des questions de dogme et d'apologétique, c'est que son fils, s'occupant lui-même de théologie, le consultait sur les points embarrassants.

tivement l'Essai fameux (1) où le logicien écossais démontre qu'aucun témoignage humain ne peut suffire à prouver un miracle et que la résurrection du Christ est aussi peu vraisemblable que le serait celle de la reine Élisabeth, même attestée par ses contemporains. Crabbe repousse toute analogie de ce genre : « Jamais on n'a rien affirmé de semblable sur la reine Élisabeth, répond-il, mais il est écrit que Jésus fut crucifié, quitta le sépulcre et apparut à ceux qui relatèrent l'événement et donnèrent leur vie comme gage de leur véracité. De tels arguments ne servent qu'à nous rendre perplexes (2). » Et c'est ce que nous devons surtout éviter. « S'il fallait attendre que tous les doutes fussent levés, on mourrait dans le doute. On perdrait son existence à penser à la vie future. » A l'exemple des déistes, on refuserait d'accepter « une religion qui a satisfait les plus éclairés, converti les plus pervers et consolé les plus affligés de nos semblables (3) », sous prétexte « qu'il faut l'examiner avant de la déclarer vraie ». On lirait la « bonne nouvelle » avec indifférence, « on la critiquerait sans respect », peut-être avec mépris ; « on la rejetterait sans crainte (4) », et, ce faisant, on encouragerait le vice. Le scepticisme est, selon Crabbe,

---

1. Hume, *Of Miracles* (1748). On trouvera l'argumentation de Hume résumée à la page 526 des *Essays*, ed. Grant Richards, World's Classics, 1903.

2. Cf. une note écrite peut-être en 1814 : « We can put no case so like another case as to argue from the similitude. Nobody has written thus of queen Elizabeth, but it has been written that Jesus Christ was crucified and rose from the Sepulchre and was seen of those who related the event and staked their lives on its truth. The cases would not be similar if the report of the queen's revival had been made, and the one might be credited while the other was rejected. There is nothing but perplexity in such arguments. » (Collection Murray.)

3. Voir une lettre du 24 déc. 1828 citée par B., p. 83, et *Tales of the Hall*, XVI, 510.

4. *Borough*, IV, 28-37.

le meilleur auxiliaire des corrupteurs et la meilleure excuse des corrompus. Voyez Abel Keene, l'un des pauvres déclassés du *Port de Mer*[1] » : ses jeunes camarades de bureau, désireux de l'entraîner dans leurs débauches, n'ont triomphé de ses répugnances qu'en ruinant sa foi. Avec l'aide des romans « admirables » de Voltaire et de toutes les « histoires spirituelles et scandaleuses » qu'ils connaissaient sur le compte du clergé, ils ont convaincu leur victime que « la religion n'est qu'une farce, une habile spéculation » organisée par les prêtres. Alors à quoi bon se priver des plaisirs ? Si par hasard la conscience se réveille au milieu des excès, l'impie calme ses « angoisses » par des lectures appropriées : comme le Blaney de Crabbe, il ouvre son Mandeville qui lui enseigne l'utilité du vice ; Blount et Chubb le confirment dans son dédain de la religion révélée, et Hume « a si bien attaqué les miracles que personne aujourd'hui n'y veut plus croire[2] ». Puisque le jugement dernier et la vie future sont autant de « contes de moines et de fables pour les petits enfants », l'homme peut se laisser glisser sans crainte sur la pente de ses passions. Être irresponsable, il obéit au déterminisme de ses instincts[3] et non plus à la loi divine. Voilà où mène l'incrédulité, conclut Crabbe. D'après lui, si nous voulons agir et bien agir, il faut croire. Car la conscience morale est, comme la raison, impuissante sans le secours de la foi[4].

D'autre part le mysticisme, excès contraire, n'est pas moins dangereux que l'impiété. A son retour à Muston en

1. *Borough*, XXI, 28 et 234-7.

2. *Borough*, XIV, 75-7 et 91-5.

3. Il est à remarquer que certains héros de Crabbe s'excusent de leurs fautes sur la fatalité, surnaturelle ou autre : (cf. Edward Shore, *Tales*, XI, 355, et Fanny, dans « William Bailey », *Tales of the Hall*, XIX, 480).

4. C'est en somme la « thèse » d'Edward Shore (cf. v. 77-8).

septembre 1805, Crabbe avait été désagréablement surpris de voir que, par suite de sa longue absence et du fréquent changement de ses suppléants (1), le méthodisme s'était implanté dans sa cure et lui prenait ses fidèles. Cette concurrence, d'autant plus irritante qu'il s'en jugeait personnellement responsable, exaspéra son antipathie pour les doctrines de Wesley et lui donna le goût de la controverse. « Méfiez-vous de l'enthousiasme, s'écrie-t-il dans ses sermons et parfois dans ses poèmes; résistez aux entraînements de votre imagination : l'Esprit du Christ est un esprit de vérité et de mesure. » N'en croyons pas Whitefield et Wesley, lorsqu'ils prétendent que la « conversion », indépendante des œuvres et de la conduite, consiste en une illumination subite de l'âme déchirée par le remords, en une « nouvelle naissance », en une union intime et intuitive du croyant avec son Rédempteur. Si ces apôtres de la régénération et de la « justification par la foi » exerçaient sur les foules suspendues à leurs lèvres une influence tyrannique, c'est que, dramatisant la religion pour les besoins de leur cause, ils « imaginaient » une lutte constante entre eux-mêmes et les démons; c'est que, dans chaque crise nerveuse provoquée par leur éloquence, ils voyaient une défaite de Satan, chassé pour faire place au Christ triomphant. Mais que valaient et combien duraient ces conversions épileptiques, effet d'une « influenza spirituelle (2) » ? Juste autant que les sentiments dont elles étaient nées. Seule la raison peut « découvrir » les bases de la croyance et les rendre inébranlables (3).

---

1. B., p. 51. Entre 1793 et 1803, on ne trouve pas moins de huit noms de « curates » et d' « officiating ministers » sur les registres de Muston.

2. Cf. *Borough*, IV, Introduction, p. 186 et p. 192, 334-43.

3. *Tales*, XIX, 85-102 : The Faith, that Reason finds, confirms, avows.....

L'instabilité de la foi n'est que le moindre des maux engendrés par le méthodisme. On sait que de très bonne heure (1) Wesley et Whitefield s'étaient trouvés en désaccord sur des points essentiels, le premier soutenant, en vrai disciple d'Arminius (2), que la faveur divine est accessible à tous, le second affirmant, au nom du calvinisme le plus étroit, que la prescience du Tout-Puissant implique la prédestination d'un certain nombre d'élus et la réprobation des autres hommes, damnés sans pitié. Or Whitefield n'insistait pas moins que son collègue sur la nécessité de la régénération, de la « nouvelle naissance » de l'âme soudain éclairée par un rayon de la grâce. C'était pour lui le signe infaillible du pardon et de l'élection. Il s'ensuivait que tous ceux auxquels cette révélation ne venait pas se considéraient dès cette vie comme perdus et destinés à d'éternels tourments. Ils tombaient alors dans un morne désespoir (3). Contre cette doctrine si cruelle et si funeste Crabbe s'élève à mainte reprise. Son Abel Keene, arraché au vice par la misère et prêt au repentir, va consulter un « fameux médecin des âmes », un de ces méthodistes calvinistes ou évangéliques anglicans qui, à l'exemple de Whitefield et de Toplady, « faisaient des guérisons sans nombre ». Il lui raconte ses erreurs, lui demande « un cordial qui donne à son âme le repos », car il « tremble pour son salut ». — « Tremble encore davantage, répond l'excellent homme, et réjouis-toi de tes angoisses ! Il est bon de trembler : l'espérance est permise quand on voit l'âme coupable étreinte par un profond désespoir. Autrefois, tu n'étais qu'honnête, juste et pur ; tu te croyais sans tare et n'aspirais pas à te

1. Voir Southey's *Life of Wesley*, ed. Chandos Classics, 1893, p. 114 et tout le chapitre XI.

2. De là le nom d'Arminian Methodists donné par Crabbe aux Wesleyens (*Borough*, IV, 387).

3. Ce fut le cas de Cowper (cf. le *Castaway*).

guérir ; maintenant que tu t'es plongé dans la débauche, la honte et le déshonneur, tu es devenu un objet digne de la grâce rédemptrice. Tu n'as plus de mérites, plus de vertu, d'espérance ni de foi, plus rien que ta misère, tes péchés, ta douleur : ce sont les meilleurs, les seuls titres au salut. » — « Et que dois-je faire, reprend Keene, pour affranchir mon âme ? » — « Rien par toi-même, mon ami : tout se fera sans toi. » — « Mais, mon vénérable guide, ne me faut-il pas la foi ? » — « Elle te sera donnée si tu es au nombre des élus... Sois-nous fidèle, et, si Dieu le veut, la « vocation » te viendra : sinon, malheur à toi ! » Et le pauvre Keene assiste dévotement aux offices où les cris du prédicateur arrachent à ses ouailles « des larmes et des soupirs » ; peine perdue : les douleurs et l'allégresse de la « nouvelle naissance » lui sont refusées. C'est donc que la réprobation éternelle sera son partage ! Ne vaut-il pas mieux en finir tout de suite avec une si pénible vie ? Il disparaît en effet, et, longtemps après, on le retrouve « pendu dans la hutte d'un colporteur », misérable victime de ses propres vices et du fanatisme des autres (1).

Conséquence plus pernicieuse encore : la logique des doctrines calvinistes conduisait leurs adeptes à ce mépris des œuvres et de la « loi divine » qui caractérise l'antinomianisme. Tandis que, pour Wesley, l'illumination de l'âme l'assure de sa justification actuelle, mais nullement de sa persévérance finale dans la perfection chrétienne, pour les calvinistes extrêmes, au contraire, la « nouvelle naissance » est à la fois une promesse et une réalisation (2). Les élus sont absous dans le présent et impeccables dans l'avenir. Selon l'expression ironique de Wesley, ils « seront sau-

---

1. *Borough*, XXI, 257-8, 263-89 et 211-2.

2. Voir sur ce point SOUTHEY's *Life of Wesley*, p. 138 et 433.

vés, quoi qu'ils fassent (1) ». Au temps de Crabbe, nul ne soutenait cette opinion avec plus d'énergie que le curieux « prophète du Seigneur » connu sous le nom de « William Huntington, S. S. (2) ». Successivement savetier, débardeur et chef de secte, doué d'une voix agréable, d'une mémoire extraordinaire et d'un aplomb surhumain, Huntington avait su se procurer, à force de prières et de traites sur la « banque de la foi (3) », une certaine aisance, assez d'argent pour se construire un temple à Londres (4), et finalement la main de la veuve d'un lord maire (5). Bien qu'il fût lui-même d'humeur assez sédentaire, ses disciples rayonnaient au loin, et l'un d'eux, au cours d'une tournée dans les environs de Muston, réussit à « convertir » une bonne et

---

1. « The sum of all, disait-il, is this : one in twenty (suppose) of mankind are elected; nineteen in twenty are reprobated! The elect shall be saved, do what they will; the reprobate shall be damned, do what they can. » (SOUTHEY, p. 198.)

2. C'est-à-dire W. H., Sinner Saved (Pécheur pardonné). Voir sur ce personnage un bon article de SOUTHEY dans la *Quarterly Review*, vol. XXIV, janvier 1821, p. 462-510 (cité dans les *Œuvres* de Crabbe, p. 186-7 en note, p. 182, n. 20), ses œuvres publiées en vingt volumes (1811), et les *Memoirs of the Rev. Wm. Huntington, S. S. the Coalheaver*, 2nd edition, revised and improved by one of his congregation, London, Bailey, 1813. Il fut enterré à Lewes et voici son épitaphe (p. 16 des *Memoirs*) : « Here lies the Coal-Heaver, who departed this life July 1st, 1813, in the 60th year of his age, beloved of God, but abhorred of men. The Omniscient Judge, at the grand Assize, shall ratify and confirm this, to the confusion of many thousands; for England and its metropolis shall know that there hath been a prophet among them! W. H. S. S. »

3. La grâce divine d'après lui, la bourse des naïfs en réalité. Voir sa *Bank of Faith* publiée en 1784 : le passage cité dans les *Œuvres* de Crabbe (p. 186-7, n. 2) en est un extrait (p. 87-90).

4. Providence Chapel dans Tichfield Street, incendiée le 13 juillet 1810 — et New Providence Chapel dans Gray's Inn Lane, inaugurée le 23 juin 1811. (*Memoirs*, p. 12.)

5. Lady Saunderson.

un jardinier au service de Crabbe (1). Il n'en fallait pas davantage pour enflammer la colère du pasteur contre la secte nouvelle, contre ce Huntington qui allait répétant « qu'à moins de faire du Tout-Puissant un menteur, on ne pouvait admettre que les enfants, adoptés par Dieu aujourd'hui, fussent demain livrés au diable(2) ». « Comment, s'écrie-t-il dans un sermon en vers que Crabbe lui prête, la grâce serait graduelle, la conversion progressive ! L'effet est produit par une vocation instantanée ; la conversion s'opère sur-le-champ ou pas du tout. Rien ne reste à compléter, à réformer, à corriger : la première impulsion achève le mouvement. La dette, une fois remise, n'existe plus ; une fois l'héritier adopté, peut-il encore être pauvre ? Celui qui gagne le lot de vingt mille livres, amasse-t-il sa fortune sou par sou ?... Ce qui nous vaut notre pardon, ce n'est ni notre croyance, ni notre conduite, ni notre foi, ni nos œuvres ;... ce ne sont pas nos remords pour nos péchés passés, ni les appréhensions de notre conscience réveillée : c'est la vocation ! Elle seule proclame notre délivrance, et, cette assurance une fois donnée, tout est fini(3). » Les élus, unis à Dieu, sont au-dessus de la morale humaine. Ainsi le méthodisme, poussé à ses dernières conséquences, ruine, s'il est arminien, la raison, et, s'il est calviniste, la raison et la morale.

Pour des doctrines aussi extrêmes et aussi subversives,

---

1. B., p. 51.

2. HUNTINGTON'S *Autobiography* (1811, dans le premier volume de ses *Œuvres*, p. 183-4) : « I wish the Arminians would observe this golden rule (*i. e.* that God is no liar); they would not then affirm that they may be children of God to-day and be cast away as children of the devil to-morrow. They ought at least to let God appear as perfect as themselves. »

3. *Borough*, IV, 309-32. Toute cette partie de la quatrième « Lettre » du *Port de Mer* irrita fort les méthodistes (cf. *infra*, p. 393, n. 1 et 3).

Crabbe ne pouvait avoir que de l'aversion. Ce n'était ni un penseur ni un mystique. La hardiesse philosophique d'un Hume, ne reculant devant aucune des conclusions de son système, l'enthousiasme, l'ivresse prophétique d'un Wesley et d'un Whitefield, projetant sur cette vie la gloire du paradis ou les ténèbres de la nuit infernale, lui restaient également étrangers et peut-être incompréhensibles. Le réel et le surnaturel ne se confondaient jamais à ses yeux, sauf dans la mort où ils venaient se rejoindre. Esprit prudent et terre à terre, il avait accepté une transaction entre ces deux principes hostiles, la raison et la foi, demandant au premier de légitimer, autant que possible, les exigences du second. Les « faits » de la révélation reconnus authentiques, la résurrection bien établie, il était rassuré sur le sens de la vie et sur la nécessité de la morale pratique, à laquelle il tenait par-dessus tout : « Menez une existence paisible, vertueuse et pieuse, répétait-il sans cesse à ses paroissiens : vous ferez ainsi votre bonheur en ce monde et votre salut au ciel. Cédez à vos mauvais penchants, par ignorance ou par mollesse, et le malheur vous punira déjà sur cette terre. » Le tableau de la vie humaine, même dans un petit village, était, pensait-il, la meilleure de toutes les leçons de morale.

CHAPITRE II

Le " Registre de Paroisse "

I. *Causes immédiates et circonstances de la publication.* — II. *La « thèse » morale de l'ouvrage.* — III. *La société rurale anglaise à la fin du dix-huitième siècle : l'aristocratie, la bourgeoisie, le clergé.* — IV. *Les « classes agricoles » : fermiers et « labourers ».* — V. *Les petits commerçants.* — VI. *Les excentriques et les déchus : Crabbe et le « roman rustique ».* — VII. *Jugement des contemporains et conclusion.*

I

S'appuyer sur ses observations pour donner de l'existence villageoise une représentation exacte et minutieuse, tirer des infortunes les plus humbles les enseignements qu'elles comportent, faire œuvre à la fois de réaliste et de sermonnaire : tel était le but que se proposait Crabbe dans son nouveau poème, le *Registre de Paroisse,* écrit en quatre ans environ. Depuis longtemps des amis influents l'engageaient à rompre le silence. Charles Fox, le rencontrant à l'automne de 1794 ou de 1795 (1) chez Dudley North à Little Glemham Hall, s'était plaint de son inactivité prolongée, et lui avait offert de l'aider de ses conseils et de ses critiques, au cas où il se déciderait à publier. Vers la fin de juin 1806, le manuscrit du *Registre de Paroisse* était achevé, et Fox, ministre des affaires étrangères dans le cabinet de « tous les talents », succombait peu à peu à une incurable maladie. Se souvenant néanmoins de sa promesse, il « renouvela une

1. B., p. 43.

proposition que le poète n'attendait plus, et qui fut acceptée avec empressement ». Lord Holland, neveu de l'illustre homme d'État, venait tous les soirs au chevet de son oncle lui faire la lecture pendant une heure ou deux : « Les livres que nous choisissions, dit-il, étaient surtout des romans... Je lui lus aussi le manuscrit du *Registre de Paroisse* en entier. Il m'en fit relire quelques passages : certains lui parurent d'une beauté exquise, et d'autres plus critiquables. J'indiquai ces derniers à l'auteur qui les remania presque tous avant la publication. M. Fox me répéta une ou deux fois que ce poème était fort joli, que la position de Crabbe s'était améliorée depuis le temps où il écrivait le *Village* et qu'ainsi sa peinture de la vie et des hommes était devenue moins sombre. On trouve, ajoutait-il, dans le *Registre de Paroisse* un peu plus d'indulgence pour l'espèce humaine : peut-être même en voudrait-on davantage, car les quelques traits de ce genre qu'on y découvre sont de toute beauté. La description du solide bonheur d'une fermière (1) l'avait particulièrement frappé (2). » Et l'histoire pathétique de Phébé Dawson ne l'avait pas moins intéressé à ses derniers moments. L'approbation d'un « esprit si large et si candide (3) » et d'un goût si délicat était pour le poète un gage de succès.

Plus encore que les encouragements de ses amis, les soucis matériels invitaient Crabbe à mettre ses talents à profit. Ses charges de famille ne cessaient d'augmenter depuis que George, son fils aîné, était entré à l'université de Cambridge. Le 8 août 1804, il informait Wenn, son avoué d'Ipswich, qu'une somme assez considérable, deux mille francs

1. Cf. *Parish Register*, II, 390-430.

2. Lord Holland's *Memoirs of the Whig Party* (1852, vol. I, p. 254-6); cf. Crabbe's *Preface* to the 1807 Poems (*Œuvres*, p. 98-9).

3. Crabbe's *Preface* (*Œuvres*). Le 26 juillet, l'état de Fox était désespéré. Il mourut le 13 septembre; Thurlow était mort la veille.

environ, lui serait nécessaire pour payer un an de pension à « Trinity College (1) », où l'ensemble des études ne durait pas moins de huit années, quatre en vue du grade de bachelier et quatre pour l'obtention du titre de maître ès arts. A partir de 1807, les dépenses du fils cadet, John Waldron, inscrit au collège de « Gonville and Caius », venaient s'ajouter à celles de George, si bien qu'en janvier 1808 le budget du poète se soldait par un déficit menaçant. La publication du *Registre de Paroisse* n'avait pas encore porté ses premiers fruits ; la mort de Mrs. Elmy en 1802, de Miss Elizabeth Tovell en 1803, avait légué à Mira et à ses enfants une succession avantageuse pour l'avenir, mais pleine de charges et d'embarras pour le présent : « Des circonstances tout à fait indépendantes de ma volonté, écrivait Crabbe à cette époque, m'ont, en un peu plus de trois ans, coûté près de treize cents livres sterling, y compris la pension de mon fils aîné jusqu'à l'année dernière (2), celle de son frère pendant un trimestre, mais sans compter les dépenses courantes de la famille. Ce sont là des frais auxquels je ne puis plus subvenir. Grâce à l'appoint fourni par le testament de Mrs. Elmy, j'ai pu y faire face jusqu'à ce jour, mais je constate que l'entretien de deux jeunes hommes à l'université en des temps comme les nôtres dépasse mes moyens. J'ai cependant pris l'engagement de traiter mes deux fils de la même manière, et, n'eussé-je pas donné ma promesse, que je ne pourrais sans scrupule faire une distinction entre

---

1. Lettre datée de Rendham : « ...I shall want also cash to no very trifling amount for my son : I think £ 80 is now due to his College, which I shall choose to pay before he goes again, and for my son's education this balance of Mrs. Elmy's (£ 400 in the 3 p. cents) was by a sort of family consent chiefly devoted. » (Collection Forster, South Kensington Museum.)

2. George Crabbe fut fait B. A. en 1807, M. A. en 1811 ; John Waldron, B. A. en 1811 ; M. A. en 1814 (cf. *Graduati cantabrigienses*).

eux. L'un étant dans sa vingt-troisième, l'autre dans sa vingt et unième année, et leur mère appuyant ardemment notre requête, je suis porté à croire que nous ne rencontrerons aucun obstacle à notre projet de prélever un capital de deux cents livres sur les rentes léguées à Mrs. Crabbe par sa tante (1). » L'autorisation ainsi sollicitée fut refusée

1. Lettre à Wenn, lui-même l'un des « trustees » : « Muston, 20 January 1808 : I state to you with pain (and therefore with brevity) some preliminaries to a request which I am compelled to make... Circumstances by me wholly unavoidable have within the last three years or a term somewhat exceeding, drawn from me about £ 1 300 exclusive of the common expenses of my family, but including the college bills of my elder son till he took his degree and the first term of his brother, and the continuance of this charge (while I feel the necessity of supporting my son still at his college) I cannot any longer maintain. Some help from Mrs. Elmy's will enabled me to bear it hitherto, but, Sir, the keeping two young men at a University in these times (all the taxes and the demands of them considered) is I find beyond my ability and at the same time I am under an engagement to treat my sons in like manner nor could I with a quiet mind make a distinction, if I had not pledged my word that I would not. The young men being one in his 22rd and the other in his 21st year, and their mother earnestly and anxiously joining in our request, and no possible injury following to any one, I am disposed to think that we shall not meet with difficulty in our wishes to dispose of so much of the funded property left to Mrs. Crabbe and her children by her aunt as will reach £ 200, and even that sum would be inadequate to the wants I foresee, had I not some expectations, which nevertheless may eventually fail me... » (Collection Forster.)

La réponse défavorable de Wenn fut un grand désappointement pour Crabbe qui ne le pardonna pas à l'avoué. Voici comment, le 12 août de l'année suivante, il reçoit la liste des honoraires et la lettre de menaces qui l'accompagnait : « ..... Sir, That I have had such difficulties as you allude to is certain, for you were applied to when they became oppressive, and, whenever you have two young men to support at so expensive a place as a University, you may possibly feel those difficulties which now happily escape your commiseration, and I find by your letter that, were they ever so grievous, they would not prevent the increase your demand would in that case have made. Fortunately, Sir, they are removed by means more pleasant and honourable than by an application to gentlemen in your profession, nor was your bill re-

par les exécuteurs testamentaires, gardiens jaloux des intérêts de George et de John Waldron Crabbe. Il fallut que, contre leur propre désir, leur père cherchât des ressources supplémentaires dans la vente de ses œuvres. Fort heureusement, le moment était propice à sa résurrection poétique, après vingt-deux ans de silence. Ses contemporains de jadis, Burns et Cowper, n'avaient été remplacés dans la faveur publique ni par Rogers ni par Campbell, encore moins par les auteurs des *Ballades lyriques* (1), froidement ou ironiquement accueillies. Seuls, Scott et son « dernier ménestrel » avaient récemment excité quelque enthousiasme. Mais, à côté des légendes chevaleresques du Moyen Age et du « border », une peinture réaliste des mœurs de l'Angleterre rurale pouvait encore trouver place, et c'est ce que les lecteurs apprécièrent dans le *Parish Register,* publié le 29 octobre 1807 (2).

II

Entrons dans la sacristie de la petite église d'un village, et demandons au pasteur qui nous accompagne, de prendre,

---

fused : All I claimed was the common right of every man, examination into the nature of the demand made upon him... Why this should draw from you a threatening letter is to me extraordinary, but I allow much for habit..... » (Même collection.) Les « attorneys » n'ont pas été oubliés dans le *Borough.*

1. Les *Pleasures of Memory* de Rogers (1792), les *Pleasures of Hope* de Campbell (1799), les *Lyrical Ballads* de Coleridge et de Wordsworth, publiées en 1798, réimprimées avec de nombreuses additions en 1800, 1802 et 1805.

2. Voir l'annonce dans le *Times,* numéro du même jour : *Poems* by the Rev. George Crabbe, 8 sh. 6 d. — Le recueil, dédié à Lord Holland, contenait en outre une réimpression de la *Bibliothèque,* du *Village* et du *Journal,* ainsi que trois nouveaux poèmes : *Sir Eustace Grey, The Hall of Justice* et *Woman,* dont il sera question plus loin.

dans le coffre où ils sont tenus sous clef, les précieux registres, recouverts de parchemin jaune ou de toile grise, qui renferment l'histoire déjà ancienne des familles de l'endroit. Voici la liste de tous les « ancêtres du hameau » qui, depuis les temps de la reine Élisabeth peut-être, et jusque vers 1830, sont nés, se sont mariés, puis éteints en ces campagnes. Leurs noms au moins ne sont pas tombés en poussière ; leur souvenir survit dans ce passé que l'imagination émue évoque sans peine en des lieux si tranquilles et si peu transformés. Franchissant un siècle par la pensée, nous nous faisons un instant les contemporains de Fox et de Crabbe : accoudés sur ce coffre à côté du poète, le registre déployé sous nos yeux, nous croyons parcourir avec lui « les humbles annales des pauvres de sa paroisse », l'énumération des « nouveau-nés dont s'est augmenté son troupeau, des couples qu'il a bénis au cours de l'année, et de tous ceux, jeunes et vieux, que la mort a rendus insensibles aux plaisirs et aux douleurs de la vie[1] ». Attentifs, nous écoutons les remarques que chaque nom lui suggère, et, notre curiosité s'éveillant au contact de sa pénétrante sympathie, nous le prions de nous faire visiter son village.

Nous sortons ensemble : au bout de quelques pas, il nous arrête devant une maisonnette, celle de son « clerc[2] » sans doute, tant elle est propre et même pimpante. « Abritée contre les vents d'hiver, la fenêtre reçoit le dernier rayon de soleil dont le sourire prolonge le jour ; sous la saillie du chaume, les tiges du chèvrefeuille se replient et tournent leurs fleurs vers le haut de la croisée. » Un jardin, gracieusement concédé par le « seigneur du manoir », s'é-

1. *Parish Register*, I, 2-6.

2. Le « clerk », ou « clerc de paroisse » donnait les répons, conduisait le chœur et jouait de l'orgue. On le trouve à l'étage inférieur des « three-deckers », ou chaires à trois ponts, de Hogarth.

tend à l'entour : « c'est là que le laborieux paysan, travaillant d'un bras musculeux, s'échauffe à la besogne et souvent promène son regard sur tout ce terrain que sa peine enrichit ». D'humbles cives y ont été plantées, et, « tout près d'elles, des poireaux à tête bulbeuse et à tige de roseau. Des pois élancés grimpent le long de rames en rangées symétriques : à leur pied, de lourds rhizomes creusent le sol, et des herbes poussent dont l'arome pénétrant et la saveur brûlante serviront à relever le repas du soir ». L'agréable se mêle à l'utile, car, tout près de la chaumière, à travers une clôture en joncs, on aperçoit les couleurs brillantes des œillets blancs et rouges, des « fières jacinthes, des hautes tulipes et des primevères auriculées ». Voyez ce « beau séjour de la paix », nous dit le poète : « le dimanche soir, après l'office, un groupe d'amis s'y donne rendez-vous. Tous, ils parlent fort : ils sont heureux et libres ; toujours ils se répètent les mêmes histoires : ils possèdent cette gaieté qui, débordant du cœur, se répand en paroles joyeuses et vides, en cris d'allégresse que nous méprisons » peut-être, mais à tort. La nuit venue, ils entrent au logis, admirent pour la centième fois les gravures dont les murs sont ornés : Louis XVI sur son trône, Louis XVI en prison avec la reine, Nelson vainqueur à Aboukir, Nelson mourant dans son triomphe. Dévotement, ils ouvrent « une Bible récemment reliée » et patiemment « payée en économisant six pence chaque semaine : ses illustrations exquises, œuvres d'artistes fameux, ses notes de choix, œuvres de célèbres critiques », forment le sujet de conversations et de discussions qui « conduisent parfois nos paysans au scepticisme (1) ».

Sans plus nous attarder à la riante image de cette honnête félicité rustique, nous reprenons notre route, et, traversant

1. *Parish Register*, I, 33-6 ; 132-4 ; 139-155 ; 43-4 ; 66-7 ; 82-6.

rapidement le village, arrivons à son extrémité opposée. Quel contraste ! Le pied glisse dans la boue de la chaussée bordée de huttes informes, asiles de tous les êtres vicieux ou misérables que la société chasse ou met au rebut. Nous avançons avec peine et non sans répugnance ; mais notre guide, dont la curiosité visiblement s'anime, nous encourage de ses conseils et de son exemple. « Venez, nous dit-il, et regardez. Qu'importent l'odorat et la vue : le médecin dévoué n'affronte-t-il pas les salles les plus hideuses ? » Suivons-le donc partout où il s'aventure. « Entre le bord du chemin et les murs, les immondices s'étalent à tous les yeux et choquent tous les sens ; devant les portes, toutes grandes ouvertes, s'accumulent en monceaux fétides les balayures du foyer et du plancher : pas un jour qui ne voie croître ces tas d'ordures variées, à l'heure où les éviers se vident et où les ruisseaux coulent. » A travers la fange circulent bêtes et gens : « Ici, des chiens affamés volent leur pâture à des gamins non moins affamés ; là, pourceaux et poulets se disputent un repas » ; plus loin, une bande « d'ivrognes, de filous et de mégères se querellent » ; on entend retentir les jurons d'un homme et les cris d'une femme qui, sous les coups, redouble d'insolence : leurs enfants hurlent et retiennent les deux mains menaçantes ; ils implorent la vie de leur mère et réclament du pain. Réunis à l'écart, braconniers et contrebandiers se partagent leur butin. N'hésitons pas : pénétrons dans cette masure ouverte à tous venants, car la maîtresse du logis passe ses journées à commérer de porte en porte : « Quelles taches repoussantes adhèrent au plancher, quels débris nauséabonds restent épars sur cette commode brisée ! Et le duvet qui s'attache aux rebords de la fenêtre, aux montants qui servent de pieds à ces lits ; et ces lits, recouverts de vêtements en haillons », à peine séparés par un rideau ou une frêle cloison de lattes et de papier ! Le soir, filles et garçons se glisseront

dans leurs compartiments; les parents se coucheront à côté de leurs enfants, si bien que par l'oreille la corruption gagnera le cœur (1).

Éloignons-nous enfin de cette région sordide, non sans jeter un dernier coup d'œil sur les palissades délabrées des jardins et sur le cabaret dont les « murs d'argile » abritent les jeux des fripons et de leurs dupes, ainsi que les « cruels combats de coqs (2) ». Quelle intention avait donc le pasteur en nous montrant cette jolie chaumière et aussitôt après ces affreux taudis? Nous le lui demandons. « Le village dont vous venez de voir les deux extrémités, nous répond-il, est à peu près celui que je décrivis autrefois à grands traits et sans idées arrêtées. Au nom de la vérité, je protestais alors et je proteste encore aujourd'hui contre les fictions pastorales qui s'obstinent à faire de nos campagnes un pays d'amour, de liberté et de bien-être où le labeur n'épuise pas, où nul souci n'interrompt le cours d'un éternel bonheur. Je voulais, soulevant tous les voiles et dissipant les illusions, ramener bergers et bergères de l'Éden sur notre pauvre terre et montrer en eux des hommes comme les autres, sujets à tous nos vices et à toutes nos infortunes. Mais je n'allais pas plus loin. Il me suffisait de voir et de transcrire la réalité : je ne tentais pas de l'expliquer. Depuis, j'ai passé de longues années au milieu de nos villageois : je connais leur caractère pour les avoir visités tous les jours et les avoir assistés dans les circonstances les plus tristes et les plus heureuses de la vie. A la lumière de l'expérience, j'ai constaté qu'un indissoluble lien unit le vice et le malheur, la sagesse et le bonheur. Je sais que le labeur, la prévoyance et la patience donnent à la frugalité de quelques-

1. *Parish Register,* I, 188-95, 170-5, 204-19.

2. *Parish Register,* I, 243-68. On se souviendra du *Cockpit* de HOGARTH.

uns sa récompense, tandis que les soucis, la honte et l'indigence talonnent la foule des imprudents(1). De là l'opposition frappante entre la misère des uns, entraînés par leurs mauvais penchants, et le succès des autres à force d'économie, de travail et de vertu. Pour la plupart d'entre nous, notre sort est entre nos mains et dépend de notre conduite. On peut être heureux, même au village, si l'on sait se contraindre. A mon pessimisme universel d'autrefois, il faut joindre un peu, très peu d'optimisme pour avoir la vérité. Le ciel est rarement si noir qu'une éclaircie ne puisse un instant entr'ouvrir les nuées. »

III

Tout en écoutant le poète, nous retournons vers l'église et longeons un mur ombragé d'arbres qui nous mène à une grille demi-close. C'est l'entrée d'un parc que la mousse des avenues et les broussailles envahissantes feraient paraître abandonné, n'étaient ces coupes irrégulières qu'une main cruelle a pratiquées. Au fond, l'on aperçoit un château désert : « La noble propriétaire de ce domaine, nous explique le pasteur, a depuis longtemps quitté nos campagnes pour aller habiter Londres. Les vers rongent ses parquets; les tapisseries tombent des murailles; jamais l'âtre de la cuisine ne s'éclaire d'une joyeuse flambée, jamais les croisées ne s'ouvrent à la gaie lumière du jour. Les larves rampantes, qui se changent en papillons d'été, tissent là-bas leur linceul et s'y enroulent pour mourir en hiver; sur le lit de parade, les chauves-souris criardes se courtisent en voletant; les curieux ne viennent plus visiter des salles toujours vides, les pauvres se détournent avec colère d'offices tou-

1. *Parish Register*, I, 26-30.

jours fermées et les mendiants, d'une voix bourrue, maudissent cette porte sans cesse verrouillée. De temps à autre, l'intendant se dirige vers une petite pièce, suivi des fermiers qui viennent payer et se plaindre ; mais aucune de leurs doléances n'arrive aux oreilles de la châtelaine, qui répond à toutes les requêtes par la bouche de son sous-ordre(1). » En l'absence de la noble dame, oublieuse des devoirs que son rang lui impose, le plus haut personnage de l'endroit est Sir Edward Archer, « amoureux chevalier, dont les jeunes filles chastes et jolies évitent le regard ». Il passe pour avoir fait une cour assidue et tenu des discours enflammés à la trop aimable Fanny Price : « Espérance de ma vie, lui disait-il, charmante reine de ce cœur qui, depuis qu'il te connaît, ignore la joie et le repos, sache que tu es la seule que mes yeux ravis, mes pensées les plus tendres, mes désirs les plus ambitieux aspirent à posséder. Et faudra-t-il que ce sein, la merveille de la terre, soit le berceau où se traînera l'héritier d'un grossier paysan ?... Non, viens avec moi, et tout ce que la jeunesse désire, tout ce que le goût peut inventer, ou la fantaisie souhaiter, tout ce qui excite au plaisir et le procure : la richesse, la santé, le respect, la jouissance et l'amour seront à toi. Tes vins étincelants couleront à flots dans des coupes d'or, brilleront sur cette main si belle et sur ce sein charmant ; les fleurs et les fruits de tous les climats, pendant toute l'année, se montreront sur tes murs et devant tes pas, et tous ceux qui te verront répéteront à ta louange qu'aucun fruit n'est si tentant, aucune fleur si suave. Les tapis les plus moelleux garniront tes appartements, les glaces les plus vastes, descendant au plancher, te montreront tout l'objet de mon adoration... Viens donc, sois ma maîtresse et ma femme, car celle qui se

1. *Parish Register,* III, 233-54. Pour la commodité de notre analyse, il nous sera permis de tout rétablir au présent.

confiera à mon honneur sera pour moi l'épouse. Emploie ton esclave, ton mari, ton ami à la recherche de plaisirs qu'ensemble nous partagerons. » Mais Fanny, aussi sage et moins habile que Paméla, se contenta de répondre « avec douceur et fermeté : « Ma mère aima, se maria, travailla et « mourut. Elle connut les joies, les douleurs et les soucis de « la vie, mais pas une de ses peines n'eut l'amertume du re- « pentir. Ma résolution est prise et j'ai confiance dans le Ciel : « puissent ma vie, mon amour, mon bonheur être comme les « siens ! » Et Sir Edward, aussi généreux que passionné, donna la main de Fanny à un jeune homme dont elle était aimée (1) ». Dans le voisinage de son château s'élève la résidence froide et toute moderne de Sir Richard Monday, parvenu aux honneurs et à l'opulence après une vie sans dignité. C'était un enfant trouvé qu'au grand ennui du « conseil de paroisse », la commune avait dû recueillir. « Le choix d'un nom pour cet intrus avait longtemps été une question fort embarrassante : car, donner le sien au fils d'inconnus ferait jaser les mauvaises langues. On se consulta donc ; gravement on s'interrogea l'un l'autre, et pas un seul Richard ne répondit à l'appel. Ensuite on s'enquit du jour où un malencontreux paysan avait entendu les vagissements du jeune étranger », et, la recherche terminée, « Richard Monday (2) », dûment étiqueté et enregistré, fut envoyé à l'asile des indigents. On ne le gâta pas. « Docile à toute autorité, patient sous toutes les injures, triste, silencieux et souple, pliant sous les coups, il se fit l'esclave d'esclaves, le plus humble des humbles. Insensible à la honte, indifférent au déshonneur, il paraissait si bien maîtriser ses passions qu'aucun sentiment ne secouait la torpeur de son âme. » Pure hypocrisie cependant, car un jour il s'esquiva, curieux de

1. *Parish Register*, II, 502-13, 532-45, 553-63.

2. C'est-à-dire « Richard Lundi ».

voir le monde. Il avait les talents qui assurent le succès : un grand fonds de ruse et quelque intelligence, un air impassible qui semblait donner raison à tout le monde, une parole mielleuse qui ne voulait rien dire. » Apre au gain, il amassa une fortune. Et maintenant il mène une existence fastueuse à « Monday Place » : « Tous ses petits-enfants sont aussi riches que des juifs »; il comble de ses bienfaits des « œuvres philanthropiques, achète les bénédictions des sourds-muets et des aveugles », mais, par une rigoureuse justice envers sa commune, il lui octroie deux misérables livres sterling tous les trimestres pour payer quarante pains. « Cette parcimonieuse donation fait sentir à la paroisse que sa générosité et ses coups n'ont pas été oubliés (1). »

Telle est l'aristocratie de notre petit village, situé dans les paisibles plaines de l'intérieur du Suffolk, en dehors du mouvement de progrès industriel et de tassement social qu'accéléraient ailleurs les découvertes mécaniques de la génération précédente. Ici, le dix-huitième siècle semble se survivre : les mœurs et les caractères restent ce qu'ils étaient cinquante ans auparavant. Depuis longtemps on se plaignait de l' « absentéisme » des grands propriétaires qui, presque toujours à Londres, ne revenaient sur leurs terres qu'à la saison de la chasse et laissaient à des intermédiaires, souvent peu scrupuleux, le soin de leurs parcs et de leurs fermes : notre « noble châtelaine » a participé à cet exode. Quel était le péché mignon des « squires » résidant sur leurs domaines, depuis le Mr. B... de Richardson jusqu'au « Captain Donnithorne » de George Eliot, sinon une trop grande assiduité auprès des jolies filles, résultat de leur oisiveté et de leur vie exclusivement physique? Sir Edward Archer brûle d'une ardeur égale. Et Addison n'avait-il pas déjà noté, avec sa sympathie coutumière, le goût des grands

1. *Parish Register*, I, 698-717; 741-59.

commerçants comme Sir Andrew Freeport pour les « latifundia » qui leur donnaient le prestige et l'influence politiques? Sir Richard Monday, enfant trouvé, enrichi, anobli par d'heureuses spéculations, retourne dans son pays natal et y bâtit « Monday Place ». En vérité, Crabbe n'invente pas : il groupe, il résume, il personnifie les aspects de la société contemporaine en un certain nombre de types « représentatifs » pour qui sait les reconnaître.

Passons à la bourgeoisie, plus faiblement décrite, sans doute parce qu'elle est moins intéressante. Puisque nous sommes « dans l'avenue de l'église », voici tout près de nous, juste au repli dont le ruisseau enserre la sacristie « comme d'une houlette », une petite maison entourée d'une palissade verte et tapissée de jasmin à droite et à gauche de la porte. « Des arbustes au feuillage sombre, taillés et torturés d'une main experte, ornent le jardin où de blancs coquillages et des galets soigneusement alignés forment de brillantes bordures aux parterres de pied-d'alouette. » C'est la demeure de Catherine Lloyd, vieille « dame prudente, austère et tendre de conscience, qui manifeste sa vertu par son horreur du vice ». A la voir marcher droite et majestueuse, grande et maigre, serrée par les baleines de son corsage allongé, on la prendrait pour la fille de la dévote matinale de Hogarth ou de Miss Bridget Allworthy (1). Nul ne connaît sa fortune; mais on sait qu'un soi-disant cousin vécut longtemps chez elle au grand détriment de sa renommée, et lui légua en mourant des trésors extorqués aux Indes. « Si jamais une ombre de plaisir semble planer sur ce dur visage et adoucir ses traits, c'est lorsque, ses précieuses reliques étalées, elle écoute les louanges dues à la splendeur de ces

1. Voir dans Hogarth la figure centrale de « Morning » dans la série intitulée : *The Four Times of the Day*, et dans Fielding, *Tom Jones*, I, ch. xi.

soieries inestimables, si riches qu'elles se tiennent debout d'elles-mêmes, de ces diamants étincelant à la boucle d'une ceinture, de ces rangées de perles rares, serties par des mains ingénieuses, de ces bracelets admirables dans leur boîte de jais luisant »; c'est lorsque, son bichon à poil ras sur ses genoux, près d'elle son perroquet empaillé et son vieux chat gris en train de se lécher les barbes, elle tourmente à son gré une veuve, sa tante et dame de compagnie, « réduite par la misère à flatter cette nymphe et à soigner ses bêtes ». Inutile d'aller frapper à sa porte pour une œuvre de charité (1).

A deux pas de l'église, comment oublier les pasteurs qui dorment sous ces tombes? Notre guide n'est point sans avoir entendu parler de ses prédécesseurs. Il les connaît en effet : nous le devinons à son malicieux sourire. Ce fut d'abord le « bon M. Addle », à la noble prestance. Que sa démarche était digne et son air imposant, lorsqu'il apparaissait « sous la toge universitaire et l'insigne de la prêtrise (2)! » Et quand il traversait les bas-côtés du saint édifice, « qu'aisément il emplissait les sept fronces de son surplis! » Mais à peine en chaire, épuisé sans doute par les prières, il s'asseyait comme dans son fauteuil à sa table de travail, et, lorsque les orgues retentissantes avaient joué l'antienne, les fidèles attendaient en vain la voix de leur pasteur : il sommeillait doucement. Peut-être se fatiguait-il à l'excès dans ses champs, comme son contemporain, M. Trulliber (3). Sans décrire le « révérend M. Peele », habile à tondre ses ouailles, ou le « docteur Grandspear », à la main toujours ouverte et à la vaste coiffure, arrivons à des temps plus

1. *Parish Register,* III, 312-21 ; 330-41.

2. *Parish Register,* III, 824 : « ...college gown and parish-hood », hood indiquant probablement le « pli » qui est l'insigne des maîtres ès arts.

3. Dans le *Joseph Andrews* de FIELDING, II, ch. XIV.

rapprochés du poète, à son prédécesseur immédiat, coupable d'avoir introduit dans ces paisibles campagnes l'effervescence méthodiste. Ce « jeune homme, frais émoulu de Cambridge », disciple de l' « évangélique » Charles Simeon (1), plaisait au premier abord par son « air sérieux et sa mine avenante ». Il rougissait de modestie et semblait doux comme un agneau. Mais, aussitôt en chaire, c'était un vrai lion : « Sa voix s'enflait, son regard se faisait gros de menaces ; ses yeux se portaient à terre, au plafond et de tous les côtés ; dédaignant ces simples et honnêtes homélies qu'on a coutume de lire, il se lançait hardiment, et son improvisation avait des hauts et des bas. Tantôt il riait de mépris, et tantôt il pleurait : « La conviction vient comme « un éclair, s'écriait-il ; c'est en vain qu'on la recherche, en « vain qu'on la fuit. Son élan est comme celui des vents impé- « tueux, invisibles dans leur course, irrésistibles dans leurs « effets. Les hommes, fiers de leur science, qui aimeraient à « savoir d'où et comment souffle la grâce, sont évités par elle, « et c'est aux pécheurs qu'elle s'offre en chemin ; les ivrognes « et les prostituées la reçoivent en pleine débauche ; elle leur « tient lieu de foi et de repentir, assure aux êtres les plus « vils le salut et la faveur divine, et leur fait gagner la course « sans qu'ils aient eu à courir. » Consumé par la flamme de son zèle, le jeune pasteur finit par succomber. « Sa joue amaigrie prit une couleur livide, et les roses de son teint se changèrent en petites rougeurs » ; à bout de forces, il tomba sur son lit de mort, regrettant ses actions charitables, « repoussant comme une souillure les haillons de la morale », tant il abhorrait les œuvres et leurs mérites, dans sa croyance à la justification par la foi (2). Ainsi s'exprime le satirique qu'à tout instant nous retrouvons en Crabbe : il

1. Cf. *supra*, p. 275, n. 2.

2. *Parish Register*, III, 896-946.

oppose à l'inertie pesante d'Addle l' « enthousiasme » fiévreux d'un débutant ; à ces deux excès contraires, entre lesquels oscilla le clergé anglican du dix-huitième siècle, il préfère le juste milieu, le zèle raisonnable dont il s'inspirait lui-même.

IV

Dans notre communauté rurale, une place importante revient tout naturellement à la « classe agricole » et en premier lieu aux fermiers, voire même aux fermières. C'est en effet la « veuve Goe », femme forte si jamais il en fut, qui, non contente de régner sur ses gens, mène en véritable souveraine le petit monde de nos cultivateurs. Reconnaissons en elle une Mrs. Tovell idéalisée (1). « Célèbre à dix milles à la ronde et digne de sa renommée, elle perdit son mari au printemps de leur amour, mais garda sa ferme, son autorité et sa langue. Depuis trente ans elle gouverne avec une habileté incomparable, un jugement toujours sûr et une volonté irrésistible. Méprisant les conseilleurs et domptant les rebelles, elle fait plier sous sa domination ses fils et ses domestiques. Dit-elle : « Faites ceci ? » A l'instant c'est fait. Ses servantes racontent qu'elle est tout yeux et tout oreilles, qu'elle y voit la nuit et entend de loin. Aucune affaire de paroisse ne peut se régler au village sans ses instructions ou son assentiment. » Puisqu'elle paye la dîme, elle réclame sa part, sa large part d'influence. « Elle a successivement rempli toutes les charges vacantes : très au courant de ses fonctions, elle s'en acquitte fort bien. Les vagabonds et les fainéants tremblent en sa présence ; les filles enceintes redoutent ses réprimandes sévères. » Infatigable, toujours alerte et pleine de vie, on la trouve tantôt dans sa cour,

1. Cf. *supra*, p. 64.

« suivie de troupes de volailles », et tantôt dans son « parlour » en conversation avec les fermiers du voisinage, fort assidus. « Mais lorsqu'ils la pressent de leurs serments amoureux, elle leur parle de chevaux à vendre et de charrues nouvelles. » Les affaires sérieuses avant tout. Que les journées, commençant à l'aube, soient consacrées au travail : les soirées suffiront au plaisir. La nuit venue, « elle court faire un brin de toilette pour recevoir des amis avec qui elle peut causer..... Elle invite les bons vivants du voisinage à ses dîners de Noël, car elle ne voudrait pas que d'un air méprisant on pût dire : « La mère Goe est âpre au gain (1). » Sans être propriétaire, elle jouit pleinement du prestige que donnent la richesse et le succès.

Bien au-dessous d'elle par la fortune, Robert et Susanne, ménage de fermiers modestes, l'égalent par le bonheur. Ils viennent de faire baptiser un garçon, que trois filles ont précédé, mais, malgré cela, « les naissances à venir ne leur inspirent ni espérances ni craintes ». Ils ont la santé, la paix et le confortable : c'est tout ce qu'ils ambitionnent. « Sans doute, leurs arpents sont peu nombreux, mais ils s'en contentent, et, le jour du terme, l'argent de leur loyer est toujours prêt. Ils savent modérer leurs désirs : ce que la ferme leur refuse, la ville voisine le leur fournit à peu de frais. Il se peut que Susanne, en passant devant l'étalage du marchand de nouveautés, y ait jeté un regard d'envie et, en revenant, se soit acheté une robe pour le dimanche, à même le produit de son rouet et de sa baratte : fidèle à son principe, elle ne prendra aucun repos tant que son labeur n'aura pas remboursé cette somme à la caisse. Robert, en flânant à la foire de la Pentecôte, a peut-être dépensé inutilement quelques shillings : debout avant le point du jour, il travaillera dans sa grange pour payer son plaisir. Ainsi tous

1. *Parish Register*, III, 155-62.

deux, combattant les effets de la prodigalité, feront double besogne et le mal sera réparé... Sages dans leur frugalité, ils économisent pour vivre, mais ne vivent pas pour économiser. » Ils ne s'interdisent pas toute distraction par excès de prudence. « L'anniversaire de leur mariage, le baptême de leurs enfants » sont de « joyeux moments » où les riches fermiers trouvent chez eux un accueil cordial et une table plantureuse, car « Susanne a servi les grands et ressent quelque orgueil à présider au milieu de ses supérieurs[1] ». C'est la récompense de ses patients efforts, le luxe de son existence monotone.

En somme, nos cultivateurs ne sont pas à plaindre. Ils traversent même une ère de prospérité exceptionnelle. La guerre avec la France a gêné le commerce extérieur, favorisé un protectionnisme exagéré et fait monter les denrées, le blé surtout, à des cours sans précédent[2]. Une population sans cesse croissante demande du pain à tout prix. Il a fallu tirer parti de tout le sol disponible, enclore les prés communaux, augmenter leur rendement en perfectionnant les procédés de culture, en confiant à de riches fermiers ou fermières comme la « veuve Goe » de vastes exploitations autrefois morcelées. Il faut au laboureur du capital et du travail s'il veut réussir. Car les loyers ont plus que triplé en dix ans[3], tant les « squires » sont pressés de s'enrichir, et tant leurs terres sont recherchées pour les bénéfices que, malgré tout, elles procurent. Les fermiers forment maintenant, au-dessous des grands propriétaires ruraux dont ils font valoir les domaines, une véritable bourgeoisie de village, fort distincte des simples paysans. On leur

1. *Parish Register*, I, 405-37.

2. Le blé valut plus de 50 fr. l'hectolitre en 1800 et en 1801. (Cf. Toynbee, *Industrial Revolution*, p. 101.)

3. L'arpent (acre) se louait 10 shillings en 1793 (dans le comté d'Essex); en 1812, 50 shillings (*Industrial Revolution*, p. 92).

donne par courtoisie le nom de « yeomen (1) » auquel leurs ancêtres ne pouvaient prétendre que s'ils cultivaient leur patrimoine. Avec l'opulence, la considération leur est venue. Malheur à celui d'entre eux que la pauvreté semble exclure de la caste nouvelle. Il deviendra le plastron de tous les autres. Voyez l'humble « Barnaby » qui, à l'église, s'assied à l'écart. Il n'échappera pas au cercle moqueur qui bientôt l'entoure. « On vante sa laiterie, on célèbre ses attelages, on voudrait savoir le prix de ses incomparables coursiers et la provenance de ses moutons, admirables par la race. Ne consentira-t-il pas à révéler le secret de son succès ? Où donc place-t-il l'argent qu'évidemment il gagne ? Nous avons bien nos filles, poursuivent les rieurs, mais nous craindrions que notre ami ne laissât pas ses fils s'abaisser à ce point ; nous avons bien nos fils, tout prêts à risquer une demande, mais nous craindrions un refus de la part de ses filles. » Sous le feu roulant des sarcasmes, « James », avec de profonds soupirs et un air soucieux, fixe ses regards sur le sol. Ses soupirs et ses soucis provoquent de nouvelles insultes et donnent plus de sel à la plaisanterie, car Barnaby est pauvre (2). » Et c'est un crime. A ces natures rudes et sanguines conviennent « la cordialité brusque et les jouissances du bien-être matériel... Des tables surchargées de mets en l'honneur d'un anniversaire », des rasades circulant le soir pour échauffer les cœurs et délier les langues : tels sont leurs plaisirs. Aux hommes le travail et la bonne chère, aux femmes les élégances qui peu à peu transforment leurs demeures en maisons bourgeoises. Les temps ne sont plus où la fermière, esclave de son avarice, « se refusait le sommeil », et, cantonnée du matin au soir

1. Voir dans l'*Emma* de Miss Austen le personnage de « Mr. Martin » d'Abbey Mill Farm.

2. *Parish Register*, I, 770-86.

dans sa pièce la plus misérable, criait et peinait comme un souillon. Elle veut aujourd'hui « une salle convenable, ornée de tapis fabriqués à Wilton et de jolies gravures bien en vue sur le papier des murailles ». Elle veut aux jours de fête réunir ses voisines et prendre part avec elles à ces conversations « que les femmes anglaises savent si bien mener, habiles qu'elles sont à occuper en même temps les yeux, les oreilles et la langue, à répondre tout en écoutant et à entendre tout en parlant (1) ». Vraiment les fermiers du Suffolk, tels que nous les décrit Crabbe, semblent être des gens heureux, et nous pourrions ici soupçonner le poète d'un excès d'optimisme, si le témoignage de Cobbett, vingt ans plus tard et pendant une période beaucoup moins prospère (2), ne concordait avec le sien : « Que ce pays est bien cultivé, s'écrie le célèbre agitateur en parcourant les environs d'Ipswich et de Stowmarket ; que les fermes sont blanches, et comme elles se ressemblent ! Que tout est soigné dans les granges et les maisons ; que le bétail est en bon état et les laboureurs experts : les sillons, même longs d'un quart de mille, paraissent tirés au cordeau et égalisés au niveau : bref, tout est ici un ravissement pour les yeux, et les habitants peuvent être fiers de leur pays. J'ai toujours constaté que les fermiers du Suffolk aiment à se targuer de leur supériorité : j'avoue qu'ils en ont le droit (3). »

Malheureusement, leur prospérité ne rejaillit pas sur leurs ouvriers, dont la condition ne s'est nullement améliorée depuis 1783. Plus orgueilleux à mesure qu'ils s'enrichis-

---

1. *Parish Register*, II, 394-5, 408-30, et dans Miss AUSTEN (*Emma*), Mrs. Martin a « two parlours, two very good parlours indeed, one of them quite as large as Mrs. Goddard's (l'institutrice) drawing-room... and a very handsome summer-house in their garden... »

2. Dès 1818, après la guerre, l'arpent, dans l'Essex, ne valait plus que 35 shillings (TOYNBEE, p. 92).

3. Écrit en 1830 (COBBETT's *Rural Rides*, vol. II, p. 297, London, 1893).

sent, les patrons s'éloignent toujours davantage des travailleurs agricoles, et le tableau que, d'après Crabbe, nous avons tracé de Tovell et de ses journaliers prenant leurs repas à la même table (1), correspond de moins en moins à la réalité. La cherté des denrées, si profitable aux fermiers, jointe à la stagnation des salaires, due à leur rapacité, plonge le « labourer » dans une misère inouïe. Comment subsister, soi et les siens, avec huit shillings par semaine, lorsque le blé vaut cinquante francs l'hectolitre? Puisque le travailleur ne peut plus vivre de son travail, il se résigne à mendier la charité publique, et, régulièrement, il reçoit de la paroisse un supplément de gages, octroyé par les magistrats de la région (2), et calculé d'après le nombre de ses enfants. Quel excellent moyen d'augmenter la population et avec elle la disette (3) ! On se marie au plus vite et l'on pullule dans la misère. « Gerard Ablett », par exemple, se voit pousser un rejeton tous les ans, et maintenant il présente au pasteur deux jumeaux à baptiser (4). Rares sont les « Reuben » et les « Rachel », capables d'unir « la prudence et l'amour »

1. Cf. *supra*, p. 64-5.

2. Les « justices of the peace ». Ce système, connu sous le nom d' « allowance system... or reducing the price of labour and eking it out of the rate », avait été institué par les magistrats du Berkshire dans une réunion tenue en 1795 à Speenhamland près de Newbury. Il se perpétua jusqu'en 1834, époque à laquelle la « Loi sur les pauvres » fut amendée et rendue beaucoup plus sévère. (Cf. Toynbee, p. 102; de Gibbins, *Industrial History of England*, 8e éd. 1902, p. 187-8, et un article de la *Quarterly Review*, vol. L, p. 347 ss., janvier 1834.) Lecky (*History of England*, vol. VI, p. 206) écrit : « With the warm approbation of Pitt (speech of 1796), parochial relief was made proportionate to the number of children in a family, and a direct premium thus offered to improvident marriages. As early as 1803, it appears that out of 8 870 000 in England and Wales, not less than 1 234 000 (1/7) were partakers of parochial relief. »

3. De cet état de choses sont nées en partie les fameuses théories de Malthus.

4. *Parish Register*, I, 471-2.

et d'attendre que « de patientes économies leur permettent de payer l'ameublement complet de leur habitation future, la femme se procurant les menus objets à force de frugalité et de goût, l'homme se réservant les grosses dépenses, et tous deux joignant leurs gains de la dernière année pour s'acheter aux enchères un lit avec ses jolis rideaux neufs (1) ». D'ailleurs, à quoi bon tant de prévoyance, puisque le résultat doit être le même au bout du compte, et que les efforts les plus persévérants n'assureront ni l'aisance, ni une vieillesse respectée, loin de l'odieux « asile » des indigents ! Pensons au « noble paysan » qu'était « Isaac Ashford » et à sa vie sans reproche : « Méprisant toute bassesse, d'une loyauté incontestée et d'une âme toujours sereine, Isaac ne craignait la présence de personne, ne redoutait les questions de personne. Une franchise vraiment naïve était écrite sur ses traits. » Au sérieux du caractère s'alliaient en lui la gaieté de l'humeur et la bonté. « Nature aussi tendre que ferme, il avait voué son cœur à la félicité domestique ; il souriait au bonheur des autres et leur témoignait l'indulgence dont lui-même pouvait se passer..... Je remarquai son attitude lorsque mourut son petit enfant et que son vieil ami fut jugé pour un délit : les larmes silencieuses qui glissaient sur ses joues ridées disaient sa compassion mieux que ne l'eût fait son langage. S'il avait quelque orgueil, ce n'était pas l'orgueil vulgaire de ceux qui, par un vil mépris, ridiculisent les grands ; ce n'était pas l'orgueil d'un « savant », — bien que mon « clerc » reconnût que si la mort venait le surprendre, Ashford pourrait le remplacer ; ce n'était pas l'orgueil d'un habile ouvrier, jamais surpassé et rarement égalé : non, le sentiment qui trouvait place en son âme, c'était l'orgueil jaloux de fuir le déshonneur, l'orgueil qu'inspirent une honnête renommée acquise à force de

1. *Parish Register*, II, 441-6.

vertu et une vigoureuse famille élevée dans la probité et le labeur ; l'orgueil qu'inspirent à tout Anglais les armées qui veillent sur nos côtes, sur notre bonheur et sur nos gloires ; l'orgueil que justifie une existence à l'abri de la calomnie : bref, une noble passion qu'on nomme à tort l'orgueil. » Et quelle piété fervente était la sienne ! « Fidèle à son église, il y venait tous les dimanches, et jamais une ondée ne le retenait chez lui à l'heure consacrée, jamais les avances d'aucune secte ne pouvaient détourner ses pas vers l'éblouissant éclat d'une doctrine nouvelle... Assis à son banc, ses boucles rares et blanches éparses autour du cercle brillant de sa tête chauve et vénérable, il forçait, d'un regard redouté, les enfants folâtres à s'agenouiller, à joindre les mains et à trembler jusqu'à ce que « Mister Ashford » voulût bien s'adoucir et sourire (1). » Qu'on se demande quel eût été le dernier refuge de ce « noble » vieillard, si une mort soudaine n'était venue providentiellement trancher ses jours ! A soixante-dix ans, resté seul et sans forces, sa femme une fois disparue et ses enfants dispersés, il serait allé s'éteindre, comme le vieux paysan du *Village,* dans cet « asile » du vice et de la misère où un entrepreneur nourrit les indigents à tant par tête et « jauge les estomacs d'un regard anxieux ». Ne sentons-nous pas que Crabbe, maintenant comme autrefois, proteste contre la dureté d'une société ingrate envers ses meilleurs serviteurs, et d'autant plus ingrate que les services ont été plus évidents et plus méritoires ?

V

Mais nous sommes revenus au centre du village, et nous allons faire la connaissance des commerçants les plus im-

1. *Parish Register,* III, 413-502.

portants, dont quelques-uns nous examinent curieusement sur le pas de leur porte. Entrons d'abord à l'auberge, dont l'enseigne représente une « vieille couronne », et nous y trouverons, enfoncé dans son vaste fauteuil au coin du feu, l'hôtelier aveugle, « Andrew Collett, aussi gros qu'une tonne et tout aussi capable de se remplir de liqueurs fortes et fermentées ». Enthousiaste du passé, il méprise le présent. « C'était le bon temps, s'écrie-t-il, celui de la bière pas chère et des gaillards pas peureux ! J'en connaissais un — on le nommait le « champion de la Couronne » — qui en trois coups vous vidait trois pots d'ale, et des pots comme on n'en fait plus. Un autre, pendant trois fois trois jours, se nourrit de bière, passant pour tout changement de la nouvelle à l'amère ; et deux soiffeurs, installés à côté d'une futaille où ma main experte venait d'appliquer la cannette, ne bougèrent pas de leur chaise avant d'entendre, hélas ! le son creux du tonneau vide[1]. » Quand un ivrogne restait ainsi « trois jours de suite » attablé au cabaret, il arrivait que sa femme indignée vînt le réclamer à grands cris. Alors, c'était un triomphe pour Collett, tant il s'entendait à vous amadouer la mégère courroucée ! Arrivée furieuse, elle parlait bientôt d'un ton plus doux, se mettait à pleurer, puis à boire et faisait enfin raison à son époux. Et les bonnes histoires que racontaient certains habitués peu respectueux des lois, ce « plaisant » braconnier, entre autres, qui s'était servi du fusil du garde pour le tuer[2], ou ce contrebandier qui avait

1. *Parish Register*, III, 75-112. Il n'y a là aucune exagération, comme le prouve ce passage de Garnier (*Annals of the British Peasantry*, p. 308) : « We read of four well seasoned yeomen of Gloucestershire who, having raised their courage with the juice of the apple, resolved to have a fresh hogshead (210 litres) tapped, and sitting foot to foot emptied it at one sitting. »

2. *Parish Register*, 95 : « Spring-gun », fusil à ressort qui partait dès qu'on mettait le pied dessus.

suspendu le gabelou à une branche de bouleau ! Nous voici bien loin de l'auberge de Goldsmith, avec ses innocents politiciens de village (1), mais nous nous rapprochons de la réalité. Andrew Collett et ses clients sont de francs coquins ; sa maison sert de rendez-vous à tous les vauriens du pays : supprimez les contrebandiers, et vous la retrouverez aujourd'hui telle quelle aux environs de Parham. Nous la quittons sans regret, et, quelques pas plus loin, nous sommes reçus avec un aimable sourire par l'obséquieux « Peter Pratt », horticulteur distingué aussi bien que pédant. Il souffre de la douce manie de donner à ses enfants et à ses plantes les noms les plus savants : son dernier-né s'appelle Lonicera, et le prochain sera baptisé Hyacinthus si c'est un garçon, Belladonna si c'est une fille. Sur ses instances, nous le suivons dans son jardin, et, chemin faisant, il nous révèle les mystères de sa science : « Voulez-vous hâter l'heure des épousailles et obtenir les fruits de l'automne en même temps que les fleurs printanières ? Approchez-vous de ce châssis léger où « Cucumis » s'étale, surprenez le fiancé, avec ses trois anthères chargées de poussière, sur sa couche dorée : sans un instant de retard, déposez le pollen à la pointe du stigmate ; assurez-vous que vous êtes seul et que nul regard ne vous épie ; alors, agitez le stigmate et votre succès sera certain : une progéniture vivace vous récompensera de vos efforts (2). » Nous soupçonnons notre pasteur d'avoir trop souvent causé de botanique avec ce jardinier bizarre, et même de lui avoir prêté les poèmes de Darwin : aussi nous éloignons-nous au plus vite. Nous passons, sans nous arrêter, devant la porte de l'épicier Dawkins, ancien colporteur qui s'est enrichi aux dépens du fisc par le trafic frauduleux des dentelles et du thé vert,

1. Cf. *supra*, p. 197.
2. *Parish Register*, I, 645-53.

et qui, marié sur le tard, se désespère de rester sans enfants (1). Nous entendons de loin la vieille « Leah Cousins », sage-femme de l'endroit, qui, la pipe à la main et un verre de bière auprès d'elle, est en train de maudire le « docteur Glibb », son redoutable concurrent : nous fuyons en hâte son insupportable bavardage (2). Mieux vaut contempler la vénérable institutrice, assise devant sa porte, une Bible ouverte sur ses genoux. Elle profite des derniers rayons du jour pour tricoter et lire en même temps : « Ses voisines désœuvrées s'approchent et vont lui raconter quelque insignifiante histoire : d'un regard sérieux, elle les force, quoi qu'elles fassent, à écouter sa lecture, et les enfants qui passent, par un pur sentiment de respect, marchent silencieusement sur l'herbe (3). » Et notre promenade se terminant à la nuit, nous rentrons au presbytère.

VI

Ce n'est pas pour prendre immédiatement congé de notre guide, car il nous retient encore et nous décrit, d'une voix tantôt railleuse et tantôt émue, le caractère et la vie de quelques personnages excentriques ou déchus, dont l'étude a pour lui un irrésistible attrait. Il nous parle d'un braconnier athée, farouche apôtre des « droits de l'homme » et adversaire des prêtres, qui s'est obstinément refusé à laisser baptiser ses enfants, et que les ivrognes du voisinage ont proclamé leur « évêque (4) ». Il a gardé le souvenir du pauvre « Robin Dingley » auquel un avoué retors vint dire

1. *Parish Register,* I, 520-7.
2. *Parish Register,* III, 635-730.
3. *Parish Register,* I, 600-8.
4. *Parish Register,* I, 786-823.

un beau jour : « Mes félicitations, mon brave ! Votre nom vous porte chance : ce vieux richard de Dingley est mort sans enfants ni femme ni testament, et tout vous revient : nous allons soutenir vos droits à son héritage ; vous avez le nom : nous prouverons la parenté. » Alors Dingley, humble paysan et « cœur simple », ne connaissant du monde que sa paroisse, se mit à escompter l'avenir, envoya « ses demoiselles en pension, leur acheta des livres et leur loua des clavecins ». Hélas ! le tribunal le débouta de sa demande et, tombé dans le piège d'un vil trompeur, il y perdit la raison. Une inquiétude sourde le prit, qu'il s'efforça vainement de calmer par le travail. Enfin, ne pouvant plus tenir en place, il jeta sa besace sur son dos et partit sans savoir où ni pourquoi. On le revit bien longtemps après, accoutré en matelot, « les joues et les yeux creusés », comme s'il avait réellement affronté les batailles, les prisons et les tempêtes qu'il essayait de décrire ; on l'admit à l'asile des indigents, on l'habilla, on le nourrit. Mais son embonpoint et ses couleurs à peine revenus, il reprit ses courses vagabondes d'où à la longue on le ramena mourant, couché sur la paille d'une carriole dont les cahots lui arrachaient des gémissements, triste victime d'un de ces hommes de loi odieux au poète (1). Moins tragique est l'histoire de « Roger Cuff », le « Timon » ou le misanthrope de notre village. Naufragé dans sa jeunesse, il était retourné à la maison paternelle, mais ses trois frères l'en avaient éconduit. « Ah ! s'était-il écrié, c'est là toute l'affection des campagnards ! Eh bien, ils ne me reverront jamais. » Ainsi dit, ainsi fait : quarante années durant, il s'enrichit dans l'exil, et, lorsqu'il songea au retour, ses frères étaient morts, laissant trois fils et une fille, auxquels il fallait joindre, pour compléter la famille, un parent plus éloigné et beau-

1. *Parish Register*, III, 503-80.

coup moins à son aise, qui vivait solitaire, travaillait dans les bois et portait le surnom de « Jean le bourru ». Or, notre Roger, qui avait l'expérience des hommes, se dit avant d'atterrir : « Si tous ces jeunes Cuff me croient riche, unanimement ils me répondront : « Soyez le bienvenu, mon « oncle, comme les fleurs en mai. » Non, je vais me déguiser, me vêtir de haillons, et je serai l'ami de qui me traitera le mieux. » L'air misérable, il vint frapper à la porte de son neveu George, implorant la charité et décrivant sa misère. Mais George était dur ; il s'écria : « Que ceux qui profitèrent de tes forces t'aident à traîner tes membres affaiblis ; tu nous fus étranger tant que ton corps put se mouvoir : vis loin de nous maintenant, cherche l'affection d'étrangers. Et pas un murmure ! » Car aux lèvres de Roger montait le mot de « misérable » dans un cri de dédain. Jacques, âme pieuse, entendit ensuite la même requête : « Hélas ! répondit-il, tes peines me percent le cœur, et, si j'avais la fortune de mes frères, nous n'aurions pour nous deux qu'une table et qu'un toit. Mais je vais intercéder pour toi dans mes prières : adieu donc, puisse le Seigneur te protéger en chemin ! » — « Coquin », pensa l'oncle, en allant trouver Pierre ; Pierre ne fut pas moins froid : « Les impôts sont si élevés et les indigents si nombreux ! Mais je réfléchirai », et il ferma sa porte. Restait l'élégante nièce, que le soi-disant pauvre supplia en ces termes : « Retourne-toi, Anna, regarde cet objet lamentable : ce corps débile est celui d'un de tes parents, celui d'un malheureux mendiant qui s'appelle ton oncle ! » — « Hors d'ici, loin de moi ! s'écrie l'aimable fille. Vil imposteur : l'oncle Roger est mort ! Monstre, tu ne m'inspires que haine et que dégoût ! Oh ! que je voudrais te voir aux fers et mourant de faim ! » — « Charmante, ma nièce », se dit Roger en s'enfuyant vers le bois. Rencontrant Jean le bourru, il l'interpella : « Ami, j'ai faim ; de grâce, donne-moi à manger ! » — « Donner, reprit l'autre, est-ce

que je suis riche ? Tiens, voilà une hache, essaie tes forces et ne démens pas ta carrure. Travaille pour te nourrir, ne compte que sur toi-même, cesse de geindre sur des maux que ton bras droit suffit à guérir, et, tant que tu auras tes mains et que tu auras tes jambes, rougis de mendier les secours de gens orgueilleux et vils ! » — « Viens, Jean le bourru, reconnais ton riche parent, s'écria le vieux Roger : tes paroles sont courageuses et vraies. Viens, nous vivrons ensemble ; ils enrageront, ces chenapans de neveux, et cette pimbèche nous enviera nos plaisirs ! A nous, tout le long du jour, le tabac et ses fumées exquises, à nous le rosbif et l'eau-de-vie pour tuer nos soucis, la bière et le biscuit entassés sur la table ! Et nous maudirons les coquins en attendant le sommeil[1] ! » Voici bien le franc parler d'un vieux marin : toute cette scène de comédie, quoique un peu rude et amère, est lestement et vigoureusement enlevée. En quelques vers, l'auteur nuance ses caractères, et son historiette, ingénieuse en elle-même, prend, comme une fable, une allure dramatique assez rare chez Crabbe. Surtout elle sert, avec certains autres passages[2], à égayer un ouvrage où la note sombre domine, comme toujours.

Le poète l'avoue lui-même : « Lorsque je parcours mes annales, écrit-il, et que je réfléchis aux malheurs dont ces nombreuses naissances sont suivies, aux lourdes afflictions qu'entraîne le lien nuptial, aux regrets dont s'accompagne la fin du douloureux voyage, lorsque je contemple la vie du berceau à la tombe, je vois en ce registre un livre attris-

---

1. *Parish Register,* III, 731-800. Il est à remarquer que Crabbe, instruit par son expérience, sut toujours donner à ses marins une brusquerie, une vigueur, un élan caractéristiques. (Cf. William du *Parish Register,* I, 321-8, et Rupert, dans « Procrastination », *Tales,* IV, 263 ss.)

2. Par exemple l'histoire de Kirk et de sa bonne (II, 19-82).

tant(1). » Nos imprudences ont des conséquences si irréparables ; une erreur de conduite, une simple faiblesse suffit si souvent à briser l'existence ! Crabbe avait lu dès sa publication en 1796 le roman que Mrs. Inchbald intitula : *Nature and Art,* et la pénible destinée d'Agnès, l'humble héroïne, lui avait rappelé le poignant(2) souvenir d'une infortune semblable. Peut-être sommes-nous aujourd'hui moins sensibles aux charmes de la toute gracieuse paysanne d'Anfield, douée par la nature d'une beauté sans rivale en son village et d'une âme infiniment tendre, « faite pour inspirer et concevoir un amour véritable ». Peut-être restons-nous plus indifférents à son intrigue avec William Norwynne, ambitieux et dur, fils d'un haut dignitaire de l'Église, à ses souffrances, lorsque, abandonnée au remords et à la honte, sa main tremblante tente d'étrangler son nouveau-né, à ses angoisses, lorsque, de chute en chute, successivement servante de ferme, domestique de mauvais lieu, complice de voleurs et convaincue de faux, elle s'entend condamner à mort par ce même William qui, maintenant son juge, fut autrefois son séducteur(3). Un peu de mélodrame, beaucoup d'inexpérience et de naïveté se mêlent à ce conte et le gâtent à nos yeux. Mais, à la fin du dix-huitième siècle, l'œuvre était originale. Jamais on n'avait osé présenter à un public raffiné le récit réaliste des malheurs d'une jeune villageoise, d'une Paméla coupable(4). Héroïne nouvelle dans un genre nouveau, Agnès

1. *Parish Register,* III, 17-22.

2. B., p. 44 : « One evening, I believe some such association almost broke our hearts. »

3. Cf. *Nature and Art,* ed. Cassell's National Library (1886), p. 68-160. Par un autre côté, par le personnage de Henry Norwynne, jeune sauvage plus civilisé que son cousin William, ce roman procède de Rousseau.

4. Mrs. Inchbald elle-même avait des doutes, cf. p. 71-2 : « Reader

fondait le « roman rustique ». *Nature and Art* nous offrait enfin un couple de vrais paysans, ni ridicules, ni trop supérieurs à leurs voisins, une véritable fille des champs, que sa beauté conduisait au crime et non pas à une invraisemblable prospérité. Les amis de l'observation exacte, du simple fait divers, banal pour les indifférents, captivant pour les psychologues (1), ne pouvaient que s'intéresser à cette innovation, Crabbe plus que tout autre, lui dont le *Village* avait tant contribué à faire la lumière sur les mœurs des campagnes. Il retrouvait quelque chose de lui-même en Mrs. Inchbald, sa compatriote (2); surtout il retrouvait en Agnès l'image, un peu idéalisée, d'une de ses paroissiennes. Il s'en inspira aussitôt, et, dans le *Parish Register*, on compte trois portraits peints sur ce modèle. C'est d'abord « Lucy », la jeune meunière, trop ardemment courtisée par l'entreprenant matelot William, et exilée par son père dans une chaumière isolée où elle languit avec son enfant; c'est aussi « Lucy Collins », fiancée à l'honnête fermier Stephen Hill, mais séduite et maltraitée par l'élégant Daniel, laquais dans une grande maison de Londres (3); c'est surtout « Phébé Dawson », l'héroïne préférée de Fox et devenue célèbre à ce titre : « L'avant-dernier été, à la foire du mois d'août, nous vîmes en Phébé Dawson la fleur la plus suave qui s'y fût jamais épanouie, lorsque gaiement elle traversait la prairie, dans son ardeur de voir et son bonheur d'être vue. Son air et ses manières ne trouvaient qu'admirateurs, tant elle était courtoise dans

---

of superior rank, if the passions which rage in the bosom of the inferior class of human kind are beneath your sympathy, throw aside this little history, for Rebecca Rymer (la fille du vicaire d'Anfield) and Agnes Primrose are its heroines. »

1. Seule la tragédie bourgeoise en avait usé avant Mrs. Inchbald.
2. Elle était née à Standingfield, près de Bury Saint Edmunds.
3. *Parish Register*, I, 277-402, et II, 313-57.

sa timidité et douce dans sa réserve. L'allégresse de la jeunesse et de la santé brillait dans ses yeux, et la tranquillité du cœur se lisait dans chacun de ses regards. Un goût instinctif se montrait dans sa toilette simple, dont l'élégance n'avait pas été apprise. Les garçons du voisinage admiraient une si belle créature, et Phébé ressentait tout le plaisir qu'elle donnait... Jugeant sainement, elle pensait qu'une place de servante préserve du déshonneur une beauté rustique, mais, chaque dimanche soir, pendant son heure de liberté, elle voyait avec une joie secrète la toute-puissance de sa beauté. » Par malheur, entre ses soupirants, Phébé choisit le moins recommandable, un homme « d'un caractère en tout opposé au sien, bruyant bien qu'amoureux, hardi malgré sa jeunesse, arrogant dans ses allures et d'une langue infatigable. Tailleur de son métier, il méprisait ce commerce et, devenu domestique chez le squire, il brossait les habits qu'il avait faits. Toutefois, déclarait-il, si Phébé l'acceptait, il ne serait l'esclave que d'elle seule, remonterait sur son établi, et ensemble ils mèneraient une vie d'amour sans cesse croissant, de prospérité sans cesse croissante. D'un soupir et d'un regard, Phébé donna son consentement ». Alors, ce furent des journées d'une félicité trompeuse, lorsque « par monts et par vaux et à travers champs, rarement aperçue et rougissant d'être vue, la jeune fille allait silencieusement à côté de son amant : à pas lents, ils erraient par les prairies pendant des lieues, folâtrant au bord des routes et se jouant à chaque barrière ». Au retour, l'amoureux « s'attardait à la grille avec Phébé, lui disait au revoir et s'attardait encore : il fallait des reproches, des excuses, des prières pour le forcer à partir, non sans qu'il eût obtenu des gages de leur tendresse mutuelle, disputés d'abord et ensuite pardonnés ». Imprudente Phébé ! « Le mariage vint trop tard réparer sa faute ; son vil flatteur oublia trop tôt ses ser-

ments et montra des exigences de tyran, des emportements d'ivrogne. Près d'elle, il l'invectivait pour lui causer de la peine; loin d'elle, il dépensait le produit de leur travail. » La misère et la maladie s'ensuivirent, et maintenant Phébé, restée seule, n'est plus, hélas ! la beauté d'autrefois : « Coiffée d'un chapeau noir, vêtue d'un manteau rouge en haillons et d'une robe verte qui, déchirée, flotte sur ses épaules, elle tient son enfant dans ses bras et semble patiemment lutter avec la souffrance. Elle a les traits tirés des malheureux que la faim ronge, dont les soucis augmentent et dont les espérances sont mortes. Elle a les lèvres pâles et sèches ; ses yeux éteints se sont creusés et de leurs orbites coulent des larmes inobservées. Ses manières sont sereines, sauf que par instants une crise subite trouble le calme de cette âme résignée. Sa cruche ébréchée à la main, elle se dirige vers la mare, redoublant à chaque pas de prudence craintive, car ce n'est pas seulement pour l'enfant qu'elle porte, mais pour elle-même, qu'elle tremble alarmée. Sa lourde cruche remplie, elle reprend sa route, à pas lents et timides, dans cette argile gluante : soudain, au milieu de la prairie, elle se risque en un endroit peu sûr et s'enfonce profondément dans le sol détrempé. Avec effort, elle en retire son pied délicat, mais l'espérance l'abandonne en même temps que ses forces, car, lorsque la coupe d'amertume est si pleine, il suffit d'une goutte pour la faire déborder. Elle retrouve son chemin, mais elle a perdu son calme ; sa tâche est accomplie, mais elle grelotte dans sa misère. Elle rentre, laisse la porte ouverte, et, déposant son enfant à terre, elle livre sa poitrine au souffle du vent et s'assied ; elle voudrait retenir ses sanglots et ses crises : celles-ci viennent, mais en vain, car un fardeau d'angoisse pèse sur son cœur qui se gonfle et n'est jamais soulagé ; la détresse de son âme s'exhale en cris affaiblis, en éclats de rire attristants qu'elle ne peut réprimer. Une vieille voisine,

quittant son rouet, vole à son aide, avec tous les secours dont la pauvreté dispose, et, en attendant que ces convulsions cessent, elle lui prodigue les consolations et la laisse apaisée (1). » C'est ainsi que Crabbe, réaliste plus scrupuleux que Mrs. Inchbald, supprime l'élément romanesque qui subsistait encore dans l'histoire d'Agnès. Ses héroïnes infortunées ne sont pas rehaussées et comme poétisées par l'éclat de leurs conquêtes ; elles ne succombent pas au prestige de la fortune ou du rang ; elles ne s'éprennent pas d'un fils de squire (2) ou de haut dignitaire ecclésiastique, mais d'un tailleur, d'un matelot, d'un valet. Leurs amours sont plus ordinaires et plus prosaïques. Mais ce sont les seules que le pasteur ait jamais observées en son village, et Crabbe est véridique avant tout.

VII

La publication du *Registre de Paroisse* fut pour l'auteur une occasion de renouer avec ses amis. Le livre n'avait pas encore paru que des exemplaires, accompagnés de lettres, étaient envoyés à Mrs. Burke, à Richard Turner de Great Yarmouth, à Bonnycastle, maintenant directeur de l'École militaire de Woolwich, au « Docteur » Mansel, président du collège de « Trinity », et plus tard évêque de Bristol, à Roger Wilbraham, au jeune duc de Rutland, à des hommes politiques enfin tels que Canning, Grey, Lord Holland, Dudley North et Sir Charles Bunbury. Écrivant à ce dernier, Crabbe expliquait son long silence par l'isolement où l'avait laissé la perte de ses protecteurs, par les menus soucis d'un pasteur chargé de famille et par des préoccupations

1. *Parish Register*, II, 131-245.

2. Comme l'Hetty Sorrel de George Eliot, la troisième de cette lignée.

plus graves qu'il ne précisait pas. « Il a fallu, ajoutait-il, les aimables instances de M. Dudley North, les bontés de M. Fox et la faveur inespérée de Lord Holland pour me pousser à un nouvel effort et me décider à publier le volume que je vous présente (1). » A cette attention délicate du poète, on ne pouvait répondre que par des appréciations élogieuses, dont la moins banale est celle de Richard Turner : « Votre *Parish Register,* disait-il à son ancien vicaire, est une galerie de tableaux ressemblants, de portraits achevés et minutieusement exacts, de descriptions qui pourraient, sans aucune addition, fournir des sujets à plus d'un artiste. Des critiques plus autorisés que moi vous assureront que, par l'harmonie de la versification, par la vie des personnages et la justesse du ton, vous poursuivez votre chemin plus qu'à *passibus æquis* (2). » En effet, l'œuvre

1. Cf. *The Correspondence of Sir Th. Hanmer.....* ed. by Sir H. Bunbury, p. 450-451 : « Sir, It is very long since I had the honour of addressing you ; but no time has diminished, nor, I may add, can diminish, till it deprives me of feeling, a due sense of your kindness to me : I ought to have acknowledged your obliging attention to me at an earlier period, and I ever thought of doing so, having purposed many years since a republication of my poems, with the addition of more recent compositions, but the loss of my former society, the death of the late Duke of Rutland, the small cares of a clergyman and his family, not wholly unmixed with greater cares, all tended to procrastinate my purposes. At length the obliging attention of Mr. Dudley North, the kindness of Mr. Fox and the unexpected favour of Lord Holland have excited me to exertion and occasioned the appearance of the volume before you. Accept it, Sir, as the offering of one who cannot cease to remember the respect and gratitude due from him, who has seen you with joy returned so repeatedly for his native county, and who is with every good wish, honoured Sir,

Your very obliged and most obedient,

Muston, Grantham, Oct. 8. 1807. George Crabbe.

2. Sur Turner, cf. *supra,* p. 249, n. 3. Crabbe l'avait mentionné dans sa préface aux poèmes de 1807 (*Œuvres,* p. 99, col. 2), et Turner s'en montre très flatté : « Yarmouth, Oct. 24, 1807. — My dear Sir, I have received your volume and your letter and I thank you and congratulate

nouvelle était favorablement accueillie. La *Monthly Review* voyait en elle une suite et une amplification du *Village,* une sorte de biographie paroissiale abondant en caractères variés, vigoureusement tracés et habilement nuancés, une série d'anecdotes judicieusement choisies en général, et racontées tantôt avec une émotion sincère, tantôt avec une singulière force de satire. Elle citait Richard Monday en entier, et aussi le braconnier athée, trouvait l'histoire de Phébé Dawson touchante, bien que trop en description et pas assez en récit, et lui préférait peut-être celle de la jeune meunière (1). Le *British Critic,* prenant congé de

---

you much upon so elegant a display and (for the present) termination of your labours. I am indeed I believe a much greater object of congratulation myself from the very high and favourable testimony you have condescended to pay to the little services I have been able and the friendly attentions I have been willing to render you. You make my little bark sail proudly in the company of rank and science and save me from forgetfulness when my children's children will only know of me that I filled up a niche in the succession of Yarmouth ministers..... The style of your preface is I think extraordinarily clear and correct, nor do I know that you have said more in your dedication than dedications require. (Il est rassurant de constater que Crabbe se méfiait de ses dédicaces.) .....Your *Parish Register* is a gallery of exact likenesses and highly and accurately finished portraits and you afford in your descriptions complete subjects for many an artist. Better authorities than I am I conceive will tell you that in harmony of numbers, in personification of character and in justness of appropriation you follow your former course with more than *passibus æquis*..... Phœbe Dorcas (*sic*) is certainly very interesting from her well-drawn distress, yet the Miller's daughter is intitled to some compassion..... and without trespassing upon you by particular commendation, I repeat my acknowledgments for your sentiments of me, and my congratulations upon the encrease of well-earned reputation which this publication cannot fail to produce to you. » (Collection Broadley.) — Les autres réponses ont été publiées par B., p. 52-3. A l'exception de celle de Mansel, elles n'offrent aucun intérêt. Il faudrait y joindre d'autres lettres de Ch. Long, de Davies (cf. B., p. 54), de Dudley North, du duc et de la duchesse douairière de Rutland. (Collection Broadley.)

1. *Monthly Review,* new series, vol. 56, p. 170-80 (1808).

M. Crabbe, exprimait le plus vif désir de le rencontrer à nouveau (1). Enfin, au mois d'avril 1808, Francis Jeffrey, l'aristarque tout-puissant de la *Revue d'Édimbourg*, saluait en Crabbe une vieille connaissance dont la réapparition lui causait un plaisir extrême. Pour l'adversaire de « M. Wordsworth et consorts », ce *Registre de Paroisse*, composé dans le mètre classique et « dans le bon vieux style de Pope ou de Dryden », était une véritable aubaine : « Ce qui le caractérise, déclarait-il, c'est la vigueur et l'exactitude des descriptions, et, très souvent, l'élégance et la concision de l'expression. Prenez un personnage assez commun en poésie : une jolie fille séduite... M. Wordsworth a écrit trois cents vers sur ce sujet pour ne rien nous dire de son infortunée beauté, si ce n'est qu'elle s'appelle Martha Ray et qu'habillée d'un manteau rouge, elle monte au haut d'une colline et s'écrie : O misère ! Le reste du poème consiste en une description d'une vieille épine et d'une mare, sans omettre les sottes histoires que les bonnes femmes du voisinage racontent à ce propos. » Voyez au contraire Phébé Dawson, « si pathétique dans sa tranquille souffrance », et jugez ! Tout au plus pourrait-on reprocher à l'auteur une accumulation de « détails inutiles ou trop minutieux » qui nuisent à l'effet d'ensemble et à la dignité du récit (2) ». Mais ces réserves, loin de diminuer l'éloge, le rendaient plus précieux, et, deux jours après la publication de l'article, la première édition de l'ouvrage, qui traînait depuis six mois dans le magasin de Hatchard, était enlevée par les lecteurs dociles de la *Revue d'Édimbourg* (3). Crabbe, au

1. Vol. 31, p. 590-3 (1808). Chose curieuse : cette revue choisit comme extrait l'histoire de Nathan et de sa servante, très remaniée par l'auteur dès la seconde édition. On trouvera le premier texte à l'appendice III.

2. *Edinburgh Review*, vol. XII, p. 131-151 (April 1808).

3. D'après B., p. 52.

mois de septembre suivant, espérait tirer de la vente un profit de cent livres sterling (1) : c'était donc un réel et lucratif succès.

Que faut-il retenir aujourd'hui de ces louanges et de ces critiques, et quelle est pour nous la valeur du *Parish Register ?* Il manque, on doit le reconnaître, d'ordonnance et d'unité. Le cadre de l'ouvrage, très différent de celui de notre analyse, est plus apparent que solide. Notre pasteur, en ouvrant ses « annales », voit d'un côté les naissances, de l'autre les décès et au milieu les mariages. Sans chercher davantage, il construit son poème en trois parties, sur le plan de son registre d'état civil. Dans chacun de ces compartiments administratifs, il note, sur une fiche distincte et détaillée, le caractère ou les aventures des personnes dont les noms figurent aux listes officielles des nouveau-nés, des nouveaux mariés et des nouveaux trépassés. Il tient à jour, avec une exactitude méticuleuse, mais sans beaucoup d'ordre, le livret de famille de ses paroissiens. L'arrangement rudimentaire de son travail n'exige pas grande invention. Entre ces notices individuelles, un écrivain soucieux de la cohésion de son œuvre se préoccuperait d'établir une liaison, de ménager d'habiles transitions : Crabbe le fait quelquefois, mais le plus souvent il passe d'un portrait à un autre par ces simples mots : « Puis se présenta un nouveau couple », ou bien : « Ensuite mourut un tel », suivant qu'il s'agit d'un baptême, d'un mariage ou d'un décès. Bien plus, il ne se conforme pas toujours à ses propres catégories : l'on ne voit guère pourquoi l'histoire de la jeune meunière est rangée parmi les baptêmes, et non parmi les mariages

1. Cf. une lettre à Wenn du 23 septembre 1808 : « .....by some exertions I have a fair prospect of adding £ 100 or perhaps more to the year's receipts : this however my bookseller will not expect to pay before the end of the year..... » (Collection Forster.)

avec celles de Phébé Dawson et de Lucy Collins ; les doléances de l'épicier Dawkins n'ont rien de commun avec les naissances, puisque c'est de leur manque que personnellement il se plaint, et les caractères de Richard Monday et du braconnier athée seraient beaucoup mieux à leur place parmi les décès (1). Ces irrégularités, qu'explique d'ailleurs l'impossibilité où l'on se trouve de parler de nouveau-nés si l'on ne s'occupe des parents, le morcellement d'un ouvrage systématiquement fragmentaire empêchent l'esprit d'apercevoir aucun lien logique entre les diverses parties, si bien que le *Registre de Paroisse,* échappant à la prise du lecteur, ressemble à une foule confuse de portraits. Dira-t-on que l'unité du poème est maintenue grâce à la thèse qu'il veut établir ? C'était sans doute l'opinion de Crabbe lui-même qui, dans sa préface, décrivait les habitants de son village comme un ensemble « de personnes, les unes prudentes, les autres débauchées, et, par une conséquence presque inévitable, les unes satisfaites, les autres malheureuses (2) ». Mais il faut remarquer d'abord que cette règle

1. Voici, pour plus de clarté, l'ordre dans lequel les portraits se succèdent : I. Baptêmes : Lucy, la jeune meunière, et William — Robert et Susanne — une femme de mœurs faciles — Gerard Ablett — Dawkins et Ditchem — la maîtresse d'école — Peter Pratt — Richard Monday — Barnaby — le braconnier athée.

II. Mariages : Nathan Kirk et sa bonne — Donald et Mrs. Dobson — une fille-mère — Phébé Dawson — un élégant jeune marié — Lucy Collins — les Lodge, deux vieux tourtereaux — bonheur domestique des fermières — Reuben et Rachel — Sir Edward Archer et Fanny Price.

III. Enterrements : Andrew Collett — la veuve Goe — un des fils de Gerard Ablett — la châtelaine — Catherine Lloyd — Isaac Ashford — Robin Dingley — Mrs. Frankford — Leah Cousins — Roger Cuff — le vieux sacristain, qui avait connu les pasteurs : Addle, Peele, Grandspear, le Recteur-Auteur et le jeune Évangélique de Cambridge. — On voit que nous avons décrit comme vivants beaucoup de personnages que Crabbe avait représentés comme morts et enterrés.

2. Préface aux poèmes de 1807 (*Œuvres,* p. 100, col. 1).

souffre des exceptions, que si elle est peut-être vraie des petits commerçants ou des fermiers, elle ne s'applique pas — Crabbe le reconnaît expressément — aux travailleurs agricoles comme Isaac Ashford, menacés d'une vieillesse douloureuse quelque belle qu'ait été leur vie. Et puis, en admettant même que cette proposition de morale pratique serve de soutien et de trait d'union à toutes ces historiettes indépendantes, croira-t-on qu'elle puisse rehausser le prix d'un ouvrage qui en serait la démonstration ? Comment ! vous prenez la peine d'écrire tout un volume, et un volume de vers, pour prouver que l'honnêteté a des chances d'être heureuse et le vice d'être misérable ! N'est-ce pas la thèse la plus banale qui soit ? Et s'il est parfois utile d'inculquer cette leçon, faut-il un poète pour cela ?

Non, ce qui donne sa valeur au *Registre de Paroisse,* ce n'est ni le plan ni l'idée directrice, mais les caractères isolés qu'il contient. A le lire attentivement, on s'imagine parcourir une galerie de tableaux de grandeur inégale : les uns, portraits en buste ou en pied ; les autres, compositions à plusieurs personnages, et tous placés un peu au hasard. Voici, auprès de nous, la vieille maîtresse d'école, assise et lisant dévotement sa Bible ouverte sur ses genoux ; plus loin, c'est le fermier Barnaby entouré d'un cercle de voisins railleurs ; ici, le père Kirk est chaudement couché et sa servante le borde en lui lançant une œillade friponne ; là-bas, la veuve Goe est étendue sur son lit de mort, « ses yeux tournés vers le ciel et ses doigts serrés sur ses clés », ou bien Isaac Ashford nous apparaît, sa tête blanche baissée dans le recueillement de la prière. Ces figures sont frappantes dans leurs attitudes pittoresques, et, en les contemplant, on se souvient avec Hazlitt (1) que Crabbe écrivait pour un public qui commençait à s'intéresser aux beaux-

1. *Spirit of the Age,* ed. Bohn's Libraries, 1886, p. 300-1.

arts, surtout à la peinture. Mais il faut une lecture attentive, fréquente et sympathique, pour que cette impression se dégage de l'œuvre. Il faut consentir à suivre patiemment chaque ligne, à reconstituer, par un effort d'imagination, l'ensemble de chaque dessin. Car, si les traits pittoresques se rencontrent chez Crabbe, ils ne sont pas prodigués. Trop souvent, les caractères restent comme noyés dans une atmosphère grise, où l'on dirait que le poète parvient à peine à les entrevoir. Ils ne se détachent pas, ne s'éclairent pas mutuellement par ces jolis effets de mouvement et de contraste dont le prologue des *Canterbury Tales* nous offre l'exemple inimité. Ils ont pour la plupart un air morne et semblent figés dans l'attente de la mort. C'est que Crabbe manque du don suprême : celui de communiquer une parcelle de son âme à ses personnages. Essentiellement descriptif, il peint du dehors, énumère des qualités abstraites, accumule des détails exacts, mais il est rare qu'une flamme intérieure vienne animer cette matière inorganisée. Nous apprenons que Phébé Dawson, par exemple, était « courtoise et timide, douce et réservée », élégante dans sa toilette et dans ses formes, mais le mot décisif n'est pas prononcé, et nous ne la voyons pas. Nous apprenons encore que dans sa misère, elle porte un chapeau noir, un manteau rouge et une robe verte, mais un peintre seul a l'imagination assez vive et assez prompte pour évoquer instantanément un tel costume devant ses yeux. Moins exercés, nous hésitons, et notre vision reste partielle, indistincte. Et puis, n'est-ce pas peine perdue, même pour les mieux doués, que de vouloir peindre avec des mots ? Les poètes savent chanter leurs émotions ; objectivement, ils ne peuvent décrire qu'en traits superficiels et consécutifs. La peinture exige la simultanéité et la fixité. Aussi faudrait-il une série de gravures pour illustrer le *Parish Register* et lui donner toute sa valeur artistique. Avec quel plaisir n'y verrions-

nous pas alors, sur une allée bien sablée, le chevaleresque Sir Edward Archer s'approcher amoureusement de Fanny Price, tandis que, derrière la grille du parc, un brave garçon du pays épie jalousement le manège de son puissant rival ! Et combien d'autres personnages prendraient ainsi un relief que la simple poésie est impuissante à produire !

Comparé au *Village,* le *Registre de Paroisse* présente des différences importantes. Il n'a plus la hardiesse et la force agressive de l'œuvre précédente. Il n'apporte à la littérature aucune idée nouvelle : la vigoureuse satire de la pastorale est remplacée par un lieu commun de sermonnaire. Mais ce qu'il perd en énergie, il le regagne en ampleur. A la peinture encore générale du paysan-type, succèdent des caractères de paysans nettement individualisés, comme Isaac Ashford, Gerard Ablett, Reuben et Rachel; autour d'eux s'agite tout un monde de squires, de fermiers, de commerçants, de déclassés, dont la vérité est telle que nous avons pu, en contrôlant les récits du poète par ceux de l'histoire, reconstituer une partie de la société du temps. Crabbe, guidé par son expérience et ses lectures, a pris enfin contact avec la réalité concrète ; il la saisit sous les multiples aspects de ses détails infinis. Dans son effort pour la transcrire sur ses pages, il va devenir, avec l'aide de son pathétique et de son humour, le plus grand poète réaliste que l'Angleterre ait connu.

QUATRIÈME PARTIE

LE RÉALISME DE CRABBE
ÉTUDE SUR LE " PORT DE MER "

CHAPITRE UNIQUE

I. *Le réalisme de Crabbe, conforme à la tradition du dix-huitième siècle anglais, s'oppose au romantisme naissant.* — II. *Sa genèse et ses éléments : 1° la description : la flore, la lande, la mer, les habitations des hommes.* — III. *Sa genèse et ses éléments : 2° la satire et la poésie de la désillusion.* — IV. *Son caractère distinctif : la psychologie des déclassés.* — V. *Jugement des contemporains.* — *Le réalisme et la réalité.*

I

Si l'on définit le réalisme comme « une tendance à représenter les hommes et la nature tels qu'ils sont », on constate que cette force, toujours active dans la littérature anglaise, la domina au dix-huitième siècle. En philosophie, Locke fut conduit, par la négation des idées innées, à faire de l'expérience la source unique de nos connaissances ; en théologie, les déistes voulurent ramener la religion du ciel sur la terre, et la justifier, non plus par une révélation surnaturelle, mais par une interprétation rationnelle de la création et de la conscience. La poésie elle-même, renonçant aux accents lyriques et aux chansons du passé, se rapprocha du sol et de la vie réelle, se plut avec Thomson et Cowper à décrire la nature sous ses aspects grandioses ou familiers, se

fit satirique, affronta hardiment la lutte des partis avec Dryden, se mit au service des rancunes personnelles de Pope, et fustigea laborieusement les travers de la société contemporaine dans les distiques antithétiques de Young. Le roman eut avec De Foe toutes les audaces et les curiosités de l'adolescence : menant ses héroïnes, Moll Flanders ou Roxana, dans les quartiers les plus mal famés et dans les prisons de Londres, il nous les présenta dans les attitudes les plus négligées. Pour construire l'intrigue de sa *Paméla,* Richardson s'inspira d'une anecdote authentique, choisie parmi les souvenirs de sa jeunesse ; ce fut pour accentuer le réalisme de son illustre devancier que Fielding écrivit son *Joseph Andrews* et plus tard tailla *Tom Jones* et ses compagnons à même la « nature humaine (1) ». Le théâtre, en pleine décadence dès le commencement du siècle, ne retrouva quelques instants de vie que pour peindre, dans les drames bourgeois de Lillo et de Moore, les dangers que les courtisanes et le jeu font courir aux âmes faibles, et pour railler, dans les comédies de Goldsmith et de Sheridan, les innocentes manies des provinciaux ou les travers plus graves des gens du monde. L'art enfin devint, dans les tableaux et les gravures de Hogarth, l'incomparable évocateur des vices, des ridicules, des mœurs d'une société dont il exagéra les défauts pour les mieux corriger. Partout se manifeste le même souci de peindre le réel et d'en tirer un enseignement moral.

Mais à ce réalisme se mêlaient beaucoup d'éléments étrangers. La satire, visant à blesser l'adversaire ou tout au moins à le critiquer, grossissait le mal, laissait le bien dans l'ombre et calomniait plutôt qu'elle ne décrivait. Le roman, issu des récits d'aventures prêtées aux chevaliers du Moyen Age, gardait la trace de ses origines et cherchait à étonner

1. Cf. *Tom Jones,* book I, ch. I.

le lecteur autant qu'à peindre des choses vues. Quels que soient l'originalité et les mérites de Richardson et de Fielding, on ne doit pas oublier qu'à l'exception d'*Amelia* aucun de leurs romans ne renonce à l'attrait de la surprise et de l'invraisemblable. L'histoire de Paméla plaît par sa singularité plus que par sa vérité ; la naissance de Joseph Andrews et de Tom Jones est une énigme qui se poursuit de chapitre en chapitre et ne trouve sa solution qu'au dénouement. Il faut à ces auteurs des intrigues compliquées, des chevauchées, des rixes et des digressions sans nombre, la réalité toute nue et sans apprêts ne leur suffisant pas. Ces ornements romanesques d'œuvres que l'on a justement appelées « antiromanesques » finirent par l'emporter sur les parties plus solides lorsque, vers 1770 (1), l'influence du romantisme naissant s'étendit à tous les genres littéraires. On vit alors l'imagination et l'amour du mystère, longtemps contenus, prendre une folle revanche et s'élancer bien loin du monde réel jusque dans les plus extravagantes fantaisies. Ce ne furent plus que casques merveilleux, chevaliers au « sabre gigantesque », donjons peuplés de spectres et retentissants d'inexplicables sanglots. A cette crise de frénésie qui ne dura pas moins de vingt-cinq ans, succéda vers 1801 une renaissance du réalisme épuré et simplifié, celui que Miss Edgeworth, Crabbe lui-même et Jane Austen pratiquèrent.

Il est animé d'un mépris sain et profond pour les inventions des Lewis et des Radcliffe. Déjà Miss Austen les avait tournées en ridicule dans les pages malicieuses de

1. *Evelina*, le chef-d'œuvre de Miss Burney, par lequel se termina l'histoire du roman semi-réaliste au dix-huitième siècle, date de 1778. Le roman romanesque fut inauguré par le *Castle of Otranto* de Walpole en décembre 1764, et ses imitateurs les plus notoires furent Clara Reeve (*The Old English Baron*, 1777), Mrs. Radcliffe (*The Mysteries of Udolpho*, 1794, etc. etc.) et Lewis (*The Monk*, 1795).

Northanger Abbey, écrites en 1798 et gardées pendant vingt ans en manuscrit. Crabbe à son tour les crible de ses plus fines railleries dans un passage du *Port de Mer :* « Grand fut mon étonnement, dit-il, lorsque nuit et jour j'étudiais les caractères rencontrés en chemin, lorsque j'écoutais les paroles et observais la conduite d'amoureux et d'amoureuses — ces « déesses », plus tard simples épouses — grand fut mon étonnement de voir que des livres qui nous promettent de peindre la vie nous montrent si rarement notre vraie manière de vivre. Pour moi, il me semble que leurs héros et leurs héroïnes ne sont que les créatures de l'auteur et de sa plume, souvent même des créatures empruntées, transmises de livre en livre et devenues l'ombre d'une ombre. Si l'on voulait fouiller la vie, on y trouverait bien des vicissitudes, bien des ruines soudaines, bien des malheurs étranges. » Il ne serait pas besoin d'imaginer des scènes féeriques et des « formes irréelles » comme « ces moines vindicatifs qui, se mêlant aux hommes et aux femmes, leur jouent des tours indignes d'un prêtre ». On ne perdrait plus « son argent et ses larmes » à lire « le récit fleuri d'une détresse sublime » où ne sombre jamais la vertu persécutée. On suivrait avec moins de délices les mystérieux détours des romans de Mrs. Radcliffe : « Voyez ce château dont l'aile occidentale menace ruine : les paysans l'évitent, pris de terreur. Car un crime y fut commis... si les murs pouvaient le révéler ou les poutres le dire, quelle angoisse saisirait nos cœurs ! Ce fut un crime horrible : voyez sur le plancher ces taches de sang ineffaçables ; écoutez les vents qui dans les vastes salons et les longs corridors résonnent en lugubres échos, musique aimée des spectres ; regardez cette beauté qui va démasquer le crime : avec quelle majesté elle s'avance solitaire à travers ces tristes salles, guidée par un sanglot ; les fenêtres tremblent, les tapisseries s'agitent ; le pied semble lui manquer à chaque

pas qu'elle fait : mais elle marche silencieuse au milieu de gémissements et d'esprits moqueurs ; elle va découvrir un indice qui dévoilera bientôt les forfaits et les ruses de ses ennemis obstinés : pour prix de tant de courage et de tant de souffrances, elle s'assurera la gloire, la fortune et l'amour sa vie durant (1) ». Qu'importe, en effet, qu'une vierge éplorée soit enlevée à bride abattue par des aventuriers sans remords ? « Quelque heureuse intervention lui rendra toujours la liberté : les malfaiteurs seront déjoués et se verront arracher leur proie. » Parmi les œuvres de Mrs. Radcliffe, lisons les *Mystères d'Udolpho :* plaindrons-nous Emily parce que, emprisonnée dans le nid d'aigle du « signor Montoni » au sommet des Apennins, elle est forcée de coucher dans une chambre dont une porte ne peut se fermer et donne sur un escalier ténébreux ? Serons-nous glacés d'effroi comme elle, lorsqu'elle soulève le voile qui recouvre le redoutable tableau, et la croirons-nous perdue lorsqu'elle est remise aux mains de deux bandits, dignes coadjuteurs de leur maître, pour être conduite en Toscane dans une chaumière isolée (2) ? Non, nous serons aussi rassurés que Crabbe : nous devinerons qu'Emily sortira d'Udolpho pure comme elle y est entrée et qu'une union passionnément désirée avec son bien-aimé Valancourt terminera ses multiples aventures.

Crabbe n'a que faire de semblables héroïnes. Aspirant à peindre la vie avec la plus minutieuse exactitude, il choisit ses personnages parmi la classe moyenne pour quelques-unes des raisons qui décidèrent Wordsworth (3) à prendre

1. *Borough,* XX, 11-22, 49-50, 59-77.

2. *The Mysteries of Udolpho* (London, William Strange, 1844), p. 114, 121, 196 ss. Le rapprochement de ces passages avec le texte de Crabbe montre que c'est bien du château d'Udolpho qu'il voulait se moquer.

3. Preface to *Lyrical Ballads,* 3rd edition (1802).

les siens parmi les paysans : « C'est dans ce milieu social, écrit-il, à égale distance des humbles et des grands, que l'on trouve le moins de vanité, le plus d'originalité dans les caractères et le plus de variété dans les existences. Comme on n'y agit pas sous les regards du monde, on ne se sent pas retenu par la crainte d'être observé ou de blesser le décorum ; comme on n'y est pas gêné par l'indigence, on peut se livrer à la culture de l'esprit, à la recherche de la fortune et des honneurs. » Dans les situations variées où cette classe moyenne est appelée, on a beaucoup de chances de pouvoir étudier le fonds commun à tous les hommes, l'humanité véritable (1). Ainsi le *Port de Mer* se présente comme une continuation du *Registre de Paroisse,* dans un cadre élargi. Commencé à Rendham en 1804 (2), il fut achevé à Muston en décembre 1809 (3), après qu'une excursion à Aldborough (4) eut permis à l'auteur de comparer son poème avec la réalité et de consulter son ami Richard Turner, très favorable à l'œuvre nouvelle. Précédée d'une pénible dédicace au jeune duc de Rutland, elle parut chez Hatchard le 13 avril 1810 (5).

II

Dire d'un écrivain réaliste qu'il s'efforce de peindre « les choses telles qu'elles sont », c'est rester au seuil d'une définition. Le monde est si vaste et les hommes si divers, que

1. Cité par B., p. 55.

2. Cf. *supra,* p. 267, n. 1.

3. La date est donnée par la dédicace.

4. Cf. B., p. 55. La lettre à Wenn, du 12 août 1809, citée plus haut (p. 289, n. 1), est timbrée d'Aldborough.

5. Voir l'annonce dans le *Courier* du même jour. B. (*Œuvres,* p. 171, n. 1) indique le mois de février, ce qui est, je crois, une erreur.

nul ne peut espérer tout voir et tout reproduire. Il faut se borner pour écrire, et l'artiste, cantonné dans un coin du réel, nous révèle par le choix de ses sujets les secrètes affinités de son talent. De plus, il n'est guère d'esprits qui, mis en face du même spectacle, paysage ou scène animée, ressentiraient les mêmes impressions, concevraient les mêmes idées et donneraient de l'objet des copies identiques. Aussi l'inspiration et la forme d'une œuvre d'art sont-elles les meilleures caractéristiques de l'artiste. Pour définir le réalisme d'un écrivain, on doit l'étudier dans sa matière et dans ses procédés.

Crabbe, nous l'avons vu, est d'abord un poète descriptif. Élevé à la forte école de Johnson, il est imbu de cet « amour de la vérité et de l'exactitude » que le vigoureux critique enseignait à ses disciples (1). Il est moins soucieux du choix de ses sujets et de l'ensemble de la composition que de la précision des détails. Il prend le premier objet venu, une bibliothèque, un journal ou son village, et se propose de le copier avec une scrupuleuse fidélité. S'il est en villégiature à Aldborough et se promène sur la lande, la monotonie et la tristesse du paysage ne le découragent pas : il s'attarde au bord d'un fossé vaseux (2) ou près d'une masure, se penche et cueille une de ces humbles fleurs que son regard de botaniste examine attentivement. Elle lui paraît si intéressante dans sa petitesse et sa laideur, si indûment dédaignée par les passants indifférents à la science, si bien appropriée

1. Cf. Beechey, *Sir Joshua Reynolds,* vol. I, p. 204 : « Reynolds once observed that « all who were of Johnson's school were distinguished for a love of truth and accuracy which they might not have possessed in the same degree, if they had not been acquainted with « him » — et Boswell, *Life of Dr. Johnson* (Globe ed., p. 334) : « The value of every story depends on its being true. » De là, sans doute, la sympathie de Johnson pour le *Village.*

2. Cf. la description déjà citée *supra,* p. 202, n. 1.

à son habitat, qu'il ne peut résister au plaisir de la décrire : « Nourries par un sol qui leur convient, les tiges luxuriantes de l'absinthe et de la patience s'élèvent autour de cette demeure ; la mauve résistante y pousse ses racines visqueuses et la triste belladone incline ses fruits empoisonnés ; sur des monceaux de poussière, la jusquiame étale son feuillage d'un vert grisâtre et ses fleurs striées à l'odeur nauséabonde ; au pied du mur, l'ortie brûlante se dresse avec ses fruits globuleux et le venin de ses piquants redoutés ; au-dessus d'elle, la joubarbe s'accroît d'année en année et pose sur la pierre un revêtement jaune et uniforme ; dans toutes les fentes, la fougère pousse avec délices, et ses feuilles brillantes recouvrent ses fruits bruns : telles sont les plantes qui, avec les algues marines charriées par les flots, constituent la modeste flore de notre ville (1). » Plus elles sont menues, plus elles éveillent l'admiration de ce poète qui, laissant à d'autres les aspects sublimes des forêts ou des montagnes, trouve, comme un savant aidé du microscope, le grandiose dans l'infiniment petit. S'il cherche une preuve de l'intarissable fécondité de la nature, il la découvre dans les « taches vivantes » dont le clocher de l'église est parsemé : « Là où un observateur vulgaire n'aperçoit qu'une étendue pierreuse et nue, la science aime à surprendre des végétaux infimes, aux tiges sans sève, aux fruits sans goût... Des graines, invisibles à nos yeux, se font sur cette âpre surface un lit approprié, un sûr asile où elles attendent que les pluies et les neiges viennent gonfler leurs atomes ténus et développer leur feuillage vivace ; alors on voit des fleurs roussâtres sortir de leur couche rocailleuse et se multiplier sans cesse : avec le cours insensible des années, la pierre du clocher prend la teinte grise de la vieillesse sous les couches successives des végétations légères qui la recou-

1. *Borough*, XVIII, 295-308.

vrent, les vivantes par-dessus les mortes (1). » De même que Crabbe étudie de préférence les déshérités parmi les hommes, il s'arrête volontiers devant les espèces végétales les plus humbles : les mousses, les lichens, les herbes mauvaises ou méprisées. Il ne fait pas, comme Thomson (2), un bouquet des plus belles fleurs que le printemps apporte en des régions diverses : il ne tient pas à la beauté, mais à la vérité. Il esquisse d'un trait les plantes qu'il a rencontrées sur la plage, dans les marais d'Aldborough, et se garde bien d'en introduire aucune autre. Ses descriptions de la nature sont rigoureusement scientifiques et locales.

A leur exactitude matérielle s'ajoute presque toujours un intérêt humain. Crabbe peint le monde extérieur en psychologue plus encore qu'en savant. Comme il le disait à l'un de ses amis de Trowbridge, « il préférait au plus beau paysage l'animation d'une rue où l'on se promène en observant le visage des passants (3) ». Pour lui, l'homme est l'essentiel et la nature l'accessoire. Elle sert de décor pittoresque et significatif à nos actions et à notre vie. S'il insiste avec tant de complaisance sur la flore disgraciée des ruelles et de la lande, c'est qu'il y voit un symbole de la misère des habitants : la mer, la rivière, les vastes solitudes des marais, intéressantes en elles-mêmes, le deviennent bien davantage par leurs rapports avec nous.

Sortons un instant du *Borough* et reprenons un conte déjà cité : les *Voyages de l'Amant* (4). Nous y verrons comment nos sentiments se projettent sur les choses, qui à leur tour nous renvoient notre tristesse ou notre joie. Au pas léger de son cheval et sous les gais rayons de l'aurore, Or-

1. *Borough*, II, 45-8, 69-78.
2. *The Seasons*, « Spring ».
3. B., p. 80 (lettre de Norris Clark).
4. Cf. *supra*, p. 89.

lando suit sa « route favorite », celle qui le mène vers sa bien-aimée. Qu'importe la stérilité de la lande qui borde le rivage ? Le bonheur ne met-il pas un sourire sur tout ce qui l'entoure ? « Ces humbles et élégants genêts, s'écrie l'enthousiaste jeune homme, ont des fleurs dorées qui ravissent nos sens par leur beauté et leur parfum ; cette radieuse bruyère avec ses fleurs violettes pourrait faire l'admiration de nos heures de loisir ; cette mousse à franges vertes est parée de pointes vermeilles qui ne le cèdent qu'aux lèvres de ma chère Laura ; et ces herbes, comme elles sont fines ! On a beau dire qu'une lande est stérile : rien n'est plus charmant. Appeler stérile et nu un paysage si riant, c'est le fait d'un esprit maussade et anxieux. » Un peu plus loin, sous un soleil ardent, le sable vole en nuages brûlants : Orlando admire toujours. « Quel beau spectacle, dit-il dans son ravissement, et quels plaisirs récompensent l'homme de ses peines ! La route elle-même a des délices que tous apprécient : voici le trèfle rampant et l'épine vigoureuse, l'absinthe médicinale qui pousse au bord du chemin et l'églantier, encore mouillé de rosée, qui penche ses rameaux. Une herbe fraîche orne les champs, de jolis arbustes parent les talus, et les pétales, blancs comme neige, tombent en flocons de l'aubépine. » Se trouve-t-il au milieu d'un marais coupé de fossés rectilignes et traversé par une étroite chaussée ? Il admire encore. La végétation est triste et daigne à peine fleurir ; « des romarins sauvages dressent leurs tiges rigides..., des marceaux nains rampent à côté de l'âpre tormentille ». Orlando leur découvre des grâces cachées et pense avec transport aux jours heureux où il pourra les montrer à sa Laura. Mais, que la bien-aimée manque au rendez-vous, et voilà tout le charme envolé ! En vain longe-t-il les majestueux détours d'une rivière aux eaux calmes et vastes ; en vain les bords sont-ils fleuris, les prairies vertes et riches : tout lui inspire du dégoût ; les fermiers ont trop

d'orgueil ; ces bœufs qui paissent si tranquilles ne s'engraissent que pour être abattus ; « on ne voit rien dans ce vil pays qu'une éternelle verdure ». Seule, Laura pourrait rendre aux choses leur beauté. Et si la bien-aimée était là, l'amant n'aurait d'yeux que pour elle : le spectacle de « la riche prairie où paissent les troupeaux, de la verte vallée qui forme le lit de la rivière » passerait inaperçu. Tant il est vrai que l'âme « prête à la nature sa propre vie (1) », la colore de ses joies et de ses tristesses, ou la néglige si des soucis plus absorbants préoccupent l'esprit (2).

Entre l'alanguissement de l'année à son déclin et la mélancolie de l'âme déçue, il existe une harmonie que Crabbe se plaît à faire ressortir. L'automne, où l'on pressent déjà le froid de la mort, est la saison qui s'accorde le mieux avec la tristesse de ses héros. Voyez cet inconstant Harry (3) qui, dans un moment de désœuvrement et de dépit, a oublié l'amour altier, mais sincère, de sa Cécilia et s'est épris de la douceur câline de l'insignifiante Fanny : comme il regrette son imprudence et se désespère d'être contraint d'épouser cette poupée ! La nature semble gémir avec lui : « Il se leva de bonne heure, et, soupirant longuement, regarda la lueur rouge qui vers l'orient emplissait le ciel. Que de fois il avait jadis, dans son allégresse et sa gaieté, salué les splendeurs de la naissance du jour ! Maintenant il était triste, languissant, morne, abattu ; il voyait le vent souffler sur les eaux de la froide rivière qui se ridait et coulait sous les violentes rafales, descendues des pins de la colline jusqu'au fond de la vallée (4). A droite il apercevait un bois où régnaient les ténèbres profondes des ombrages, où seul le vent impé-

1. Coleridge, *Dejection,* an Ode, st. IV.

2. *Tales in Verse,* X, 36-61, 117-122, 232-8, 338-9, 1-8.

3. *Tales of the Hall,* XIII, 701-22 (*Œuvres,* p. 457).

4. C'est le vent du nord soufflant sur l'Alde (cf. *supra,* p. 10).

tueux semblait survivre à cet arrêt de la nature et de l'amour qui, les petits une fois élevés, laisse les parents indifférents et froids pour leur couvée; bien loin vers la gauche, il distinguait des chaumières à demi voilées par un brouillard qui planait sur les marais; devant lui, des hirondelles, se réunissant pour passer les mers, voltigeaient à tire-d'aile et gazouillaient au ras du sol; à deux pas, se dressaient des tiges de fèves dont les gerbes, la récolte étant faite, noircissaient sous les pâles rayons du soleil : tout était triste dans la nature, tout revêtait la tristesse du jeune homme et de son âme. » Exacte dans le détail, cette description d'une matinée d'octobre aux environs d'Aldborough est aussi le symbole de la mort de l'espérance. Sa valeur pittoresque est rehaussée par son sens psychologique. Et c'est ainsi que Crabbe, en ses meilleurs moments(1), interprète la nature. Il ne la peint pas toujours en simple observateur, curieux de plantes ou de fossiles. D'autre part, il ne cherche pas, avec la vision intense d'un Wordsworth, à pénétrer le mystère de son essence. Mais il trouve en elle le reflet de nos sentiments et le cadre de notre vie.

Né dans le « port de mer » qu'il se proposait de décrire, Crabbe devait faire une place importante au « terrible et magnifique élément » qui, depuis l'enfance, le fascinait(2). Un irrésistible instinct le ramenait de temps à autre vers le rivage, et son Biographe nous raconte qu'en 1787, étant resté plus de trois ans sans voir l'Océan, il avait soudain

---

1. Cf. « The Patron » (*Tales,* V, 426-33), *Tales of the Hall,* IV, 46-64; *ibid.* XI, 790-800, trois passages qui montrent bien la préférence de Crabbe pour l'automne et pour son influence déprimante ou calmante. Voir aussi dans Edward Shore (*Tales,* XI, 230-5) l'effet d'une belle nuit sur l'éveil des passions.

2. Cf. cette remarque de Renan (*Lettres du séminaire*) : « J'ai éprouvé que ceux qui sont nés sur les bords de ce terrible et magnifique élément éprouvent comme un besoin de revoir ce grand spectacle. »

quitté le presbytère de Stathern et traversé les marais du Lincolnshire pour aller se plonger dans les vagues (1). Nous savons quel plaisir lui causèrent, en juillet 1794 (2), ses excursions botaniques sur la plage de sa ville natale. De tous les spectacles de la nature, c'est la mer qui retient le plus longtemps ses regards. Il l'admire sous tous ses aspects; toujours elle lui paraît sublime, soit que « les zéphyrs la bercent ou que les tempêtes la fouettent ou qu'avec des teintes changeantes les ombres des nuages et les rayons du soleil se poursuivent sur ses flots (3) ». Il l'admire en savant que ses merveilles passionnent et plongent dans une contemplation sereine. Par une belle soirée d'été, « quand tout est silencieux à terre et calme sur les eaux », il aime à s'arrêter devant « la large grève que la marée découvre en se retirant, à fouler un instant le sable ferme et fin », à s'approcher pour examiner les « produits de l'Océan » : les méduses, pareilles à des « gelées vivantes, qui vous brûlent la peau et vous piquent comme des orties..., les algues emmêlées qui lentement s'avancent sur leurs vésicules gonflées, s'échouent enfin et montrent, dans les replis de leur feuillage, des étincelles brillantes : autant d'atomes vivants qui se comptent par myriades et dont l'œil nu distingue l'éclat mais non la forme. Et maintenant, ajoute-t-il, tournons les yeux vers l'Océan, observons la luminosité des flots : frappons-les d'une pierre ou du bout d'une rame, et nous verrons des flammes parcourir l'abîme ; plongeons la main dans ces eaux phosphorescentes et nous croirons toucher des éclairs glacés : muets d'étonnement, nous marcherons sur des algues étincelantes et nous contemplerons des vagues en feu (4). »

---

1. B., p. 38.
2. Cf. *supra*, p. 262.
3. *Borough*, I, 165-8.
4. *Borough*, IX, 77-110.

Crabbe les admire non seulement en naturaliste, mais en poète épris du détail minutieux et pittoresque. Voici le tableau d'un calme où, par une heureuse rencontre, la précision du réaliste se joint à l'unité de l'impression d'ensemble pour rendre le bercement de la mer apaisée. « C'est un midi d'été : le sable de la plage s'élargit de tout l'espace qu'abandonne le reflux ; au-dessus des galets de la grève surchauffée se jouent, en une miroitante confusion, des vapeurs scintillantes (1) ; la vaste étendue de l'Océan se balance suivant un rythme régulier, se soulève dans son sommeil et puis doucement retombe ; les vagues enroulées s'étalent languissamment, paresseusement, le long du sable onduleux (2), ou bien elles frappent d'un choc léger la paroi goudronnée d'une barque et s'en retournent ensuite silencieuses, lisses et lentes. On dirait que dans ce calme les navires ont jeté l'ancre, car ils glissent sur les flots paisibles sans autre impulsion que celle de la marée (3). » Il se peut qu'en hiver l'observateur soit soudain entouré d'un « brouillard intense » : « On entend distinctement des pêcheurs tout près de soi, mais l'on ne sait où ils se trouvent ; d'autres fois on les voit sans distinguer leur barque, ou tout au plus aperçoit-on une forme vague à l'arrière ; de toutes parts, la vue est arrêtée et ne dépasse pas quelques aunes ; des enfants qui du rivage ont lancé un caillou l'entendent heurter un mât invisible, et le batelier, d'une voix farouche, hurle son mépris

1. D'une manière caractéristique, Crabbe se croit obligé de nous expliquer scientifiquement le phénomène, et ce scrupule nous vaut deux vers insupportables qui gâtent tout le morceau :

For heated thus, the warmer air ascends,
And with the cooler in its fall contends.

(*Borough*, I, 177-8.)

2. Il faut lire « ridgy » et non « rigid » (vers 182, *Œuvres*, éd. 1861, p. 177). Cette faute d'impression n'existe ni dans la première édition ni dans celle de 1834.

3. *Borough*, I, 173-87.

pour un inconnu qu'il menace en vain (1). » Quelle justesse de touche dans cette délicate marine où la brume estompe les contours des personnages presque comiques !

L'homme en effet ne reste pas longtemps absent des paysages de Crabbe. Le poète veut-il décrire une « tempête d'hiver » ? Avec son exactitude habituelle, il en note les signes avant-coureurs : le « marsouin dont la forme massive a, la veille, évolué en vue de la côte », les nuages qui peu à peu « se sont réunis et couvrent le ciel d'un voile noir ». Il nous conduit au rivage, et, s'inspirant de ce grand spectacle, nous peint avec force le déchaînement des flots : « Des lames en se brisant lancent des flocons d'écume sur d'autres lames qui se lèvent derrière elles ; tout l'abîme est un tumulte incessant : les vagues s'enflent et se dressent, puis se brisent et retombent pour se relever encore, sans qu'une seule, un seul instant, demeure immobile. Près de terre, on peut les voir se poursuivre dans leur course à la surface des eaux ; les plus impétueuses, heurtant les sables, déferlent aussi loin que leur élan les porte, puis se retirent en grinçant sur les galets arrondis. » Mais il faut que des acteurs interviennent pour animer la scène et lui donner toute son horreur. Soudain des signaux de détresse retentissent au large : « Oui, c'est un navire désemparé : j'aperçois des lumières qui, dans leur appel terrifié, brillent par moments à la poupe ; d'autres aussi les ont aperçues et de la ville accourent divers groupes de marins poursuivis par leurs femmes et leurs filles qui redoutent de voir des hommes tant aimés exposer leur vie : elles se sont fait un capuchon de leur robe et leurs cris vous transpercent comme la rafale dans cette triste nuit. » Craintes inutiles d'ailleurs, car « la barque la plus solide » n'oserait jamais affronter « cette houle et ces lames... La lune, séparant les nuages, jette ses

1. *Borough*, IX, 111-122.

rayons sur les vagues furieuses et montre toute l'étendue du danger, mais le montre revêtu d'une clarté radieuse qui met une splendeur sinistre, une gloire sur ces ténèbres !... Entendons-nous encore les signaux, voyons-nous les lumières ? Hélas, elles ont disparu : seule la tempête gronde ; les matelots retournent vers leurs demeures : sachant que l'homme est né pour souffrir, résignons-nous et prions (1). »

Ainsi parle le poète qui tant de fois, de son rivage, avait assisté à une pareille tragédie. Il ne fait pas parade de ses sentiments : il se contente d'indiquer, aussi dramatiquement que possible, sa compassion pour les malheureux naufragés. Ce tableau sublime de la lune passant majestueuse et froide au-dessus de l'élément destructeur et de ses victimes est esquissé par lui avec une sobriété toute classique, sans aucun des élans lyriques qu'eût inspirés à un romantique l'indifférence de l'univers pour les douleurs humaines. Encore moins sympathise-t-il, comme Byron, avec les fureurs de l'Océan révolté (2). Ces pensées lui eussent paru cruelles ou impies. Cloué à la côte par son impuissance, il observe, dans sa curiosité mêlée d'effroi, les ravages de la tempête et l'émotion des spectateurs. Il ne s'isole pas de ses semblables dans une rêverie solitaire de poète enthousiaste. Il se joint à eux, les voit lutter contre les flots ou prier sur la plage. L'homme l'intéresse plus que la nature. Mais de tous les écrivains anglais antérieurs à 1815, il n'en reste pas moins celui qui a le plus intimement connu la mer et l'a le mieux décrite sous ses divers aspects. Falconer, dont le *Naufrage* (3) révèle, par endroits, une force d'inspiration singulière, mais toujours inhabile à s'exprimer, avait rebuté le public par l'abus des termes techniques. Thomson s'était

1. *Borough*, I, 194-270.
2. *Childe Harold*, IV, st. 179-184.
3. Le *Shipwreck*, en trois chants, fut publié en 1762.

mis à l'abri des tempêtes, qui eussent troublé ses indolentes méditations, et les avait prudemment reléguées dans la Baltique ou sous l'équateur (1). Crabbe, au contraire, peint l'Océan tel qu'il l'a vu, la mer du Nord sur le rivage d'Aldborough. Nous pouvons être sûrs de la vérité locale de ses descriptions : copiées sur la réalité, elles ne doivent rien à son imagination. Le calme des journées d'été, les brumes et les bourrasques de l'hiver, l'aspect particulier de cette région « amphibie » (2), tous ces spectacles familiers à sa jeunesse nous sont représentés dans les pages du *Borough* avec la fidélité minutieuse d'un savant, le pittoresque d'un poète essentiellement descriptif et l'intérêt humain qu'un psychologue découvre dans le plus terne des paysages.

Autant que la nature environnante, les habitations des hommes nous renseignent sur leur manière de vivre. Observons ces modestes demeures tout le long de la plage, et, près de son extrémité, ces « masures à demi enfouies dans le sable, où des filets garnis de liège pendent devant les portes ouvertes (3) » : on n'y trouve aucune trace de richesse ou même d'aisance, si ce n'est, peut-être, dans la « résidence de l'ancien maire » et dans ces auberges dont les bâtiments dominent les toits des maisons plus humbles. Prendrons-nous autant de plaisir à visiter ces hôtelleries que Crabbe en éprouve à les décrire ? Nous doutons fort que leurs enseignes, si curieuses à ses yeux, puissent retenir longtemps notre attention. Que nous importe que sur l'une d'elles « un lion se dresse et nous montre son royal visage, ses amples mâchoires béantes, son regard de flamme, ses larges na-

1. Cf. *The Seasons*, « Winter » et « Summer ». Thomson, nous dit M. Morel (*James Thomson*, p. 269), ne voit la mer « que sous son aspect terrible ».

2. Cf. *infra*, p. 377-8.

3. *Borough*, I, 15-20

rines, et l'horrifique crinière dont sa vaste poitrine est balayée » ? Irons-nous, un peu plus loin, nous moquer avec le poète de « ce couple mal assorti, l'Ours à la Couronne », où l'on voit, suspendu au-dessus du malheureux animal enchaîné, un diadème « enrichi de pierres et de rubans » ? Sous prétexte qu'elle existe dans notre « port de mer » et qu'il faut bien la connaître, nous soucierons-nous d'entrer à la « Reine Caroline » et de constater son déclin ? « Tout en elle menace ruine ; nous appelons et personne ne répond, car nul n'a pris garde à nous ; après une longue attente, on mène notre cheval dans une écurie délabrée et l'on nous conduit nous-mêmes à travers des appartements spacieux et négligés, aussi froids qu'ils sont vastes : enfin nous arrivons dans une chambre à moitié meublée, où un feu expirant trahit le départ d'un voyageur..... Le tapis est déchiré, la tenture salie ; des carrés de verre dépareillé bouchent les trous des fenêtres, alternant en maint endroit avec des morceaux de papier huilé. Un chandelier sale et brisé, un miroir fêlé, une table boiteuse, des chaises aux dossiers réparés, et, comme toilette, une plaque de marbre souillée de mille taches : tels sont les tristes restes de cette antique auberge. » Et la « Reine Caroline » passe dans le « port de mer » pour un hôtel de « troisième ordre » ! Que penser des « tavernes inférieures » ? « Méfiez-vous de certaines d'entre elles, nous dit notre pasteur, et surtout du « Sanglier » où l'on est reçu par une aimable vieille, entourée de ses nombreuses « nièces », jeunes et jolies, qui, paraît-il, n'ont pas un grand air de famille. On prétend même qu'un bourgeois de notre ville, pieux ami de la patronne, fut surpris un soir, tenant Sylvia sur ses genoux[1]. » Évitons sagement cette maison équivoque, et suivons le poète qui, par un sûr

1. *Borough*, XI, 19-24, 54-7, 86-102, 165 ss.

instinct, nous conduit dans le « quartier le plus sordide » et dans les plus hideux taudis. « Voyez-vous, s'écrie-t-il tout à coup, cette longue construction en planches? Par cet escalier, les humbles locataires regagnent leur logis, qu'éclaire une seule et vaste fenêtre. Dans cette immense salle, l'habitude a fixé à chacun sa place, sans distinction de sexe, d'âge ou de famille. Réunis par le crime, la terreur ou la misère, par la similitude des mœurs et de la vie, ce sont, les uns, des hommes ruinés qui fuient le genre humain, les autres, des femmes perdues qui parlent encore d'amour, ou bien des vieillards blanchis dans la paresse et devenus la proie d'une sombre rancune qui s'exhale sans trêve : ainsi l'indigence, l'infortune, le vice et la crainte ont groupé en une alliance lamentable toutes ces âmes dégradées. Regardez cette fenêtre : le papier huilé et le verre terni jaunissent les rayons vigoureux qui passent malgré l'obstacle et chauffent la poussière de cette chambre démesurée; la lumière du soleil vaincu prend une tristesse sombre, lorsque l'éclat du couchant, si brillant au dehors, se change ici en une lueur spectrale qui tombe, pâle et mourante, sur le plancher, ou tremblote, épuisée, sur le mur qui l'arrête. Ce parquet, construit en chêne, est maintenant rapiécé de sapin raboteux, ou bien, à défaut de pièces, laisse voir ses trous et ses taches. Ce mur, autrefois blanc, est à présent un objet répugnant que panachent toutes les couleurs sauf le blanc primitif; la porte unique se ferme par une cheville ou une barre résistante qui force à s'arrêter, car cette misérable salle, tout comme des chambres plus luxueuses, recèle parfois des choses que la prudence aime à cacher. Partout où le plancher présente une surface unie, sont des marques à la craie, restes de jeux divers; des enfants, sans prévoir la potence, rient en se suspendant à des cordes; des hommes lancent un anneau sur un crochet fixé au mur, tandis que leurs compagnes hument une prise ou du « gin » et absorbent

le noir breuvage (1) que contient un vase ébréché. Sur une planche se balancent des provisions disparates : des bribes d'aliments, des cartes, un jeu de « cribbage », des pipes et des sacs ; au-dessous, pendent à un clou un archet et un violon qui leur rappellent les airs et les danses d'un vieil ami, hélas ! trop tôt parti pour la baie des forçats (2). Séparés par un rideau ou par une couverture, les différents lits sont à peine isolés : on s'y couche le jour aussi bien que la nuit, on y cherche un repos inquiet aux heures de loisir ; quant aux enfants, s'ils ont sommeil, ils se glissent à leur gré dans leurs berceaux accoutumés, et dorment sans souci. A chaque bout se trouve une grille, flanquée d'ustensiles pour faire bouillir ou frire : on s'en sert à toute heure du jour et de la nuit, suivant l'état de la bourse, les goûts ou le butin. Au-dessus du foyer, le manteau de la cheminée supporte les tristes restes de services dépareillés : maints fragments de tasses à thé aux couleurs voyantes, déposés là par les mains infatigables de la vanité qui même ici survit, même ici se cherche de pauvres sujets de consolation. Et ces femmes plus que spartiates oublient la maison et les soins du ménage ; elles ne cousent ni ne tricotent ; elles devisent de leur destinée, de leur existence, de leurs guerres contre les douaniers armés, de leur fuite et de leurs blessures : se rappelant alors les maux du présent, elles terminent leur discours, si leurs moyens le leur permettent, en vidant un verre. A chaque extrémité sont accrochés, au haut de la muraille, deux antiques miroirs qui, montrant à tous leurs formes dans tout leur relief, les aident à s'habiller, leur renvoient, avec leurs avantages, l'image de leur misère, et

1. Cette bière noire que l'on nomme « porter ».

2. Les forçats avaient été, jusqu'à la guerre de l'Indépendance, vendus aux planteurs d'Amérique. A partir de 1788, on les expédia en Australie.

redoublent tous leurs regards soucieux, tous les signes de leur détresse (1). »

Ce passage, l'un des plus originaux que Crabbe ait écrits, nous offre un excellent exemple de son style descriptif. On y est frappé de son indifférence dans le choix des sujets, ou plutôt de sa préférence pour les objets les plus vils, de sa curiosité patiente qui s'attarde autour des figures grotesques tracées sur des enseignes, ou qui accumule à plaisir les détails les plus vulgaires, en apparence les plus insignifiants. Ajouterons-nous, avec Hazlitt (2), que Crabbe décrit dans le seul but de nous dire ce qu'il trouve, et que, s'il avait voulu peindre la mort de Buckingham sur un grabat d'auberge, il n'eût pas songé au contraste qui, dans les vers de Pope (3), éclate entre la misère des choses et la grandeur passée de l'illustre défunt, mais se serait borné à dresser l'inventaire du mobilier de la chambre? Certes, Crabbe, dans sa description de la baraque en planches, ne recherche pas le contraste, et même il le fuit. Car il ne vise pas à reproduire l'allure épigrammatique que ce contraste donne aux distiques de Pope. Désireux de mettre en lumière, nullement l'opposition, mais l'accord qu'il découvre entre ces « âmes dégradées » et leur demeure ignoble, il procède, non pas par antithèses, mais par entassement de détails *caractéristiques* et concordants. Un critique impartial ne peut lui demander autre chose que ce qu'il a voulu faire. Il est rare que les objets décrits par lui ne prennent pas la valeur d'un symbole : l'image du « lion redoutable » ne convient-elle pas à merveille au « majestueux propriétaire » du premier hôtel de l'endroit, et le portrait défraîchi de la « Reine Caro-

1. *Borough*, XVIII, 332-413.

2. *Spirit of the Age*, p. 311-2.

3. *Moral Essays*, III, 299-314. La comparaison avait été indiquée par Crabbe lui-même (Préface des Contes, *Œuvres*, p. 274, col. 2).

line » ne nous annonce-t-il pas les « gérants serviles » qui président à la décadence de cette auberge? Qu'il s'agisse de la flore, de la lande, de la mer, des habitations humaines, toujours Crabbe les voit et les peint en psychologue; toujours l'observation des êtres inanimés le ramène à son étude favorite, qui est celle de l'homme.

III

Or, le poète descriptif, tournant son attention vers ses semblables, copiera leur air et leurs mœurs en une série de portraits qui, par une tendance à peu près irrésistible, se feront satiriques. Les gens les plus expérimentés affirment en effet que les caractères parfaits sont fort rares en ce monde, et que, même s'ils s'offraient en foule au pinceau de l'artiste, leur représentation aurait peu d'intérêt[1]. La perfection morale, autant que nous pouvons la concevoir, nous apparaît toujours avec la monotonie d'une plaine immense ou d'un calme plat. Nous lui en voulons de son uniformité; nous souhaiterions la voir parsemée d'aspérités où l'esprit, dans son vol éperdu, viendrait un instant se poser et reprendre haleine. Ces points saillants sont dans notre âme nos défauts et nos passions, ressource inépuisable des écrivains observateurs.

Formé dès sa jeunesse à l'école des satiriques anglais de l'époque classique[2], de Dryden, dont le bras vigoureux avait asséné tant de coups de massue sur ses ennemis politiques, de Pope, qui fit de sa *Dunciad* un musée de gro-

1. Esthétiquement, ce qui nous captive dans l'histoire des grands saints, c'est leur repentir pour leurs fautes passées, leurs bizarreries, ou leur activité, qui implique une lutte, une perfection en train de se réaliser.

2. Cf. *supra*, p. 21, 42, 72 88.

tesques, victimes de ses haines personnelles ou littéraires, de Young aussi, qui déclama contre la société de son temps, Crabbe obéissait, soit par une prédisposition innée, soit par une habitude invétérée, à un penchant manifeste pour le sarcasme et la méfiance ironique. Au cours de sa vie déjà longue et parfois malheureuse, il avait trouvé peu d'hommes comparables à son propre « Eusébius (1) », à ce « pieux moraliste, philosophe et saint tout à la fois, qui montrait, dans ses sermons, ses discours et ses écrits, tant de viril bon sens », et allait de salle en salle porter des secours et des consolations aux malades à l'hôpital. Et, sans doute, il ne connaissait guère d'imitateurs à ce « frugal marchand (2) » qui, sa fortune faite, s'était condamné à une indigence ascétique, à une parcimonie de ladre, rognant sur le feu et la chandelle pour tout donner aux pauvres et leur bâtir, bienfait suprême, un asile de charité. La plupart des hommes, Crabbe le savait, ont moins de générosité et de vertu ; beaucoup de leurs actions, apparemment belles, sont au fond intéressées. Aussi ne décernait-il ses éloges et n'accordait-il son enthousiasme qu'avec des précautions infinies. Il aimait à se glisser dans les « coulisses de la nature humaine (3) », à sonder les cœurs pour y surprendre les mobiles secrets et les arrière-pensées. Il avait des trésors d'indulgence pour des faiblesses généralement condamnées, mais qui lui semblaient explicables ; par contre,

1. *Borough,* XVII, 74-113. D'après le Biographe, ce portrait serait un hommage à Burke. Supposition évidemment erronée, puisque « Eusébius » est pasteur. Fitzgerald (ms. notes) fait cette remarque très juste à propos de p. 230, n. 2 : « I doubt it. The character is too general. » « Eusèbe » figure comme le type du « jeune seigneur » homme de bien dans le *Centaur not Fabulous* de YOUNG. (Cf. THOMAS, *Edw. Young,* p. 455.)

2. *Borough,* XIII, 3-61.

3. Lettre de « Mr. Duncan of Bath » au Biographe (p. 85, col. 2), « a peep behind the scenes of human nature »

des louanges excessives l'invitaient à chercher à la conduite la plus noble « des raisons moins pures et plus mondaines » que le simple accomplissement du devoir. On l'entendait alors faire ses remarques « à voix basse », en se parlant à lui-même (1). Il ressemblait à l'honnête avoué « Archer (2) », qui, depuis longtemps dans les affaires, mêlait de la rudesse à sa bonté, de la méfiance à sa sincérité, et avait vu tant de bassesse dans les âmes, que, tout en restant l'ami des hommes, il méprisait l'humanité. Ayant trop souvent constaté « que la plus faible tentation suffit à séduire les plus forts », il doutait de tout le monde, de lui-même aussi bien que des autres, et « tremblait pour sa propre conscience » par excès de pessimisme moral.

Ainsi la satire de Crabbe s'inspire de sa clairvoyance et de son sens profond de la fragilité humaine. Le style excepté, elle n'a rien de commun avec celle de Dryden et de Pope, si âprement personnelle et fielleuse. Plus réservée même que celle de Young, elle évite, avec un soin scrupuleux, toute allusion blessante à des personnages aisément reconnaissables. « Je n'aime pas la muse satirique, déclare le poète ; je ne voudrais pas affliger, par des vers empoisonnés, le plus corrompu des fils d'Ève. Que la loi le châtie s'il a fait tort à l'un de ses semblables (3)... Pour moi, je combats de mon mieux les crimes et les vices humains, mais j'abandonne le coupable à Dieu et à sa conscience. Nouveau Don Quichotte, je parcours tout le pays, pourchassant les géants et les enchanteurs, ces géants que sont nos travers, ces enchanteurs que sont nos vices, et, n'en

1. Selon Joanna Baillie, citée par B., p. 85, col. 1.

2. *Borough*, VI, 174-195 ; cf. *ibid.*, 29-30.

Beside, a Muse like mine, to satire prone,
Would fail in themes where there is praise alone.

3. *Occasional pieces* (*Œuvres*, p. 262-3), « Satire ». Ce petit poème fut écrit en août 1818. (Collection Broadley.)

doutez pas, ils vont succomber sur l'heure ! Mais est-il un seul homme auquel je voudrais nuire ? Non, je suis son semblable et non pas son ennemi. Pécheur comme lui, je dois plutôt redouter la foudre que la lancer sur la tête d'autrui (1). » Par un reste de sympathie pour l'espèce humaine, Crabbe, comme Hogarth, la ridiculisera pour la guérir de ses ridicules et de ses défauts. Sa satire sera sociale, et non personnelle, moralisante, et non haineuse.

Ses caractères, tout en gardant l'individualité que leur assure la profusion des détails, auront une valeur typique. Voici Sir Denys Brand, le tout-puissant « squire » et magistrat campagnard. Fier de ses aïeux qui remontent, dit-on, aux envahisseurs normands, il porte la tête haute, lorsque, fatigué de son village, il vient dans notre port de mer retrouver au club ses amis (2). A peine entré, il embrasse d'un regard toute l'assistance, s'approche du feu, demande à boire et, interrompant les conversations, il s'écrie : « Allons, de quoi s'agit-il, de quoi causez-vous ? Des nouvelles, je suppose. Eh bien, je vous en apporte ! » Et sans attendre aucune réponse, il met généreusement tout le monde au courant de ce qu'il a vu et entendu, donne son opinion, explique ses votes, — car il représente la circonscription aux Communes, — répète ses discours en y ajoutant des remarques, et, d'une voix autoritaire, conclut par un « c'est ainsi » qui n'admet pas de réplique. Ses libéralités, loin de se dissimuler dans les taudis comme celles du « frugal marchand », s'étalent au grand jour. Aux âmes vulgaires les bienfaits modestes grâce auxquels les indigents ont un asile et du pain ; à lui les donations larges et grandioses que l'on vante en public : la salle de réunion

1. *Borough*, XXIV, 450-9.

2. Nous joignons ici deux personnages identiques : Sir Thomas (*Borough*, X, 199-219) et Sir Denys Brand (*Borough*, XIII, 100-226).

qui domine la rue, la première barque de sauvetage, le rétablissement des courses, la construction, à ses frais, d'une prison « où pas un détenu n'a ses aises sans se reconnaître son obligé ». Évidemment Sir Denys Brand, potentat de village, est l'orgueil incarné. Un satirique ordinaire, Young par exemple, en serait resté là. Le « caractère » lui eût semblé complet, dès que « la passion maîtresse » eût été indiquée et décrite dans quelques-unes de ses manifestations. Bien plus pénétrante est l'analyse psychologique de Crabbe. Il faut à cette passion un envers qui, par un effet de contraste, la fasse mieux ressortir et la double. Ce sera l'humilité : Sir Denys Brand deviendra le type de l'orgueil hypocrite. Entrons dans son cabinet de travail : nous le trouverons assis sur une chaise misérable, devant une table de bois blanc, un tapis minable sous les pieds. Suivons-le dans la salle à manger : il se contentera d'une demi-heure pour dîner, d'un seul plat et de trois gorgées de vin. Sortons avec lui ; il endossera une vieille houppelande pour cacher des vêtements plus convenables, et son unique monture sera un poney brun qui ne vaut guère plus de cent francs. Mais il nourrira ses gens avec extravagance. Sans doute, il leur reprochera leurs « festins somptueux » et leur dira : « Mes amis, vous vous ravalez au niveau des bêtes : nul n'a besoin de plus d'un plat pour dîner... Apprenez donc à être sobres. » Mais, s'ils osaient lui obéir, tout en les complimentant, il les congédierait. Dans ses promenades, il se fait suivre d'un jeune fermier monté sur un magnifique cheval de chasse, deux fois vainqueur aux courses, et, si l'on s'extasie sur la beauté de l'animal, il répond négligemment : « Oui, je crois qu'un de mes domestiques m'a acheté cette bête, mais j'en ignore le prix. Je ne la monte jamais... je la laisse à mes gens. » Cette simplicité affectée, cette condescendance fastueuse ne sont-elles pas un comble d'orgueil ? Le tout-puissant Sir Denys

est le jouet des flatteurs qui connaissent sa faiblesse. Un petit vagabond du pays sut en tirer parti : se tenant à distance respectueuse, il lançait un regard vers le grand homme, puis se sauvait, se cachait dans un coin, et, arrêtant au passage le jeune fermier ami du « squire », il lui disait : « Oh ! Mister Jacob, quand vous l'accompagnez, ne tremblez-vous pas de tous vos membres ? Moi, je n'ose fixer les yeux sur lui, tant sa grandeur m'intimide ! » L'astucieux gamin reçut bientôt sa récompense, sous la forme d'une livrée et d'une place au service de Sir Denys.

A ce hobereau impérieux, opposons un pasteur servile, fort différent de ses collègues du *Registre de Paroisse,* et nous verrons en lui le type de ce que Jeffrey appelait excellemment « un homme sans caractère ». Au temps déjà lointain où, jeune lévite, il lisait ses premiers offices du dimanche, son air était doux et craintif, son teint rosé et ses cheveux blonds. Tout en disposant sa Bible sur la chaire, il enveloppait ses fidèles d'un regard caressant et d'un sourire qui semblait à la fois implorer et attendre l'approbation générale. Cette amabilité onctueuse ne se démentit jamais. Étranger aux « vertus hautaines qui troublent la béatitude de l'âme », au zèle d'un apôtre, à la haine vigoureuse du vice, il s'attachait à ne blesser personne et à vivre en paix. L'amour, un instant entrevu, avait à peine effleuré son cœur. Hésitant et timide, il s'était languissamment épris d'une jeune fille dont la mère, restée veuve, assistait à tous leurs entretiens. « Il arrivait souriant et se retirait avec un sourire; il avait des attentions égales pour les deux femmes qu'il revoyait et quittait sans allégresse et sans regret. On eût dit qu'il venait dans le seul but de s'en retourner. » A cet amoureux transi, la jeune fille finit par préférer un rival plus entreprenant, et notre doux pasteur, étonné peut-être, mais nullement contristé, tourna ses hommages vers les « dames âgées ». Il eut avec elles un

commerce d'innocentes assiduités. D'une dévotion exemplaire, elles ne manquaient jamais l'office du matin, et lui, touché d'une persévérance si méritoire, leur offrait avec une grâce particulière des fleurs cueillies l'été dans son petit jardin. En présentant son bouquet à ses « belles amies », il y joignait d'ordinaire un « compliment moral », leur disant, par exemple, qu'aujourd'hui « suaves comme ces fleurs, demain elles se faneraient à leur tour ». Aussi ses paroissiennes le choyaient-elles à l'envi : il avait sa place à leur table, à l'heure où la conversation circule avec les tasses à thé et roule sur les racontars de la ville, les scandales en perspective, les complots des domestiques et les maladies des enfants. En guise de distraction, il apportait parfois son violon, ou bien il proposait une énigme en vers. Et toujours il insistait sur les bienfaits du calme et de l'union, si précieuse, pensait-il, à l'Église anglicane : surtout il redoutait les audaces de ses jeunes collègues qui, dans leur mépris des traditions les plus vénérables, renonçaient aux insignes du sacerdoce, se contentaient en chaire d'un simple surplis et préféraient la « Nouvelle Version » des psaumes à « l'antique traduction de Sternhold et Hopkins[1] ». Où donc irait-on si les meilleures habitudes se perdaient ainsi ? Lorsque de tels soucis s'emparaient de son âme, il fallait à notre bon pasteur le baume d'une partie de pêche pour lui rendre sa mansuétude. Hélas ! il n'est plus, et son dernier sommeil prolonge la tranquillité de ses jours.

Notre « port de mer » étant un « borough », c'est-à-dire une commune à charte, on s'y occupe fréquemment des affaires publiques. D'après une constitution octroyée par

1. *Borough*, III, « The Vicar ». Sur l' « innovation » de la « Nouvelle Version » et, plus récemment, des hymnes, cf. dans George Eliot, au début d'*Amos Barton*, la description d'un office anglican vers 1820.

Henry VIII et souvent remaniée(1), le gouvernement de la ville appartient à deux maires ou baillis, élus annuellement par les dix « bourgeois supérieurs » et les vingt-quatre « bourgeois inférieurs »; réunis en assemblée plénière(2). De plus, Aldborough jouit(3) du privilège d'envoyer deux représentants au Parlement, et, tous les six ans environ, l'on procède aux élections générales auxquelles les « bourgeois » et les « hommes libres » de l'endroit sont appelés à participer. Alors éclate un beau tapage : « Notre liberté ! s'écrie le poète, mais c'est celle de fous échappés à leurs gardiens. Des deux côtés, on manifeste une telle soif de liberté que chacun la veut toute pour soi. Nos libres conci-

---

1. Cf. Davy Mss. (*Aldeburgh Corporation*) : « The earliest charter known to the existing corporate body (vers 1834) was granted in 1529 by Henry VIII », et Ford, *Aldborough described,* p. 13, parle d'une charte de « 2nd Edward VI (1549), confirmed by Philip and Mary, as well as by Elizabeth. James I, in the 4th year of his reign (1607), granted the borough greater indulgences and gave it a new constitution. This was confirmed by Charles I, and entrusts the government of the town to two bailiffs, ten capital and twenty-four inferior burgesses. By these, not receiving alms, two members are returned to the Imperial Parliament. »

2. Cf. Davy Mss. (*ibid.*) : « The officers composing the council, which is the governing body of the borough, are the bailiffs and capital burgesses. The bailiffs are annually elected from the capital burgesses by the bailiffs in office, the capital burgesses and the twenty-four inferior burgesses, and they are removable by a majority of the council... The capital burgesses are elected for life by the common council from the twenty-four inferior burgesses... As an electoral body, they choose the capital burgesses, the inferior burgesses, the recorder and town-clerk, and jointly with the inferior burgesses they choose the bailiffs and chamberlain (trésorier). They also create freemen without restriction. » En 1833, sur dix « capital burgesses », il y avait le marquis de Hertford, deux membres de sa famille, son obligé J. W. Croker, et quatre subordonnés du marquis.

3. Du moins au temps de Crabbe. Ford (*op. cit.*, p. 13) nous dit qu' « Aldborough did not send representatives until the 13th of Elizabeth (*i. e.* 1571) », et naturellement pas après 1832.

toyens, forgerons ou savetiers, ne renoncent pas sans peine à cette liberté charmante, à leurs gourdins et à leurs cocardes, pour nous laisser enfin passer sans horions et sans insultes(1). » Au dix-huitième siècle, en effet, les élections sont de vraies saturnales pour la populace, massée autour de l'estrade où les candidats se présentent à elle, où l'on vient, pendant plusieurs jours, donner son suffrage à haute voix et recevoir les acclamations des uns, les exécrations des autres. Les plus grands personnages daignent en ces occasions coudoyer le peuple, le festoyer, l'abreuver, le payer pour obtenir ses faveurs(2). Chaque vote a son prix, et les fonds secrets tombent en pluie d'or sur le moindre des électeurs : « Les uns se déclarent tout de suite, parce qu'ils escomptent la générosité du début ; d'autres se réservent et se disent qu'en approchant du poteau les concurrents donneront de l'éperon et dépenseront sans compter; certains ont de pieux scrupules et voudraient que le Seigneur leur indiquât où placer « leur petit mot » avec le plus d'avantage(3). » Le résultat proclamé, chacun touche son salaire(4) et le tumulte s'apaise. Mais les rancunes subsistent, malgré les efforts du parti victorieux, malgré la cordialité de « notre maire », l'excellent « Daniel » qui, aspirant au calme comme toutes les puissances établies,

1. *Borough*, V, 1-8.

2. Sur ce curieux aspect de la vie sociale, cf. Hogarth, *the Election* (en quatre tableaux, au Soane Museum), — Grego, *A History of Parliamentary Elections and Electioneering in the old days*, London, 1886, — Sydney, *Eighteenth Century*, vol. II, p. 157 ss., sans omettre les fameuses lettres de Cowper du 29 mars et du 26 avril 1784, sur l'élection de Grenville à Olney.

3. *Borough*, V, 91-100.

4. Cf. un passage de la Biographie de Wilberforce cité par Sydney, II, 175 : « The letter of the law was not broken, because the money was not paid until the last day on which election petitions could be presented. »

prêche l'oubli des injures et la réconciliation des frères ennemis. « A quoi sert tant de colère ? » remarque-t-il avec force bon sens. Et l'optimisme sied à cet homme heureux : « Petit et gros, il drape sa robuste personne dans un bel habit brun, garni d'un galon de deux pouces, et prend ainsi place au fauteuil. » Il rayonne de fierté en pensant au chemin qu'il a parcouru depuis son jeune temps. Car il a commencé par être simple pêcheur, jetant ses filets dans la baie de notre port ; il vivait du produit de la raie, du hareng et des soles, « sans songer un instant aux petits profits d'un édile[1] ». Un labeur acharné lui permit à la longue d'économiser « plus de douze livres sterling » qu'il cacha soigneusement dans une malle, ne sachant qu'en faire. Comme la crainte des voleurs l'empêchait de dormir, il consulta un ami : « Eh bien, placez votre argent », lui conseilla celui-ci. — « Quoi ! abandonner mon trésor : sans lui je ne pourrais plus vivre », reprit naïvement Daniel qui n'avait jamais entendu parler de capital ni d'intérêt. Une à une, cependant, ses objections tombèrent, et ses yeux étincelèrent lorsqu'il comprit enfin que l'argent, lui aussi, peut se reproduire, et que, pour cent livres prêtées, cinq lui seraient payées en sus de la somme à rendre. « S'il en est ainsi, je commence à vivre », s'écria-t-il. La fortune aidant, il fut admis au nombre des « bourgeois », distança bientôt ses collègues, et, d'honneur en honneur, atteignit le fauteuil où maintenant il se prélasse en qualité de maire[2]. Il a les traits reposés du parvenu satisfait.

La gestion des intérêts municipaux soulève parfois des questions délicates : « Un indigent se présente et nous ré-

1. « Corporation-doles », *i. e.*, les revenus et subsides divers que se partageaient les membres de la municipalité. (Cf. la note de Crabbe, *Œuvres*, p. 195-6, n. 1.)

2. *Borough*, V, 133-180.

clame à tort, croyons-nous, le manger et le boire ; un enfant vient de naître et l'on doute fort que la mère ait résidé parmi nous pendant un an (1) ; une route doit être réparée et nos « anciens » pensent qu'elle pourrait bien se trouver hors de notre territoire. » Se laissera-t-on imposer de telles charges sans mot dire ? « Sacrifierons-nous notre cause à celle d'une paroisse voisine ? Perdrons-nous sans un jugement ce procès qui se déciderait sûrement en notre faveur (2) ? » Non, il faut résister avec courage, puisqu'on a de l'argent et que les lois existent. Il faut plaider et recourir aux services du meilleur avoué de la ville. Il se nomme Swallow. Fils d'un huissier sans clientèle, il est sorti de la médiocrité où végétait son père, et, sur les ruines de ses victimes, s'est édifié un superbe hôtel. « Voyez ces portes majestueuses et ce vestibule aux multiples échos : il donne sur des appartements luxueux où la vaisselle plate scintille sur les buffets et où de jeunes et élégants laquais en livrée vous escortent (3). » C'est là que l'avoué, préparant ses appâts, reçoit ses dupes. Un bon dîner sert de prélude aux affaires sérieuses, car, « avant d'affamer son hôte, Swallow commence par le faire manger ». Il tient table ouverte : à toute heure du jour, les flacons et le gibier vous attendent. Un excellent cuisinier est son meilleur auxiliaire : l'humeur gaie, prêts aux épanchements nécessaires, les convives passeront volontiers dans le cabinet de travail. « Quoique petite, cette pièce soutient tout l'édifice. » On dirait qu'une « araignée aux aguets y a tissé sa toile et qu'elle épie de toutes parts les imprudences des mouches bien nourries. Hésitante

---

1. D'après le « Settlement Act » de 1662, il fallait résider pendant quarante jours dans une paroisse pour avoir droit à l'assistance. De là le délai d'une année en ce qui concerne les « bâtards ».

2. *Borough,* VI, 93-105.

3. *Borough,* VI, 61-6.

d'abord, elle écoute leur lointain murmure; elle les entend s'approcher en voltigeant, en bourdonnant, puis s'aventurer, aveugles et tremblantes, sur la glu qui s'attache au dernier fil de la trame : alors, les sentant prises au piège, de quelle étreinte avide ne les enserre-t-elle pas (1) ! » D'une rapacité égale, Swallow suce les plaideurs après les avoir joués. « Eh bien, s'il en est ainsi, dira-t-il à l'un d'eux, cette maison vous appartient. Est-ce l'argent qui vous manque pour obtenir justice? Quittez donc cet air triste, mon ami; si vous dites vrai, vous trouverez ici un allié inattendu ! » A la loterie de la chicane, l'avoué gagne à tous les coups : si la cause est bonne, la maison lui revient pour couvrir ses avances ; s'il perd le procès, il a du moins prouvé son obligeance et sa bonté. Mais ses clients préférés sont les jeunes héritiers de parents qui s'obstinent à vivre et à leur refuser le prix de leurs plaisirs. Swallow se fait le confident de leurs impatiences et leur banquier : « Voici notre ami Rupert, dit-il en le montrant familièrement à ses convives : nous mettrons bientôt un terme à ses ennuis. Avouons-le sans flatterie : on a rarement vu des membres mieux façonnés et un plus joli garçon. Ses sens sont aiguisés ; ses passions sont celles que donne la nature : elle ne connaît pas l'excès... Faudra-t-il que son radoteur de père prive notre héros de ses biens seigneuriaux ?... Non, le remède est simple : il n'a qu'à le désirer, à me donner son consentement, et je lui remplis sa bourse (2) ! » A la mort des parents, les domaines du fils seront la propriété de Swallow, avoué retors et dur sous un masque hypocrite d'affabilité et même de piété.

Passons sur les médecins, tous charlatans, paraît-il, en cet infortuné pays, sur les marchands aussi qui, semblables au

1. *Borough,* VI, 71-8.
2. *Borough,* VI, 242-53, 284-9, 310-1.

poète, ont moins d'initiative que de prudence, et reculent devant les spéculations hardies. Insistons plutôt sur les écoles dont Crabbe décrit avec bonheur les catégories diverses. Abandonné à ses maigres ressources, l'enseignement primaire, que représente le « pauvre Reuben Dixon », s'est réfugié dans une « étable au fond d'une étroite impasse derrière la rue de Northgate (1) ». Là se rassemble une foule de gamins en haillons, fils de balayeurs et de charbonniers, élèves tapageurs si jamais il en fut, et, moyennant une rétribution des plus modiques, Reuben tâche de leur imposer un semblant de discipline et de leur inculquer les rudiments de la science. Trônant au milieu de ce « fretin » moqueur, il « refrène tant bien que mal leur insolence », et, lorsque, malgré tous ses efforts, le tumulte éclate, il ne s'en inquiète guère. « Ni le bruit, ni la saleté, la puanteur, les espièglerie ou les bavardages ne peuvent troubler son flegme : impassible, il continue de tailler sa plume et d'inspecter les ardoises (2). » C'est le professeur résigné. « Léonard (3) », au contraire, humble maître de pension au seuil de l'enseignement secondaire, « a pris en dégoût sa position, mais n'ose pas la quitter ». Doué d'un esprit vaste et « ambitieux qui volontiers erre d'un pôle à l'autre en contemplant les merveilles de la voûte des cieux », capable de « raisonner et de penser fortement, de lire avec délices Dryden, Milton et Pope », il se sent humilié lorsqu'un benêt, son ardoise à la main, vient lui montrer une « addition mal faite qu'il faut corriger ». Il éprouve l'amertume des modestes auxiliaires du savoir, condamnés à « tourner la roue » et à entrevoir,

1. Comme il n'y eut jamais de « gate » à Aldborough, cette rue est imaginaire, mais la précision de Crabbe en apparaît d'autant mieux. Il lui faut des détails minutieux, notés ou inventés.

2. *Borough,* XXIV, 95-108.

3. *Borough,* XXIV, 109-135 et 228-47 : nous joignons les deux passages en un seul portrait.

sans pouvoir l'explorer, la région prestigieuse, féconde en découvertes. « Jour par jour, il accomplit sa besogne, sa tâche invariable et jamais terminée. Les enfants progressent dans leur travail : lui ne connaît d'autre variété dans ses occupations qu'un changement d'élèves. » Et tant de monotonie, tant d'aspirations contrariées engendrent le découragement et la rancœur. Léonard est déjà le professeur aigri. Ne croyons pas d'ailleurs qu'une félicité durable attende hors du « borough » les jeunes gens assez heureux pour réussir dans les universités. « Il y a des luttes et des rivalités sérieuses dans la vie d'un étudiant, et la contention d'esprit, l'anxiété, la persévérance ne suffisent pas toujours à assurer le succès... Il se peut qu'après des journées, des mois, des années d'efforts, un compétiteur vous enlève l'objet de vos désirs. » Supposons même que le « fellow », renonçant au mariage et à une cure de campagne, s'établisse à demeure dans le « college » auquel il est agrégé. Il y jouira du silence des « cloîtres » et des parcs plusieurs fois séculaires. Il y sera craint de ses élèves, salué par les fournisseurs, pourvu d'un appartement conforme à ses goûts, et, tous les jours, on lui présentera « un repas succulent, que, loin d'avoir à payer, il sera payé pour manger ». Et cependant, sa vie restera glaciale comme celle d'un reclus. Ses honneurs, « différents de ceux du prophète », se borneront à son pays, Oxford ou Cambridge, et, même en ces endroits, « ses dignités seront chose si familière qu'il risquera de passer inaperçu, comme un monarque dans une foule de rois (1) ». Surtout la solitude lui semblera pesante, lorsque, après dîner, il quittera la « salle commune » et s'enfermera dans sa chambre pour la nuit. Il enviera presque le sort de son domestique, qui, son service terminé,

1. Cette allusion évidente à l'entrevue d'Erfurt montre que le passage (*Borough*, XXIV, 391) ne fut pas écrit avant la fin de septembre 1808.

siffle allégrement le portier du « college », se fait ouvrir la grille et reprend enfin sa liberté (1). Sans la douceur des affections intimes, les livres eux-mêmes perdent bientôt leur charme.

Avec la perspicacité d'un esprit soupçonneux, Crabbe emploie la satire à démasquer et à nous signaler les déceptions qui, de toutes parts, nous guettent dans la vie. Il est le poète de la désillusion, lui qui, dès l'enfance (2), avait obscurément senti combien la réalité dément nos rêves. Que de fois il nous l'a répété depuis ! Vous croyez, nous a-t-il dit dans le *Village* et le *Registre de Paroisse,* à la félicité patriarcale de l'âge d'or ? Détrompez-vous : nos vrais paysans sont misérables, souvent vicieux, et le bonheur, à la campagne comme à la ville, n'appartient qu'aux prudents et aux riches. Vous croyez peut-être, nous dit-il dans le *Borough,* qu'un « squire » sert de protecteur éclairé à ses subordonnés, et un prêtre de conseiller sincère à ses ouailles ? Désabusez-vous : le premier, bouffi d'orgueil, est la dupe d'un gamin rusé, et le second, sorte d' « eunuque » ou de « lis mâle », est une vieille dévote sans jupons. L'espérance est une fleur trompeuse sous laquelle se cache le désenchantement. Vous pensez aller à une partie de plaisir, et vous en revenez après avoir frôlé la mort. Rappelez-vous ces amis qui, partis en bande joyeuse, se firent mener en barque jusqu'à cet îlot de sable que les eaux découvrent à marée basse et submergent à leur retour. Enserrés par les vagues, ils espéraient y contempler de près l'immensité des flots, se promener, courir, jouer, chanter, danser d'un pied léger sur la grève resplendissante, semée de petits coquillages secs, où l'on vient s'asseoir en été. Déjà « les urnes bouillaient, les tasses circulaient ; pas le moindre souci ne

1. *Borough,* XXIV, 347-401.

2. Cf. *supra,* p. 32-3.

se lisait sur les visages. Les mouettes étonnées battaient l'air de leurs ailes et les lames déferlaient doucement sur ce brillant rivage ». Les cœurs s'épanouissaient. Mais voici que soudain retentit un cri de terreur ! C'est une « dame prudente qui, parcourant le sable et tenant ses deux jolis enfants par la main, a pensé au retour et a vu, derrière elle, la barque, détachée de ses amarres, flottant au loin sur la mer » ! Quelle affreuse prison sera dans un instant cette île, lorsque le flux va remonter ! Les bateliers, le patron et son aide, ont bu et se sont endormis, inconscients du danger... « Réveillez-vous, leur crie-t-on ; alarmons le rivage par nos clameurs, ou jamais nous ne le reverrons ! » Hélas ! de si loin le son n'arrive pas à la côte ; un brouillard sur la plage les cache à tous les yeux... En vain tendent-ils l'oreille vers une réponse : aucune ne vient ; seul le vent s'élève et passe en soufflant tristement. Pied à pied, ils voient les vagues gagner sur eux, les lames retomber avec un bruit atroce, et leur île s'enfoncer en se rétrécissant. Debout sur cette terre, ils se croient près de sombrer. Et le soleil se couche : ils fouillent l'horizon, sans rien apercevoir que la mer grossissante, sous les ténèbres toujours plus épaisses, plus humides et plus froides. L'espérance abandonne les plus optimistes. Des enfants, que l'amour soulève au-dessus des flots, ne sentent pas les eaux qui montent aux genoux de leur mère : ils pleurent, et le vent répète leurs sanglots, que les lames glacées prolongent en se brisant... Écoutez cependant : c'est le clapotis de rames qui se rapprochent. Enfin, ils ont été vus : des marins, observant de leur navire une barque en dérive, ont tout deviné et viennent au secours des naufragés : « Hâtez-vous, s'écrie-t-on, hâtez-vous ; nous mourons d'impatience ! » Et maintenant la quille effleure le sable que la mer recouvre : tous tendent les mains vers le plat-bord ; tremblants de plaisir, ils s'embarquent en désordre, ils embrassent les agrès de l'arche libératrice. « Même

les plus insouciants, descendant au rivage, se souviennent du péril et rendent grâces à Dieu(1). » D'où vient l'effet puissant de cette scène pathétique ? N'est-ce pas de l'insistance tenace avec laquelle Crabbe décrit les progrès de l'élément destructeur et les longues angoisses de ses personnages, succédant à quelques instants de gaieté ? Ne dirait-on pas qu'il a voulu les punir d'avoir osé espérer une journée de bonheur ?

Cette poésie de la désillusion tient tout entière dans l'une des plus belles pages qu'elle ait inspirées à Crabbe : celle qu'il consacre au rêve « du condamné à mort ». Un jour de l'année 1780 ou 1781, lorsque, en proie à la misère, il errait par les rues de Londres à la recherche d'un protecteur ou d'un libraire, une similitude de nom lui avait fait craindre que le frère d'un « ami intime » n'eût été accusé de vol et incarcéré à Newgate(2). Admis dans les cellules des prisonniers, il s'était trouvé en face d'un inconnu à l'air hagard, aux yeux vitreux, et le souvenir de cette agonie le hantait encore trente ans plus tard. Le malheureux, « enchaîné par le corps et par l'âme, tournait dans son étroite enceinte, en quête d'un allégement qui le fuyait : nulle consolation n'arrivait à son cœur. Ses sens étaient paralysés ; depuis l'affreux arrêt, toutes choses semblaient changées. Il regardait sans voir, écoutait sans entendre. Lorsqu'il me vit entrer, je crus lire dans ses yeux de la honte, peut-être du ressen-

---

1. *Borough,* IX, 204-96. Comme il n'existe dans la « baie » d'Aldborough aucun « îlot », j'incline à croire qu'il s'agit ici de l'île d'Havergate et de l'excursion racontée dans le poème sur l'*Enfance*. L'incident tragique serait alors dû à l'imagination de Crabbe. Une scène de ce genre a été racontée par Scott (*the Antiquary,* ch. VII) avec des différences très considérables qui rappellent un passage d'une lettre de Cowper (17 juillet 1779).

2. B., p. 55. « I know », ajoute le Biographe, « that my father was himself much affected when he drew that picture. »

timent : je me trompais sur son air, ces passions sont trop faibles pour coexister avec le désespoir, avec la terreur fixe qui, à toutes les heures de la veille, sans trêve pesait sur lui... Oui, je le revois encore, toutes ses pensées tendues vers le jour fatal... tout le reste oublié ! Voilà ce qui rendait ses traits cadavériques, ce qui faisait de sa voix et de ses rares paroles une sorte de gémissement ; voilà pourquoi, ses aliments insipides à peine touchés, il recomptait ses repas, diminués d'un, maintenant ». Ici s'arrête la part de l'observation : Crabbe n'en avait pas vu davantage. Mais il a recours à son imagination, ou plutôt à son intuition psychologique, et, le prisonnier s'endormant devant lui, il devine les rêves du coupable : « C'est sa condamnation d'abord et sa mise aux fers : il revoit le juge et le jury, il tremble et s'écrie : « Je suis innocent ! » C'est, aussitôt après, son dernier réveil et la marche au supplice, la foule qui l'accompagne, le précède et le suit sur le chemin de Tyburn(1), les cris féroces des uns, la pitié des autres, la réprobation de tous : car il a tué lâchement un de ses semblables ; c'est la vision de la potence, la sensation même de la soif qui l'étouffera en cet instant(2) », le dernier adieu du chapelain, en qui il croit reconnaître l'ami de ses meilleures an-

1. Cf. *supra,* p. 128-9. Il est curieux de noter combien Crabbe reste fidèle à ses souvenirs de 1780-1. La « marche à Tyburn » avait en effet été supprimée dès 1783 (cf. ce passage de la *Croker's Correspondence* cité par Sydney, *Eighteenth Century,* vol. II, p. 297 : « It (the drop, remplaçant la charrette) was not adopted as the general mode of execution till 1783, when ten felons were executed on November 9 in that year, for the first time in front of Newgate, on a new drop or scaffold hung in black. »

2. He seems the place for that sad act to see,
And dreams the very thirst which then will be.

Victor Hugo, dans le *Dernier Jour d'un condamné,* n'a rien de plus fort que ce vers. Remarquons aussi que les deux auteurs se rencontrent dans l'évocation des souvenirs de jeunesse de leurs héros (V. Hugo, *op. cit.,* par. XXXIII).

nées, le guide de son enfance. Par une association immédiate, le tableau de sa jeunesse s'offre à sa pensée : il est dans son « village natal », dans la maison paternelle, dans la chambre où il s'habillait autrefois, où il « s'agenouillait pour prier ». Il revit ses joies innocentes, savoure « le regard timide de sa bien-aimée lorsqu'il s'enhardit à lui prendre la main et à lui dire son espérance ». Avec elle, il s'égare sur la lande ; et les plus heureux moments de l'existence lui reviennent, avec l' « éclat adouci » et le charme du souvenir. Voici le sentier vert et la prairie où tous deux ils s'attardent, la bruyère violette qu'ils foulent sous leurs pieds, la fleur qu'ils cueillent dans un bourdonnement d'abeilles, la barrière de genêts qu'ils franchissent d'un pas alerte, et l'agneau qui broute près d'un lit de linotte. Un ruisseau se présente : ils le passent sur un pont rustique, et d'un regard embrassent la baie : « L'Océan semble sourire sous un soleil ardent ; les vagues affaiblies retombent et s'avancent languissamment ; les navires au large, les barques près de la côte se bercent doucement sur la mer assoupie ; les eaux étincelantes roulent sur les galets, et la jeune fille timide, s'effrayant presque de son audace, plonge son pied menu dans le flot qu'elle retarde ; elle cherche les algues violacées qui flottent en s'allongeant ou se posent en taches colorées sur le sable du rivage. Mais soudain, ô horreur ! devant elle une vague s'élève en mugissant : « Sauve-« moi, crie-t-elle, Edward, sauve-moi ! » Hélas ! « c'était le guet qui, chemin faisant, ramenait, par son appel, la vérité, l'épouvante et le jour[1]. » Peut-être trouvera-t-on que, pour un rêve, ces détails sont trop nombreux et trop précis, et que le poète, oubliant la vraisemblance, se substitue au condamné. Mais on ne saurait contester la science avec laquelle Crabbe fait évoluer les souvenirs fébriles de son dor-

1. *Borough,* XXIII, 226-332.

meur, associant et dissociant les images avec la maîtrise d'un psychologue consommé. Et que de force il y a dans le poignant contraste de tant de bonheur et de tant de misère, dans l'idée grandiose, et si vraie, de la vague surgissant tout à coup pour engloutir le passé du malheureux (1) ! Quelle désillusion fut jamais plus cruelle, et quelle poésie plus suggestive ? Car, nous aussi, chaque jour nous éveille à cette réalité qui nous mène à la mort.

IV

Descriptif, satirique, pessimiste : ces termes nous donnent les éléments du réalisme de Crabbe. Mais il ne suffit pas de les avoir dégagés par l'analyse, il faut encore les recombiner par la synthèse, car c'est leur union qui fait l'originalité véritable du poète. On a peut-être déjà remarqué que certains portraits, — ceux du pasteur, du maire et de l'avoué, — contiennent, à côté de la satire proprement dite et de l'intention moralisante, une part considérable de description, et qu'ainsi ces personnages sont non seulement peints comme types et dans leur être actuel, mais, de plus, étudiés dans leur évolution. Il s'ensuit que ces « caractères » se changent en « vies », en monographies satiriques. Or, parmi les humbles héros que le « port de mer » offre à l'observation de Crabbe, quels seront ses préférés ? Évidemment les plus malheureux, puisque, dans son humeur som-

1. M. Ainger (*Life of Crabbe*, p. 112) voyait ici « a certain melodramatic climax » laborieusement préparé. N'est-ce pas plutôt un trait de génie, montrant, en une image singulièrement naturelle et bien amenée, l'inévitable réaction de la terreur assoupie, mais toujours présente, sur l'éphémère vision de la félicité passée ? Psychologiquement, rien n'est plus probable que l'intime fusion de ces deux courants dans le semi-conscient du rêve.

bre, il aime à retracer le déclin graduel et la mort de toute espérance, les plus vicieux aussi, puisque leur fin lamentable sera pour nous un exemple et une leçon. La corruption progressive, l'anatomie des âmes dégénérées, la psychologie des déclassés : voilà le sujet favori de Crabbe et la caractéristique de son réalisme.

Au nombre des gravures consacrées par Hogarth à l'édification de ses contemporains, il en est une qui représente la dernière « étape de la cruauté [1] ». Sur la table d'opérations du grand laboratoire des chirurgiens de Londres, s'étend, rigide et nu, le cadavre d'un supplicié, la corde au cou, les traits encore convulsés d'horreur. Le bourreau, ayant achevé son office, a remis les restes de « Tom Nero » [2] au scalpel des savants. Ce monstre, originaire de Saint Giles [3], a dû mourir au milieu des exécrations de la foule, car, après une série de tortures infligées à des bêtes, il a mis le comble à ses forfaits en massacrant sans pitié une pauvre servante, enceinte de ses œuvres et complice de ses vols. A leur tour, ses membres sont impitoyablement taillades : un aide lui vide les orbites, un autre lui scarifie les pieds, un troisième, l'œil avide et le couteau brandi, a tiré, par la large déchirure du ventre, les intestins qui se déroulent à terre et le cœur qu'un chien famélique vient de saisir entre ses crocs. Et le président de la corporation des chirurgiens, impassible et raide dans son fauteuil et sous son bonnet carré, montre à l'assistance, du bout de sa canne doctorale, les organes qu'il fait disséquer. En ce moment il indique l'endroit où se trouvait le cœur.

Eh bien, c'est ainsi que procède Crabbe, chirurgien des âmes après l'avoir été des corps. Il prend un coupable, par-

1. *The Four Stages of Cruelty,* plate IV.

2. *i. e.* Thomas Néron.

3. Cf. *supra,* p. 128.

fois un assassin, l'ouvre, lui arrache le cœur, et, d'un coup de scalpel, met à nu la tare, le vice caché qui ruina cette existence ou la poussa au crime. Le mal une fois connu, nous pouvons mieux le guérir, si nous en sommes atteints. Les œuvres de ce poète sont un cours de médecine morale. De même que Hogarth voulait répandre à vil prix ses « étapes de la cruauté » parmi la populace de Londres et la corriger par la peur, de même Crabbe, en nous montrant les ravages secrets que le vice cause en nous et les conséquences fatales qu'il entraîne, cherche à nous rendre plus circonspects et meilleurs.

Choisissons un ou deux exemples. Étudions les suites funestes de l'orgueil dans l'un des personnages que le *Port de Mer* nous offre, celui de « Jachin », le clerc de paroisse. Grand et maigre, on l'eût pris pour la gravité faite homme, lorsque, à son pupitre, il entonnait les psaumes ou les répons, et lorsque, au sortir de l'église, il écoutait d'un air solennel, qui ressemblait à un blâme, les innocentes plaisanteries du pasteur, son maître. On le savait « honnête, sobre, chaste et pieux », et cette renommée enviable lui valait la confiance de tous, même de ses jeunes voisines, sûres de la pureté de ses intentions. En vérité, Jachin, bien qu'anglican, était par l'esprit un descendant des puritains. Partout il croyait découvrir les menées du diable. Il soutenait que « Satan, depuis la création, entre en lutte avec chacun de nous à propos de chacune de nos actions, que jamais aucun méfait ne s'est commis sur terre sans qu'il y ait eu sa part, sans que, pionnier infatigable, il ait été là pour aplanir le chemin du vice, pour tenter, cajoler et amollir sa victime ». « Oui, s'écriait-il, j'ai dû moi-même subir ses assauts, mais le malin y a perdu son temps. Je passe près du cabaret où pend l'enseigne alléchante, et, la lui montrant, je lui dis : « Satan, cela t'appartient ! » Je passe près des belles qui se pavanent dans les rues, et ma gravité s'augmente à leur ren-

contre. Bien plus, je ne crains pas de leur reprocher leurs sourires, leur démarche lascive et leur captieux manège ; je suis comme l'honnête John Bunyan : lorsque je vois ces formes, je m'indigne des maux qu'elles causent, et, telle est ma haine du vice, que volontiers j'abîmerais, je pincerais ces beautés qui provoquent en nous des idées sensuelles et impures. » Voilà un apôtre de la vertu très intolérant et très gênant ! Non seulement il fait la morale aux trop aimables filles de l'endroit, mais encore il prétend convertir ses amis ! Il va leur répétant : « Fuyez les auberges et les tavernes ; résistez à votre soif : vous ne sauriez l'éteindre... Oubliez le sexe : si vous rencontrez quelque beauté, détournez vos regards et traversez la rue. Moi-même, en dépit de toute ma vigilance, je fus pris un instant au piège insidieux ; il me fallut frapper à grands coups ma poitrine haletante pour réprimer l'audace de l'ennemi. » Précieux aveu, se dirent ses compagnons, qu'irritait tant d'arrogance et de zèle ; si Jachin, lui aussi, est sensible, on peut le tenter : quel bonheur s'il succombe ! Et l'on essaya : les uns lui soumirent leurs doutes en matière de foi, et l'invitèrent au cabaret pour parler controverse ; Jachin leva toutes les difficultés et laissa son verre presque plein ; les autres lui envoyèrent une pécheresse habile et jolie, désireuse, affirmait-elle, de le consulter sur des scrupules de conscience : « il l'écouta sans aucune émotion, lui répondit tout crûment qu'elle n'avait pas la grâce, lui conseilla de chasser toutes ces fantaisies et ces faux sentiments et surtout de se mettre une mousseline plus épaisse sur la poitrine. » Il restait donc inébranlable.

Il ne savait pas que son véritable ennemi se trouvait, non pas au dehors, mais au dedans de lui-même, et qu'un jour son orgueil, unique soutien de sa vertu, se retournerait contre lui et le mènerait à sa ruine. Non content en effet de sa réputation d'honnêteté, il eût voulu briller comme les plus riches ; l'envie le rongeait toutes les fois que le vulgaire

saluait avec respect quelque bourgeois fort peu estimable et semblait le mépriser, lui Jachin, pour son « pourpoint » râpé et ses souliers usés. Le spirituel aima toujours à s'allier au temporel, et qui jouit du prestige moral souhaite en retirer quelque profit matériel. Aussi Jachin souffrait-il de voir son mérite méconnu : on ne l'écoutait pas volontiers, et nul ne lui faisait sa révérence sauf les pauvres bambins de l'école de charité. Il souffrait d'autant plus que sa misère allait croissant : « Mauvaise était l'année et maigre le casuel ; baptêmes et mariages devenaient rares : tous les couples étaient indigents. La soif du gain, jointe à la crainte du dénuement, soulevant un douloureux tumulte dans cette âme blessée », la prépara à la tentation. Une fois tous les mois, le clerc, ayant disposé sur la table de la communion le pain et le vin consacrés, passait entre les hautes stalles (1) et le long des bancs de l'église pour quêter pendant que le pasteur lisait l'office. Invisibles derrière les cloisons où s'adossaient leurs sièges, les fidèles plaçaient leur obole sur un plateau que leur présentait Jachin, et leurs offrandes particulières se confondaient dans le total des aumônes. Un jour que le pauvre clerc faisait sa tournée et recueillait de belles espèces sonnantes, il se dit — ce fut d'abord une simple pensée : — « Ces gens ont de l'argent et le donnent aux pauvres. » La conséquence lui apparut aussitôt : « Peuvent-ils donner, songea-t-il, à plus pauvre que moi ? S'ils connaissaient mon mérite et mes besoins, quelles ne seraient pas leurs largesses ! Ma misère, pour rester ignorée, n'en est pas moins à plaindre ; elle me donne des droits irrésistibles, mais cachés. Moi, je la connais, hélas ! et je sais aussi ma valeur : donc, je ne prendrais jamais que ce qui me revient. » Et les pensées séductrices affluaient maintenant en foule :

---

1. « Tall spacious seats » ou « pews » que George Eliot décrit au début d'*Amos Barton*.

« La chose faite, qui s'en apercevrait ? Les pauvres ? Mais la bagatelle qu'on leur donne ne leur procure pas le confortable et ne leur enlève pas un souci ! Alors, rien ne m'arrêterait plus, si je pouvais éviter le danger. » Il craignait en effet que le temps lui manquât pour serrer les pièces dans son porte-monnaie, et qu'en glissant dans sa poche elles fissent du bruit. « Mais, si elles tombaient sur de la sciure (1), reprit Jachin après un instant de réflexion, il n'y aurait pas le moindre péril, pas la moindre injustice non plus, car je suis le premier pauvre et je recevrais cet argent sans aucun abus de confiance ; les vieillards et les veuves auraient peut-être quelques liards en moins, mais un si grand avantage ne va pas sans des inconvénients, et puis je serai bon pour eux : je visiterai les malades deux fois au lieu d'une seule et je leur prodiguerai mes conseils. » Sa résolution prise, il la mit à exécution le mois suivant. A la fin de l'office ordinaire, on referma les portes et l'on entama le « rite solennel » de la communion : alors on aurait pu voir le clerc s'avancer d'un pas tremblant entre les cloisons élevées, tendre le plateau vers les offrandes, écouter, avec une joie mêlée de terreur, le tintement du métal précieux, se dissimuler, au détour de la nef, derrière l'un des piliers, saisir rapidement l'une des pièces, la tenir, un instant indécis, dans sa main refermée, puis la glisser au fond de sa poche. On aurait pu le voir, quelques instants après, prendre en tremblant un louis d'or, s'arrêter un moment, et le laisser tomber avec un bruit qui le fit tressaillir de stupeur, car, dans son effroi, cet homme affolé, hors de lui, avait oublié la sciure ! Mais l'assistance resta silencieuse : toute à ses hautes préoccupations, elle ne pensait pas à l'argent, et Jachin, redoublant de prudence, réussit à « se procurer la

1. L'anglais dit : « bran », du « son », traduction bien embarrassante ici.

somme convoitée et une pièce en plus. A force de pratique, il se perfectionna ». Certes, sa conscience le tourmenta longtemps. Lorsque, après tous les autres fidèles, il s'approchait du sacrement, une secousse électrique l'ébranlait, et souvent il devait se répéter ses « raisons » avant de pouvoir s'agenouiller en paix à son banc. « Mais l'habitude finit par l'endurcir : une année ne s'était pas écoulée que ses scrupules et ses craintes l'avaient quitté. Calme et plein de sang-froid, tranquille, exempt de toute gêne, il remplissait correctement ses fonctions jusqu'au bout, puis s'en retournait gravement chez lui, sans soupirer ni gémir, et serrait son trésor. »

Il y eut des plaintes, présage de l'inévitable châtiment. La source de la charité semblait se tarir dans la paroisse ; des veuves étaient venues demander « si on les favorisait à l'égal des autres », et toutes « constataient avec regret une diminution dans leurs parts ». Les riches donnaient autant que jamais ; les pauvres recevaient beaucoup moins : quelque voleur mettait donc le reste dans sa poche. Le surveillant de l'assistance publique se trouvait être cette année-là un gros homme autoritaire, bruyant et passionné. Il résolut d'éclaircir le mystère. Le premier dimanche du mois, il vint communier, selon sa coutume. Intentionnellement, il déposa, sur le plateau des offrandes, trois shillings portant une marque connue de lui seul. La collecte terminée, deux de ses pièces avaient disparu, et ses yeux fureteurs surprenaient sur les vêtements de Jachin une traînée de sciure. Plus de doute possible : le coupable, c'était le clerc ! On lui mit la main au collet, on l'obligea à vider ses poches, à confesser son vol devant tout le monde. Il s'effondra sous sa honte : relevé sans connaissance, il ne revint à lui que pour implorer de ses accusateurs l'autorisation de partir. Tous la lui accordèrent, tous jugèrent le châtiment suffisant, car « la mort elle-même, pensa-t-on, n'a pas de terreurs égales

à celles que sa conscience va infliger à cet homme, s'il peut vivre ». Il vécut, mais d'une existence languissante et honnie : « Il vit un autre régner à sa place ; il subit les dédains de son maître, pourtant si doux ; il s'aperçut que tous le fuyaient, que certains l'insultaient, et que la charité publique le nourrissait à regret. » Il devint l'une de ces pauvres créatures blessées qui s'isolent pour mourir : « Dans la torpeur de son désespoir, il recherchait les endroits les plus solitaires, les plus dérobés aux regards pour y poser sa forme amaigrie, ou bien il affrontait le tumulte de la mer et des vents et leur criait les révoltes de son âme brisée (1). Quand les sables se découvraient, dans le silence des jours d'été, il s'étendait sur une épave et usait ainsi sa vie. Là où la rivière s'unit à l'Océan, au bord de la rive boueuse où pousse le sureau, le long des fossés marécageux qui arrêtent le promeneur, souvent on le rencontrait. Devenu incapable de s'éloigner de la ville, il allait, triste et solitaire, s'asseoir dans quelque impasse, puis se traînait, d'un pas fléchissant, jusqu'à l'avenue de l'église et s'accoudait au mur. Épuisé par la maladie, il en vint à se coucher sur le pas de sa porte, d'où il lui fallait entendre les réflexions des pauvres. On le voyait si pâle, si affaibli, que la foule apitoyée proclamait la sincérité de son repentir. » La mort, enfin, lui fut une délivrance : réfugié dans un grenier désert, il entendit encore le pasteur s'informer de son état, et, la face tournée vers la muraille, il expira sans un cri (2).

S'inspirant des souvenirs de l' « année terrible (3) » où il avait pu craindre la déchéance pour lui-même, Crabbe se

---

1. Or to the restless sea and roaring wind
Gave the strong yearnings of a ruin'd mind,

deux vers admirables — et vécus, en 1779.

2. *Borough*, XIX, en entier.

3. Cf. *supra*, p. 88 et 99-101.

plaît à mettre ses personnages avilis en présence de cette nature redoutable ou sordide qui s'harmonise si bien avec leur humeur sombre et la rend plus intense (1). Voyez ce pêcheur, connu sous le nom de « Pierre Grimes » et abhorré de tous à cause de ses cruautés : il laisse aller sa barque au fil de l'eau, soit que l'Alde l'emporte vers son embouchure ou la ramène vers le quai de Slaughden. « Le regard fixé sans but sur le flot qui s'écoule », il semble se courber sous le poids de la solitude et de la haine. Personne ne voulant plus le servir, il travaille sans aide ; « jour par jour, il attend le retour régulier du flux ou du reflux ; il voit aux mêmes heures réapparaître le même spectacle, toujours monotone : les fossés qui sillonnent le marais et leurs arbres rabougris, la rivière qui s'étale à marée haute et baisse ensuite, couvrant à demi la vase et la découvrant à demi, le soleil dont les rayons ardents mettent des ampoules sur le goudron du bateau, les rangées inégales de pieux qui s'alignent contre la rive, et les amoncellements d'algues emmêlées que lentement le flot entraîne en roulant ses vagues le long de la barque entravée. Lorsqu'en morte-eau, sous un ciel d'orage, le courant passe entre les talus de boue qui, de chaque côté, se relèvent et se bombent, lorsque, à leur pied, les eaux noirâtres et tièdes coulent silencieuses et lentes, « Pierre » jette l'ancre, et, fuyant les hommes, la tête baissée, il regarde la marée glisser paresseusement sur la vase échauffée de son lit : par endroits, les petites anguilles, remontant des profondeurs vers la chaleur du rivage, frétillent dans les flaques d'eau ; ailleurs, les moules béantes, échouées sur les boues, redescendent insensiblement vers le flot qui se retire : lui, morne et désespéré, s'étend à terre pour obser-

1. C'est aussi le cas d'Abel Keene (*Borough*, XXI, 191-206), où l'on trouvera un nouvel exemple de cette interprétation psychologique de la nature déjà notée plus haut (p. 340, n. 1).

ver les traces que les crabes ont laissées de leur course oblique et tortueuse, pour écouter tristement le cri rauque de la mouette pêcheuse et la langueur du canard garrot, tandis que les oiseaux de mer retournent au marécage et que le butor, du fond de ses roseaux, au bord d'un fossé d'eau salée, fait tonner sa voix mugissante. Il nourrit les sentiments que ce morne paysage suggère ; il aime à s'arrêter près du pertuis où débouche, à l'étroit entre ses rives, le petit ruisseau qui coule avec un bruit monotone, invariable, attristant. Et tout ce qui se présente aux yeux ou à l'oreille étreint l'âme d'angoisse, de douleur et de crainte (1). »

Ce n'est pas sans raison que « Grimes » tremble devant les hommes : il lit dans leurs regards le soupçon de ses méfaits. Fils d'un honnête pêcheur qui eût désiré l'élever chrétiennement, il quittait la cabane « avec mépris et colère » dès qu'il voyait, chaque dimanche, son père ouvrir la Bible et commencer à lire à haute voix un chapitre de la « parole de vie ». « La vraie vie, la voilà ! » s'écriait le jeune chenapan en saisissant une bouteille d'alcool, dont la force lui brûlait le sang. Lorsque sa « fureur impie » éclatait en jurons et en invectives, et que le vieux Grimes cherchait à l'arrêter, Pierre se mettait à « maudire les vieillards tyranniques » : une fois même, il avait asséné un coup sacrilège sur la tête nue de son père qui, tombant sur le sol avec un gémissement, lui avait dit : « Si jamais tu deviens vieux et que tu aies un fils, tu te souviendras de moi. » Son âge mûr n'avait pas démenti sa jeunesse : ivrogne et voleur, il profitait de la nuit pour « déposer ses rames, abandonner sa barque » et se faufiler le long des haies, emportant sur son dos, cachés dans un sac, tantôt les fruits d'un verger, tantôt du blé ou du foin, désespérément arrachés à quelque

1. *Borough*, XXII, 171-204.

meule. « Et plus le nombre de ses délits augmentait, plus il considérait tous les hommes comme ses ennemis. » Son instinct de brute exaspérée réclamait une victime que « sa main impitoyable pût tenir et rouer de coups ». Il savait qu'à Londres on trouvait des apprentis et que l'on touchait même une prime (1), en s'adressant aux hommes qui se chargeaient de débarrasser les asiles de leurs orphelins indigents. Un de ces petits esclaves « en jaquette bleue et bonnet de laine » lui fut livré sans difficulté. Trois années durant, les voisins de Pierre entendirent des cris de douleur, mais nul n'osa lui demander « comment il appliquait le fouet ni quelle blessure forçait l'enfant à se courber ainsi ; nul ne vit les sutures qui sillonnaient le dos de la victime, nul ne s'inquiéta si elle grelottait l'hiver, pendant les froids... » On se contentait de dire, au bruit des gémissements : « C'est Grimes qui se fait la main ! » Après de longues journées de tristesse et de tortures, les souffrances et les épreuves cessèrent pour l'infortuné. Sa mort causa bien quelque surprise, mais Pierre répondit aux questions en grondant entre ses dents : « Je l'ai trouvé inanimé dans son lit », et, faute de preuves, murmures et soupçons s'arrêtèrent, laissant Pierre impassible et indemne. Avec une facilité égale, il se procura une nouvelle prime et un nouvel apprenti. Celui-ci, par un hasard étrange, tomba du haut du mât et se noya dans le réservoir du vivier : « Oui, déclara Pierre, en jouant il grimpa au sommet du grand mât et fit cette chute. » Le « dépôt d'esclaves » ne refusa pas une troisième victime : « C'était un enfant aux manières douces et timides, que les femmes de nos matelots ne virent pas arriver sans douleur. Tous, même les pauvres, reconnaissaient qu'il devait être de haute extraction, et que son

1. « Fifty shillings, to provide the boy with sea-clothing and bedding », d'après la loi de 1703.

père, noble séducteur, avait sans doute trompé quelque humble fille, corrompue d'abord, et puis abandonnée. Quoi qu'il en fût, cet enfant semblait aimable, doux dans la souffrance et résigné dans la tristesse. Il travaillait sans murmure, et son corps si frêle, toujours plié sous les fardeaux, finit par se blesser. Jamais une créature si faible n'aurait pu supporter si longtemps les insultes les plus grossières et les pires traitements, s'il n'y avait eu à cela des raisons : en ville, on réchauffait, on nourrissait, on consolait le petit esclave, et, d'autre part, Pierre lui-même, bien qu'il eût le cœur dur et que sa main cruelle ou sa corde noueuse fussent sans cesse levées pour seconder ses ordres brutaux, se souvenait encore de ses appréhensions récentes, et, par une pitié intéressée, épargnait les coups. Un jour le cruel pêcheur remplit si bien ses filets, qu'il ne put tout vendre sur place et dut aller au marché de Londres. L'apprenti était malade, mais toujours obéissant à la volonté de son maître. Tant que sur la rivière on vogua en eau calme, il lutta contre ses terreurs, d'abord avec succès ; mais bientôt, marin novice au milieu des flots irrités, il fut pris d'épouvante et se pendit aux genoux de son maître. La barque fit une voie d'eau, le vent redoubla, la traversée devenait rude et longue : l'alcool s'épuisant, Pierre entra en fureur... Nul ne connaît le reste : ... seulement, Pierre affirme que, voyant le danger que courait l'apprenti, il tâcha de gagner le port : malheureusement, le poisson d'abord, et puis l'enfant moururent. » Une clameur de pitié s'éleva dans la petite ville ; les femmes en pleurs lui crièrent : « Tu as noyé ton apprenti ! » Il dut comparaître devant le maire. Celui-ci, « d'un ton sévère », lui dit : « Désormais, tu ne recevras chez toi aucun enfant ; tu te feras aider par un homme libre, que tu n'oseras pas battre et que, malgré tout, il faudra bien laisser manger et dormir. Je te rends ta liberté pour l'instant : une comparution nouvelle te vaudra un arrêt impitoyable

comme ton âme (1). » Depuis cette époque, Grimes est au ban de la société.

Rien ne lui réussit plus : une terreur vague paralyse ses efforts. Le poisson échappe à ses filets et devient la proie des mouettes, dont il maudit l'habileté plus grande que la sienne. « Des frissons nerveux secouent ses membres robustes ; il souffre d'une maladie étrange, dont il ne peut dire le nom. Il a des rêves effrayants ; souvent, il se réveille en sursaut, épouvanté par les horreurs de ses nuits, par des horreurs qui briseraient le courage le plus intrépide, et que les démons eux-mêmes seraient fiers d'avoir provoquées. Abandonné de tous, son cœur se serre à la pensée de vivre ainsi, solitaire, loin du genre humain ; et cependant, si quelqu'un l'approche, il tressaille de peur. » Même lorsque, seul dans sa barque, il descend la rivière, il est pris d'accès de terreur, surtout en trois endroits, que régulièrement il évite en sifflant, comme s'il redoutait des ennemis cachés. C'est qu'il tremble de voir ses victimes se dresser devant lui et le dénoncer. Des hallucinations, nées de ses frayeurs (2), le hantent et le conduisent à la folie. Le moment arrive où, recueilli par pitié dans l'asile des indigents, il nous racontera ses visions : « Ce fut, nous dit-il, par un midi d'été, silencieux, calme et serein : je n'avais, de quelques jours, aperçu âme qui vive, et je pagayais à l'aventure, en faisant plonger les filets, mais sans rien prendre, puisqu'il le voulait ainsi, ce vieillard, ce père qui, son labeur achevé, se plaisait à harceler, à torturer son fils unique ! J'étais donc assis, regardant couler la rivière, et je me serais cru dans un rêve. Mais ce n'était pas un rêve : non ! les yeux fixés sur le milieu du courant, je vis tout à coup sur-

1. *Borough*, XXII, 12 et suiv., 120-164.

2. Et non de remords auxquels il restera toujours étranger (cf. la note de Crabbe lui-même, p. 250, n. 4).

gir ces esprits, j'aperçus mon père debout sur les eaux et tenant de chaque main un enfant pâle et maigre; tous les trois, je les vis glisser comme des spectres à la surface des eaux salées, sans qu'une seule goutte en fût remuée. J'aurais voulu les frapper, mais, devinant mon intention, ils sourirent quand je brandis la rame et s'engouffrèrent. A partir de ce jour-là, je ne pus mettre les filets à l'eau sans qu'apparût l'impitoyable vieillard avec les deux enfants ; je m'humiliai, je les suppliai de me laisser: ils demeurèrent inexorables ; et moi, je ne pouvais ni détourner mes regards, ni faire avancer la barque ; je restais là, les yeux fixés sur les esprits. Ils m'invitèrent à me ruer à la mort, mais il m'en coûtait de mourir ; tous les jours, avec la régularité des aurores, j'étais sûr de les revoir avant le soir ; tous les jours, j'étais condamné à les observer, à les entendre me dire de leur voix faible et triste : « Viens, ô viens avec nous ! » Et si, à force de rames, je tâchais de m'éloigner, ces trois formes incorporelles étaient là, tout près de moi sur les eaux, et toujours elles me criaient : « Viens, ô viens avec nous ! » Un père devrait avoir pitié, mais ce vieillard, secouant sa tête chenue, me glaçait de son regard. Trois fois je les frappai, et trois fois retentit au sein des eaux un sourd gémissement dont je pensai défaillir. « Mon père, lui dis-je, aie « pitié. » Il répondit... je ne sais quoi, mais, dans sa colère, le spectre mentait, lorsqu'il reprit : « N'as-tu pas tiré sur « moi ton couteau ? » Sans doute..., mais j'avais eu pitié, j'avais retiré mon bras, j'avais à sa prière accordé cette miséricorde qu'il me refusait maintenant, dans sa tombe. Il y avait trois endroits où toujours ils se montraient, — la rivière, dans toute son étendue, n'en a pas de pareils, — trois endroits maudits où quiconque s'attarde verra des choses à le frapper de folie : c'est là qu'ils me forçaient à m'appuyer sur l'aviron, à les contempler pendant des heures, maudit spectacle ! c'est là que, se glissant jusqu'aux

bords lisses d'un tourbillon, ils m'invitaient à sauter, à les rejoindre dans l'abîme, et les spectres de ces deux petits démons, m'entendant gémir, se réjouissaient de mes angoisses et disparaissaient exultants. Par une après-midi torride qui faisait éclater ma pauvre tête et exaspérait ma souffrance, cet implacable père revint et se dressa, toujours avec les deux enfants, sur les flots. Il y avait plus de menaces dans leurs yeux, plus de triomphe sur leurs pâles visages, lorsqu'ils les fixèrent sur moi : ils me forcèrent encore à me pencher sur la rame, et lui, le vieillard, me voyant épuisé, abattu, plongea la main dans les flots, d'où sortirent des flammes mêlées de sang ; puis, m'ordonnant de me baisser et de regarder les eaux, il me jeta au visage ce liquide ardent et rouge qui flamba et me brûla : hurlant de douleur, je crus que ces démons allaient me rendre fou (1). » Car l'enfer s'entr'ouvrait pour ce mécréant que la démence ramenait aux terreurs superstitieuses du jeune âge.

Impitoyable pour les pervers, Crabbe leur fait expier durement leurs fautes. Mais, préférant l'analyse psychologique aux incidents violents du mélodrame, c'est d'eux-mêmes qu'il tire le châtiment de ses coupables, c'est dans leur âme douloureuse qu'il les enferme, comme dans la plus redoutable des prisons. Le désespoir qui ronge le « clerc » prévaricateur, la rage déçue, la misère, l'épouvante dont l'imagination de Grimes est affolée, sont des bourreaux qui font lentement, cruellement mourir. Et jamais de pardon, jamais la moindre lueur d'espérance ! Du jour où l'homme s'engage sur la pente du vice, il court à une ruine inévitable et sans remède. Très différent de Wordsworth, Crabbe est l'auteur de « Pierre Grimes » et non pas de « Pierre Bell » (2). Les conver-

1. *Borough*, XXII, 220-231 et 298-361.

2. Écrit à Alfoxden en 1798, publié en 1819, analysé et en partie traduit par Legouis, *La Jeunesse de Wordsworth*.

sions lui sont inconnues. Il conçoit le caractère d'un pêcheur assez cruel pour tuer à force de tortures trois petits innocents, mais il se garde bien de lui donner des remords et d'en faire « après dix mois de mélancolie un bon et honnête homme ». Il sait qu'un monstre qui aime à voir souffrir n'est accessible qu'à la peur de la souffrance. Les moyens employés par Wordsworth pour attendrir son colporteur : la fidélité d'un âne veillant depuis quatre jours sur le cadavre de son maître noyé dans la rivière, la mansuétude de la pauvre bête sous les coups redoublés de Pierre Bell, les pleurs de l'orphelin, les bruits mystérieux de la nature, les exhortations d'un prédicateur méthodiste, la vue d'une famille en larmes, toutes ces influences, ingénieusement accumulées, lui eussent paru d'une efficacité douteuse. Observateur et non rêveur, il connaît la tyrannie des instincts mauvais. Il a deviné, avant Balzac, la logique des passions et l'enchaînement de leurs conséquences. Il nous montre en « Jachin » un homme successivement vertueux et voleur par orgueil. Grimes est le type de la cruauté et de la lâcheté, inséparables l'une de l'autre. Blaney(1), riche héritier qui, à trois

1. *Borough*, XIV. Notons que dans tous ces caractères, l'analyse est beaucoup moins pénétrante et les incidents beaucoup plus nombreux que dans ceux de Jachin et de Grimes. De là notre préférence pour ces deux derniers. Mais nous pourrons en quelques mots résumer l'histoire des autres.

Sa propre fortune dissipée au jeu et par ses prodigalités, Blaney, à vingt-cinq ans, obtint la main et les biens d'une « aimable veuve ». Enhardi par l'expérience et par la fougue de ses passions, il aspira aux vices les plus coûteux, rechercha comme maîtresses des « chanteuses d'un prix énorme », acheta des chevaux de course, et laissa, d'ailleurs, sa femme « se livrer à ses propres plaisirs ». Cette vie dura dix ans. Sa dernière guinée mangée, Blaney s'exila aux Indes pour se refaire. Il y était depuis longtemps déjà, lorsqu'un parent inconnu lui légua sa fortune, et Blaney grisonnant, toujours accompagné de l' « aimable veuve », reprit le chemin de l'Angleterre.

C'était presque un vieillard. Ses sens blasés réclamaient maintenant des raffinements dans le vice. Jouir ne lui suffisait plus, il voulait en-

reprises, engloutit une fortune; Clélia(1), sémillante per-

core corrompre et séduire. Il lui fallait « des beautés tremblantes d'alarme », des « comtesses adultères achetées à prix d'or ». Pour attiser sa flamme mourante, il lisait des contes licencieux; pour calmer ses scrupules, il faisait ses délices des romans de Voltaire (cf. *supra*, p. 279); pour se distraire, il se fit construire un château et se meubla une galerie de tableaux.

Quand, de nouveau, la ruine vint le surprendre, sa femme étant morte, il trouva un asile dans le « port de mer ». Prêt à tout faire pour avoir un dîner ou un écu, il tomba au dernier degré de l'avilissement. Il racontait aux jeunes garçons des histoires qui les faisaient sourire; il portait les billets doux des courtisanes : entremetteur et flatteur, il procurait des clients à celles-ci, des plaisirs à ceux-là. Il a revêtu maintenant l'uniforme de la paroisse et, maussade, languit parmi les indigents.

1. *Borough,* XV. Également à vingt-cinq ans, Clélia, fille d'un ancien maire, était une coquette, fort recherchée du meilleur monde de la petite ville. Elle s'entendait à plaire, sans que sa réputation en souffrît. Vive et malicieuse dans sa conversation, « si elle avait fait sentir à quelque tendre adolescent son humeur satirique, elle connaissait le moyen de dissiper tout ressentiment ». Elle savait parler de tout, sans rien approfondir. Un séjour d'une quinzaine à Londres, dans la rue de Whitechapel, l'avait mise au courant de la littérature et du théâtre. Caressée par les riches, qu'elle flattait, respectée par les pauvres, d'ailleurs friande de plaisir et nullement prude dans la chaleur communicative des festins, elle était prête à entrer dans le demi-monde.

En effet, elle brûlait de se marier, et le moment était venu pour elle d' « amorcer tous ses hameçons ». Un séduisant « lovelace » se présenta qui devait ses succès auprès des dames non pas à sa hardiesse, mais à sa timidité feinte. Il affectait un « muet désespoir » pour un instant de froideur; il s'élançait pour saisir la main convoitée, s'arrêtait soudain, comme épouvanté de l'audace de son désir, et se contentait d'un long regard. Il attendait les avances de la bien-aimée pour profiter d'un moment de faiblesse. Clélia se laissa prendre à ce jeu.

Dix ans après, elle régnait en « maîtresse » à la table d'un avoué, et parlait volontiers de ses belles relations d'autrefois. Une brouille entre elle et son amant la jeta dans les bras de l'aubergiste du « Griffon » dont la faillite et la mort la laissèrent sans ressources. Elle essaya de tenir une école, d'écrire des romans, de gérer une pension pour les veufs consolables : partout elle échoua. On la vit alors dans sa pauvreté et dans son désespoir verser des larmes amères, et, néanmoins, rechercher encore les plaisirs : le théâtre, ne fût-ce qu'aux dernières places, les

sonne qui succombe dans la chasse aux maris et, d'aventure en aventure, vient s'échouer dans l'asile de charité ; Abel Keene (1), âme naïve et vaniteuse, débauchée par des camarades libertins ; Frédéric Thompson (2), incapable de se fixer, tour à tour étudiant, marin, comédien ambulant et valet de prostituées ; Benbow (3), ivrogne aux joues de flamme, tous ces déchus sont les victimes de leur irrésistible penchant pour la dissipation. Seule, Ellen Orford (4) fait exception : elle doit son existence infortunée à une faiblesse passagère. Mais, qu'il s'agisse d'une erreur momentanée ou d'un « tem-

---

bals, ne fussent-ils qu'entrevus. On l'entendit raconter avec orgueil aux pauvres et aux domestiques les triomphes de sa jeunesse et ses splendeurs passées. Enfin, par pitié, Sir Denys Brand la fit admettre à l'asile où Blaney et elle font une paire d'amis.

1. Cf. *supra*, p. 279 et 281-2.

2. *Borough*, XII, 201-370.

3. *Borough*, XVI. Benbow a été suggéré par le Bardolph de Shakespeare. Comme le sacristain Dibble du *Parish Register* (III, 855-955), il raconte moins sa propre histoire que celle de diverses connaissances : le vieux « Squire Asgill », le capitaine de marine marchande Dowling, la joviale et joueuse « Dolly Murray », tous aussi ivrognes que lui.

4. *Borough*, XX. Ellen Orford nous rappelle à la fois Phébé Dawson et Agnès Primrose. Sa jeunesse malheureuse fut le présage de sa triste vie : sa mère s'était remariée, avait eu une nombreuse famille dont Ellen avait dû prendre soin. Puis la misère et l'affliction étaient venues comme autrefois au foyer de Crabbe : le père, « irrité par les soucis », faisait des scènes en rentrant ; les enfants pleuraient ; la mère, regrettant le passé, s'accusait d'avoir nui à Ellen. Aussi, la jeune fille, à vingt ans, chercha-t-elle une consolation dans l'amour d'un homme de beaucoup supérieur à elle : ils se virent en cachette, lui n'osant pas se marier, elle toujours moins prudente, et bientôt trompée.

Ce fut pour elle une horrible souffrance que de voir un jour son séducteur conduire à l'autel une « radieuse fiancée », tandis qu'elle, abandonnée à la honte et à la misère, végétait avec son enfant. Peu à peu, cependant, elle reprit des forces et quelque courage : même elle se maria avec un « commerçant honnête », dont elle eut cinq fils. Malheureusement, la destinée lui fut encore contraire : les affaires de son mari périclitant, il s'assombrit, fréquenta les conventicules des métho-

pérament » vicieux, toujours les personnages de Crabbe restent conséquents avec eux-mêmes, jamais ils ne « tournent », jamais ils ne peuvent échapper à la fatalité qui les poursuit et qu'ils ont déchaînée. Ils demeurent incorrigibles — pour nous mieux corriger. Nous l'avons déjà remarqué : l'intention morale domine toute la psychologie de Crabbe, et parfois la fausse en l'exagérant. Elle en est devenue la faiblesse, après en avoir été la principale, sinon l'unique raison d'être. Comme il le dit lui-même dans l'un de ses sermons, « il serait absurde et cruel de décrire les misères humaines, les blessures, les contusions, les plaies gangréneuses, si l'on ne voulait les guérir, si l'on ne cherchait à en tirer de justes inductions et des remèdes propres à les faire disparaître (1) ». Il serait cruel de nous peindre avec amour la corruption progressive et la déchéance finale de tant de malheureux, si leur exemple ne devait nous servir d'avertissement, si leur mort ne devait sauvegarder notre santé morale. Et plus leur chute sera douloureuse, plus la leçon sera frappante. Le réalisme se justifie par son utilité pratique, et, plus il est sombre, plus il a d'efficacité. Jachin, Grimes,

---

distes calvinistes et, ne sentant pas venir la grâce et la « nouvelle naissance », finit par se pendre, comme Abel Keene.

Les malheurs de la pauvre Ellen n'étaient pas encore terminés : elle vit conduire à la potence l'un de ses fils, corrompu par les pires fréquentations. La mort lui en prit trois autres ; elle soupçonna le cinquième, toujours maladif et pâle, d'avoir violé, par un odieux inceste, sa sœur idiote, le premier enfant d'Ellen. Tous deux sont morts à présent, et Ellen, longtemps maîtresse d'école, mais devenue aveugle, vit des secours que la paroisse lui donne à domicile. Sa vieillesse est tranquille et résignée.

1. Cf. un sermon manuscrit lu à Great Glemham le 4 mars 1804 : « .....It would be as foolish and even malevolent to talk of human miseries as to describe wounds and bruises and putrefying sores, but these are described that they may be healed and our afflictions that just inferences may be deduced from them and proper applications be made for their dispersion ». (Collection Murray.)

Blaney nous détourneront des voies mauvaises, de l'orgueil, de la cruauté, de la luxure : comme autant d'épouvantails, ils contiendront les appétits des gourmands de fruit défendu.

Comparé aux réalistes de notre temps, Crabbe est ce qu'en peinture l'on appelle un « primitif ». Inhabile à composer ces grands ensembles du fond desquels une figure centrale ressort en plein relief, il manque de l'imagination créatrice qui, mettant un caractère à l'épreuve des situations les plus variées, nous le montre sous tous ses aspects et dans ses moindres replis. Son analyse, bien que profonde, est simpliste. Il excelle dans la miniature. Il ressemble à ces artistes du Moyen Age qui illustrèrent leurs manuscrits d'enluminures inspirées par le texte. Ses personnages se détachent peu à peu de la trame descriptive et didactique de ses vers. C'est avec une lenteur extrême qu'ils prennent conscience de leur existence indépendante. Mais, une fois animés, ils ont une énergie, une originalité singulières. Ils ouvrent au roman des perspectives nouvelles. Ils le démocratisent et lui enseignent le pathétique des dénouements tragiques. Ce poète, issu du peuple et attristé par les souffrances de sa jeunesse, ne partage pas les tendances aristocratiques et optimistes des romanciers des générations précédentes ou de la sienne : Richardson (1), Fielding, Miss Burney, Miss Edgeworth et Jane Austen. Ses héros de prédilection ne sont pas des nobles, des « squires », des paysans travestis ou grotesques, mais de pauvres déclassés ; la vie pour lui n'est pas un lit de roses où viennent s'enlacer, au dernier acte de la comédie, deux amoureux, longtemps séparés et enfin réunis : c'est une lutte de tous les instants contre notre propre nature, contre ces

1. A l'exception de « Clarissa Harlowe », exemple à peu près unique d'une héroïne malheureuse au dix-huitième siècle, en Angleterre du moins.

mauvais penchants qui nous conduisent à une chute certaine si nous leur obéissons. Et les vaincus sont nombreux. Si humbles soient-ils, si médiocre que soit leur entourage, il faut les décrire à titre d'enseignement. L'écrivain ne peut pas « rester spectateur inerte du bien et du mal, en jouissant de l'un et en se préservant de l'autre ». Il ambitionne « un rôle plus grand : il recherche les causes, veut les expliquer et agir sur elles : il veut en un mot dominer le bien et le mal, faire naître l'un et le développer, lutter avec l'autre pour l'extirper et le détruire (1) ». Ces aspirations utilitaires et philanthropiques, cette préférence marquée pour les âmes déchues (2), pour les milieux les plus bas, pour la tragédie de la vie, font de Crabbe un précurseur des réalistes les plus hardis. Lorsqu'il osa dire que le poète, comme « un médecin intrépide, affronte les salles les plus hideuses (3) », il donna, sans le prévoir, la formule du naturalisme. Seul, l'avenir pouvait en dégager tout le contenu.

Car le réalisme psychologique de Crabbe a des limites évidentes. Son domaine est l'individuel ; sa matière est la passion isolée, considérée dans son essence et dans ses conséquences plutôt que dans ses causes. Jachin représente l'orgueil, et nous voyons très bien comment ce vice se transforme et quelle ruine il entraîne. Mais d'où vient-

1. Claude Bernard, parlant de la « morale moderne », dans un passage cité par Zola (*Lettre à la Jeunesse*, à la suite du *Roman Expérimental*, éd. Bibliothèque-Charpentier, 1902, p. 84). Il est intéressant de comparer ces lignes avec *supra*, p. 387, n. 1. Les expressions de Claude Bernard et de Crabbe sont presque identiques.

2. « Au fond, toute décomposition m'intéresse », disait Zola (*Le Naturalisme au théâtre*, p. 65, cité par David-Sauvageot : *Le Réalisme et le Naturalisme*, 1890, p. 381.) Crabbe n'étudie guère que des « décompositions ».

3. *Parish Register*, I, 213 : « The true physician walks the foulest ward. »

il ? Jachin naquit-il orgueilleux ou l'est-il devenu ? Par suite de quelles dispositions ou de quelles fréquentations fâcheuses Grimes, élevé dans une famille honnête, a-t-il si mal tourné ? Nous ne l'apprenons pas. Il manque à l'analyse de Crabbe, déjà si pénétrante, les procédés que la science, mieux informée, devait bientôt découvrir. Étudier l'homme et ses passions, non seulement en eux-mêmes, mais dans leurs antécédents, fixer les lois de l'hérédité et les rapports du physique et du moral, surprendre le germe de la maladie, au lieu d'attendre, pour l'observer, qu'elle se développe et tue : tel était le premier progrès à accomplir. Les fatalités du corps et de la naissance ainsi établies, replacer le personnage dans son milieu social, le suivre dans ses démarches, dans ses camaraderies, dans ses occupations : telle était la seconde étape à franchir. Ce fut le rôle de nos romanciers réalistes ou naturalistes (1), de Flaubert, des

1. S'il fallait absolument chercher une distinction entre le « Réalisme » et le « Naturalisme », nous ne la trouverions pas, comme M. David-Sauvageot (*op. cit.*, p. 12), dans l'intention morale qui, venant s'ajouter au « naturalisme » (imitation désintéressée de la nature ou « réalisme de l'art pour l'art »), donnerait le « réalisme » proprement dit. A ce compte, Zola serait un réaliste et Flaubert un naturaliste. M. David-Sauvageot lui-même sent bien que sa distinction ne correspond pas à la réalité. Ce n'est pas à tort que l'on classe et Zola et Flaubert parmi les « naturalistes ». Peut-être la vraie différence est-elle celle que nous avons indiquée plus haut : Crabbe et Balzac sont des « réalistes », d'abord parce qu'ils s'opposent au Romantisme, ensuite parce qu'ils isolent et grossissent la passion ou le vice afin de les étudier en eux-mêmes ; Flaubert d'abord, mieux encore les Goncourt et Zola sont des « naturalistes » parce qu'en véritables savants ils veulent « expliquer » leur personnage, montrer en lui le produit de l'hérédité et du milieu social. Ce sont les progrès de la biologie qui, vers 1864, ont définitivement transformé le « réalisme » en « naturalisme ». Par une coïncidence significative, le fameux article de Taine sur l'influence des milieux en littérature (« Introduction à l'histoire de la littérature anglaise ») fut publié dans l'ancienne *Revue germanique* en 1863 (Taine, *Vie et Correspondance*, vol. II, p. 189), et *Germinie Lacerteux* parut en 1864. Ces deux effets parallèles ont les mêmes causes.

Goncourt et de Zola, d'appliquer cette méthode aussi rigoureusement que possible. Sans les avoir ni devancés ni influencés, Crabbe annonce leur venue.

V

Comment les critiques contemporains, qui avaient si bien accueilli le *Registre de Paroisse,* allaient-ils juger l'œuvre nouvelle, à la fois plus inégale et plus puissante ? Pardonneraient-ils à ses défauts par égard pour ses qualités ? Seraient-ils frappés de la force et de l'originalité des caractères, toujours croissants en importance, de la hardiesse de cette poésie, résolûment terre à terre ? On l'eût souhaité pour leur propre crédit, mais il en fut tout autrement, et les revues se montrèrent très réservées (1). La *Monthly Review* (2), par exemple, considère le *Port de Mer* comme une « amplification démesurée du *Village* » ; Jeffrey (3), comparant le *Borough* aux ouvrages précédents, déclare « qu'un critique sévère y pourrait découvrir moins de beautés et plus de défauts » ; Gifford enfin, dans la *Quarterly Review* nouveau-née (4), retrouve « dans ce volume les qualités distinctives de son auteur : un génie peu ordinaire, mais parfois mal employé et gâté par un système, un mépris évident pour les bienséances de la vie et une rage de réalité ». Sans doute, nul ne conteste l'exactitude minutieuse des descriptions, l'abondance de la verve

1. Le public, au contraire, resta fidèle à l'auteur. Une deuxième édition fut publiée en 1810.

2. New series, vol. 61, 1810, p. 396-409.

3. *Edinburgh Review,* April 1810, article fait, je suppose, sur un exemplaire envoyé d'avance.

4. *The Quarterly Review,* novembre 1810, vol. IV, p. 281-312. Le premier numéro parut en février 1809.

satirique, la justesse et la vigueur de touche que possède ce peintre des passions, l'intensité de son pathétique en de certains endroits. Mais, ces éloges accordés, les objections recommencent et ne cessent plus. D'une voix unanime, on blâme la faiblesse de la composition, et l'on n'a pas tort : « Impossible d'analyser ce poème, s'écrie Jeffrey : c'est une suite de tableaux sans lien, sans unité, sans méthode. » « Vraiment, reprend un autre juge (1), on n'a jamais vu pareil désordre. Il n'y a pas la moindre raison pour qu'un passage quelconque occupe une place plutôt qu'une autre, et l'on pourrait sans inconvénient commencer la lecture par la fin. » A qui donc sont adressées les vingt-quatre « lettres (2) » dont l'œuvre se compose ? Quel est ce correspondant fictif que Crabbe imagine pour se procurer le plaisir de lui « décrire son port de mer » ? Pas le moindre détail sur son caractère : on sait seulement qu'il habite les environs de Muston (3), et que, désireux de connaître Aldbo-

1. *Monthly Review,* art. cité, p. 397.

2. En voici l'énumération : 1. Description d'ensemble du port de mer ; 2. Description de l'église et de ses épitaphes, avec l'histoire de Sally et de son matelot ; 3. Portraits du « Vicar » et du pauvre « Curate » ; 4. Les Sectes ; 5. L'Élection et le maire Daniel ; 6. Les hommes de loi (Archer et Swallow) ; 7. La médecine ; 8. Les commerçants : histoire de l'autoritaire Walter et du bon William ; 9. Les amusements ; 10. Les clubs ; 11. Les auberges ; 12. Les comédiens ambulants (Frederick Thompson) ; 13. Les maisons de charité et leurs administrateurs (le vieux marchand avare, fondateur de l'asile ; Sir Denys Brand ; Laughton, le riche parvenu, avide de flatteries) ; 14. Blaney ; 15. Clélia ; 16. Benbow : tous trois habitants des maisons de charité ; 17. L'Hospice et ses administrateurs (Eusebius, etc.) ; 18. Les pauvres et leurs habitations (contre les workhouses ; la baraque en planches) ; 19. Jachin, le clerc de paroisse ; 20. Ellen Orford ; 21. Abel Keene ; 22. Peter Grimes ; 23. Les prisons (emprisonnement pour dettes ; le rêve du condamné) ; 24. Les écoles.

3. Cf. *Borough,* I, 25-35 : où le « bordering brook » est la « Devon » de Muston (cf. *supra,* p. 244).

rough sans se déplacer, il consent à lire plus de sept mille vers pour satisfaire sa curiosité ! Qui ne voit maintenant que cette « correspondance » est une conversation entre le poète et son ombre ? Ajoutons, avec Jeffrey, que souvent elle s'égare en des longueurs insupportables, que les « lettres » sur les médecins, sur les commerçants, les aubergistes et les administrateurs de l'hospice pourraient endormir le lecteur le plus attentif. Reconnaissons que Crabbe ne sait pas choisir, qu'il laisse courir sa plume, comme s'il voulait noircir le plus de papier possible, et que, malgré les sages recommandations de Gifford et de Jeffrey, il reste diffus et confus. « Élaguez, élaguez ! » lui répètent sans cesse les critiques de l'époque. Il ne les entend pas. Mais voici venir des plaignants d'autre sorte : l'un (1), parlant sur un ton sévère et presque navré, se présente au nom des méthodistes arminiens et accuse M. Crabbe « d'avoir, dans la quatrième lettre de son poème (2), fait de l'esprit aux dépens de la vérité, et attribué aux meilleurs disciples de l'Évangile des doctrines inventées de tout point. C'est imiter les impies que de prêter à notre secte les ridicules de quelques imposteurs », conclut ce saint homme. L'autre (3), calviniste venimeux sous son sourire béat, exprime le regret que « M. Crabbe n'ait pas reçu d'avancement, car alors il n'eût pas été tenté d'en solliciter en nous calomniant, en donnant de nos articles de foi une caricature grossière et abominable. Peut-être aussi se fût-il abstenu de scandaliser les simples en leur montrant un clerc de paroisse sacrilège ». Sans écouter plus longtemps ces récriminations dé-

---

1. *Christian Observer,* 1811, vol. X, p. 502-11 (p. 506 en particulier).

2. Cf. *supra,* p. 284.

3. *Eclectic Review,* vol. VI, June 1810, p. 546-61 (p. 547, p. 550-5 en particulier).

votes, renvoyons Crabbe des fins de la plainte, puisqu'il a dit, nous le savons, la stricte vérité.

Si l'on admet qu'un livre est bon « quand il nous élève l'esprit », on ne peut refuser ce qualificatif enviable à un poème qui fit réfléchir même ses critiques. Pris de scrupules en face de ce déconcertant *Borough,* ils éprouvèrent le besoin de refaire leur examen de conscience esthétique et de refourbir leurs principes avant de trancher la question. La poésie, nous dit Jeffrey en un style laborieux, tire son plus grand charme, non pas des idées et des sentiments qu'elle nous présente, mais de ceux qu'elle nous suggère. La musique la plus délicieuse est celle qui éveille en nous le plus d'échos. Que le poète touche une note qui fasse vibrer nos cœurs à l'unisson de ses vers, et nous l'applaudirons. Pour évoquer en nous le plus d'associations d'idées possible, qu'il choisisse des sujets familiers et des passions communes à toute l'humanité. Or, le plus familier de tous les sujets n'est-il pas la vie des humbles ? « Un puissant effort pour nous intéresser à leurs sentiments excitera généralement des émotions beaucoup plus profondes, plus nombreuses et plus durables que ne le ferait l'histoire de princes ou de héros(1). » La poésie de Crabbe, familière s'il en fut, a donc toutes chances de nous plaire. De plus, elle recherche le pathétique et nous en sommes friands. Nous aimons à être secoués, et Crabbe s'y applique à souhait. Malheureusement, ses réussites sont rares. Pour avoir oublié que les émotions tragiques par excellence sont « la pitié et l'horreur », la pitié causée par le spectacle de la vertu infortunée, l' « horreur » née de la crainte qu'un monstre nous inspire, il s'expose trop souvent à ne faire naître que le « dégoût ». Ses personnages sont à la fois misérables et coupables, criminels et méprisables. Ce sont

1. Jeffrey se montre ici un critique vraiment « whig ».

de pauvres filles, honteuses de leur faute, ou des voleurs désarmés. Ils ne méritent ni la sympathie ni l'indignation et nous laissent indifférents. Aussi Jeffrey n'hésite-t-il plus : fort de sa « doctrine », il condamne en bloc Thompson, Blaney, Ellen Orford, Grimes, Abel Keene, Benbow, Jachin. Il condamne également l'abus des descriptions. Alors, peut-on se demander, que reste-t-il du *Borough ?* Rien que l'abondance de la verve satirique. La profondeur de l'analyse psychologique, originalité véritable de l'ouvrage, a échappé à ce critique entiché de sa théorie. Gifford, écrivant six mois après, ne voulut pas paraître inférieur à son rival. Il se crut obligé, lui aussi, de remonter aux principes et de commencer son article par une définition de la poésie. D'après lui, elle n'a rien de commun avec le « monde réel », loin duquel elle doit nous préparer un refuge, dans les plaines fleuries de la pastorale ou parmi les héros de l'épopée et des romans de chevalerie (1). Son domaine est le « paradis de la fantaisie », et non pas cette réalité brutale où Crabbe prétend nous enfermer, « au mépris de l'imagination et du goût ». Soutiendra-t-on que toute vérité soit bonne à décrire ou à dire, s'écrie Gifford alarmé !

A cette objection qui l'embarrasse, Crabbe répond, dans la préface de ses Contes (2), qu'il « ne pensait pas forfaire à sa qualité de poète en décrivant aussi fidèlement que possible les hommes, les mœurs et les choses, que tant de rigueur exclut de la vraie poésie toutes les satires qui se proposent de peindre des caractères, et qu'à ce compte Chaucer, Dryden et Pope, quelle que soit d'ailleurs leur supériorité, tombent sous le coup de la condamnation prononcée contre lui-même ». La poésie est incompatible avec

1. Gifford est le type du critique « tory ». Il aspire à se frotter aux « princes ».

2. *Œuvres,* p. 273, col. 2, et p. 274.

la réalité, affirme Gifford ; elle peut légitimement n'en pas sortir, réplique Crabbe. La vérité est son domaine, aussi bien que la fantaisie. Nous reviendrons plus tard sur cette question intéressante. Bornons-nous, pour l'instant, à rechercher si les « caractères » de Crabbe sont aussi « vrais » qu'il le prétend, et dans quelle mesure son réalisme est conforme à la réalité. A-t-il copié de tout point ses personnages d'après nature, ou les a-t-il transformés ? Est-il un simple photographe, ou retouche-t-il, comme le ferait un peintre ? Son amie, Mrs. Leadbeater, le lui demanda un jour (1), et il lui répondit en ces termes : « Je vous parlerai très volontiers de mes « créatures »... : il n'en est pas une dont l'original n'ait été présent à ma pensée. Mais j'ai dû parfois leur enlever leur situation véritable ; dans un ou deux cas j'ai même changé leur sexe, et, très souvent, j'ai modifié les incidents. Le caractère le plus voisin de la vie réelle est celui de ce squire (2) plein d'orgueil et d'ostentation qui, dans le *Borough,* cache une âme vulgaire sous des semblants de grandes actions ; mais les autres aussi tiennent de plus ou moins près à la réalité. Je l'avoue : je ne me sens pas capable de peindre d'imagination, et il n'y a pas lieu de le tenter. La société ne nous offre-t-elle pas une diversité suffisante ? Pour peu que l'on fréquente les assemblées des hommes, tous égarés bien loin du chemin de la perfection, on trouvera des caractères assez variés et assez marqués pour n'avoir pas besoin de recourir à l'imagination. » Autant dire que le poète ne se considère pas comme l'esclave de la nature et que, tout en acceptant les données de l'expérience, il se permet de les remanier, si son dessein l'exige. L'observation fournit l'idée première d'un

1. Dans sa première lettre, du 7 novembre 1816 (cf. B., p. 64). La réponse de Crabbe est du 1er décembre (B., p. 65, col. 1).

2. Sir Denys Brand (cf. *supra,* p. 353-5).

personnage : Mrs. Tovell revit dans la « veuve Goe », et John Jasper, le « clerc » de Great Glemham, dans « Isaac Ashford » ; « Andrew Collett » est le portrait d'un vieil aubergiste du village de Hacheston, près de Parham ; « Robin Dingley » rappelle au Biographe un certain Richard Wilkinson, de Muston ; et les dégoûts de « Léonard » sont ceux de Jack Haddon, fils du maître de pension de Stowmarket (1). Mais si Crabbe aperçoit une petite « scène à faire », un ingénieux trait de satire à décocher, il n'hésite pas à sacrifier la vérité à son inspiration. L'original de Sir Denys Brand, par exemple, est « Challoner Arcedekne, qui fit construire Glevering Hall », non loin de Parham. Le poète avait pris à son service une bonne du châtelain, et cette paysanne lui avait avoué ne pouvoir rencontrer son ancien maître sans « trembler et sans le craindre plus que le bon Dieu ». On se souvient peut-être du parti que le satirique a su tirer de ces paroles naïves : à la bonne, il a substitué un petit vagabond, assez habile pour enjôler Sir Denys et se faire admettre comme domestique. Ce triomphe de la ruse sur la toute-puissance prétentieuse ne rend-il pas le potentat plus ridicule encore ? Ou bien l'intention morale a besoin d'être soulignée, et Crabbe, en ce cas, exagère la réalité dans un but d'édification. Il peint plus sombre que nature : le forgeron incrédule de Leiston (2) qui, amputé d'une main, demandait ironiquement au « docteur Crabbe » s'il ne la retrouverait pas au jour du jugement, devient « l'évêque des ivrognes », le braconnier athée qui se noie dans un fossé débordé. Le « Blaney » de la réalité ne finit nullement sa vie à l'asile des indigents après avoir servi les prostituées : c'était un commandant en retraite, le « major Dade », de Dennington, que l'on remarqua un soir

1. Cf. *supra*, p. 38.

2. Village au nord d'Aldborough (cf. *supra*, p. 89).

au théâtre d'Ipswich dans la « loge réservée aux belles innommables », en train de leur offrir une prise, et que le public siffla en conséquence. « Clélia », la coquette, s'appelait Miss Rebecca Carter et habitait Beccles : sœur d'un médecin de marine, elle ne connut pas les aventures que le poète lui attribue. Quant à « Peter Grimes », il se nommait prosaïquement Tom Brown, et, s'il perdit en effet ses apprentis d'une manière fort suspecte, il ne vit jamais le spectre de ses victimes se dresser sur les flots. Seules, la lecture de *Richard III* et la recherche du pathétique nous valent ces terreurs-là (1). Pour que l'histoire de ces malheu-

---

1. Voici la liste des références à l'appui du développement qui précède :

Isaac Ashford (*Parish Register,* III, 413-502). Cf. *Œuvres,* p. 151, n. 15.

Andrew Collett (*Parish Register,* III, 75-124). Cf. cette note manuscrite de B. dans l'exemplaire de Crabbe qui appartenait à Fitzgerald, et que possède maintenant M. Aldis Wright : « I think the original of Collett was a fat old landlord of a small public house at Hacheston near Parham. »

Robin Dingley (*Parish Register,* III, 503-580). Cf. *Œuvres,* p. 151, n. 16.

Leonard (*Borough,* XXIV, 109-135). Note manuscrite de B. (Fitzgerald) : « Jack Haddon son of the Author's schoolmaster. The Father was a much respected man. »

Sir Denys Brand (*Borough,* XIII, 88-226). Cf. Fitzgerald ms. n. : « The late Challoner Arcedekne Esq. who built Glevering Hall. »

Le braconnier athée (*Parish Register,* I, 787-823). Cf. *Œuvres,* p. 140, n. 43.

Blaney (*Borough,* XIV). Cf. Fitzgerald ms. n. : « Major Dade of Dennington. The poor old major was hissed in the theatre at Ipswich when, in the box assigned to the nameless Ladies, he was seen offering his snuff-box to one of them. » Cf. aussi *Œuvres,* p. 223, n. 1.

Clelia (*Borough,* XV). Cf. Fitzgerald ms. n. : « Miss Rebecca Carter of Beccles, sister to a naval surgeon of that name, both have been long dead. The incidents are imaginary. » Cf. *Œuvres,* p. 225, n. 1.

Peter Grimes (*Borough,* XXII). Cf. Fitzgerald ms. n. : « Tom Brown. The death of the apprentices was most suspicious. The terrors, etc. imaginary. » Cf. *Œuvres,* p. 246-7, n. 1.

reux nous serve de leçon, il faut que le châtiment de leurs méfaits nous épouvante, dût la vérité en être faussée. Ainsi se vérifie, avant la lettre, ce mot profond de Zola : « Une œuvre n'est jamais qu'un coin de la nature vu à travers un tempérament (1). » Celui de Crabbe, utilitaire et moralisant, plie la vérité à ses exigences, comme celui de Zola, rectiligne et logique, enserre ses héros dans les chaînes de son déterminisme inflexible. Ce qu'ils obtiennent n'est plus le vrai, mais seulement le vraisemblable.

---

1. *Le Naturalisme au théâtre* (à la suite du *Roman Expérimental*, p. 111). Dans un remarquable passage du même volume (p. 207-8), Zola explique la genèse d'un roman « naturaliste ». Le premier soin de l'auteur « est de rassembler » le plus de notes, le plus de documents possible : de leur sourde élaboration, jaillit l'idée générale qui donne le plan, le « bout de drame » indispensable à l'ouvrage. Et le roman « s'établit de lui-même : le romancier n'a qu'à distribuer logiquement les faits ». N'empêche que l'idée générale a été extraite des documents par un cerveau qui lui a imprimé ses tendances particulières — et que nombre de personnages secondaires ont dû être réellement *inventés* pour remplir la toile. D'où il résulte que le romancier ne peut jamais — Zola l'avoue lui-même — que « mettre debout des créatures vivantes, jouant devant les lecteurs la comédie humaine avec le *plus de naturel possible* (*ibid.*, p. 206) ». Ce « naturel » est ce que l'on appelle le « vraisemblable ». Il y en a plus dans le roman « naturaliste » que dans le roman « idéaliste », et voilà peut-être leur plus notable différence.

CINQUIÈME PARTIE

CRABBE CONTEUR ET MORALISTE

CHAPITRE Ier

Les " Contes en Vers "

I. *Le pathétique.* — II. *L'humour.* — III. *La résignation et l'idylle.* — IV. *Appréciation des contemporains. — Caractères généraux de l'ouvrage.*

Considérées du point de vue de l' « évolution du genre », les œuvres analysées jusqu'ici : le *Village*, le *Registre de Paroisse*, le *Port de Mer*, tendent, par une croissance lente mais ininterrompue, à produire le « conte en vers ». Comme si Chaucer n'avait jamais composé les récits de ses pèlerins, comme si Dryden et Pope ne les avaient pas imités ou traduits, Crabbe semble créer, peu à peu et par ses propres forces, cette forme littéraire à laquelle son réalisme persistant communique d'ailleurs une originalité incontestée. Le germe s'en trouve, non dégagé de son enveloppe satirique et didactique, dans le *Village*, où la peinture du paysan reste, nous l'avons vu, encore abstraite ; vingt-cinq ans plus tard apparaissent, dans le *Registre de Paroisse*, des portraits pris sur le vif et nettement individualisés ; dans le *Borough* enfin, ces caractères, gagnant sans cesse en ampleur, deviennent de véritables « vies ». Que, par un effort de construction, le poète fasse agir et réagir l'un sur l'autre deux de ces personnages, le « conte » sera né. Déjà l'histoire d'Abel Keene avait mis en présence le frère dissolu et

la sœur, résolûment honnête et pieuse, qui souffre des excès de l'indigne et finit par en mourir[1]. Mais ce n'était, dans le *Port de Mer,* qu'un cas isolé, et comme une pierre d'attente en vue d'un édifice à venir. Il fallait exploiter ce nouveau filon qu'une heureuse rencontre avait fait découvrir, et Crabbe, assez peu prompt à s'émouvoir, y fut poussé par Jeffrey, bien inspiré ce jour-là. « Nous avons le plus vif désir, avait dit le critique, de voir M. Crabbe employer ses hautes facultés à construire un récit intéressant et lié. Son grand talent de narrateur, son incomparable puissance dans la peinture des caractères, qui maintenant n'aboutit qu'à créer des portraits détachés, tous ces dons trouveraient une admirable occasion de s'exercer dans l'élaboration d'une longue série d'aventures, où l'intérêt serait soutenu et la vraisemblance toujours mieux observée[2]. » Crabbe ne se sentit pas de taille à réaliser cet ambitieux programme : il se savait inapte à combiner de vastes intrigues et se souvenait sans doute des infructueuses tentatives qu'il avait faites, dix ans plus tôt, pour écrire des romans[3]. Avec le sûr instinct d'un artiste conscient de sa force et de sa faiblesse, il refusa de courir à un nouvel insuccès, mais il reconnut que les « caractères dont il disposait » pouvaient se grouper en « petites sociétés[4] », chacune d'elles formant un conte. Telle fut l'origine de ces *Tales in Verse,* publiés par Hatchard le 14 septembre 1812[5]. Examinons-les avec sympathie, cherchons ce qu'ils apportent de nouveau à l'œuvre

1. *Borough,* XXI, 138-48 et 181.

2. *Edinburgh Review,* vol. XVI, April 1810, p. 55 (cité dans *Œuvres,* p. 272, n. 1).

3. Cf. *supra,* p. 266.

4. Préface des *Contes en vers* (*Œuvres,* p. 272-3).

5. Voir l'annonce dans le *Times* du même jour. C'est à tort que B. (p. 56) parle de « the early part of the year » et p. 271, n. 1, du mois d'août. L'ouvrage était dédié à la duchesse douairière de Rutland, par une épître datée de « Muston, 31 juillet 1812 ». Il nous est tout à fait

du poète : peut-être en extrairons-nous, chemin faisant, une modeste philosophie de la vie.

I

En effet, certaines « lettres » du *Borough* et, désormais, presque tous les « contes » sont des variations sur un thème unique : la question du bonheur. Non pas que Crabbe se préoccupe en général des moyens de l'obtenir ou des obstacles qui, dans notre poursuite, se dressent entre nous et l'objet de nos espérances : l'ambition, l'amour, épris d'une chimère et partant pour quelque folle équipée, laissent notre réaliste bien loin derrière eux. Fidèle à son procédé favori, qui est l'étude de la corruption progressive, il place, dès le début, ses personnages dans un état de félicité relative, mais instable, d'où un ensemble de causes, froidement et minutieusement analysées, les précipitera dans une misère sans remède. Ces causes sont nos passions mauvaises, « qui font de tels ravages dans notre existence et dans nos joies[1] » ; ce sont, non pas les élans, mais les maladies de l'âme, les affections rongeantes qui, s'attaquant au cœur, tarissent la source des sentiments généreux et flétrissent la vie dans sa fleur.

Voici un couple d'amants[2], de condition moyenne : lui s'appelle Rupert et travaille tout le jour dans le bureau paternel ; elle se nomme Dinah et sert de demoiselle de

---

impossible de croire que la note suivante de Fitzgerald, copiée dans le « Journal » du poète : « Nov. 7, 1810. Finish Tales. Not happy hour », fasse allusion à l'achèvement de la collection complète.

1. *Borough*, XXIV, 433 :

He (the Poet) finds what shapes the Proteus-passions take,
And what strange waste of life and joy they make,

formule excellente, où Crabbe résume sa manière.

2. *Tales*, IV : « Procrastination » (*i. e.* Trop tarder nuit).

compagnie à une tante opulente, qui lui a promis sa fortune en héritage. Leurs occupations sont monotones, et l'attente leur paraît longue : à plusieurs reprises, Rupert a prié la « veuve » de consentir à leur union, mais toujours en vain : elle s'est mise « à gémir, à pleurer, à tousser, à parler de sa mort prochaine », ajoutant qu'alors « Dinah et le jeune homme pourront ensemble habiter sa maison, ensemble jouir de ses biens ». Il a fallu se rendre à ses plaintes, ne plus jamais proposer le mariage, se contenter, le soir, d'une courte promenade qui faisait oublier les ennuis, et voir arriver ainsi la trentaine, dans l'espoir inquiet d'un bonheur encore lointain.

L'impatience est souvent mauvaise conseillère : pressé de s'enrichir, Rupert a accepté une situation, en apparence avantageuse, qu'on lui a offerte aux colonies. Les amoureux se sont séparés, l'âme « pleine de sombres pressentiments », sans autre consolation que leur fidélité éprouvée. Des lettres ont été échangées, d'où il ressort qu'après une crise de désespoir Rupert a trouvé là-bas des « amis obligeants et probablement sincères ». Et les années ont suivi leur cours, sans apporter à l'un ou à l'autre la chance tant convoitée : Rupert ne songe pas à revenir, la tante s'obstine à vivre et s'étonne d'entendre Dinah soupirer sans cesse, alors « qu'elle devrait être si heureuse ». N'a-t-elle pas, pour se distraire, l'exhibition fréquente des trésors que contient la commode de la « veuve » : des colliers de perles et des robes de tabis, des joyaux et des dentelles, tous objets de prix que sa tante lui montre en lui disant : « Cela vous appartiendra un jour ! » A force de les voir, Dinah finit par les désirer : insensiblement, la cupidité se glisse dans son cœur et y supplante l'amour. Elle a pris un air grave, et s'occupe des intérêts de sa parente en future héritière, « veille à ce qu'on écure la vaisselle plate, à ce qu'on dispose avec goût la porcelaine, à ce que pas un shilling ne se perde ». Ses

lettres sont devenues beaucoup plus courtes et moins affectueuses; elle les signe : votre amie, Dinah; souvent elle prétexte la « toux de la veuve » pour n'écrire que quelques mots. Sa tante enfin morte, toute sa jeunesse est oubliée. Sans penser un instant à Rupert, elle prend possession de ses richesses, si longtemps attendues : ses rentes, ses obligations, ses maisons sont pour elle autant de soucis qu'elle ne tient pas à partager. Seule maîtresse au logis, elle passe ses journées « dans la paix et le bien-être, dans le contentement de l'abondance. Elle sait qu'il y a des misères et des infortunes en ce monde ; elle connaît des mères affligées et des veuves éplorées : elle les plaint, prie pour elles et s'endort. Pas une saison ne vient sans mettre sur sa table ce que les saisons apportent aux riches, car elle aime la bonne chère » et elle adore le luxe : l'ostentation la domine, plus encore que la cupidité. Elle fait ses délices d'une chambre petite, mais splendide, dont le mobilier harmonieux est placé bien en vue : sur les murs flamboie un papier damas, aux couleurs voyantes, aux figures en relief; sous les pieds fléchit et se relève un tapis soyeux et moelleux, d'un beau rouge cramoisi; dans une superbe bibliothèque de bois verni s'alignent exactement ses volumes aux reliures polies; sa lampe d'argent a été ciselée d'après un modèle grec, et au-dessus de son siège se trouve une magnifique pendule, aux pieds d'or bruni, à la boîte coloriée et couronnée de cornes de cerf, au cadran d'émail et aux aiguilles d'acier montées sur des brillants. En compagnie de deux amies intimes, admises dans cet élégant boudoir, Dinah se plaît à causer du prochain, à médire des trop confiantes « demoiselles qui se risquent dans des barques et rient avec des galants en tuniques écarlates ». Évidemment, à son âge, Dinah ne se permettrait plus de pareilles imprudences : elle s'enfonce dans la piété et dans l'égoïsme. Son amour s'est éteint et son cœur est dur.

Que, bien des années après, Rupert revienne, aussi pauvre qu'il est parti, que, le teint hâlé, la figure grêlée, il repousse les dédains de la « grande et hautaine femme de chambre » et arrive à l'improviste devant son amante d'autrefois, il sera reçu avec une froideur calculée, un faux air d'ascétisme qui fera un singulier contraste avec son espérance ingénue et sa rude franchise de marin. Qu'importe, dit-il, son indigence : ne vit-elle pas encore, celle qui partagera avec lui les plaisirs de l'existence et sera fière de ce rôle? Une cruelle déception l'attend : « Ciel ! répond Dinah, comment peut-on me parler ainsi, à moi qui suis si fanée, si vieillie, et dont l'unique souci est de préparer mon âme aux dernières épousailles, à une mort résignée ! » — « De quelles épousailles s'agit-il, s'écrie l'amoureux, à demi irrité, à demi hésitant,... c'est de Rupert que tu es l'épouse. Ta fortune, je puis en profiter, et tu dois me l'offrir. Mais, ce n'est qu'un détail, pourvu que nous vivions ensemble. Comment pourrais-je croire que tout notre passé, tous tes serments et ton amour n'étaient que mensonges?... Oui, parle tout de suite, Dinah, parle sincèrement : maintenant que je suis naufragé, veux-tu me prendre à la remorque? Sois franche, ne me tiens pas plus longtemps en suspens : m'as-tu préféré quelque joli galant? Tu n'es pas l'épouse du Ciel, et je ne croirai jamais que Dieu accepte qui peut tromper les hommes. Sans doute, je ne suis qu'une épave : j'ai du service ; j'ai été à la peine et j'ai connu les tempêtes. Ma joue — je le reconnais sans honte — a perdu ses couleurs rosées ; mon visage s'est bruni et recouvert de hâle. Peut-être mon parler est-il rude, car j'ai vécu parmi des caractères et des langues indomptables; j'ai été dupé, j'ai mené une vie de labeur et d'anxiété pour amasser une fortune dont on m'a refusé ma part. Le coup me fut sensible, car j'éprouvais de la fierté à accumuler des richesses destinées à ma fiancée. Maintenant, prononce-toi sur mon sort,

car, vois-tu, ces afflictions passées, ces années perdues, ma jeunesse envolée, mes espérances lassées, ce doute enfin que tu m'inspires, tout cela — je suis un enfant de m'en plaindre, et pourtant c'est trop vrai — tout cela me serre à la gorge, m'étouffe, et, sans la honte qui me retient, je céderais à ma faiblesse et pleurerais de colère. Mais, pour terminer cette angoisse indigne d'un homme, peut-être pour la guérir, il suffit, je le sais, d'un instant. » Un soupir contrit, l'assurance qu'elle « aimerait l'âme de Rupert et lui souhaiterait la grâce de se fixer sur un objet meilleur » : telle fut la seule réponse que ces accents éloquents arrachèrent à Dinah. Alors lui, la regardant bien en face, « comme pour pénétrer jusqu'à la racine de tant d'hypocrisie », pétrit les doigts menus de cette femme dans sa large paume, dure et bronzée, lui déclara que son estime et son respect profond n'étaient plus, mais que l'amour conservait encore assez d'empire sur son cœur et sur sa volonté pour l'empêcher de la maudire. Puis, rejetant avec mépris la main qu'il tenait, il dit adieu à son dernier espoir et sortit, condamné à la misère.

Il a dû solliciter les secours de la paroisse et revêtir la livrée bleue des indigents. Tous les jours, à l'église, il voit Dinah s'agenouiller en prières ; parfois, il sort avant elle, et, pendant qu'elle donne des ordres à quelque fournisseur, il va s'asseoir, à dix pas de là, sur le banc de sa modeste demeure. Son regard attentif fixé sur elle, on croirait qu'il cherche à surprendre « le mécanisme de cette âme subtile. Évidemment, sa pensée retourne à sa jeunesse, à ses années de labeur illusoire, jusqu'au moment où toutes ses espérances terrestres moururent. Si j'avais été, songe-t-il, le plus riche des deux, me serais-je montré à tel point dur et infidèle ? Pauvre, sait-on ce que l'on ferait une fois riche ? Mais non, je sens que j'aurais été constant, que je l'aurais consolée et relevée, que je lui aurais rendu le bonheur et l'amour. »

A deux pas maintenant, elle s'avance, poussée par un reste d'affection vers ce vieillard affaibli, mais aussitôt retenue par l'orgueil : revenir à lui, ce serait s'humilier par un semblant de repentir, passer silencieuse et hautaine, ce serait s'exposer au blâme « de tous les cœurs ». A l'exemple « du Lévite[1] », elle traverse la rue, et pour éviter le malheureux, elle suit l'autre trottoir.

Varions légèrement les circonstances. Prenons, au lieu de deux amants, deux frères ; unissons-les par les liens de la reconnaissance ; puis, implantant l'avarice au cœur de l'obligé, étudions la transformation progressive de l'affection fraternelle en noire ingratitude, et nous aurons le cas de George et d'Isaac Fletcher[2]. Fils d'un vieux loup de mer à l'âme naïve et bonne, ils ne se ressemblent guère : George, l'aîné, a la vigueur intrépide et insouciante du matelot ; le chétif Isaac, au contraire, grelotte au moindre froid et frémit devant toutes les tempêtes. Impropre à la rude existence d'un pêcheur, il a fait son apprentissage chez un fabricant de poulies et de câbles, s'est montré consciencieux, appliqué au travail, et, une fois familiarisé avec son métier, est allé l'exercer dans une maison que son frère a louée pour lui. Son commerce est prospère : George, au retour de ses longues expéditions, est heureux de le revoir et de lui confier ses économies ; il s'est assuré de précieux appuis dans sa ville natale : ses airs obséquieux ont plu au « bourgeois Steel » qui, en échange de son vote, lui a promis « un modeste emploi » à la première vacance. Le mariage aussi semble lui sourire : une vénérable amie, « vieille fille maigre et solennelle », charmée de sa tenue correcte et

1. Luc, ch. x, v. 32.

2. *Tales*, XX, « The Brothers ». La première ébauche de ce conte se trouve dans le *Borough*, XVII, 114-157, histoire de Tom (« master of a hoy ») et d'Isaac, « the landman ».

sérieuse, encourage sa « timide flamme » pour une femme de chambre qu'elle affectionne. Et George se réjouit du bonheur de son frère, au milieu des périls qui menacent sa propre vie ; car il s'est engagé sur la flotte de l'État, dès la déclaration de guerre, et sans attendre les rafles de la « presse ». Par deux fois son navire a fait une prise, par deux fois il a obtenu une courte permission et, les poches bourrées d'or, il a répandu la joie et le bien-être dans le ménage d'Isaac.

Malheureusement un projectile lui brise la jambe à quelque temps de là : George ne sera plus désormais qu'une « souche inutile » dont l'hôpital de Greenwich serait l'unique asile, s'il n'avait un frère sur le dévouement duquel il croit pouvoir compter : « Certes, pense-t-il, Isaac va se faire un plaisir d'abriter tous ceux de mes membres que l'ennemi m'a laissés. » Il arrive donc, suivant de très près la mauvaise nouvelle, saisit, avec un air affectueux et résigné, les mains tendues, s'applaudit de pouvoir enfin jeter l'ancre en lieu sûr, demande « ses neveux et son grog », puis entame le récit de son dernier combat. Hélas ! il ne se doute pas que son frère eût préféré le voir à Greenwich, que sa belle-sœur n'a que du mépris pour « ce rude et bruyant marin, avec sa jambe de bois », et que ses histoires, écoutées attentivement autrefois, sollicitées même, vont maintenant paraître insupportables. « Ses grogs trop fréquents coûtent cher à Isaac ; sa détestable pipe » gêne l'odorat de l'ancienne femme de chambre : « Des amis comme les miens, se demande-t-elle, consentiront-ils à entrer dans une pièce qu'empoisonnent des nuages de fumée ? » Que George aille donc à la cuisine ; mieux encore : qu'il monte à la mansarde pour que sa « présence redoutée » n'effarouche pas les parents et connaissances de la dame du logis. S'il se plaint à Isaac de tant d'insultes, celui-ci, prétextant son amour de la paix et l'intransigeance de sa femme, lui répond : « Mon

épouse m'apporta de l'argent : elle a ses volontés ; ah, mon frère, le mariage est une pilule amère ! » S'il se plaint à sa belle-sœur, en s'excusant de la gêner : « Oh non, lui dit-elle, vous avez toute mon estime : seulement, votre frère a ses habitudes. » Pris entre le marteau et l'enclume, le pauvre marin se réfugie dans son taudis et n'en sort plus. « Pas une créature ne voit couler ses larmes », sauf, de temps à autre, son neveu, le petit George, qu'enthousiasment ses récits de batailles et de voyages. Encore l'enfant doit-il se cacher pour venir, car sa mère le lui a défendu, et son père, le surprenant un jour auprès de son oncle, a violemment reproché à celui-ci de lui « tourner la tête avec ces maudites histoires » ! Qu'Isaac aux aguets le retrouve une nuit, frappant doucement à la porte du vieux matelot, il l'arrêtera sur-le-champ, s'écriera : « ah ! c'est ainsi que tu agis, petit serpent », et, d'un coup violent, l'enverra, indigné et en pleurs, se lamenter près de sa mère. Puis, dirigeant son emportement contre son frère, il éclatera en invectives et en injures, l'accusera de « séduire son fils, de causer dans sa maison des scènes continuelles », et le sommera de répondre. Irrité du silence obstiné de cet homme, il s'approchera du grabat où George repose enfin, dans le sommeil de la mort (1), et la voix de sa conscience, qui n'avait jamais cessé de protester sourdement contre ses duretés, se réveillera soudain, prononcera le mot de « crime » et l'accablera d'un repentir qui lui gâtera tous les plaisirs de la vie.

A la cupidité (2), substituons le ressentiment et voyons

---

1. *Tales*, XX, 342-55. Ce long discours d'Isaac à George qui, sans que son frère le sache, vient de rendre le dernier soupir, n'est pas heureux. Il est quelque peu pénible de voir Crabbe se démener pour produire un effet mélodramatique, qui « rate » malgré tous ses efforts.

2. Qui est aussi le sujet de deux autres récits, peu intéressants. L'un (*Tales*, XIV : « les Luttes de la conscience ») nous raconte les libertés de plus en plus grandes qu'un bimbelotier prend avec sa conscience,

avec Crabbe comment ce nouveau ferment de discorde peut ruiner une existence(1). Notre héros sera un armateur et négociant des plus actifs, connu sous le nom de Paul et devenu veuf à quarante ans. Son extérieur inspire la plus entière confiance : petit de taille et de visage placide, grave dans son air et lent dans ses mouvements, il paraît fréquemment sur les quais, appelé par ses affaires et vêtu, suivant la mode du jour, d'un habit de pourpre(2), simple, mais correct. Il parle peu et s'exprime avec une clarté étudiée. Sobre lui-même, sa table est somptueusement garnie lorsqu'il invite ses voisins à dîner et qu'avec un sérieux rarement adouci par un sourire il prend place au milieu des convives. Il a tant de soucis, se dit-on, et des entreprises si

---

son intime conseillère et bientôt son ennemie. Il organise une tombola qui le ruinerait s'il avait à payer les lots qu'il a promis, mais qui, heureusement, ne sortent pas ; il vend à des prix exagérés ; il proteste contre les abus du conseil de paroisse et se laisse acheter son silence ; quoique dissident, il communie à la manière anglicane pour pouvoir faire partie du conseil ; enfin il épouse, pour sa fortune, une jeune inconsciente qu'il pousse à l'adultère pour se débarrasser d'elle. — Le second (*Tales*, XIX, « le Converti ») s'inspire de l'autobiographie du libraire Lackington (cf. *supra*, p. 265, n. 1) que Crabbe représente, avec beaucoup de différences, sous les traits de John Dighton, converti au méthodisme pendant une fièvre, établi dans un fonds de librairie par ses coreligionnaires pour vendre leurs pamphlets, puis encouragé par le succès et par son esprit d'entreprise à se dégager de la tutelle de la secte, à étendre son commerce et à épouser une incrédule, fille d'un médecin. Du fanatisme au scepticisme, il n'y a qu'un pas, s'il faut en croire notre pasteur (cf. *supra*, p. 280, n. 2).

1. *Tales*, XVII, « Resentment ».

2. Cf. Scott's, *Antiquary*, ch. VI : ... « ... Mr. Lovel, a gentleman who, during the scarlet-fever which is epidemic at present (1790-1800) in this our island, has the virtue and decency to appear in a coat of a civil complexion... » Cf. B., p. 40 : ... « my first suit of boy's clothes (and that scarlet) » ... et l'accoutrement d'Abel Keene (*Borough*, XXI, 76) : « The crimson waistcoat and the silken hose ... » A ces brillantes couleurs de la toilette masculine, l'influence de la Révolution française substitua peu à peu le noir égalitaire.

vastes ! Sur ses navires s'entassent les cargaisons ; les planchers de ses entrepôts fléchissent sous leur charge ; dans les cérémonies publiques, il peut aligner toute une petite armée de domestiques et d'employés. Vraiment, un homme occupé à ce point ne saurait se passer d'une compagne qui surveille les dépenses de la maison. Paul a jeté son dévolu sur « une aimable dame à l'esprit réfléchi, qui n'est plus au printemps et pas encore au déclin de la vie ». On vante sa pudique réserve et sa sincérité : naturellement froide, élevée dans des habitudes de piété, elle ressent, au seul mot d'amour, des terreurs virginales, et, pour peu qu'un galant lui parle « de ses charmes tout-puissants », elle se raidit dans « l'immobilité glacée d'une statue ». Mais elle ne repoussera pas les offres d'un prétendant rassis et riche : elle épouse donc notre négociant et s'en remet à lui du soin de ses intérêts.

Sous des dehors spécieux, Paul n'était qu'un trompeur : ses spéculations aventureuses grossissaient, depuis bien des années, son passif, et les ressources qu'il s'était procurées par ses deux mariages avaient retardé, mais nullement conjuré sa ruine. Les fêtes données à l'occasion du lancement de ses navires, le luxe dont sa femme était entourée, les invitations à ses voisins ne servaient qu'à jeter de la poudre aux yeux. Pressé par ses créanciers, il résolut d'abuser de la confiance de sa femme en la dépouillant de sa dot. Un jour qu'elle allait, richement parée, présider un de ses banquets, il l'appela dans son bureau, lui dit qu'une « formalité légale exigeait d'elle son consentement » et lui tendit un papier qu'elle signa sans le lire et sans douter un instant de l'honnêteté de son mari. Quelque temps après venait la faillite et le dénûment pour tous deux.

Elle ne pardonna jamais. Elle s'isola dans sa misère, connut l'humiliation de vivre dans une pauvre chaumière, entre quatre murs d'argile, parmi des voisins « obscènes

dans leur gaieté et grossiers dans leurs querelles ». Impitoyablement elle en exclut l'indigne, qui pourtant la suppliait de l'admettre auprès d'elle, l'assurait de ses remords, lui promettait de tout faire, de tenir une école infime, de s'engager comme domestique ou balayeur, s'il le fallait, pour lui prouver son amour. « Vous me l'avez suffisamment montré, répondait-elle, et je garderai toute mon affliction pour moi. » Même lorsqu'un oncle l'eut recueillie et l'eut laissée riche en mourant, même lorsqu'elle put rentrer en maîtresse dans cette résidence qu'elle avait dû quitter honteusement jadis, toujours elle refusa de revoir, de secourir son mari, de conserver rien de commun avec lui, ne fût-ce que le nom. Secondée par Susanne, sa servante, dont la tendre compassion fait un contraste pathétique avec la justice rigide et dure de l'épouse, elle dispense d'une main généreuse ses aumônes dans son entourage, prépare elle-même les « plats succulents » et les « ordonnances choisies » qu'elle destine aux indigents. Mais que le coupable, se mêlant à leurs « groupes joyeux », se présente à la grille de son ancienne demeure et mendie dans l'espoir d'être privilégié, il se heurtera à un refus qui lui arrachera un gémissement. Il ira demander l'assistance publique, mais les autorités lui crieront : « Votre femme est riche », et le chasseront. Il essaiera de tout, sans que « rien réussisse en ses mains malheureuses », se fera sous-maître dans une école où, désarmé par le bruit, il se montrera plus faible que les plus jeunes enfants, portera des messages et perdra bientôt la mémoire des noms et des paroles qu'on lui a confiés. Alors on le verra, accompagné d'un âne, entrer dans un chantier où travaillent des scieurs de pierre, acheter, pour quelques sous, « la poussière pesante », et la revendre, pour tâcher de gagner sa lamentable vie. « Survient un hiver terrible et sans répit, brumeux quand le temps est doux, glacial lorsque le ciel est clair, et toujours l'humble marchand, emportant sa

charge, s'en retourne à pas lents et grelotte en chemin. L'épouse, sans pitié, le regarde passer et dit à Susanne : « Je me demande si le misérable a un abri. » — « Oh, Madame, une hutte, un chenil ! » — « Alors, le châtiment lui est mesuré selon son crime. » — « Oui, mais pas selon son âge, ni selon les souffrances de ce corps délabré. » — « Eh bien, que la paroisse aide ses pauvres ! Vous reconnaîtrez vous-même l'odieux de sa conduite. » — « Reconnaissez aussi, Madame, qu'il l'expie maintenant. » — « Quand de tels perfides réfléchissent à leurs actions, osent-ils espérer la pitié qu'ils nous ont refusée? Celui qui a fait le mal, qu'il craigne le mal. » — « Mais la neige, reprend Susanne, chasse à travers le chaume, tombe sur son lit et fond sur sa tête. » — « C'est faiblesse, mon enfant, que de plaindre le malheur d'un coupable. » — « Oui, mais il est privé de toute nourriture saine ; ses vêtements usés laissent voir ses rides, et sous ses pauvres hardes, il pâtit corps et âme... » — « Souvenez-vous de son crime. » — « Oui, sa faute fut bien grande, mais voyez, Dieu le bénisse, avec quel mal il avance ! » — « Il a causé ma honte. » — « Oui, Madame, je le sais, mais quelle cinglante rafale ! c'est à peine s'il peut se traîner. Il est transi tout en marchant, et, s'il tombe, c'est la mort... Par pitié, regardez-le dans son angoisse pleurer et trembler de froid. Oh, comme ces flocons de neige pénètrent entre les haillons du malheureux et lui tiennent le corps gelé ! On dirait que son cœur même se glace tandis qu'il chemine à côté de son famélique compagnon de misère. Il a essayé de prier : j'ai vu ses lèvres remuer et son regard suppliant se lever vers le ciel, mais la force du vent a arrêté l'élan de son cœur, et, sans qu'il pût parler, la douleur lui referma les lèvres. Pauvre créature souffrante ! oui, vous imploriez votre délivrance, et Dieu vous entendra, Dieu seul, je le crains. » — « Tais-toi, Susanne, tais-toi : la faute appelle le châtiment. » — « Alors, le nôtre ne tardera pas. Rentré au

logis, il n'aura qu'un feu maussade et un lit glacial pour ranimer ses membres raidis. Et ce lit misérable, tout en guenilles, remplit cependant la moitié de sa cabane étroite ; près de sa petite grille, j'ai vu un tas d'épines et de paille à demi pourrie ; c'est là qu'agenouillé il soufflera sur son feu et cet effort le réchauffera beaucoup mieux que la flamme, que cette flamme noirâtre et fumeuse qui durera tout juste autant que son souffle. Et moi qui suis si chaudement, si blanchement couchée... en vérité, je ne puis jamais m'endormir tranquille. » — « Vous oubliez sa conduite. » — « Non, je la connais, mais je sais aussi qu'il erre par le vent et la neige, et que, tandis qu'à l'abri dans nos chambres nous écoutons les menaces de la tempête, il en subit les assauts, peu redoutés de nous. » — « L'orgueilleux dans l'opulence a défié la tempête ; l'orgueilleux dans l'indigence recevra la tempête, — répondit l'inflexible épouse, — à quoi bon cette pitié ? Allez nous préparer un poulet pour notre dîner. » Pourtant les paroles de Susanne avaient fait impression sur elle : sans doute, elle ne consentirait jamais à recevoir son mari, mais elle le nourrirait, elle enverrait sa bonne lui porter secours. Hélas, il était trop tard ! Susanne ne trouva plus qu'un cadavre, étendu au seuil de la chaumière, sur lequel veillait l'âne, « à moitié mort lui-même d'avoir vu mourir son maître ».

L'avarice et la rancune, vices des âmes vulgaires, offrent moins de sujets à notre moraliste que l'orgueil, tentation parfois funeste à de nobles natures. La vanité d'un jeune poète qui, sur la foi de quelques succès éphémères, se croit appelé à une brillante destinée et sombre dans le désespoir : tel est le thème du « Patron » (1), conte en partie autobiographique. Dans la personne de « John », fils d'un huissier, Crabbe nous décrit l'éveil de son propre talent : « Son en-

1. *Tales*, V.

fance maladive réclamant l'air de la campagne, il avait longtemps vécu dans un ménage de paysans dont la chambre était tapissée de ballades lamentables, de chansons sur les souffrances d'amoureux ou d'amoureuses délaissées, sur des spectres irrités qui, dans les ténèbres de minuit, viennent reprocher à l'infidèle la foi jurée : et ce n'étaient qu'amours, mariages, assassinats, aventures dont se repaît un esprit oisif et ardent : voleurs sur terre et pirates sur mer, enchanteurs déjoués, charmes rompus, géants massacrés, légendes d'amour, histoires chevaleresques et courtoises, chansons rares et choisies, guirlandes de fleurs exquises, enfin tout ce qu'une curiosité avide dévore sans choisir (1). » Trop fier pour se mêler aux jeux des petits villageois, John, pour se distraire, avait saisi la plume et imitait ses précieux modèles. « Avec une imagination égale, il faisait occire par un chevalier la moitié d'une armée, dont le reste prenait la fuite ; avec une science égale, il faisait chevaucher son héros d'île en île aux côtés de Parthénisse (2)..... Et ces produits de son labeur poétique, mauvaises herbes sans doute, prouvaient néanmoins la vigueur du terroir. Il écrivait sans but, mais avec un ravissement intense, laissant libre cours à sa fantaisie, et s'étonnant de son essor. Il avait une haute idée de la dignité d'un poète, et du mérite de ses propres poèmes, qu'il thésaurisait. Lorsqu'il retourna chez son père (3), il les emporta avec orgueil et les cacha dans sa chambre, comme un avare cache son or. Mais, piqué d'ambition, il montra complaisamment à un grand liseur de ses amis les sonnets déjà composés : partial dans son jugement, mais sincère en son cœur, celui-ci s'écria : « Ces beautés doivent se pro-

1. Cf. *supra*, p. 29-30.

2. Roman de Roger Boyle (1664-5), l'admirateur de Mrs. Katherine Philips.

3. Cf. *supra*, p. 41 et p. 49, n. 1.

duire. » Elles sollicitèrent dans des revues leur part de renommée, sans révéler toutefois le nom de leur auteur, et le jeune enthousiaste entendit avec délices les applaudissements qui saluaient la muse de « Marcus » (1). Plus alarmé que charmé, l'huissier envoya son fils à l'université où, pensa-t-il, « on honore les vers et où un poète peut vivre ». John y fit ses études en vue de la prêtrise, prit ses grades et revint chez lui, plus ambitieux que jamais de gloire poétique : « Le moment arrive, se disait-il, où mon astre enfin se lèvera, excitant l'admiration du monde : alors, tous ces amis, si froids aujourd'hui, si prêts à blâmer mon occupation favorite, s'étonneront de ma renommée.....; la gloire me donnera la fortune, et quelque noble vierge, descendant de son rang, prendra par la main le poète dont elle voudra partager la vie. » En attendant, il s'exerçait à la satire, profitait des élections qui mettaient aux prises un jeune vicomte, Lord Frederick Damer, et un vieux hobereau, Sir Godfrey Ball, pour soutenir le premier, cribler le second d'épigrammes, et gagner par ce service les éloges extravagants, les promesses du « noble lord », voire même une invitation à « Brandon Hall », le château seigneurial.

Désireux de ne pas se laisser éblouir, il s'était exercé, quelques jours avant son départ, à prendre, seul dans sa chambre, « un air calme, serein et satisfait », un ton dégagé dans ses réponses. Mainte fois il s'était répété « qu'un homme, si haut placé soit-il, n'est qu'un homme après tout », et, dès son arrivée, il eut soin de se redire : « Cette salle n'est qu'une salle comme tant d'autres. Sachons garder une fermeté virile et, fort de notre talent, souvenons-nous de notre valeur. » Mais à l'approche du vicomte et de la vicomtesse, sa bravoure le quitta ; il se sentit interdit et confus ; « malgré les éloges décernés à ses vers, le poète

1. Cf. *supra*, p. 70, n. 1.

s'aperçut qu'il restait toujours le fils de l'huissier ». Ainsi Crabbe à Belvoir, auteur de la *Bibliothèque* et chapelain ducal, n'avait été qu'un « domestique » d'espèce supérieure (1). Comme son héros, il s'était, le premier jour, enhardi à briser la glace par une ou deux remarques, et, le soir, en repassant ses paroles, il avait constaté qu'un peu de pratique lui permettrait de « converser avec les grands ». Mais, tandis que Crabbe s'était tenu sur la plus discrète réserve, John nourrit des espérances téméraires. Il a vu Lady Emma, sœur de son noble ami : c'est une gracieuse créature, au maintien majestueux. Avec un sourire engageant sur son beau visage, elle a si bien vanté le jeune poète et d'un air si sympathique, elle a mis dans son regard tant de séduisante franchise et prodigué tant d'attentions à l'hôte de son frère, qu'une beauté si grande, jointe à des paroles si aimables, a excité une vive émotion dans l'âme du poète. Et la raison ne réussit pas à défendre son cœur contre le charme puissant de cette enchanteresse. « Jeune imprudent, de quelle chimère t'éprends-tu dans ta folie ? Quel amour te trouble, et quel orgueil t'aveugle ! Reviens à la réalité : si tu t'abuses au point de caresser de si vaines illusions, ce sera vraiment de la démence ! Tu t'imagines, dans ta sagesse, que l'amour tout-puissant est capable de renverser les obstacles insurmontables de la fortune et qu'il n'est pas étrange que l'opulence s'unisse au mérite et l'orgueil de la naissance à l'orgueil du génie. Pendant que tu rêves ainsi, la beauté devine ton amour dans tes tremblements, lit ta passion dans tes yeux, et, ravie de cet amusement, fière de sa conquête, elle ne cherche que son plaisir, indifférente à tes souffrances. Les éloges qu'elle te donne ne tendent qu'à t'humilier et à te perdre ; ses sourires sont des appâts et ses flatteries un

1. Cf. *supra*, p. 182-3.

venin. Pourquoi te dit-elle que dans la condition la plus basse, une âme généreuse est sûre d'une noble destinée? Pourquoi t'encourage-t-elle à aspirer à la gloire, sinon pour te voir prendre ton vol et retomber, victime de ton audace! » Mais John ne raisonne plus et chaque semaine qui passe augmente pour lui l'attrait de ce mirage. L'automne arrive, ramenant la session parlementaire et le retour à Londres. On a fixé la date du départ : l'heure décisive approche où le jeune poète saura enfin si les « dames » l'inviteront à les accompagner ou le laisseront à la triste déception que, malgré tout, il redoute. « Les matinées sont devenues froides et brumeuses ; les jours raccourcissent ; les feuilles violacées du cerisier se détachent de la branche ; la rosée reste sur l'herbe ; de violentes rafales mugissent dans les bois et de fortes ondées fouettent les eaux ; toute verdure a disparu, sauf celle des pins et des ifs qui conservent encore leur couleur sombre, sauf celle des houx parsemés de baies rouges et celle des mousses qui rampent sur le gravier(1). » Une à une, les voitures garnies de laquais longent la pelouse et s'arrêtent devant la porte ; les dames paraissent : John, tremblant d'appréhension, dirige vers elles un regard d'angoisse, puis détourne les yeux, car il a pu lire dans un autre regard : « Je vous plains, mais je vous méprise..... malheureux enfant, rimeur présomptueux..... vous, oser faire de tels rêves ! Détrompez-vous — et adieu ! » Avant de s'éloigner, son noble protecteur daigne lui dire : « Mon jeune et bon ami, vous connaissez mes intentions ; comptez sur ma sollicitude. Remerciez cordialement votre bon père en mon nom, et continuez vos études. » Puis, tout s'évanouit comme un songe, abandonnant le poète à son désespoir, au morne silence des appartements vides, à la ré-

1. Sur cet accord de la nature et de l'âme, cf. *supra*, p. 339-40.

pugnante familiarité des sous-ordres (1). Il fallût fuir le soir même et reprendre le chemin de la maison paternelle.

Comment ne pas souffrir de la médiocrité de l'existence, de la parcimonie bourgeoise, de la frugalité d'une table où alternent régulièrement le rôti et le bouilli, séparés par des hachis, et arrosés, dans les grandes occasions, d'un verre de porto, lorsqu'on a connu le luxe de la vie de l'aristocratie ? Comment renoncer sans amertume à la vision d'un bonheur convoité ? « Le jeune homme devint distrait, pensif, maussade. Il ne disait rien, mais son cœur débordait. Les questions et les inquiétudes des siens l'irritaient. » Quand ses voisins l'interpellaient par son prénom, il se retournait en tressaillant de surprise : « John ! » il y avait quelque chose de choquant dans ce mot, dans l'inconvenante familiarité, dans le sans-gêne de ces gens mal élevés et dans leurs regards curieux. Son humeur s'exaspérait et sa bile s'échauffait quand on lui demandait « comment les châtelaines parlaient et marchaient et si elles avaient grand air, quelle était l'opinion de M. le vicomte sur les affaires publiques, et s'il s'était lui-même amusé là-bas, s'il en était revenu avec plaisir ». Il dépérissait de langueur. Enfin, après trois mois d'attente, un court billet de Lord Frederick manda John à Londres : peut-être son protecteur, se souvenant de ses promesses, allait-il lui donner une cure avantageuse. « Dès son arrivée, il voulut savoir quel sort lui réservait une amitié si douteuse. Tremblant, il se présenta à la porte d'un haut édifice et frappa un coup si timide qu'on l'entendit à peine. Un domestique, qu'il reconnut, le fit entrer et lui dit : « Veuillez attendre un instant, M. le vicomte est occupé. » Notre héros s'assit, seul dans l'antichambre, prit un journal et se mit à lire sans comprendre. La journée était froide, et, par un temps pareil, il

1. Cf. *supra*, p. 240, n. 1.

faut du feu dans ces appartements où l'on gèle corps et âme. La salle vaste et sonore, la grille reluisante, les sièges de velours cramoisi, le buffet et sa vaisselle plate, le superbe sofa qui s'offrait au visiteur sans qu'il osât prendre la liberté de s'y asseoir, les tables brillantes, d'une marqueterie délicate, tout ce luxe s'étalait avec une splendeur glaciale qui inspira de la terreur à son âme troublée et fit de l'ami d'autrefois un esclave confus. « L'avait-on oublié ? » Trois fois à son oreille avait retenti bruyamment la pendule, et toujours il attendait. Des roues résonnaient ; un fracas de tonnerre secouait ensuite la porte, interrompant ses rêveries. Lorsqu'un valet passait par là, John se répétait : « Peut-être m'apporte-t-il un message ! » Mais non, l'homme traversait l'antichambre. Enfin, c'était bien pour lui maintenant : « Monsieur, lui dit-on, veuillez revenir jeudi à midi », et la journée se termina ainsi. Irrité par cette longue et inutile angoisse, John quitta la noble résidence avec mépris. Tant de froideur et de silence lui semblaient le présage et la menace d'un refus. A l'heure fixée, un coup timide annonça de nouveau la présence du jeune homme. Cette fois, tout était préparé : le même domestique, sur l'ordre de son maître, tendit un papier à la main tremblante de John : « Est-ce tout, s'écria-t-il, ne daigne-t-on m'accorder ni une parole amicale, ni un mot de consolation (1) ? » Le contenu de la lettre répondait à cet accueil : impossible de réussir dans l'Église, écrivait Lord Frederick ; il faudrait se contenter d'une place à la douane, « sur les quais de Londres ». Alors, adieu les honneurs et les loisirs ! Dans son humiliation, le poète sentit la vanité de ses rêves : résigné aux occupations monotones d'un commis aux écritures, il alla passer de tristes heures au milieu d'hommes affairés,

1. Crabbe, dans ce passage (v. 520-553), décrit avec force sa réception chez Lord North en 1780 (cf. *supra*, p. 120-1).

tâcha d'apprendre son métier et de satisfaire aux examens prescrits. Ce fut en vain : sur son âme blessée, rien ne laissait plus d'empreinte, et, lorsque vint son tour de répondre aux questions, « il resta silencieux et souffrant, sans éprouver de honte ». Fuyant l'indulgence de ses supérieurs et sa besogne odieuse, il erra longtemps sans but, et, ramené chez ses parents, finit par s'éteindre, consolé par sa foi et par l'affection des siens.

Mais la vanité d'un poète est un cas isolé. Osons généraliser. L'orgueil est un vice dont nous sommes tous menacés. Il ne sera définitivement confondu que si, rejetant tout secours extérieur et s'érigeant en juge autonome de la conduite, notre raison sort vaincue de la lutte avec les passions. Éclairés par cet échec, nous reconnaîtrons la fragilité de notre nature et ne repousserons plus, dans les circonstances critiques, l'appui de la religion. Nous dirons avec Crabbe que la conscience morale, réduite à ses seules forces, s'expose aux pires défaillances. Et nous comprendrons la leçon d'humilité que nous donnent deux de ses contes, les plus caractéristiques et les plus profonds de tout le recueil. Voici le premier[1] : Un riche bourgeois, nommé Gwyn, s'est, à quarante-cinq ans, retiré à la campagne pour faire valoir. Célibataire, disposant à sa guise de son temps et de sa fortune, il se livre à ses trois occupations favorites : le soin de son domaine, l'embellissement de sa demeure et la culture de son esprit. Il siège, en sa qualité d'éleveur, au jury des comices agricoles, et il introduit dans ses fermes les derniers perfectionnements mécaniques : le semoir, la houe à cheval, la batteuse. Fier de sa richesse, il ne cache pas à ses voisins le luxe dont il s'entoure : ses rideaux écarlates retombant en amples festons, ses canapés rebondis, à la cambrure élastique, ses miroirs dans leur cadre doré, ses

1. *Tales*, III, « The Gentleman Farmer ».

tapis aux chaudes teintes et ses gravures coloriées. Évidemment, Gwyn est quelqu'un. Sa personnalité s'affirme avec vigueur. Il a puisé l'indépendance aux meilleures sources : quelques traités de métaphysique et de logique, les œuvres de Hume, le « splendide volume du bon mylord Bolingbroke », les écrits du profond philosophe qu'était Tom Paine, les « pages fleuries de Gibbon », bref toute la littérature sceptique : telle est la pâture dont se nourrit sa pensée. Disciple enthousiaste de l'auteur des « droits de l'homme », il se fait l'intransigeant apôtre de la liberté intégrale. Il devance les anarchistes spéculatifs. C'est un Shelley campagnard et prosaïque. Écoutez-le pérorer au milieu de ses amis stupéfaits et légèrement scandalisés : « Cela me fend le cœur, s'écrie-t-il, de voir l'homme se soumettre ainsi au despotisme de l'homme. Lâches que nous sommes, nous ne comptons jamais sur nous-mêmes : il faut que l'un de nos égaux vole à notre aide. Nous obéissons à la coutume, comme nous plions devant la destinée; tout en nous est enchaîné : le corps, l'âme et la fortune. Le corps à peine endolori ou malade, nous mendions — sans savoir pourquoi — un remède à quelque inconnu, et, pourvu que cette créature ait lu un certain jargon, qu'elle ait appris par cœur quelque système écossais, aussi longtemps que durent notre patience ou nos ressources nous croyons que le solennel imposteur va nous rendre la santé. Voulons-nous acheter ou vendre ? La loi réclame un acte où elle puisse apposer son sceau. Désirons-nous louer ou prendre à louage ? Les services douteux d'un notaire sont requis. Mais ce qui m'afflige le plus, soit dit entre nous, c'est de voir un homme entre les mains des prêtres, ces directeurs des consciences, ces amis du Ciel qui savent si bien entretenir nos craintes tout le temps de notre vie. Dès que l'enfant respire, leurs rites commencent : il ignore le péché, mais on le purifiera quand même ; il n'a que faire d'engagements, mais il don-

nera sa promesse ; il n'a pas le moindre jugement, mais il épousera une croyance. Plus tard, l'adolescent est asservi selon les règles : on le catéchise à l'église, en pension, à l'école, et cet esclavage en fait un instrument docile. Si l'adulte se cherche une compagne et la trouve, le prêtre l'attend. Le bon sens ne condamne-t-il pas la cérémonie du mariage ? Quelle âme indépendante peut être forcée d'aimer, contrainte à la tendresse, tenue à la sincérité ? Les chaînes et les fers sont-ils des liens d'affection ?... L'anneau, les serments, les témoins, les bans, les prières, tous les noms proclamés, toutes nos affaires rendues publiques : voilà les formes auxquelles on se soumet et qui préludent à un acte d'amour par une odieuse mise en scène. C'est absurde ! Au lieu d'éviter les sentiers battus, on se plaît à passer par le chemin des dupes. Supposons maintenant que le prêtre vous ait conjoints. Vous laissera-t-il tranquilles ? N'espérez rien de tel. Êtes-vous malade ? Il arrive. Vous ne mourrez pas en paix s'il n'assiste à votre délivrance, s'il ne vous tourmente l'âme et ne vous presse de confesser les péchés que vous avez commis ou avez pu commettre. Êtes-vous mort enfin ? Il vous suit jusqu'à la tombe, sans troubler plus longtemps votre repos, il est vrai. » Donc, plus de médecins, plus de notaires, plus de prêtres. Gwyn ne souffrira aucun maître : il sera le « roi de lui-même », avec sa raison individuelle comme unique conseillère.

Il a trop présumé de ses forces. Un an après son arrivée, une jolie fille, qu'on nomme Rebecca, est venue orner son agréable demeure. Fine, observatrice et silencieuse, elle épie ses regards et devine ses moindres volontés. Élégante, mais simple dans sa toilette, douce dans ses manières, elle n'a d'autre éloquence que son sourire, car elle n'est point parleuse. Elle fait à Gwyn une vie harmonieuse et suave ; les formes exceptées, c'est un ménage uni. Sans doute, les épouses selon la loi commune affichent leur dédain et, blâ-

mant de telles mœurs, refusent de saluer la maîtresse de Gwyn. Mais il méprise semblable grossièreté, et Rebecca, tous les dimanches, se rend à l'église, lit dévotement sa Bible ou ses ouvrages de piété, condamne les libres opinions de son ami, qu'elle traite de « rêveries diaboliques », défend contre lui les prêtres, « adversaires, déclare-t-elle, de notre ennemi redoutable, le péché, et beaucoup moins sots qu'on ne pense ». Pour ne pas déplaire à cette « âme naïve », Gwyn abandonne tous les jours un peu plus de son audace métaphysique. Sans abdiquer son autorité, le « roi » se serre pour faire une place à sa reine. Est-ce un effet de la réserve qu'il s'impose, ou de son existence équivoque ? Il devient soucieux, fiévreux ; « il ne mange plus, gémit-il ; s'il veut marcher, ses jambes flageolent sous lui ; il a de mauvais pressentiments, comme si quelque voleur ou quelque créancier allait l'arrêter en route ». « Hélas ! lui dit Rebecca, votre malaise exige de prompts remèdes. Tous ces médecins vous sont insupportables, je le sais ; mais, si l'on vous trouvait un docteur qui fût un ami, vos craintes seraient levées. J'ai mon cousin Mollet, en ce moment en Écosse et récemment promu docteur, qui s'établira bientôt dans cette île privilégiée. » En attendant, il est tout prêt à s'installer chez Gwyn et à lui prodiguer ses soins ; il consentira même à rester pour toujours, si le malade, énervé par le « vent d'est », appréhende son départ. De concert avec sa belle cousine, il soumettra notre fanfaron d'indépendance à un régime inflexible : « Docteur, vient demander Gwyn, puis-je sortir à cheval aujourd'hui ? » D'un regard souverain, Rebecca donne son assentiment : « Je n'y vois pas d'inconvénient, répond Mollet, mais gardez-vous du froid et rentrez au bout de quarante minutes. » On ne saurait montrer une sollicitude plus vigilante. Pourtant elle ne suffit pas. Gwyn a l'âme malade autant que le corps. Il vit à une époque troublée : les journaux parlent d'invasions,

d'épidémies, de famines, de dangers présents ou passés ; ni la philosophie, ni la littérature légère ne réussissent plus à dissiper la tristesse de ce cœur que ronge une angoisse indéfinissable. Qui sait si, après tout, il n'a pas fait fausse route ? Un conseiller spirituel va devenir nécessaire, mais ce ne sera pas le pasteur de la paroisse. Non ! Gwyn l'a défié, insulté, négligé : il ne peut le prendre pour guide. Il préfère un énergumène de la secte des baptistes, un certain « Wisp », ancien palefrenier, maintenant apôtre dissident, dont le premier soin sera de se concilier les bonnes grâces de la maîtresse en faisant d'elle une épouse légitime. « Il faut vous marier », dit-il à Gwyn. « Veuillez fixer le jour », dit-il à Rebecca, si bien qu'en fin de compte, « le changement est complet : Gwyn s'est converti, a vendu ses livres et renoncé au péché. Mollet dispose de son corps, Wisp de son âme, et Rebecca, régnant en maîtresse et trônant en épouse, tient les cordons de la bourse ». Tous les beaux discours de notre « libertin » n'étaient qu'un outrecuidant verbiage (1).

Dans l'orgueil de sa pensée, l'homme conçoit un idéal et

1. Le quinzième conte, intitulé « Conseils d'un pasteur à un squire », présente quelque ressemblance avec celui-ci. Un châtelain trop bon vivant est irrité par les fréquentes réprimandes que lui adresse le « vieux recteur » de la paroisse, et destine à James, un de ses neveux encore à l'université, le bénéfice dès qu'il sera vacant. Il espère se procurer ainsi un pasteur accommodant et poli. Les choses, malheureusement pour lui, tournent tout autrement. Avant de quitter l'université, de Cambridge sans doute, James a été converti aux idées « évangéliques » d'un « prédicateur » qui nous fait penser à Charles Simeon. Il prend possession de sa cure, étonne ses fidèles par la fougue de ses prières et de son éloquence improvisée, fait en présence de son oncle un long sermon sur la « grâce triomphante » et se range ainsi parmi les « fanatiques » les plus dangereux. De là une hostilité violente entre le squire et son neveu, des divisions dans la paroisse et des hésitations chez ce jeune prêtre qui nous rappelle de loin le « Mr. Tryan » de George Eliot : *Janet's Repentance*, ch. II (cf. aussi le *Parish Register*, *supra*, p. 301).

s'élance pour le réaliser. Par faiblesse de caractère, il glisse dès les premiers pas, et, de chute en chute, roule aux abîmes. C'est le cas d' « Edward Shore », le héros du second de ces contes (1). Il a vingt ans, et ses succès universitaires semblent lui promettre un brillant avenir. Un pur amour de la vertu et de la gloire va diriger ses actions. Il rêve d'une morale parfaitement désintéressée, ne s'inspirant que de la voix de la conscience. Quiconque ne se conduit bien que par crainte des gendarmes et de l'enfer lui paraît méprisable : « Celui que la loi seule empêche de voler, déclare ce jeune philosophe, n'est pas un juste. Et quelle loi nous oblige à refréner nos passions, à nous armer pour la cause de l'honneur, à secourir les faibles ? Fuirons-nous la honte et la bassesse d'un séducteur parce qu'une loi condamne l'adultère ? Abhorrerons-nous toute souillure, non par haine du vice, mais parce que le code nous ordonne de nous contraindre ? » Contre toutes les tentations, la « raison » sera son guide et sa défense : « Je n'aurai besoin ni d'une main plus ferme, ni d'une plus claire lumière, ni de ces menaces, bonnes pour terrifier les lâches et les âmes serviles. Fidèle à mes hautes pensées, à mes aspirations idéales, je ferai librement la guerre à la débauche et au crime. » Rationaliste en morale, il incline au scepticisme intellectuel : non pas qu'il soit complètement incrédule, mais il demande à sa « souveraine maîtresse », la raison, le mot de la grande énigme, et, de toutes parts, des doutes viennent assaillir son « âme ardente ». Des questions sont soulevées qui dépassent les forces de ses facultés et demeurent insolubles. Ses amis, hésitants eux-mêmes, le troublent plus qu'ils ne l'assurent, et sa manière de vivre tend à prolonger cette dangereuse incertitude. Il se cherche une carrière, sans pouvoir fixer son choix : pour être avocat, il

1. *Tales*, XI, « Edward Shore ».

faut plaider toutes les causes, qu'on les approuve ou non ; les médecins sont des personnages lugubres et toujours indécis ; les théologiens ne ruminent que textes et controverses ; la guerre enfin mène à la gloire, mais, là non plus, on ne peut choisir sa cause. Reste la littérature, et Shore a essayé d'écrire : il a commencé un « drame sérieux » dont la tristesse l'ennuie, ébauché un roman solennel et profond, mais ses spectres lui ont fait honte et il y a renoncé ; un instant la polémique l'a tenté, mais il eût fallu prendre parti, et son « esprit vacillant » répugne à toute décision.

Dans le doute, il a continué de s'abstenir. Il fréquente assidûment chez un ami dont le scepticisme pyrrhonien, en morale comme en métaphysique, voit en toute chose un sujet de discussions ou de plaisanteries et considère la recherche de la vérité comme un labeur inutile. Lorsque, avec une éloquence « née de l'ardeur de son zèle », Shore s'étend sur la « noblesse de l'âme et de notre libre arbitre, sur la force de notre sentiment de l'honneur et sur la beauté de la vertu », son contradicteur lui répond par « un sourire sarcastique » et par ces mots : « Mon cher enthousiaste, tu changeras d'idées quand les illusions, les erreurs, les méfaits, l'hypocrisie humaine ne pourront plus t'affliger ni te surprendre. » Or cet ami, âgé de cinquante ans, vient d'épouser une « jeune beauté », à peine sortie de pension, qui n'a vu dans le mariage qu'un moyen de se procurer « les mets les plus délicats, les toilettes les plus chères », et de passer sa vie en promenades sur « la lande montueuse » et surtout en visites, « lorsqu'en été les routes sont sèches ». Elle a « ses nerfs » et supporte difficilement les longues causeries philosophiques qui lui font « tourner la tête ». Pour ne pas accroître son impatience, son mari s'interrompt, s'installe dans un fauteuil, laisse les « jeunes gens » jouer aux cartes près de lui, ou même les engage à

sortir ensemble, pendant qu'il poursuit sa lecture : « Tu sais, mon bon Edward, dit-il, j'ai besoin de mes aises. Tu montreras à cette enfant les planètes et les arbres, tu lui nommeras les oiseaux chanteurs qui remplissent le soir de leurs gazouillements, tu lui énuméreras les insectes qui voltigent en travers du chemin ; tu lui apprendras à fixer sa pensée vagabonde, à relier ses sensations fugitives, à coordonner ses idées. » Edward obéit volontiers : la leçon finie, il regarde, silencieux auprès de son élève, « le soleil qui décline et les brillantes couleurs du paysage qui se ternissent, puis ils vont s'asseoir à l'ombre d'un bosquet et ils chantent, tandis que la lune à son lever verse sur leurs jeunes visages une beauté tendre, un charme périlleux ». A son retour, elle retrouve son époux assoupi, et, comparant involontairement les deux amis, « elle s'aperçoit bientôt que l'un d'eux joint à un air distingué l'esprit le plus riche, qu'Edward ne porte ni perruque ni barbe hirsute, que jamais il ne vient négligé ou malpropre, que jamais il ne s'endort ». Autant de réflexions dangereuses à vingt ans, surtout quand le mari en a cinquante et qu'il est forcé de s'absenter pour aller voir un parent malade. Laissé seul par ce sceptique trop confiant, « le jeune couple » ressent une gêne soudaine. Edward ne peut regarder cette femme sans en être troublé, mais sa bravoure téméraire lui interdit toute retraite. Elle, d'une main maladroite, touche le clavier discordant, sans pouvoir ressaisir son calme. Elle veut sortir, appelle son ami pour qu'il l'accompagne, puis, se ravisant : « La pluie va tomber », dit-elle en rejetant son manteau. Elle prend un livre, et ne sait ce qu'elle lit ; toujours en mouvement, elle vole à d'autres occupations ; soudain elle rit aux éclats, puis s'efforce de paraître sereine, et son humeur, changeant sans cesse, ne reste pas inaperçue.

«Il est pénible, ajoute le conteur austère, de parler d'actions honteuses. Le jour fatal est passé, suivi de son lende-

main, puis sont venus le remords, l'angoisse, l'épouvante, et, trop tard hélas ! notre héros déchu s'est enfui. »

Soyons sûrs qu'il n'échappera pas au châtiment que lui réserve sa conscience. Avoir eu des ambitions si nobles, des pensées si altières, et tomber si bas ! Sa chute est d'autant plus profonde qu'il a voulu viser plus haut. Il ne se repent pas, car le remords n'enlèverait rien à sa honte ; il ne peut plus prier, sa foi s'étant éteinte ; il n'implore pas le secours que le pécheur contrit trouve dans la miséricorde ; ses larmes ne coulent pas vers ce Dieu irrité qu'apaiserait sa pénitence. Dans le tumulte de ses passions brûlantes et de son orgueil, il ne cherche qu'à s'étourdir : le vin lui donne l'ivresse, ce baume que les coupables appliquent sur leur angoisse ; ses propres paroles le grisent, lorsque, au milieu de ses gais compagnons, il disserte sur la prédestination, et, fataliste pour les besoins de sa cause, déclare que l'homme, en se croyant libre de sa conduite et de ses plans, n'est que la victime d'une illusion, le jouet de « puissances supérieures ». « C'est folie, s'écrie-t-il, que de déplorer nos actions, toujours inévitables. » Nul frein ne retient plus cette « âme ardente » qui semble prise de vertige, et se livre à la débauche. La misère le guette : « En proie à des terreurs nouvelles, il fuit ses amis et pleure ses infortunes pendant ses nuits d'insomnie ; il se couche tard, se lève trop tôt, les traits tirés, les yeux injectés de sang. Si le sommeil momentanément lui cache la triste perspective, des terreurs imaginaires se superposent aux véritables ; ses maux se succèdent, comme la nuit succède au jour : après un semblant de plaisir, c'est un semblant de repos, si bien qu'un désespoir amer finit par s'emparer de cette épave, de ce débris d'une noble nature. » Ses prodigalités le mènent à la prison pour dettes, et jamais il n'en sortirait sans le secours d'une main, inconnue d'abord, mais en laquelle il reconnaît bientôt l'ami qu'il a si gravement lésé. « Cette

fois, c'en est trop : se voir aidé, conseillé par un homme qui l'évite, le plaint et le méprise, c'est insupportable, c'est un coup funeste qui frappe sa raison avec la violence d'un torrent. Un instant, il garde un silence effrayant, une vague horreur dans le regard, un lugubre sourire sur les lèvres, puis, soudain, il part d'un accès de rage furieuse que la force ne peut dominer ni l'affection calmer. » Semblable au joueur de Hogarth (1), on doit l'enchaîner sur la paille « qu'il repousse du pied par dédain, tout en riant du cliquetis de ses fers ». Peu à peu, cependant, cette frénésie le quitte et fait place à « une insouciance d'enfant, à une humeur folâtre, à une gaieté sans cause. Ses paroles n'ont pas de sens, ses occupations pas de but : il trace des dessins fantastiques sur le mur, invente des histoires extravagantes à propos de chacun d'eux, joint à la face humaine un corps d'animal, et approuve d'un sourire idiot la chimère qu'il a créée ». Inoffensif désormais, on le rend à sa famille, aux soins dévoués d'une jeune fille qu'il avait autrefois aimée, et qui, mue par une compassion tendre et pieuse, lui reste fidèle : « Doucement elle réprime ses caprices puérils ; un instant immobile et rêveur, il l'écoute parler d'une voix tremblante ; ses yeux s'animent et l'interrogent ; il l'entend soupirer, et ces paroles harmonieuses le charment, percent les nuages de sa pensée et momentanément le font obéir. Comme un enfant radieux qui vient de saisir dans le regard de sa mère sa première lueur d'intelligence, plongé dans le ravissement, il reconnaît à demi cette voix et tressaille, à demi conscient, en sentant couler une larme. Il quitte rarement la ville, et toujours on le surveille quand il tombe dans ces humeurs sombres qui le poussent à aller cacher son malheur. Mais il revient bien vite, impatient de revoir ses jeunes amis, de crier, de chanter, de causer avec eux.

1. Cf. *The Rake's Progress,* plate VIII.

Ses paroles, comme ses gestes, sont toutes désordonnées. Enfant lui-même, il est le chef des enfants : il fouette leurs toupies ; sur leur ordre, il se baisse pour qu'avec de grands rires ils sautent par-dessus son dos ; simple et faible, il est retombé en enfance, et les jeunes insouciants l'appellent « Shore l'innocent (1) ».

A des degrés divers, l'on trouve dans les contes qui pré-

---

1. On trouvera dans le huitième conte, sous le titre de « la Mère », une étude d'orgueil féminin. Dorothée, riche héritière et enfant gâtée, s'est mariée et a deux filles, l'une que le poète appelle « la Beauté », choyée par sa mère, l'autre nommée « Lucy » et presque méprisée à cause de sa modestie. Aussi est-elle heureuse d'aller tenir compagnie à une tante qui la mande auprès d'elle. Un jeune pasteur, frère cadet d'un « squire » du voisinage, s'éprend de la douceur et des vertus de l'affectueuse « Lucy », qui lui rend son amour. Dorothée vient de donner son consentement à l'union projetée, lorsque la « Beauté » meurt à la veille de faire un brillant mariage. Lucy, rappelée auprès de sa mère, se voit imposer des ambitions plus hautes : le jeune pasteur, deux fois repoussé par l'altière Dorothée, oublie l'affection de Lucy qui meurt de chagrin en apprenant qu'elle est abandonnée. Et Dorothée continue de régner dans la splendeur de sa beauté plus que mûre.

Quant au conte XXI, « le Jeune Savant », c'est l'histoire peu intéressante d'un certain Stephen Jones, fils de fermier, qui trouve une place à Londres comme employé de bureau, se laisse corrompre par ses camarades comme Abel Keene, et se fait rappeler par son père inquiet. Aussitôt arrivé à la ferme, Stephen commence à prêcher l'incrédulité la plus radicale et reçoit de la main vigoureuse du vieux paysan une volée de coups de fouet qui le force à abjurer sur-le-champ ses hérésies et à brûler ses auteurs favoris, cette « canaille » d'athées. Il est curieux que ce conte, l'un des moins heureux, soit, comme le « Converti », emprunté à la littérature et non pas à la vie réelle. L'original en est le Tatler, n° 108, article d'Addison, où un « gentleman » inflige à son fils le traitement que subit Stephen Jones (I remember a young gentleman, etc...). On lira peut-être avec quelque curiosité une polémique que le récit de Crabbe suscita dans les pages de *Notes and Queries* au sujet de la légitimité des châtiments corporels (cf. *Notes and Queries*, 7th Series, vol. VII, p. 214 et 373, vol. VIII, p. 116 et p. 298; vol. IX, p. 71. La controverse, très fragmentaire, dura depuis le 16 mars 1889 jusqu'au 25 janvier 1890).

cèdent un élément commun : le pathétique du désenchantement. Il n'est pas un de leurs héros souffrants dont l'âme ne soit brisée par la faillite de ses espérances. Poète de la désillusion, Crabbe en fait le ressort principal de ses histoires tragiques. Tantôt ses personnages portent en eux-mêmes la cause de leur déchéance : c'est le cas de tous ses orgueilleux, de John, le fils de l'huissier, de Gwyn, d'Edward Shore. Entre la perfection qu'ils ont rêvée et leur avilissement, éclate un si affreux contraste qu'ils en sont comme anéantis. D'autres succombent moins sous leurs propres vices que sous l'égoïsme d'amis ou de parents qui auraient pu les aider et les chérir. C'est le cas de Rupert, comptant sur l'affection de Dinah à son retour des colonies, de George, le marin invalide, aspirant au repos sous le toit de son frère, de Paul, le marchand, implorant la charité d'une inflexible épouse, tous ruinés par la dureté de ceux qu'ils ont le mieux aimés. Et comme si la peinture de leur infortune et de leur désespoir ne suffisait pas à nous toucher, Crabbe a recours à un second moyen : il introduit parmi ses héros, toujours plus ou moins coupables, un personnage accessoire, mais pleinement sympathique, un faible enfant, une femme compatissante qui, partageant et reflétant l'émotion du lecteur, l'accroît en l'exprimant. Souvenons-nous du rôle que jouent Susanne dans le « Ressentiment », le petit George dans les « Deux Frères », et, dans « Edward Shore », Anna sa fiancée (1). Au pathétique de la douleur s'ajoute ainsi celui de la pitié.

1. Un effet semblable avait déjà été produit par Crabbe dans l'histoire du marin phtisique et de « Sally », sa fiancée, assidue à son chevet pendant son agonie. Ce passage de la lettre II du *Port de Mer* avait été fort goûté.

II

Supposons qu'au lieu d'être une passion funeste, l'orgueil se change en simple forfanterie et ne cause que de plaisantes déconvenues : à la tragédie succédera la comédie, et nous aurons les deux contes humoristiques que Crabbe a intitulés la « Gageure » et les « Amants sincères ».

Il y a des hommes qui en se mariant cherchent une compagne à laquelle ils puissent confier leurs soucis et une partie de leur autorité : Clubb (1), esprit conciliant et commerçant enrichi, est de ce nombre. Il y en a d'autres qui veulent régner en maîtres dans leur ménage et réduire leur femme au rôle d'une esclave : telle est la prétention de Counter, ami et associé de Clubb. Ce n'est pas lui qui eût choisi, comme l'a fait Clubb, une épouse « nullement timide et rarement silencieuse, facilement irritable, plus disposée à gouverner qu'à obéir, capable, si on lui laisse sa liberté, de se conduire à merveille, mais toute prête aussi à la prendre, si on la lui refuse ». Non, il a préféré une « jeune fille bien obéissante, une tendre créature pleine d'appréhensions et de charmes, une jolie enfant à peine sortie des bras de sa mère, une de ces fleurs douces et suaves qui forcent les hommes à les aimer, et qu'il faut tenir en serre si on veut qu'elles durent ». Il est fier de son choix. Quel mari pourrait être plus heureux ? « S'il élève la voix, cette belle créature tremble... ; s'il la gronde, elle fond en un torrent de larmes... ; s'il donne des ordres, jamais elle ne pose une question, jamais elle ne se mêle de ses raisons, de

1. *Tales,* XVIII, « The Wager. » Comme l'indiquent les citations en tête de ce conte, l'idée première en a été empruntée à la scène II de l'acte V du *Taming of the Shrew* où Petruchio se fait instantanément obéir de Katharina, tandis que les autres mariées se montrent beaucoup moins dociles.

ses affaires, de son commerce : elle est parfaitement désœuvrée. » Au club où les deux associés se rencontrent, le soir, avec leurs voisins, Counter ne tarit pas sur sa félicité, sur son indépendance ; parfois même, quand le vin l'excite, il se tourne vers son ami, et, d'un ton ironique et triomphant, le loue d'avoir si aisément renoncé à toute liberté.

Tant de vantardise finit par troubler la mansuétude de Clubb. L'humeur taquine de son associé l'intriguait depuis longtemps. « Évidemment, se disait-il, Counter ne jouit pas d'une tranquillité parfaite et sa jactance cache quelque désappointement, car les hommes heureux laissent les autres en paix. » N'était-il pas remarquable que, tous les soirs, Counter partît régulièrement de bonne heure, en prétextant « les nerfs impressionnables de sa Juliette et les attentions que méritait une telle femme » ? Clubb résolut de pénétrer ce mystère. Un jour que les fanfaronnades de son ami l'avaient plus exaspéré que de coutume, il s'écria : « Par Dieu — excusez-moi si je jure ainsi — mais je parie cent guinées avec lui, s'il l'ose, que personne ne m'empêchera de prendre des libertés si grandes qu'il ne pourra les égaler. Voici mon enjeu. Allons aux courses de Newmarket, allons partout où il voudra, et que celui des deux qui reviendra le premier ou refusera de partir perde sa mise ! » — « C'est entendu », répondit Counter.

Concevoir ce beau projet n'était rien ; l'exécuter serait plus difficile. Qu'allaient en penser les deux femmes ? « J'ai eu tort, se dit Counter, dès que sa surexcitation fut tombée. Je vais affliger mon amour. » — « J'ai eu tort, se dit Clubb ; elle ne m'approuvera pas. Mais nos amis étaient présents, et il faut que je tente la chose, autrement je serai la risée de la moitié de la ville. » Sa femme consultée, bien loin de le retenir, l'engagea à prolonger au besoin son absence : « L'honneur du mari est celui de l'épouse, déclara-t-elle ; sans doute je me montre obstinée pour des détails, mais je

donnerais ma vie pour votre bon renom... Que les sots apprennent enfin qu'une femme peut désirer être maîtresse chez elle sans pour cela faire de son mari indulgent un benêt. Si je vous conseille parfois, il faut être insensé pour croire que votre assentiment soit une obéissance forcée. » Tout autre fut l'attitude de la douce Juliette. En vain Counter usa-t-il des paroles les plus tendres, les plus caressantes, pour la préparer à son départ ; en vain affirma-t-il que « ses affaires » et non les courses l'appelaient à Newmarket : « l'affectueuse créature eut un instant de stupeur, puis des flots de larmes coulèrent sous l'impulsion du chagrin : Elle, faire des objections, gémit-elle en sanglotant, oh non, pas la moindre ! Son rôle était fini et sa carrière remplie. Elle n'avait plus qu'à mourir : pour tout au monde, elle ne pourrait jamais vivre seule toute une semaine ! Et lui aussi, il mourrait dans ce lieu de perdition — c'était un cas fréquent, cela arrivait sans cesse — au milieu de ces affreux chevaux, de ces jockeys, de cette foule, c'était une mort assurée, — on n'avait plus qu'à commander son linceul, — il se risquerait dans une course et tomberait, elle expirerait de terreur, et tout serait dit ! Non, avec un amour comme le sien, elle ne pourrait jamais supporter de tels malheurs, mais elle n'avait qu'à obéir. » — « Et ces mille livres, reprit Counter, inventant un nouveau mensonge, faudra-t-il que je les perde en restant ici ? » — « Eh bien pars, mon ami, c'est une somme monstrueuse en effet, et qui vaut bien vingt épouses, — pars, mon ami, je ne dis plus rien. Ne te fâche pas ; si j'avais la force de vivre, ta colère s'expliquerait : maintenant il faut bien que tu me pardonnes. Hélas, je m'évanouis ! Cruel, il n'est plus besoin de blessures ni de fièvres : tu m'as porté le coup fatal. » Et Counter dut céder, s'humilier devant Clubb, lui écrire, le jour même du départ, une lettre par laquelle il se récusait, ajoutant qu'il avait eu tort de « parler d'obéissance et de

domination », et que « des sottises pareilles ne troubleraient plus leur bonne entente ». Il s'apercevait enfin que la faiblesse éplorée d'une enfant peut être plus tyrannique que la fermeté d'une femme sérieuse et sensée, et que l'homme le plus autoritaire ne fait pas toujours ce qu'il veut.

Voici un personnage « haut de six pieds, auquel on donnerait six pieds six pouces », tant il est raide dans sa démarche, maussade, résolu, grave et compassé dans son air. Il se nomme « Jonas Kindred (1) » ; marchand de houblons, de blés et de charbons, il appartient à la secte des Indépendants, de ces Puritains rigides qui s'interdisaient alors, paraît-il, toute union avec les familles anglicanes. Il gouverne les siens en véritable despote : « Susannah, sa fidèle épouse, a, en son absence, un maintien énergique et un regard décidé ; en sa présence, elle baisse les yeux et la voix. Il aime à lire et à citer devant elle les textes sacrés qui font des saints patriarches les « maîtres » de leurs femmes ; il a pour sa propre personne un respect non déguisé et ne pardonne ni la moindre liberté ni la moindre négligence. » Sa vie est la précision même : il veut qu'on se lève de bon matin, qu'une heure soit consacrée aux prières et aux hymnes, et qu'ensuite un déjeuner simple, mais substantiel, fournisse à chacun les forces nécessaires à l'accomplissement de la besogne quotidienne. « Sa maison est d'une propreté parfaite : tables, chaises et tabourets, tout est à sa place, ou n'est dérangé qu'avec méthode ; pas un tableau, pas une gravure n'anime ou n'orne les chambres ; un papier brun, tout uni, prête aux murs sa gravité triste. » Rien ne tranche sur cette monotonie, sauf un service en porcelaine exposé dans un coin et un portrait du héros cher aux Indépendants, de ce « hardi protecteur d'un pays conquis », de ce Cromwell aux traits sévères et forts, représenté dans

1. *Tales*, VI, « The Frank Courtship »

l'attitude qu'il avait le jour où, pleurant et jurant, il chassa les députés et ferma à clef la porte du Parlement. Au souvenir de ces exploits, les amis de la maison, réunis dans ce salon austère, plaignent la « nation coupable qui a secoué trop vite le joug de ces hommes modestes et purs. Tout va de mal en pis, déclarent-ils, les « saints » ont cessé de régner; leurs rares descendants ne peuvent que s'affliger à la pensée que les mœurs du bon vieux temps sont à jamais disparues ». Jonas et ses coreligionnaires ont le pessimisme des partis vaincus.

Cependant, une nombreuse famille grandit sous ce toit, composée de plusieurs garçons et d'une fille, l'enfant préférée de Jonas, peu chrétiennement baptisée « Sybil ». Charmante dans sa vivacité, elle a su, dès l'âge le plus tendre, dissiper la tristesse de son père, et se faire accorder tous ses désirs à force de sourires ou de larmes. Depuis, elle a été confiée aux soins d'une tante, restée veuve. Fort éveillée déjà, malgré son entourage, Sybil a été transplantée dans un milieu propice à la gaieté. La tante, en effet, ne partage nullement l'humeur sombre de Jonas. Elle est « riche et frugale », deux qualités qui lui assurent les complaisantes attentions de son frère et futur héritier. Mais, affranchie de la contrainte puritaine, elle « habite une ville animée », joue au whist avec passion, et ne « fuit ni l'église ni les prêtres anglicans ». Elle mène Sybil dans le monde, et celle-ci, ravie de sa liberté nouvelle, « ressent la pure satisfaction d'une âme qui s'ouvre à la vie ». La tante et la nièce s'entendent à merveille : trois fois, elles ont rendu visite à Jonas et feint, près de lui, une gravitée concertée. « Svelte et fraîche dans l'éclat de ses seize ans, la jeune fille a revu son père, frappé d'admiration. Avec un sérieux étudié, elle lui a malicieusement lancé un regard solennel, mais elle riait sous cape, elle portait un déguisement, et, lorsqu'elle paraissait simple, triste et pure comme une vestale, son

cœur protestait contre les éloges de Jonas et les lui reprochait, car Sybil, quoique frivole, folâtre et friande de plaisir, a gardé un secret penchant pour le bien, et, malgré la vanité que la flatterie fait naître, elle souffre en son âme de toute cette hypocrisie. » Qu'arrivera-t-il, le jour où le despotisme puritain voudra dompter cette gentille coquette ?

Il échouera sûrement, — à moins que la mutine ne se prête à ses desseins. On vient justement de trouver un mari pour Sybil, un jeune Puritain, très recommandable par la fortune et par les mœurs. Jonas a envoyé une lettre assez mystérieuse, réclamant sa fille, et la tante, à grand regret, a dû se séparer de sa nièce. Sybil l'a quittée sans trop de chagrin, car « la jeunesse est d'instinct amoureuse du changement et sacrifie son bien-être à l'attrait de l'inconnu. Et puis, les plaisirs qui la passionnaient autrefois, le whist et les visites, lui sont devenus insipides. Dans les premiers temps où Sybil prenait place au milieu des « matrones » pour tirer au sort ses partenaires et jouer son écu, elle voyait là une faveur, elle était fière qu'on la traitât comme une femme, mais, au bout de quelques années, lorsqu'elle s'aperçut qu'en elle la femme remplaçait vraiment la petite fille, l'amour du jeu, des levées et des honneurs, la préoccupa moins que certains autres sentiments, beaucoup plus vagues : alors, son zèle se refroidit, elle s'impatienta d'avoir à rester assise et penchée sur ces « vilaines cartes » auxquelles la « nymphe » préférait maintenant les ombrages des noyers, leurs ténèbres pensives, le chant des oiseaux du soir, les promenades silencieuses bien loin de toute société, et la lecture d'un livre favori ». De retour chez ses parents, elle les a charmés et inquiétés tout ensemble : ses talents et sa beauté font la joie de son père, mais que signifient cette fougue et cette liberté de langage, si différentes de la réserve virginale ? « C'est ma sœur, se dit Jonas,

c'est cette misérable pécheresse dont la malice a corrompu l'âme docile de mon enfant chérie ! Oui, Sybil semble connaître trop de choses et trop volontiers étaler toutes ses connaissances. Elle s'habille élégamment, comme les petites folles qui s'éprennent d'un jeune fat ou de ses beaux habits ; elle est d'une gaieté exubérante à l'arrivée de nos amis, et d'une gravité inutile quand tout le monde est parti... Elle bâille pendant que nos « anciens » prient ; elle s'amuse à copier leurs gestes mesurés ; elle éclate de rire au nez d'Ezéchias, lit de tendres histoires d'amour et chante des romances sentimentales. O Susannah, elle est toute mondaine ; elle se complaît aux vanités qu'aime la foule oisive. » Il faut réagir au plus vite, par la menace d'abord. Un jour donc, le sévère et solennel Jonas prend sa fille à part et lui dit brusquement : « Veux-tu te marier ? » Elle de répondre avec un sérieux affecté : « Je n'ai pas juré de fuir le saint nœud. » — « Assez de sottises, continue Jonas ; souviens-toi, Sybil, du respect qu'une fille vertueuse doit à ses parents. Je viens d'agréer un digne et riche jeune homme, et je veux que tu te prépares à l'honorer et à l'aimer. Peut-être trouveras-tu quelque raideur dans son air et dans son costume, mais le brave garçon mérite ton estime. Si tu as le malheur de le traiter cavalièrement, si ta hauteur èt tes dédains lui donnent un juste sujet de plainte, si un seul de tes sarcasmes m'est rapporté par lui, ma fille, je te chasserai de cette honnête demeure ! » — « Eh bien, reprend Sybil, ma tante serait fière de protéger celle qu'un père chasserait pour si peu de chose, et ce n'est pas un gamin froid, raide et sans âme qui me forcera à changer mes manières ou mes idées. » Là-dessus, Jonas lève les bras au ciel, pousse un soupir, ou plutôt un gémissement, et remet Sybil à sa mère, qui va essayer de la persuader, les menaces étant restées vaines. « Écoute-moi, lui dit Susannah, force ton cœur, mon enfant, et fixe tes inclinations sur ce bon jeune homme.

Ton père, Sybil, ne se laissa jamais convaincre par celle qu'il aimait et dont il était aimé. Une union comme la nôtre n'est qu'un marché entre esclave et tyran : il exige l'obéissance, et cette soumission lui paraît le bonheur. Ton prétendant à toi est d'un caractère doux et sincère comme la vérité même. » — « Saura-t-il aimer, réplique Sybil ? On me dit que ces douces créatures sont naturellement froides... Je veux être aimée, je veux inspirer la terreur à qui brigue ma main ; il faut qu'un de mes regards irrités lui perce le cœur, que sa langue balbutie, que tout son corps frissonne, que, si je lui permets de s'agenouiller à mes pieds, il en ressente une joie tremblante et craintive, et que mes sourires lui causent un ravissement à lui faire perdre un instant la raison ! » — « Hélas, ce bon Josias, s'écrie la mère, toutes ces pensées coupables rempliraient son cœur de honte. Lui, s'agenouiller et trembler devant une créature d'argile ? Jamais, mon enfant ! » — Et l'enfant réplique : « Il le faudra bien. »

Josias et Sybil sont enfin présentés l'un à l'autre. « Le couple s'examine silencieusement ; la jeune fille regarde Josias en face, pour l'intimider ; lui reste impassible, et fixe la jeune fille en guise de salutation. Mais en ce court instant, Sybil a distingué sa haute taille, sa personne agréable, son maintien calme et grave, le teint rosé que la tempérance a mis sur ses joues, dont le pur vermillon est à demi voilé par un léger duvet, la sérénité de ses manières, indice d'un cœur sans tache et d'une vie sans reproche ; par contre, elle a vu son costume trop simple, en drap brunâtre, mais immaculé, son air formaliste et quelque peu altier, qui trahit la richesse, tout en voulant la cacher, son regard où l'on croit entrevoir une pitié hautaine ou un mépris secret. De son côté, Josias, avec une activité égale, a tendrement contemplé ce radieux spectacle, ce visage intelligent et beau, ces yeux de flamme qui imposent le respect et feraient

reculer l'insolence ; mais il a remarqué d'autre part la toilette recherchée, les grands airs qui révèlent le dédain ou l'orgueil, le regard insidieux qui cache, sous un sourire affecté, l'orgueil et le mépris ; dans son effort pour saisir les intentions de la jeune fille, il a trouvé une ennemie qui nourrit le dessein perfide de prendre son cœur au piège, et de le rejeter une fois pris. Et toujours ils restent silencieux. Sybil se dit : « Sans doute, il cherche ses mots. Je me demande s'il sait parler. » A peine se l'est-elle demandé que lentement ces accents arrivent à son oreille : « Belle demoiselle, allez-vous bien ? » — « Es-tu médecin ? répond-elle. Ma main, ou tout au moins mon pouls, est à ton service. » A ces mots, elle voit avec étonnement Josias s'agenouiller et tâter de ses lèvres le pouls qu'elle lui tend : la rougeur qui lui monte au visage semble exprimer la surprise et nullement la colère, mais elle prend un ton sévère et dit : « Voyons, docteur, — tes paroles ne sauraient m'alarmer, — me trouves-tu bien ? » — « Oui, répond-il, mais je crains que ta toilette tapageuse ne cause quelque danger. » — « A qui ? » demande Sybil, d'un air innocent. — « A plus de gens que je n'en saurais guérir. Dans tes robes luxuriantes et légères, j'aperçois des signes d'indigence et d'excès, d'abondance et de dénûment : pas assez d'étoffe ici, là un étalage de plis capricieux. Or, de savants auteurs ont démontré que la santé et la beauté appartiennent à qui garde le juste milieu dans sa toilette. » — « Continue, bon docteur : si le mal est si grave, comment récompenserai-je tes services ? Je t'en prie, bon docteur, continue ! » — « Grande doit être ma récompense, aimable dame, mais je n'accepterai rien tant que la guérison n'aura pas fait quelques progrès. Le mal dont tu souffres, belle demoiselle, c'est la vanité : sur ton visage, je lis l'insulte et le dédain. Tu es éprise de toi-même : ma science aperçoit la malignité de ton cœur ; je sais qu'un vif plaisir agiterait

ton âme, si je confessais ta puissance, si je te demandais ton amour; et ta beauté, jeune fille, est telle que, sans ton orgueil, je trouverais peut-être un péril dans tes yeux, et je sacrifierais peut-être ma tranquillité présente à de vains rêves de bonheur. » — « Tes malades, reprend la « nymphe », peuvent-ils endurer un tel remède ? Et sera-t-il efficace ? » — « Je l'espère bien, belle demoiselle; je vois en toi les signes certains d'un noble caractère. Mais le monde te séduit, Sybil; tes seules joies consistent en bagatelles, en modes, en bibelots et autres sottises. Tu cherches dans la société qui t'environne ce plaisir que tu devrais trouver dans ta conscience sans tache. Supposons que cette société tout entière te donne son admiration, ses louanges, son amour, pourra-t-elle t'éviter le moindre des maux inhérents à notre nature, pourra-t-elle expier pour toi une seule de nos erreurs ou de nos fautes, un seul de nos péchés, t'assurera-t-elle la paix du cœur dans la méditation solitaire ? Crois-moi, jeune fille, le monde est impuissant à préserver ton âme de l'affliction et ton corps de la douleur : mieux vaut le fuir, belle créature, lui et toutes ses tentations, mieux vaut chercher en soi-même cette perle qu'est le bonheur. » — « Tu prêches comme au conventicule, lui dit la « nymphe » ; tes paroles sont celles d'un homme fort enclin à moraliser. Mais, docteur, permettrais-tu à ta malade de te montrer ta propre maladie ? La guérison te regarde. » — « Très volontiers. » — « Eh bien, ton mal, le voici : Sache que, pour un pécheur, tu ressembles trop à un saint, que tu fais un trop grand étalage de pureté et de sérieux, et que ton air formaliste et solennel est sans cause. Ainsi un homme se rend insociable et impoli, haïssable quand il a tort et insolent quand il a raison. Tu es vertueux, peut-être, mais pourquoi la vertu s'envelopperait-elle d'un extérieur si rigide ? Certes, ta personne pourrait plaire aux yeux des dames, si tu portais un décent habit de couleur

écarlate (1) ; mais, plaisanterie à part, sont-ils une preuve de vertu, ces larges bords qui cachent ton visage austère ? Et ces basques trop longues, ces vêtements d'une simplicité étudiée montrent-ils que tu méprises le vice ? Et ton accent encore ! Quel son pourrait être plus disgracieux que ta triste monotonie ? L'amour se sert de mille notes variées pour émouvoir le cœur humain : tu n'as pas le droit de parler d'amour, tant que tu n'auras pas renoncé à ta raideur et essayé du naturel qui sied à la jeunesse, tant que tu n'auras pas prouvé par la liberté, l'aisance, la chaleur de tes manières que tu cherches et que tu aimes à plaire, tant que de telles sottises ne t'inspireront pas un juste dédain, tout en gardant d'ailleurs ton mérite et tes vertus. » — « Jugement sévère ! Jeune fille, n'as-tu pas d'indulgence pour ce qui vient de nos habitudes, de nos mœurs et de nos modes ? » — « Oui, mais cette indulgence, je la veux aussi pour moi, pour mes manières, mes modes et ma toilette ! » — « C'est justice, charmante Sybil ; sur ce point nous sommes d'accord. Passons maintenant à des choses plus importantes. Ton père... » — « Ah non, interrompt-elle aussitôt, brisons là notre entretien, bon docteur ! » Mais Josias a partie gagnée : il a plu à Sybil, qui est prête à se rendre à la première sommation. Lorsque Jonas, inquiet d'abord et soudain rassuré, lui dit : « Ma fille, en trois mots bien clairs, quelles sont tes intentions ? Veux-tu de ce bon jeune homme comme mari ? » elle répond sans hésiter : « Mais oui, mon père. »

Réaliste et satirique à la fois, Crabbe devait nécessairement atteindre à l'humour, ne fût-ce que par instants. Qu'il s'agît du monde extérieur ou de celui de l'âme, il savait peindre le concret, et le peindre ironiquement (2).

---

1. Cf. *supra*, p. 411, n. 2.

2. Nous partons ici de la très utile définition de l'humour donnée

Son comique est, comme son pathétique, un des aspects de la poésie de la désillusion. Les héros des deux contes qui précèdent sont des autoritaires déçus : Counter, prétendant à l'indépendance complète et à la toute-puissance dans l'union conjugale, est réduit à obéir aux caprices de sa femme ; Jonas le puritain, seigneur et maître de son épouse, voit sa fille échapper à son influence et le défier. N'est-ce pas un plaisant spectacle que la stupeur de ce saint homme, lorsque Sybil, élevée dans les bons principes, lui revient transformée en une mondaine délurée, bavarde et raisonneuse ! Il aurait donc chéri un petit serpent dans son sein ? Et le joli dialogue où, sous une forme aussi amusante que paradoxale, Josias et Sybil s'épluchent réciproquement avec une franchise et une perspicacité parfaites, ne doit-il pas sa force humoristique à la lutte de ces deux caractères qui cherchent à se dominer l'un l'autre, sans y parvenir ? Ni la jeune fille volontaire, ambitieuse de « faire trembler » son amant, ni l'amant dogmatique, convaincu de sa supériorité morale et trop pressé de la prouver, ne remporte la victoire : une transaction à l'amiable clôt leur entretien. « Vous voyez bien, Crabbe semble leur dire, qu'il y avait loin de vos rêves à la réalité. Vous aviez trop bonne opinion de vous-mêmes, et il a fallu en rabattre. Vous croyiez pouvoir mener les événements, et ce sont eux qui vous ont menés. En comparant vos aspirations chimériques et votre piteux insuccès, en opposant votre idéalisme à mon réalisme, je découvre un contraste d'où naît l'ironie[1]. » Et

---

par M. Angellier, dans son ouvrage sur Burns (vol. II, p. 116) : « C'est la raillerie dans l'observation ou la représentation directe et concrète de la vie, ou au moyen d'elles. »

1. Comme il semble bien que l'ironie naisse toujours d'un contraste, clairement aperçu ou simplement sous-entendu, la définition de l'humour particulier d'un auteur résultera non seulement des caractères distinctifs de son réalisme, mais encore de la nature des termes du

c'est là l'élément essentiel de l'humour satirique de Crabbe. A ses personnages présomptueux, il inflige « la hautaine leçon du réel », et il sourit de leur confusion.

III

Le bonheur n'est possible, conclut notre moraliste, qu'à force de prudence et de modération. Il ne peut être parfait, et quiconque espère réaliser toutes ses ambitions et tous ses désirs court au-devant de cruelles déceptions. Il faut savoir borner ses aspirations, et se résigner à l'inévitable médiocrité des choses humaines. Il faut aussi savoir se gouverner. La vie est une mêlée confuse de passions surgissant de toutes parts, de nous-mêmes et d'autrui. A s'engager inconsidérément dans la lutte, on risque de succomber à des attaques imprévues. L'ennemi est en nous et hors de nous, il nous guette et nous assaille à chaque pas : comment arriver sains et saufs au bout de l'étape, si nous n'usons d'une circonspection extrême ? Tâchons de garder notre sang-froid, comme le vrai joueur qui résiste à ses

---

contraste d'où provient l'ironie. Cervantes, par exemple, avec une fantaisie et une ampleur incomparables, oppose l'idéalisme chimérique de son chevalier au réalisme qu'il personnifie en Sancho; à la grandeur physique ou morale de l'homme (Gulliver à Lilliput — les Houynhnhnms), Swift oppose son infinie petitesse physique ou morale (Gulliver à Brobdingnag — les Yahoos), sans arriver à concilier ces contraires; d'où l'amertume qui caractérise son humour. Composé instable de deux natures hostiles, l'homme pour lui n'est plus qu'un néant. Chez certains écrivains, au contraire, la conciliation s'est faite, et leur humour est satisfait et souriant. Ils sont volontiers sentimentaux; dans un caractère foncièrement aimable et bon, ils nous laissent voir quelques légers travers ou quelques ridicules, et leur ironie est affectueuse et enjouée (cf. Addison, Goldsmith, Lamb et Jean Paul). Carlyle a ardemment désiré cet équilibre, sans l'obtenir d'une manière durable.

entraînements et mesure chacun de ses coups. Maîtrisons nos instincts mauvais, protégeons-nous contre ceux des autres, et nous aurons quelques chances d'obtenir une félicité relative. N'en demandons pas davantage. Le bonheur appartient au sage qui se contente de peu.

Prenons, au lieu d'autoritaires comme Counter et Jonas, un homme indulgent, le fermier Stafford (1). Après trente ans d'un rude labeur, il a hérité, sur le retour de l'âge, d'une belle fortune et épousé la « jeune et jolie » Anna, demoiselle de compagnie chez la châtelaine de l'endroit. Une taille fine et un visage mignon, des yeux brillants et des joues rosées, des manières gracieuses, aisées et toujours simples : tels sont les charmes qu'il admire en sa femme. Celle-ci, de son côté, a trouvé près de lui une existence indépendante et heureuse qu'elle n'eût jamais espérée. Fille d'un petit fonctionnaire mort endetté, elle avait dû, à deux reprises, fuir les assiduités du mari ou du fils de ses protectrices successives, et se réfugier enfin chez la noble dame, qui lui avait donné la tranquillité, mais non la liberté : ses occupations presque serviles de secrétaire, de pianiste, de lectrice, d'adversaire sans cesse battue au jeu de whist, lui « harassaient tantôt le corps, tantôt l'esprit », et Stafford, la voyant ainsi humiliée et surmenée, l'avait plainte d'abord, puis aimée pour sa modestie, sa beauté, ses talents, sa vertu incontestée. Lui et la châtelaine ignoraient en effet un épisode regrettable du passé d'Anna : vers sa quinzième année, au temps où son père vivait encore, elle avait fait la connaissance d'un « capitaine irlandais » deux fois plus âgé qu'elle, et, trop confiante, avait cédé aux fallacieuses promesses du séducteur. Accompagnée d'une amie intime, sa « chère Eliza », elle s'était rendue à Londres pour y « cacher sa honte », avait

1. *Tales,* XVI, « The Confidant ».

donné naissance à un enfant, mort bientôt après, et cette unique faute n'avait laissé d'autres traces qu'un regret dans l'âme d'Anna et un précieux souvenir dans celle de sa « confidente ».

Des années se sont passées, apportant à l'une les joies de la famille, à l'autre des revers. Mariée à son tour, Eliza est restée veuve et ruinée, avec un enfant à nourrir. Pour une femme égoïste et « vulgaire » comme elle, la tentation est irrésistible : elle va se servir du redoutable secret et faire « chanter » son amie. Un jour donc, Anna reçoit une lettre qu'elle lit avec terreur : c'est Eliza qui se plaint de sa pauvreté, de l'indifférence des siens, et qui, sur un ton menaçant, réclame les secours de celle qui fut jadis son obligée. Ces injonctions singulières étonnent Stafford auquel Anna est forcée de s'en ouvrir : « Vraiment, remarque-t-il, ton amie n'a pas un style fort amical. Mais où as-tu rencontré cette belle dame qui se vante de posséder des secrets et de ne pas vouloir les révéler ? — A l'école, répond Anna. — A l'école ! Oh ! alors je connais les secrets que tu voudrais cacher : quelques curiosités juvéniles, sans doute, quelques précoces envies de fruit défendu. Pourquoi tant de confusion, mon amour ? Sont-ce là des crimes dont on ait à rougir à notre âge ? Tiens, envoie ce présent à ton amie et chasse toute inquiétude : ta confession est faite, tu le vois. » Naturellement, Eliza ne met pas son silence à si bas prix : une, deux, trois suppliques se succèdent, toujours plus impérieuses. Et, la mort l'ayant délivrée de son enfant, elle arrive un soir chez Stafford, auquel elle prétend s'imposer. Anna l'accueille avec un air anxieux ; en la recevant, elle lui chuchote : « Eliza, seras-tu bonne ? » Froid et réservé, le mari étudie la force et la profondeur de cette mystérieuse amitié. Il semble ne rien observer de ce qui se passe entre l'étrangère et sa douce compagne, mais il prête une oreille attentive à leurs moindres propos, curieux de se renseigner

sur l'intruse et de savoir pourquoi son Anna bien-aimée professe tant d'attachement, et cependant manifeste tant de crainte. Bientôt, il s'aperçoit que cette visiteuse, non invitée et mal venue, exerce un pouvoir absolu, qu'insouciante et hautaine elle impose silence à l'humble et timide Anna, la force à écouter docilement, avec un sourire contraint, les histoires insipides qu'elle raconte tout à son aise, avec la gaieté rieuse et la légèreté d'un cœur indifférent et sans tact. Il connaît le calme bon sens dont sa femme est douée, et sa fierté souffre, en lui voyant cette attitude : Anna s'exprime à voix basse, chacun de ses regards paraît dire : « Je suis une esclave, soumise et craintive. » Tout son bien-être s'est évanoui : si elle prend la parole, bruyamment son amie interrompt sa pensée, répond insolemment à ses remarques, critique ou conteste ses affirmations, et la timide Anna tremble comme une enfant, transie et frappée de stupeur sous le regard de ce serpent. « Oui, songe Stafford, il y a une raison à tout cela. Cette créature l'épouvante, l'accable et la domine. » Six semaines se sont écoulées. « Vraiment, ma chère, dit-il, ton amie est large dans ses idées ! Quelles sont donc ses intentions ? Elle est venue sans qu'on l'invite : restera-t-elle jusqu'à ce qu'on l'invite à partir ? » Confuse, l'épouse répond, malgré l'évidence : « J'ai de l'affection pour ma vieille amie d'enfance. — C'est bien, réplique Stafford, reprenez vos amours : crois-moi, Anna, tu auras peu de rivaux. » Ceci dit avec enjouement, mais elle est trop anxieuse pour qu'une plaisanterie suffise à la consoler. Elle dort mal, soupire en rêvant, exhale son angoisse par des murmures, appelle la mort : dans ses yeux creusés, dans sa démarche lente et sur ses joues pâlies se lit son trouble : à peine ose-t-elle parler.

Stafford veut être fixé. Contigu à la chambre élégante qu'occupe Eliza, se trouve un petit cabinet de travail où parfois il va chercher la solitude. Une oreille indiscrète peut, à

travers la cloison, entendre ce qui se dit de l'autre côté. Le fermier surprend un jour une conversation animée entre Anna et son amie : « Il y eut une époque, s'écrie celle-ci, où moi, tendre jeune fille, je volai à votre appel et me rendis à vos désirs, où je devins une véritable mère pour votre enfant, où je vous aidai à supporter votre chagrin et à cacher votre déshonneur. Maintenant que vous êtes riche et heureuse, vous allez expulser votre amie intime, pauvre et méprisée ! Si votre enfant avait vécu, sa mère aurait eu sans doute à subir cette dureté et cette ingratitude qu'elle montre aujourd'hui. » Après un long silence, Anna répond enfin : « Vous me torturez, cruelle amie, au delà de mes forces. Oh ! que ne m'a-t-on couchée auprès de mon enfant : je serais délivrée de ces persécutions, de ces menaces, de ces reproches. » Stafford a compris : irrité d'abord, sa colère se change peu à peu en pitié pour sa femme, plus malheureuse que coupable. Il se souvient « de ses propres fautes, qui lui enseignent l'indulgence » ; et son affection pour Anna l'incline au pardon. Il veut que, dès le soir même, la paix renaisse à son foyer, et que l'intruse reçoive une leçon méritée. A l'heure où, d'habitude, il fait la lecture à haute voix, il invente un apologue imité des *Mille et une Nuits :* Le calife Haroun, dit-il en substance, avait confié à deux de ses pages la garde d'un précieux verger : malheur aux imprudents qui viendraient y voler ! Or, l'un des deux enfants, qui s'appelait Osmyn, succomba lui-même à la tentation : par une chaude après-midi d'été, « la séduisante beauté des fruits qui étincelaient au soleil charma sa jeune sensualité : il mangea, et ce fut sa perte ». Seul, son compagnon l'avait aperçu. Il lui promit l'impunité en échange de sa bourse, et, par des menaces répétées, lui prit tout son argent. Mais, une fois que le calife visitait son jardin, il se trouva par hasard auprès des deux pages, et découvrit leur secret. Il eut d'abord un mouvement d'indignation, puis son courroux fit

place à la compassion, car il se représenta les souffrances qu'Osmyn avait endurées, l'amer repentir dont le coupable avait payé sa faute. Il lui fit généreusement grâce, lui rendit sa faveur, et, quant à ce perfide ami que ni les larmes ni les prières n'avaient pu fléchir, il le chassa de son service et de son pays. L'allusion était claire et fut immédiatement saisie : le lendemain, Eliza s'enfuyait avant l'aube. Stafford, en domptant son orgueil, avait su conserver le bonheur pour lui-même et pour Anna (1).

1. Si l'on excepte « l'heure de la séparation » (cf. *infra*, p. 456), la « Confidente » paraît être le seul conte de Crabbe qui ait laissé une postérité. On lit en effet dans une lettre de Charles Lamb à Bernard Barton (August 10th 1827) ces mots : « I am trying my hand at a drama, in two acts, founded on Crabbe's « Confidant » *mutatis mutandis* » (*Lamb's Letters*, ed. by Talfourd and Hazlitt, Bohn's Libraries). Ce « drame », ou plutôt cette comédie sérieuse, réduite à un acte en sept scènes et écrite en vers blancs sur le modèle élisabéthain, fut offerte à Charles Kemble, de Covent Garden, le 27 septembre 1827 et refusée par lui. Elle parut dans le *Blackwood's Magazine* en décembre 1828, sous le titre de « The Wife's Trial ». Stafford s'appelle « Mr. Selby, a Wiltshire gentleman », Anna est devenue « Katherine » et Eliza « Mrs. Frampton, a Widow ». Mais, comme la « faute » d'Anna a toujours semblé « désagréable » (unpleasing) aux critiques anglais (cf. Jeffrey et encore aujourd'hui M. Ainger, *Life of Crabbe*, p. 145), Lamb a eu la singulière idée de transformer cette « faute » en un mariage prématuré, contracté par la jeune fille avec un certain « Robert Halford » et jamais consommé, car Robert Halford, à peine sorti du temple, s'est embarqué pour l'Afrique, où il est mort « à vingt-deux ans ». L'anxiété de Katherine Selby devient à peu près inexplicable, car sa « faute » n'en est pas une. Crabbe respectait mieux la vraisemblance. — Sa « Confidente » eut non seulement une fille, mais encore une petite-fille. C'est en effet du *Wife's Trial* de Lamb que s'inspire Miss Edgeworth dans son dernier roman, *Helen*, commencé en 1830 et terminé pendant l'été de 1833 (cf. *Life and Letters*, ed. by Hare, vol. II, p. 198). La « faute » d'Anna est de plus en plus édulcorée. Avec Miss Edgeworth, nous sommes dans le grand monde. Une certaine Lady Cecilia Davenant s'est mariée avec le « général Clarendon », personnage tellement jaloux qu'il ne peut supporter que sa femme ait jamais aimé (il ne s'agit plus d'épouser) un autre homme que lui. Or, la folâtre Lady Cecilia a entretenu dans sa jeunesse une correspondance

Acceptons notre destinée sans murmure, même si elle ne réalise pas tous nos rêves. Peut-être une vieillesse sereine nous consolera-t-elle de nos infortunes passées. Souvenons-nous de l'histoire d'Allen Booth et de Judith Flemming (1). Camarades de classe, ils s'aimaient dès leur plus tendre enfance : le petit Allen, se faisant le champion de sa préférée, « la défendait en toute occasion, jeu ou querelle ». Avec les années, cette affection instinctive s'était changée en un amour réfléchi : « Ensemble ils se promenaient, ensemble ils dansaient. » Si parfois quelque nuage ou quelque jalousie s'élevait entre eux, ce désaccord sans cause et bientôt apaisé donnait à leur attachement « une force, une vigueur, une croissance » nouvelles. Tout les unissait, même l'hostilité de leurs familles et l'incertitude de leur avenir. Car ils étaient pauvres, comme Dinah et Rupert dans l'un des contes qui précèdent. Et le sort d'Allen nous rappelle celui de Rupert : un parent riche et sans enfants l'a mandé aux Antilles pour y gérer ses affaires et lui a promis, en échange de ce service, une part de sa succession. S'arrachant aux larmes et aux appréhensions de sa Judith, le jeune homme est parti, désireux de se procurer l'aisance pour lui-même et pour sa bien-aimée. Il ne se doute pas du malheur qui l'attend. La guerre, en effet, règne entre l'Angleterre et l'Espagne : le navire tombe aux mains de l'ennemi, qui vend

---

assez compromettante avec un colonel d'Aubigny, mort, lui aussi. On a retrouvé un plein sac de leurs lettres. Si le farouche général les voit et sait de qui elles viennent, Cecilia est perdue. Fort heureusement, sa « confidente », Helen, est aussi chevaleresque et charmante qu'Eliza l'était peu : elle se dévoue et profite de la ressemblance de son écriture avec celle de Cecilia pour tromper le général. Elle risque de sacrifier ainsi son amour pour Beauclerc à son amitié pour Cecilia, mais tout s'arrange à la fin. Car nous sommes dans le meilleur des mondes. Hélas ! qu'est devenu en tout cela le franc et robuste réalisme de Crabbe ?

1. *Tales*, II, « The Parting Hour » (L'Heure de la Séparation).

tous les passagers comme esclaves dans les mines des régions tropicales. Désespérant de jamais pouvoir s'échapper, Allen se crée peu à peu une existence supportable dans ces contrées lointaines : « un bon prêtre, qui parle sa langue maternelle », le protège, le recommande à la faveur de son maître et lui permet d'épouser une jeune Espagnole. Vingt ans après son arrivée, Allen, sans avoir oublié les affections de sa jeunesse, est entouré d'une famille que lui a donnée son « aimante Isabelle ». Il s'est même enrichi, et cette prospérité est pour lui la cause de nouvelles infortunes. Ses envieux l'accusent d'hérésie, le forcent à fuir loin des siens, à se réfugier dans les forêts de la baie de Campêche. Il y rencontre quelques compatriotes, des marins avec lesquels il retourne en Angleterre. Déjà le rivage apparaît à ses yeux, lorsque, par malchance, la « presse », qui écume la mer et enrôle de force les matelots au service de leur pays, l'arrête et l'envoie affronter les dangers de la guerre. Grièvement blessé sur la côte des Indes, il se rétablit peu à peu, entre dans un bureau, où il gagne honorablement sa vie parmi ces « colons ambitieux ». Mais l'approche de la vieillesse a miné sa santé ; un désir impatient le pousse vers le sol anglais, vers les scènes familières à son enfance. Dans ses rêves, « il revoit ses parents, il revoit sa bien-aimée, dont le visage n'a pas une ride, et dont les charmes ne sont pas fanés ». Il s'embarque donc, et revient dans son pays natal, quarante ans après l'avoir quitté.

Par un soir d'automne, il atteint le port et atterrit seul. « Abandonnée de son équipage, une barque solitaire se balance sur les flots, détachée par un navire à l'ancre dans la baie qui attend pour repartir le retour de la marée. Sur la poupe noirâtre, le clair de lune se joue doucement et la misaine, détendue, claque dans l'ombre. Partout ailleurs, le silence règne sur le rivage : de la ville, descend un paresseux carillon de cloches lointaines ; çà et là, dans les hautes

maisons, brille une lumière qui réveille des souvenirs confus : « Là-bas, remarque le voyageur, dont l'émotion redouble, là-bas se trouvait ma première demeure, et là-bas, celle de Judith. Morts, tous morts, je le crains, et pourtant je voudrais en être sûr. » A ces mots, il s'avance à pas inquiets et lents. Soudain, tranchant sur sa mélancolie, éclate en un joyeux tumulte le bruit d'une allégresse vulgaire : ce sont des matelots qui retournent à bord et qu'accompagne une foule d'oisifs sortis de leurs maisons. Allen se mêle à eux, et, son imagination aidant sa mémoire, cherche parmi les vieillards un visage familier. « Eh bien, mon brave, ça va? lui crie un marin. As-tu jeté l'ancre ici ? » Allen répond d'une voix faible, et toujours il s'efforce de découvrir les traits de la jeunesse dans une figure vieillie. Il aperçoit une matrone au teint hâlé. « Peut-être, se dit-il, m'instruira-t-elle des vérités que je voudrais connaître. » Confus et tremblant, il lui adresse la parole : « Les Booth sont-ils encore vivants », et il s'arrête, la poitrine oppressée. Puis il reprend : « N'est-il pas un vieillard du nom de David ? aidez-moi si vous le pouvez. Il y avait des Flemming : Judith vit-elle encore ? » La femme le regarde fixement sans trouver de réponse, reste immobile d'étonnement, et tous les assistants, silencieux, ressentent une sympathie étrange et solennelle. Après quelque réflexion, elle ajoute : « J'ai très bien connu le dernier domicile de ces vieux : ils avaient une fille mariée et un fils, mais ils sont morts et leur famille a disparu. — Oui, dit un vieillard, sortant de sa contemplation d'un passé déjà bien loin, il y eut un malheur : l'un de ces Booth laissa ici sa promise pour aller je ne sais où. Ma mère me l'a raconté, et elle avait assisté à leur séparation, observé leur douleur. L'infortuné n'est jamais revenu. — Son navire fut capturé, reprend doucement Allen. Mais la jeune fille abandonnée, qu'est-elle devenue ? » Et la femme de répondre : « Je m'en souviens maintenant. Elle répétait

souvent ses serments à ses amies, leur disait que son fiancé était mort, et j'ai vu les cœurs les plus gais s'attrister en sa présence. Cependant, elle se maria malgré son affliction, devint l'esclave d'un misérable qu'elle servit docilement et qu'elle enterra bientôt. Je n'en sais pas davantage... Et puis, écoutez : voici nos amis qui courent au rivage ! » Dans son incertitude, Allen s'est logé en ville, et a continué son enquête, mais en vain. Il ignore que Judith, veuve et privée de ses enfants, s'est retirée dans un village voisin, qu'elle vient d'entendre parler du « pauvre voyageur », et que l'affection de sa jeunesse s'est réveillée en elle. Ils se rencontrent enfin : ni l'âge ni la douleur, ni les infirmités ni les maladies n'ont pu les détacher l'un de l'autre ; leur confiance a été réciproque et immédiate : « J'aurai maintenant quelqu'un à qui je pourrai dire les faiblesses de ma nature et les angoisses de mon âme », songe Allen qui, en levant les yeux, s'écrie dans l'impatience de son cœur : « Je ne veux plus te perdre : ne nous séparons plus ! Si le ciel me donne cette consolation après tant de souffrances, ma vie et mes réflexions ne seront pas entièrement douloureuses. » Judith partage ces tendres sentiments. Bien différente de Dinah, elle se dévoue à son vieil ami et veille sur lui : pendant qu'il sommeille à l'ombre d'un arbre, elle le protège avec sollicitude contre les rayons ardents du soleil, et, pensive, s'assied à ses pieds. « Et lui, où est-il ? Ah ! sans doute au milieu des paysages chers à ses meilleures années, au milieu des verdures luxuriantes que rafraîchissent d'innombrables ruisseaux et des brises au souffle embaumé par les riches parfums des vallées voisines. N'est-ce pas sa femme qui sourit et qui prête l'oreille aux accords de l'oiseau nocturne retentissant dans les ténèbres toujours plus épaisses ? Et, tandis qu'il est assis, entouré de tous ces trésors, n'est-ce pas la luciole, à l'éclat féerique, qu'il croit voir flamboyer et tournoyer, comme une gemme étincelante de rayons lumi-

neux? Oui, de là vient la joie qui se lit clairement dans la chaude et passagère rougeur de ses joues: il s'imagine entendre les cris de ses enfants, impétueux dans leurs plaisirs; et tous ces sentiments, toute cette illusoire félicité du rêve lui donnent cette expression et ces couleurs animées. Alors sa Judith, déposant son ouvrage, observe les vives émotions qu'éprouve son ami, car elle devine pleinement leur nature. Mais voyez! la vision prolongée se dissipe: il s'éveille en s'écriant: « Mon Dieu, ce n'était donc qu'un rêve! »

« L'Heure de la Séparation » a vraisemblablement suggéré l'*Enoch Arden* de Tennyson(1). Mais les différences entre les deux poètes sont profondes et instructives. Sans parler de la forme, trop souvent plate ou même incorrecte chez Crabbe, soigneusement élégante et châtiée chez son successeur, examinons le plan des deux ouvrages. A la simple description des caractères, par où commence le conte de Crabbe, Tennyson, plus soucieux d'une composition savante, a ajouté, dès le début, une intrigue dramatique : il a placé son héroïne, Annie Lee, entre deux enfants d'abord, deux jeunes hommes ensuite, également épris d'elle, et la jalousie contenue, mais intense, que Philip Ray(2), le fils du meunier, nourrit envers Enoch Arden, le fils du pêcheur, captive aussitôt l'attention du lecteur, indifférent à la narration un peu terne de Crabbe. Par contre, Tennyson a simplifié le

---

1. On ne peut l'affirmer d'une manière absolue, car les témoignages manquent. Mais Tennyson connaissait et goûtait les œuvres de Crabbe.

2. Notons que Crabbe indique une rivalité de ce genre dans les dernières recommandations d'Allen à Judith avant le départ :

> .....When every lad would on my lass attend,
> Choose not a smooth designer for a friend :
> That fawning Philip ! — nay, be not severe,
> A rival's hope must cause a lover's fear.
>
> (« The Parting Hour », 163-6.)

centre du récit : renonçant aux aventures multiples que Crabbe énumère trop rapidement pour qu'on s'y intéresse, il isole son Enoch, comme un nouveau Robinson, sur une île déserte, et le grandit de toute l'immensité de cette solitude. En vrai poète romantique, il communique à ses personnages les qualités de sa propre nature : sa douce mélancolie, dont Enoch et Philip sont enveloppés comme d'une brume légère, ses aspirations magnanimes qui transforment des paysans en de véritables héros, chevaleresques comme les compagnons d'Arthur. C'est son cœur qui a mis dans celui de Philip l'amour silencieux et fort, « la soif qui l'étreint pour la vie » ; c'est sa générosité qui anime l'âme d'Enoch au moment suprême où le vieillard oublié entrevoit sa femme et ses enfants adoptés par son ancien rival, et réprime un cri de désespoir qui « briserait le bonheur de leur foyer ». L'observation, l'étude attentive des hommes ne sont pas nécessaires pour concevoir et peindre de tels tableaux : l'imagination et la sensibilité suffisent. Crabbe, au contraire, est d'autant mieux inspiré qu'il se tient plus près de la réalité. Sa description des tropiques (1), admirée en son temps, pâlit à côté de la magnifique page où Tennyson évoque les paysages des régions équatoriales; mais, dès qu'il se retrouve au milieu de scènes familières, sur le rivage d'Aldborough, près des barques amarrées à la côte ou des groupes de matelots bruyants, dès qu'il peint, en un mot, des choses vues, sa poésie acquiert un mouvement, une vérité terre à terre, et parfois un comique inconnus à Tennyson.

Modeste dans ses goûts, timide dans ses ambitions, notre moraliste résume ses préceptes et notre poète trace son idéal dans une idylle intitulée « Jessé et Colin » (2). Fille d'un pas-

1. Cf. *supra*, la fin du conte et dans le texte les vingt derniers vers.
2. *Tales*, XIII.

teur qui lui a laissé en héritage deux cents guinées, Jessé, après la mort de son père, a le choix entre deux propositions. Ou bien elle épousera « l'honnête et bon Colin », dont elle est tendrement aimée et qui vient de lui demander sa main, ou bien elle se rendra à l'invitation d'une vieille et riche amie qui, par reconnaissance pour des services passés, lui offre un asile dans son opulente demeure. « Colin est doux et civil, réfléchit-elle ; je connais son affection, et j'ai confiance en son caractère ; mais sa petite ferme exige des soins assidus : avec lui, je devrais partager son labeur et ses difficultés. Sans doute, il a reçu cette éducation libérale qui élève l'âme et affine le cœur humain ; il peut se vanter de posséder une mère qui mériterait de briller dans une condition meilleure et que je lui envie..., mais enfin il est pauvre, et cette amie de mon père daigne m'appeler auprès d'elle et m'adopter pour sa fille... » Refuser serait de l'imprudence. Aussi Jessé se décide-t-elle à partir et à tenter la fortune.

Elle s'installe dans la « vaste résidence » qu'occupe la « dame » au milieu d'une ville commerçante, et ne tarde pas à comprendre qu'on attend d'elle certains services. Autour de la maîtresse du logis gravite une coterie composée d'une femme de chambre nommée Jane, d'une gouvernante appelée la « veuve Issop » et d'une parente pauvre, jeune et rieuse, à laquelle Crabbe a conservé l'anonymat. Tout ce monde est indispensable à la dame, et pourtant elle s'en méfie : sa surveillance peut être si aisément trompée ! Que Jessé vienne donc et lui prête ses yeux ! « Écoute, ma chère Jessé, lui dit-elle, je ne pourrai jamais compter sur des créatures aussi ingrates, égoïstes et déloyales. Mais te voici arrivée, et ton affection m'allégera de moitié le fardeau de mes soucis. Approche, que je te parle à l'oreille, Jessé : ne laisse pas voir à ces femmes que je me repose sur tes soins amicaux. Prends leurs airs, accueille leurs confidences,

mais rapporte-moi tout ce qu'elles te diront. » Avec une animosité égale, les inférieures critiquent leur maîtresse, et s'épient réciproquement. « Jane est une domestique bien faite pour l'emploi, intéressée et vile, pleine d'expérience, de ruse et de perfidie, experte dans les bas et humiliants moyens de s'insinuer dans les cœurs égoïstes et orgueilleux. Instinctivement, elle a éprouvé de la timidité, de la crainte devant le caractère droit et franc de Jessé, qu'elle a d'abord essayé de gagner par des flatteries grossières, mais à qui maintenant elle tient rancune de son insuccès. Désireuse néanmoins d'avoir prise sur cette âme, elle lui a révélé tous les secrets de la maison, et c'est contre la veuve surtout que son profond dédain, sa jalousie haineuse se sont exercés. » Issop le lui a bien rendu. Apercevant Jessé, elle est venue lui dire : « Gardez-vous de cette artificieuse fille, à la fois menteuse, curieuse, voleuse et perfide. Je ne suppose pas, ma chère, que vous consentiez jamais à faire de cette bonne, ignorante et commune, votre amie..., mais elle a les traits mobiles, les yeux d'une comédienne, qui semblent sympathiser avec chacun de vos regards; elle a su amadouer par ses bassesses, ses flagorneries et ses odieux rapports l'âme orgueilleuse et vile » de cette maîtresse, contre laquelle la veuve se répand en invectives. « Grands dieux, s'écrie-t-elle, faut-il qu'une femme si envieuse, si jalouse, si méprisable soit en possession de ce charmant séjour !... Car elle aime à nous humilier, à nous distribuer ses insultes, qu'elle feint de regretter ensuite. Soyez prête à renoncer à toute dignité ; sachez-le bien : vos talents vont être mis à l'épreuve; ne croyez pas que des bienfaits passés vous assurent son amitié (1); on ne garde ici sa place qu'à force de services. Moi,

1. Ce vers (219) :

Nor think, from favours past, a friend to gain

est obscur. Il peut avoir le sens que nous adoptons plus haut, bien que « from » au lieu de « by » soit étrange. Il peut aussi signifier : « ne

je lui lis ses romans ; je cancane par la ville, où quotidiennement je vais lui chercher des potins ; je marchande tout ce qu'elle achète, je reçois les malédictions des honnêtes fournisseurs qu'irrite notre parcimonie... Oui, je l'ai souvent vue arriver pendant que je me disputais pour une somme minime, et déclarer que tant de ladrerie lui faisait mal, mais « qu'Issop rogne et gratte toujours, parce que c'est sa « nature ». Ainsi, c'est moi qui porte l'opprobre de sa maison : en échange de quoi, je la méprise et je dîne à ses frais. » A la gouvernante succède la nièce : « Ma bien douce amie, il y a une semaine que vous êtes parmi nous. Est-ce que vous nous aimez ? Dites-le franchement. Je ne parle pas de ma tante... Seigneur ! comme il me répugnerait de lui ressembler, avec son air de grandeur triste. Hautaine et jalouse, elle voit avec dépit le bonheur de ceux qui n'ont point de soucis. Lions-nous d'amitié, et je vous montrerai bientôt, tout près d'ici, quelques intimes que vous serez charmée de connaître. Ma tante me défend de les fréquenter, mais s'imagine-t-elle que je sacrifierai mon plaisir à son humeur maussade ? Jane et la veuve avaient l'ordre de surveiller et d'entraver mes libres mouvements : je fus aussi vigilante qu'elles. Tenez, regardez ceci : cette simple clef ouvre la cachette où la bonne recèle son butin, et, guidée par sa mauvaise étoile, j'ai eu la chance de découvrir l'endroit où Issop serre sa provision de ratafia... Ainsi, forte de secrets qu'elles préfèrent tenir cachés, je leur arrache par la crainte ce qu'elles me refusaient par mépris. » Étranges créatures, se dit Jessé, qui commence à regretter la chaumière de Colin et ne peut s'acclimater dans ce milieu. De plus, la tiédeur de son zèle mécontente sa protectrice ; elle ne sait

---

croyez pas que *ses* faveurs passées vous assurent de son amitié », ce qui expliquerait « from », mais exigerait « to have gained ». Il est probable que les deux sens se sont mêlés dans l'esprit de Crabbe.

ni plaisanter ni mentir, ne rapporte aucune nouvelle, aucune médisance ; si elle sort, c'est pour sa santé ou pour aller prier à l'église. Ce n'est pas suffisant : « Franchement, lui déclare un jour la « dame », je ne suis pas satisfaite. Tu connais mes désirs, et j'ai confiance en ton jugement. Tu peux m'être utile, Jessé, et tu le dois. » Et Jessé de répondre avec une indignation depuis longtemps contenue : « Ces fonctions ne me conviennent pas, et ma fierté n'acceptera jamais pareille tâche. » Le lendemain, elle prend congé, insensible aux prières et aux violents reproches de son ancienne amie : « Je puis te pardonner encore. Reste avec moi, Jessé. — Moi, rester chez vous ! Plutôt souffrir tous les maux que vous m'avez décrits ! Jamais je ne vivrai avec cette odieuse engeance d'hypocrites qui, à force de feindre, ont appris leur abominable rôle par cœur, qui toutes simulent l'estime et n'ont que du mépris, qui, justement d'ailleurs, s'entr'accusent de perfidie. Et je les plaindrais, n'était qu'en leur présence la terreur qu'elles m'inspirent chasse ma pitié. Mais je vous ai une obligation : en me souvenant de vous, je ne craindrai plus guère les effets de la pauvreté. »

Elle reprend le chemin de son village natal. Un soir que, selon son habitude, Colin attendait, à la barrière de son jardin, l'arrivée de la diligence, et que sa mère, en un touchant langage, le suppliait de ne pas s'affliger de ses incessantes déconvenues, il aperçoit la voiture qui s'arrête et Jessé qui se baisse pour descendre : « Elle est revenue, il a vu ses traits et son sourire, et n'a pas regardé davantage. Il ne se connaît plus de joie ; sa mère l'aide à recevoir et à retenir la jeune fille », qui ne retournera pas au presbytère, mais logera, pour cette fois du moins, à la ferme de Colin. « Elle a ramené le contentement et la gaieté. Dans le calme du soir et du paysage qui l'environne, Jessé, enfin libre, découvre des beautés singulières : la brise du couchant

apporte jusqu'à la vallée et les rumeurs du village et l'harmonieux gazouillement de l'oiseau des nuits. Le jeune homme en tremblant s'enhardit à exprimer son plus cher désir, et ne se heurte pas à un froid refus. La mère, avec un sourire, murmure : « Veux-tu qu'il aille chercher la dispense ? — Non, répond Jessé » ; mais Colin y va quand même. Je ne sais, ajoute l'auteur, s'ils ont tout le bien-être que procurent la richesse et l'abondance ; mais ils goûtent cette joie pure qu'ignorent les âmes envieuses, la bassesse rampante et l'orgueil soupçonneux. Et les jeunes paysannes, en parlant de couples heureux, disent : « Ils vivent comme Jessé Bourn et Colin Grey. »

Ainsi ferons-nous, si nous sommes sages, semble conclure le poète. Redoutant pour notre fragile esquif les tempêtes (1) qui le menacent sur l'océan de la vie ambitieuse et mondaine, nous reviendrons au village cultiver notre jardin. A égale distance entre la misère, sous le poids de laquelle le simple « labourer » succombe, et le luxe, qui développe l'avarice et l'orgueil, loin des agitations stériles où se démènent les passions funestes, nous trouverons, dans un travail régulier, la paix de l'âme, en quoi consiste le bonheur. La condition moyenne (2) est la plus enviable et la plus sûre de toutes : dans l'Angleterre rurale, un fermier

1. On remarquera que les idées de Crabbe s'accordent parfaitement avec son caractère (cf. *supra*, p. 33, n. 2).

2. En toute chose, Crabbe aime le juste milieu : c'est ce que prouve la comparaison du quatrième conte (« Trop tarder nuit ») avec le douzième (« Précipitation » : « the Precipitate Choice »). Rupert a été malheureux pour avoir trop longtemps hésité à se marier, le « squire » Thomas pour s'être trop pressé. Pendant dix ans, il a patiemment supporté les insultes et la mauvaise humeur d'une tante âgée, dont il convoitait la succession. Il l'a enfin obtenue, en évinçant une cousine. Devenu riche, il songe à se marier, mais ne peut se résigner à courtiser aucune jeune fille d'une position égale à la sienne. Les attentions qu'il avait eues pour sa tante, il les exige pour lui maintenant. Il a pris comme secré-

modeste, intelligent et généreux est l'homme le plus capable de gouverner d'une main ferme son existence et son tempérament. Et si sa bien-aimée le favorise, il peut en-

---

taire un jeune homme nommé George, fils d'un fermier du voisinage, plein de zèle, semble-t-il.

Un jour que George et le « squire » reviennent ensemble des courses, ils perdent leur chemin, sans doute par hasard. Après de longues incertitudes, ils arrivent à une ferme qui se trouve être, admirable rencontre ! celle du père de George. Thomas y est reçu à bras ouverts, servi avec empressement, et fasciné par la beauté d' « Harriot », la fille de la maison. Il y reste deux jours, plongé dans le ravissement, regrettant seulement que la belle ne soit pas riche.

Mais, par un second hasard, George laisse tomber une lettre de sa poche, aussitôt ramassée par le « squire ». C'est la fermière qui se plaint de la mauvaise santé d'Harriot qui semble dépérir. L'effet voulu est produit : avec une précipitation qu'explique son amour renaissant, Thomas retourne à la ferme et épouse sa dulcinée. Il ne tarde pas à s'en repentir. Harriot se montre intraitable, agressive, parle de séparation, de rente à lui faire, et déclare tout net au pauvre « squire » que ce mariage n'a été pour elle et sa famille qu'une vengeance préméditée. Car sa mère était la cousine autrefois évincée par Thomas. Trop avare pour consentir au sacrifice qu'Harriot exige, le « squire » passe avec elle sa vie à se quereller.

Les deux contes qui suivent nous donnent de nouvelles leçons de modération et de sagesse. L'héroïne du premier (« the Widow's Tale », « le Récit de la veuve », *Tales*, VII) est une petite pensionnaire, Nancy Moss, fille d'un fermier. La grossièreté des mœurs et de la cuisine paysannes (cf. *supra*, p. 64-5) l'offusque à tel point qu'elle supplie son père de la laisser prendre ses repas toute seule et de ne pas lui demander si « elle a donné à manger aux cochons ». Moss refuse énergiquement, et lui enjoint de remplacer sa mère défunte, de se lever de bonne heure pour surveiller les bonnes et de consacrer ses loisirs à filer ou à blanchir la toile.

Éplorée, Nancy va trouver une « veuve » distinguée, dont la modeste, mais élégante maison, tapissée de jasmin, a captivé son attention. Elle lui dit ses peines, l'horreur que lui inspire l'idée d'épouser un fermier, fût-ce même le jeune Henry Carr. Contrairement à son attente, la veuve réprouve ses dégoûts et décourage ses ambitions. Elle lui fait le « récit » de sa propre vie, pour lui enseigner la résignation. Comme Dinah et Rupert, la « veuve » et son fiancé, employé dans la maison de son père, se sont longtemps attendus : sur le chemin des colonies, l'amant a été blessé et est revenu mourir dans les bras de sa bien-aimée. Celle-ci a

core jouir de cette idyllique félicité qu'autrefois les poètes attribuaient à tous les paysans indistinctement. Destructeur de la pastorale artificielle et fausse, Crabbe a donné, dans ce dernier conte, le modèle de la pastorale réaliste et vraie.

IV

La critique se montra plus favorable aux *Tales in Verse*

---

dû épouser, vers la quarantaine, un homme affectueux et dévoué, qu'elle ne put jamais aimer, et qui, en mourant, la laissa maîtresse du « cottage » qu'elle habite à présent. Mariez-vous donc, conclut-elle, fût-ce avec le jeune Henry Carr. Ne méprisez pas le fermier : il vous donnera le bonheur.

Nancy suit le conseil de son amie. Son père, émerveillé, constate bientôt en elle un changement complet. Elle se lève de bonne heure, s'occupe du ménage et de la laiterie avec une extrême vigilance. Henry Carr, la voyant ainsi transformée, vient, sans tarder, lui demander sa main et l'épouse.

« Arabella » (*Tales*, IX) est l'histoire de la fille du pasteur Rack. Dans l'orgueil de sa jeunesse, de sa beauté, de ses vastes lectures, elle se montre fort exigeante pour le choix d'un mari. Elle connaît Berkeley, Bacon, Hobbes, Locke, l'histoire, le latin, l'italien même ; elle jouit d'une renommée intacte, et toutes ces qualités, elle veut les trouver dans son futur époux. Aussi écarte-t-elle successivement un médecin écossais, coupable d'incrédulité et d'hypocrisie, un pasteur trop vieux pour elle, un capitaine prodigue. Seul, le jeune Edward Huntly paraît avoir quelques chances de réussir. Mais voilà qu'à la veille du mariage, une paysanne arrive, un enfant dans les bras, et déclare à Arabella qu'Huntly en est le père. Grande indignation de la jeune fille qui repousse avec indignation le vicieux personnage.

Douze ans après, le temps aidant, elle a beaucoup rabattu de ses prétentions. Un négociant la courtise, et bien qu'une vieille fille obstinée accuse ce nouveau prétendant d'avoir à Londres une maîtresse mulâtre et de nombreux négrillons, Arabella refuse de se livrer à une enquête. Elle accepte Beswell en toute confiance, car, dit-elle, « si l'accusation est fausse, je serai la juste récompense d'un honnête homme que je n'aurai pas méconnu, et, si elle est fondée, l'intérêt de la vertu veut que je le ramène au bien ». A l'ardeur de la jeunesse, observe Crabbe, l'âge apporte des tempéraments.

qu'au *Borough*. Seule, l'*Eclectic Review* (1), ne pardonnant pas au poète son hostilité contre les calvinistes, reçut froidement l'ouvrage : « Nous sommes bien loin de penser, disait-elle, que ces *Contes* ajoutent à la renommée de l'auteur du *Village* et du *Port de Mer*. Malgré notre amour pour la poésie, ce n'est pas sans peine que nous sommes arrivé au bout de cette lourde masse de vers. Nous nous serions cru monté sur un Pégase essoufflé, traversant cahin-caha les landes et les fondrières du Parnasse. Nous voulons espérer que, lorsque M. Crabbe se proposera de reparaître en public, il mettra un peu plus de goût dans le choix de ses sujets, un peu plus d'imagination dans la recherche de l'ornement, et consacrera un peu plus de temps à préparer dix mille vers pour l'impression. » Jeffrey (2), en revanche, de son air le plus gracieux, remercia Crabbe de son œuvre nouvelle. Il l'analysa conte par conte, vit en elle une série de « chapitres ajoutés au *Registre de Paroisse* et au *Port de Mer*, y découvrit les mêmes caractéristiques, le même ton, les mêmes sujets, les mêmes descriptions minutieuses de choses ordinaires et communes, la même sympathie pour les innocents plaisirs des pauvres, jointe à un sens profond de leur fréquente dépravation ». De plus, il y nota certaines qualités particulières : un pathétique de meilleur aloi, moins souvent mêlé de « dégoût », une « peinture plus consolante et plus aimable de la nature humaine », une tendance marquée à insister de préférence sur les fortes passions et sur les sentiments généreux des classes inférieures ou moyennes, enfin une utilité morale plus constante et plus immédiate qu'auparavant. La *Revue Critique* (3), dans un ar-

1. Vol. VIII, December 1812, p. 1240-53.

2. *Edinburgh Review*, vol. XX, November 1812, p. 277 ss. (cité en partie dans *Œuvres*, p. 276 et *passim*).

3. Vol. II de 1812, p. 561-579.

ticle remarquable par la justesse et la netteté de quelques-unes de ses appréciations, observa que ces *Contes* étaient plutôt des portraits que des récits proprement dits, les divisa en trois catégories suivant leur mérite, rangea dans la première l' « Heure de la Séparation », le « Patron », le « Voyage de l'Amant » (1), « Edward Shore », peut-être la « Confidente » et le « Ressentiment » ; dans la seconde les « Orateurs réduits au silence » (2), le « Gentilhomme campagnard », « Trop tarder nuit », les « Amoureux sincères », le « Récit de la veuve », la « Mère », « Arabella », « Jessé et Colin », la « Gageure », le « Converti », les « Frères », et confondit le reste (3) en un troisième groupe condamné sans rémission. Elle reprocha à l'auteur son amour des détails inutiles et ennuyeux, ses négligences de style, et, avec beaucoup de perspicacité, ajouta que ses défauts manifestes nuiraient à ses beautés réelles, plus cachées, moins accessibles aux lecteurs ordinaires. Quant à la *Revue Mensuelle* (4), elle félicita Crabbe d'être toujours en progrès, toujours plus « élégant et plus fort, plus abondant, vigoureux et sensible ». Comparant les *Contes* aux œuvres précédentes, elle conclut « qu'ils atteignaient parfois un plus haut degré de mérite poétique, et que, d'autre part, ils offraient un plus grand nombre de passages qu'on eût avantageusement supprimés ». Déduction faite de ces quelques réserves, les *Tales in Verse,* moins discutés que le *Borough,* réussirent donc auprès de leurs critiques. Et le public les lut avec empressement (5).

---

1. Cf. *supra,* p. 89 et 337-9.

2. « The Dumb Orators », cf. *infra,* p. 578.

3. « The Struggles of Conscience, Squire Thomas, Advice or the Squire and the Priest, and the Learned Boy are performances which must be set down among the decidedly bad. »

4. Vol. LXIX, 1812, p. 352-364.

5. Il en parut cinq éditions en deux ans.

A notre tour, essayons de les caractériser. Constatons d'abord qu'ils ne forment pas un ensemble, qu'aucun lien ne les unit, et que, pareils aux *Fables* de La Fontaine, ils se suivent, mais ne s'enchaînent pas. On peut, sans faire tort à l'ouvrage, les étudier isolément. On s'aperçoit alors que chacun d'eux se divise assez aisément en trois parties : l'exposition, le nœud, le dénouement, et revêt ainsi la forme d'un petit drame à deux ou trois personnages. Avec une loquacité qui lasse souvent notre patience, Crabbe nous présente ses acteurs avant de les mettre en scène, nous raconte en détail leur existence passée, nous énumère leurs qualités, leurs défauts, trace, en un mot, leurs portraits en guise d'introduction au récit. Survient un incident imprévu, un fait nouveau qui, rompant l'équilibre de leurs relations, les oppose tantôt l'un à l'autre et tantôt à eux-mêmes : c'est, par exemple, le départ de Rupert qui facilite à l'avarice l'accès du cœur de Dinah ; c'est l'arrivée d'Eliza chez Anna Stafford qui porte le trouble dans le ménage de l'honnête fermier ; c'est encore l'absence de l'ami trop confiant qui expose Edward Shore à l'irrésistible tentation. De cette péripétie, de cette crise, découle, comme une conséquence logique, le dénouement que motivent les actions des personnages. Il dépend entièrement d'eux : le hasard n'intervient pas dans ces contes. Le bonheur et le malheur y sont strictement mesurés d'après la sagesse des uns et l'imprudence des autres. Par leur construction, les *Tales in Verse* ressemblent à des sermons en trois points, agrémentés de descriptions, d'anecdotes et même de dialogues animés [1].

Leurs héros sont moins humbles que ceux du *Village* et du *Port de Mer*. On compte parmi eux des « squires », des

1. Cf. en particulier les contes IV (entre Dinah et Rupert), VI (entre Sybil et Josias) et XVII (entre l'Épouse et Susan).

aspirants de lettres, des employés, des commerçants enrichis, des fermiers aisés. L'ampleur de l'observation, le ton général de l'œuvre, moins sombre que le *Borough*, nous ramènent au *Parish Register*. Et le caractère de cette poésie, son réalisme moralisant, n'a pas changé. Remarquons-le en effet : bien que Crabbe attribue à chacun de ses personnages une profession déterminée, il peint plutôt l'homme moral et de tous les temps que l'homme social et d'une époque particulière. Mais, à la différence de nos classiques, il ne cherche pas l'universel dans l'abstrait. Il reste aussi près que possible de la réalité, et, s'il l'altère, ce n'est pas pour la simplifier, mais pour la rendre plus frappante et plus intense. Nous ne connaissons pas les sources de tous les contes de ce recueil : trois d'entre eux sont d'origine purement littéraire (1), quelques-uns furent sans doute inventés de toutes pièces (2), d'autres ont été suggérés à l'auteur par des faits de son expérience qui nous échappent maintenant (3), plusieurs enfin nous rappellent certains événements de sa vie ou de celle de ses proches. Dans ce dernier cas, nous pouvons suivre son travail d'élaboration poétique. Nous savons que le « Patron » renferme maint détail autobiographique, que « John » à Brandon Hall, c'est Crabbe à Belvoir Castle, que le timide postulant dans la somptueuse antichambre du vicomte, c'est encore Crabbe à la porte de Lord North. Mais quel contraste apparaît entre

1. Le dix-huitième (en partie) : cf. *supra*, p. 434, n. 1 ; le dix-neuvième : cf. *supra*, p. 410, n. 2, et le vingt et unième (le dernier du recueil), *ibid.*, p. 432, n. 1.

2. En particulier ceux qui mettent en scène des puritains : le quatorzième : cf. *supra*, p. 410, n. 2, et le sixième, *ibid.*, p. 437 ss. ; peut-être aussi le premier, le neuvième, *ibid.*, p. 462, n. 2 ; le onzième, p. 427 ss. ; le seizième, p. 447 ss., où « la thèse morale » suffit à expliquer les incidents.

3. Ceux dont les héros sont des « squires » : le troisième, p. 422 ss. ; le quinzième, p. 426, n. 1 ; le douzième, p. 462, n. 2.

l'heureuse destinée de notre pasteur et les infortunes du fils de l'huissier ! Il fallait émouvoir le lecteur, quitte à forcer la vérité. Une transformation semblable s'observe dans le conte intitulé « Trop tarder nuit » : Dinah, peu à peu éblouie par les bijoux de sa tante, c'est Mira chez Mrs. Tovell[1] et peut-être sollicitée d'oublier son malheureux poète ; Rupert représente William, l'un des frères de Crabbe, mort dans un coin perdu de l'Amérique centrale[2], après des aven-

1. Cf. *supra*, p. 63, et *Œuvres*, p. 290, n. 1. Le « motif » de la tante se retrouve dans les contes VI, VIII, XII (au début), XIII (avec une variante).

2. Cf. *supra*, p. 7, n. 2, et B., p. 2. William, le troisième des quatre frères, marin comme John, avait été fait prisonnier par les Espagnols et conduit au Mexique, où il s'était marié et avait exercé la profession d'orfèvre. Devenu riche, on l'accusa d'hérésie, et il dut se réfugier sur « la côte du Honduras » où, en 1803, il rencontra un matelot originaire d'Aldborough (cf. Allen Booth, dans le deuxième conte). Mais William Crabbe ne revit jamais l'Angleterre. Dans l'*Athenæum* du 21 mars 1840, p. 235, on lit la curieuse citation qui suit : « We now learn from the following paragraph in the *Belize Advertiser* of the 25th January that the poor outcast wanderer (*i. e.* William Crabbe) contrived to make for himself another home and to surround himself with other « happy infants » : « We (*i. e.* le journaliste « de Belize) failed to notice a week or two back the demise of the « last surviving son (a coloured man) of Crabbe, the brother of the « late Rev. George Crabbe, one of the first poets of his time... The late « deceased's parent was well known to some of our oldest settlers as « following the calling of a whitesmith and frequently journeyed to and « fro between this settlement and the Mexican territory, where he had « once acquired some property. One or both of the sons have left pro- « geny behind them. » Profitons de cette occasion pour noter que Robert, le second frère, né en 1758, mourut à Southwold le 30 novembre 1835. Il s'était marié deux fois, mais ne laissa qu'un fils idiot. — Sur John, cf. *supra*, p. 252, n. 1. — Quant à Mary Sparkes, née en 1756, elle mourut le 17 novembre 1827, et son mari Thomas Sparkes, maître charpentier à Aldborough, était mort le 19 mai 1826. Ils eurent neuf enfants, dont trois (Emma, née en juin 1792 ; Cecilia, née en octobre 1798, et John, né en décembre 1800) ont laissé quelques traces dans la correspondance de Crabbe. On lit, dans les Notes manuscrites de FITZGERALD : « Sparkes' Lodgings, afterwards Beach

tures identiques à celles d'Allen Booth (1). D'où il s'ensuit que son retour en Angleterre, sa visite à Dinah, ses rencontres fréquentes avec elle au sortir de l'église, toutes ces scènes pathétiques sont dues à l'imagination du narrateur. De même, l'histoire de Paul, le négociant, et de son inflexible épouse repose sur un épisode de la vie de Mrs. Elmy, dont le mari était parti pour la Guadeloupe après avoir fait faillite (2) et avoir commis, peut-être, quelque indélicatesse à l'égard de sa femme (3). Impitoyable pour son défunt beau-père, Crabbe l'habille en mendiant, le loge dans ce taudis ignoble à la porte duquel on le trouve mort de faim et de froid. Vraiment, notre conteur, malgré son réalisme, reste encore trop « poète » pour nous dire la vérité, et rien que la vérité.

House, one of the roomiest in the Aldbro' of thirty years ago and lodged in by us about 1822. »

1. *Tales,* II. Le « motif » du voyage se retrouve dans les contes IV et VII (en partie).

2. Cf. *supra,* p. 58, n. 2.

3. Cf. *Œuvres,* p. 347, n. 1.

CHAPITRE II

Nomination à Trowbridge et voyages à Londres (1813-1818)

I. *Un échange de cures.* — II. *L'été de la Saint-Martin.* — III. *Crabbe dans le grand monde.*

I

Pendant que les revues répétaient son nom à tous les échos d'Angleterre et d'Écosse, que devenait Crabbe lui-même ? Dans les campagnes solitaires du « val de Belvoir », à l'ombre de sa petite église et des ormes de son jardin, il continuait de mener une vie calme, presque languissante, au milieu des siens. Ses embarras financiers avaient disparu. Il pouvait désormais « boire du vin sans trop se plaindre de l'énorme dépense » : ses cures lui rapportaient environ dix mille francs par an, les revenus de Mira, et peut-être ceux de ses enfants, s'élevaient ensemble à la moitié de cette somme, et, chaque année, son libraire ajoutait aux réserves de sa « cassette particulière ». Ses fils, leurs études achevées, étaient rentrés à Muston, et ses charges s'en trouvaient considérablement allégées (1). George, l'aîné, diacre et prêtre (2) à son tour, pouvait suppléer son père à

1. Cf. la lettre à Scott, citée par B., p. 58 et *ibid.*, p. 56.

2. Cf. Fitzgerald, ms. notes : « 1808. Æt. 23. I take Deacon's orders at Buckden and license to the curacy of Allington. December 18. G. C. Junr. »

Ibid. : « 1809. I take Priest's orders in December... »

West Allington, en qualité de vicaire. Maintenant réunis, Crabbe et les siens avaient repris leurs occupations de Great Glemham, leurs lectures en commun, toutes les fois que la « bibliothèque circulante » de Colburn leur envoyait quelque roman nouveau, leurs reproductions d'insectes copiés d'après les planches d'ouvrages d'entomologie, leur entretien du jardin botanique où le poète cultivait toujours ses « herbes choisies ». Et Crabbe ne manquait pas de relations dans le voisinage : les châtelains de « Belvoir Castle », où la duchesse douairière le recevait avec faveur, Sir Robert Heron, Sir William Welby, du manoir de Denton, surtout le « très révérend Dr Gordon », doyen de Lincoln et « pluraliste », qui, parfois, daignait honorer de sa présence le village et le presbytère de Sedgebrook (1).

Mais une santé chancelante troublait trop souvent la tranquillité de cette existence familiale. La constitution délicate de Crabbe, sujette à des accidents gastriques et nerveux, exigeait des soins constants : au cours d'une excursion dans le Suffolk, vers 1790, il s'était soudain affaissé au milieu d'une rue d'Ipswich, pris de vertige, et un médecin lui avait conseillé l'usage des « opiats », qu'il continua, paraît-il, toute sa vie (2). Peut-être le remède augmenta-t-il une surexcitation qu'il eût fallu calmer : à Muston, Crabbe se plaignait d'accès de fièvre sourde et de dyspepsie qui engendraient une tristesse profonde : « La vie est aussi ennuyeuse qu'une histoire ressassée », disait-il quelquefois (3). Ses « pauvres nerfs » l'affligeaient de « terreurs et de tremblements » à la simple pensée d'un voyage à Londres (4). Il avait des rêves

1. A deux kilomètres à l'est de Muston, tout près de la route de Grantham à Nottingham.

2. Cf. B., p. 45.

3. Cf. B., p. 61.

4. Lettre au Dr Gordon, Muston 15 April 1813 : « Dear Sir, You did mention that it was your purpose to visit Sedgbrook at Easter...

étranges : il se croyait assailli par une bande de gamins qui s'obstinaient à le huer et qu'il frappait à grands coups de canne, mais en vain, car ils étaient en cuir. Souvent, lorsqu'on lui demandait s'il avait bien dormi, il répondait : « Les gamins en cuir m'ont encore harcelé(1) ! » Une demi-surdité le gênait par moments. Le 10 septembre 1812, quatre jours avant la publication de ses *Tales in Verse,* il écrivait au Dr Gordon après une visite à Sedgebrook : « Je ne puis vous dire combien j'ai apprécié la bonne humeur et la condescendante courtoisie de vos amis. Je suis, autant qu'il est permis de l'être, amoureux de Lady J. Thynne, et lui suis très reconnaissant de ses obligeantes attentions pour un prêtre de campagne à moitié sourd qui plusieurs fois lui a donné la peine de répéter ses aimables remarques : si cette

---

To the determined and the dilligent, I find all things are possible that man can effect, and I am happy to find that your good health permits you to undertake such things as my poor nerves shrink from with tremors and terrors... What you desire is done and notice for a sacrament at Sedgbrook given for Sunday next... I render you my best thanks for your obliging offers ; I have at least half a dozen kinds of small businesses in London, but not a single one of size and interest enough to engage the time of a Dean of Lincoln... And now do not dismiss the thought without giving it a moment's consideration : — Will you dine with me on Sunday? I know among other good and happy properties you can take the fare of the day as it happens, and we can give you the Sunday's joint and applepye, in short you shall have a country-rector's dinner, and now on this condition, will you dine with me on Sunday? Mrs. Crabbe and her sons desire their respectful remembrances : we are in our usual state, rather I think improving than declining »... (Collection Mackay.)

1. Extrait des notes manuscrites de Fitzgerald (au sujet du poème intitulé « The World of Dreams », *Œuvres,* p. 268 ss.) : « In his later years, Mr. Crabbe (who had long taken opium) used to be plagued with an absurd dream of being pelted and hooted by a set of boys, who would not desist for all his stick being laid upon their shoulders, for — they were leather ! When he was asked sometimes how he had slept the night, he would say — « The leather-lads have been at « me again ! » This was told me by his son G. C..., Vicar of Bredfield. »

bonne fortune m'attendait partout, je n'éprouverais pas cette répugnance à sortir qui me retient chez moi, sauf lorsque je vais à Sedgebrook (1). » Son inactivité physique, jointe à son labeur intellectuel prolongé et à l'isolement relatif où il se trouvait à Muston, exerçait sur lui une influence déprimante. Il ne pouvait guère recevoir dans cette vieille maison « replâtrée et réparée » qu'il ne jugeait ni « confortable ni même très sûre (2) ». De plus, l'état de Mira empirait sans cesse et le forçait à passer de longues heures dans sa chambre, à la soigner avec une patience jamais découragée. En juillet 1813, désireux de lui faire plaisir, il la mena à Londres où, pendant trois mois, il logea dans un hôtel du Strand et profita de son séjour pour revoir ses anciens amis, Dudley North et Bonnycastle, pour fréquenter les jardins botaniques et parfois les théâtres (3). Vingt-neuf ans s'étaient

1. « ... To your company, and, let me add, your claret, I am greatly indebted, finding myself in better health than on any day since my return : of Mrs. Crabbe I [am] only able to say that she is not worse.

« I know not in what manner to express my sense of the good humour and polite condescension of your friends : I am, as much as it is right and becoming, in love with Lady J. Thynne, and am greatly indebted for her obliging attention to a half-deaf Village Priest who several times gave her Ladyship the trouble of repeating what she was kindly observing to him : were I always so fortunate, I should feel none of that reluctance which now in a great measure confines me to my own house with an exception of the visits I make to Sedgbrook... » (Collection Broadley.)

2. Dans une lettre au Dr Gordon, du 9 décembre 1813, Crabbe parle ainsi de ses deux presbytères : « ... One of them (West Allington) never has been in an habitable state for a Rector of the parish, and the other has been patched and pieced and kept whole, yet old it is and I know not how it can be made comfortable and perfectly secure without absolute rebuilding... »

3. B., p. 58. La farce de *Sharp and Flat* dont il est question à cet endroit et où Crabbe admirait le jeu de Liston fut représentée pour la première fois le 4 août 1813, au « Theatre Royal, Lyceum ». Le « Solomon Wiseacre » de Liston devait être le cousin d'un vieil astrologue

écoulés depuis sa dernière visite à la capitale en juin 1784, quand, à son retour d'Evershot, six mois après son mariage, il avait présenté sa femme à Burke. Et maintenant, Burke était mort, et Mira mourante. Car, à peine était-elle rentrée à Muston, qu'elle s'éteignait le 21 septembre (1) 1813. Épuisé sans doute par les veilles et par l'anxiété, Crabbe eut une crise aiguë du mal qui le minait. On craignit pour ses jours : lui-même demanda avec insistance qu'on ne refermât pas la tombe de Mira, tant qu'il ne serait pas hors de danger. Enfin, un judicieux emploi des émétiques (2) le sauva, après un mois de maladie. Le 1er novembre, il annonçait au Dr Gordon que sa santé « s'était assez améliorée pour qu'il pût lui offrir ses services » à Sedgebrook (3). Il ne se doutait pas qu'une nouvelle période de sa vie allait bientôt s'ouvrir.

Depuis longtemps en effet, Crabbe n'espérait plus retirer aucun « bénéfice » du patronage de la maison de Rutland. Le fils se désintéressait manifestement du protégé de son père. Dans un passage humoristique d'une lettre à Scott,

---

dont la fille s'échappe avec un capitaine (cf. le *Times* du 5 août). Le capitaine était vraisemblablement le « Sharp » et l'imbécile de cousin le « Flat ».

1. Et non octobre, comme dit B., p. 59 (voir la pierre commémorative dans l'église de Muston).

2. B., p. 59.

3. Malgré l'insignifiance des sujets, les réflexions que contient cette lettre sont bien caractéristiques : « Dear Sir, I am almost ashamed to send so small a basket of those yellow apples which appeared to me upon the tree as a much larger quantity, nor will I undertake to prove as I was not the operator, that all which were gathered were deposited in my receptacle...

« I purposed this fine morning to have been at Sedgbrook..., but my sons persuade me that the balloon to be launched from Nottingham this day will with the present wind come near the Vale of Belvoir : I think not much of a thing which twenty other things may prevent, but yet I wait.

« My health, tho' not established is so much amended that I can make you an offer of any service... » (Collection Mackay.)

Crabbe nous explique à merveille la nature de ses relations avec Belvoir : « Il y a maintenant trente ans, dit-il, que le duc précédent me prit comme chapelain. Tous les dimanches, je lisais les offices, et, tous les jours, je dînais somptueusement. A cette époque-là, le chancelier, Lord Thurlow, me donna une cure dans le Dorsetshire, d'un revenu faible, mais suffisant pour vivre : le duc me conseilla de négliger ce bénéfice et me promit mieux. Pendant que je vivais avec lui en ces excellents termes, j'observais beaucoup de personnes du voisinage qui, de temps à autre, venaient dîner et étaient poliment reçues : « Comment allez-vous, Docteur « Smith ? Et comment va Mistress Smith ? — Très bien, Votre « Grâce, je vous remercie », et là-dessus ces visiteurs absor- « baient leur gibier et leur bordeaux. « Qui sont ces gens ? « demandai-je à un jeune ami de la maison (1). — Des hommes « de la vieille génération, monsieur, des personnes que l'an- « cien duc recevait, qu'il avait obligées, et qui toutes auraient « eu des chances d'arriver, s'il avait vécu. Elles nous cèdent « la place à présent, mais gardent le contact. » A son tour, Crabbe appartenait à la « vieille génération » : une longue minorité avait suivi la mort de son protecteur : « De nouvelles relations s'étaient établies, et, lorsqu'il y a quelques années je revins dans cette région et exprimai le désir de dédier mes vers (2) au présent duc, la permission m'en fut accordée sans doute, mais avec tant de froideur que je me repentis presque de l'avoir demandée. Je me souvins néanmoins que les grands sont accablés de sollicitations de toutes sortes, et je n'accusai pas le duc d'injustice : étant de la « vieille génération », je résolus de me tenir à l'écart et de céder la place à de plus solides candidats aux faveurs. Je me conformai strictement à cette résolution : je laissai

1. Robert Thoroton, sans doute (cf. *supra*, p. 180, n. 2).

2. Le *Borough*.

pleine liberté à la famille ducale de décider si je devais me considérer comme un étranger qui, déçu dans ses espérances par des événements imprévus, n'a qu'à accepter sa mauvaise fortune et à l'accepter patiemment (1). Pour des raisons que je ne me soucie pas d'approfondir, Sa Seigneurie m'a aimablement invité, et, de temps à autre, je me rencontre avec ses amis au château, sans que je sache si je dois regarder cette invitation comme une promesse de faveurs ou comme une faveur en elle-même (2). » On devine aisément vers quelle interprétation penchait Crabbe.

Mais il se trouva qu'au commencement de décembre 1813, le duc de Rutland eut besoin de la cure de Muston, qu'il destinait au Rev. Henry Byron, cousin de l'auteur de *Childe Harold* et pasteur de Granby, village infime (3). Il offrit au poète d'échanger Muston contre Trowbridge, petite ville du Wiltshire, à proximité de Bath et de Bristol. Quant à West Allington, George, l'aîné des fils de Crabbe, qui y remplissait déjà les fonctions de vicaire, en deviendrait le titulaire. A peine « cette affaire était-elle agitée, qu'elle donnait naissance à d'autres projets que les nôtres », écrivait Crabbe au Dr Gordon, le 9 décembre. « Les Welby, ajoutait-il, semblent penser que si je quitte West Allington, c'est à eux que revient la présentation. » En effet, sir William Welby désirait ce bénéfice pour son fils John. « Cette intervention m'aurait fort déconcerté, continue Crabbe, si le duc de Rutland n'avait eu la bonté de mentionner Croxton (4) comme compensation, et, renseignements pris, cette cure vaut West Allington, peut-être même un peu plus en

1. Cf. avec ce sentiment *supra*, p. 462.

2. Cité par B., p. 57-8.

3. A dix kilomètres environ à l'ouest de Belvoir. Byron se plaignait d'y perdre de l'argent. On dit à Muston que ce pasteur tomba fou en pleine église.

4. A deux lieues au sud de Belvoir, sur le plateau (cf. *supra*, p. 179).

ce moment(1). » Les négociations ainsi engagées ne firent aucun progrès pendant les mois de décembre 1813 et de janvier 1814. On avait alors d'autres soucis à Belvoir : l'archevêque de Cantorbéry, Dr Manners Sutton, allait baptiser le jeune héritier de la maison ducale, lord George John Frederick, marquis de Granby, et l'on s'apprêtait à recevoir les augustes parrains : le prince régent en personne et son frère le duc d'York. Crabbe lui-même taillait sa meilleure plume pour célébrer « le bonheur de l'enfant à la destinée duquel s'intéressaient les plus hauts dignitaires de l'Église et de l'État(2). » La cérémonie était fixée au 4 janvier :

---

1. « Muston, Thursday evening, December 9, 1813 : Dear Sir, Yesterday morning I rode as I purposed to Belvoir and saw the Duke who had just arrived from Wilsford : He was very obliging, but I perceived that he had to speak of some impediment and soon understood « that the Chancellor had not written to him and that some other person had written to the Chancellor ». Short as the time has been since this affair has been in agitation, it has given rise to other projects than our own and in fact (though as not quite certain, I believe it must not be mentioned), the family at Denton appear to think that if I quit W. Allington, they have most claim to the presentation. This would have disconcerted me more (and even now it is not pleasant) had not the Duke been kind enough to speak of Croxton as an equivalent and indeed on enquiry I find it is equal in value to W. Allington at this time or rather better, but is not so good as that will be..... » (Collection Mackay.)

2. Voici la strophe X de ce compliment manuscrit. Nous ne savons pas s'il fut présenté :

« Heir to thy noble House, this day to thee
Shall be, when memory wakes, a joyful date :
Thou shalt look backward on the time, and see
The first, the greatest in the Church and State
All take an interest in their Granby's fate :
What happy infant in the world is found,
Whom so much grace and dignity surround?
What favoured being in his life shall say :
I had like honours and as great a day? »

(Collection Murray.)

Le jeune marquis était né le 20 août 1813. Vanité des grandeurs humaines ! Il mourut le 15 juin 1814.

le 2, George, prince régent et « premier gentilhomme d'Europe », arrivait à Belvoir où Crabbe avait l'insigne honneur de dîner en sa compagnie. Le 7, le poète retournait encore au château, et assistait aux « fêtes magnifiques » dont le baptême fut suivi. Un mois après, les derniers échos de la solennité s'étaient tus, et l'on reparla de Muston. Le 15 février, Crabbe reçut une proposition inattendue, qu'il jugea presque humiliante. Par une lettre de ce jour, le duc lui annonçait qu'il avait « écrit au chancelier, dont le consentement était enfin acquis au projet ». Puis il ajoutait fort inopinément : « Permettez-moi de vous demander si le bénéfice de Granby conviendrait à votre fils. Sinon, je craindrais de rencontrer des difficultés à votre translation... » Dès le lendemain, Crabbe faisait part au Dr Gordon de la déception que l'offre nouvelle de Rutland lui avait causée : « Sûrement, mon cher monsieur, disait-il, si ma « translation » exige que mon fils accepte Granby, ou que moi-même je l'accepte, elle n'aura jamais lieu. Si Sa Seigneurie a daigné y réfléchir, elle a dû s'en rendre compte elle-même. Elle ne peut ignorer un village si proche, elle doit savoir que c'est le plus pauvre de ses bénéfices, qu'il rapporta longtemps quatre-vingts livres sterling, peut-être cent aujourd'hui, que la maison est une hutte dont aucun paysan convenable ne voudrait, bref, que si mon fils y résidait, le misérable revenu le condamnerait à l'indigence, et que, dans le cas contraire, l'entretien d'un vicaire mangerait naturellement tout le profit. » Aussi Crabbe avait-il répondu qu'il « considérait ses présentes cures comme préférables à Trowbridge joint à Granby », qu'il se voyait dans l'obligation de rejeter cette offre, mais qu'il prendrait à la rigueur Trowbridge et Croxton pour lui-même, si l'on ne voulait pas donner le second de ces bénéfices à son fils[1]. Le marché fut ainsi conclu. Le 21 fé-

1. « Muston, Grantham, 16 Feb. 1814... I believe my mind has

vrier, le duc écrivait en ces termes : « J'avais offert Crox-

---

been teized till I am unfitted for even the least offices of courtesy and gratitude... I wrote to the Chancellor with much brevity and took care to manage as to keep clear of any particulars and especially of the Duke ; in short my principal aim was not to offend or lay foundation for offence ; this letter had scarsely entered the office at Grantham, before I received one from his Grace : It began well : it informed me that the Chancellor had apprehended some kind of improper combination in the business, because my son was mentioned, but after several letters had past and the Duke had assured his Lordship that it was bona fide a small living of his own which he gave to George, he received the Chancellor's assent, and now when I read this, I concluded all difficulty was over — judge you, for I now copy from the letter I was honoured with — « And I have at last obtained his consent to the measure. Let me then ask you whether the Vicarage of Granby will suit the ideas of your son? Unless it will I fear that I shall be drawn into some difficulties in the arrangements consequent upon your translation ; if it does I beg you will consider the point as settled, etc. » — Now, my dear Sir, if my *translation* depend upon my son's taking Granby or my taking it, it will never be accomplished, and this I can hut conceive his Grace must, if he deigned to think, have thought of himself ; he must surely know of a village so very near to him, that it is the poorest benefice in his gift ; that it long stood at £ 80, but may be now at £ 100, that the house is an Hovel no decent labourer would live in and in short that if my son resided he must live in misery for this wretched subsistence, and if he did not (and to that, nothing would tempt him I believe) the curacy would, and justly, take all the income. — I answered his Grace as shortly as good manners would allow, and said I would make enquiry respecting Granby and consult with my son who was not with me when I received his Grace's letter, and in the same evening (vz. of yesterday) after hearing quite enough of Granby and of George's sentiments, I sent my second letter saying that I had received the requisite information and was sorry to assure his Grace that I considered the livings I at present held as preferable to Trowbridge and Granby, whether the latter was held by my son or myself, and as he had been so good as to seek my benefit in this transaction, he would have the goodness to pardon me for declining the proposal, etc. — I had in my first reply (fearing what Granby would turn...) expressed my readyness to accept Croxton with Trowbridge, if that was preferred to my son's having the former, and which I mentioned reluctantly and as the very utmost I could yield in my views, and now, my dear Sir, what think you ? George and his brother insist on it that

ton (1) à sir William Welby pour son fils John, mais l'un et l'autre, avec une extrême complaisance, ont renoncé en votre faveur à tous leurs droits à cette cure, et je puis vous assurer qu'il n'y a plus le moindre obstacle à ce que vous receviez Trowbridge et Croxton en échange de Muston et d'Allington. Si cet arrangement vous paraît satisfaisant, veuillez avoir la bonté d'écrire au chancelier pour lui remettre les bénéfices que vous tenez de la Couronne ; envoyez-moi aussi une « présentation » à Trowbridge et à Croxton, que je signerai au plus tôt (2). »

Croxton must be offered, but I doubt it; the former offer would not have been *suppressed,* if some other views had not occurred, and I think we may see how it is. Mr. Biron has *Granby* and I understand complains that he looses money by it, which is not unlikely; so Croxton is to make him some amends for his patience — be it so, but we will not be his successors in Granby; there are surely more pleasant methods of loosing money than by being Vicar of one of the dirtiest and poorest places in this part of England — I crave your pardon; I did not mean to be vexed any more; my pride was strong enough to overcome my concern : the offer, all things considered, is degrading, but perhaps 'tis only a trial as George says, and if an hard bargain cannot be made, I shall have easier terms : however, Dr Sir, keep all this if you please at present : I would not judge rashly, nor while my feelings are not in harmony with my fortune... I miss you terribly. P. S. Wednesday 12 o'clock : No news from the Castle — I can almost say that I wish there never had been nor ever again may be any. » (Collection Mackay.)

1. West Allington serait alors revenu à Byron.

2. « Belvoir Castle, 21st February 1814, Dear Sir, As I have only had your interest and welfare in view, during the whole of our late correspondence upon the subject of Trowbridge, it is impossible that I can feel disposed to arraign any decision which you may make upon the propositions submitted to you. It rejoices me to have pleasant tydings to communicate. I had offered Croxton to Sir W. Welby for his son John, but both Sir William and his son have in the handsomest manner possible waived all right to that living in your favour and I can assure you there is no longer any objection to your receiving Trowbridge and Croxton upon resigning Muston and Allington. If this arrangement should be satisfactory to you, be so good as to

Les formalités que comportait ce changement de résidence s'accomplirent en mars. Le mardi 15, à 6 heures du soir, Crabbe quittait Muston, arrivait le 16 à Buckden où l'évêque de Lincoln le nommait « Vicar » de Croxton Kerrial. Le 17, il avait à Londres une entrevue avec l'évêque de Salisbury (1), dont dépendait Trowbridge, et sa nomination à cette seconde cure était signée le 18. Le soir même, avec une liberté d'allures qu'on aime chez ce poète-pasteur, il allait voir Kean jouer Shylock, et le 20, retournait à Drury Lane où Kean donnait *Hamlet*. Le 22, il filait sur Trowbridge au grand trot des chevaux de la diligence, s'abouchait le lendemain avec « Mr. Fletcher », le suppléant du

---

write a letter to the Chancellor resigning the preferment which you hold under the Crown and send me a presentation to Trowbridge and to Croxton which I shall be ready at the earliest opportunity to sign. Believe me, dear Sir, your faithful and obedient servant. » (Collection Broadley.)

Crabbe sentit très bien qu'en tout cela il y avait plutôt un marché qu'une faveur. Le 7 mars 1831, il écrivait à son fils George : « ... Of the Duke of Rutland's patronage I could form an opinion, but it was not such as gave me hope of succeeding according to my wishes : His livings are many, but with few exceptions they are of small value... and in the situations no man would choose to reside in,... to whom the few more acceptable benefices must be assigned : that is to one of the family connected with the Castle or to some who had interest of a kind that they could pay in another way for what they received... In fact I should have been fearful even of a compliance with my request had I made one. This living was made mine, because I had almost an equivalent to resign, and what was mine, both Muston and Allington were wanted, one by the Duke and the other by Sir W. Welby. I would not be ungrateful, but I am well assured that Trowbridge had never been allotted to me — nor could it have been expected — but under these peculiar circumstances... »

1. John Fisher, de 1807 à 1825. L'évêque avait été prévenu par le Dr Gordon. Cf. une lettre de Crabbe à ce dernier : « Muston 12 March 1814... on Thursday I mean to reach Buckden and then think of proceeding to London, where I hope to find the Bishop of Salisbury whom you have with so much kindness prepared to see me... » (Collection Mackay.)

Rev. Gilbert Beresford, absent depuis quelque temps déjà. Revenu à Londres le 25, il repartait pour Muston où le 18 avril il installait son successeur.

Un court voyage dans le Suffolk précéda son départ définitif. Le 2 mai, il était à Beccles, où habitaient les deux Miss Elmy, le 5 à Aldborough, où il resta jusqu'au 10 chez sa sœur Mary Sparkes. Une de ces journées, nous dit le Biographe, fut consacrée à une excursion dans les environs de Parham et de Glemham. En quelques vers, le poète a commémoré les tristes souvenirs de cette promenade : « Oui, je contemple de nouveau l'endroit où se trouvait ma joie et d'où jaillit ma peine. Il évoque à mes yeux la forme et le visage que je ne reverrai jamais plus. Le chant de l'oiseau nocturne qui flotte doucement dans cette légère obscurité, cet air embaumé, évoquent à ma pensée les accents plus doux encore de celle que je n'entendrai jamais plus. Voilà que brille là-bas, à la fenêtre, une lumière qui autrefois me guidait, me faisait signe. Et toujours elle brille aussi clair, tandis que ces yeux bien-aimés ne brilleront jamais plus. Fuyons donc ces endroits ! Ils ne donnent plus la félicité qu'ils donnaient jadis. Car la Mort leur a ravi leur charme et enseveli le bonheur dans la tombe (1). » Laissant derrière lui tout son passé, Crabbe retournait à Muston le 14 mai et, le mardi 19, quittait définitivement sa paroisse. Certains habitants, dissidents ou autres, lui étaient, affirme son fils (2), tellement hostiles qu'ils firent sonner les cloches pour saluer son successeur avant son

1. Cité par B., p. 60.

2. Cf. *ibid.*, p. 59. Mais je soupçonne le « Rev. Henry Byron » d'avoir mené le branle. On dirait en anglais « that he rang his predecessor out by ringing himself in ». On lit en effet dans une lettre au Dr Gordon, datée de Grantham (et non plus de Muston) le *21 mai* 1814 : « ... Mr. Byron has reproved me (I had almost said reproached) for my delay, and as he cannot judge of the motives for my late

propre départ. Quelques sarcasmes irrités durent lui venir aux lèvres sur la route solitaire qui va de Muston à Grantham (1).

II

Trowbridge et ses environs avaient produit sur lui une impression des plus favorables (2). Alors comme aujourd'hui, cette petite ville, d'environ douze mille âmes (3), vivait de la

---

journey into Suffolk, he may think with justice, tho' he acts with precipitancy. He complains of money lost by being kept out of his house, but as I am only seven days beyond his own time, I hope the sum is not large, and if that will satisfy him, I will gladly pay it... » Crabbe laissa ses fils à Grantham (cf. B., p. 60 et cette même lettre au Dr Gordon :) « As we can obtain no aid at Croxton till the 1st Sunday in August, it is agreed among us to give up our plan, and George will remain (with his brother perhaps) at Grantham in lodging till that time... »

1. Les dates qui précèdent nous sont fournies par l' « Accompt-Book » de Crabbe « for 1814 ». En voici le texte : « Wednesday Jan. 5 = Duke's invitation. — 7 at Belvoir. — Monday 21 Feb. 1814 : Trowbridge and Croxton from Duke of Rutland. — 22 Call at Croxton. — 24-7-8 Lincoln (chez le Dr Gordon). — 3-5 March Belvoir. — Tuesday 15 March Leave Muston at night 6. — 16 on to London. Institution first at Palace to Croxton. — 17 London. Mrs. Osborne's hotel (cf. B., p. 58.) See the Bishop. — 18 Instituted to Trowbridge. At night to see Kean in Shylock. — 20 This evening at Drury Lane. Kean in Hamlet. First fruits office. — 21 (?) : Mr. Vickery. — Tuesday 22 March. Journey to Trowbridge. — 23 Dine with Mr. Fletcher. He has three guineas a week. — Friday 25 In London from Trowbridge.

« Monday 18 April. Mr. Byron inducted to Muston. — 2 May. Grantham, Beccles. — 5-10 Aldbro'. — 12 London. — 13-4 Grantham and Muston. — Friday 27 May 1814. Kemble in Macbeth. — Wednesday 1 June. Arrived at Trowbridge. » (Collection Broadley.)

2. Cf. Lettre au Dr Gordon, de « Muston 5th April 1814... I like the country about Trowbridge extremely and Trowbridge itself very well... » (Collection Mackay.)

3. C'est du moins le chiffre que donne Howitt (cf. *infra*, p. 485, n. 1). Dans une lettre à Murray du 28 janvier 1819, Crabbe parle d'une « population of more than 8 000 inhabitants ».

fabrication des draps, et sa population se composait « d'ouvriers, de boutiquiers et de quelques riches industriels (1). Bâtie le long d'une pente, dont la Biss, affluent de l'Avon, arrose le pied, et qui remonte vers le nord-est dans la direction de Hilperton et de Devizes, elle avait déjà, sans doute, ses trois rues principales en forme de faucille, reliées par des ruelles aussi nombreuses que courtes. L'église, à mi-côte, juste derrière le point central, occupait, avec son cimetière, une sorte d'esplanade entre deux de ces artères. C'était un « édifice très ancien » qui, en ce temps-là, « menaçait ruine ». La flèche élancée dont il est maintenant orné ne date que de 1847. A cent mètres du portail, en s'éloignant de la ville, on trouvait le presbytère, caché par de grands arbres et de longs murs grisâtres. La maison, spacieuse pour l'époque, est restée telle que Crabbe l'a connue. Elle consiste en un corps de logis à un seul étage percé de trois fenêtres, surmonté de deux pignons et flanqué de deux ailes, celle de droite contenant au rez-de-chaussée la pièce très basse, mais assez bien éclairée, dont le poète faisait son cabinet de travail. Que la vie nous semblerait étroite et triste dans ces chambres pour la plupart obscures et exiguës ! Qu'il nous tarderait d'en sortir, et d'aller respirer l'air pur dans le vaste jardin entouré de prés ! Moins exigeant, Crabbe eût été complètement satisfait, si les réparations entreprises par son prédécesseur avaient été achevées et les parquets posés. Malheureusement, il fallait encore beaucoup de dépenses pour remettre cette habitation en état, et le Rev. Gilbert Beresford eut longtemps maille à partir avec Crabbe à ce sujet (2). Néanmoins, Trowbridge

1. Cf. Wm. Howitt : *Homes and Haunts of the most eminent British Poets*, 3rd ed. 1857, Crabbe, p. 350-69, sur Trowbridge en particulier, p. 366-7, où se trouve une curieuse description de l'auberge du Woolpack.

2. Crabbe arriva à Trowbridge le 1er juin 1814. Il est probable que

valait mieux que Muston. Sans doute, par les grandes pluies, la Biss, soudain grossie, inondait les bas quartiers et cou-

---

Beresford en était parti dès le mois de juin 1813, car, le 21 juillet 1814, Crabbe, obligé sans doute de payer les dépenses de la cure pendant l'année courante, écrivait au banquier Timbrell de Trowbridge en ces termes : « As I purpose to summon the occupiers of land in this parish before the proper judges if I be not allowed what I consider as my due, it is necessary that I should give you this information, not that I have any claim upon Mr. Beresford, but because I believe that he is mistaken in his claim, and if he has taken for three quarters of the year (viz. from Michaelmas 1812 to Midsummer 1813) he will I apprehend be obliged to repay a part of it. I am very ready to enter into an agreement, but I thought it was a fact known to every person conversant in these matters that the tithe which falls from Midsummer to Michaelmas is of much more value than it is in any other part of the year, and certainly equal to all the rest if taken strictly. » — Timbrell, envoyant cette lettre à Beresford alors à « Aylstone near Leicester », ajoutait : « You will observe by the note on the other side that Mr. Crabbe, altho' he does not directly charge you with the quarter due 24th June 1813, yet in fact it will eventually fall on you, as you promised to refund to me in case Mr. Crabbe had a right to it — how far he is correct in the demand he has made, not being then presented to the living, I leave to your superior judgment, not being much acquainted in the Ecclesiastical Law. He has told the Churchwardens he shall expect an answer by the 29th inst. ; otherwise he will proceed. » (Collection Mackay.)

Sur l'inévitable contestation à propos de dîmes (cf. *supra*, p. 259, n. 1), se greffait une question de réparations. Car un pasteur était tenu de remettre à son successeur le presbytère en bon état. De là les fréquentes réclamations de Crabbe, toujours vaines d'ailleurs. Le 11 février 1815, il écrivait au Dr. Gordon : « ... I have obtained nothing of my predecessor in this Rectory, except an honest confession of embarrassments, and it is evident that I must live in unfinished and even unfloored rooms or be at the expense myself... and this is not the sole misfortune : I have indeed by many efforts and some threatening obtained a promise from the late sequestrators that a part of the sums so inconsiderately paid to Mr. Beresford and his solicitor (*i. e.* les trois quarts des revenus de la Saint-Michel 1812 à la Saint-Michel 1813 : Crabbe réclamait « the greater part of the tithe of 1813 », probablement parce que Beresford, étant parti en juin au plus tard, n'avait pas droit au trimestre de la Saint-Jean à la Saint-Michel 1813, trimestre qui rapportait largement la moitié des revenus de l'année),

vrait la ville de boue (1), sans doute encore le cliquetis des métiers à tisser pouvait paraître monotone, mais tant d'activité plaisait à notre réaliste, et les riches pâturages que bornaient au sud les plateaux de Westbury, les sinueuses vallées de la Frome et de l'Avon qui, sous leurs ombrages, conduisaient paresseusement le promeneur vers la resplendissante cité de Bath, toutes ces campagnes avaient un air de plantureux bien-être propre à réjouir le cœur.

Crabbe sembla rajeunir. Depuis sa dernière maladie, sa santé s'était fort améliorée, la crise d'octobre 1813 ayant « purgé son organisme » des principes malfaisants qui le minaient. Il prenait de l'embonpoint. « Bien qu'il commençât à se voûter légèrement, ses membres étaient vigoureux et ses mouvements alertes. » Il s'embellissait en vieillissant : « ses tempes se découvraient, et son front, déjà large, en paraissait plus haut. » Il avait trouvé un accueil cordial auprès des principales familles de l'endroit : le soir de son arrivée, le 1er juin, M. Waldron, son futur collègue dans la magistrature, l'avait reçu à bras ouverts (2). De sourdes résistances se sentaient, il est vrai, de deux côtés : un certain nombre d'habitants, férus de l'éloquence improvisée et du zèle apostolique du Rev. Mr. Fletcher (3), avaient

---

shall be accounted for to me, but I must wait long and loose a considerable part of my dues even then, for though law might give me a title, it cannot procure my opponents a fund... » (Collection Mackay.)

1. Cf. une lettre du 11 décembre 1827 où Crabbe parle des « streets of Trowbridge, where I see a man continually shovelling the mire away ».

2. B., p. 60-1.

3. D'ailleurs un excellent homme. Cf. ce passage d'une lettre de Crabbe au Dr Gordon (*supra*, p. 483, n. 2) : « ... I must hasten to Trowbridge, where, while this hurrying, yet not ill-natured successor of mine (Byron), is urging me to be speedy in my exit, the patient and good-natured minister of that place, who is engaged and much wanted in a new situation, kindly and patiently waits for me, and

pétitionné et demandé pour lui la cure au duc de Rutland. Selon ces paroissiens, les feuillets plus ou moins jaunis que leur lisait, chaque dimanche, le Rev. Mr. Crabbe, « le poète », manquaient de vie ; sa voix était trop faible pour secouer leurs consciences au gré de leurs désirs (1). Il moralisait très sagement, mais « n'éveillait » pas les âmes, et les « Évangéliques » de Trowbridge regrettaient son prédécesseur. De plus, cette ville manufacturière comptait de nombreux dissidents, pour lesquels la quatrième lettre du *Borough* restait une abomination. En très peu de temps, néanmoins, Crabbe sut s'imposer et se faire respecter de tous, à force de douceur et de fermeté. Ami de la conciliation, il avait deviné que ces inquiétudes voulaient être calmées : son premier sermon, prononcé le 5 juin 1814 (2), insistait sur la tolérance mutuelle que les sectes chrétiennes se doivent, dans l'intérêt de l'œuvre commune (3). L'auteur d'une *Histoire de Trowbridge,* publiée la même année, déclare que « Mr. Crabb semble être un clergyman très modéré et très paisible (4) ». Évitant désormais toute controverse religieuse, il n'eut bientôt plus d'adversaires dans sa paroisse. Et la haute bourgeoisie, flattée d'avoir comme

---

even presses me to do all my business before I release him : It is a happiness when we find one man thus compensating by his virtues for the inconsideration of another... »

1. Voir une singulière lettre anonyme, datée de Trowbridge, June 13, 1816, dont il suffira, croyons-nous, de citer la dernière phrase : « ... you wood do Well Anofe for to Read fables and plays and poeitry : but the bible you are Quite Ignorant of you are a^{n} Ass and a fool and A Laughin Stock for decenters. » (Collection Broadley.) Le Rev. Erskine Neale (*The Living and the Dead,* 2nd Series, London, 1829, p. 44-5) semble avoir entendu parler de quelques-unes de ces plaintes.

2. Fletcher l'avait installé (inducted) le 3.

3. Cf. *supra,* p. 277, n. 1.

4. James Bodman, *A concise History of Trowbridge,* Bristol, 1814, p. 18, n.

pasteur l'un des écrivains les plus célèbres de l'époque, l'invitait volontiers. « Je fus, nous dit son fils (1), agréablement surpris de voir l'allégresse contenue de son humeur, auparavant si sombre, la gaieté et l'animation qu'il montrait en toute compagnie, le plaisir qu'il prenait à tout ce qui l'entourait, le plaisir que visiblement il donnait partout où il allait. »

Il était infiniment sensible au charme des amitiés féminines qui s'offraient à lui. A Trowbridge ou dans les environs, résidaient six « belles dames », inconnues les unes aux autres, « qui toutes lui étaient chères, très chères. Je me lie peu avec les hommes, écrivait-il à Mrs. Leadbeater en décembre 1816, non pas que je les fuie ou que j'éprouve de l'aversion pour eux, mais parce que je ne suis point à mon aise en leur société : je n'ai ni leur hardiesse, ni leur gravité, ni leur expérience avisée des choses de tous les jours. Je m'assimile mieux à la tournure d'esprit de mes amies préférées (2) ». Sa politesse souriante, sa cordialité affectueuse, ses compliments cérémonieux et élégamment tournés (3) semblaient un délicat hommage, venant d'un tel poète. Ses fines remarques sur les passions de notre commune nature, son humour tranquille, ses traits satiriques, donnaient à sa conversation un piquant, un imprévu, que les femmes appréciaient mieux que ne le faisaient des hommes trop préoccupés d'intérêts éphémères. Sous le velouté de ses manières, se cachait une ironie discrète, qu'on solli-

1. B., p. 60-1.

2. Lettre citée par B., p. 65 (cf. *Leadbeater Papers*, 2nd ed. 1862, vol. II, p. 340).

3. Cf. Moore's *Memoirs*, sous la date du 5 juillet 1819 (vol. II, éd. 1853, p. 335) : « In talking of Crabbe with Hallam at dinner, he quoted what Miss..... had said of him as a companion, that « the cake was no « doubt very good, but there was too much sugar to cut through in « getting at it. »

citait peut-être, car elle ne blessait jamais. Que l'existence doit être bonne en sa compagnie ! s'étaient dit à Muston quelques-unes de ses jeunes paroissiennes après la mort de Mira. Et, pressées de se dévouer, elles lui avaient adressé de tendres épîtres. Peu importait son âge, qu'il leur objectait ! « Non, Mr. Crabbe, déclarait l'une de ces aimables enthousiastes, j'honore, je vénère la vieillesse, surtout quand elle est complètement exempte des désagréables travers qui trop souvent l'accompagnent : la mauvaise humeur, par exemple, etc., etc. ; et permettez-moi d'ajouter sans flatterie que je n'ai jamais vu chez aucun jeune homme des manières plus charmantes que les vôtres. » A ces protestations de sa « chère Fanny », Crabbe avait répondu par des remerciements évasifs (1).

Mais, en septembre 1814, il se trouvait en villégiature à Sidmouth, sur la côte du Devonshire, et revit Miss Charlotte Ridout, une autre de ses fidèles amies. « C'était vraiment une jeune personne fort agréable », élégante même (2), « pleine de bon sens et de vertu, l'une de celles qui, depuis

1. Le brouillon de la lettre de Crabbe se trouve sur celle de Fanny : « Your note affects me. I do not think that I rightly understood you. You kindly overlook my age, but I cannot. If the regard and kind wishes as well as remembrances of such a man can be in any degree gratifying to you, this I can promise. You flatter me by the opinion you express. I certainly do not think that age makes itself respectable by ill nature, and I believe neither man nor woman is the worse for being agreeable, but still, my dear Fanny, there must be many defects in the aged which no lightness of spirits can make up. Of this we will not dispute. I once more thank you, and assure you of my kindest regard and am affectionately yours. G. C.

« I know not whether you have any connections at Bath where I frequently am. If at any time I can be of use, direct to Revd. G. C., Trowbridge, Wilts. » (Collection Broadley.)

2. D'après Fitzgerald, cf. ms. notes : « Miss Ridout I remember, an elegant spinster, friend of my mother's about 1825 : she had been at Sidmouth and knew Crabbe. » Le passage a été mal ponctué par Ainger (*Life of Crabbe*, p. 152).

quelque deux ans, l'honoraient de leurs lettres et s'offraient à rendre sa vaste maison de Trowbridge moins solitaire ». Accepterait-il la main ainsi tendue ? Il s'étonnait de l'empressement que mettait cette jeune fille à se sacrifier à un vieillard qui aurait pu être son père ; il savait qu'elle venait de repousser les propositions d'un amoureux du même âge qu'elle, excellent parti sous tous les rapports, une certaine faiblesse d'intelligence exceptée. Charlotte avait donc pour lui une affection réelle ! Cette fois, il l'encouragea, non sans beaucoup d'imprudence. Il parcourut avec elle, matin et soir, la « terrasse de Sidmouth » et y respira « l'air embaumé » ; avec elle sans doute, il contempla sur les falaises de Dawlish la lune au disque arrondi ; au pied du phare d'Exmouth, il explora du regard les profondeurs de la baie et, sur les galets de la plage de Teignmouth, s'assit pour se reposer (1). » Le 22 septembre, il fit sa déclaration et fut « accepté ». A son départ, il composa une pièce de vers qui est une seconde promesse : « Il me faut partir, oui, c'est un devoir que la fortune cruelle m'impose, partir et quitter, le cœur triste, l'objet que ce cœur adore entre tous. En pensée je te verrai sur ces sables, jusqu'à ce que les flots les viennent recouvrir ; en pensée je me tiendrai derrière toi, épiant ces regards chers à l'affection. Mais quel est ce jeune homme qui marche à côté de toi, et dont les yeux trahissent l'attachement de son âme, aussi constante envers toi que le flux qui sans cesse agite ces vagues toujours remuées ? Faut-il qu'il paraisse à ta suite, qu'il t'admire, te sourie, te parle ? Ah, que n'est-il ici, soupirant à ma place, et que ne suis-je là-bas, marchant près de toi ! Consentiras-tu à lui abandonner ce bras, à lui, étranger à ce cœur qui m'est cher ? Et ces incomparables regards de tes yeux troubleront-ils la paix de ce pauvre enfant ? Loin

1. *Œuvres*, p. 436, v. 567 et n. 3.

de moi, ces craintes que l'imagination forme, lorsque la nuit et l'obscure image de la mort t'ensevelissent ; dans le sommeil, mon âme veille et s'élance vers toi ; dans la veille, elle reste insensible à tout ce qui n'est pas toi. Qui pourrait dans l'absence supporter les angoisses de ces passions impétueuses et jalouses, s'il n'avait l'espérance de te revoir et de jouir de ces sourires qui guérissent tout chagrin ? Oui, nous nous reverrons, et, cœur contre cœur, nous regretterons que la destinée sépare de tels amis, et moi je te dirai : « Ne nous séparons plus », et tu répéteras après moi : « Plus jamais (1) ! » Comment douter de la sincérité d'un amour qui s'exprime avec tant de ferveur ? Hélas ! Quelques mois de séparation suffirent à éteindre cette belle flamme. Le 5 octobre, Crabbe recevait la visite de M. Ridout, anxieux sans doute d'obtenir des engagements formels, et, le 12 décembre, le « portrait de Charlotte était renvoyé (2) ». Que s'était-il passé dans l'intervalle ? La famille avait-elle manifesté quelque opposition ? Nous ne le croyons pas. Il semble bien que Crabbe, par un de ces retours de froide raison qui paralysaient tous ses élans (3), ait réfléchi à ce projet, qu'il en ait pesé tous les dangers : la différence d'âge, le mécontentement de ses fils (4), qu'il

1. *Œuvres,* p. 266 « To a Lady on leaving her at Sidmouth. » Les vers cités par B., p. 63, ne sont pas autobiographiques.

2. Voir dans les ms. notes de Fitzgerald cet extrait du « Poet's Journal » : « (1814) Sept. 22 Sidmouth. Miss Ridout. Declaration. Acceptance. Oct. 5. Mr. Ridout. Dec. 12. Charlotte's picture returned. »

3. Cf. *supra,* p. 112-3.

4. B., p. 63 écrit : « On one occasion at least (celle de Miss Ridout évidemment) my brother and myself looked with sincere pleasure to the prospect of seeing our father's happiness increased by a new alliance. » Mais les notes manuscrites du même B. sont encore plus « sincères » : « 1814 circiter July he is *transferred* to Miss Ridout and goes to Sidmouth in sept^r 1815 not broken off in (Jan. 10 ?), but soon after. »

se soit souvenu de ses propres satires (1), et que, dans le conflit entre la « prudence et ses inclinations », il ait sacrifié sa passion à ses craintes et conservé sa liberté. Mais cette résolution n'alla pas sans un grand déchirement. La solitude lui était lourde et la vie de famille indispensable : « Je suis seul maintenant, écrivait-il à Mrs. Leadbeater, et, depuis mon arrivée dans cette ville active et populeuse, l'isolement m'est encore plus sensible et plus triste (2). » « Jamais, disait-il au Dr Gordon en parlant de Charlotte, jamais je n'ai eu besoin de tant d'abnégation, et, même aujourd'hui, je ne suis pas sûr de la victoire (3). » Ce

1. Cf. *Parish Register*, II, 359 : « Twice had old Lodge been tied... » et l'histoire de Nathan Kirk, « at thy years trepanned ! »

2. Lettre déjà citée p. 489, n. 2.

3. Voici cette lettre, fort intéressante, du 11 février 1815 (cf. *supra*, p. 485, n. 2) : « ...I know not whether in one of my letters I did not give some intimation of a design I had entertained of making my too large house less solitary, and there was a Lady somewhat too young indeed who had the courage to offer her assistance : She is really a very pleasant, sensible and good young Lady and one of those who has (*sic*) honoured me by her letters for some two years past : I was astonished by her readyness to give up so much to a man as old as her father, and the more because I made out upon fair, honest inquiry that she rejected the proposal of a youth (cf. le poème traduit plus haut, p. 491-2) eligible in every respect except a certain degree of weakness in his intellects. I have never had such call for self-denial, and even yet almost doubt my victory : yet I am afraid prudence and inclination are not on one side, and in this fear I remain solitary, but free... » (Collection Mackay.)

Sur cette solitude, cf. encore une lettre de Trowbridge, 5 août 1816, adressée au lieutenant-colonel Houlton, propriétaire de « Farleigh Castle » (cf. *infra*, p. 496, n. 1) et alors à Bruxelles : « Your most welcome letter first met my view on my return from a short excursion and entirely took off that heavy and spiritless effect which a man is disposed to feel in returning to a solitary room which he must occupy in silence. Even the plants which once grew there, though I will not part with them, create in me something very much akin to melancholy, and yet I preserve them with more than common care : such are the contradictory feelings of our nature, I mean the nature of such of us

qui lui manquait, ce n'était pas la compagnie d'une jeune femme, mais celle des siens. Au printemps de 1815, ses fils avaient entrepris un voyage à pied à travers l'Angleterre. Ils restèrent absents pendant près de deux ans. A peine passa-t-il quelques jours avec eux à Beccles en octobre 1816 (1). Mais, lorsqu'en décembre de la même année, son fils John épousa Anna-Maria Crowfoot, fille d'un médecin de Beccles (2), et vint s'installer au presbytère de Trowbridge en qualité de vicaire, sa maison ne lui parut plus trop vaste ni son existence trop solitaire. Il sentit qu'il possédait vraiment ce qu'il avait cherché (3) et n'eût peut-être pas trouvé dans une alliance avec Miss Ridout : le bonheur

---

as do feel : the gloominess of the season has in some measure had its effect upon the mind... » Puis il remercie son correspondant de sa « repeated and unwearied attention to a man situated as I am and almost standing alone in society, at least at the Time when I had first the happiness of seeing that dear seat of hospitality and cheerfulness... » (Collection Broadley.)

1. Dans sa lettre au colonel Houlton, commencée le 5 août 1816, il dit : « Hawley House, Sunday 11. August... hither, in consequence of a letter from Mrs. Norris I came on Thursday, and with the utmost expedition because the time is limited and we part on the 14th when they proceed on a projected tour in and through Wales and I to the coast of Suffolk... » Cf. aussi B., p. 62.

2. Le mariage eut lieu le lundi 2 décembre (cf. l'*Ipswich Journal* du 7).

3. Voir une lettre à une « dame » (Mrs. Houlton), publiée dans la *Sphere* du 31 mai 1902 et datée de « Bath, 3 March, 1819... I am writing at the house of Mr. Hoare with whom I became acquainted since you left us... I have not seen Mrs. Norris for many a day, but when I last saw her, I well remember our conversation took its way to Brussels and dwelt a while with you... The Lady Longs are at Sidmouth... Mr. Long and his sons are at Rood Ashton (près de Trowbridge)... Miss Long tells me that a certain young Lady whom I once saw at Sidmouth, and had some idea that I might see at Trowbridge is still with her aunt Floyd, and I hope as happy as an aunt can make her. I am now contented to be old and quiet and will not catch a romantic fit any more... »

des affections intimes et partagées. Je crains que dans son erreur, causée par son besoin de tendresse, il ait meurtri un cœur aimant (1). Mais il avait ardemment, sincèrement revécu les meilleurs moments de son amour de jeunesse, et sa poésie garde les traces de ce renouveau (2).

III

Secondé, au besoin remplacé par John dans l'accomplissement de ses devoirs professionnels, Crabbe put songer à renouer avec le « grand monde » que depuis 1783 il n'avait pas fréquenté. L'enchaînement de ses connaissances le ramena peu à peu vers l'aristocratie de l'intelligence et du rang. Le jeudi 9 février 1815 (3), il « dînait chez le colonel

1. Cf. en effet ce passage d'une lettre de Miss Hoare (*supra*, p. 494, n. 3) à B., datée de Hampstead Heath, Feb. 18 (1832) : « ... How barbarously do the biographers of our day expose incidents which injure the characters of those who can no longer reproach them, and cut their surviving friends to the heart... I know a literary friend of your Father who amused a whole company with a story at his expence, and would probably amuse the public with more such tales, were he to write his life — he might gratify malignity by detailing the story of poor Charlotte Rideout in exaggerated colours ; not many weeks since, *just before her death*, her aunt spoke of Mr. Crabbe in bitter terms and this aunt no doubt has her own coterie, and the story may get abroad. » Aussi le présent « Biographe » aurait-il hésité à « détailler cette histoire », si feu M. le chanoine Ainger n'avait déjà bavardé (*Life of Crabbe*, p. 152). Peut-être la « tante Floyd » aurait-elle préféré que sa nièce épousât le jeune homme « with a certain degree of weakness in his Intellects ».

2. Cf. *Tales of the Hall*, VI, « Adventures of Richard » (*supra*, p. 66, n. 3).

3. Lettre déjà citée (p. 493, n. 3), du 11 février 1815 (un samedi) : « ... I dined on Thursday with colonel Holton of Farley — whom I think you know : there I met Mr. Bowles my brother versifier... » Leur connaissance pouvait d'ailleurs être plus ancienne, car d'après Bowles (lettre à B., 31 janvier 1834) : « ... I rode over to Trowbridge to call on him with Lord Lansdowne when he came into the county... »

Houlton », dans cette résidence de Farleigh (1) que Moore, neuf ans plus tard, décrivait ainsi : « Une jolie maison, des enfants ravissantes, un hôte et une hôtesse fort hospitaliers, une cuisine excellente, du bon vin de Champagne et de Moselle, de la musique charmante, que désirerait-on de mieux (2) ? » Au milieu de ces plaisirs, Crabbe avait rencontré son « confrère en poésie », le Rev. William Lisle Bowles, recteur de Bremhill. C'était un homme précieux à connaître par le nombre et la qualité de ses relations. Son presbytère, à une lieue au nord-ouest du gros bourg de Calne, se trouvait dans le voisinage immédiat de Bowood, domaine héréditaire des marquis de Lansdowne. Peu de personnages de marque venaient au château, sans que Bowles fût des invités, ou sans qu'eux-mêmes se rendissent à Bremhill. Car ce pasteur jouissait d'une grande célébrité. Jeune étudiant d'Oxford, il avait eu, dit-on, des chagrins d'amour, qui s'étaient exhalés en un recueil de sonnets, aussi mélodieux et mélancoliques que faibles de pensée. Ils éveillèrent le lyrisme dans l'âme de Coleridge et de Southey, et c'est, à nos yeux, leur seul mérite. Mais, en 1789, leurs plaintifs accents avaient pu paraître une nouveauté. De plus, Bowles était un original. Fier de sa colline, dont son « antique » église occupe encore le sommet, et de son village, dont il prit la peine d'écrire l'histoire, il avait transformé son jardin en un musée de curiosités : ici s'offrait une grotte, là un « hermitage » orné d'un crucifix, d'un missel et d'inscriptions imitées de Shenstone, plus loin un jet d'eau n'attendait pour jaillir que l'arrivée d'un visiteur, et partout vaguaient des brebis dont les clochettes tintaient « la tierce et la quinte ». A tous ses contemporains, Bowles rappelait les pasteurs de Fielding, surtout le « Parson

1. A quatre milles à l'ouest de Trowbridge.

2. Moore's *Memoirs*, vol. IV, p. 179 (14 avril 1824).

Adams ». D'une distraction et d'une naïveté devenues légendaires, il se sentait dépaysé à Londres, disait-il, « comme une pâquerette en serre ». Une amusante anecdote le peint dans toute sa simplicité. Lors de la visite que Mme de Staël fit à Bowood en 1813, Bowles fut naturellement convié à se présenter à elle. Dans son empressement, ou peut-être dans son étourderie, il tomba de cheval et se foula l'épaule, mais poursuivit sa route quand même. Lord Lansdowne ayant mentionné cet accident et loué le courage de son convive, Mme de Staël adressa à Bowles force compliments qu'il interrompit soudain par ces mots : « Oh ! madame, cela ne vaut pas qu'on en parle : j'en aurais fait bien davantage pour voir une si grande curiosité. » Et Lord Lansdowne expliquant ensuite à Mme de Staël que Bowles n'était qu'un prêtre de campagne : « Je vois bien, reprit-elle, que ce n'est qu'un simple curé qui n'a pas le sens commun, quoique grand poète (1). » Excellent homme d'ailleurs, malgré ses ridicules, et « le plus délicieux de tous les pasteurs et de tous les poètes de notre temps », écrit Moore (2).

Grâce à lui, Crabbe se lia avec les châtelains de Bowood. Ceux-ci, favorisés par la fortune, se gagnaient la bonne opinion du monde. Lord Henry Petty, troisième marquis de Lansdowne depuis 1809, était le fils de ce comte de Shelburne à la porte duquel Crabbe en détresse avait autrefois frappé, mais en vain (3). Chancelier de l'Échiquier à vingt-quatre ans (4), libéral de tendances et large d'esprit, il possédait déjà cette belle renommée de désintéressement, de

1. Miss Edgeworth's *Letters*, ed. by Hare, vol. I, p. 250.

2. *Memoirs*, vol. II, p. 181 ; cf. *ibid.*, p. 153 et vol. VII, p. 204. Voir aussi une lettre de Southey (*Life and Correspondence*, ed. by Cuthbert Southey, 1850, vol. VI, p. 314-5) de Wells, 16 nov. 1836. Cf. aussi *infra*, p. 589-90.

3. Cf. *supra*, p. 123.

4. En 1806, avec Fox.

loyauté et de haute courtoisie que Sydney Smith se plaisait à reconnaître (1). Il passait, avec Rogers et Sir George Beaumont, pour l'un des plus éclairés et des plus généreux protecteurs de l'art anglais. Profitant de l'étendue et de l'heureuse configuration de son domaine, que sillonnent des vallons boisés convergeant vers une vaste clairière où s'étend un lac, il avait fait de Bowood le rendez-vous de toutes les illustrations européennes. Et la marquise ajoutait au charme de cette hospitalité. Des témoignages concordants et sincères, celui de Miss Edgeworth entre autres, nous peignent sa grâce affable, le naturel de ses manières et la gaieté de sa conversation : « Elle était si aimable, si désireuse de contribuer au bonheur des autres, que le mortel le plus envieux n'aurait pu lui refuser sa sympathie (2). » Au nombre des amis communs des Lansdowne et de Bowles se trouvait l'opulent collectionneur et poète, Samuel Rogers. Étant en visite à Bowood, il poussa jusqu'à Trowbridge, dans le dessein de faire la connaissance de Crabbe. Ce dernier était absent, mais il fut touché de la démarche de Rogers et lui envoya un exemplaire du *Borough* ou peut-être des *Contes,* avec un billet dont le style, infiniment cérémonieux et contourné, exprimait mal tout le plaisir que lui causait l'entrevue projetée (3). Elle eut lieu soit à Bowood, soit à Bremhill.

1. Dans un entretien avec Moore (cf. Moore's *Memoirs,* vol. VII, p. 204-5).

2. Miss Edgeworth's *Letters,* vol. I, p. 249-52 et p. 207.

3. Il est cité par Clayden (*Rogers and his Contemporaries,* p. 242-3) qui lui assigne à tort la date de 1810 ou 1812. En voici le texte, à peu près intraduisible : « Mr. Crabbe feels himself much gratified by the obliging attentions of Mr. Rogers. He has great pleasure in the prospect of meeting a gentleman to whom Mr. Bowles had given him hope that he should be introduced. In the morning, Wednesday, he promises himself this satisfaction, which is abated solely by the fear that (from want of foresight) he has occasioned trouble to Mr. Rogers, when he so obligingly sought to communicate the pleasure he intended that Mr. Crabbe should receive. Tuesday morning. »

Il en résulta que, sur les instances de Rogers, Crabbe vint à Londres en juin 1817.

Il y arriva le jeudi 19 en compagnie de son ami Waldron, et, par une lettre du 22, se mit aux ordres de Rogers : « Je ne voudrais pas, lui écrivait-il, accaparer votre temps, car je sais combien l'on vous consulte et combien vous êtes occupé. En ce qui me concerne, je vous assure, mon cher Monsieur, que vous pouvez disposer de moi comme il vous plaira. Je déjeunerai chez vous quand vous pourrez me recevoir ; je me présenterai chez Lord Holland dès qu'il vous paraîtra que Sa Seigneurie est prête à m'accueillir... Les quelques invitations ou affaires que j'ai à Londres ne sont rien pour moi ; la société dans laquelle vous allez m'introduire est tout (1)... » Deux jours après, Crabbe déjeunait en effet à Saint James's Place, dans la somptueuse demeure que s'était fait construire Rogers, banquier de profession et poète par goût. Le surlendemain, Lady Holland, avec une impétuosité caractéristique, « venait le prendre et

1. Voici ce billet publié par Clayden (*op. cit.*, à la date du 23 juin 1817. Il faut lire le 22, croyons-nous) : « I will breakfast with you in the morning, or on Tuesday or on both : one principal purpose of my coming to town again was the pleasure you held up to me when I was so kindly received by you : you told me that I should see Lord Holland, and you made your own house all that was pleasant and engaging. (Ceci semblerait indiquer que Crabbe avait déjà vu Rogers chez lui, à Londres sans doute, au cours d'un de ses voyages précédents.) What, dear Sir, can I say ? Do not however permit me to intrude too much on your time, for I well know how you are consulted and engaged, but, speaking for myself alone, I would say, dear Sir, dispose of me as it seems best to you. I will dine with you when you can take me into your company, and I will wait on Lord Holland when it shall appear to you that his Lordship will be disposed to receive me. In fact, I will commit myself to you in that way which, to a mind like yours, I may do safely and with propriety. You will be a guide to me, and I shall do what is proper and becoming : neither presuming on the kindness which is shown to me, nor coldly withdrawing myself from the honour which I know how to estimate. My few engagements and my small business

l'emmenait à Holland House (1) ». On se souvient peut-être des éloges que Macaulay, dans un de ses *Essais* (2), prodigue à cette résidence aristocratique, la plus célèbre et la plus fréquentée de tout Londres pendant une vingtaine d'années. Bâti sur une hauteur au milieu de l'ancien village de Kensington, cet édifice, qui datait du commencement du dix-septième siècle, abondait en souvenirs historiques. Non seulement Cromwell et Fairfax y avaient tenu conseil, mais on y montrait encore la chambre où avait travaillé Addison, secrétaire d'État et époux de la comtesse de Warwick. Le vaste parc, sur lequel les rues et les constructions modernes ont maintenant empiété, était alors agréable et traversé de longues avenues. Dans les salles du château, Crabbe s'attardait avec plaisir devant « les bustes, les statues », les portraits, ceux de Bacon et de Fox entre autres. Des liens étroits le rattachaient à cette maison. Il n'avait pu oublier que Fox et son neveu Lord Holland l'avaient encouragé, dix ans auparavant, à publier le *Registre de Paroisse* (3), et que Lord Holland lui-même en avait accepté la dédicace. De plus, la curiosité d'un observateur aussi sagace ne pouvait manquer d'être piquée par ces châtelains et leurs intimes. Digne représentant d'une famille jusqu'alors illustre, Lord Holland brillait par l'intelligence qui

---

in town I reckon as nothing — the society to which you introduce me is all ! I can put nothing of my concerns here in comparison with it. I repeat therefore, dear Sir, I am at your command, gratefully and obediently yours. »

1. Cf. le « Journal » de Crabbe publié par B., p. 67-71. Nous devons nous borner à faire un récit lié des événements les plus saillants, — beaucoup de remarques étant trop sommaires pour pouvoir passer dans notre exposé.

2. Intitulé *Lord Holland*. Cf. sur le même sujet quelques pages très pleines de S. J. Reid, *The Life and Times of Sydney Smith*, ed. 1901, p. 106-113.

3. Cf. *supra*, p. 287.

s'épanouissait sur son large visage, par la cordialité de ses manières, la force de son bon sens et la causticité de son esprit. Sans être aucunement orateur, il excellait dans les reparties, et défendait à la Chambre des Lords, avec une mimique parfois moqueuse, les idées libérales de son oncle sur l'abolition de l'esclavage et les réformes électorales. Cependant, il le cédait à sa femme par l'originalité du caractère. Celle-ci était sûrement, au moral comme au physique, une figure inoubliable. Épouse infidèle d'un premier mari qu'elle avait quitté pour suivre Lord Holland, elle s'était montrée, dès sa jeunesse, indépendante d'allures et impérieuse d'humeur. Elle régentait, tyrannisait tout chez elle. John Allen, le médecin, secrétaire et bibliothécaire de Lord Holland, biologiste et historien distingué, homme aussi « intelligent qu'affable », jouait auprès d'elle « un rôle difficile et s'en tirait bien », au jugement de Crabbe. Il savait garder son indépendance en face de cette femme despotique. Elle méprisait toute réticence et ne souffrait pas la contradiction. « Elle est toute assertion, disait Talleyrand, mais quand on demande la preuve, c'est là son secret. » Et Moore ajoutait : « Les poètes qui souffrent d'une pléthore de vanité trouveraient une dose de Lady Holland fort utile à leur guérison (1). » Mais elle s'entendait, paraît-il, à diriger une conversation, elle ambitionnait d'avoir le premier salon de Londres, et, malgré ses exigences, dont on s'amusait (2), malgré ses caprices, dont on se moquait, elle y avait réussi (3).

---

1. Moore's *Memoirs*, vol. II, p. 328.

2. On l'appelait familièrement « la Princesse de Madagascar » ou « Madagascar » tout court, sobriquet que lui avait donné Lady Caroline Lamb dans *Glenarvon*. (Cf. *The Creevey Papers*, ed. 1904, vol. II, p. 15.)

3. Cf. Greville, *Memoirs*, vol. II, ed. 1897, p. 340-1 : « Though everybody who goes there finds something to abuse or to ridicule in

La visite que fit Crabbe à Holland House dut lui être très agréable : il y rencontra deux poètes, beaucoup plus jeunes que lui, Moore et Campbell, et ce dernier nous a laissé un récit de leur entrevue : « La plus grande partie de la matinée (1) se passa à flâner dans le parc et dans la bibliothèque. Notre conversation, je m'en souviens, roula sur les romanciers. Votre père, écrit Campbell au Biographe, était fort partisan de Fielding et moi de Smollett. Je fus surpris que l'auteur de poèmes si sévères eût tant de douceur dans une discussion littéraire, et je ne pus m'empêcher d'opposer la modestie de ses manières à l'originalité de son talent. Dans ce que l'on pourrait appeler la monnaie courante et les banalités de la conversation, il n'avait peut-être pas une facilité en rapport avec l'évidente étendue de ses facultés, mais, pendant notre entretien, j'observai souvent cette vigilante sagacité qui vous échappait presque à force de vous épier silencieusement. Bien que déjà âgé à cette époque, ce n'était pas un *laudator temporis acti :* il préférait au contraire les temps les plus récents... Il nous parla de ses sentiments très franchement, confidentiellement même. Il m'avoua que, malgré la sérénité de son humeur présente, il n'avait guère connu le bonheur positif depuis la mort de sa femme... Lorsque Moore nous quitta, Foscolo (2) se joignit à nous, et je me rappelle aussi distinctement que si je l'avais vu hier le contraste qui éclata entre Crabbe et Foscolo. Qu'on ne prenne pas cette comparaison en mau-

---

the mistress of the house, or its ways, all continue to go (en 1832); all like it more or less; and whenever, by the death of either, it shall come to an end, a vacuum will be made in society which nothing will supply. It is the house of all Europe; the world will suffer by the loss; and it may with truth be said that it will « eclipse the gaiety of na- « tions ». »

1. Du jeudi 26; cf. B., p. 67, et la lettre de Campbell, *ibid.*, p. 68.

2. Le patriote italien et l'auteur des *Lettres de Jacopo Ortis* (1802).

vaise part, — ce serait mal interpréter mes sentiments envers la mémoire d'Ugo, — mais elle comportait pour moi un enseignement moral, tout en faveur de votre père, il est à peine besoin de le dire. Tous deux avaient du génie, et tous deux étaient simples. Mais quelle différence dans leur simplicité ! A les écouter, on se serait cru entre une cataracte mugissante et un fleuve paisible. Ugo tempêtait, écumait dans cette discussion, à mon grand amusement, mais nullement à celui de votre père qui ne pouvait le souffrir. Je ne sais plus de quoi nous parlions, mais je sais bien que l'impétuosité d'Ugo servait de repoussoir à l'aménité du poète son aîné. » Le soir, parmi les invités au dîner, Crabbe vit Brougham, le futur défenseur de la reine Caroline. Il goûta son éloquence facile, toujours prête à s'étendre sur tous les sujets, et crut apercevoir en lui quelque ressemblance avec Burke. Il fit également la connaissance de la comtesse Bessborough, mère de la célèbre Lady Caroline Lamb, et apprécia son « caractère affectueux et franc ». Il fut présenté à la veuve et à la sœur de Fox, le grand orateur : « Je me souviens, écrit-il à propos de Miss Fox, que je la rencontrai il y a trente ans. Je ne le lui ai pas dit, mais, comme j'ai semblé la connaître, elle me pose beaucoup de questions. Je les pare assez bien. » Car il ne fallait pas risquer de blesser cette pauvre Miss Fox en la forçant à supputer ses années.

Le lendemain, vendredi 27 juin, devait avoir lieu une cérémonie à laquelle Crabbe fut convié, sur l'ordre de Lady Holland. L'illustre acteur, J. P. Kemble, frère de Mrs. Siddons, quittait en effet la scène : quatre jours auparavant, il avait joué *Coriolan* à Covent Garden pour la dernière fois, et un comité s'était formé, sous la présidence de Lord Holland, dans l'intention de lui offrir un banquet et un souvenir de sa longue carrière. Crabbe et Rogers se rendirent donc à ce festin qui se donnait à la « taverne des Francs-

Maçons[1] ». Ils trouvèrent la salle déjà pleine, et prirent place « vers le milieu d'une rangée de sièges ordinaires ». Mais Campbell, les ayant aperçus, vint vers eux et les conduisit dans le « salon réservé aux organisateurs ». A sept heures, le dîner fut annoncé. Kemble et le président, Lord Holland, précédés par les membres du comité, entrèrent dans le « Hall » aux sons de la musique. Ainsi promu sur l'estrade, Crabbe s'assit auprès de Lord Erskine, et put entendre réciter l'ode écrite par Campbell en l'honneur du tragédien qui avait interprété tant de pièces de Shakespeare[2]. Il écouta avec curiosité le toast que Talma porta à son confrère, en quelques phrases anglaises « assez bien tournées ». Puis, soucieux de ses obligations mondaines, il se leva de table avant la fin des discours et s'en alla à Vauxhall avec Rogers, dont la sœur les attendait en nombreuse compagnie[3].

Une longue série d'invitations : ainsi peut se résumer l'histoire de ce séjour d'un mois à Londres[4]. Le 30 juin, Crabbe était introduit pour la première fois dans le salon où son futur éditeur, John Murray, recevait les auteurs à la mode et collectionnait leurs portraits. Il y manquait le sien, qui fut commandé au peintre Phillips. Crabbe dut en conséquence se résigner à poser plusieurs jours de suite pendant quelques heures de la matinée. Le 2 juillet, sur les

---

1. « Freemasons' tavern », ou « hall », dans Great Queen Street. Pour plus de détails, cf. J. Boaden, *Memoirs of Kemble,* vol. II, p. 558 et 561-4.

2. Campbell's *Valedictory Stanzas.*

3. On remarquera qu'après cette date il n'est plus fait mention des Holland dans le « Journal » du poète. C'est qu'ils étaient partis en Belgique. (Cf. dans les *Œuvres* de Foscolo, Florence, 1850-1890, vol. VIII, p. 427, une lettre de Lord Holland, en italien, datée de « Brusselle, 9 Juglio 1817 ».)

4. Le 28 juin, il trouva un « logement » au n° 37 dans Bury Street.

instances de Campbell, qui professait pour lui une « affection mêlée de respect[1] », il allait dîner à Sydenham, et les quatre convives, Moore, Rogers, Crabbe et Campbell, projetaient de fonder un « Poets' Club » dont notre pasteur devait être le président. Faute de zèle présidentiel sans doute, on s'en tint à l'intention. Dans une lettre à sa sœur, Campbell ne tarit pas d'éloges sur le compte de celui qu'il considérait comme un aimable et vénérable représentant de la génération passée, comme un contemporain des géants antérieurs au déluge révolutionnaire, comme un ami de Johnson et de Reynolds : « Crabbe est absolument délicieux, écrit-il, simple comme un enfant, mais sa finesse et sa bonté vous rappellent souvent les meilleures qualités de sa poésie. Il buvait son vin avec plaisir, sans le moindre excès, et son cœur semblait vraiment s'ouvrir, se répandre en un flot d'anecdotes et de cordialité[2]. » C'est que Crabbe, toujours

---

1. « Something of a filial upward-looking affection for your matured genius and patriarchal reputation. » (Lettre de Campbell à Crabbe, de Sydenham, June 25 [en réalité 27] 1817, citée par B., p. 67, n. 5.)

2. Cf. *Life and Letters of Th. Campbell,* ed. by Wm. Beattie, 1849, vol. II, p. 333-4 : « He (Campbell) thus writes to his sister : « July 15, « How I wish you had been with me on Wednesday last ! » (last but one, en réalité) « Crabbe the venerable old bard, Moore and Rogers « dined with me ! We had a most pleasant day. The sky had lowered « and rained till they came, and *then* the sun shone out. « You see, I « said to my guests, that Apollo is aware of our meeting... » Crabbe is « absolutely delightful — simple as a child, but shrewd and often good-« naturedly reminding you of the best parts of his poetry. He took his « wine cheerfully — far from excess ; but his heart really seemed to « expand ; and he was full of anecdote and social feeling..... We have « formed a Poets' Club in which I hope Scott, Byron and Miss Baillie « will join us, as invited. Crabbe is to be president and myself secretary. « We are to have a meeting at Mr. Rogers's on Monday..... Crabbe at « this time is about 65, with a very expressive countenance and benignant « manner... » Sur le « Poets' Club », cf. B., p. 68, col. II (lettre de Campbell). — Moore a fait allusion à ce dîner dans ses « Verses to the Poet's (*i. e.* Crabbe's) Inkstand », l'encrier de Crabbe (? celui de l'Avioste)

réservé, silencieux, « éteint », comme il le disait lui-même (1), en face d'étrangers ou dans une société trop nombreuse, se retrouvait à son aise en un petit comité de personnes sympathiques : il plaisait alors et par sa courtoisie et par son enjouement.

A peine revenu de Sydenham, on l'invitait à Wimbledon où le comte Spencer possédait une propriété superbe, qui avait déjà enthousiasmé Hannah More (2) : « Je n'ai vu nulle part, observe Crabbe à son tour, un plus beau domaine, de plus d'étendue, de richesse et de variété. La profusion des roses est extraordinaire », sans parler des violettes et des oiseaux. Le lendemain, qui était un vendredi, Crabbe retournait à Londres dans la voiture de Rogers pour dîner chez Lord Lansdowne et revoir « la loge du portier » où, trente-sept ans auparavant, il avait déposé sa timide supplique. Puis, c'était une excursion à Twickenham, où l'attendait son vieil ami Wilbraham : « J'apprends, lui avait écrit celui-ci, que l'on vous fait l'accueil qui vous est dû. Je vous l'avais prédit, et vous êtes maintenant convaincu que l'auteur de la *Bibliothèque,* du *Port de Mer,* etc., est mis bien au-dessus de tous les rimeurs éphémères de ces trente dernières années (3). » Comment résister à un appel

---

lui ayant été offert par George et John Crabbe après la mort de leur père. Cette pièce, écrite en mai 1832, parut dans le *Metropolitan* deux ou trois mois plus tard.

1. Lettre à Murray, du 18 octobre 1819, où il parle de « a Lady (Mrs. Murray) who has repeatedly shewn me that attention which people of my turn of mind, who are extinguished in general society, find so peculiarly pleasant ». (Collection Murray.)

2. Cf. *The Life and Correspondence of Mrs. Hannah More,* ed. by Wm. Roberts, 2nd ed. 1834, vol. I, p. 174.

3. « Twickenham, July 8th 1817. My dear Sir, Though my plan to see you here with my friend Rogers has failed, I will not give up the chance of seeing you alone. I hear you are received by every one as you ought to be, which I always told you would be the case and you

si cordial et si classique ? Crabbe alla donc à Twickenham, visita la « maison de Pope », et, dans une promenade de trois heures à travers ces gracieuses et verdoyantes campagnes, revit la villa de Sir Joshua Reynolds à Richmond Hill, parcourut Hampton Court et le parc de Richmond pour rentrer à Londres par Brentford. Le 11 juillet, il déjeunait encore chez Rogers(1), où William Spencer venait le prendre : « Ce monsieur, nous dit Crabbe, est le petit-fils du duc de Marlborough. A dix-neuf ans, il épousa à la cour de Weimar une femme accomplie et de la plus grande beauté. Elle avait seize ans(2). Il a des manières avenantes, un caractère extrêmement aimable et complaisant. Sa poésie dépasse de beaucoup ce que l'on nomme des vers de société. » Spencer en effet, successivement député de Woodstock et « commissaire du timbre », était aussi poète. En 1796, sept ans environ après son mariage, il avait publié une traduction de la célèbre ballade de Bürger, *Lenore,* et s'était ainsi acquis un renom qu'augmentaient ses talents de causeur et ses poèmes de circonstance. Semblable à Moore, mais de plus haut parage, il papillonnait dans le beau monde, habitant alternativement Curzon Street et Petersham où il occupait, aux portes de Richmond Park, une maison appartenant à son ami, Sir Henry Englefield. Ce dernier, catholique fervent, lettré, mathématicien, anti-

---

now clearly perceive that the author of the Library, Borough, etc. is far distinguished from all the ephemeral Rimers of the last thirty years. If you can spare any day except Saturday, I shall be very happy to have you under my roof, and that as an old and esteemed friend, apart from the powers of your pen..... » (Collection Broadley.)

1. Le 15, Rogers et Moore partirent pour Paris. On pourrait ainsi diviser le séjour de Crabbe en trois périodes successives, ayant chacune son personnage dominant : Lord Holland d'abord, Rogers ensuite, enfin Sir Harry Englefield.

2. Et était fille du « comte Jenison Walworth ». (Cf. Hon. Wm. Spencer, *Poems with Biographical Memoir,* 1835.)

quaire, devint l'un des préférés de Crabbe[1]. A la date du 20 juillet, le poète note le plaisir que lui a causé une charmante soirée passée en compagnie de Sir Henry dans son habitation de Londres, à proximité de Hyde Park et de la Serpentine River. « Nous sommes privés, écrit-il, de M. Spencer, mais Mrs. Spencer, Miss Churchill et Miss Spencer dînent avec nous, ainsi que M. Murray. Rien qui soit digne de remarque pendant le repas, mais ensuite s'engage l'une des meilleures conversations que j'aie entendues depuis mon arrivée. Mrs. Spencer et Miss Churchill parlent de l'effet d'une haute culture sur l'esprit, celui des femmes en particulier. Sir Harry intervient à l'occasion, ainsi que Miss Spencer. Soirée délicieuse. Sir Harry me fait cadeau de l'encrier de l'Arioste. Ce présent aura pour moi une valeur double : en lui-même, et comme venant d'une telle main. Nous nous séparons avec regret à une heure du matin. Miss Churchill est une femme supérieure et intéressante. » Faut-il s'étonner que Crabbe ait rêvé après cela ?

Un peu d'imprévu rehaussait parfois l'attrait de ces visites. Un jour, par exemple, il rencontrait Canning qui, le 17 juillet, le priait à dîner à « Gloucester Lodge » pour le lundi suivant. Et Crabbe observait le luxe des jardins et de la maison, ainsi que l'excellence du « bordeaux ministériel ». Ou bien, à onze heures du soir, Lady Caroline Lamb[2] entrait dans le salon de Murray et insistait pour que Crabbe la reconduisît à Melbourne House et se joignît à des amis encore réunis à minuit. Après quelque hésitation, « causée par sa curiosité, il finissait par refuser ». Mais Lady Caroline, frappée de l'amabilité de Crabbe, lui envoyait une

1. Cf. « Journal » (B., p. 70), 19th July : « Go and call on Mrs. Spencer; find Sir Harry Englefield. These are two favourite characters. »

2. Née en 1785, elle s'était éperdument éprise de Byron, qui rompit avec elle en 1813. Elle exhala sa colère dans *Glenarvon*.

lettre qui dut provoquer un sourire[1] : « Comment pouvez-vous, lui demandait-elle, vous qui paraissez si calme, si doux, si bienveillant envers les autres, je dirais presque trop aimable pour ce monde, comment pouvez-vous concevoir et exprimer des pensées si audacieuses, si fortes, si intenses ? voilà ce qui m'embarrasse. Et puis, vos paroles, trop flatteuses pour les faiblesses humaines, comparées à vos vers, impitoyables, hardis, satiriques : seriez-vous donc un trompeur ?... Vous ne savez pas quelle impression vous avez produite sur moi : en vous voyant, je me sens plus calme, moi qui suis si violente, si impétueuse, et vous êtes si doux ! Maintenant que tout est aplani et prospère, j'ai conscience de mes erreurs plus que je ne saurais dire, et, sur mon honneur, la peine que j'ai faite aux autres, les railleries que j'ai prodiguées aux cheveux gris de Samuel Rogers me percent le cœur. Je vous en supplie, pardonnez-moi tout ceci, et ne me répondez pas[2]. » Par un second billet,

---

1. Peut-être est-ce à cette lettre non datée que Crabbe fait allusion dans son « Journal » (B., p. 70, 19th July) : « Return to Bury Street, and find a note !! What an unaccountable ! It is so ridiculous..... »

2. « .....Will you I say forgive me for putting you to the pain of wasting with me a moment and first how came you who appear so calm, so *gentle,* benevolent towards others and really almost too kind for this world — to think and utter such daring strong vivid thoughts as you have done — this puzzles me a good deal — one thing more — your words are rather too flattering to human weakness — your lines — severe bold — satiric — are you false — next I would say — thank you for your two kind notes which I received one after the other late last night and early this morning and thank you for receiving my little offering prettily..... now as to the tooth-ache try the Leech it is a French remedy no pain and the only cure, for all the opiates inflame the gum the Leech takes the blood away gently and the pain will subside immediately after — you cannot think what impression you have made on me — seeing you — soothes me — I am violent and eager and you are gentle..... now that all is smooth and prosperous I feel my errors more than I can say — and upon my honour the having given pain to others and mocked at the grey hairs of Samuel Rogers is like

Lady Caroline, en quête d'un confesseur, engageait Crabbe à venir prendre le thé en tête-à-tête avec elle « ce soir, ou demain à neuf heures, ou dimanche : seulement, avertissez-moi, » ajoutait-elle. Mais lui, se souvenant de l'existence aventureuse et des « idées hardies » de l'auteur de *Glenarvon*(1), se méfiait, je crois, et gardait une prudente réserve.

Au milieu des plaisirs, il ne négligeait pas sa tâche quotidienne : les trente vers qu'il s'était promis d'écrire en moyenne. Si, de temps à autre, un arrêt le retardait, il s'efforçait toujours de combler le déficit. L'inspiration aidant, il pouvait aller jusqu'à quatre-vingts vers en quelques heures de travail(2), et sa Muse se laissait aisément courtiser, même dans les environs du Strand. Ne le voyons-nous pas, le 15 juillet, au sortir du sermon, se mettre à composer « dans la solitude de Somerset House », à cinquante pas à peine de la Tamise, profitant d'un « silence aussi profond que celui des déserts d'Arabie » ? Mais il avait aussi des retours d'humeur sombre(3), et parfois, comme à Muston, des rêves troublants. En revenant de la « charmante soirée »

---

a corkscrew in my heart..... pray forgive all this do not write an answer I need none and burn this letter..... a line or a call now and then will give me delight..... your sincere and grateful admirer..... » (Collection Broadley.)

1. Roman que Crabbe avait lu dès sa publication : cf. le passage suivant d'une lettre au colonel Houlton (5 août 1816, *supra*, p. 493, n. 3) : « .....You Ladies when you be good are very good and when naughty — may I not say very naughty ? I have now read the remainder nearly of *Glenarvon*, and should not give the writer as an example of the good Ladies : the woman absolutely holds forth the doctrine of irresistible passion and that if Lady Avondale falls desperately in love with Lord Glenarvon, after marrying the man of her own choice, there is no help for it : if he spare her, well and good, if not, she must fall ! Charming morality and such as my dear Miss Houltons will never be taught..... »

2. Notamment le 16 (B., p. 70).

3. En particulier le 9 et le 15.

donnée par Sir Harry Englefield (1), « mes réflexions, nous dit-il, avaient toute la gaieté qu'une telle société procure, et manquaient, je le crains, d'humilité. Néanmoins, c'est alors que, pour la première fois depuis bien des nuits, j'ai été incommodé par des rêves capables de guérir la vanité de tous les cerveaux où ils peuvent s'introduire. Nulle de leurs combinaisons ne se réalisa jamais, il est vrai, même aux époques les plus mauvaises de ma vie, et pourtant elles avaient une formidable ressemblance avec la vérité... C'est inexplicable, mais cela est. Pendant la veille, je m'étais trouvé avec des personnes bien nées et apparemment heureuses ; le temps avait passé fort agréablement et mes pensées étaient sereines. Pendant le sommeil, voilà que tout se change en misère, en avilissement, non pas seulement de moi-même, mais de ceux qui m'étaient chers. Cette horrible image de servilité et de bassesse, ces manières mercantiles et mercenaires ! c'est l'œuvre de l'imagination, je suppose, mais c'est bien étrange ». Il avait vu, sans doute, l'une de ces visions qu'il raconte dans son *Monde des Rêves* (2) avec une surabondance de détails qui n'exclut pas la force. Un asile d'indigents surgit tout à coup sous les pas du dormeur : « Où suis-je, s'écrie-t-il ; où suis-je ? En serais-je réduit là, réduit à cet excès de pauvreté ? Ne pourrais-je chasser ces viles créatures ? Non, car elles sont plus que de vaines apparences : cette chambre, que traversent ces poutres entrecroisées, abrite et cette engeance sordide et moi. Mais eux, ils ont toujours été ainsi ; jamais ils n'ont rêvé la richesse, le bonheur, la liberté ! — Et faudra-t-il que je revête l'uniforme et l'insigne infamant (3), que je m'assoie parmi ces infirmes et que je ne sorte jamais sans la permission, humblement

1. Cf. *supra*, p. 508, à partir de n. 1.

2. Publié en 1834 dans les *Œuvres posthumes* (cf. *Œuvres*, p. 268-70).

3. Le « badge » (cf. *supra*, p. 81, n. 4).

sollicitée, de celui qui règne sur cet enfer où tous, excepté lui, languissent dans la douleur? Oui, il le faudra : on ne saurait, par la parole ou par la plume, dépeindre un désespoir comme le mien! Misérables, si vous n'étiez que pauvres, vous intéresseriez ma sympathie; si vous étiez vicieux et rien de plus, vous m'inspireriez un viril courroux; si vous étiez patients, prudents et sages, nous pourrions vous estimer dans votre infortune. Mais, comme autant d'oiseaux bien faits pour votre cage, tous vous êtes pauvres et vils et impatients, tous méprisables(1). » Était-ce l'influence de l'opium qui donnait à ce songe l'intensité du réel, et provoquait cette angoisse, d'ailleurs bientôt dissipée?

Car notre poète rentra à Trowbridge(2) ravi de son voyage. Rogers l'avait « présenté à presque tous ses amis, et dans ce nombre étaient comprises toutes les personnes(3) » dont Crabbe désirait faire la connaissance. Sa visite à Londres, réitérée en 1818(4), avait été « féconde ». Sa sensibilité,

1. « The World of Dreams », st. XXXIII-XXXV.

2. Après une excursion dans le Suffolk, semble-t-il. Cf. une lettre de Trowbridge, 13 May 1817, à un Mr. Richard Sainthill (publiée par le *Gentleman's Magazine,* new series, vol. 42, nov. 1854, p. 453-5) « .....I dare not fix any period for my movements in this year; but, having a call into Suffolk, I shall try and get for myself a few days in town.....» Ainsi, un mois avant son départ, Crabbe ne prévoyait qu'un séjour de courte durée à Londres (« a few days »). Il n'avait donc pas encore vu Rogers, et le billet cité plus haut (p. 498, n. 3) est vraisemblablement de la fin de mai ou du commencement de juin 1817.

3. Lettre à Mary Leadbeater du 30 octobre 1817 (*Leadbeater Papers,* vol. II, p. 350, passage cité par B., p. 71, mais sous une date fausse).

4. Cf. Fitzgerald ms. notes : « 1818. In London from May 17 to July 17 in the thick of society; sits to the two painters Phillips (le portrait avait besoin de retouches) and Pickersgill; always with Rogers to whom (he) read the Introduction (to *Tales of the Hall*) and W. Bailey (*T. of the H.,* Book XIX); has the Game Laws and lottery suggested by Romilly..... « Lines as I returned to Sir F. Burdett's under the « lamps »..... » (Voir aussi une lettre de Rogers à Moore, du 12 juillet 1818, *Memoirs of Thomas Moore,* vol. VIII, p. 245 : « Crabbe has

ses facultés d'observation qui auraient pu s'assoupir à Muston, faute d'exercice, s'étaient réveillées dans toute la fraîcheur de leur dernier printemps. Il travaillait activement à une œuvre nouvelle.

---

been here for a fortnight, and being a lover of peace and quiet, took a lodging at the Hummums (hôtel de Covent Garden), when the Westminster uproar was at its height..... ») Le 26 juillet, il était de retour à Trowbridge (cf. un sermon manuscrit de la collection Murray); en septembre, il allait à Cromer, probablement avec la famille Hoare; le 10 octobre, il se trouvait à Aldborough (Fitzg.) et le 18, il prêchait à Beccles, après quoi il revenait sans doute à Trowbridge.

CHAPITRE III

Les " Contes du Château " (Tales of the Hall)

I. *Circonstances de la publication.* — II. *Le cadre de l'ouvrage : la vie de famille.* — III. *Le pathétique de l'infortune.* — IV. *Jugement des contemporains et appréciation.*

I

Commencés peu après son arrivée à Trowbridge, les *Tales of the Hall* occupèrent Crabbe pendant quatre ans (1). Il espérait, le 30 octobre 1817, que, « dans trois ou quatre mois, ses vers pourraient paraître (2) » ; mais les retards auxquels les ouvrages de l'esprit sont sujets et aussi l'allongement du recueil firent que, le 7 septembre 1818, il écrivait encore que « ses nouveaux contes n'étaient pas entièrement prêts (3) ». Mais, ajoutait-il, « il n'y manque plus grand'chose », et la dernière main fut mise au manuscrit durant un voyage à Cromer, Beccles et Aldborough, en octobre de la même année.

En novembre, le poète revenait à Londres et entamait des négociations avec différents libraires. Ses récentes visites à la capitale, ses conversations avec des hommes de lettres comme Rogers et Moore lui avaient inspiré des ambitions auxquelles Hatchard ne pouvait plus répondre : « Nos rapports, lui disait Crabbe quelque temps après, ont toujours été corrects et loyaux : notre séparation ne nous laissera ni griefs, ni ressentiments, ni soupçons. Mes devoirs

1. Cf. lettre à Murray, du 23 nov. 1818 ...*infra*, p. 518, n. 2.
2. Lettre à Mary Leadbeater (*Leadbeater Papers*, vol. II, p. 349).
3. *Ibid.*, lettre citée par B., p. 72, col. 2.

envers ma famille sans cesse croissante, notre commun et naturel amour du gain m'ont conduit à accepter une offre généreuse (1) », celle de l'éditeur John Murray. Ce dernier, en relations avec Crabbe depuis le 30 juin 1817 (2), se

1. Crabbe à J. Hatchard, Piccadilly « Trowbridge, 11 nov. 1819... What you observe of our connection and its termination is what might be expected from you. I am happy to reflect upon the past because I find all was correct and fair : we part not in complaint, in resentment, in suspicion. Duty to my family, an increasing family, and that common and natural desire of gain, led me to accept a liberal offer, but it certainly abates not my good opinion or takes in any degree from my regard. With respect to Mr. Murray I must act justly and as I have invested him with all my right to and claim on the Works which at different periods you published as mine, be so good as to consider that gentleman as standing in my place with respect to those works, and whatever his wishes and requests are they have my full consent and concurrence... » (Collection Mackay.) A ce propos il convient de relever une erreur dans le livre suivant : *A Publisher and his Friends : Memoir and Correspondence of the late John Murray with an account of the origin and progress of the house* (1768-1843), by Samuel Smiles L. L. D. 2 vol. London, Murray, 1891, où il est dit (vol. II, p. 72) : « Crabbe had some difficulty in getting his old poems out of the hands of his former publisher, who wrote to him in a strain of the wildest indignation, and even threatened him with legal proceedings, but eventually the unsold stock, consisting of 2426 copies, was handed over by Hatchard and Colburn to Mr. Murray and nothing more was heard of this controversy between them and the poet. » Il ne faut pas confondre Hatchard et Colburn. Le premier s'exécuta sans murmure ; la réclamation du second, tout à fait inopinée, ne reposait sur rien, comme le prouve la première phrase de cette lettre de Crabbe à Murray : « Trowbridge, Jan. 10, 1819 : Dear Sir, I was much surprised by the inclosed letter which I received this morning. I have known Mr. Colburn some years and have been a subscriber to his public library and I was accustomed when in town to go to his shop and talk with him and I am sorry our conversation led to such expectations and such disappointment. I remember that I did speak of my dissatisfaction and wished to change at least the mode of publishing, but I entered into no contract... » (Collection Murray.) En ce qui concerne Hatchard, il est probable que Crabbe se partageait avec lui les profits, se réservant d'ailleurs la propriété de ses ouvrages.

2. Cf. *supra*, p. 504.

montrait tout disposé à publier l'œuvre nouvelle, ainsi qu'une collection complète des poèmes déjà parus. Le 23 novembre 1818, il recevait de Crabbe la lettre suivante : « Je dois m'excuser de ne pas être venu vous voir depuis un certain temps, car je ne voudrais pas paraître oublier vos obligeantes attentions. La vérité est que j'ai été indisposé assez sérieusement, douloureusement même, ces jours derniers. De plus, j'éprouvais quelque gêne à la pensée que M. Hatchard pouvait encore me considérer comme lié par nos transactions passées : je suis maintenant libre de tout engagement et je lui ai donné l'assurance que je ne veux plus procéder de la même manière. Dans notre conversation, M. Hatchard a insisté sur sa loyauté envers moi, sur le succès de nos publications, ce que je n'ai pas contesté. Mais je lui ai répondu que cette loyauté manquait d'expérience, et que le succès aurait pu être fort augmenté par une judicieuse méthode de conduire nos affaires. Ayant ainsi repris ma liberté, je puis aborder ce sujet avec vous sans aucun scrupule. Mais, continue le poète, je me trouve dans une situation que je préférerais éviter, car rien n'est plus embarrassant pour moi que d'apprécier la valeur de mon propre travail, et je serais très heureux de connaître l'avis d'un juge compétent (1)... » Il faut croire que Murray et ses conseillers se faisaient une très haute idée de la poésie de Crabbe et de sa popularité, car, vers le 6 décembre, ils

1. « London, 23 Nov. 1818 : My not waiting upon you for some time past makes an apology necessary, if I would not appear unmindful of your obliging attentions. The truth is that I have been considerably indisposed and even painfully so for some days. I was likewise in some degree restrained by not feeling myself perfectly disengaged from all those expectations which Mr. H... might have in consequence of our former engagements : these are now entirely done away, and he is satisfied that I mean no more to proceed in the manner we have done. Mr. H... in our conversation urged the integrity of his dealings by me and the success of our publications, neither of which I disputed, but argued that the integrity wanted knowledge and the success was much

offraient pour la propriété des *Contes du Château* et des volumes antérieurs la somme de soixante-quinze mille francs. Jamais leur auteur n'en avait tant espéré, et il voyait là une « bonne affaire » qu'il fallait instantanément conclure. Mais Rogers, vraiment trop partial, opinait qu'à eux seuls les *Contes* valaient ce prix, qu'il convenait de réserver les ouvrages précédents, et que les « Longman », autres éditeurs, accepteraient peut-être ces conditions impitoyables. Mandé chez Rogers par une lettre de Lord Holland, Rees, l'un des associés des Longman, se rendit à Saint James's Place vers cinq heures le lendemain. Il déclara que sa maison ne payerait jamais le Crabbe aussi cher que le Moore (1), et que, d'après la vente des œuvres antérieures, il serait imprudent de donner plus de vingt-cinq mille francs pour le tout. Ce n'était qu'un tiers de l'offre de Murray ! Comment faire pour conjurer un désastre, inévitable si le bruit de cette négociation clandestine parvenait à Albemarle Street(2)? Aussitôt après le départ de Rees, Crabbe, consterné, avait écrit à Murray qu'il acceptait sa proposition ; mais, dans la matinée du 8, aucune réponse n'était encore arrivée, et l'on pouvait craindre une rupture. Alors, Moore et Rogers, désireux de rassurer le

---

less than by a judicious mode of conducting our business it would have been. Being now freed from any claims or any expectations of this nature, I am at liberty to address you freely on the subject...

« I well know that I am placed in a situation which I could wish to avoid, for I feel the awkwardness of placing a value upon my own labours and it would please me much if I knew the estimation that would be made by a person perfectly competent to judge, knowing what has past and capable of judging without interest and without partiality : that I believe cannot be, and I am divided myself between the uncertainty which is said to attend all publications, and the kind opinion which my friends have formed... » (Collection Murray.)

1. C'est Moore lui-même qui raconte tout ceci dans son *Journal* (vol. II, p. 235-7). Il avait reçu trois mille livres sterling pour *Lalla Rookh*.

2. Où se trouve encore la maison Murray.

« pauvre Crabbe, qui se morfondait dans sa chambre », résolurent d'aller trouver Murray. En bon diplomate, Rogers parla d'abord de son propre poème, la *Vie humaine*, qu'il faisait imprimer lui-même, mais que Murray devait mettre en vente, puis il ajouta d'un air indifférent : « Je suis heureux d'apprendre, Monsieur Murray, que vous avez acheté le nouvel ouvrage de M. Crabbe. » Très gaiement, Murray répondit que c'était affaire faite. Crabbe était sauvé ; il avait ses trois mille livres sterling (1), et ses *Tales of the Hall* (2)

1. Cf. MOORE, *ibid.*, p. 259 : « Crabbe's delight at having £ 3 000 in his pocket. Rogers offered to take care of the bills for him, but no, he must take them down to show them to his son John. « Would not copies do ? » — « No, must show son John the actual notes. »

2. Le recueil devait s'appeler *Remembrances* (cf. *Leadbeater Papers*, vol. II, p. 350, lettre du 30 oct. 1817), puis Crabbe eut quelques hésitations dont il fit part à Murray : « Trowbridge, December 28, 1818. I have my corrections and additions for our first sheet nearly ready and would send them..., but that I wished to consult you previously respecting the title.... *Remembrances* I do not like, though I am not able to assign any very good reason for disapproving it ; *Tales of the Hall* would I think be more inviting, but a title has occurred to me which I prefer to either, though I would not adopt it without your approbation... What will you think of *Forty Days*, or *A Series of Tales told at Bunning Hall* ?... I have — partly in consequence of this idea — introduced my elder Brother to his hall... » Murray choisit *Tales of the Hall* (cf. une lettre de Crabbe, de Trowbridge, 22 janvier 1819).

A cause de leur longueur, on avait d'abord songé à les publier par numéros, conte par conte (cf. lettre citée *supra*, p. 514, n. 1) : « Sir H. Englefield, having been informed of the number of verses in my present undertaking (alors environ douze mille), judges it too long for the fastidiousness of modern readers and suggests the idea of dividing it into parts... After four years' labour and of late almost incessant, I confess that I should love to have my books presented to the public in an advantageous and respectable manner, but this is a secondary consideration ; what they may profit me, I own, is the first... » L'idée fut abandonnée en mars :... « such of my friends as I have consulted highly approve the change of your purpose... » écrit Crabbe, le 12.

Le septième conte fut ajouté pendant l'impression : « Trowbridge, 22 Jan. 1819... I send the three next books and they will be followed

paraissaient enfin dans les premiers jours du mois de juillet 1819 (1).

II

En un sens, ils marquent un progrès sur les *Tales in Verse*. Tandis que ceux-ci ressemblent à des membres épars ne formant pas un corps, les nouveaux récits au contraire tendent à s'organiser. Ils se présentent à nous entourés d'un cadre qui sert à leur imposer l'unité. Après avoir groupé ses caractères en contes isolés, Crabbe, par un effort de composition auquel il ne nous avait pas habitués, réunit ces contes eux-mêmes et les subordonne à une action plus ample. C'est une sorte d'armature qui soutient et consolide le recueil.

Déjà, en 1812, Crabbe avait cherché pour ses *Tales in Verse* un lien de ce genre. Très versé dans l'histoire de la littérature, y compris celle de la vieille poésie anglaise, il n'ignorait pas les précédents que Chaucer et Boccace lui fournissaient. Mais il ne jugeait pas prudent de s'aventurer sur leurs traces. La vraisemblance ne lui paraissait pas avoir été suffisamment observée même par Chaucer dans le Prologue des *Contes de Cantorbéry*. « Il est bien difficile d'admettre, pensait-il, qu'en aucune occasion, la pieuse et délicate prieure, le courtois et vaillant chevalier et « le curé d'une ville, cet homme pauvre et bon », se soient volontairement faits les compagnons du meunier ivrogne, du libidi-

---

by one more which you will either include or not at your pleasure. It is the story of the Elder Brother and contains thirty-five of my pages. After this the Tales might follow in almost any succession we preferred... » (Collection Murray.)

1. Le seul ouvrage de Crabbe inscrit au Stationers' Register (3 July 1819). Il était dédié à la duchesse de Rutland (Lady Elizabeth Howard).

neux huissier épiscopal, de l'égrillarde bourgeoise de Bath et que tous ensemble ils soient entrés, par leurs conversations et leur voyage, dans une intimité qu'excuse peut-être un pèlerinage à la châsse de saint Thomas, mais que rien autre ne saurait justifier, et qu'absolument rien ne pourrait produire de nos jours. Quant à Boccace, il tourne la difficulté en ne prêtant pas des caractères distinctifs et tranchés aux dix narrateurs de ses cent contes, car, bien que sa société se compose d'hommes et de femmes, on ne peut, à la narration, reconnaître le sexe du narrateur. Suivre la méthode de Chaucer aurait pu être utile, mais était presque impossible à cause de la difficulté ; adopter celle de l'auteur italien eût été très facile et parfaitement inutile (1). » Puisque la joyeuse cavalcade de Chaucer n'était plus de saison à une époque de diligences, puisque « madame Pampinée » et ses jeunes amies semblaient aussi peu réelles que des ombres, il fallait trouver une donnée mieux en rapport avec la vie contemporaine et plus conforme au réalisme dont le poète s'inspirait.

Voici ce qu'il imagina. Deux frères, ou plutôt deux demi-frères, sont restés étrangers l'un à l'autre depuis leur jeunesse. George, l'aîné, âgé de plus de soixante ans, s'est retiré du commerce après une longue et laborieuse carrière qui l'a enrichi et lui a permis d'acheter un domaine dans son village natal. Car « la colline qu'enfant il avait gravie gardait encore son charme, et avec elle, le petit ruisseau au bas de la côte, où souvent il s'était arrêté et baissé pour puiser dans le creux de sa main une eau qui étanchait sa soif impatiente ». Près de la haute tour de l'église, s'étend un « antique et vénérable manoir », ceint autrefois d'un fossé et de murs qu'un propriétaire « homme de goût » a fait combler et abattre pour ajouter une aile à la résidence

1. Preface to *Tales in Verse, Œuvres*, p. 273, col. 1.

et en moderniser l'aspect. C'est là, au sommet de cette colline, qui est celle d'Aldborough, et dans ce vieux château, qui nous rappelle Ducking Hall (1), que George est venu s'établir. « Le manoir de Binning ! Comme il aime l'obscurité que ces fenêtres opaques répandent dans les chambres, comme il se plaît à fouler les marches brunies de ce large escalier, à voir ces poutres à l'intérieur, et à l'extérieur ces grandes lames de plomb où de folâtres enfants, qui sont morts vieillards, ont laissé leurs noms gravés. » Heureux de posséder enfin cette demeure que jadis il admirait de loin, George nourrit un attachement presque sentimental pour le passé : les anciennes murailles, les ormes majestueux de l'avenue qu'on a sacrifiés à de prétendus embellissements, il eût voulu les retrouver tous. Il est foncièrement conservateur. En politique, il blâme l'intransigeance de ceux « qui ne croient pas pouvoir être libres, s'ils ne luttent sans cesse pour leur liberté » ; il pense que « de telles clameurs et de telles plaintes ne servent qu'à provoquer les représailles d'une inévitable réaction ». Pour assurer la stabilité des franchises publiques, sachons renoncer à quelques-uns de leurs avantages. Reconnaissons une autorité qui limite nos droits particuliers. « Le bien public doit être le soin d'un petit nombre. Nul ne peut avoir tout ce qu'il désire, mais tous peuvent en avoir une partie. Jouissons donc d'une liberté restreinte. Ce que la populace possède, elle le détruit si on ne la bride. » La constitution est pour George une « arche » qu'il faut défendre avec un zèle pieux, sans toucher ni à la prérogative royale, ni aux privilèges du Parlement. De même en religion : « avec une fermeté mêlée de modestie, il a tourné sa pensée vers ce grand sujet et s'est convaincu de la vérité » de la doctrine chrétienne ; puis, acceptant l'anglicanisme, comme le font les « esprits

1. Cf. *supra*, p. 62-3.

larges » auxquels répugne « l'étroitesse » puritaine, il a trouvé « sa place et fixé ses principes dans le sein de l'Église établie. Modéré dans ses opinions, satisfait par résignation plutôt que par optimisme, George est le plus sage et le plus cordial des « squires » et des vieux garçons. Il aime la bonne chère, mais sans excès, et, pour égayer sa solitude, il reçoit sans façon quelques intimes ou recherche « la douceur de la conversation féminine ».

Richard, plus jeune d'une quinzaine d'années, est le fils d'un « capitaine irlandais » que la mère de George avait épousé en secondes noces. Ayant hérité de plus de courage que d'argent, il s'est engagé dans la marine, puis dans l'armée, et a servi sous Wellington en Espagne, où il a « cueilli des lauriers ». A son retour en Angleterre, il s'est marié et a fondé une famille. Il tient de sa naissance et de sa vie de soldat un caractère aventureux et expansif, une franchise hostile à toute hypocrisie, une hardiesse d'idées en politique, un éclectisme en religion très différents de la réserve et de la modération de son frère aîné. C'est un vrai libéral, nullement un radical : « Comme George, il aime nos lois et notre liberté, mais il la revendique avec plus d'ardeur juvénile, avec plus d'inquiétude pour les dangers qu'elle court. Dans toutes les questions qui s'élèvent, les serviteurs du monarque sont pour lui les ennemis du peuple. Bien qu'il ait combattu avec tout le patriotisme d'un Anglais, il a ressenti pour la France les sympathies qu'éprouvent les enfants de la liberté ; il a salué la tourmente révolutionnaire et approuvé beaucoup de ses soi-disant réformes, sans désirer néanmoins les introduire en ce pays, qui aurait tant à y perdre et si peu de chose à y gagner. » Et cette indépendance d'esprit s'accompagne d'une certaine fierté. Il sait que son frère est riche et que ses propres enfants seront pauvres. Mais il ne sollicitera pas des faveurs qui pourraient lui être refusées. Il laisse George prendre les devants.

Un besoin d'affection, impérieux chez un solitaire, pousse le châtelain de Binning Hall à se rapprocher de Richard, trop longtemps négligé. Par l'intermédiaire d'amis communs, le « capitaine est informé que son frère l'aime encore et serait heureux de le voir, si Richard n'avait rien de mieux à faire ». Ils se rencontrent donc, avec une émotion d'abord intense qui peu à peu se change en un attachement profond. Ils sentent qu'ils se comprennent, se complètent l'un l'autre, et tous les jours, en de longues confidences, ils épanchent leurs propres secrets et ceux de leurs voisins (1).

Ils commencent par se raconter leur vie. A vingt ans, George, fuyant l'autorité de son beau-père le « capitaine irlandais », habitait chez un pasteur que son oncle et tuteur, riche négociant, avait chargé de son éducation. « J'étais alors, dit-il en souriant, un grand jeune homme maigre, embarrassé dans mes manières et de peu de fortune, avec un visage pâle et des mouvements tantôt précipités, tantôt lents, qui décelaient les hauts et les bas de mon humeur... Quelque gauche que je fusse, et privé de cette grâce qui donne une beauté nouvelle à la forme et aux traits, j'espérais rencontrer des amitiés fidèles et un amour partagé, tendre, ardent, assidu. » Il rêvait, comme rarement on l'a fait, même à vingt ans : « Voici quelle était ma chimère : En un instant propice, dans la douce solitude de quelque vert bocage où la destinée me conduirait, invisible je verrais la gracieuse dame de mes pensées, se chantant un air mélodieux que j'écouterais d'abord ; puis, surprenant la fugitive lumière d'un sourire, je m'agenouillerais à ses pieds, avec la tremblante espérance des saints dans leurs extases et des amoureux dans leur ravissement ; je regarderais son cœur chastement s'épanouir, heureux de l'avoir rencontrée, désespéré de la quitter ; et, pour charmer mon ennui par de tendres

1. *Tales of the Hall*, 1.

chansons, je saluerais en nobles stances ma Reine de la Feuille (1). » Un coin écarté du parc de Binning servait d'asile à ses méditations passionnées. A cette époque déjà éloignée, les grands ormes et les vieux chênes étendaient leurs branches sur ce domaine ; « là où le sol excluait ces majestueux rejetons, des arbres nains, d'humbles arbustes trouvaient leur place : l'azerolier, le cornouiller, le chêne vert, le cormier, l'épine noire interdisaient à l'homme l'accès de leur retraite ». Pénétrant dans ces taillis par une brèche de la haie, George pouvait y rêver inaperçu et contempler, avec un respect, une vénération timides, les tourelles de ce château « où ses pas jusqu'ici ne s'étaient jamais aventurés ».

Un soir du mois de juin, il errait dans cet enclos et chantait d'une voix qui lui semblait « divine », lorsqu'il vit paraître sur le perron deux dames se donnant le bras. Lentement, elles descendirent les degrés et traversèrent la pelouse, comme si elles se dirigeaient vers lui. Avec la rapidité de l'éclair, la beauté de l'une d'elles l'éblouit. « Ses traits incomparables, dit-il, me plongèrent, même de si loin, dans une adoration délicieuse. Sans doute, mon imagination s'unissait à la nature pour l'embellir... mais en vérité elle était belle, et mon hommage n'était pas que la vaine et maladive illusion d'un cerveau enfiévré. Oui, elle possédait la beauté qu'admirent ceux dont les espérances sont terrestres et dont l'amour est un désir... Toutes deux portaient des toilettes en harmonie avec cette demeure, mais la sienne était la plus distinguée ; on devinait à son air, à sa grâce, à ses manières condescendantes, une naissance plus relevée. Elle était grande et élancée : ses pieds de fée la conduisaient tout droit vers ma retraite ombreuse... Et je

1. Allusion probable au poème intitulé *The Flower and the Leaf*, longtemps attribué à Chaucer.

me disais : Est-ce cette jeune fille, cette déesse, dont je ferai ma reine ? Aurai-je désormais en vue une beauté qui ne sera pas tout aérienne, mais tangible et réelle ? Fixons ici nos pensées, bornons là nos espérances vagabondes : qu'à elle soient consacrés mon cœur, mon temps, ma Muse ! » Les dames avançaient toujours. Soudain retentit un cri d'effroi, bientôt répété : « C'est ma princesse et sa suivante qui sont en danger, éprouvent cette frayeur ! D'où vient leur épouvante ? » Tout simplement d'un troupeau de bœufs mal surveillés qui, les cornes menaçantes, leur barrent la route. Dans un élan d'héroïsme, il vole à leur secours, « résolu à sauver les jeunes filles et à se montrer un homme ». « Chacune de ces bêtes eût-elle été aussi redoutable que celle qui défia Guy (1), j'aurais osé l'attaquer, la provoquer à une lutte sans merci, décidé à vaincre ou à mourir ! Pas un instant à perdre en paroles, à leur dire : Je vais vous protéger, rassurez-vous et fuyez ; voyez cette barrière là-bas... Non, mais d'un geste qui me parut gracieux, je me contentai d'indiquer l'endroit. » Les dames, comprenant le signe, s'échappèrent « comme des colombes et s'abritèrent derrière l'obstacle, tandis que leur défenseur, fort embarrassé, faisait face au troupeau qui semblait disposé à prendre l'offensive ». L'intervention opportune d'une servante de ferme mit heureusement fin à cette scène assez ridicule, et George, franchissant la barrière, fut récompensé de sa bravoure par un « gracieux sourire ». Il se crut aimé ; dans sa solitude, son imagination s'exalta : « O mon cher Richard, s'écrie-t-il maintenant, que de temps je donnai à cette sublime folie, que de jours, de mois, d'années, inutilement gaspillés, me coûta ce funeste délire ! Esclave corps et âme de cette belle

1. Guy de Warwick, dont la légende a été contée par Crabbe (cf. « Lines written at Warwick » *Œuvres*, p. 264-5), dans un poème dont le sujet a été probablement emprunté aux Ballades de Percy (series III, Book II, I.: *the Legend of Sir Guy*).

vision, je lui sacrifiai mon temps, mon devoir, mon crédit, mon honneur, mon bien-être, tout enfin, dans l'attente des glorieuses choses qu'entrevoit l'espérance et que la fortune n'apporte jamais. » Cette angélique créature qu'il ne rencontrait plus, il la chercha partout : au château où, seul renseignement, il apprit qu'elle se nommait Rosabella, sur le continent, dans les endroits que les foules fréquentent. Si bien que la jeunesse, la santé, tout sauf l'amour le quitta, le laissant en proie à une « angoisse morale », à « un mal indéfinissable qui, sans être la folie », le privait de ses facultés et ébranlait sa raison.

Il fallut les pressantes sollicitations de son oncle, revenu de l'étranger, pour que George s'efforçât enfin de secouer cette torpeur. Désireux de retrouver la tranquillité, sinon le bonheur, par le travail, il s'initia aux affaires et s'intéressa presque au commerce. Il y était fortement encouragé par le vieux négociant qui « lui montrait ses registres avec un plaisir extrême » et s'écriait : « Voilà la vraie poésie, mon garçon, voilà les nombres d'or qu'il est bon de répéter. plus on en a, meilleurs ils sont; ils plaisent à tous les cœurs et nul ne songe à leurs pieds. Oui, Monsieur, quiconque sait composer en ce style peut se moquer des colères ou de l'approbation des critiques !... Il peut acheter un domaine et écrire dans sa propriété : « Payez à A. B. dix mille livres ster« ling. » Après tout, réfléchit George, cet idéal réaliste vaut mieux qu'une chimère. Il s'appliqua donc à gagner la confiance de son oncle.

Mais, qu'était devenue la mystérieuse Rosabella ? Une circonstance imprévue allait remettre les deux amoureux en présence, bien des années après leur première rencontre. « Il arriva qu'un jour une traite n'avait pas été établie selon les règles, et George fut invité et autorisé à se rendre chez Clutterbuck et Cie. » Les bureaux étant fermés, on lui indiqua une maison de campagne où ce commerçant passait ses

heures de loisir. En entrant, il fut étonné de la tenue négligée de la domestique et de l'appartement : « Les volets étaient restés entr'ouverts, les rideaux, à moitié dépendus, tombaient sur le rebord de la fenêtre, et ce désordre plongeait la chambre dans une demi-obscurité. Il était tard ; cependant la petite salle gardait encore des traces indiscrètes de la nuit passée : des choses étranges, des odeurs de viandes fortement épicées et de parfums pénétrants, deux sofas dépareillés, avec de larges déchirures, un tapis et des rideaux également délabrés, un grand miroir usé, au cadre dédoré, où se reflétaient des gravures impossibles à décrire, une grille où dormaient encore des cendres chaudes, à tous les coins de la pièce des chaises rejetées dans la hâte du départ », bref tous les signes d'une récente orgie. Le maître du logis était absent, mais voici qu'une voix de femme attire l'attention du visiteur et la retient tout entière. Elle entre : c'est Rosabella ! Elle en ce lieu, pâle et maigrie, les joues fardées, les yeux hagards, riant dans sa langueur, vêtue d'une toilette tapageuse et salie ! « Mais est-ce bien elle ? Hélas, oui ! La rose est morte, avec toute sa beauté, son parfum, sa fraîcheur et son éclat. C'est bien elle, mais non plus la céleste créature qui jadis venait vers ma retraite, éveillant en mon âme la première idée d'une félicité véritable. L'avoir si longtemps cherchée et la trouver maintenant ainsi ! » L'entendre parler d'amour avec des intonations voluptueuses qui, s'aidant de vers anacréontiques, tâchent de rallumer des passions presque éteintes ! La voir pleurer en racontant son histoire d'orpheline séduite et abandonnée, qui se livre au vice pour ne pas mourir de faim ! Un instant, George en éprouve un chagrin, une pitié tels qu'avec une surprenante imprudence il lui offre « son cœur et sa main », si elle consent à se repentir, à renoncer à cette existence. Elle le promet, mais en vain : « Elle ne savait pas combien profondément s'enracinent les habitudes

mauvaises. Elle sentait en son âme la force de la vérité, mais il lui fallait l'oisiveté et ses caprices, le luxe et ses excès, la volupté des festins et des plaisirs peu raffinés qui endorment les résistances du cœur. » Incapable de saisir la main tendue, elle tomba au dernier degré de la déchéance et finit dans un asile d'indigents, secourue de nouveau par George resté fidèle aux souvenirs de sa jeunesse dans les tristes déceptions de son âge mûr (1).

Richard, moins poète et plus homme d'action, a eu en somme une vie plus heureuse, bien que moins aisée. Sa jeunesse, identique à celle de Crabbe (2), s'est écoulée dans un petit « cottage » à proximité de la mer, de la rivière et de la lande. Aussi entreprenant et décidé que son frère était timide, il se risqua de bonne heure sur les flots, « dans le navire d'un parent ». Un accident caractéristique marqua cette excursion. C'était une partie de plaisir, et tous ces jeunes gens, d'un cœur léger, avaient chassé les soucis et les craintes. Avides d'émotions, ils appelaient le danger : « Lorsqu'à la nuit le vent tombait, comme il arrive fréquemment au déclin du jour, impatients, outrés de tant de calme, nous aurions voulu réveiller la brise par le bruit de nos sifflements. Un soir elle vint. Fou de joie, je me levai, je dansai avec l'insouciance d'un enfant. On avait éteint les lumières des cabines pour voir tant bien que mal ce qui se passait à l'arrière. La bourrasque, redoublant, soulevait, grossissait les vagues et fouettait ma folie... Tout à coup, la poupe s'enfonçant profondément dans la direction que le hasard avait donnée à mes mouvements, je fus précipité la tête la première dans les flots mugissants. Leste dans sa

---

1. *Tales of the Hall*, Book VII, « The Elder Brother » (cf. ***supra***, p. 518, n. 2).

2 Cf. *ibid.* IV, 287-485 et *supra*, p. 28, n. 2 et 3, p. 29, n. 1, p. 42-3.

course, le navire s'éloigna ; les lumières s'affaiblirent et disparurent, ou peut-être la frayeur me les fit perdre de vue... Plus je m'épuisais, plus l'épouvante me gagnait ; désespérant de tout secours, j'en cherchais quand même ; tantôt je me débattais pour me maintenir à la surface des lames, et tantôt, à bout de forces, je sombrais dans l'abîme entr'ouvert. » Ses amis, par bonheur, s'étaient aperçus de sa disparition, et lui avaient jeté tous les agrès capables de lui fournir un appui. « Dirigé par le Ciel », son bras en saisit un, et, reprenant courage, il atteignit enfin le navire arrêté (1).

Sans raconter ses aventures en Espagne, Richard en vient à son retour en Angleterre. Accablé de fatigue et de fièvre, il fut recueilli par « un prêtre de campagne, ami de sa mère, auprès duquel il croyait bien terminer ses jours ». Ce pasteur était doux, intelligent et bon, simple comme un enfant, grave dans sa conduite, avec un regard enjoué et un air de franche cordialité. « Il avait perdu sa femme après bien des années d'un amour tranquille et triomphant jusqu'au bout. » Semblable au poète, qui se peint ici lui-même, il consacrait ses loisirs à l'étude des sciences naturelles. Il connaissait « les plantes de la montagne, de la forêt, de la prairie, les vers qui se nourrissent à même le feuillage et les petites créatures qui, sur la branche ou sur l'écorce, opèrent leurs métamorphoses sans que nous sachions comment ». Les hommes lui étaient moins familiers, quoique ses remarques fussent souvent pénétrantes et fines. Mais il n'entendait malice à rien. Il avait trois filles, aussi belles que pauvres, et il admettait chez lui un officier encore jeune : imprudence

1. *Tales of the Hall*, IV, 185-264. On se souvient peut-être qu'un accident du même genre était arrivé à Crabbe (cf. *supra*, p. 92) : sur l'exagération de la réalité pour la rendre plus frappante, cf. les remarques déjà faites, p. 399.

manifeste ! Richard, au cours de sa lente convalescence, ne tarda pas à distinguer l'aimable Matilda. « Ses paroles firent sur lui une vive impression. » Elle s'enquit de la religion du capitaine, et prit un « plaisir extrême à le convertir (1) ». Cette bonne œuvre accomplie, leurs conversations roulèrent sur « l'amitié » qui peut unir des âmes sympathiques, sur « leur estime raffinée », sur « les milieux où tout ceci se réalise, où l'amour existe sans blessures et sans flèches ». Ainsi grandit en secret une « affection intellectuelle, infiniment tendre, chaste, sincère, et sans tache, pensaient-ils ». Mais « en croissant, elle finit par contracter une terrestre souillure, et tous deux s'aperçurent bientôt de la faiblesse de leur force prétendue ». Car, nous dit ailleurs notre moraliste, « l'amitié d'une femme est une chose dangereuse (2) », un prétexte à l'amour.

Il suffit d'un moment de jalousie pour que la passion cachée éclate irrésistiblement. Richard se crut un jour menacé d'un rival. Comme l'Orlando du « Voyage de l'Amant » (3), il était allé retrouver Matilda en visite chez des amis à Brandon Hall. Plein d'allégresse, il avait longé la lande et la falaise, admirant la « vaste baie » et une « escadre nombreuse qui, toutes voiles déployées, naviguait vers le nord », puis il était descendu sur les sables de la grève où « les menus galets, mouillés par les vagues, réfléchissaient les rayons du jour naissant ». Tout paraissait lui présager le bonheur. Mais, en entrant dans la « funeste salle » où se tenait Matilda, il la voit assise à côté d'un « soldat », un nouveau prétendant sans doute, dont l'air altier trahit une confiance qui semble justifiée. Matilda reçoit avec complai-

1. Matilda n'est autre que Mira (cf. *supra*, p. 68, n. 1).
2. *Tales of the Hall*, XII, 587.
3. Cf. *supra*, p. 337-8.

sance les attentions de l'inconnu ; elle sourit à son sourire. C'en est trop, se dit Richard indigné. « Il faut que je m'approche, que je trouve ou que je suscite un motif de querelle pour décharger mon cœur. » Ses efforts restent vains : « la politesse, comme un bouclier, repousse les attaques rageuses de son mépris » ; Matilda seule est troublée et fixe sur lui des regards suppliants. Soudain, tout le monde se lève et se dirige vers un lac voisin où l'on projette une excursion. Les deux « coupables » se parlent à l'oreille : « Grands dieux, murmure Richard, en sont-ils déjà là ? le doute n'est plus possible. Ils sortent maintenant. C'est lui qui la conduit au rivage. Mais je vais les suivre. » En s'asseyant dans la barque, ils laissent une place au jaloux, fort étonné de tant de prévenance : « Évidemment, réfléchit-il, c'est une ruse de coquetterie. Je puis servir à faire marcher ce soldat, à lui inspirer des craintes ! » On aborde à l'autre rive : « Continuera-t-il à jouer son rôle, se demande Richard, sollicitera-t-il de nouvelles faveurs ? » Aucune : le « soldat » se dispose à quitter « sa belle ». « Mes amitiés à Julia », dit-elle. Eh quoi, ce prétendu rival ne serait que l'époux de Julia, de cette camarade d'enfance à laquelle Matilda écrit si fréquemment ? Quelle erreur Richard a commise ! Comment se faire pardonner de tels soupçons et des paroles si dures ? Par un redoublement de tendresse. « La barque vient d'atterrir sous des ombrages ; les arbres sont dans toute la gloire de leur fraîche verdure ; de récentes ondées ont gonflé leurs branches et leurs rameaux, agréable abri contre les ardeurs du soleil. Tout près de là s'élève un chêne orgueilleux ; il étend jusqu'au bord de l'eau ses bras, ses membres feuillus qui s'étalent au-dessus du cristal du lac et le couvrent d'ombres dansantes. » Le charme intime de cette nature invite à des excuses qui seraient aussitôt acceptées, à des confidences d'où dépend le bonheur de la vie. Richard osera-t-il avouer que son amitié est devenue de

l'amour ? Il va parler, quand retentit soudain un cri ridicule : « C'est un imbécile qui a laissé choir son chapeau dans le lac ! Que sa tête n'y est-elle tombée aussi ! » gronde le pauvre capitaine, exaspéré par cette interruption. L'incertitude ne lui a jamais paru si pénible ; il brûle de poser à Matilda la question décisive. Ensemble ils remontent en barque et de nouveau traversent le lac, sous les rayons de lune que les nuages tamisent et qui brillent sur les eaux. « Leur ravissement est si intense que, pour en alléger le poids, ils le voilent d'un semblant de tristesse. » Ils soupirent tout en causant : « Qu'il est profond, disent-ils, ce lac où dorment ces larges ombres noires ; entre nous et le gouffre qui serait notre tombe, il n'y a qu'une faible planche... Si elle cédait ! — Alors, Matilda, mon unique pensée irait vers toi ; je braverais tous les dangers, et, si mes efforts échouaient, je partagerais ton sort. — L'amour de la vie, reprend-elle, serait bien puissant ! — La force de l'amour serait plus puissante encore ! » C'était presque une déclaration. En quelques instants ils ont regagné terre ; dans le crépuscule ils retournent vers Brandon Hall et s'égarent en un dédale de sentiers. Les mots qui depuis si longtemps flottent sur les lèvres de Richard lui échappent enfin : « Je t'aime, chère Matilda : dangereuse est cette confession, mortel serait le silence. J'approche avec terreur de la maison qui verra ma peine peut-être, mais non plus mes doutes, où je serai tout extase ou tout... Oh ! comment désigner le malheureux que tu repousserais ? Un homme ? Mais je ne me connaîtrais plus, je perdrais la raison, s'il me fallait te perdre ! Parle, Matilda, sur la roue de l'angoisse ne me tiens pas en suspens, prononce ton arrêt, décide de mon sort... Grands dieux, que signifient ces larmes ? Est-ce par pitié pour ton malheureux ami qu'elles coulent, ou bien... Mais je m'arrête, conclut Richard, au souvenir de ces moments heureux : je ne saurais peindre la félicité que

me donna son tendre et doux aveu. » Une affection réciproque les avait donc unis (1).

Elle ne s'est jamais démentie ; la naissance de leurs enfants, les joies goûtées et les épreuves supportées en commun l'ont plutôt accrue. « Tu aimes encore cette femme ? » demande un jour George à son frère. Et celui-ci répond avec ferveur : « Oh ! plus sincèrement, plus ardemment que je ne saurais dire. Ne m'a-t-elle pas soigné dans la maladie, n'a-t-elle pas enrichi ma pauvreté, repoussé de notre foyer le malheur et la mort, rendu plus précieux chaque instant de bonheur et fait un Éden d'un monde comme le nôtre ? Quand le Souci semblait vouloir veiller parmi nous, n'a-t-elle pas assoupi par ses chants ce démon hargneux, et quand l'Indigence nous regardait en face, ne lui a-t-elle pas dit : Misère n'est pas honte ! » Aussi, lorsque deux fois par semaine arrivent les lettres de Matilda, les yeux de Richard rayonnent-ils de plaisir : « Ce sont des lettres d'amour, pleines et débordantes ; les pages en tiennent autant qu'elles en peuvent tenir ; les lignes s'entre-croisent et s'effacent et couvrent jusqu'aux marges. » George comprend sans peine que de tels époux ne sauraient rester longtemps séparés, et que, son frère parti, le poids de l'isolement redoublera pour lui : « Dis-moi, s'écrie-t-il, comment vivre sans les satisfactions que me donne ta présence ? Que les heures paraîtront lourdes à mon âme accablée quand je n'aurai plus personne pour m'approuver ou pour me contredire, personne pour m'éveiller, m'animer ou me retenir, pour écouter mes histoires et répondre à mes arguments, pour me tirer d'embarras dans l'exercice de ma magistrature et ménager à mes erreurs une honnête échappatoire (2) ?... Non, je ne te lais-

1. *Tales of the Hall,* VI, 25 ss.

2. George, en qualité de « squire », était aussi « Justice of the Peace ».

serai pas aller. La nature humaine peut-elle consentir à renoncer aux biens que le Ciel nous départ, au charme d'un commerce amical, pour reprendre l'existence d'un solitaire? Assurément non(1). » Que faire alors, puisque Richard a trop d'indépendance et de fierté pour accepter le rôle de parasite?

Dans les environs de Binning Hall, une propriété est à vendre, que George s'empresse d'acheter. Sans révéler ses intentions, il sollicite l'avis de son frère, sur sa « nouvelle acquisition », et lui en indique le chemin : « Mon cher Richard, va d'abord droit vers le sud, puis traverse le pont de Hilton et les argiles de Breken ; au bois de Dunham, tourne dûment à l'est, et repais tes yeux du spectacle de l'Océan ; ensuite, que tu suives le sommet ou le pied des falaises, tu seras enthousiasmé, car je connais ton goût : c'est un point de vue qui pourrait arrêter un fiancé, lorsqu'au jour de ses noces il court rejoindre l'épousée. A l'écluse de Tilburn(2), remonte la pente, et tu apercevras une maison convenable avec un vaste jardin bien planté par derrière... Examine les chambres, mesure leurs dimensions, découvre à chacune d'elles quelque utilité, quelque élégance, observe le jardin, ses murs productifs, et trouve en toute chose un sujet d'éloges. Si tes louanges sont celles d'un connaisseur, elles m'obligeront... » Le recteur de Binning, ami d'enfance du squire, s'est chargé d'exposer à Matilda les projets de George. Ses négociations ont obtenu plein succès. Pendant que Richard se plaint de la brièveté croissante des lettres de sa femme, celle-ci se dispose à aller occuper l'habitation que son beau-frère vient d'acquérir pour elle et pour les siens. Lorsque arrive le dernier jour de la visite à Binning,

---

1. *Tales of the Hall*, VII, 23-32, — XIV, 47-51, — XXII, 237-44.

2. Ces noms, tout imaginaires qu'ils soient, nous rappellent Aldborough et sa baie.

et que Richard, assez triste, va prendre congé de son hôte, il est insensiblement conduit par George jusqu'à la propriété nouvellement acquise, et là, fort surpris, entend le bon squire lui dire : « C'est à ta femme qu'appartiennent, à tes enfants qu'appartiendront cette terre, ce bois et ces eaux : tout est pour les tiens et pour toi, tout est acheté en ton nom. Descends, mon ami, entre, je t'en prie, dans cette maison que tu possèdes et où tu verras bientôt ta chère Matilda... Sur cette pelouse, tes garçons et tes filles pourront courir et gambader, leurs devoirs achevés ; de cette fenêtre, leur mère surveillera leurs heureux ébats qui tous la feront sourire, tandis que toi, plus grave et dissimulant ton plaisir, tu t'écrieras : quels enfantillages ! tout en te réjouissant de les voir (1). » Ainsi George a fait le bonheur des autres et assuré le sien.

Un intérêt autobiographique s'attache aux caractères des deux frères, qui présentent des ressemblances plus ou moins frappantes avec l'auteur. Qu'on se souvienne de la vie solitaire de Crabbe pendant les deux premières années de son séjour à Trowbridge (2), alors que la conversation de quelques amies formait sa seule distraction, et l'on ne doutera pas que le châtelain de Binning, entouré de ses vieux garçons et de ses vieilles filles (3), soit une copie poétique de notre pasteur. L'enfance de Richard est celle de Crabbe, à l'âge où il s'égarait sur la lande et sur les rivages de l'Alde ou de la mer. Richard, au retour de ses campagnes, concevant pour Matilda une affection si tendre et si constante, c'est Crabbe à Parham amoureux de Mira. George enfin, environné du cercle de famille que vont lui créer son frère et Matilda, ne nous rappelle-t-il pas encore Crabbe,

1. *Tales of the Hall,* XVIII, 19-29, — XXII, 439 ss. et 489-502.
2. Cf. *supra,* p. 493, n. 2.
3. Voir *Tales of the Hall,* X, XI et VIII.

partageant avec John, son fils cadet, Anna Crowfoot et leurs enfants, le presbytère de Trowbridge, trop grand pour lui seul ?

De là l'impression réellement douce et reposante que nous laisse le « cadre » de ce recueil de contes et qui a valu aux *Tales of the Hall* les préférences d'Edward Fitzgerald (1). Après tant de satires et de peintures sombres, Crabbe nous propose un idéal souriant. Il croit au bonheur parce qu'il l'a goûté dans le sein de sa famille. Tel est l'aboutissement de ses conseils de morale pratique. Il nous l'a dit dans les *Contes en Vers* (2) et répété par la bouche de George : nous ne devons pas trop attendre de la vie, car nos rêves sont souvent de purs mirages. Mais, si nous avons la sagesse et la modération de George, la tendresse de Colin et de Richard, nous trouverons dans l'amour, dans le dévouement d'une femme sérieuse et sensée, dans les joies intimes du foyer, la seule félicité durable qui nous soit possible sur terre. Crabbe, mieux encore que Cow-

---

1. Préférences que Fitzgerald voulut faire partager au public en publiant une édition écourtée de l'ouvrage sous le titre de *Readings in Crabbe,* en 1879 d'abord, pour quelques amis, puis en 1882, à quarante exemplaires chez Quaritch. Dans son Introduction, il écrit : « ... Of all the Poet's works, this one alone does not leave a more or less melancholy impression upon me... [It] is on this account, I do not say the best, but certainly that which best I like, of all his numerous offspring. » On trouvera dans les *Letters of Edward F.* et *More Letters of E. F.* (1901) éditées par W. A. Wright de très nombreuses références à Crabbe et à B. Deux suffiront : « to Donne, Aug. 27, 1865... « Don't forget to sound Murray at some good opportunity about a selection from Crabbe. Of course he won't let me do it. » Naturellement, Murray refusa (cf. lettre à Norton, 1. Feb. 1877). Dans une autre lettre à Norton, immédiatement antérieure, il dit : « ... I wish some American publisher would publish my edition of *Tales of the Hall,* edited by means of scissors and paste, with a few words of plain prose to bridge over whole tracts of bad verse, not meaning to improve the original, but to seduce hasty readers to study it... »

2. Cf. *supra,* p. 446-7.

per, est le poète de la famille : le bonheur un peu égoïste du reclus d'Olney ne lui suffit pas ; il lui faut non seulement l'affection d'une amie, mais aussi le fécond amour d'une épouse ; il veut entendre retentir les rires de ses enfants.

III

Il serait fastidieux de faire ici, sur le plan d'un précédent chapitre, l'analyse détaillée des *Contes du Château* (1). Négligeant ce qu'ils ont de commun avec les *Tales in Verse,* appliquons-nous uniquement à dégager les éléments nouveaux qu'ils renferment. Nous en comptons deux. Le premier et le plus important : le cadre de l'ouvrage, le lien de l'ensemble, vient d'être étudié. Il nous reste à considérer la nature particulière du pathétique de certains récits.

Imprudents ou coupables, les héros de Crabbe sont, nous l'avons vu, tous responsables de leur ruine (2). Soit par inconduite, soit par erreur de jugement (3), toujours ils ont péché. « Voyez ces malheureux, semble nous dire le poète, dans quel abîme de misère ils sont tombés ! Leur chute a été graduelle, et ils en furent les artisans. » A quoi le lecteur peut répondre : « Certes, leur déchéance est pénible, mais, puisqu'ils l'ont méritée, nous ne les plaignons qu'à moitié. Plus intense serait notre sympathie et par suite notre émotion, si vous nous montriez en eux des victimes vraiment infortunées, accablées, malgré leur innocence, ou tout au moins sans que ce fût leur faute, par une impitoyable destinée. N'ayant pas à les blâmer, nous leur donne-

1. On la trouvera esquissée à l'Appendice IV.

2. Cf. *supra,* p. 433.

3. Rupert et George, le marin (p. 406-10), sont dans ce cas.

rions toutes nos larmes. Plus la souffrance est injuste, plus elle est touchante. » Renonçant à moraliser pour nous émouvoir davantage, Crabbe a trouvé ce genre de pathétique, désintéressé, irrésistible, dans les contes de Ruth, de Rachel, et des deux sœurs, Jane et Lucy (1).

Un seul exemple suffira. Au temps où Richard, tout enfant, habitait avec sa mère sur les « dunes de Barford », il passait fréquemment ses loisirs à causer ou à lire avec la femme d'un pêcheur (2) dont la chaumière était située « au sud du port, sur le côté est de la rue ». D'humeur joviale, aimant également les chansons égrillardes et les psaumes, la vieille Hannah gardait cependant au fond du cœur un grand chagrin, causé par la mort de sa fille. Un jour, sur les instances de Richard, elle lui confia cette triste histoire : « Ruth, commença-t-elle, — je puis bien le dire, puisqu'on le lui répétait trop souvent, — Ruth était grande et belle, agréable à voir, douce et simple. Dans son pays natal, nulle ne pouvait lui être comparée pour la forme ou le visage. Sans être gaie, elle donnait à notre foyer une allégresse qui valait mieux que la gaieté. Il y avait aussi un jeune marin, dont on disait que, pour un homme, il semblait le pendant de ma fille, avec cette différence que toujours il était joyeux, tandis que Ruth paraissait mélancolique, timide et réservée, d'un caractère tranquille qui recherchait la paix de la méditation, d'une nature affectueuse, douce et obéissante. Ce garçon l'aimait sincèrement, et, à vrai dire, elle eut de bonne heure de l'affection pour lui. Elle seule recevait ses attentions : ils devinrent prétendant et prétendue. Il eût voulu l'épouser : par excès de prudence et de sagesse mondaines, nous déclarâmes que c'était impos-

1. *Tales of the Hall,* V « Ruth », XXI « Smugglers and Poachers » (Rachel), VIII « The Sisters ».

2. C'est encore Crabbe lui-même (cf. *supra,* p. 28-9).

sible, et notre conseil fut suivi, approuvé peut-être. Mais ils souffrirent de cette attente, et continuèrent d'espérer et d'aimer. » Comme Phébé Dawson, Lucy Collins et Ellen Orford, Ruth écouta trop sa tendresse : « Tu ne sais pas, Richard, reprend la vieille Hannah, quels dangers se cachent dans les cœurs aimants, dans des paroles caressantes et des regards éloquents. Les désirs des amants se lisent dans leurs yeux aussi clairement, mon chéri, que tu lis dans tes livres. Et puis leurs rencontres, leurs séparations, les semblants de querelles que parfois ils se font, tout tend au même but : les amoureux sont des enfants, prompts à la réconciliation comme au ressentiment ; la paix faite amène des bontés durables, grâce auxquelles toutes les mésintelligences profitent à l'amant... Eux aussi furent comme des enfants. Ils succombèrent à la longue. C'est une épreuve qui dépasse sans doute les forces de ceux que la grâce ne soutient pas, et comment la grâce soutiendrait-elle les audacieux qui courent au-devant du danger ?... Alors, ils voulurent se marier, mais il était trop tard : tout le monde pouvait les railler ou malignement gloser sur leur faute. Bien que le jour fût fixé et proche désormais, je voyais que la sérénité de ma fille n'était plus, qu'elle ne pouvait supporter les regards impertinents et moqueurs braqués sur elle. Le déshonneur la poursuivait ; elle s'efforçait de cacher sa douleur, mais elle ne pouvait nier sa honte, car il est des gens qui, malgré bien des vertus, tombent dans l'ignominie, et d'autres qui, perdant toute vertu, gardent leur bon renom. » Pour comble d'infortune, quelque temps avant la cérémonie, « une affreuse rumeur se répandit en ville : la guerre, un instant assoupie, s'était réveillée, et les bandes de la « presse (1) » écumaient le rivage. Le marin fut saisi, éloigné en toute hâte. Les misérables ! ils refusè-

1. Press-gangs.

rent d'attendre son mariage ; ils l'emmenèrent, avec une cruauté barbare ils l'emmenèrent triomphalement, nous laissant tous nos malheurs à déplorer... Pas un dernier regard, pas un dernier adieu ne fut permis... » Bientôt après arrivait la nouvelle de la mort du jeune homme. Inconsolable, Ruth restait avec un fils orphelin.

Sa beauté attirait encore les regards, en particulier ceux d'un prédicateur méthodiste, tisserand de son métier, apôtre et directeur de conscience par vocation. Il s'intéressa d'abord à l'âme de Ruth, prodigua les visites, les conseils, les raisonnements grâce auxquels la douleur de la jeune femme sembla peu à peu se guérir. Au bout de trois ans on la vit de nouveau sourire, et, reconnaissante de tant de soins, elle répondait aimablement aux observations de son pasteur improvisé. Mais l'affection du méthodiste n'était pas seulement spirituelle : elle visait le corps aussi bien que l'âme. De toutes « les veuves ou filles qui se pressaient en foule autour de sa chaire », aucune ne lui avait plu à l'égal de Ruth. Elle n'encouragea pas sa préférence ; elle le supplia même de ne pas insister. Jamais elle ne pourrait l'aimer, déclarait-elle. « M'aimer, reprenait le prédicateur, c'est d'un amour impur que vous parlez, d'un amour profane, coupable, sensuel et charnel, de cette passion aveugle que la créature appelle amour. » Non ! que Ruth en fût bien convaincue : ce qu'il recherchait en elle, ce n'était pas le pauvre amour que la beauté fait naître. Il la prendrait comme le prophète prit l'une des prostituées[1] que mentionnent les saintes écritures, et, en prononçant ces mots, il la regardait d'un air si repoussant, si dur, et en même temps si amoureux, qu'elle ne pouvait dissimuler sa crainte. Harcelée par les importunités de cet impérieux hypocrite, qui aspirait à posséder en elle une esclave, Ruth se heur-

1. Il s'agit peut-être de Juda et de Tamar (*Genèse*, ch. 38).

tait d'autre part à la volonté de son père qui, redoutant la pauvreté pour lui-même et pour elle, tenait à ce mariage odieux. Si elle refusait, disait-il, sa place ne serait plus à la table paternelle : à la paroisse ou au méthodiste de la nourrir désormais. Elle aurait trois jours pour réfléchir : si, le lundi suivant, elle n'était pas prête à lui obéir, il la chasserait de sa présence.

La décision de Ruth fut vite prise. Elle ne se résignerait ni à cette union répugnante, ni à l'existence humiliante et sordide des indigents. Plutôt mourir ! « Le dimanche au matin, continue Hannah, elle quitta son enfant, créature condamnée à la honte, née dans l'affliction, petit être languissant qui jamais ne connut l'âge où le cœur de l'homme se mesure avec la souffrance et le péché. Elle ne revint pas partager notre humble repas, et le père se demandait quel effet aurait sur sa fille son impitoyable arrêt — mais elle ne revenait toujours pas. La nuit s'assombrissait — elle n'était pas encore revenue. Le vent d'est mugissait, avec un bruit que répétait la mer; la pluie tombait comme pour noyer le monde. Pas une lumière au dehors; mon mari, qu'attendrissait la peur, se mit à gémir, à parler de Ruth, à prier; ensuite, prenant la Bible, il lut dans le saint livre, car il avait eu de l'instruction, et, cela fait, nous restâmes assis, en silence. Ensemble nous nous dîmes : où courir ? car l'effroi nous chassait de la maison, incapables de résister plus longtemps à nos appréhensions. Nous passâmes chez des voisins : on ne l'avait pas vue ; nous rencontrâmes des attardés : ils ne l'avaient pas rencontrée ; affolés, nous parcourûmes la plage, l'un au nord, l'autre au sud ; ensuite, nous rejoignant, nous allâmes jusqu'à la sortie du port, où les eaux débouchaient en furieuse cascade. C'est à peine si j'entendis l'appel terrifié de mon mari qui, venant d'apercevoir quelque chose passer sur les flots, s'écriait : « Que Dieu nous pardonne nos péchés, c'est ma fille ! » et, de-

puis, il a toujours affirmé l'avoir vue, car les spectres ont le pouvoir de nous apparaître ainsi (1). Elle n'était plus ; les eaux immenses et profondes roulaient sur son corps qui dormait pour jamais. Elle n'entendait plus la colère des vagues et des vents, elle n'entendait plus les menaces humaines. Recouverte des sombres algues que la tempête rejette, sa forme gracieuse fut portée par les flots jusqu'au dur rocher. Mais quelle tempête, quelle lutte avait agité son âme pour la forcer ainsi à sacrifier sa vie ! De loin, quelqu'un l'avait vue prier, puis entrer dans la mer, et doucement, à pas timides, se glisser jusqu'au roc qui émerge des bas-fonds de la côte. Arrivée là, elle se dressa sur le sommet, immobile un moment, puis se laissa choir dans les vagues. L'inconnu poussa un grand cri, mais il cria en vain : elle n'entendait plus déjà, elle n'entendit plus jamais. Dieu veuille qu'elle ait fixé sa vue sur le monde où la faiblesse trouve miséricorde, où l'injustice est réparée, mais sûrement, sa destinée a été telle en ce monde qu'il aurait mieux valu pour elle qu'elle ne l'eût jamais vu. »

Cette page, l'un des rares extraits qu'une traduction en prose soit totalement impuissante à rendre, n'a jamais été dépassée par Crabbe et atteint à la haute poésie. Un souffle dramatique entraîne enfin l'auteur, qui, oubliant de moraliser, s'identifie pleinement avec ses personnages. Poussé par les mêmes craintes, il sort avec eux, les suit pas à pas sur le rivage et partage leur désespoir, lorsque l'irréparable est accompli. C'est vraiment la vieille Hannah qui parle par sa bouche : on la reconnaît à certains termes familiers où

1. Je dois encore cette interprétation d'un passage embarrassant à l'obligeance de M. H. Bradley. D'après la superstition populaire, le spectre des enfants morts en mer apparaissait à leurs parents à l'instant même de la mort (cf. *Tales of the Hall,* IV, 431-40).

se trahit la paysanne(1), mais le rythme, la justesse et la force de l'expression appartiennent au poète qui interprète, en les idéalisant(2), les sentiments de son humble héroïne. Une mélodie pénétrante, comme celle d'une longue plainte dans le mode mineur, s'élève de ces vers, plus séparés, plus coupés que d'ordinaire, mais emportés tous dans le torrent « impétueux de l'éloquence des passions(3) ». Suggérées par l'inspiration, les trouvailles de style abondent, soit qu'il s'agisse d'évoquer en quelques mots les bruits de la tempête (4), soit qu'il faille peindre l'angoisse de Ruth s'avançant au milieu des flots(5) ou celle de ses parents interrogeant les étrangers qu'ils rencontrent(6).

La Muse est une jalouse amante qui veut régner en maîtresse. Le poète qu'elle favorise, elle prétend l'avoir tout entier. Si d'autres préoccupations le hantent, si, au lieu de chanter pour elle seule, il s'efforce d'amuser ou d'instruire des lecteurs, elle se détourne de lui. Elle fuit les sermons, les raisonnements, les règles. Elle vit de pur sentiment. Son cœur s'ouvre à nos indignations, à nos extases, à nos peines ; elle a des larmes pour des infortunes imaginaires, peintes avec désintéressement et sincérité. Mais un rien la

---

1. « My good man », dit-elle pour désigner son mari, et...
« Then he took
The Bible down, and read the holy book,
For he had learning... »

2. Parfois à l'excès, comme lorsqu'il prête à cette femme de pêcheur une comparaison avec Mandane (v. 371-7). D'ailleurs, rien de semblable ne se trouve dans le passage que nous étudions.

3. L'expression est de Crabbe lui-même, qui s'était senti bien inspiré (vers 464-5).

4. 424-5 : « The east wind roar'd, the sea return'd the sound,
And the rain fell as if the world were drown'd. »

5. 454-5 : « Then to a rock within the hither shoal
Softly and with a fearful step she stole... »

6. 435 : « We met some wanderers — *ours* they had not seen. »

désenchante. Sous le récit des malheurs de Phébé Dawson, elle surprend une leçon de morale et redevient indifférente. Elle préfère la pauvre Ruth succombant, non pas à sa légère faute, mais à la persécution d'un odieux prétendant et d'un père avare. Elle aime cette frêle créature qui, abandonnée de tous, s'insurge contre la destinée et accepte la mort pour ne pas s'avilir. Et sa sympathie, enflammant le poète, lui inspire les vers les plus touchants qu'il ait écrits.

IV

Aucune œuvre de Crabbe ne fut mieux accueillie par la critique que les *Tales of the Hall*. Southey mandait à l'un de ses amis (1) que « son attente n'avait pas été déçue », que Crabbe « était incontestablement un maniériste, mais que tous les écrivains originaux de tous les temps l'avaient été, et qu'un poète composant toujours sur le même ton et dans le même genre ne pouvait éviter de l'être. Les poèmes de Crabbe, ajoutait-il, auront une valeur durable en tant que peintures de la vie domestique. Il connaît sa force et ne vise pas au delà ». John Wilson Croker, secrétaire de l'Amirauté, se délassait de la monotonie d'une croisière en lisant le nouvel ouvrage : « J'ai emporté les *Contes* de Crabbe à bord, disait-il à l'éditeur Murray (2), et ils m'ont été précieux. Jamais rien ne m'a tant captivé. Les récits sont en général si bien conduits qu'en prose l'intrigue seule suffirait à intéresser, et il s'y ajoute une facilité, une vigueur de style admirables, un enjouement exquis, une élévation de principes, une abondance de poésie, une profondeur

1. C. W. W. Wynn, lettre du 22 juillet 1819 (*Life and Correspondence*, éd. Cuthbert-Southey, 1850, vol. IV, p. 355).

2. *The Croker Papers*, vol. I, p. 146, lettre datée de « Ryde, July 18th 1819 ».

d'observation, une riante profusion d'images, que je crois n'avoir jamais rencontrés réunis. Il invente ses histoires avec autant d'humour et de vérité que Chaucer, il les raconte avec l'élégance copieuse et vive de Dryden, avec la simplicité tendre et méditative de Cowper. Ce grand éloge ne s'applique pas à l'ensemble des contes, ni peut-être à l'ensemble d'aucun d'eux. On trouve çà et là de regrettables exceptions qu'il serait très facile de faire disparaître, mais, en somme, c'est un livre délicieux. » En termes plus mesurés, Jeffrey (1) louait, comme de coutume, « l'incomparable faculté d'observation qui, par un pouvoir presque magique, produit des descriptions si exactes qu'on les prendrait plutôt pour des copies que pour des imitations » ; il vantait « la minutieuse et pénétrante anatomie des caractères et des sentiments, certains traits isolés d'une tendresse sans égale, le pathétique intense et terrible qui se mêle à des détails très humbles et très menus, la profonde sagacité de remarques qui nous surprennent au milieu de développements tout à fait terre à terre, la concision vigoureuse de maximes qui, semblables à des oracles, échappent à l'auteur dans les occasions les plus imprévues ». Mais il n'insistait pas moins sur l'indifférence de Crabbe dans le choix des personnages et des sujets, sur la familiarité de son style prosaïque et la platitude de sa versification. Il concluait toutefois que ces qualités et ces défauts constituaient « l'une des poésies les plus originales et les plus puissantes que le monde eût jamais connues ». Wilson, dans le *Blackwood's Magazine* (2), fondé en 1817, déclarait que la dernière œuvre de Crabbe lui paraissait la meilleure, que le plan en était fort heureux et que les récits successifs se lisaient, non seulement sans ennui, mais avec un intérêt soutenu.

1. *Edinburgh Review*, vol. XXXII, July 1819, p. 119, 125 et 118.
2. Vol. V, July 1819, p. 473.

La *Monthly Review* dosait le blâme et l'éloge dans la proportion indiquée par Jeffrey. Quant aux revues dévotes, le *Christian Observer* et l'*Eclectic Review,* elles notaient la prépondérance des histoires d'amour dans le présent recueil, le pessimisme obstiné de la plupart de ces contes qui devenaient ainsi des « triomphes du vice » plutôt que des leçons de vertu (1), l'acharnement avec lequel le Rév. M. Crabbe continuait d'attaquer les méthodistes, en particulier dans « l'histoire profondément tragique et révoltante de Ruth », et enfin l'impossibilité absolue d'imiter « la manière froide et sèche » de cet infatigable observateur et critique de l'humanité (2).

Admirée par la plupart des revues, l'œuvre nouvelle fut délaissée du public. Une seule édition suffit ; encore Murray, qui l'avait payée très cher, ne l'écoula-t-il pas en entier (3). Cet insuccès s'explique sans trop de peine. Le cadre de l'ouvrage ne manquait certes pas d'agrément : la félicité conjugale de Richard et de Matilda, la générosité de George, l'idylle domestique qui forme la conclusion générale coloraient certains récits, et surtout le dernier, d'une teinte optimiste et riante dont les âmes sensibles pouvaient être charmées. Avait-on cependant le droit de comparer, comme le faisait Croker, le cercle restreint de cette famille et de ses connaissances avec les multiples personnages, tous vivants, tous pittoresques et nettement caractérisés, dont Chaucer a rempli sa toile ? Ne faut-il pas avouer que,

---

1. *Christian Observer,* vol. XVIII, Oct. 1819, p. 662 et 665.

2. *Eclectic Review,* vol. XIII, Feb. 1820, p. 122 et 132.

3. On lit en effet dans *A Publisher and his Friends,* by Samuel Smiles, vol. II, p. 385 : « He (Murray) had given £ 3 000 for the copyright, and spent a considerable sum on the illustrations, but in the end his total loss had been about £ 2 500. He sold the greater part of the remainder to Mr. Tegg (1776-1845, libraire dans Cheapside), for one third of what the poems and illustrations had cost him. »

malgré l'abondance des détails biographiques, malgré l'opposition de leur tempérament et de leur vie, Richard et George restent pour nous indistincts, irréels ? Jamais ils ne prennent corps, jamais ils ne s'animent. L'auteur les décrit, mais ne les voit pas et ne nous les fait pas voir. Son imagination créatrice a peu de force et de prise. En outre, ce cadre, si ingénieux soit-il, n'enserre pas assez étroitement l'ensemble. Comme le constate Crabbe lui-même, les deux frères une fois présentés au lecteur, les autres contes se suivent à l'aventure (1). Ils ne sont pas toujours bien amenés : on admet à la rigueur que, pour renseigner Richard, George lui retrace après dîner l'histoire de tous les voisins rencontrés ou aperçus en route ; on concède volontiers le même privilège à « Jacques », l'excellent recteur ; on écoute avec plaisir les confidences du « vieux garçon ». Mais comment croire que la « vieille fille » ait rédigé son autobiographie en vers et l'ait confiée à son ami George, pour qu'il puisse nous en donner lecture (2) ? Plus soignée que celle des *Tales in Verse*, la composition de ce recueil est encore défectueuse.

Considérés isolément, ces contes se distinguent par une prolixité sans cesse croissante. Qu'une longue analyse des caractères serve de préface à l'intrigue, c'est un procédé familier à notre poète, qui brave la monotonie (3). Mais que le narrateur, soucieux de ménager une transition entre un bon dîner et un récit souvent prosaïque, prélude à chaque histoire par d'interminables remarques, c'est du pur bavardage. Le début de « Ruth » consiste en un catalogue des volumes que possède la vieille Hannah. Crabbe avait-il oublié qu'une description semblable se trouve déjà au com-

1. Cf *supra*, p. 518, n. 2, lettre de Trowbridge, 22 Jan. 1819.
2. *Tales of the Hall*, XI, 11-2.
3. Cf. *supra*, p. 467.

mencement du *Registre de Paroisse?* George, désireux de connaître les aventures de son frère, aurait tout intérêt à le laisser parler. Il préfère nous infliger d'abord une digression ridicule sur les voyages de l'explorateur Bruce (1) et les amours de l'Indienne Yarico (2). On dirait que, par excès de réalisme, Crabbe s'est persuadé que toute conversation est bonne à mettre en vers.

Enfin, l'uniformité de tous ces récits, *Tales in Verse* ou *Tales of the Hall,* ne pouvait que rebuter le public. On ne se répète pas impunément, surtout en poésie. Les lecteurs, fatigués, se tournent vers d'autres admirations. Justement, entre 1812 et 1818, Byron était apparu : les strophes de *Childe Harold* révélaient à l'Angleterre les paysages de l'Orient, et brûlaient d'un fiévreux enthousiasme pour la cause de la liberté; *Lara, Manfred* et *le Corsaire,* héros désespérés ou brigands énigmatiques, captivaient les imaginations, indifférentes désormais aux humbles infortunes que Crabbe avait peintes en si grand nombre. Sa veine était épuisée, et sa popularité passée.

---

1. Qui, en 1770, avait cru atteindre les sources du Nil.

2. Cf. son histoire, par Steele, dans le nº 11 du *Spectator,* Tuesday, March 13, 1710-11.

CHAPITRE IV

Les dernières années (1819-1832)

I. *Relations avec Scott : voyage à Édimbourg.* — II. *Les* Contes posthumes (*Posthumous Tales*). — III. *Opinions politiques et idées sociales.* — IV. *Le déclin et la mort.*

I

Pendant quelque temps encore, l'état de sa santé permit à Crabbe, non seulement de revenir à Londres tous les étés, mais aussi de jouir pleinement des honneurs et des plaisirs que lui procurait sa renommée. A la fin d'avril 1819(1), il quittait de nouveau Trowbridge pour la capitale, s'installait provisoirement aux « Hummums », célèbre hôtel de Covent Garden, et reprenait sa vie mondaine. Une tradition vieille d'un demi-siècle voulait que l'ouverture du salon de peinture fût précédée d'un dîner offert par l'Académie royale des beaux-arts aux personnages les plus distingués par le rang ou par l'intelligence. On y invita Crabbe, dont une lettre, écrite le 7 mai à une amie de Trowbridge, nous fait connaître les impressions. « Ce fut, dit-il, singulier et

1. Cf. Fitzgerald notes : « 1819. — April 29. London. — 30. Hummums. — May 5. Lodgings. Brewer Street. — June 11. Mr. Rogers. Stothard, verbose and determined. Rob Roy. Good day. — July 3. Arrive at home. — September 22. At Cromer this week. — Oct. 9. to London ; 14. Trowbridge. »

splendide. On mangea dans la grande salle (1), entièrement tapissée par les principaux tableaux. Nous étions environ cent quatre-vingts ou deux cents; nous avions un duc de la famille royale : celui de Sussex, le duc de Wellington, beaucoup de membres de notre aristocratie et quatre ambassadeurs, à la table desquels on me plaça, en compagnie de deux compatriotes, heureusement. Le dîner fut ce que sont tous ces banquets somptueux, mais les toasts, la musique et les discours qui le suivirent eurent très grand air... Je ne fus pas peu surpris de voir exposé mon portrait par Phillips (2), car, si j'en attendais un, c'était plutôt l'autre (3).

1. De Somerset House, sans doute, où se tint l'exposition jusqu'à ce que la National Gallery fût construite, en 1838. La Royal Academy s'établit à New Burlington House en 1869.

2. Qui a toujours appartenu aux Murray, et dont une excellente gravure est le frontispice de toutes les éditions publiées par eux. En voici une bonne description : « The poet is represented sitting, with his hands clasped before him, in nearly a front view. He is dressed in black, with a dark porch behind him to the left and verdant vine-leaves, a bit of light sky and a view of a distant village to the right. The forehead is high and bald, excepting a single lock. The complexion clear; the eye, if the height of the picture did not deceive us, of a mild blue; the expression open and lively with a fine character of frank intelligence. The head is in a broad mellow style. The carnations much less toned, the transitions in the shadows more sudden, and the dark touches in the features less decided than usual with this artist. The hands are well coloured and the general effect is bright and agreeable. » (Exhibition of the Royal Academy, *New Monthly Magazine,* August 1819, p. 96.)

3. Par Pickersgill. L'original appartient au Rev. Cl. G. Rivett-Carnac. Le front est moins élevé que dans le portrait de Phillips. Cf. l'opinion de Fitzgerald sur ces deux tableaux : *More Letters of Edward Fitzgerald,* ed. by W. A. Wright, Macmillan 1901, p. 153, to E. B. Cowell, from Woodbridge, Oct. 1873 : ... « I think I shall have Lawrence copy me the portrait that used to be at Bradford » (on Avon, chez les filles de B.) et p. 158 to W. F. Pollock (1874) : ... « If you did not observe my Laureate Crabbe's Portrait at the Portrait Gallery, go and see it at Lawrence's who is copying it for me. Phillips's portrait is the man in company, a little « doucereux » as Moore defined

Tout le monde déclare que non seulement la ressemblance est frappante, mais que le tableau en lui-même a de la valeur, et je suis disposé à le croire, parce que Lord Holland en a commandé une reproduction qu'il mettra dans sa bibliothèque. J'ai couché deux nuits à Holland House et j'y ai dîné trois fois avant que Lady Holland n'eût assez de moi, et, même alors, on me traita avec une étonnante amabilité... Aujourd'hui, je vais dîner à la « Thatched House (1) », ayant été élu membre de la « Société des gens de lettres ». Lorsque j'aurai vu mes confrères et payé ma cotisation, je serai mieux en état de juger si cet honneur en vaut les frais (2). » Le 17 mai, la philanthropique « Wiltshire Society in London (3) », fondée sous les auspices du marquis de Lansdowne, festinait à l' « Albion Hotel ». A la fin du repas, le « noble président » but à la santé des « trois poètes du Wiltshire », Crabbe, Bowles et Moore, qui tour à tour répondirent en quelques mots. Avec son éclat habituel, Moore, se tournant vers Crabbe, lui dit que « la Musa severior qu'il courtisait n'ôtait rien à la bonté de son cœur, et que, tout en scrutant avec son regard de sage et de poète les sombres régions de la nature humaine, il restait lui-même environné d'une rayonnante cordialité (4) ». Ce toast, auquel, d'après

him : but Pickersgill's is The Man, I fancy : and his son, my old friend of Bredfield, so thought of it, I believe. » A ces portraits, il faut en ajouter deux autres, l'un par Millington, de Trowbridge, l'autre attribué à John Waldron Crabbe (collection Mackay). Nous connaissons aussi deux esquisses prises par le sculpteur Chantrey en vue d'un buste, la première en 1821 (National Portrait Gallery, voir le frontispice de ce volume), la seconde en 1826.

1. Dans Saint James's Street.

2. B., p. 74.

3. « The purport of the meeting was to promote « the Wiltshire « Society in London » to apprentice the sons of poor Wiltshire parents settled in the metropolis... » (*the Autobiography of* John Britton (1850) : *the Rev. Geo. Crabbe,* vol. I, p. 381-7).

4. Moore's *Memoirs,* vol. II, p. 308, et B., p. 75.

son auteur, l'assistance fit un « succès merveilleux », soulignait avec bonheur le contraste qui apparaissait à tous entre le ton généralement satirique des œuvres de Crabbe et ses manières affables. Sincèrement modeste et simple, Crabbe se laissait volontiers patronner, pourvu qu'on y mît des formes, et Moore, poète papillonnant et oiseau chanteur, se plaisait à jouer ce rôle de protecteur, qui flattait sa vanité. Le 5 juin, il conviait encore Crabbe à un banquet où, sous la présidence du duc de Sussex, on célébra la gloire de Burns, et où Moore fit asseoir son ami près de lui, à la table d'honneur (1). Au commencement de juillet, Crabbe rentrait à Trowbridge, d'où il repartait en septembre pour Cromer et le Suffolk (2).

Dans cette existence relativement sédentaire, l'année 1822 est marquée par un événement de quelque importance : un voyage à Édimbourg. Des relations épistolaires s'étaient établies en 1812 entre Crabbe et le poète du *Dernier Ménestrel* et de *Marmion,* Walter Scott. Celui-ci, apprenant que les *Tales in Verse* allaient être publiés, en avait retenu un exemplaire chez Hatchard, et, plus tard, avait exprimé toute sa satisfaction de l'ouvrage par une lettre fort élogieuse adressée à l'éditeur. Hatchard s'était empressé de l'envoyer à Crabbe, qui aussitôt témoigna à Scott sa vive gratitude. « Depuis longtemps, écrit-il (3), je nourris un

1. Moore's *Memoirs, ibid.*, p. 322.

2. Nous ne savons rien des années 1820 et 1821, sauf qu'en août-septembre 1820, il était à Beccles et à Cromer (sermons mss., coll. Murray) — en 1821, à Londres à partir du 5 septembre et à Weymouth le 8 octobre.

3. Lettre datée de Muston, Grantham, 13 octobre 1812 et publiée par Lockhart, *Life of Scott,* new popular ed. Black 1893, p. 228. En voici le début : « Sir, Mr. Hatchard, judging rightly of the satisfaction it would afford me, has been so obliging as to communicate your two letters in one of which you desire my *Tales* to be sent; in the other you acknowledge the receipt of them, and in both you mention my

ardent désir de faire la connaissance d'un poète dont les œuvres sont si grandement, si universellement admirées. J'espérais toujours qu'un moment viendrait où, par l'intermédiaire d'un ami commun, j'obtiendrais cet honneur, mais je suis retenu par mes fonctions dans ma paroisse et par la maladie à la maison... Excusez-moi donc, Monsieur, si je saisis avec joie l'occasion qui se présente de vous remercier de vos expressions aimables et de vous dire combien je souhaite connaître un écrivain qui m'a charmé et touché, qui a su émouvoir en moi tous les sentiments, toutes les passions, l'envie seule exceptée... Je me réjouis sincèrement de vos succès, et, tandis que j'intéresse, à ma manière, un certain nombre de lecteurs, singuliers de caractère et d'habitudes, je constate avec plaisir l'effet que vous produisez sur tout le monde... » Par le retour du courrier, Scott répondit avec une cordialité évidente. Le désir que manifestait Crabbe, il le partageait entièrement. « Il y a plus de vingt ans, ajoutait-il, que, par un très neigeux hiver, j'habitais une vieille maison à la campagne et me livrais à des études poétiques semblables à celles de votre « jeune homme », si admirablement peint qu'en lisant ce récit à ma famille, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Mais c'est moi (1). » Et Scott, incapable de se procurer les poèmes eux-mêmes, en avait appris par cœur tous les extraits que donnait l'*Annual Register :* la fin du premier livre du *Village,* la satire des romans d'aventures dans la *Bibliothèque :* « Jugez donc de mon sincère plaisir lorsque plus tard (2) je vis vos poèmes arriver à ce degré d'estime pu-

---

verses in such terms, that it would be affected in me were I to deny, and I think unjust if I were to conceal, the pleasure you give me. I am indeed highly gratified... »

1. Il s'agit du « Youth » que Crabbe plaisante à la fin du *Newspaper* (vers 441 ss., cf. *supra,* p. 235, n. 1).

2. En 1807. Scott poussa l'admiration du *Parish Register* jusqu'à

blique qu'ils méritent si bien. Pour moi, c'était un triomphe que d'avoir devancé, à un âge où mon goût n'était pas encore mûr, les applaudissements des doctes et des critiques (1). » La correspondance ainsi commencée ne demeura pas inactive : en 1813, Crabbe demanda à Scott des renseignements sur un certain « Mr. Brunton » qui sollicitait de notre pasteur sa collaboration à un recueil de cantiques écossais (2). Une allusion de Scott à ses fonctions de « clerc » de la cour suprême (3) amena d'autres lettres où les deux poètes se renseignèrent mutuellement sur leur genre de vie (4). Enfin, le 16 juillet 1822, Scott mandait à Crabbe qu'il serait très heureux de le voir en Écosse, surtout à

---

l'imiter dans une assez longue pièce intitulée *The Poacher* et écrite en 1811. Cf. LOCKHART, p. 207-8 : « This piece... when first forwarded to Ballantyne was accompanied with a little note, in which he says : « Understand I have no idea of parody, but serious imitation, if I can « accomplish it. The subject for my « Crabbe » is a character in his « line which he never touched. » Ce *Poacher,* à peine lisible, ressemble fort à une parodie, au début du moins, et n'est qu'une amplification du Braconnier athée (*Parish Register,* I, 787-823). Jamais « l'impossibilité d'imiter Crabbe » n'a été mieux démontrée que par cet échec de W. Scott.

1. B., p. 53, à la date inexacte du 21 octobre 1809. Il faut lire le 21 octobre 1812, comme l'exige l'enchaînement des faits (cf. la lettre de Crabbe à Scott du 13 octobre 1812 [*supra,* p. 552, n. 3], manifestement la première de cette correspondance).

2. LOCKHART, *Life of Scott,* p. 228 (n. d., mais probablement 1813).

3. B., p. 58-9 et LOCKHART, p. 228-9 : ... « He (Mr. Brunton) is at this very moment sitting on the outside of the bar of our supreme court, within which I am fagging as a clerk... »

4. Crabbe to Scott (LOCKHART, p. 229) : « My Dear Sir, Law, then, is your profession — but how « fag as a *clerk?*... » Une collection complète des poèmes en trois volumes accompagnait sans doute cette lettre, d'où la réponse de Scott (B., p. 56-7 et LOCKHART, p. 229-30) envoyée d'Abbotsford, June 1, 1813 (et non 1812, comme l'imprime B.) : « I have too long delayed... » Aux confidences de Scott, Crabbe répond par les siennes (lettre n. d. B., p. 57-8 souvent citée) : « Accept my very sincere congratulations on your clerkship... »

Abbotsford. « Si le Roi vient à Édimbourg, continuait-il, je serai obligé d'y passer un jour ou deux. Je crois que vous voudrez éviter cette période d'agitation et de tumulte. Mais, si votre santé vous permettait d'y assister, ce serait un spectacle curieux... » Scott terminait en informant son ami que, pour gagner Édimbourg, on avait le choix entre deux trajets : par mer en soixante heures, ou par la « grande route de l'Ouest », en traversant Carlisle et Selkirk (1). Accom-

1. Sir W. Scott to Crabbe, « Abbotsford, Melrose, 16 July 1822 : My very dear and much respected Sir, I had the great pleasure of receiving your letter and am delighted with the hopes it affords of seeing you in Scotland. A letter addressed for you stood long on my chimney-piece two years since and great was the expectation that you would arrive to claim [it], but alas! I was at last obliged to return it in despair.

« I have no call whatever from this place and shall have no greater pleasure than receiving you here. I had some thoughts of going to the Highlands for a few days about the middle of September, but I can easily postpone that trip, should it interfere with your most welcome visit. If the king comes, I must be at Edinburgh for a day or two, but I fancy you will avoid that period of tumult and bustle, though if your health permitted it would be a curious sight to see. If you do not fear the sea, the steamboat brings you down to Edinburgh in sixty hours with as much ease as if you were in an easy chair. At Edinburgh you are about thirty-five miles from Abbotsford with all convenience of public coaches. One called the Blucher starts at eight and lands you within a mile of us at three... If on the contrary you come by land you will do best to take us on your road to Edinburgh, coming down the west or great Carlisle road, and turning off at Selkirk, which is four miles to the west of us.

« I am a little anxious about your travelling so far alone, and I wish you would bring your son with you. I am building a considerable addition to my house, but I have plenty of accommodation, and remember you are to count your stay with us not by days, but by weeks. You shall be as quiet as at home, and as comfortable as we can make you.

« All my little household rejoice in the prospect of seeing you here and none more than, my dear Sir, Your very faithful and obliged Servant...

« Of the Royal motions, so far as they may determine yours, you are likely to hear sooner than I, who can learn nothing but that they are

pagné d'un domestique, Crabbe arriva à Édimbourg dans la seconde semaine d'août. Il tenait sans doute à voir la réception que l'Écosse préparait à l'ex-Prince Régent, Roi d'Angleterre depuis deux ans : l'élégant George IV.

Dans sa *Vie de Scott,* Lockhart (1), qui n'hésitait pas à fausser la vérité pour la rendre pittoresque, raconte en humoriste la prétendue rencontre des deux poètes. Le mercredi 14 août, vers midi, à la faveur d'une éclaircie, on avait pu voir le yacht royal, entouré de ses navires de guerre, jeter l'ancre dans la rade de Leith. Pris d'un accès de loyalisme, tout Édimbourg était allé au-devant de son souverain. Mais « le climat est capricieux en ce pays », observe un chroniqueur contemporain (2) : le soleil se cacha trop vite sous des nuées qui se fondirent en bruine. De plus, une pénible nouvelle parvint au Roi en cet instant précis : son cher ministre des affaires étrangères, le fameux Castlereagh, devenu marquis de Londonderry, s'était suicidé ; si bien que George IV, cédant à sa douleur et au mauvais temps, décida de rester à bord et de tromper l'attente de ses fidèles sujets, enthousiastes sous la pluie. Mais Sir W. Scott qui, en cette occasion, s'était improvisé organisateur des fêtes et directeur du protocole, ne voulut pas différer l'hommage dû à son maître. Muni d'une « croix de Saint-André en argent » que les dames d'Édimbourg destinaient à Sa Majesté, il se dirigea en barque vers le *Royal George :*

---

very uncertain. The 12. of August was originally named. If he come at all, he must now make it later or take us as much unprepared as the fellow-servants of Grumio. » (Collection Broadley.)

D'après B., p. 76, Scott et Crabbe se virent à Londres en 1822, plutôt en 1821, je crois. Nous avons de Scott un billet non daté, invitant Crabbe à dîner chez son « aimable hôtesse » de 96, Piccadilly.

1. P. 482.

2. Cf. *Blackwood's Edinburgh Magazine,* Sept. 1822, vol. XII, p. 268 ss.

« Comment, s'écria le monarque, lorsque le visiteur lui fut annoncé, Sir Walter Scott ! C'est l'homme d'Écosse que j'ai le plus à cœur de voir. Qu'il monte ! » Avec une affectueuse condescendance, le Roi très gracieux demanda une bouteille de whisky des Hautes-Terres, qu'il appréciait autant que celui d'Irlande (1), et porta un toast au poète, qui lui fit raison. Scott, grand collectionneur et Tory fervent, implora de son souverain l'octroi du verre dans lequel sa santé venait d'être royalement bue. Il l'obtint, l'enveloppa et le serra soigneusement dans l'une de ses poches. Ému de ce bienveillant accueil et trempé par les averses, Scott, nous dit Lockhart, rentrait dans sa maison de Castle Street, lorsqu'il aperçut « le poète Crabbe », nouvellement arrivé. « Avec une affection fraternelle, il embrassa le vénérable vieillard », oubliant, dans sa surprise et dans sa joie, la précieuse relique qu'il portait. Un instant après, il s'asseyait sur le verre et le pulvérisait.

Cette ingénieuse anecdote mériterait d'être vraie de tout point. Malheureusement, à la date que lui assigne Lockhart, Crabbe était à Castle Street depuis une semaine (2), et sa

---

1. Dont il s'était largement abreuvé l'année précédente, au cours de son voyage à Dublin.

2. Voici quelques passages de deux lettres inédites qui le prouvent : Crabbe à son fils John : « August 9, 1822, Sir Walter Scott, Castle Street, Edinborough, — My dear John, Do pray consider my distance and let me hear from you once at least before I leave Edinborough. There is a letter for me on the road, I will conclude and hope for it every day till it arrives.

« I am very happy and very well — a pain now and then excepted — at Sir Walter's, who is more engaged than any man in England at this time, but who does all he can to make me comfortable and in this is joined by his whole family.

« Nor that only, for here are friends... Here is Mr. Mackensie — with surprise I heard it — the author of the Man of Feeling — and indeed he is so called. Here is Mr. Jeffery to whom I always count myself obliged, here is Mr. Lockhart, Sir Walter's son-in-law, and his pleas-

présence ne pouvait plus guère surprendre son hôte. Il

---

ant wife — here is a Mr. Murry (*i. e.* John Archibald Murray, Whig et plus tard « Judge ») with whom I dined to-day, and lastly, — no, not lastly, for there are many more — but here is Mr. Blackwood, the Editor of the Magazine which goes under his name and who this morning — in modo Mr. Murry of London — very kindly pressed me to accept a volume, and a very pleasing volume, of Miscellanies which I will take with me if I live to reach Trowbridge again.

« All is, you may suppose, bustle and a continual accession of strangers. The Highland Chieftain and his officers and followers make a respectable but singular appearance. We had quite a day of it yesterday, and wine and music, and more than I can or perhaps ought to tell you in a letter, but we shall meet, I hope, and you will hear my stories if I do not forget or lose all before I see you... I find time in all this confusion to walk and even to rhyme and have a few verses on the occasion, which are not much amiss. I dare say Mr. Blackwood would give me thanks for them, and I do not know but I may give them to him, if I can do it with perfect concealment, but I will consult Sir Walter.

« Hollis (son domestique) is quite a gentleman. He has found a friend in Sir Walter's attendant after his own heart: both good quiet fellows, both bachelors of a certain age, both curious, inquisitive, obedient, orderly men; there is quite a friendship. I did not know that he was in the house till to-day. Lady Scott, who by the way is a favourite with me, gave her orders secretly, and Hollis has a good berth of it. No wonder the man is pleased.

« It is late, but I shall be engaged in the morning... We expect the king on or about Tuesday... No quarries here, but many mountains; no pits nor fossils, but granite in abundance, and the views of the City very fine indeed. Nothing near London equals it...

« ... I should like to earn a little money during this excursion, and will if possible make a little volume like a thin one of the Tales of the Hall. I wonder what Murray would say. I know that Constable here would like to hear of it, but I will not do unhandsomely by my friend in Albemarle Street. » (Collection Mackay.)

Crabbe à ses fils : « Castle Street, 39. August 15th (erreur pour 14th), I was favoured with your letter as I returned home from a dinner visit to a gentleman whom I thought long since in his grave, Mr. Mackenzie (cf. B., p. 77, col. 2)... We are in daily and now almost hourly expectation of the king, but he is not yet in sight. The City is a little intoxicated, but that is no wonder... I am in the very centre of preparation : the Highland chiefs come hither, and some of their followers

avait eu le temps d'explorer Édimbourg, de visiter, au Palais de Holyrood, la « petite chambre » où, sous les yeux de Marie Stuart, Rizzio fut « écharpé par ses agresseurs » : « On montre encore, remarque Crabbe, des taches sur le parquet, et il n'y a aucune raison qui nous empêche de croire, si nous le pouvons, que ce sont des traces de son sang. » Après avoir remonté la rue historique qui, de la plaine, conduit vers la « Colline » dominée par le « Château », antique forteresse, Crabbe s'était arrêté, sur l'indication de Lockhart, son guide, devant la maison de plaisance d'Allan Ramsay, libraire et poète dont il ignorait jusqu'au nom. Le soir même, il lisait le *Noble Berger,* et cette aimable pastorale lui plaisait, mais, ajoutait-il, « il y a très loin de Ramsay à Burns ». Un autre jour, il avait gravi les « rochers de Salisbury », qui se dressent au sud de Holyrood, et s'était intéressé à leur stratification, non moins qu'au vaste paysage que l'œil embrasse de leur sommet : « Édimbourg, dit-il, est vraiment curieux... Comment décrire la vue qu'on a sur cette hauteur : le groupe de belles constructions dont se compose le Château; les ponts qui joignent les deux villes (1) et le superbe panorama du Frith et de ses îles ? Le dimanche, les rues sont abandonnées, le silence règne sur

---

who speak no language except Galic exhibited yesterday specimens of the costume and manners of the Highlands... I am rather at a loss respecting my stay, but, I think, not for another letter. — I will however write as soon as I know myself. I just learn from Hollis that the king is seen, the boat at least (donc, écrit le 14), and of course he will be here to-day. I am almost ashamed to say I shall be glad when it be over, and yet I have done something for I have written five and forty congratulatory lines for him, tho' I will not undertake to say they will be presented or that he will read them, but somebody will... Sir Walter is gone or going to meet him and do the honours appertaining to his office. Indeed he is the guiding figure in the exhibition... » (Collection Mackay.)

1. « The Old » et « the New ».

toute la cité. L'animation de Londres décroît ce jour-là, mais à Édimbourg c'est une stagnation complète, un calme qui est du recueillement. » Avec une prédilection caractéristique, il s'était souvent engagé, même à la nuit tombante, dans les ruelles et les impasses obscures, dans les « wynds » et les « closes » qui s'embranchaient alors sur la « Canongate » et la « High Street », comme autant « d'arêtes sur une énorme épine dorsale ». « Une rue de savetiers m'a surtout frappé, écrit-il ; je suis étonné de la politesse et de l'urbanité des pauvres en Écosse : ils sont très supérieurs aux nôtres sous ce rapport, sans doute parce que leur esprit est plus cultivé. » Scott, inquiet de ces pérégrinations nocturnes dans des quartiers douteux, avait fait discrètement suivre son ami par un jeune commissionnaire, un « caddie », chargé de lui porter secours en cas d'accident.

A la table de Scott, Crabbe avait été mêlé à l'agitation fébrile que causaient les préparatifs de la réception royale et les contestations des clans gaéliques se disputant la préséance dans les cortèges à former. Appelés par l'enthousiasme féodal de Sir Walter, les « chefs » des Hautes-Terres et leurs vassaux semblaient les maîtres d'Édimbourg. Ils y régnaient en vertu de leur taille et de leur accoutrement bizarre : tartans bariolés, jupes courtes, mollets nus et velus. Ils affluaient dans Castle Street, attirés par l'hospitalité princière de leur grand poète. Le lendemain de son arrivée (1), Crabbe les avait trouvés rassemblés dans la salle à manger. Certains d'entre eux parlaient leur idiome celtique, que notre pasteur n'entendait pas du tout. Or, la politesse voulait qu'il leur souhaitât le bonjour. Le latin l'eût embarrassé sans doute. Il choisit, s'il faut en croire Lockhart, le français, qu'il avait appris à Muston et à Trow-

1. Le 8 et non le 15, comme le dit LOCKHART (*Life of Scott*, p. 482, et lettre citée par B., p. 78, col. 1).

bridge. A leur tour, les Gaëls restèrent interdits. Fort heureusement, Scott, entrant à ce moment, interpella ses invités dans la seule langue que Crabbe eût négligée et que tous pussent comprendre : l'anglais. Le dîner fut des plus joyeux. Il y eut abondance de « vin et de musique ». On chanta « les airs nationaux, et Sir Walter récita des ballades qui peignent le dévouement du Celte à sa tribu. Je me crus très honoré, continue Crabbe, lorsque Glengarry lui-même daigna m'adresser la parole, car il y avait là des « gentlemen » qui se faisaient gloire de marcher à sa suite. Nous avions en outre Lord Errol, et le Macleod, et le Frazer, et le Gordon, et le Ferguson, et, pendant le repas, je causai avec Lady Glengarry, comme si j'étais son harpeur, — ou plutôt son barde, car de la harpe, je n'en joue pas, — et Sir Walter égayait, animait toute la fête. C'était splendide, et je me sentis rajeunir de je ne sais combien d'années[1] ».

Aussi, lorsque, le jeudi 15 août, le roi débarqua, et, précédé de dignitaires et de Highlanders, s'avança par l'avenue de Leith et le pied de la « Calton Hill » jusqu'au Palais de Holyrood, Crabbe était-il prêt à sympathiser avec Scott et les habitants d'Édimbourg, ravis de cette belle journée. Le samedi 17, il assista au « lever » où George IV parut en costume de « tartan stuart » et expédia quinze cents visiteurs en cent vingt minutes. Il attendit peut-être le grand jour, le mardi 22, où le roi, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements et par une pluie battante, se rendit de Holyrood au Château en traversant la Ville vieille, gravit lentement la Colline, s'arrêta sur l'Esplanade, au sommet de « la plus haute batterie », et là, seul, entouré de temps à autre par la fumée des canons, sous les plis de l'étendard royal qui claquait au vent, salua son peuple écossais, massé à ses pieds. « Ce fut une apparition sublime », s'écrie le

1. B., p. 77.

chroniqueur. Espérons que Crabbe put en jouir, et que ce spectacle singulier le paya de son long voyage et des vers qu'à l'exemple de Scott il avait composés en l'honneur de son roi (1).

II

Encouragé par la somme considérable que les *Tales of the Hall* lui avaient rapportée, Crabbe essaya, entre les années 1822 et 1824, de préparer un nouveau recueil de contes. « Si ma santé me le permet, disait-il à Mrs. Leadbeater, je vais tâcher de corriger plusieurs poèmes que j'ai par devers moi. Je consulterai des amis, et, avec leur sanction, je tenterai assez allégrement cette dernière aventure. Mais tant d'heures de la journée me sont prises par mon indisposition (2), qu'il m'en reste fort peu pour le travail de la pensée et cela rend la date de la publication et la publication elle-même très incertaines (3). » Longtemps interrompue, la « correction » fut activement menée en octobre 1829 (4); deux ans plus tard, Crabbe, en parlant à ses fils

---

1. Scott écrivit : « Carle, now the king's come » publié dans ses œuvres, et Crabbe une « Vision » (voir l'appendice V).

2. Le « tic douloureux » (cf. *infra*, p. 592-5).

3. *Leadbeater Papers*, vol. II, p. 385-6, lettre de Trowbridge, 26 mars 1824. Remarquons cette phrase : « .....My longest attempt I have called « The Deserted Wife » (or « Family ») and I do not recollect that the principal incident has been taken before. » Or, ce conte, resté inédit, ne figure pas dans les *Posthumous Tales*. On en trouvera une analyse et un extrait à l'appendice VI.

4. Fitzgerald notes : « 1829, Oct. : Correcting his Mss. in good earnest ». Le passage suivant d'une lettre de Miss Hoare à B. (Feb. 22, 1832) explique ce retard : « .....Mr. Crabbe never spoke of the poems to me as completely prepared for publication, but said : « My sons will « know what I wish » .....Mr. Crabbe spoke of them to Mr. Murray when last in town, for we were several times at Mr. Murray's door.....

des *Tales of the Hall,* les informait qu'ils trouveraient « dans son cabinet une autre série de récits, suffisants, par le nombre et la longueur, pour former un volume in-octavo ». « Je crois, ajoutait-il, qu'ils ressemblent beaucoup aux précédents par l'exécution, et qu'ils en diffèrent suffisamment par les incidents et les caractères pour que vous puissiez plus tard, à une époque moins troublée, en tirer quelque profit, d'autant plus que mes restes mortels reposeront alors dans le sanctuaire de Trowbridge, et que les œuvres d'écrivains défunts sont généralement assez bien reçues, à titre de vieilles connaissances d'abord, et ensuite parce qu'on ne verra plus rien d'eux (1). » Revus par Lockhart et sans doute aussi par Rogers, les *Posthumous Tales* parurent en septembre 1834, deux ans après la mort de leur auteur, dans le huitième volume de l'édition définitive. Contemporain de Johnson par ses débuts, Crabbe terminait sa carrière au moment où Tennyson commençait la sienne. Trois générations de poètes s'étaient succédé depuis 1781, et la quatrième apparaissait, tandis que s'éteignait le seul survivant de la première.

Les *Contes posthumes* se divisent en deux parties très distinctes. Ce sont d'abord cinq récits, composés au temps des *Tales of the Hall* (2) et rejetés alors comme superflus : « Silford Hall ou l'heureuse journée », évocation autobiographique des souvenirs de Wickham Brook et de Cheveley

---

I heard through a friend of Mr. M. that he was not likely to give the sum for these poems which he gave for the *Tales of the Hall,* and Mr. Campbell decidedly recommended that they should not be published during your Father's life. I did not mention my conversation with Mr. Campbell to him, but I never urged him from this time to publish again..... » De là les longs intervalles entre ces révisions, toujours incomplètes.

1. Lettre de Clifton, 24 oct. 1831, B., p. 88, col. 1.

2. Cf. surtout « Rachel » et « Villars », racontés évidemment par l'un des frères des *Tales of the Hall.*

Park(1), « une Famille unie », amplification, en plus de mille vers, de l'histoire de Roger Cuff et de Jean le Bourru(2), « les Époux bien assortis », description de scènes de ménage deux fois peintes déjà, dans la « Mort naturelle de l'amour » et dans « Squire Thomas »(3), « Rachel », où Crabbe développe une esquisse de Cowper(4), « Villars » enfin, qui mérite peut-être qu'on s'y arrête un instant.

Une élégante et impérieuse coquette de haute naissance, Matilda, est courtisée par Villars, amoureux timide, et par un noble seigneur des plus entreprenants. Elle prodigue à l'un ses ordres et ses dédains ; elle reçoit avec un air de triomphe les hommages et la déférence simulée du second. Poursuivie par les instances jalouses de Villars qui implore d'elle « la vie ou la mort », elle lui répond avec une ironie cruelle : « Entre la vie et la mort, choisis à ta guise et décide toi-même. Mais si tu as prononcé ton propre arrêt, sois un homme, et exécute-le virilement : applique à ton oreille un pistolet bien chargé, fais beaucoup de bruit et meurs en héros ; laisse aux malfaiteurs et aux rats la corde et le poison : qu'un trépas si misérable ne couvre point tes amis de honte. Sans doute, nous nous affligerons de l'action que tu médites, mais tu ne voudras pas que nous ayons à rougir des moyens employés. » Puis, adoucissant ses sarcasmes par un sourire, elle sait « apaiser la colère » du sentimental Villars et « consoler son orgueil ». Moins pres-

---

1. Cf. *supra*, p. 50-2.

2. *Parish Register*, III, 731-800, cf. *supra*, p. 313-5.

3. *Tales of the Hall*, XIV, et *Tales*, XII, cf. *infra*, p. 650, et *supra*, p. 462, n. 2.

4. Cf. the *Task*, I, vers la fin « Kate is crazed..... » L'imitation est certaine, car dans le manuscrit des *Posthumous Tales* que possède la Dyce Collection (South Kensington Museum), on lit après le vers 66 :

« Rachel is crazed, but she is not like Kate :
The cause the same, yet hers the harder fate. »

sant, le jeune seigneur se borne à complimenter « sa belle » en de flatteuses pièces de vers; jamais il ne sollicite la main qu'elle lui accorderait si volontiers; il semble épier le moment propice où la tendresse de Matilda l'emportera sur sa raison. Croyant le saisir, « il jette le masque, et tous deux sont désabusés. Elle découvre en lui le vice qui a cessé de feindre; il voit en elle le vertueux mépris d'une beauté irritée ». Le dépit la jette dans les bras de Villars.

Il est fou de joie. Obtenir le consentement de celle dont il craignait les reproches ! « Fier comme un prince, impatient comme un enfant, il veut parler, mais ne trouve pas d'expressions qui rendent sa pensée... Sa félicité est telle, que la surprise et le ravissement semblent s'unir en ces heureux moments. On dirait d'un homme qui, ayant gagné un lot, redoute de le perdre, et croit le voir s'évanouir à ses yeux; dans son regard se lisent la stupeur et l'alarme d'un magicien atterré qui, oubliant son charme, voit surgir le démon à son appel, et ne peut plus dominer l'esprit qui l'épouvante. » Le jour de son mariage, il « montre avec orgueil sa belle épousée qui, modeste et songeuse, s'avance à son bras ». Pour lui plaire, il transforme sa propriété, sacrifie les chênes qui interceptent la lumière du jour, fait construire une nouvelle résidence, donne des fêtes somptueuses où tout le voisinage accourt pour saluer sa reine. Deux fois, Matilda rencontre le jeune seigneur et lui marque « un froid mépris ». Villars, moins impitoyable dans son bonheur, sollicite la grâce du coupable : « Souris-lui, ma chère Matilda, insiste-t-il, ce n'est pas à la vertu d'infliger des peines inutiles et si sévèrement rigoureuses. »

Le mari se repentira de sa bonté. Le soin de ses affaires l'appelle en Irlande et l'y retient pendant de longues semaines. Matilda est restée seule au château, non loin de son ancien ami. Qui sait si son affection ne se réveillera pas, si elle gardera toujours la même horreur du vice et ne cédera

pas aux ardentes prières de celui qu'elle préférait autrefois ? Villars ne lui a-t-il pas conseillé de sourire ? N'a-t-il pas attiré sur lui le malheur, dont il a comme un pressentiment ? A son retour en Angleterre, il s'arrête, sous le coup d'une angoisse soudaine, à quelques milles de sa demeure. « La nuit est humide et profonde ; une rosée épaisse et lourde tombe sur le sol ; tout respire la tristesse et la mélancolie. » Il aperçoit le feu flamboyant d'une auberge où le pousse sa soif de renseignements. Au coin de la cheminée est assis un braconnier qu'il a jadis « puni de l'amende, du fouet et de la prison pour avoir capturé un lièvre ». Cet homme savoure déjà le plaisir de la vengeance : « Votre Honneur, s'écrie-t-il, voudrait savoir comment se porte Madame ? Je puis le lui dire. Lundi matin..., j'étais debout de bonne heure, et je sortais, n'ayant pris ni un morceau, ni une gorgée. J'ai vu la voiture de Madame. Hue ! elle filait comme si les chevaux avaient senti l'aiguillon de l'Amour ! » Comment, songe Villars encore incrédule, Matilda serait partie avec le jeune seigneur ! Et son anxiété redouble. Il arrive à la grille du parc : elle est toute grande ouverte. « Qui oserait faire ceci, murmure-t-il, si les yeux de la maîtresse étaient là pour surveiller ? » De loin, il aperçoit une femme en pleurs derrière une fenêtre qu'une lampe éclaire : c'est sa propre sœur, et non point Matilda. Un domestique se présente et balbutie... Plus de doute : les deux coupables se sont enfuis.

Alors, c'est un besoin de vengeance. Sur le bord de la mer, entre les rochers qui rendent la côte inaccessible et la lande où la bruyère repousse la charrue, se trouve une maison désolée qu'entourent des « ormes sombres », hantés par des hérons. Villars l'achète. Il y choisit une chambre petite, haute et carrée où la lumière pénètre par une lucarne. S'il peut ressaisir Matilda, ce sera le cachot de l'infidèle. Il la fait surveiller. Quinze mois après, il réussit à la surprendre, à l'emmener, captive dans sa voiture, jusqu'à la

geôle qu'il a préparée. Mais, comment punir une femme tant aimée ? Bientôt, « un visage si cher reprend sur lui tout son pouvoir ; des yeux tant adorés lui ont appris l'obéissance ; la fureur et la vengeance cèdent à l'attrait de charmes qui excitent l'admiration et le désir..., et l'amour reconquiert son esclave et son empire ».

D'exécution sommaire et de style prosaïque, ce récit contient néanmoins l'une des intrigues les plus originales que Crabbe ait inventées. Un problème psychologique y est posé, sur lequel il nous semble que nos dramaturges reviennent quelquefois : le réveil, dans le cœur d'une femme mariée malgré elle ou par dépit, d'un amour de jeunesse qui la conduit à l'adultère[1]. Singulièrement hardi pour l'époque et sous la plume d'un pasteur, ce sujet avait une entière nouveauté. Malheureusement, Crabbe l'a indiqué plutôt que développé. Préoccupé de Villars et négligeant Matilda, il a omis de peindre la crise qui la livre à son amant. Et le dénouement brusqué gâte l'effet de l'ensemble. Mais cette ébauche, telle quelle, nous paraît intéressante et digne d'être signalée.

La seconde partie des *Posthumous Tales,* intitulée « les Adieux et le Retour », forme une série de dix-sept contes dont l'unité est assurée par la personne même du narrateur. Supposons qu'un jeune homme, « quittant son pays natal pour aller courir le monde », prenne congé de ses amis et connaissances, que, vingt ans plus tard, il regagne son port de mer, s'enquière de ceux qu'il y a jadis laissés et se mette à rédiger leur histoire en vers : le poète trouvera dans cette donnée très simple « l'occasion de placer les

1. Sans parler de la question du « pardon », déjà traitée par Crabbe dans les *Tales in Verse* (XVI « The Confidant », cf. *supra,* p. 447-451), et dans les *Tales of the Hall* (XII « Sir Owen Dale », et XIX « William Bailey », cf. *infra,* p. 645-6 et 652).

caractères et les incidents » qu'il peut le mieux décrire (1). Il peindra la jeunesse et la vieillesse de ses héros, l'endroit et l'envers de leur existence ; il nous expliquera, selon son habitude, les causes de la décadence du plus grand nombre, les raisons du succès — toujours relatif — de quelques-uns. Il s'identifiera pleinement avec son voyageur. Car il s'est senti, lui aussi, étranger dans la ville qui l'a vu naître. « Beccles, écrit-il (2), est plein des souvenirs du passé, et jamais je ne serais dépaysé dans ses rues. A Aldborough au contraire, il se mêle quelque tristesse à tout ce que je vois, à tout ce que j'entends. Il n'y reste pas une âme que j'aie connue dans la première partie de ma vie ; mes contemporains sont disparus, et leurs successeurs ne me connaissent pas plus que je ne les connais moi-même. » Ainsi, le désenchantement plane encore sur cette dernière œuvre de Crabbe.

Presque tous les personnages qu'elle renferme sont malheureux. Un écolier semblait donner de grandes espérances : il meurt prématurément, et c'est à peine si l'on se souvient de lui : « C'était, dit-on, un brave garçon, au visage long et blême, qui s'habillait de drap brun, marchait à pas précipités, et jouait de la flûte, son seul talent. » Un boutiquier, du nom de « Barnaby », se distinguait par sa politesse, par son amour du travail et de la propreté. Chaque matin, il ouvrait lui-même ses volets, balayait son trottoir, arrangeait sa vitrine. Le dimanche, il revêtait ses beaux habits pour se rendre au temple ou chez une riche veuve que, timidement, il recherchait en mariage. Il a voulu faire de la fraude, et les agents du fisc l'ont ruiné. Un négociant éblouissait ses concitoyens par ses navires amarrés au quai

1. Lettre à Mrs. Leadbeater, du 26 mars 1824 (*Leadbeater Papers*, vol. II, p. 386), citée par B., *Œuvres*, p. 534, n. 1.

2. Le 19 janvier 1831 ; cf. B., p. 87.

et par le luxe de sa femme qui allait impérieuse d'échoppe en échoppe et recevait les salutations des fournisseurs, attentifs à la reconduire. Il termine ses jours dans l'asile des indigents, et, comme Blaney, maudit l'uniforme de la misère. La douce et aimable « Jane », pleine de bon sens, de charité et de piété, avait cru trouver dans un étranger, du même âge qu'elle, d'air sérieux et viril, l'époux qu'elle rêvait. Une femme, la maîtresse de cet hypocrite, est venue la désillusionner et briser son bonheur. La prétentieuse « Miranda », bas-bleu de province, au temps du vénéré doyen, son mari, trônait dans un salon où l'on causait philosophie : aujourd'hui veuve et presque pauvre, son astre est bien pâli. L'insouciante « Belinda Waters » qui, rieuse et frivole, pensait que l'argent lui viendrait au gré de ses désirs, a fini par épouser un aide-chirurgien de marine en demi-solde, et s'étonne de voir le boucher réclamer, chaque semaine, le montant de sa note. Dans l'ardeur de sa jeunesse, « Richard Danvers » s'était épris de sa jolie voisine, « Phébé Rayner » ; mais, tandis que sa famille héritait d'un château et d'une belle fortune, les Rayner tombaient de déchéance en déchéance : Phébé, inconstante et vulgaire dans un milieu grossier, se laissait surprendre par l'amoureux Richard au bras d'un matelot(1). Toujours cette « détresse, énervante, irrémédiable et prosaïque » dont parle Hazlitt !...

---

1. Voir dans l'ordre les contes VII (the Schoolfellow), VIII (Barnaby, the Shopman), XI (the Merchant), IX (Jane), XIII (the Dean's Lady), XV (Belinda Waters), XVII (Danvers and Rayner). Il faudrait y ajouter le dixième (the Ancient Mansion), où un vieillard déplore le déboisement d'un grand domaine, le dix-huitième (the Boat-Race) où le jeune batelier Charles s'éprend de la gracieuse et vertueuse Elizabeth, fille d'un autre batelier, rival en politique du père de Charles. Pour obtenir la main de sa bien-aimée, Charles renonce à son vote, et les deux amoureux vont être unis, lorsque le fiancé périt dans une « course nautique » où l'avait engagé son futur beau-père. Le dix-neuvième (Master William) nous montre l'amour d'un adolescent pour

On dirait qu'en vieillissant le poète a cessé de sourire. Ses rares histoires consolantes sont elles-mêmes mouillées de pleurs. Il nous peint deux frères, « James », un Whig, et « Charles », un Tory, que la politique a séparés et qui se réconcilient à la longue. Mais il faut que James soit menacé de la faillite pour que Charles, par un motif d'orgueil, lui vienne en aide et oublie ses rancunes. « Sophia », prudente et sérieuse, a épousé un capitaine qu'elle a suivi à la guerre et soigné dans les camps, où il a succombé à ses blessures. Elle s'est alors remariée, par dévouement plutôt que par inclination, à un ami du capitaine, chargé d'une nombreuse famille. Pleine de sollicitude pour ces enfants qui n'étaient pas les siens, elle n'a pas hésité à aller seule à la Barbade recueillir un héritage. A son retour, elle a trouvé son rhumatisant époux fort assidûment choyé par une jeune garde-malade qu'elle a dû congédier. Veuve une seconde fois, elle est morte estimée. Nous doutons qu'elle ait eu beaucoup de bonheur(1).

---

la fille de chambre de sa mère, la « charmante nymphe Fanny », qui le désabuse bien vite en lui présentant le préféré de son cœur, un solide gaillard nommé John. Le vingtième (the Will) est l'histoire assez bizarre d'un certain George, débauché et prodigue, qui, sachant son père sur le point de mourir et de le déshériter, feint de s'amender et regagne la faveur paternelle. Or, le père a fait deux testaments : le premier, confié à un ami, David Wright, dépossède George ; le second, annulant le premier, rend au fils l'héritage, mais grevé de trois mille cinq cents livres sterling pour Wright et des cousins. Ne voulant pas payer de si fortes sommes, George brûle le testament : quelques jours après, Wright se présente avec le sien et réclame tous les biens. Atterré, George est contraint de se faire le fermier de Wright, prend des habitudes d'économie, même d'avarice, et, à la mort de Wright, entre en possession d'une fortune considérable, qui ne lui donne pas le bonheur.

1. Contes XII (the Brother Burgesses) et XIV (the Wife and Widow). — Le vingt et unième (The Cousins) est à la fois triste et idyllique. Un « frugal marchand » s'est retiré après fortune faite. Sa nièce « Patty » prend soin de son ménage et nourrit une affection secrète pour son cousin James, neveu du marchand et jeune homme dissipé. Comme le

Ce pessimisme persistant n'aurait pas nui à l'effet des contes, si leur exécution était restée, comme le prétendait Crabbe, égale à celle des *Tales of the Hall* et surtout des *Tales in Verse*. Mais il en est tout autrement. Leur monotonie envahissante décourage vite le lecteur. Non seulement les récits manquent d'incidents propres à réveiller la curiosité et se réduisent à de simples esquisses de caractères, mais encore la platitude d'un style lâché est trop rarement relevée par des morceaux mieux inspirés (1). Même ces derniers ne sont plus ce qu'ils eussent été jadis. Nous n'en voulons qu'une preuve. Un fieffé coquin nommé Bonner, usurier, adultère et presque assassin, possède un chien de garde qu'il affectionne et près duquel on le trouve un jour inanimé. Voici la description de cette bête : « Un mâtin surveillait la porte de l'avare, un vrai mâtin que tout le monde semblait haïr : efflanqué, féroce, le poil hérissé, avec un œil qui brillait comme un charbon enflammé, et il n'en avait plus qu'un. Son aboiement, farouche et âpre, convenait bien à ce corps maigre, à cet œil de feu. Son maître l'estimait beaucoup et l'avait appelé « Croc » (2). Son maître le nourrissait largement, mais ni cela, ni aucune autre bonté ne pouvait engraisser le hargneux. Il dévorait sa viande, mais n'en profitait pas : tout se dépensait en aboiements, gron-

---

« George » du conte précédent, James simule le repentir. Il capte la faveur de son oncle, à la mort duquel il entre en possession de presque tout l'héritage, laissant Patty seule et presque pauvre. Mais il a compté sans un fils naturel du marchand, un matelot, longtemps oublié, qui maintenant revendique son patrimoine. On plaide. Jack le marin obtient la plus grosse part, et chacun des cousins doit se contenter d'un petit « morceau ». Mais Jack a distingué Patty : il l'épouse. James entre dans la régie, et se ronge de jalousie. — Le vingt-deuxième conte est l'histoire insignifiante de l' « ami » qui a renseigné le voyageur, dont les aventures ne sont pas racontées.

1. Cf. *infra*, p. 572, n. 1, et conte XIV, 150-69 (*Œuvres*, p. 548).

2. « Fang ».

dements et grognements. On voyait ses côtes s'étendre comme un râtelier; son poil roux et grossier couvrait son dos de mèches rudes. Boiteux d'une patte blessée dans les guerres d'antan, son corps malingre rendait son humeur maligne. Tel était l'ami de celui qui n'en pouvait trouver ni s'en faire un seul parmi les créatures de son espèce. Souvent son maître vantait les exploits de Croc, fils de Furie, autrefois célèbre par ses hauts faits, petit-fils d'Arrache-tout et d'Enragé, illustres, eux aussi, à une époque plus reculée, chacun en son temps[1]. » Accordons à ce passage le mérite d'une certaine énergie et d'un pittoresque qui suggérait au critique de la *Revue d'Édimbourg*[2] l'idée de proposer cette ébauche au pinceau de Landseer. Mais constatons d'autre part les répétitions fréquentes, l'absence de toute coordination entre les traits de ce dessin, tracé d'une main, hélas! déjà tremblante. Que l'on songe maintenant que ces vers sont parmi les meilleurs de l'ouvrage, et l'on conclura, avec tous ses juges, que le recueil des *Contes posthumes* n'a rien ajouté à la gloire de Crabbe et peut être, sans aucun inconvénient, négligé dans l'étude de sa poésie. Nous-même ne l'avons cité que pour mémoire.

III

Avant que cette longue existence entre dans sa dernière période, il convient d'examiner en quelques pages les opinions politiques et les idées sociales de Crabbe. En 1781, la protection de Burke avait terminé ses hésitations[3] et fait de lui un Whig. On sait avec quelle ardeur, avivée par le

1. Conte XVI (the Dealer and Clerk), 171-91 (*Œuvres*, p. 551).

2. Vol. LX, Jan. 1835, p. 292.

3. Il s'était d'abord adressé à North; cf. *supra*, p. 120.

ressentiment, il condamnait, en avril 1782 (1), le ministère néfaste de Lord North, avec quelle allégresse il saluait l'arrivée au pouvoir de son illustre ami. Lorsque, plusieurs années après, dans la pleine maturité de sa pensée, les nouvelles de la Révolution vinrent le surprendre dans sa solitude de Muston, il ne put ignorer la violente hostilité de Burke contre l'Assemblée constituante, la rupture pathétique de la vieille amitié qui unissait les deux grands orateurs et chefs du parti whig (2) : Burke, plus conservateur que Pitt, conviant les Tories à une coalition européenne contre la France, Fox, au contraire, s'opposant de toutes ses forces à une entreprise aussi hasardeuse. Si l'on en croit son Biographe, Crabbe se rangea à ce dernier avis. « Il fut du nombre de ces honnêtes gens qui applaudirent aux débuts de la Révolution française (3) », qui tressaillirent de joie en apprenant que le vœu exprimé par Cowper dès 1785 (4) était enfin réalisé, « que les donjons de la Bastille étaient renversés et que les ennemis de l'Angleterre, si souvent employés à lui forger des chaînes, se donnaient à eux-mêmes la liberté ». Certes, il gémit des excès qui suivirent. Avec presque tous ses compatriotes, trop éloignés de Paris pour en comprendre les angoisses, il s'indigna de la cruauté des bourreaux de Louis XVI (5), il déplora les tragédies qui se jouaient alors

1. Cf. *supra*, p. 172, n. 2.

2. Dans la séance fameuse du 6 mai 1791 aux Communes.

3. B., p. 49.

4. *The Task*, Book V, 389-92.

5. Voir sur ce sentiment Lord HOLLAND's *Memoirs of the Whig Party*, vol. I, p. 28, et une lettre de Charles Grey (le premier ministre de 1830) à Mrs. Ord, du 24 janvier 1793 : « An account is come that the king of France was executed on Monday morning..... Bad as I am thought, I cannot express the horror I feel at this atrocity..... War is certain, and — God grant we may not all lament the consequences of it. » (*The Creevey Papers*, ed. Maxwell, Murray 1904, vol. I, p. 1.)

sur la scène du monde (1). Mais, à l'exemple de Fox et des « nouveaux Whigs », il déclara inopportune la guerre que son pays engagea contre le nôtre en 1793. Nullement belliqueux, il ne partagea pas les passions du peuple et du gouvernement anglais : le désir de venger les échecs essuyés au cours de la lutte contre les colonies d'Amérique, la crainte de voir les armées républicaines s'établir définitivement en Belgique et menacer l'Angleterre (2), l'enthousiasme royaliste de Burke et de Windham. Il n'épousa pas la cause des propriétaires fonciers et des fermiers, partisans d'une guerre qui faisait monter le prix du blé et le taux des loyers, mais qui affamait les pauvres des campagnes et des villes. Pendant qu'il habitait le Suffolk, de 1792 à 1805, il fut souvent invité chez Dudley North, à Little Glemham, où il rencontra Fox, adversaire de la guerre et libéral avancé. Ces fréquentations le rendirent suspect dans la région, et même à Muston (3). Le bruit se répandit que notre pasteur était un « Jacobin », un ami de la France et de la Révolution, un ennemi du Roi. Ses anciens paroissiens s'en alarmèrent, paraît-il. Ils avaient tort. Nul ne pouvait être plus « loyal » que Crabbe, plus fidèle à son Église et à son souverain. Mais, à cette époque, on appelait « Jacobin » en Angleterre quiconque n'approuvait pas entièrement Pitt, les Tories et leur politique de répression (4).

En 1802, la paix d'Amiens, comme une bienfaisante « amnistie (5) », réconcilia avec leur propre pays les Anglais

---

1. Dans un sermon manuscrit daté de Glemham, May 4, 1794, il parle de « a changeful world and woeful times ». (Collection Mackay.

2. Cf. Émile Bourgeois, *Manuel historique de politique étrangère*, éd. 1898, t. II, p. 90 et 107.

3. B., p. 48.

4. Cf. Edward Smith's *Story of the English Jacobins*, p. 31-2, et Lord Cockburn's *Memorials of his Time*, éd. 1874, p. 70.

5. Le mot est de Southey dans une note intéressante de ses mémoires

les plus favorables à la France. La nation, désormais unanime, fit front, l'année suivante, contre les « agressions » du premier Consul. Ne venait-il pas d'occuper la Suisse, l'Italie du nord, et l'île d'Elbe ; ne prétendait-il pas s'immiscer dans la police du royaume, ne réclamait-il pas l'abandon immédiat de Malte (1) ? Manifestement, il voulait s'ouvrir le chemin de l'Égypte et des Indes (2), dépouiller l'Angleterre après avoir subjugué l'Europe continentale. Contre la tyrannie que ce Corse, maître de la France, ambitionnait d'im-

---

(éd. Cuthbert Southey, 1850, vol. IV, p. 125) : « He himself (Southey) says of the Peace of Amiens : « No act of amnesty ever produced such « conciliatory consequences as that peace. It restored in me the English « feeling which had long been deadened, and placed me in sympathy « with my country ; bringing me thus into that natural and healthy state « of mind, upon which time, and knowledge, and reflection were sure « to produce their proper and salutary effects. » — From a ms. preface to the Peninsular War. » Voir aussi un poème sur Robert Emmet, daté de septembre 1803 (SOUTHEY's *Poetical Works*, 1853, Longman, vol. II, p. 246) qui montre l'achèvement de cette évolution : « Que n'as-tu vécu plus longtemps, dit Southey au héros irlandais, car alors :

« How had that heart, ...that noble heart of thine,
Which even now had snapt one spell, which beat
With such brave indignation at the shame
And guilt of France, and of her miscreant Lord,
How had it clung to England ! With what love,
What pure and perfect love, return'd to her,
Now worthy of thy love, *the champion now*
For freedom... yea, the only champion now,
And soon to be the Avenger. »

Il est fort probable que la « conversion » définitive de Wordsworth s'opéra à la même époque, entre le 27 mars 1802 (paix d'Amiens) et le 18 mai 1803 (reprise des hostilités) (cf. KNIGHT, *Life of Wordsworth*, vol. I, p. 350, cité par LEGOUIS, *La Jeunesse de Wordsworth*, p. 389, n. 2, et *The Prelude*, Book XI, 359-69). On sait que Coleridge avait chanté sa palinodie beaucoup plus tôt, en février 1797 (*France, an Ode*).

1. C'est le point de vue anglais, résumé dans *Social England* (ed. by Traill and Mann, Illustrated Edition, Cassell, vol. V, p. 703-4).

2. Cf. Émile BOURGEOIS, *op. cit.*, vol. II, p. 236-8.

poser au monde, tous les amis de la liberté et du droit se révoltèrent et sympathisèrent avec la Grande-Bretagne dans sa lutte pour la vie (1). Crabbe — il est à peine besoin de le dire — applaudit aux victoires des flottes anglaises, s'enorgueillit de « l'indomptable courage de ses compatriotes, de leur glorieuse résistance à des ennemis qui refusaient à l'univers toute paix non dictée par l'insolence triomphante des succès militaires (2) ». Il exprima son admiration pour ces « défenseurs de notre sol qui, éloignant de nous la ruine, protègent contre les spoliations les fils de la paix, trafiquants ou travailleurs (3) ». Lorsqu'en avril 1814 il apprit l'abdication de Napoléon, il eut un moment d'enthousiasme. Dans une lettre au Dr Gordon (4), il parle avec fierté de « ce pays qui, depuis l'époque où César éprouva pour la première fois la valeur de ses habitants, n'a jamais tenu un rang aussi éminent qu'aujourd'hui ». Et plus tard, en voyant dans un album le dessin de l'orme sous lequel Wellington s'était à plusieurs reprises arrêté à Waterloo, il écrivit cette strophe prosaïque, mais sincère : « Est-il un cœur qui batte sur le sol anglais, est-il dans ces royaumes une âme reconnaissante qui ait suivi les progrès de l'ennemi, et ne salue pas le champ de bataille de Waterloo ? Qui pourrait parcourir cette plaine, ne fût-ce qu'en pensée, sans former des

---

1. Ils eussent volontiers appliqué à Bonaparte ces vers que le prophétique Cowper, par une anticipation curieuse, avait écrits dès 1782, dans le *Table Talk* (29-32) :

« But let eternal infamy pursue
The wretch to nought but his ambition true
Who, for the sake of filling with one blast
The post-horns of all Europe, lays her waste. »

2. Préface des Poèmes de 1807, *Œuvres*, p. 99, col. 2.

3. *Borough* (1810), Letter VI, 20-7.

4. Du 21 mai 1814 (cf. *supra*, p. 483, n. 2) : « ...this glorious country... A country which never from the time when Cæsar first tried its virtue stood so high as at the present period... »

souhaits reconnaissants pour Wellington (1) ? » N'avait-il pas assuré la sécurité de l'Angleterre et mis un terme aux sanglantes folies de l'Empire ?

La tourmente passée, l'attention publique se porta vers les affaires intérieures. Pendant trente ans, à l'exception de quatorze mois en 1806-1807, le pouvoir avait appartenu aux Tories, appuyés par George III. Que pensait Crabbe de cette suprématie ? Son libéralisme d'autrefois avait-il survécu à sa jeunesse, à la scission des Whigs entre Burke et Fox, à la politique conservatrice qu'impose la défensive ? Ou bien s'était-il transformé en un torysme intransigeant, comme celui de Coleridge, de Southey, de Wordsworth, républicains repentis ? En homme sage et de jugement rassis, Crabbe gardait maintenant un juste milieu. Repoussant les exagérations des deux partis, il adoptait avec impartialité toutes leurs idées saines. « Je suis sûr, écrivait-il, que deux personnes calmes et raisonnables, suffisamment éclairées par la lecture, l'expérience et l'observation, se rapprocheront de plus en plus dans leurs opinions, que, si elles causent et discutent ensemble, non pas pour se convaincre, mais pour s'instruire et pour trouver la vérité, leur divergence finira par s'atténuer singulièrement. Le Tory, par exemple, reconnaîtra que, sans la Révolution (2) et la noble résistance opposée à l'arbitraire des Stuarts en ce pays, le royaume eût couru le risque de devenir ce qu'était jadis la France, le Whig accordera d'autre part qu'une démocratie instable et sans limites présente un danger au moins égal. Tous les États sont, à de certaines époques, enclins au changement ; tour à tour la monarchie et le peuple tendent à prédominer : dans le premier cas, je crois qu'un honnête Tory inclinera vers les Whigs ; dans le second, un Whig

1. *Œuvres*, p. 265, col. 2.

2. De 1688.

bien intentionné soutiendra la monarchie fléchissante (1). » A ce jeu de bascule, le moindre soubresaut peut rompre l'équilibre. Les agités sont particulièrement à craindre. En politique comme en religion, Crabbe redoute les têtes chaudes et leur fait leur procès. Il nous peint, dans le premier de ses *Contes en Vers*, un Tory extrême, le « juge Bolt », dont l'éloquence impérieuse, hardie, intarissable, vante les bienfaits de la « glorieuse » constitution anglaise. « Nous avons la force des monarchies, s'écrie ce « squire » ; nous sommes aussi libres que le peuvent être les plus fiers républicains, et nous jouissons de ces sages conseils qui caractérisent les graves et prudentes aristocraties... Nous avons une Église réformée où l'homme n'a plus rien à restaurer, à amender. Pure dans sa doctrine, exacte dans son credo, elle n'offre ni redondance ni défectuosité. » A ce conservateur endurci, Crabbe oppose un Jacobin, presque un anarchiste, l' « orateur » Hammond : « Les évêques, les doyens, les prébendés, déclare-t-il, c'est du bétail qui s'engraisse à l'étable... Nos dirigeants n'ont jamais pu concevoir une action sensée ; la liberté de parole n'est plus ; tous, nous sommes esclaves de lois mauvaises, car seul l'état sauvage est bon : le nôtre est corrompu. Notre unique chance de relèvement, c'est une alliance avec la France. Alors, sous le règne des « patriotes », sous la direction des philosophes, tous seront libres de parler, de voter, d'enseigner ; on jettera le code dans les flammes ; les tribunaux, les contrats, ne seront plus que de vains mots ; partout régnera l'allégresse, mais, avant qu'elle vienne, nous verrons encore le pillage, la guerre et le massacre. » Voilà bien la rénovation sociale par le fer et par le feu ! Hammond est un disciple de Rousseau, et un révolutionnaire. S'il fallait choisir, Crabbe lui préférerait évidemment Bolt, le magistrat tory.

1. B., p. 50.

Mais il ne les aime ni l'un ni l'autre et les humilie tous les deux (1).

Fidèle à son principe, Crabbe, disposant de trois suffrages (2), votait tantôt pour un parti et tantôt pour l'autre. Aux élections générales de juin et de juillet 1818, une lutte des plus vives s'engagea entre le ministère de Lord Liverpool et l'opposition whig. Bien que la moitié des sièges fût, comme l'on disait, dans la « poche » du gouvernement ou de ses riches adhérents, on se disputa plus de cent circonscriptions. A Westminster, le Libéral, Sir Samuel Romilly, et le Radical, Sir Francis Burdett, se mesurèrent avec le candidat conservateur, Sir Murray Maxwell, qui, dans sa fierté patriotique et dans son enthousiasme pour la marine, fit promener sur la place de Covent Garden « un énorme bateau traîné par six chevaux », à l'assaut duquel les Whigs se ruèrent victorieusement (3). Dans le Wiltshire, où est situé Trowbridge, les deux Tories, Paul Methuen et W. P. T. L. Wellesley, se virent attaqués par un intrus, John Benett, châtelain de Pyt House (4). Crabbe ne cacha pas sa sympathie pour ce dernier. Mais la majorité de ses paroissiens était d'un sentiment contraire. Protectionniste en même temps que Whig, Benett repoussait toute diminution des droits sur les blés, ce qui ne plaisait guère à la population commerçante et ouvrière de Trowbridge. Elle manifesta son mécontentement à l'égard de son pasteur. Deux

1. Il nous montre Bolt rongeant son frein dans le club où pérore Hammond et celui-ci balbutiant devant Bolt au milieu d'une assemblée de « prêtres et de diacres ». Ce qui prouve qu'un orateur ne parle bien qu'en présence d'un auditoire ami.

2. Pour Trowbridge, Aldborough et Cambridge (Université).

3. Le 29 juin, cf. *The Greville Memoirs*, éd. 1899, vol. I, p. 4.

4. Né le 20 mai 1773, mort le 1er octobre 1852, cf. *Gentleman's Magazine*, décembre 1852, p. 636-7. Il siégea pendant trente-trois ans aux Communes.

fois elle l'assaillit en foule, le sifflant et le huant. Crabbe répondit par une « verte semonce » et par de nouvelles déclarations en faveur de Benett. « Il continua ses promenades par la ville, tout seul, et tout aussi fréquemment qu'auparavant. » Ses adversaires ne désarmèrent pas. Le jour qu'il devait partir pour la grande plaine de Devizes, où avait lieu le vote (1), « une cohue bruyante, tumultueuse et redoutable, assiégea sa maison », menaçant de détruire une voiture qui l'attendait à la porte et « de l'écharper lui-même, s'il essayait de sortir. Malgré la fureur de cet attroupement, écrit le Révérend W. L. Bowles, il garda tout son calme, dit à ces gens qu'ils pouvaient le tuer s'ils voulaient, mais que, vivant, rien ne l'empêcherait de donner sa voix conformément à ses principes et à ses promesses. Puis il s'éloigna, indemne, et vota pour M. Benett (2). » Par contre, se trouvant à Aldborough en 1826, au cours d'une autre élection générale, il se rendit à la mairie de sa ville natale, où il avait rang d' « homme libre », et proposa très volontiers à l'approbation de ses concitoyens la candidature, acclamée à l'unanimité, de son excellent ami, le Tory John Wilson Croker, secrétaire de l'Amirauté (3). Bien plus, en 1827, à

1. Entre le 27 juin et le 2 juillet, le scrutin ayant duré une semaine.

2. B., p. 61-2. Benett fut d'ailleurs battu en 1818 par 1 572 voix contre 2 009 à Wellesley, son concurrent le moins favorisé (cf. le *Times* du 2 juillet). Mais, l'année suivante, Methuen ayant démissionné, une élection complémentaire eut lieu en juillet et Benett fut élu par 2 436 voix contre 2 270 au Tory J. D. Astley, après un scrutin qui dura quinze jours (cf. SMITH's *Parliaments*, p. 106). Dans une lettre à Murray, de Trowbridge, 20 juillet 1819, Crabbe fait allusion à cette lutte :... « I write in the midst of confusion, noise and contention as the place I reside in seems in this present contest to be determined that no other shall exceed it in these efforts of their public spirit. Our election will, I fear, have all the virulence and enmity of the last. » (Collection Murray.)

3. Lettre à B. datée de Hampstead, 28 June 1826 :... « Elections are now pretty well over. I was at Aldbro' during the time, and, sitting

une époque où les conservateurs obstinés, du genre de Wellington et de Peel, refusaient de s'unir aux « modérés » et désertaient Canning (1), Crabbe déclara « ressentir beaucoup de respect » pour les uns et les autres, ajoutant qu'il serait heureux de voir « ces animosités s'adoucir par l'effet du temps et de la bienveillance réciproque (2) ». On ne saurait être plus conciliant.

Mais cette modération n'excluait pas une préférence marquée pour les Whigs. On le vit bien lorsqu'en novembre 1830 Lord Grey eut formé son ministère libéral et mis en discussion, cinq mois plus tard, le fameux « Reform bill ». On sait combien cette mesure salutaire parut hardie, de quelle consternation indignée elle remplit les Ultras du torysme, avec quelle joie elle fut accueillie par la nation, résolue à la faire aboutir. On sait aussi quelle obstruction elle rencontra dans la Chambre des communes réunie en « comité », et surtout dans la Chambre des Lords. A trois reprises elle fut présentée par son promoteur, Lord John Russell, deux fois avec des modifications. Crabbe suivit les débats avec intérêt : « Selon les uns, c'est la ruine ; selon les autres, c'est la rénovation, disait-il le 10 août 1831. Je n'ai ni de telles espérances ni de telles craintes. Nos com-

---

down among the freemen, which is my place, was invited *up higher* by Mr. Croker and requested to second his nomination, which I did in very few words, but quite enough, for there was not a shadow of opposition. Some witty gentleman pasted up a paper « The Election, a « Farce, by Lord Hertford, etc. » (cf. *supra*, p. 357, n. 2), but the sailors did not understand, and nobody seemed to give it notice. It is not the place for squibs... » (Collection Broadley.) Cf. aussi B., p. 49, col. 2.

1. Qui en conséquence s'appuya sur les Whigs (cf. Sir Spencer Walpole, *History of England*, éd. 1903, vol. II, p. 353).

2. Lettre à B. de Trowbridge, 7 mai 1827 :... « I see but one paper, and that partial and angry ; I feel considerable respect for both the out — and the in — party (Canning avait formé son ministère le 10 avril), and shall be glad when time and good feeling have softened the spirit of animosity that now reigns among them... » (Collection Broadley.)

patriotes des classes inférieures ne profiteront pas de cette loi (1), immédiatement du moins ; et qui aurait assez de prévoyance pour en indiquer les effets ultérieurs (2) ? » Paroles singulièrement sages et caractéristiques ! Mais il tenait quand même à cette réforme. Lorsque le second projet fut repoussé par les Lords, le 8 octobre 1831, et que les Communes, irritées de cette opposition, témoignèrent, par un vote formel, leur confiance dans le ministère whig, Crabbe écrivit : « Je suis sûr qu'il existe un fonds de bon sens et de moralité dans le peuple de ce pays, et que si les ministres ont de la persévérance, cèdent sur certains points et restent fermes sur l'essentiel, l'accord finira par se faire sur ce grand sujet ; tout au moins les gens honnêtes et bien intentionnés renonceront à leurs objections de détail et s'uniront (3). » Libéral jusqu'à son dernier jour, Crabbe approuvait donc les efforts de Grey et de Russell. Il était mort, quand le « Reform bill » devint loi, le 7 juin 1832.

Plus encore que la politique, les questions sociales l'avaient préoccupé. Pour le poète de l'Angleterre rurale, il n'était pas de problème plus urgent que celui de l'assistance indispensable aux travailleurs des champs. Un salaire de quelques shillings par semaine, même augmenté par les aumônes paroissiales (4), ne permettait pas aux paysans du

---

1. Le droit de vote devait être concédé dans les villes à tous les « householders » payant un loyer annuel de dix livres sterling.

2. Lettre à B... « I read the papers, reviews, etc., etc., and cannot help perceiving strong prejudices on both sides of the Reform question... With him (Blackwood) it is ruin ; with his opponents it is renovation ; we all I suppose have our several opinions : neither my hopes or fears are very strong ; the lower class of our brethren can be but little affected by the bill, whatever they may be by the effects of it, and of those effects who has foresight enough to determine ? » (Collection Broadley.)

3. Lettre du 24 octobre, citée par B., p. 87-8.

4. Cf. *supra*, p. 307, n. 2.

Village d'économiser en prévision de la maladie ou des infirmités de la vieillesse. Il fallait que la commune prît soin de leurs derniers jours. Dès le règne d'Elizabeth, alors que l'Angleterre, privée de la charité catholique par les spoliations d'Henry VIII, s'inquiétait de l'accroissement de la mendicité et du vagabondage, le Parlement avait institué un système d'assistance laïque, socialiste dans son principe. D'après la « loi sur les pauvres » de 1601, tout indigent, quelle que fût la cause de sa misère, avait droit à la subsistance aux frais des contribuables. Bientôt s'étaient élevés en maint endroit des asiles, nommés « parish houses », où l'on recevait temporairement les ouvriers sans travail et où l'on hospitalisait les « infirmes, les impotents, les aveugles, les vieillards ». A partir de 1697, le Parlement avait autorisé les paroisses d'un même district à se grouper en une seule « union », pourvue d'un établissement central, le « workhouse », où l'on internait tous les pauvres de la région. Cet « édifice gigantesque » présentait quelques avantages : « les indigents y jouissaient d'une abondance qu'ils ne connaissaient guère chez eux ; des chambres aérées et des lits convenables étaient destinés à leur assurer le bien-être jour et nuit ; une fois admis, ils n'avaient pas à craindre les regards sévères d'un impérieux inspecteur ; au cours de leurs visites, les administrateurs (1) prêtaient une oreille attentive à toutes les réclamations (2) ». Et cepen-

1. « The Guardians of the Poor » formant un conseil où siégeaient les délégués des paroisses intéressées. L' « overseer » (inspecteur) institué par l' « act » de 1572, sous Elizabeth, était au contraire un « surveillant » désigné par les « justices of the peace », purement local et annuel.

2. *Borough,* XVIII, 119 et ss. Contrairement à la citation de B. (*Œuvres,* p. 234, n. 3), ces « Houses of Industry » n'étaient pas particulières au Suffolk. Bristol en 1697, Worcester en 1703, Plymouth en 1707, Norwich en 1711 avaient donné l'exemple. En 1725, il existait

dant, le mécontentement régnait entre ces murs, odieux aux respectables travailleurs comme Isaac Ashford. C'est qu'ils s'y sentaient prisonniers et solitaires. « Il y a là, s'écrie Crabbe, des grands-parents qui ne pourront plus jamais voir ni bercer sur leurs genoux tremblants le jeune rejeton de leur fille défunte et tant aimée ; il y a là une mère dont le fils accourait au déclin du jour et, soulevant le loquet, la comblait de joie en lui disant « bonne nuit ». Elle est ici maintenant, et, chaque soir, le fils en revenant du travail ne passe plus devant sa porte. Il y a là des veuves qui restaient dans leur chaumière, privées de leurs maris, de leurs enfants, de tout bien-être, de toute aisance ; mais dans l'humble cabane et dans l'humble lit leur douleur semblait s'adoucir : ici, l'affliction persiste dans toute sa force, sans un seul objet attendrissant qui puisse la soulager. » Vraiment, la société doit plus de reconnaissance et de bonté à ses vieux serviteurs : « Oui, continue le poète, il m'est pénible de les voir abandonner leur ancienne demeure ; c'est une peine, c'est un châtiment d'avoir à quitter tous les endroits, tous les visages qui vous sont familiers, pour aller vivre dans un nouvel entourage, au milieu d'une race d'étrangers » près desquels l'indifférence et la torpeur « feront du jour, comme de la nuit, un long sommeil. » Soyons plus compatissants à la vieillesse épuisée par le labeur : « Accablé sous le fardeau, sous le poids des années, quelle vénérable ruine l'homme ne paraît-il pas ! Combien il mérite la pitié, l'amour, le respect, la sympathie. Il réclame notre protection, il nous force à lui venir en aide. Et le chasserons-nous loin de nos regards, l'enverrons-nous ailleurs braver les tempêtes, quand nous pouvons l'abriter chez nous ? Faudra-t-il qu'un étranger creuse la

---

« plus de cent établissements de ce genre » (cf. Nicholls, *History of the English Poor-Law*). Sur l'asile de Nacton, cf. *supra*, p. 209, n. 3.

fosse de notre vieux camarade ? Non, nous le préserverons des tourmentes qu'il redoute, et, lorsqu'il tombera, nous l'embaumerons de nos larmes. » Renonçons donc à ces asiles : que, dans chaque commune d'Angleterre, les invalides du travail soient secourus à domicile ; épargnons-leur les tristesses et les humiliations inséparables des « workhouses », véritables prisons (1).

Imbu de ce sentiment de charité sociale, Crabbe approuvait les efforts patients, et longtemps stériles, des philanthropes qui essayaient d'introduire un peu d'humanité dans les mœurs et dans les lois anglaises. Il admirait la généreuse initiative de Mrs. Fry, la quakeresse « tendre et délicate » qui, en 1813, entreprit de visiter la prison de Newgate et de civiliser les détenues (2). Quelques vers composés à la nouvelle du suicide de Sir Samuel Romilly montrent en quelle estime il tenait cet homme d'État, petit-fils d'un réfugié français et partisan convaincu de la réforme du Code pénal : « Je te considérais, écrit-il, comme le conseiller le plus précieux et le meilleur guide de ma plume ambitieuse, comme le meilleur des époux (3), des juges et des hommes... Oui, je répétais avec fierté que tu appréciais le peu que j'avais fait et que tu m'enseignais ce que je devais faire. Ton sourire approbateur, tes paroles encourageantes me redonnaient confiance, et tu prenais un vif plaisir à chasser mes craintes, à exciter mon ardeur, à arracher les armes des mains de l'oppresseur, à réparer toute injustice. Sensible à

---

1. On devine aisément quelle eût été l'hostilité de Crabbe à la réforme de 1834 qui, pour corriger un abus — celui des aumônes en surcroît des salaires — tomba dans l'excès opposé — celui de faire de la présence à l'asile « la preuve de l'indigence », sauf une exception, rarement observée, en faveur des « vieillards et des infirmes ».

2. *Tales of the Hall*, XI, 653-64.

3. La cause du suicide de Romilly semble avoir été la mort de sa femme.

la pitié, ton cœur s'affligeait pour quiconque était triste, épuisé, opprimé. Et maintenant, déplorable revers ! tous se joignent à moi pour te plaindre, Romilly, et pour te pleurer (1). » C'était lui qui, en septembre 1818, avait suggéré au poète l'histoire de ces deux frères ennemis, le braconnier et le garde-chasse, que pousse l'un contre l'autre la rigueur brutale des lois protectrices du gibier (2). Et même avant de connaître Romilly, Crabbe n'était pas resté indifférent aux iniquités sociales : il avait critiqué, dans le *Borough,* les prisons pour dettes où l'on enfermait, parfois à perpétuité, des commerçants plus infortunés que coupables (3) ; il avait éloquemment démontré, par l'exemple de Peter Grimes, à quels abus pouvait conduire la mise en apprentissage de jeunes orphelins chez des maîtres cruels et mal surveillés (4). Il signalait déjà, dans les *Tales of the*

1. Vers datés de Hampstead, 6 novembre 1818 ; Romilly était mort le 30 octobre (cf. *Œuvres,* p. 502, n. 1).

2. Elles interdisaient la chasse à quiconque ne possédait pas une propriété d'un revenu annuel d'au moins cent livres sterling. Ainsi un fermier ne pouvait chasser dans ses champs, même avec l'autorisation de son propriétaire : cf. un article de Sydney Smith sur les « Game Laws » (1818) : « ...In Northumberland, and on the borders of Scotland, there are large capitalists who farm to the amount of two or three thousand (*i. e.* pounds) per annum, who have the permission of their distant non-resident landlords to do what they please with the game, and yet who dare not fire off a gun upon their own land. » En 1822, le duc de Buckingham condamnait lui-même un fermier dans des circonstances identiques (cf. Sir Spencer Walpole, *History of England,* vol. I, p. 138-9).

3. La contrainte par corps fut d'ailleurs supprimée en 1813, sauf pour les banqueroutiers.

4. Ou bien dans les usines du Lancashire et du Yorkshire, à quatre cents kilomètres de Londres : « The children, who are sent off by waggon-loads at a time, are as much lost for ever to their parents as if they were shipped off to the West Indies », écrivait Romilly en 1811 (Walpole, *ibid.,* p. 163). Les enfants d'indigents étaient traités par les paroisses comme les orphelins.

Hall, les « écoles du Yorkshire » qui gardaient leurs élèves pendant « sept lugubres hivers », et rendaient ensuite les survivants, pâlis, maigris, pleins de taches de rousseur, mais experts dans « toutes les vertus du Nord : l'habileté, la ruse, la dissimulation, l'âpreté, l'économie enfin, qu'on inculquait si bien dans ces pensions florissantes (1) ». Avec sa modestie coutumière, Crabbe se faisait, on le voit, le discret avocat des faibles dans un pays alors hostile à la plupart des réformes.

Certes, il demeurait le ferme défenseur du principe d'autorité (2). Il n'avait jamais varié sur ce point, quoi qu'en aient dit son fils et certains critiques (3). Même lorsqu'il publiait le *Village* en 1783, il n'avait rien d'un « Radical » ou d'un révolté. Faire de Crabbe une sorte de Cobbett anticipé, c'est se méprendre étrangement sur son caractère et ses idées. S'il s'indignait contre les riches dans ce poème, ce n'était pas à cause de leur luxe ou de leur supériorité sociale, mais parce qu'ils fermaient les yeux à la réalité et se laissaient bercer par les mensonges de l'idylle traditionnelle. L'amour de la vérité, et nullement la haine des privilégiés, inspirait son éloquente protestation. L'idéal égalitaire de la Révolution française lui paraissait une chimère, et la revendication des « droits de l'homme » une agitation dangereuse. « Il est bon, il est juste, écrivait-il, que les titres et les robes nous imposent le respect : l'ordre l'exige. C'est un orgueil vulgaire qui blâme ces égards et les dénie (4). » Toute société suppose une hiérarchie. Que quel-

---

1. *Tales of the Hall,* II, 172-81, et *Posthumous Tales,* II, 514-23. Tout le monde connaît M. Squeers et Dotheboys Hall de Dickens (*Nicholas Nickleby*).

2. Cf. *supra,* p. 133, n. 2.

3. B., p. 49, col. 1, et Kebbel, *Life of Crabbe,* p. 79.

4. *Borough,* IV, 94-8.

ques-uns dirigent et que la foule obéisse (1). Mais que les dirigeants ne soient pas des tyrans. Qu'ils daignent à l'occasion user d'indulgence, même envers les malfaiteurs : « N'est-il pas des milliers d'hommes qui ont à se nourrir sans avoir jamais appris à gagner leur vie, d'hommes que le crime, le malheur, le vice poussent à saisir leur pain partout où ils le trouvent, qui par leur propre faute ou celle de leurs parents sont devenus des mendiants, des vagabonds, des voleurs pourchassés par le monde, qui reçoivent nos aumônes et nos mépris, qui portent la honte et l'infamie, que la loi condamne et que la justice poursuit, mais qu'elle épargne avec un soupir, se bornant à les menacer de son épée. Car les envoyer en prison, ce serait les préparer à l'échafaud (2). » Fort en avance sur son époque, où le moindre délit pouvait être puni de mort, Crabbe avait osé mettre en scène, dans un poème écrit en 1798 (3), une bohémienne accusée de vol qui comparaît devant un « bon juge » et, sa petite-fille dans ses bras, plaide sa cause en ces termes : « Mon crime ? Pour nourrir cette enfant maladive, j'ai dérobé du pain et ce témoin m'a vue. Je savais cette action contraire à vos lois, mais j'obéissais à une loi plus forte. Ne sais-tu pas que l'irrésistible injonction de la

1. Cf. *supra*, p. 521, et *Tales of the Hall*, I, 157 et 160.

2. *Posthumous Tales*, II, 172-185.

3. *The Hall of Justice*, publié en 1807, vigoureux par la versification et le style, mais d'une donnée très mélodramatique. La « Vagabonde », fille illégitime de parents inconnus, a suivi une troupe de bohémiens. Elle aime le jeune Aaron, le fils du chef de la bande. Le père, lui aussi, s'est épris d'elle ; il a chassé Aaron à force de vexations et a contraint la jeune fille de se donner à lui. A son retour, Aaron tue son père et épouse la « Vagabonde », sur le point de donner naissance à une fille. L'enfant est livrée par Aaron à des étrangers. Bien des années après, Aaron étant mort, la bohémienne est arrêtée pour quelque délit, et retrouve en prison sa fille, enceinte et près de partir pour le bagne. Elle adopte cette petite-fille nouveau-née, et c'est pour la nourrir qu'elle a volé.

nature rend toutes les lois humaines frêles et faibles ? Oh ! ne t'irrite pas — arrête sa (1) main trop pressée, — écoute-moi, ou mon cœur va se briser. En cette fille adoptive que je tiens, avec une tendresse anxieuse, sur ma poitrine, je trouve l'unique consolation de mon cœur, plus chère que ma vie, quand ma vie était heureuse. Je la voyais dépérir, s'évanouir, se glacer... j'ai mendié : ma requête fut vaine. J'aperçus cette nourriture tentante : je la saisis, et mon enfant souffrante alla mieux. Charmée de mon précieux larcin, elle sourit à ma faute et fit taire mes remords (2). » Ému d'une telle misère, le magistrat pardonne.

Aussi, lorsqu'en juillet 1825 (3) Crabbe eut été nommé « justice of the peace », il montra, dans l'exercice de ses fonctions, toute l'indulgente bonté que sa poésie réclamait pour les humbles. Soit à l'auberge du « Woolpack », où se tenaient les « petites sessions » de Trowbridge (4), soit à Devizes, où les assises trimestrielles avaient lieu, il inclina toujours à la clémence. Il soutint son collègue et ami, le Révérend W. L. Bowles, dans l'affaire de l'infortunée Catherine Cook. Cette femme, après plus de quinze années d'excellents services, avait eu le malheur de soustraire à son maître, Ernle Warriner, des tasses et des soucoupes estimées à quatre shillings et six pence. Traînée en justice,

---

1. Du « constable », le témoin du délit.

2. Vers 9-26.

3. Le 9, d'après les notes mss. de Fitzgerald.

4. Cf. une lettre à B. de « Trowbridge, 5th March 1828 : I was wearied yesterday so much that I have not yet recovered : In the morning I was nearly five hours with my attention kept up, at the Woolpack's Inn, with a room full of noisy applicants for justice or for clemency... (puis, le soir) I was summoned to a meeting at the school-room where more than 100 persons assembled to consider the best method of watching the town by voluntary housekeepers » (les émeutes étaient alors fréquentes).

elle s'était vu condamner, par un tribunal de durs et ignorants squires, à six mois de prison et à mille francs d'amende. « On aurait aussi bien pu lui en donner dix mille, observe Crabbe, car elle était totalement incapable de se procurer une telle somme. » De plus, les juges furent informés, l'arrêt une fois prononcé, qu'ils « n'avaient pas le droit d'infliger une amende à un criminel ». Qu'à cela ne tienne : on rappela la malheureuse, et on lui déclara que ses mille francs seraient changés en six mois de cellule, ajoutés à son temps de prison. Apprenant ce verdict, Bowles, qui semble n'avoir pas assisté au jugement, fut « indigné de tant de sévérité ». Il alla trouver successivement l'accusateur et les juges, implorant leur pitié. Il se heurta à un refus unanime. Il adressa une supplique au roi, et sa prière fut entendue. Mais ses collègues, dépités, le prirent à partie. Ils l'accusèrent « d'avoir exagéré les faits de la cause et diminué l'autorité des magistrats ». Le mardi 15 janvier 1828, ils se réunirent en nombreuse assemblée : Paul Methuen attaqua vivement la conduite de Bowles et demanda un vote de blâme ; Lord Folkestone, Benett, Crabbe et dix ou douze autres Whigs s'y opposèrent, mais en vain : les « résolutions » improuvant les termes de la pétition au roi furent acceptées, et, deux semaines plus tard, publiées dans les journaux (1). Elles n'ont pu nuire qu'à leurs auteurs.

---

1. Voici, dans l'ordre chronologique, les documents relatifs à cet incident :

1° Une lettre de Bowles à Crabbe : « Bremhill, Jan. 13 [1828], My dear Sir — I hear my petition will be taken up at Devizes by some magistrates, as if, in doing my public duty, I had sought to reflect on them and I hope as a friend to equity and humanity you will attend on Tuesday the 15th... Your neighbour Waldron (cf. *supra*, p. 487, n. 2), knew so little on the subject, by partial informers, that he considered I had taken my part headlong without consulting evidence or the prosecutor... » ;

2° Une lettre de Crabbe à B., de Trowbridge, 18 janvier 1828 :

Un gouvernement patriarcal grâce auquel chaque village prendrait soin de ses pauvres sous la direction de son pasteur : tel semble avoir été l'idéal de Crabbe. Il connaissait peu les grandes villes et leur population ouvrière, ardente et flottante. Trowbridge même n'était qu'un gros bourg. Sans doute, il y avait déjà remarqué des signes d'antagonisme entre patrons (1) et employés (2) ; il savait aussi quelle

---

« ... Mr. Waldron and I took a chaise to Devizes on the day of the sessions to meet the magistrates who assembled (the common business being over) to sit in judgment on my friend Bowles for his petition to the King respecting their severe sentence on a woman who had purloined from her master some cups and saucers, value 4/6. Their sentence was at first severe, viz, imprisonment to six months and a fine of £ 40. It might have been £ 400, for the woman was utterly unable to raise the sum, but they found that they had no power to fine a criminal, and then, calling her in a second time, they commuted the fine for six other months of *solitary confinement*. Mr. Bowles was shocked by this severity, for the woman had (this excepted) a good character, and he went to them all begging alleviation of punishment and, all refusing, he petitioned the King, and had his prayer granted. The magistrates assembled, thirty-two in number... About twelve of us were for letting the matter drop, but the majority... drew up some resolves, viz., that the petition was not expressed with literal truth and exactness, and that the magistracy was reflected upon without cause, etc. Lord Folkestone, Mr. Benett, and about ten or twelve of us opposed all this, but we could not prevail, yet I think they will not be indiscreet enough to publish in the papers what they formed into resolutions, but let the matter die : if not, and appeal be made to the public, they will in my opinion lose much more than they are aware of. The sentence was severe, and so the public will judge... » (Collection Broadley) ;

3° Le numéro de la *Devizes and Wiltshire Gazette* du 31 janvier 1828, publiant les « Résolutions » ;

4° Un billet de Bowles à B., de Bremhill, le 16 ou 18 février 1828 : « My dear Sir, I shall be delighted cum Zephyris et hirundine prima to come to Pucklechurch (où B. était vicaire) to meet my excellent friend your Father — who has acted like a *nobleman* towards me in my late wars with some of the merciless squires. » (Collection Broadley.)

1. *Posthumous Tales*, II, 120-5.

2. Cf. ce passage d'une lettre à B., de Trowbridge, 14 décembre

influence néfaste la promiscuité de la fabrique exerce sur les mœurs (1). Mais il ne soupçonnait pas l'infinie complexité des questions sociales qui se posaient dès lors dans les agglomérations urbaines. L'Angleterre à laquelle il avait toujours pensé était celle de sa jeunesse et de son âge mûr : la « rural England » antérieure à la « révolution industrielle » et couverte de fermes plutôt que d'usines.

IV

Quelque temps avant son départ pour l'Écosse en 1822, Crabbe avait ressenti les premières atteintes d'une maladie qui troubla la fin de sa vie : la névralgie faciale. « Ce furent d'abord, écrit-il à Mrs. Leadbeater (2), des élancements rapides, comme ceux d'un fort mal de dents, et j'eus même l'imprudence de m'en faire arracher une, qui paraissait très gâtée ; mais la perte de cette dent innocente et utile n'amena aucune amélioration. Pendant de longs mois, les douleurs se produisirent, tantôt au moindre attouchement, au contact d'une serviette ou d'un rasoir, et tantôt sans cause apparente... » A son retour d'Édimbourg, il séjourna deux mois à Beccles, et, sur le conseil des médecins, William et Henchman Crowfoot, ses parents par alliance, il

---

1828 : « ... Nothing particularly interesting has occurred in my absence : there is however a combination among workmen respecting wages to which every man is sworn to secrecy, which renders it unlawful, for the mere combination does not nor ought it, for if masters may combine to fix what they will give, servants should be allowed to make agreements concerning what they will take, but the oaths and the secrecy are not to be justified. » Nous assistons ici à la naissance des « Trades Unions » et des « Federations of Employers ».

1. Lettre à Mrs. Leadbeater, citée par B., p. 72, col. 1.

2. Lettre à Mrs. Leadbeater, du 29 octobre 1824, citée par B., p. 80, col. 2, sous une date fausse.

essaya d'un traitement par l' « extrait de ciguë » auquel on venait de découvrir des propriétés curatives. « Les crises ont certainement perdu de leur acuité, dit-il le 23 octobre, mais je ne puis me vanter d'en être entièrement débarrassé. Comme ce médicament a des inconvénients et m'affaiblit un peu, je prends aussi du quinquina, si bien que d'une manière ou de l'autre je me drogue passablement (1). » Un praticien de Londres lui recommanda l'usage d'un remède nouvellement préconisé (2) : le « carbonate de fer », en « pilules bleues » qu'il employa désormais, tout en les redoutant, car elles avaient une action fâcheuse sur le cerveau et n'apportaient d'ailleurs qu'un soulagement éphémère (3). En décembre de la même année, il se plaint au sculpteur

1. Lettre à George, de Beccles : « ... Indeed Monday next the 28th instant is the day in which I purpose to set out... I have indeed been lately subject to a renewal of my complaint, and the pain for some days was severe, but both Mr. H. Crowfoot and our friend William (who came from Halesworth) agreed on a trial of the extract of hemlock which has had some trials and successful ones of late, and I am certainly freed from the severity of my attacks, though I cannot boast of entire freedom. As the remedy has its inconveniences and rather weakens me, I take bark also, and between both am pretty well dosed... »

2. Cf. *Cases of neuralgia spasmodica, or Tic douloureux*, by B. Hutchinson, London, 1822. Aujourd'hui, la médecine considère le tic comme « la transformation d'une névralgie faciale non convulsive ». (Dieulafoy, *Manuel de pathologie interne*, éd. 1896, t. II, p. 298, n. 1.)

3. Voir une lettre à B., de Trowbridge, 9 avril 1829 : « ... I am unable to pursue an argument or enquiry for any length of time and especially now when a return of pain seizes me often in the night, and always during the day, and this because I feel apprehension from the free use of steel, which alone conquers the disease and that only by way of truce : it is sure to rebel again and when I had recourse to my remedy in the late attacks I perceived it affected my head and I grew afraid of my ally as well as of the enemy. I feel so differently at different times, that when most alert I can think of seventy-five as boyhood, and when oppressed with a nervous debility, and that often happens, I dare not look to seventy-six..... » (Collection Broadley.)

Chantrey (1) d'un état « fébrile et de douleurs » qui ne lui permettront pas d'aller à Londres et au château de Belvoir, où le duc de Rutland l'avait invité (2). Dix-huit mois plus tard, le 26 mars 1824, il note un léger mieux : « Ma santé n'est pas robuste, écrit-il à Mrs. Leadbeater, et je souffre encore, mais ce ne sont plus ces souffrances vives et presque constantes qui, deux années durant, n'ont été interrompues que par des intervalles de lassitude et d'énervement (3). » Cependant, une crise se préparait par laquelle la névralgie, arrivée à son paroxysme, se changea en « tic douloureux ». A la fin de septembre 1825, Crabbe avait quitté Trowbridge pour Londres et Hampstead, où l'attendaient ses excellentes amies, Mrs. et Miss Hoare (4). « Le surlendemain de mon arrivée, nous dit-il (5), Miss Hoare et moi nous étions allés au temple qu'elle fréquente, lorsque, juste

---

1. Lettre déjà citée, p. 3, n. 1 : « ... I am under the necessity of writing to crave your excuse and to acknowledge that pain and fever will not permit me to contend with cold and a journey : I had hope of reaching Belvoir Castle and of being in town for some days, but man's purposes [are doom'd] to failures... I am under trial of a remedy for my disorder which appears to have some good in it. It is a preparation of *steel :* steel, applied in one way, will no doubt cure any pain, and I am not without hope that it will be efficacious when taken in my way... » (British Museum.)

2. Cf. lettre citée par B., p. 79, col. 2.

3. *Leadbeater Papers,* vol. II, p. 384.

4. La veuve et la fille de « Samuel Hoare, le banquier, de Hampstead Heath et de Lombard Street », mort le 13 juillet 1825 à soixante-quatorze ans, d'après le *Gentleman's Magazine.* Cf. B., p. 80, col. 1.

5. Lettre à Mrs. Leadbeater, du 3 février 1826 (B., p. 82). Dans une lettre à George, de Beccles, 6 nov. 1825, il écrit : « ... I am better in relation to pain, but I want strength and certainly find the effects of that severe paroxysm which came upon me at Hampstead... I trust, my dear George, that you will not feel anxiety respecting my health, but I too well know the alarm I gave, and to which Miss Hoare in her fright contributed... » (Collection Mackay.)

à l'issue de l'office, survint un accès soudain et foudroyant, par où débuta une maladie qui, pendant trois semaines environ, dérangea ces dames. » Il se remit assez pour oser affronter, en novembre et décembre, le voyage de Beccles et l'air salin d'Aldborough. « Les douleurs ont beaucoup diminué », disait-il en février 1826, mais, l'année suivante au mois de mai, il était repris à Pucklechurch, chez son fils George, de ces « symptômes électriques, de ces spasmes (1) » qui causent, affirment les médecins, des « souffrances horribles », d'autant plus redoutables qu'elles saisissent leur victime à toute heure. Ces crises intermittentes, et toujours suivies d'un profond abattement, ébranlèrent à la longue la constitution du vieillard.

A cette exception près, ses dernières années n'ont pas d'histoire. Elles s'écoulèrent en majeure partie à Trowbridge, au milieu des siens. Un jeune compatriote de Mrs. Leadbeater (2) qui vint le voir à son presbytère en 1820 ou 1821 nous renseigne sur ses habitudes : « Il se levait à neuf heures ; entre le déjeuner du matin et le dîner, à quatre heures de l'après-midi, il travaillait seul dans son cabinet, et depuis le dîner jusqu'à minuit il se consacrait à sa famille. » Lui-même, écrivant à Mrs. Leadbeater (3), confirme ce rapport : « Et maintenant, au revoir, lui dit-il, car mon fils et

---

1. Cf. une lettre à B., de Trowbridge, 3 juin 1827 : « I ought to have written yesterday as you kindly desired me, but I had not then seen Mr. Cary (son médecin à Trowbridge) of whom I meant to enquire what he thought of those spasms which teized me at your house and made me I am afraid teizing to you all... these electrical symptoms... I went through the duties of yesterday (Sunday) with pain, but without the spasms, nor have they returned to-day, but the pain was very troublesome in the night, and I am taking steel again as my best defence against it... »

2. John James Lecky (*Leadbeater Papers,* vol. I, p. 421-4 ; cf. B., p. 76).

3. En décembre 1820 (cf. *Leadbeater Papers,* vol. II, p. 371).

son Anna m'appellent pour que nous passions la soirée ensemble. C'est ainsi que nous vivons. J'ai ma chambre, où je suis monarque, souverain unique et sujet unique ! Lorsque je le désire, j'entre dans leur appartement, mais c'est rare, à moins de visites ou pour le dîner. Le soir, nous nous réunissons. Ils sont infiniment bons pour moi, et je dépouille, autant que possible, le grave et revêche vieillard, car je leur suis reconnaissant de leurs indulgentes attentions pour ce qui m'en reste, malgré tout. » La nuit, il disposait près de son chevet une lampe et les objets nécessaires pour écrire, car, disait-il à Lady Scott en 1822, « j'aurais perdu beaucoup d'idées excellentes, si je n'avais rédigé sur-le-champ les choses qui m'étaient suggérées en rêve (1) ». Sa distraction favorite n'était plus la botanique, mais la géologie. Un marteau à la main, un carnet de notes dans sa poche, il parcourait avec délices les carrières des environs de Trowbridge. Il s'y rendait parfois dans un cabriolet que conduisait son fils John. Un jour, étant allés ensemble aux « falaises de l'Avon », à six kilomètres de Trowbridge, ils avaient attaché le cheval à un roc, et, libres de leurs mouvements, ils commençaient leurs investigations. Crabbe aperçut une pierre qui lui parut intéressante. Il la saisit, mais elle lui échappa des mains et roula le long de la pente avec un fracas qui épouvanta le cheval. L'animal entraîna la voiture à toute vitesse : au bout d'un instant elle se brisait, et le poète, regardant philosophiquement le désastre, dit avec un sourire : « Allons, le mal aurait pu être plus grand (2). » Il semble qu'une destinée plus tracassière que malfaisante ait exposé Crabbe à des accidents de ce genre.

---

1. Lockhart, lettre à B., p. 79, col 1.

2. D'après Taylor (cf. B., p. 73) : *Cullings from Crabbe, with Memoir,* Bath 1832, passage cité dans l'*Athenæum* du 21 avril 1832, p. 256.

Au mois de juin 1827, il revenait de Westwood (1) dans un cabriolet que conduisait encore son fils John, lorsque, auprès du pont de la Biss à Trowbridge, juste à l'endroit où l'on tourne à gauche pour remonter vers l'église, « un petit singe, désireux sans doute de montrer sa prouesse, s'élança au-devant du cheval. Sa gloriole aurait pu lui coûter cher, remarque Crabbe avec bonne humeur, si John n'avait arrêté la course du cheval qui instantanément fit un faux-pas et tomba, et moi avec lui. John tomba à son tour, mais si délibérément qu'il se releva tout de suite, et vint vers moi. Les braves gens à l'espingole (2) m'avaient déjà ramassé, et nous constatâmes bientôt que nous n'étions blessés ni l'un ni l'autre. J'ai la hanche un peu contusionnée, mais sans aucune autre douleur (3) ». Néanmoins, les conséquences de cette chute dangereuse ne disparurent pas de quelques jours.

Bien que sans cesse menacé du tic douloureux, Crabbe entreprenait de fréquents voyages, soit aux alentours de Trowbridge, soit à Londres et même dans le Suffolk. En août 1824, il était invité à Longleat, chez le marquis de

---

1. A quatre milles à l'ouest de Trowbridge.

2. Avec laquelle le singe faisait ses exercices savants (cf. HOGARTH, *the Election,* Plate IV).

3. Lettre à George, de Trowbridge, 30 juin 1827 : « ... I know not whether to say illness, for such it is not, but a degree of lassitude and want of all exertion, that makes it painful to turn to any of the duties that call upon me, and then I feel yet the consequence of a fall from the gig which your brother and I take our morning excursions in. On our return from Westwood, as we came to the bridge where the street turns, a little monkey, to show his bold and daring spirit I suppose, ran cross the way just before the horse's head, and would probably have paid dearly for his honour, had not your brother checked the speed of the horse, who instantly stumbled and fell, and I with him; John likewise fell, but so deliberately that he immediately rose and came to me, whom the good people of the blunderbuss had taken up, and it soon appeared that no material injury was done to either. I was a little bruised on the hip joint, and felt no other pain... » (Collection Rivett-Carnac.)

Bath, et dînait en une brillante société composée, entre autres personnages, de Lord John Russell, de l'élégante et cosmopolite Génoise Mme Durazzo, et du poète Moore, auquel il racontait sa visite à Édimbourg (1). Au mois d'octobre 1827, nous le trouvons à Bowood en compagnie de son éditeur Murray et de ses confrères en littérature, Rogers et Moore, qui réclamaient avec insistance des détails sur le caractère et la conversation de Burke. Mais il n'en pouvait ressaisir aucun au fond de sa mémoire, sauf l' « extrême bonté » du grand orateur à son égard (2). De l'autre côté de Trowbridge, Bath était souvent le but de ses excursions. C'est là que, grâce à Bowles (3), il avait fait, vers 1818, la connaissance de la famille Hoare, et il y retournait volontiers, pensant que cette ville, ou plutôt les « promenades aux environs, profitaient à sa santé, malgré quelques inconvénients (4) ». D'ailleurs, il y avait reçu des marques de l'estime publique : le 21 janvier 1825, les fondateurs de l' « Institut littéraire » l'avaient invité à la cérémonie d'inauguration et au banquet présidé par Lord Lansdowne. « Nous avions deux évêques, écrit Moore, et environ cent huit personnes en tout : Bowles et Crabbe étaient du nombre. Quand on but à la santé des « trois poètes », on me pressa beaucoup de répondre, mais je restai assis, et fis signe à Crabbe, qui se leva et prononça quelques mots (5). » Admirons ici l'habile déférence d'un homme qui se réserve pour mieux

1. Cf. Moore's *Memoirs,* vol. IV, p. 232 ss. : à la date du 9 août. Longleat est à une vingtaine de milles au sud de Trowbridge, par Westbury et Warminster.

2. Moore's *Memoirs,* vol. IV, p. 222-3 (26 oct.).

3. B., p. 76, col. 1 et n. 27.

4. Lettre du 21 août 1831 (no 24 Brock Street) : « ... Bath agrees with me, or rather Bath walks and rides and short visits two or three miles from our home... » et ailleurs : « ... Bath gives me great pleasure, but with no small inconvenience and discomfort... »

5. Moore's *Memoirs,* vol. IV, p. 271-3.

briller ! Crabbe, au contraire, modeste et presque timide, s'interrompit soudain, et, sans perdre contenance, déclara ingénument « avoir oublié ce qu'il voulait ajouter », et sollicita l'indulgence de l'assemblée. On l'acclama de toutes parts, nous dit Bowles(1), et l'assistance fut charmée par sa

1. Voir une lettre de Bowles à B., datée de « Salisbury, January 31st 1834. My dear Sir, I have this moment finished your interesting and most affecting account of the Life of your poor Father — affecting even to tears... Your narrative puts me in mind of a circumstance not uninteresting, which I had forgotten. A Literary Institution was formed at Bath and your Father, Moore and myself were invited to a public dinner, on the opening of the rooms, Lord Lansdowne being in the chair.

« We each said something on our healths being proposed by Lord Lansdowne. Your Father rose, he felt embarrassed after a few words, and, without the least embarrassment at all, said he had really forgotten what he was about to add, and requested the indulgence of the meeting. He was received with universal acclamation, and the simplicity and candour of his manner felt by every one in the room.

« I sat next to him at table, and he remarked to me it was not surprising he should have hesitated in what he was about to say, for he was..... this year seventy..... On my congratulating him, I remember, that there was no appearance of his being yet in that state of decadence which has been so truly and so poetically described

« ... when old age began,

« And time's strong pressure to subdue the man..... » (*Tales of the Hall*, X, 462-3),

I asked him if he knew who wrote this powerful line. He instantly answered « Dryden » — « No », I replied, « Crabbe » ! He spoke, I have no doubt, with that truth and simplicity which were so characteristic of him through life..... » (Collection Broadley.)

Il est curieux de noter qu'une histoire exactement semblable, et *à propos du même passage*, a été racontée en 1833 par les frères Smith (des *Rejected Addresses*, éd. 1833, préface, citée par B., p. 81, n. 2). D'après eux, c'est chez Wm. Spencer, à Petersham, que Crabbe aurait commis cet oubli, plus ou moins affecté. Il nous paraît beaucoup plus vraisemblable que les Smith aient appris cette anecdote de la bouche de Bowles et l'aient ensuite assaisonnée à leur sauce. Crabbe ne dut pas aller chez Spencer après 1820, un an après la publication des *Tales of the Hall*, et il n'aurait pas oublié si vite un passage que toutes les revues avaient souligné de leurs éloges.

simplicité et sa candeur. Chez un vieillard de soixante et onze ans, la perte momentanée de la mémoire n'était que trop naturelle, et, chez un auteur en renom, l'absence de toute vanité, de toute fausse honte prouvait l'aimable sincérité de son caractère. Pour ces diverses raisons, il se plaisait donc à Bath. De plus, cette ville se trouvait sur le chemin de Trowbridge à Pucklechurch, petit village du Gloucestershire où son fils aîné (1) exerçait les fonctions de vicaire, et où lui-même se rendait fréquemment. Lorsqu'il en revint pour la dernière fois, à la fin de novembre 1831, il éprouva un désagréable contre-temps. De Pucklechurch à Bath, la route serpente d'abord à travers la vallée, puis remonte, par une pente assez raide, vers le plateau de Lansdown, le franchit sur toute sa longueur jusqu'à la « tour de Beckford (2) », et, redescendant ensuite, forme la « grande rue » de Bath. Or îl arriva qu' « au pied de la montée, écrit Crabbe au Biographe, on me pria de faciliter la tâche du cheval. Comme il ne m'en coûtait pas de marcher, je partis très allégrement. Mais au bout du premier mille, je commençai à jeter un regard en arrière : je ne vis point de voiture. Je continuai donc, mille après mille ; je passai devant l'observatoire de M. Beckford ; j'atteignis les barrières de Bath et enfin l'auberge du « Castle and Ball », où je péné-

1. Il avait épousé, le 3 avril 1817, Caroline Matilda, la plus jeune des filles de T. Timbrell, de Trowbridge, et s'était aussitôt installé à Pucklechurch comme vicaire desservant cette commune et son hameau d'Abson. Il y resta jusqu'en 1834, époque à laquelle le chancelier Lyndhurst lui donna Bredfield et Petistree, près de Woodbridge. (Cf. Edw. Fitzgerald « Obituary Notice », *Gentleman's Magazine*, November 1857.)

2. L'auteur de Vathek, qui, obligé de quitter sa résidence de Fonthill, s'était fait construire au-dessus de Bath un observatoire d'où il pouvait apercevoir les restes de sa grandeur passée. « Je ne conçois pas, disait Durazzo en visitant Fonthill. Un homme doit avoir le diable au corps pour bâtir une maison comme ça. » (Moore's, *Memoirs*, IV, p. 234.)

trais, lorsqu'en jetant encore un coup d'œil j'aperçus Lucas et son cheval qui boitait... Le dîner nous fit oublier nos peines, et nous nous remîmes en route. Hélas ! la bête était obstinée : il nous fallut chercher un relais, et, pour terminer cette ennuyeuse histoire, nous entrâmes dans Trowbridge à nuit close. Très peu de temps après, je perdais la sensation et le souvenir des fatigues de la journée (1). »
A cette époque-là, le moindre voyage exigeait de l'audace.

Aussi Crabbe hésita-t-il de plus en plus à retourner dans le Suffolk. Trois cent cinquante kilomètres à parcourir en diligence, même avec un arrêt à Londres, c'était une distance qui l'effrayait. En septembre 1825, il écrivait déjà : « Je n'aime pas ces préparatifs de départ. Rassembler les objets indispensables, brosser les valises, dire au revoir à ses voisins, prendre congé de son petit monde, tout cela ne me plaît pas, et, bien que Hampstead et Beccles aient beaucoup d'attrait, il me faut un effort ; si je ne me disais : « c'est un devoir », je ne me ferais pas à l'idée de partir (2). »

---

1. Lettre à B., de « Trowbridge, 30th Nov. 1831 : ... I found all well after a tedious and vexatious journey from your house. At the first rising of the hill that ends in the level of Lansdowne, I was requested to favour the horse, and, having no dislike to a walk, I proceeded in much comfort: after the first mile was past, I began to take a view backward, when no fly appeared: so, mile after mile, I moved on soberly, passing the Tower of Mr. Beckford and at last the turnpike at Bath, and, taking one look more as I was entering the Castle and Ball, I saw Lucas and his lame horse : So we had a lamentable account of borrowed help, we dined, forgot our labours, and set forth again. Alas! our own beast was determin'd and we had to borrow again, and then, to end a dull story, we entered Trowbridge all in the dark, and, in a very short time, I neither felt nor thought of the troubles of the day..... »

2. Lettre à B., de « Trowbridge, 17 Sept. 1825:... I do not love the preparation for going away: the collecting of articles wanted, the brushing up portmanteaus, the saying good-bye to one's neighbours and taking leave of the folk westward : I do not love all this, and though Hampstead and Beccles have much to engage me, I need exertion and am

Un accueil empressé l'attendait toujours à Beccles, chez ses belles-sœurs et dans la famille Crowfoot. Plus d'une fois, jusqu'en 1824, il avait prêché à l'église ; mais un nouveau pasteur, le Dr Owen, et son vicaire, calvinistes à outrance, occupaient maintenant la chaire avec un zèle exclusif. « Le sermon, réservé pour l'office du soir, s'appelait désormais une conférence. » Tantôt le jeune vicaire, simple diacre, montrait, « avec une véhémence et une cruauté malséantes », l'enfer prêt à dévorer tous ceux qui ne faisaient pas leur salut à sa manière(1) ; tantôt le Dr Owen lui-même, apprenant qu'une troupe de comédiens donnait des représentations en ville, informait ses fidèles que « le théâtre est la pépinière du vice, la serre du diable », si bien

---

obliged to say to myself « It is a duty » before I can be reconciled to the journey... » (Collection Mackay.)

1. Lettre à B., de « Beccles, Nov. 6, 1825 : ... This young man (Dr Owen's Curate), only in deacon's orders, was more vehement than becomes a Dignitary of the Church, and more cruel in his assertions than becomes any man : we had Death on the pale horse and Hell behind him, open for all who do not escape just in the narrow way this youth recommends. His text was the 55. and 56. verses of 15th Corinthians : O Death etc. He told us the sting of Death was Sin, and that came from Adam entirely, and the strength of Sin was the Law, but what law — whether of Nature or Moses, revealed or not, — was kept from us, but there was the remedy ever ready [*i. e.* la grâce], and nothing wanted but our applying it, not one word of Repentance or its fruits. These people surely do even Calvin injustice, for he thought a good life was at least something : ornamental at any rate. I think of going in the morning of another Sunday, for then there is no sermon, which is transferred to the evening and called a lecture... Mrs. Hoare retains her kindness, but I can say nothing of her former cheerfulness (son mari était mort en juillet, cf. *supra*, p. 594, n. 4), nor much of her health... I have written a single sermon, and that because, having the subject arranged in my mind, I could not put it away without writing : now it leaves me easy... The Players are coming, I am told, but even if they were present, I do not much like the once-favourite amusement. I do not hear well, and at London can only understand by sight... » (Collection Mackay.)

que le pauvre M. Fisher et ses camarades jouaient devant des banquettes à moitié vides. Pourtant « le directeur et les siens semblaient des gens honnêtes et sérieux » : n'allaient-ils pas à l'église le dimanche ? Mais le Dr Owen ne se laissait pas si facilement amadouer. Il tonnait, et Crabbe blâmait son intransigeance : « J'ai été deux fois au spectacle, déclare-t-il, et vraiment je n'y ai vu aucun manquement aux bonnes mœurs. Ceux qui n'y vont pas affirment en avoir découvert (1). » Le 12 décembre, il retournait à Aldborough, où il avait déjà séjourné du 23 au 30 octobre : la santé de sa sœur Mary l'inquiétait. Et de fait, il ne la revit plus qu'une fois, en 1826, lors de son dernier voyage dans le Suffolk, à l'occasion de la mort de son beau-frère, Thomas Sparkes (2).

A partir de 1827, il ne dépassa plus Hampstead Heath, où

---

1. Lettre à B., de « Beccles, 9 Dec. 1825... I am now preparing for my intended journey on Monday, first to Aldborough, where my sister Mrs. S. expects me and that I should stay with her a few days ; certainly they must be few, but she is not well and our meetings cannot be many and may be no more : I cannot therefore refuse to comply with what are I believe her earnest as well as affectionate wishes : Mrs. Hoare then will expect me at Hampstead and there I must be for about as long a visit... and this done I proceed to Trowbridge and if I calculate rightly and no other impediment occurs, I shall be there on the evening of the 23rd inst... We are all well here, except the poor players, Messrs. Fishers and Co who act to empty pits and half-filled boxes and galleries : the people are told by Dr. Owen that the theatre is the nursery and seat of sin, and though the manager and his family go to church and are as I understand a grave and sober people, they are actors, and the stage is the devil's hot-bed, and so forth. What extremes do men adopt, and what foolery mixes with their kind of wisdom. It is not St. Paul's, which was gentle and easy to be entreated, but harsh and positive and somewhat cruel. I have been twice in [and] in truth have seen nothing offensive to good manners, but they who go not see this very clearly... »

2. Cf. *supra*, p. 469, n. 2 (fin). Voici, d'après les notes mss. de Fitzgerald, les dates de ses déplacements : « *1823 :* June 16, to London. — 17, Hampstead. — Sept. 19, Fonthill. — 29, Cromer. — Oct. 11

Mrs. Hoare possédait une villa au sommet d'une colline qui domine tout Londres. A l'agitation de la capitale, aux dîners chez Lord Holland, aux déjeuners chez Rogers, il préférait le calme de cette retraite. Dans les environs demeurait Joanna Baillie, la « poétesse des passions », dont la postérité a oublié les drames, mais dont Miss Edgeworth (1) et Crabbe lui-même (2) attestent l'intelligence et la cordialité. C'est aussi à Hampstead qu'en 1828 il put s'entretenir longuement avec Wordsworth. Les deux poètes s'étaient déjà rencontrés chez Rogers ; mais, en nombreuse compagnie, Crabbe, nous le savons, ne brillait guère, et Wordsworth avait remarqué l'insignifiance de sa conversation. Sur

---

(ou 17) Beccles, — 31, Aldborough, Storms. — « More attached to Hampstead and less to London. »

« *1824 :* January 1 to 19, At Hampstead. — June 14, London. — Mr. Rogers. Haymarket. — July 16, Bath, balloon. — « 4 visits to London and Hampstead. »

« *1825 :* July 9, Nominated a magistrate. — Sept. 22, London, Hummums, Theatre — 23, Hampstead (cf. lettre B., p. 82, col. 1). — Oct. 23, Aldbro'. — 30, Beccles. — Dec. 12, Aldbro'. »

« *1826* (Pocket-book, collection Broadley) : à la fin de mai : London with Mr. Clarke. — June 7, London and Aldborough (cf. *supra*, p. 580, n. 3). — 14, Aldb. and Beccles. — 22, Aldb., London and Hampstead. — July 7, London morning for Trowbridge in the evening. Mr. Rogers and Mr. Murray — 8 (Saturday), returned from London. — 9, preached. — August, Wednesday 9, Bath to Portsmouth — 10-11, Portsmouth and Ryde. — Sept. 19, to Portsmouth and Salisbury — 20, Devizes and Trowbridge. — Oct. 18, Clifton. — Nov. 28-9, Bath and Pucklechurch. — Dec. 9, to Bath and Trowbridge. » — Ce qui faisait une moyenne de trois mois de congé par an.

Sur *1827*, nous ne savons rien. — En *1828*, il était à Hampstead le 5 juillet, à Clifton le 28 novembre ; — en *1829*, à Hampstead le 27 juin ; — en *1830*, à Hastings du 26 septembre au commencement de novembre, — à Hampstead jusqu'au 8 décembre ; — en *1831*, à Clifton à la fin d'octobre, et à Pucklechurch en novembre.

1. Cf. Maria Edgeworth's *Letters*, éd. Hare, vol. I, p. 253-4.

2. *Posthumous Tales*, XIII, 58-69. Voir aussi de très nombreux passages de la *Vie de Scott* par Lockhart et une lettre de Joanna à B., p. 85.

la lande, au contraire, dans les bouquets de bois et près de l'étang de Hampstead, Crabbe, se sentant plus à l'aise, intéressa son interlocuteur par la variété de ses connaissances dans « toutes les branches de l'histoire naturelle[1] ». Il était d'ailleurs facile de piquer la curiosité de Wordsworth en lui parlant de tels sujets. Pour quelques raisons encore, le voyage de 1828 fut particulièrement agréable à Crabbe : il vit Southey, chez Rogers sans doute ; il remonta la Tamise jusqu'à Richmond en bateau à vapeur, ce qui était alors une nouveauté ; il visita l'Athenæum et les expositions de peinture[2]. En d'autres années, il quitta Hampstead avec

---

1. WORDSWORTH'S *Poetical Works*, éd. Dowden, vol. V, p. 359-61, note dictée à I. Fenwick sur l' « Extempore Effusion upon the death of James Hogg », nov. 1835 (*ibid.*, p. 161), où le nom de Crabbe est associé au souvenir de « Hampstead's breezy heath ».

2. Saisissons cette occasion de montrer par un exemple l'inexactitude du Biographe lorsqu'il cite des extraits de la correspondance. Une lettre (B., p. 81, col. 2) datée de « Hampstead, June 1825 » se compose en réalité de deux fragments, l'un (My time passes — I am too much indulged) écrit peut-être à l'époque indiquée, l'autre faisant partie d'une lettre envoyée de « Hampstead Heath », le 5 juillet 1828, dont voici le texte véritable, sans les corrections de B., ou plutôt de Lockhart : « ...Except a return of my pain and that not severe, not as it has been, I have good health, and if my walks are not long, they are more frequent. I have seen many things and many people, have met Mr. Southey and Mr. Wordsworth, have been some days with Mr. Rogers and at last have been at the Athenæum, but not at the Royal Institution which however I purpose to visit. I have my home with my friends here and exchange it with reluctance for any other. If I add that I have gone up the Thames in a steam-boat to Richmond and seen the picture-galleries and some other exhibitions, I have related all my gratifications of this kind. Not only is my chief pleasure here, but in other places I am not satisfied, and especially I pass'd one day with discontent, doing no duty myself nor listening to another and I hope it was not merely breaking a habit that gave me uneasiness. I scarcely need inform you that this day was Sunday which was pass'd by a long lingering breakfast at Kensington and a late dinner about the same distance from Town, a dinner social and pleasant enough if

Mrs. et Miss Hoare pour quelque plage de la Manche : Ryde, dans l'île de Wight, en août et septembre 1826, Hastings en 1830. Dans ce dernier endroit, il faillit être victime d'un nouvel accident de voiture. Le 26 septembre, à l'entrée de Hastings, il était descendu de la diligence pour laisser sortir quelques voyageurs parvenus à destination, et il se disposait à reprendre sa place pour achever sa route, lorsque soudain un cabriolet arriva sur lui à toute vitesse et le renversa par le contact du brancard. « Une roue lui passa sur le pied et sur le bras. Aussitôt, vingt personnes se portèrent au secours d'un étranger qui, en quelques instants, s'aperçut qu'il en serait quitte pour la peur (1). » Quatre semaines au bord de la mer lui donnèrent un regain d'activité physique : il put « gravir les falaises et marcher encore pendant un mille ou deux après cet exploit (2) ». « Par une

---

the hours before had been rightly spent, but I would not willingly spend any more such nor, I think, I may add was I willing then, but compliance, I doubt, is nearly akin to will... The time for my leaving Hampstead is not yet fixed : I dine at Lord Holland's on Wednesday next the 9th inst... Thank God I am well, as people say, considering, but the pain yet troubles me, though it does not torture... » (Collection Broadley.)

1. Miss Hoare informa John le jour même :... « he is quite unhurt and, though a little stiff, is able to walk, and has been on his feet for an hour or so... » (Collection Broadley.) Cf. une lettre de Crabbe lui-même, le surlendemain (B., p. 84). Son adresse à Hastings était au nº 34, Wellington Square.

2. Lettre à B., de Hastings, « Oct. 27, 1830 :... I will — that is I purpose to — see you as soon as I rest awhile after my return from Hampstead where we hope to be about nine o'clock on Friday evening, dining at Sevenoaks on our road. Hastings has been favourable to me : I am stronger, eat better and walk further without fatigue, but not as I walked at Pucklechurch in times gone by... That which has passed since my arrival at this place has been uninterruptedly pleasant... » Et le 22 février 1831, il écrivait de Trowbridge... « I am not the very man I was twelve months since, six I might say : then I climbed Hastings Cliffs and walked a mile or two after that exploit : now I can

froide matinée du commencement de novembre, écrit Miss Hoare, il jeta un dernier regard sur son élément favori, en pleine splendeur, les vagues écumant et se brisant sur le rivage (1). » Le 8 décembre, il revenait à Bath, puis à Trowbridge. Il ne devait plus revoir l'Océan.

En 1831, redoutant la fatigue d'un voyage à Londres, il se rendit à Clifton, près de Bristol, avec Mrs. et Miss Hoare. « Je dois à mes amies, dit-il le 24 octobre (2), l'une des chambres les plus belles et les plus confortables qu'on puisse imaginer. Ma fenêtre donne sur l'Avon, sur les bois et les rochers de ses bords, où les arbres sont encore verts. Un navire descend le courant, et voici venir un bateau à vapeur, irlandais sans doute. D'ici, j'aperçois à droite l'extrémité de la « Falaise » ; à gauche s'étend à perte de vue le panorama vaste et varié de Bristol, d'autant plus intéressant qu'il m'est nouveau (3). Clifton a toujours eu ma prédilection. Je me sens plus fort et plus dispos depuis mon arrivée, et je ne désespère pas de tirer profit de cette excursion. » Mais le silence de la gorge pittoresque, où glissent paresseusement les eaux jaunâtres de l'Avon, ne tarda pas à être troublé par les échos des graves événements qui se déroulèrent bientôt à Bristol. En voyant l'émeute et l'incendie dévaster cette ville, Crabbe dut se souvenir de Londres en 1780 (4). A la fin d'octobre 1831, une vive irritation éclata en Angleterre contre la Chambre des Lords, coupable d'avoir repoussé, quinze jours auparavant, le second « Re-

---

indeed reach the Canal Bridge (à deux kilomètres sur la route de Bradford) — my performance yesterday — but I returned weary and felt the exertion throughout the day... »

1. Cité par B., p. 84, col. 2.

2. B., p. 87, col. 2.

3. Il habitait le n° 4 des Prince's Buildings (lettre ms. du 28 oct.). En 1826, il se trouvait au n° 2 du York Crescent.

4. Cf. *supra*, p. 129-133.

form Bill ». L'un des adversaires les plus acharnés de cette mesure (1), Sir Charles Wetherell, ancien « attorney-general » dans le cabinet Wellington et plus conservateur que son chef, allait faire son entrée solennelle à Bristol, en qualité de président des assises, le samedi 29 octobre. Une manifestation significative fut organisée contre lui par les « réformistes » les plus exaltés. La municipalité, effrayée et se sentant désarmée, demanda à Lord Melbourne, ministre de l'intérieur, l'appui d'une force militaire imposante. On envoya quatre-vingt-treize dragons sous les ordres d'un lieutenant-colonel décidé à ne pas faire feu, quoi qu'il advînt. Dès le 26, Crabbe témoigne quelque inquiétude : « Je suis allé à Bristol avec Mrs. Hoare, écrit-il à son fils : tout paraît tranquille. S'il survient quelque sujet d'alarme, vous pouvez être sûr que j'éviterai le danger. Certes, Sir Charles Wetherell n'est point populaire, l'évêque (2) non plus ; mais j'espère qu'on leur épargnera les violences ; les insultes leur seront indifférentes (3). » C'était trop d'optimisme. Arrivé le samedi vers dix heures et demie à l'entrée de la cité, Wetherell fut accueilli par des huées qui le poursuivirent jusqu'au Guildhall ; on lança même des pierres sur sa voiture. Profitant de ce tumulte et de l'impuissance des autorités, la populace se répandit dans les rues, assiégea la résidence du maire qu'elle finit par emporter d'assaut le dimanche matin, s'enivra dans les caves bien garnies, brûla trois prisons durant l'après-midi, l'évêché vers le soir, et, pendant la nuit, la douane ainsi que toutes les maisons particulières qui formaient les côtés nord et ouest de « Queen Square », alors la place centrale de Bris-

1. Sur son attitude comique lors du premier discours de Russell, cf. GREVILLE, *Memoirs*, ed. 1897, vol. II, p. 125.

2. Robert Gray. Comme celui de « Bath and Wells », il avait voté contre le « Reform Bill » le 8 octobre.

3. B., p. 88.

tol(1). De sa fenêtre, Crabbe pouvait apercevoir au loin les lueurs des incendies. Le lundi matin, il aurait volontiers poussé jusqu'à Bristol, si Mrs. Hoare ne l'avait retenu, craignant que son costume de prêtre anglican ne le désignât aux malfaiteurs. Néanmoins, il connut très exactement l'état de la ville : « Il ne reste plus qu'une moitié de Queen Square, dit-il; l'autre est un amas de ruines fumantes. La résidence du maire est détruite et le palais de l'évêque saccagé, mais j'ignore s'il a été incendié. Ce matin (2), la troupe a attaqué la foule dans Queen Square ; il y a eu des morts et la populace s'est dispersée ; je ne sais si elle se ralliera. Des forces considérables sont maintenant rassemblées, et beaucoup de citoyens ont prêté serment en s'enrôlant comme « constables » ; de nombreux volontaires sont postés dans le cimetière de Clifton ; ils se distinguent à leur brassard blanc, et quelques-uns sont armés de fusils, les autres de gourdins. » Le lundi, en effet, la cavalerie des garnisons voisines, sur les instances du maire, afflua à Bristol et arrêta les désordres, causés par l'obstination de Wetherell et par la mollesse de Melbourne.

Après un séjour d'un mois à Pucklechurch, Crabbe rentra à Trowbridge le 30 novembre (3). Il semblait en assez bonne santé ; peut-être même mangeait-il avec trop d'appétit. Soudain, le 27 janvier 1832, à la suite d'un rhume, il ressentit une violente « douleur à la tête » qui se compliqua

1. Cf. *The Bristol Riots, their Causes, Progress and Consequences,* by a Citizen, Bristol 1832. Les appréciations de cet auteur anonyme, très fortement tory, sont des plus douteuses, mais les faits sont exacts. Cf. aussi Sir Spencer WALPOLE, *History of England,* ed. 1890, vol. III, p. 226-30.

2. La lettre citée par B., p. 88, se trouve ainsi datée. C'est le lundi 31, à cinq heures du matin, que la répression commença (*Bristol Riots,* p. 139).

3. Cf. *supra,* p. 601, n. 1.

d'une fièvre et d'une faiblesse extrême. Son médecin lui fit une saignée. Ce « traitement extraordinaire » alarma son fils John qui en informa aussitôt George à Pucklechurch (1). Un

---

1. Voici les deux lettres de John : « Trowbridge, Jan. 28, 1832. My dear Brother..... the (? Dad) not being quite well, I wanted to send you an account of him. We came home after our week's absence (at Pucklechurch) quite well and found him so too, but during this last week we all three took severe colds producing perpetual coughing and which Mr. Cary says are very prevalent. Anna and I soon got pretty well by common medicine, but the Dad (?) not taking aperients soon enough had yesterday such a violent pain in the head that Mr. Cary thought it requisite to bleed him last night : this is so unusual a remedy for the Dad to require that we began to be rather alarmed : that however and more medicine have eased the pain and coughing very much and he is this morning much better.

« I shall keep this letter open till Mr. Cary calls... As to my judgment, — though absolutely frightened last night — I now hope and believe that the only thing required is judicious reducing, and that that system and nursing for a week or two will make him much better than he was before : for of late he has lived as a person might do who took strong exercise, which of course he has not taken.....

« Mr. Cary has just been here and gives a good account. Weakness is now almost all that remains to be dealt with, and Mr. Cary says that is so immaterial that he does not wish the appetite at all to be urged : reducing was the thing wanted.

« Though this opinion of his is so satisfactory this morning, you will probably be more comfortable by coming and giving him a look ; and if he still continues going on well, we shall enjoy it very much as a visit..... » Le lendemain 29, John écrivait : « As I know you would wish for constant intelligence, I must send a line to say that I do not think the Dad (?) quite so well to-day as yesterday, and if you can come and pay him a visit, I think you should. The original complaint, pain in the head, is much better, but the weakness and fever make him frequently appear so ill as quite to alarm us..... The Dad (?) has just enquired whether I had written to you. » (Collection Broadley.) — Puisqu'il est ici question de John, disons qu'il quitta Trowbridge en décembre 1832, qu'en novembre 1833, il reçut de Mrs. Sophia North (veuve de Dudley) le bénéfice de Little et de Great Glemham, que dès 1837 il eut une grave attaque de paralysie et mourut à cinquante-trois ans, le 2 septembre 1840, à Beccles. Il avait plus de goût pour le dessin que pour la littérature.

mieux apparent se produisit cependant le 28 ; mais, le lendemain, la fièvre et la faiblesse revinrent, ne laissant plus d'espoir. Crabbe, naturellement peu robuste, et débilité depuis dix ans par les souffrances du tic douloureux, succombait à la vieillesse. Pendant quatre jours encore il lutta, dans une agonie où les accès de délire et les élans de piété se succédaient. Enfin, le vendredi 3 février à une heure du matin, le poète perdait conscience, et, à sept heures, il s'éteignait doucement dans les bras de ses fils.

A cette triste nouvelle, Trowbridge prit le deuil. Les volets des magasins furent à demi fermés. « Le jour de l'enterrement, les principaux habitants de la ville, commerçants et pasteurs dissidents, se réunirent spontanément dans la salle de l'école et accompagnèrent le corps jusqu'à la tombe (1). » Tous regrettaient ce vieillard, qu'ils savaient illustre et bon.

---

1. B., p. 90. Une tablette commémorative, œuvre du sculpteur Baillie, fut placée dans le sanctuaire de l'église, en août 1833, près de l'endroit où sont enterrés les restes de Crabbe. Elle n'a aucune valeur artistique. Il paraît qu'au cours de la réfection de l'église, en 1847, le crâne du poète fut dérobé par un ouvrier, et qu'en juillet 1876 M. Mackay le fit réensevelir (cf. sur cette affaire : « The Skull of the Poet Crabbe », by Clifford W. Holgate, *Wiltshire Archæological and Natural History Magazine*, vol. XXIX, p. 3, Dec. 1896, le *Daily Telegraph* du 19 juillet 1877, et la *Trowbridge Chronicle* du 22 juillet).

CONCLUSION

Crabbe est un esprit dont on fait le tour sans trop de peine. Sa vie, son expérience, ses idées, sans être précisément étroites, se meuvent dans un cercle restreint. Né dans une bourgade d'un millier d'âmes environ, il passa de village en village et mourut dans une petite ville. Il s'arrêta parfois à Londres et visita Édimbourg. Mais il ne s'aventura pas plus loin. Insulaire obstiné, il ne fut pas de ces Anglais qui, à la paix d'Amiens, s'abattirent en légion sur notre capitale ; il n'accompagna pas, en juillet 1817, Moore et Rogers à Paris. Le matin de leur départ, il se dérangea pour aller les saluer, mais, à son arrivée, ils étaient déjà partis (1). Peu curieux de l'inconnu, Crabbe se contenta toujours d'observer ce qui s'offrait à lui, et ne chercha pas à se renouveler par les voyages. « La situation de pasteur de campagne n'est pas nécessairement favorable au commerce des Muses », dit Hazlitt : l'isolement du presbytère, ou, pis encore, les rapports avec les paysans, les visites chez le squire, la rédaction du sermon hebdomadaire communiquent à cette existence un peu terne une monotonie qui se trahit, dans les poèmes de Crabbe, par leur uniformité, si funeste à leur durée. En outre, sa jeunesse pauvre et les crises successivement traversées à Wickham Brook, à Aldborough, à Londres, en le concentrant sur lui-même, lui avaient trempé le caractère et donné de la force, mais non de l'ampleur. Ses relations avec les puissants et les grands, loin de le pousser à l'expansion, l'avaient isolé,

1. B., p. 70 (15th July).

dans un milieu où les humiliations ne lui étaient pas épargnées. Ce n'est qu'au seuil de la vieillesse que lui vinrent les égards, les attentions flatteuses des personnages les plus distingués par le rang et par l'intelligence. Il s'épanouit au succès, car sa nature, aimable et sociable, ne s'était refermée et raidie que pour mieux résister à l'adversité, à la médiocrité de sa vie. Mais elle avait pris, sous cette contrainte, un pli qui, malgré tout, ne s'effaça jamais entièrement. D'autre part, ses idées spéculatives, religieuses, morales ou politiques, entravées par le dogme, qu'il ne pouvait discuter, et par les convenances professionnelles, s'arrêtent à mi-chemin, prises d'inquiétude : l'intrépidité d'un Byron, d'un Shelley, révolutionnaires incrédules, l'épouvante. La prudence est sa règle de conduite, le juste milieu son idéal. Comme l'a très bien senti Wordsworth, « ses ambitions et ses visées ne sont pas aussi hautes qu'on pourrait le désirer[1] » : s'il écrit, ce n'est pas l'inspiration qui l'y invite, mais plutôt l'attrait du gain. Il manque, en un mot, d'aspirations élevées[2]. Il reste essentiellement bourgeois.

Il est devenu, mais il n'était pas né poète. Sa sensibilité, bien que vive et assez fine, n'est point vibrante; ses sens sont loin d'avoir la subtile pénétration de ceux de Shelley. A son tempérament austère, au moins dans sa jeunesse et son âge mûr, font défaut le velouté, le moelleux des « âmes heureuses[3] » et légèrement voluptueuses, d'où la poésie jaillit sans effort. Il ne tombe pas en extase à l'audition des « harmonies » de la nature; les oiseaux ne chantent pas dans ses vers : on y entend seulement le cri des mouettes

1. Wordsworth's *Poetical Works*, ed. Dowden, vol. V, p. 361.

2. Cette expression est celle de Jeffrey, *Edinburgh Review*, vol. XXXII, July 1819, p. 123.

3. Cf. Shelley, *A Defence of Poetry* : « Poetry is the record of the best and happiest moments of the happiest and best minds. »

ou des hirondelles, le mugissement du butor, et souvent aussi le grondement des tempêtes. Il n'a pas d'oreille : s'il s'intéresse à la musique, c'est uniquement par curiosité (1). Le goût et l'odorat sont chez lui très peu développés : jamais il ne décrit les fleurs par leur parfum. Il a le toucher et la vue d'un naturaliste et non pas d'un artiste. Il excelle à observer et à peindre les formes des choses, mais il n'aperçoit les couleurs que comme des taches et n'en saisit pas la valeur pittoresque. La « buglosse » est « bleue » et la « mauve visqueuse », nous dit-il : est-ce un poète qui écrit ainsi, ou un botaniste, qui recopie ses notes ?

La poésie, qui est de l'émotion s'exprimant en paroles rythmées, veut un esprit hardi, une âme enthousiaste et passionnée. Trop uniformément raisonnable et calme, Crabbe ne s'anime qu'en de rares occasions et ne jette que des lueurs passagères. De plus, il est gêné par le prosaïsme de ses sujets favoris (2). Il n'a rien d'un poète lyrique : il ne porte pas en son cœur la source d'une inspiration toujours prête à s'émouvoir au souvenir des joies ou des douleurs passées. Ce qu'il se propose de décrire, c'est le monde extérieur : le paysage ingrat de son rivage natal, les caractères et les mœurs de la petite société qui l'environne, les malheurs des humbles. D'où viendra le souffle de poésie qui

---

1. Voir sur ce point B., p. 8, col. 2 : « Nature had given him a poor ear » et un témoignage contradictoire, B., p. 80, col. 1. La question est tranchée par ce passage des *Leadbeater Papers*, vol. I, p. 421, où John James Lecky raconte sa visite à Trowbridge : « He told me he never had any ear for music. In answer to my surprise at this, he laboured with much earnestness to convince me that an ear for music and a taste for harmony of verses were quite distinct and did not of necessity go together... » Sans doute, mais une « oreille musicale » se révèle chez un poète par des qualités d'harmonie que la versification de Crabbe ne possède qu'en de très rares endroits.

2. « A coarse and impracticable subject », dit Byron (to Murray, Sept. 15, 1817 — cité par Moore : *Life of Byron*).

seul peut vivifier cette matière rebelle ? Comment rendre, en un mot, le réalisme poétique ? Wordsworth s'y est essayé, trouvant la manière de son contemporain trop crue, trop « positive[1] ». En quelques pièces de longueur variable, mais de mérite à peu près égal, il nous a peint la jeune « Lucy Gray » qui va chercher sa mère à la ville, et, surprise par une bourrasque de neige, glisse du haut d'un pont rustique et se noie dans le ruisseau, un vieillard qui, plié en deux, parcourt la lande et ramasse des sangsues dans les mares[2], un vieux mendiant du Cumberland[3] qui, silencieusement, poursuit sa route ou parfois s'assied sur une pierre pour « manger ses aliments dans la solitude ». Une petite paysanne et deux indigents, ce sont là personnages familiers aux lecteurs de Crabbe. Mais, non content de les photographier, Wordsworth les transfigure en projetant sur eux la lumière de son imagination. Réaliste et romantique à la fois, également soucieux de la vérité objective et de l'émotion subjective, il leur prête à tous quelque chose de lui-même. Lucy Gray est comparée à la biche des montagnes « dispersant gaiement du pied la neige qui poudroie » ; le pêcheur de sangsues ressemble dans son immobilité à un nuage, et sa voix coule pour son interlocuteur « comme une eau courante ». « A l'aide de quelques gracieuses images[4] » et d'un commentaire poétique ou moral, Wordsworth idéalise ses humbles héros. Il nous les présente, non seulement tels qu'ils sont en réalité, mais aussi

---

1. *Lucy Gray*, note-préface, ed. Dowden, vol. I, p. 368-9 : « The way in which the incident was treated, and the spiritualizing of the character might furnish hints for contrasting the imaginative influences which I have endeavoured to throw over common life, with Crabbe's matter-of-fact style of handling subjects of the same kind... »

2. *Resolution and Independence.*

3. *The Old Cumberland Beggar.*

4. E. Legouis, *La Jeunesse de Wordsworth*, p 456.

tels qu'il les voit et les conçoit : par une métamorphose quelque peu forcée, Lucy Gray se change en une fée errante qui « chante sa chanson solitaire et siffle avec le vent » ; l'existence misérable du « Leech-Gatherer » devient une leçon de stoïcisme tranquille et de fière indépendance ; celle du vieux mendiant est un bienfait social qui procure aux villageois les satisfactions de la charité. Grâce à ces réflexions, le poète s'intéresse mieux à ses personnages ; il les aime pour ce qu'il leur donne de lui-même ; il les entoure d'une sympathie voulue. Nulle part l'union du réalisme et de la poésie ne s'est aussi harmonieusement accomplie que dans l'histoire de « Margaret », la triste héroïne du premier livre de l'*Excursion*(1). Que peut-on imaginer de plus ordinaire, de plus aride en apparence, que la destinée d'une pauvre femme que son mari abandonne, chassé par la misère, et qui, s'alanguissant d'année en année, meurt de désespoir ? Et cependant, que peut-on lire de plus touchant que ce récit, où la voix grave du « Colporteur », qui le raconte, semble lutter avec l'émotion ? Pour que le réalisme s'élève jusqu'à la poésie, il faut que l'écrivain s'éprenne pour ses personnages d'une sympathie intense : c'est la condition unique et suffisante de cette « sublimation ». Elle se produit quelquefois chez Crabbe : la mort du paysan dans le *Village,* le portrait d'Isaac Ashford et le dénouement de « Ruth » en sont d'excellents exemples. Mais on les voudrait plus nombreux. Car, presque toujours, Crabbe, au lieu de s'unir à ses héros par l'amour, s'éloigne d'eux et les accable de reproches : tel un juge prononçant un impitoyable arrêt.

Cette froideur volontiers ironique a passé dans le style, miroir fidèle du sentiment et de la pensée(2). Par la forme,

---

1. Traduite en entier dans E. Legouis : *La Jeunesse de Wordsworth,* p. 356-64.

2. Cf. Guyau, *L'Art au point de vue sociologique,* p. 290-3.

comme par l'inspiration, Crabbe n'est poète qu'exceptionnellement. Il n'emploie guère la métaphore (1), le « mot image », qui fait du langage une « vision ». Doué d'une pénétrante intuition psychologique, mais peu imaginatif, il préfère la comparaison, « qui est un syllogisme ». Elle sert d'ornement postiche (2) à la trame uniforme de sa poésie. Elle est souvent scientifique, empruntée à ses observations ou à ses lectures. Les journaux du soir, par exemple, sont pour lui des « chauves-souris qui, au déclin du soleil, sortent des trous obscurs et des recoins de la capitale » ; les innombrables gazettes quotidiennes ressemblent à ces « insectes que le printemps réveille et qui surgissent de la vase des mares où, larves repoussantes, ils sont restés cachés (3) ». La cupidité de Sir Richard Monday attire l'or, comme « l'aimant, à travers des plaques de métal, cueille des parcelles d'acier dans la paille et la poussière (4) ». Gwyn, le libertaire, veut exprimer toute son horreur des formes légales et de la chicane : « Chercher à se faire restituer son bien en justice, dit-il, c'est s'amuser à ramasser du mercure tombé à terre : vous le poursuivez, il glisse çà et là ; plus vous le rassemblez, et plus il se divise ; vous en arrêtez une partie et puis une autre : toujours en vain ; il s'échappe

1. Qui est une comparaison condensée. Elle est très fréquente dans Shakespeare (« thy inky cloak », ton manteau de deuil) et dans Shelley (« A light of laughing flowers along the grass is spread » *Adonais*), mais assez rare chez Crabbe (cf. cependant en parlant de Richard Monday enfant : « He was a footstool for the beggar's feet », *Parish Register*, I, 722 ; — du directeur de l'asile des indigents : « And gauges stomachs with an anxious look », *Parish Register*, III, 480 ; aussi *Borough*, III, 32, 33, 69, et *Tales*, IV, 264). Elle ne devient possible que lorsque l'imagination est surexcitée par l'inspiration.

2. Jeffrey l'avait déjà noté en 1812, *Edinburgh Review*, vol. 20, p. 304 (cf. *Œuvres*, p. 383, n. 3).

3. *Newspaper*, v. 59-60 et 65-8.

4. *Parish Register*, I, 747-8.

sans cesse et s'éparpille[1]. » Ces comparaisons, beaucoup moins concises que le seraient des métaphores, tendent à devenir de petites scènes indépendantes du récit principal et à s'étendre démesurément. Pour n'en citer qu'un cas, voici comment sont dépeints et l'humiliation du « juge Bolt[2] », isolé au milieu de nombreux contradicteurs, et ensuite son triomphe en face de Hammond, son adversaire impuissant : « Lorsqu'un dindon mâle, errant sur l'herbe, est aperçu par des lévriers, des terriers, des mâtins acharnés, il s'indigne des insultes de la troupe bruyante et boude à l'écart, animé d'un profond dédain. Mais, lorsque ce même dindon, de la porte de sa grange, découvre un pauvre toutou égaré et seul, — un jeune imprudent qui s'est séparé de la meute, sans songer à l'ennemi menaçant par derrière, — l'oiseau s'agite comme un navire prêt à faire voile ; il hisse la superbe rotondité de sa queue, montre ses yeux mi-clos, son cou aux teintes changeantes, dont l'éclat s'allume au feu de son ressentiment ; les chairs pendantes de sa gorge passent du rouge au bleu, un bleu mêlé de rouge, comme celui d'allumettes qui brûlent ; et ainsi, s'opposant à l'importun roquet, poussé par son accès de colère, il s'avance en glouglotant[3]. » C'est bien une description nouvelle, un vrai tableau de genre, — excellent d'ailleurs, — qui vient s'encadrer ici dans le tissu de la narration. Nous sommes loin, assurément, de l'épithète unique, évocatrice, sorte d'éclair de la pensée, que l'esprit darde sur les choses pour en illuminer un instant les contours.

---

1. *Tales,* III, 113-120, — et de très nombreux passages, entre autres : *Borough,* IV, 160-7 ; — *Tales,* XV, 97-9 ; XVII, 11-16 ; XVIII, 9-10 ; — *Tales of the Hall,* I, 9-10, 175 ; II, 5 et 25 ss. ; VII, 10 et 313 ss. ; VIII, 260 et 645, etc.

2. Cf. *supra,* p. 578.

3. *Tales,* I, 368-83 ; cf. encore *Village,* I, 79-84 ; *ibid.,* II, 119-26 ; — *Borough,* IV, 48-55 ; VI, 71-80 ; — *Tales,* XI, 123-33 ; XV, 275-88.

A la différence de Wordsworth, qui prétend révolutionner le style de la poésie en lui imposant le parler rustique épuré de toute incorrection (1), Crabbe s'en tient à la forme « classique », perfectionnée par Dryden et Pope. La « diction poétique » de ces grands écrivains est, d'après la définition de Johnson, également éloignée de la « grossièreté de la conversation familière et de la dureté des termes techniques (2) ». Elle se reconnaît à « son élégance » et à sa recherche des « fleurs du discours ». C'est de la prose endimanchée. Une jeune fille s'y appelle au moins une « vierge », et de préférence une « nymphe »; un paysan devient un « pastoureau (3) »; l'on y désigne les poètes sous le nom de « fils des vers »; les poissons y constituent « la gent qui porte nageoires », et les campagnards la « tribu champêtre (4) ». Non que le mot propre effraye Crabbe, ou qu'il ait effrayé Dryden et Pope, mais la périphrase leur semble un enjolivement indispensable. Elle fait partie des privilèges qui distinguent les poètes des simples prosateurs, tout comme la personnification des idées abstraites (5) et l'inversion (6), nécessitée par la difficulté de la rime. Encore plus caractéristique de ce style, créé pour la satire, est la

---

1. Préface des *Lyrical Ballads*, 3e éd., 1802, et E. Legouis, *La Jeunesse de Wordsworth*, p. 448 ss.

2. *Life of Dryden* (ed. Cassell, National Library, p. 104).

3. « Swain », dans le *Village* réaliste de Crabbe, aussi bien que dans les *Pastorales* de Pope. Le mot était commode pour rimer avec « plain », « pain », etc.

4. « Son of verse » (*Village*, I, 27), « the finny tribe » (*ibid.*, 113), « the rural tribe » (*ibid.*, 25).

5. Cf., entre autres, *Village*, I, 111; *Borough*, IX, 287-90 et X, 230-7.

6. Les exemples en sont tellement nombreux qu'un seul suffira : *Library*, 91 :

« Yet all are not these births of noble kind »;

cf. *Borough*, XXI, 144, 220, etc., etc.

fréquence des antithèses qui opposent, dans les deux hémistiches d'un même vers, les adjectifs ou les substantifs les uns aux autres (1), soulignent à l'occasion cet effet de contraste au moyen de l'allitération (2), et font d'un court

---

1. Quelquefois le mot (adjectif, substantif, verbe) est simplement répété :

« And so obliging that he ne'er obliged »
(Pope, *Epistle to Dr Arbuthnot*, v. 208);

cf. Crabbe :

« And sought awhile to find what he would seek »
(*Borough*, III, 26);

ou bien il existe un balancement symétrique entre l'adjectif et le verbe, ou l'adjectif et le nom : Cf. Pope (*ibid.*, v. 203) :

« Willing to wound, and yet afraid to strike »

et Crabbe :

« For no deep thought the trifling subjects ask »
(*Village*, I, 33),

etc., etc.

2. Elle nous paraît beaucoup plus fréquente chez Crabbe que chez Pope. En voici un exemple parfait :

« They boast their peasants' pipes; but peasants now... »
(*Village*, I, 23).

De cette union de l'antithèse et de l'allitération proviennent les jeux de mots, si déplacés et si ridicules dans les poèmes de Crabbe. Ils formeraient une curieuse collection. En voici quelques-uns :

Parish Register, II, 142 :

« And Phœbe felt, and felt she gave, delight. »

Ibid., 211 :

« And now her path, but not her peace, she gains. »

Ibid., 160 :

« He serv'd the Squire, and brush'd the coat he made... »

Borough, III (p. 184, n. 7) :

« Oh! had he (le pauvre vicaire) learn'd to make the wig he wears... »
(critiqué par Jeffrey et rejeté en conséquence).

Ibid., XIX, 141 :

« And prompted base desires and baseless schemes... »

Ibid., XX, 286 :

« He'd means of dress and dress'd beyond his means... »

Ibid., XXI, 1-2 :

« A quiet, simple man was Abel Keene,
He meant no harm, nor did he often mean. »

(*Voir au verso la suite de la note.*)

poème un carquois rempli de flèches acérées. Grâce à ces traits épigrammatiques où se manifeste l'intervention de l'écrivain, le portrait d'un personnage insignifiant ou vulgaire peut acquérir un relief qui l'élève au-dessus de l'insupportable platitude d'un réalisme prosaïque. Dans la

---

Ibid., XXII, 43 :

« He (Grimes) fished by water, and he filched by land. »

Tales of the Hall, VII, 258 :

« The cows, though cowards, yet in numbers strong... »

Ibid., XII, 819 :

« And as I wept at large, and thought alone... »

La célèbre parodie de Crabbe par James Smith, dans les *Rejected Addresses* (ed. 1812, « *The Theatre* », *by the Rev. George Crabbe*, p. 113-121) a dû son succès à l'excellente imitation de ces calembours. La salle de Drury Lane s'illumine, et l'on voit les

« short cotton wicks,
Touch'd by the lamplighter's Promethean art,
Start into light and make the lighter start... »

On entre au théâtre en passant au guichet :

« Hark! the check-taker moody silence breaks,
And bawling « Pit full », gives the check he takes. »

L'un des spectateurs est le jeune « Pat Jennings », dont la profession et l'état civil nous sont ainsi décrits :

« Emanuel Jennings brought his youngest boy
Up as a corn-cutter, a safe employ; »

(Cf. Crabbe, *Borough*, VI, 200-1 :

« Swallow, a poor Attorney, brought his boy
Up at his desk, and gave him his employ... »)

In Holywell Street, St. Pancras, he was bred,
(At number twenty-seven, it is said,)
Facing the Plough, and near the Granby's head... »

Pat, monté au poulailler, laisse tomber son chapeau dans la « galerie des deux shillings ». Ses camarades obligeants lui prêtent aussitôt leurs mouchoirs, et à l'aide de ce « câble bariolé », il rattrape son « feutre » :

« Upsoars the prize; the youth, with joy unfeign'd,
Regain'd the felt, and felt what he regain'd... »

comme Phébé Dawson.

forme, aussi bien que dans la conception (1), Crabbe obéit, en une certaine mesure, aux exigences de l'art.

Mais ce satirique est en outre un descriptif et un moraliste. Il cherche à faire entrer dans ses œuvres le plus de réalité (2), le plus de vérité possible. Un objet n'est dépeint à son gré que lorsque tous les détails nous en ont été successivement présentés ; un argument, un conseil veulent être considérés, croit-il, sous tous leurs aspects. De là un second caractère de sa « diction poétique », aussi important que le premier et trop souvent oublié : l'ampleur de la phrase en de nombreux passages où les distiques, au lieu de rester isolés comme chez Pope, s'enchaînent et forment de longues périodes, surchargées d'incidentes et de conjonctions (3), déparées çà et là par des obscurités (4), des négli-

1. Cf. *supra*, p. 396-9 et 468-70.

2. Contrairement au précepte de Johnson, son vocabulaire, d'ailleurs ordinaire, contient un grand nombre de « termes techniques », surtout d'entomologie et de botanique. Notons aussi sa singulière préférence pour les noms propres les plus vulgaires : le « Clutterbuck and C° » de *Tales of the Hall*, VII, 473, est resté fameux.

3. Cf. *Village*, I, 63-78 (where... from thence... there (trois fois), *Newspaper*, 466-75 (then ...meanwhile... and though) et *Posthumous Tales*, un passage fort intéressant, XIV, 150-69 (But when... when... 'tis then... and when (deux fois)... when... and while... ; arrive alors la proposition principale après quinze vers d'incidentes).

4. Cf. entre autres, *Village*, I, 341-2 (l'enterrement de l'indigent) :

« The bell tolls late, the moping owl flies round,
Fear marks the flight, and magnifies the sound »,

où sans doute il faut comprendre : « le glas sonne tard, vers le soir », et non pas « en retard », et où « the sound » désigne vraisemblablement le « son de la cloche » et non le « cri du hibou ». (Communication de M. H. Bradley.)

Le distique suivant (*Village*, I, 140-1) :

« Or will you deem them amply paid in health,
Labour's fair child, that languishes with wealth »,

très mal interprété par M. Kebbel (*Life of Crabbe*, p. 120), est clair pourvu que l'on entende, par « Labour's fair child », « health » tout simplement.

gences(1), des incorrections(2). Entre ces deux extrêmes, la concision épigrammatique et l'abondance verbeuse, se meut le style de Crabbe, adapté, ainsi qu'il arrive toujours, aux idées et aux sentiments exprimés. Du *Village* aux *Contes du Château,* il évolue vers la liberté, ou, pour mieux dire, vers le relâchement.

---

1. Qu'on en juge par la dureté des vers suivants :
Parish Register, I, 742 :
« He'd no small cunning, and had some small wit. »
Jeffrey reprocha souvent au poète ces abréviations trop familières.
Cf. encore *Borough,* X, 213 :
« And gives old ill-told tales for new-born anecdotes. »
Tales, V, 576 :
« Which, cherish'd with such love, 'twas worse than death to lose. »
Tales of the Hall, X, 247 :
« By whom that deed was very seldom done... »
Ibid. XIII, 514 :
« With clean brown broadcloth, and with white cut wig... »

2. Presque toutes à la rime, par l'omission de l'*s* de la troisième personne sing. prés. ind. Il paraît que cette faute est commune dans le Suffolk.
Dans le *Village,* I, 49-50 :
« No ; cast by Fortune on a frowning coast,
Which neither groves nor happy valleys *boast,*
il faudrait évidemment « boasts », mais on lisait dans la première édition :
« Which can no groves nor happy valleys boast ».
L'incorrection date de 1807.
Cf. aussi *Parish Register,* III, 270 :
« E'en well-feign'd passion for our sorrows *call*... »
Borough, III, 248 :
« Some tradesman's bill his wandering eyes *engage.* »
Ibid., 312 :
« When our relief from such resources *rise.* »
Cf. *Tales,* II, 13 :
« Pain, mix'd with pity, in our bosoms *rise* »,
où il semble que Crabbe cède à l'attraction du substantif pluriel qui précède immédiatement la rime.
Cependant on trouve dans *Tales,* II, 461 :
« *Blaze* not with fairy-light the phosphor-fly... »

La même tendance s'observe dans la versification. Disciple de Pope au début de sa carrière, Crabbe, dans ses œuvres de jeunesse, clôt chacun de ses distiques, ou couples de pentamètres iambiques, régulièrement à la fin du deuxième vers. Il se refuse tout enjambement d'un « couplet » à l'autre, et se borne, pour varier la cadence, à faire alterner les césures masculines et féminines (1). Mais, plus tard, à partir de 1798, fatigué peut-être de cette monotonie et encouragé sans doute par l'exemple de Wordsworth et de Scott, il adopte pour ses poèmes secondaires le mètre octosyllabique en stances irrégulières (2), la strophe spensérienne (3) qu'il avait toujours aimée, et jusqu'au rythme à quatre accents (4). De temps à autre, il ébauche un conte,

1. Pour une étude détaillée de la prosodie, voir la dernière partie de la thèse de M. Pesta (*George Crabbe*, Wien, 1899). Il constate que dans la *Bibliothèque* la moitié des vers ont la césure masculine après le deuxième pied, un quart la césure féminine après la cinquième syllabe, un autre quart des coupes variées, où dominent la césure masculine après le troisième pied et la féminine après la septième syllabe.

2. Dans *Woman* (publié en 1807), *The Hall of Justice* (cf. *supra*, p. 588, n. 3), *Reflections* (publié en 1807), *The World of Dreams* (cf. *supra*, p. 511-2) et surtout dans *Sir Eustace Grey*, écrit en 1804-5, publié en 1807, œuvre remarquable dont le héros, ayant tué sa femme adultère, devient fou, se croit persécuté par deux démons impitoyables qui le pourchassent à travers le monde, retrouve la paix sinon la raison, dans le méthodisme, et raconte avec animation sa triste destinée.

3. Cf. *supra*, p. 68-9 et *Birth of Flattery* (1807), les deux premières strophes. Ce poème est une froide allégorie où la « Flatterie » nous est représentée comme la fille de « Besoin » (Poverty) et de « Ruse » (Cunning). — Dans un conte publié par la *Monthly Review* (March 1904, p. 119-137), Crabbe emploie, avec quelques irrégularités, la stance favorite de Chaucer, la « rhyme-royal » de sept vers.

4. Cf. *Monthly Review* (art. cité, p. 138). Le manuscrit contenant ce poème était, il y a trois ans, en la possession de M. Edwards, libraire, de High Street, Marylebone, et nous avait été signalé par M. A. Feuillerat, maître de conférences à l'université de Rennes. (Cf. Appendice VII.) Il appartient maintenant à la « Cambridge University Press ». Notons aussi que, dans un poème de jeunesse, intitulé *Mid-*

destiné à l'un de ses grands recueils, en octosyllabes, ou en strophes spensériennes (1). Puis, au cours des quatre ou cinq rédactions par où passait son premier jet avant d'aller à l'impression, il revient au « couplet ». Seulement, il le manie désormais avec plus d'aisance, se permet les enjambements (2), les « triplets », ensembles de trois vers unis par la même rime (3), les alexandrins, que Pope condamnait ironiquement (4), les césures de plus en plus souples, si bien que dans les *Tales of the Hall* le moule rigide du « cou-

---

night, dont M. Dowden possède l'original, Crabbe a employé le vers blanc. Cette imitation de Young, incorrecte et ennuyeuse, a été publiée en entier pour la première fois par M. Ward, dans son édition des *Poems by George Crabbe,* Cambridge University Press, 1905.

1. Dans un de ses brouillons, je trouve par exemple, « The Amours of George » (*Tales of the Hall,* VII) écrits en octosyllabes. Voici la rencontre avec les « vaches » :

« As instinct prompted, forth I ran,
Resolved to show myself a man,
And plucking forth an oaken bough,
Ran like Guy to fight the Cow,
And like a valiant champion fixed
Myself the Maids and Cows betwixt;
And tho' I had not breath to say,
Run, Ladies, for the stile away,
Yet doubtless with a warlike grace,
My hand was pointed to the place... » etc.

(Cf. *Tales of the Hall,* VII, 243-51).

2. « A peine une demi-douzaine », dit M. Pesta (p. 65). Il y en a bien davantage, surtout dans les *Contes du Château.*

3. Composés parfois uniquement de pentamètres, et, plus souvent, de deux pentamètres et d'un hexamètre final. Ils permettent au poète d'achever sa phrase; et Crabbe les emploie sans aucune intention esthétique. Ils sont de plus en plus nombreux, comme l'a montré M. Pesta : cf. sa table, p. 63.

4. « A needless Alexandrine ends the song,
That, like a wounded snake, drags its slow length along. »
(*Essay on Criticism,* 357-8.)

plet » classique éclate presque, sous la poussée du récit et du dialogue.

Non pas que Crabbe soit un grand artiste. La forme reste chez lui secondaire, le fond est l'essentiel. Les gens du Suffolk manquent du sens de la beauté, affirment tous les écrivains qui les connaissent (1), et Crabbe n'est point une exception à la règle. Les dons qu'il possède sont ceux d'un savant, nullement ceux d'un poète : l'observation, la force, surtout l'amour de la vérité. Et c'est par là qu'il a conquis sa gloire et gagné notre sympathie. Il vint à une époque où la poésie anglaise, depuis longtemps enlisée dans l'ornière didactique et satirique, avait besoin de reprendre contact avec la réalité, de se remettre à peindre d'après nature. Instruit par l'expérience de sa jeunesse douloureuse, il s'aperçut que, de tous les genres poétiques, la pastorale était peut-être le plus faux. Il partit en guerre contre elle avec une vaillance généreuse, une ardeur communicative, et le succès du *Village* fut à la fois sa victoire, à lui, et le triomphe du vrai sur le conventionnel. Même avant Cowper il contribua, autant que personne, à « ramener la poésie vers la Nature ». Il prépara la voie d'un poète comme Wordsworth qui, doué d'une sensibilité plus intense, superposa le lyrisme au réalisme. Écrivain de transition, classique d'origine, réaliste par tempérament et romantique en de très rares instants (2), il ne réussit pas à concilier les contraires qui se heurtent en lui-même et dans ses vers : prenant ses sujets dans la vie commune, il leur imposa l'allure raide et saccadée du « couplet » héroïque; né satirique et homme de

1. Cobbett (*Rural Rides*, ed. 1893, vol. II, p. 298), Mitford, Fitzgerald. Cf. *supra*, p. 15. Constatons en outre qu'avec Crabbe cette région a donné à la littérature anglaise des écrivains comme Skelton, Nash, Rob. Bloomfield, Mrs. Inchbald, tous prosaïques.

2. Cf. *Sir Eustace Grey* et, dans les *Tales of the Hall*, le personnage de Richard sous les traits duquel Crabbe se met en scène.

science, il se fit poète et pasteur. Son caractère et son œuvre manquent de cette élévation, de cette harmonie auxquelles se reconnaît la vraie grandeur. Il demeura isolé, sans imitateurs et sans disciples (1). Mais il avait exercé une influence décisive au moment opportun. Mieux encore, il avait été un de ces hommes, rares en tout temps, qui osent, ne fût-ce qu'en un point, regarder la réalité en face et dire ce qu'ils ont vu, sans se soucier des préjugés. Qu'importent après cela les timidités de sa pensée philosophique ou religieuse et les faiblesses de son style ? Sa propre méthode nous permet de les corriger. Et sa probité intellectuelle, sa robuste franchise, éclatante dans le *Village*, reste pour nous un exemple précieux.

---

1. C'est l'opinion de Fitzgerald (ms. notes) : « And remarkably enough he has not up to this time, 1864, had any imitator. « Crabbe « has a world of his own », said Alfred Tennyson to me in 1854. » Les deux seules exceptions possibles seraient Ebenezer Elliott, le sentimental et illisible Corn-Law-Rhymer, — qui nous paraît s'inspirer beaucoup plus de Goldsmith que de Crabbe, — et Alexander Balfour (1767-1829), qui donna à l'*Edinburgh Magazine* de Constable une série de *Characters omitted in Crabbe's Parish Register*, réunis en volume en 1825. Ils sont d'une platitude désolante. — D'après M. Clement Shorter (*The Sphere*, Oct. 24, 1903), Thomas Hardy, le romancier-poète du Wessex, aurait dit que « his earliest influence in the direction of realism was obtained from Crabbe's works ». Crabbe n'aurait alors rien perdu pour attendre.

APPENDICES

APPENDICE I

Bunbury Letter

La lettre suivante, souvent citée dans la première partie de ce travail, se trouve dans *The Correspondence of Sir Th. Hanmer..... and other relicks of a gentleman's family,* edited by Sir Henry Bunbury, ouvrage maintenant assez rare, publié chez Moxon en 1838. Ce document de première importance (1) y était resté oublié. Il occupe les pages 384-395, et on lit en note : « This letter was sent by Mr. Burke to Sir Charles Bunbury who took a warm interest in Mr. Crabbe's welfare. » Voici le texte de cette « Bunbury Letter » ou troisième lettre à Burke, comme nous l'avons désignée dans nos références :

SIR,

« It is my wish that this letter may reach you at a time when you are disengaged, but if otherwise, I intreat that it may not be immediately read, as it is sufficient to try your patience without the additional circumstance of asking your attention at an improper time. I think it right to lay before you, Sir, a farther account of myself, and lest my present or future conduct should appear in a light that they ought not, I venture to inform you more particularly of the past : nor is this my sole motive; it is painful to me to be conscious that I have given you only partial information, though the part I gave was strictly true. Nor can I, with propriety, beg your advice in my present difficult situation, without relating the steps which led to it ; on the other hand, I consider how much I have troubled you, and that you probably know as much of me as you desire ; I am apprehensive too that I shall not rise in your opinion by what I write, and it is my constant fear that, kind and benevolent as

1. L'original appartient maintenant à M. Broadley.

you are, these repeated attacks upon your patience may compel you to withdraw your assistance and leave me to lament the importunity of my applications. These reasons however do not balance their opposite ones; they oblige me to fear, but not to relinquish my purpose, and this long account is the result of a painful deliberation on the propriety of writing it.

« I do not recollect the particulars of my first letter, but I believe, Sir, it informed you that my Father has a place in the Custom h° at Aldborough, that he had a large family, a little income, and no œconomy : he kept me two years at a country boarding-school, and then plac'd me with an apothecary, who was poor and had little business, but the premium he demanded was small. I continued two years with this man, I read romances and learned to bleed; my master was also a Farmer, and I became useful to him in this his principal occupation; there was indeed no other distinction between the boy at the farm and myself, but that he was happy in being an annual servant, and I was bound by indentures. I do not mean Sir to trifle with you, but it is by no means a small matter with me how I stand in your opinion, and now when I speak of my mingled follies and misfortunes, I wish to say all I can consistently with truth in vindication of the former. I rebelled in my servitude, for it became grievous. My Father was informed of his Son's idleness and disobedience; he came, and was severe in his correction of them : I knew myself then injur'd and became obstinate, and a second visit of my Father's put an end to my slavery; he took me home with him, and with me two thirds of the money he had advanced. He then placed me on very easy terms with a man of large business in a more reputable line; but I was never considered as a regular apprentice, and was principally employed in putting up prescriptions and compounding medicines. I was, notwithstanding, well treated in every respect but the principal one, for no pains were taken to give me an idea of the profession I was to live by. I read novels and poetry, and began to contribute to Magazines and Diaries. My Master occasionally prophesy'd my ruin, and my Father advised me to quit such follies; but the former would sometimes laugh at the things he condemned, and my Father was a rhymer himself. I therefore paid little attention to these instructions, but was happy to find my signature in the Lady's Magazine was known to all the

Ladies round the place I liv'd in. After four years I left my master according to our agreement : he is a man much esteemed in his profession and I believe he knows something of it, but I had not the good fortune to find it communicated to me. My Father at this time was much distressed and could not send me to London for the usual improvements. I meant to serve in a shop, but an unlucky opportunity offered itself at Aldbro', the Apothecary there was become infamous by his bad conduct, and his enemies invited me to fix there immediately. My Father urged it, and my pride assented : I was credited for the shattered furniture of an Apothecary's shop, and the drugs that stocked it. I began to assume my late master's manner, and having some conscientious scruples I began to study also : I read much, collected extracts, and translated Latin books of Physic with a view of double improvement : I studied the Materia Medica and made some progress in Botany. I dissected dogs and fancied myself an anatomist, quitting entirely poetry, novels and books of entertainment. After one year, I left my little business to the care of a neighbouring surgeon, and came to London, where I attended the lectures of Messrs. Orme and Lowder on Midwifery, and occasionally stole round the hospitals to observe those remarkable cases, which might indeed, but which probably never would, occur to me again. On my return I found my substitute had contracted a close intimacy with my rival. He cheated me and lost my business. The second woman who committed herself to my care, died before the month after her delivery was expired; and the more I became qualified for my profession, the less occasion I found for these qualifications. My business was the most trifling and lay amongst the poor. I had a sister who starved with me; and on her account it now pains me to say we often wanted bread; we were unwilling to add to my father's distress by letting him see ours, and we fasted with much fortitude. Every one knew me to be poor; I was dunned for the most trifling sums, and compelled to pay the rent of my hut weekly, for my landlord was Justice of the Corporation and a man of authority. My druggist, a good-natured Quaker, gave me some friendly hints. My friends and advisers who had been zealous for my fixing in this place, entirely deserted me for this reason only, that I had not been successful by following their advice. After three years spent in the misery

of successless struggle, I found it necessary for me to depart, and I came to London.

« That part of my conduct which I am about to relate, I am afraid will be greatly disapproved, and I shall be happy to find Sir, you think it not more than foolish and inconsiderate. I knew the wages of a journeyman apothecary were trifling, and that nothing could be saved from them towards discharging the obligations I lay under. It became me to look for something more; I was visionary, and looked to him from whom no help cometh.

« My father, some years since, attended at the House of Commons on some election business, and he was also with the minister ; I recollected to have heard him speak with some pleasure of Lord North's condescension and affability ; and renouncing physic, I resolved to apply for employment in any department that I should be thought qualified for; I drew up a long and laboured account of my motives for this application, and to prove my ignorance in the proper method of managing such applications, I accompanied my petition with a volume of verses, which I begged leave to submit to his Lordship's perusal. I was admitted to Lord North on my second calling, and treated with more attention than I now should expect, though with none of that affability I had been led to hope for; what I still wonder at, is the civil part of his Lordship's behavior; my request was idle and unreasonable, he might, with the greatest propriety have dismissed me instantly, but whether through want of thought, or with an inclination to punish me, he gave me hope, was sorry for my circumstances, enquired who could recommend me, and was satisfied with those I named : he ordered me to apply again and fixed a day. I am even now astonished at this unnecessary and cruel civility, it has greatly added to the inconveniences I now labour under, besides the anxiety of a long attendance growing daily more hopeless; for not only on the day fixed, but on all other days, I went regularly to Downing Street, but from my first to my last interview with his Lordship were three months. I had only a variation in the mode of answer as the porter was more or less inclined to be civil, the purport of all was the same : I wrote and entreated his Lordship to accept or refuse me : I related my extreme poverty and my want of employment, but without effect. I again

begged him to give some message to his servant, by which I might be certain that I had nothing further to hope for : this also was ineffectual. At last I had courage to offer so small a sum as half a crown, and the difficulty vanished : His Lordship's porter was now civil, and His Lordship surly; he dismissed me instantly and with some severity.

« I had now recourse to my rhymes, and sent a hasty production to Mr. Dodsley, who returned it, observing that he could give no consideration for it, not because it wanted merit, but the town wanted attention; he was very obliging in his reply, for I am now convinced it does want merit. Mr. Becket returned me a similar answer to an application of the same kind. I yet indulged a boyish opinion of my productions, and determined to publish ; fortunately however I had hitherto concealed my name, and I continued to do so. Nichols, who had printed some remains of Dryden, and other poets, was for this reason fixed upon to usher my piece on the world; he printed 250 copies of « An Epistle to the Authors of the Monthly Review » which I believe are now in the warehouse of Mr. Payne the bookseller, as I never heard of any sale they had. My patrons spoke of my poem rather favourably; but Mes^rs the Critical Reviewers trimmed me handsomely, and though I imputed this in a great measure to envy, I was very glad that I had not exposed my name on the occasion.

« I now began to think more humbly of my talents : disappointment diminished my pride and increased my prudence. I solicited a subscription. Mr. Nassau, the late Member for Malden, was well known to me, and this led me to apply to his brother for a permission to prefix his name to a dedication. Lord Rochford assented. but bade me hope more from the merit of my productions than that permission. I conveyed my proposals to my friends and obtained about 150 names, chiefly at Beccles, which are since increased, and are something more than 200. I have acquainted these people with the alteration in my intention, but I am desired to send my poem in whatever manner it comes out, and this is that certainty I spoke of to Mr. Dodsley. During a long interval betwixt my disappointment at Downing Street and that necessity which compelled me to write to you, Sir, it would be painful to me, and tedious to you, to relate the distress I felt and the progress of my despair; I knew

that my subscribers would not more than pay for the printing their volumes. I was contracting new debts, and unable to satisfy old demands. I lived in terror, was imposed upon, and submitted to insults and at length so threatened, that I was willing to make use of any expedient that would not involve me in guilt as well as vexation. I could accuse myself but of folly and imprudence and these lessen'd by inexperience, and I thought that if my circumstances were known, there would be found some to relieve me. I looked as well as I could into every character that offered itself to my view, and resolved to apply where I found the most shining abilities, for I had learned to distrust the humanity of weak people in all stations. You, Sir, are well acquainted with the result of my deliberation, and I have in one instance at least reason to applaud my own judgment.

« It will perhaps be asked how I could live near twelve months a stranger in London and coming without money : it is not to be supposed I was immediately credited — it is not — my support arose from another source. In the very early part of my life, I contracted some acquaintance, which afterwards became a serious connexion, with the niece of a Suffolk gentleman of large fortune. Her mother lives with her three daughters at Beccles ; her income is but the interest of £ 1500, which at her decease is to be divided betwixt her children. The brother makes her annual income about £ 100 : he is a rigid œconomist, and though I have the pleasure of his approbation, I have not the good fortune to obtain more, nor from a prudent man could I perhaps expect so much. But from the family at Beccles, I have every mark of their attention, and every proof of their disinterested regard. They have from time to time supplied me with such sums as they could possibly spare, and that they have not done more arose from my concealing the severity of my situation, for I would not involve in my errors or misfortunes a very generous and very happy family by which I am received with unaffected sincerity, and where I am treated as a son by a mother who can have no prudential reason to rejoice that her daughter has formed such a connexion. It is this family I lately visited, and by which I am pressed to return, for they know the necessity there is for me to live with the utmost frugality, and hopeless of my succeeding in town they invite me to partake of their little fortune, and as I cannot mend my prospects, to avoid making them worse. This, Sir, is my

situation : I have added, I have suppressed nothing ; I am totally at a loss how to act, and what to undertake. I cannot think of living with my friends without a view of some employment or design, and I can form none, and I cannot continue in town without such, where the expense is (to me) much greater ; my present undertaking can be of no material service I find, and the unlucky circumstance of printing so much of my miscellany renders it less so. I finish this tedious account by intreating your consideration on my present state and my future prospects. I cease to flatter myself, Sir ; I only wish to live and to be as little a burden as possible to my friends, but my indiscretion and my ill-fortune have so far carried me away that it requires a better judgment than my own to determine what is right for me to do ; I do not wish, Sir, to obtrude my affairs too much upon you, but you have assisted and advised me, and even exclusive of the advantage I reap from your directions, I judged it right to give you this account : for all that is past I most sincerely thank you ; you have comforted, you have relieved, you have honoured me ; what is to come is in a situation like mine particularly mysterious ; but whatever comes I will be grateful ; and with a remembrance of the benefits I have received I will ever cherish the highest respect for the name and virtues of my generous benefactor.

« I will wait upon you, Sir, as soon as possible with a fresh copy of my poem, correct as I have power to make it. In this I shall yet presume to ask your opinion ; on any other subject it will now become me to be silent ; thus far I feel a satisfaction from what I have written that it is entirely unreserved, and that it goes to one who knows how to allow for indiscretion and to pity misfortune. I am, Sir,

Most respectfully,
Your much obliged and obed^{t} servant.
Geo. Crabbe.

Bishopsgate Street, June 26th.

APPENDICE II

Comparaison des deux textes de la " Bibliothèque "

Nous donnons ici une description de la première édition (anonyme) de la *Bibliothèque* (1781) comparée à celle de 1807 (1).

Les vers 1-50 sont identiques, sauf qu'au vers 22, il faut lire « prevail » au lieu de « avail », et au vers 28 « with her old flattering art... ».

Description de la Bibliothèque

51 Come then, and entering view this spacious scene,
52 This sacred dome, this noble magazine
53-60 Where mental wealth — their sober influence shed.
(On remarquera que deux vers, 53-4 de 1807, ont été ajoutés.)
61 In this selection, which the human mind
With care has made, for glory has design'd,
All should be perfect; or at least appear
From falsehood, vanity and passion clear:
65 But man's best efforts taste of man, and show
The poor and troubled source from whence they flow;
(V. 95 et 96 de 1807.)
His very triumphs his defeats must speak,
And e'en his wisdom serves to prove him weak.
69-72 Fashion, though folly's child — o'er her mother's foes
[— sont les vers 167-170 de 1807.
73-80 Yon folios — and the sons deride, — ont été reproduits
[par B., p. 104, n. 15.

---

1. Depuis la rédaction de cet appendice, la comparaison a été faite par A. W. Ward (*Poems by George Crabbe*, 1905, p. 527-9). Son travail n'a pas rendu le nôtre inutile.

81-102 Our patient fathers — your rivals too, cf. 1807, vers 179-200, sauf que le vers 85 (183 de 1807) est : « Till, every note and every comment known », qu'au vers 89 (187 de 1807), il faut lire « prov'd » au lieu de « show'd » et qu'au lieu de 198-200 en 1807, nous avons 100-2 :

Hard is your task who hope by manly arts to please
(2rde ed., 1783 : Hard is your task by manly arts to
For all your secret faults are brought in view [please).
And half your judges are your rivals too.

103-9 But ne'er, discourag'd, fair attempts lay by,
For reason views them with approving eye,
And Candour yields what cavillers deny.
She sees the struggles of the soul to steer
Through clouds and darkness, which surround us here,
And, though the long research has ne'er prevail'd,
Applauds the trial, and forgets it fail'd.

110-147 With awe — lie disdain'd below, sont les vers 105-142 de 1807 avec ces différences :

V. 113 (108 de 1807) : These are the tombs of those
[who cannot die

V. 146-7 (141-2 de 1807) : Wits, Bards and Idlers fill a
[tatter'd row ;
And the vile vulgar lie dis-
[dain'd below.

148-151 Amid these works — our early offering pay, sont les vers 201-4 de 1807.

152-196 Reproduits par B., p. 106, n. 26.

Description des livres de Science, de Philosophie morale, de Médecine et de Droit.

197-304 Man crowns the scene — or while power defies, sont les vers 323-430 de 1807, sauf quelques variantes insignifiantes.

305-6 (431-2 de 1807) : « Ah happy age the youthful poet cries
Ere laws arose, ere tyrants bade them rise »,

ce qui en 1807 parut à Crabbe trop révolutionnaire, même dans la bouche d'un jeune rêveur. Cette légère correction en dit long.

307-352 When all were blest — the savage state, is gone — correspondent à 433-78 de 1807 avec quelques différences :

V. 315-6 (441-2, de 1807) : Bound by no tyes but those
by nature made,

Virtue was law, and gifts prevented trade.

Et v. 328 (454, de 1807) : Taught by some conquering [friends, who came as foes.

Puis ce passage sur la Théologie.

353 Now turn from these, to view yon ampler space,
There rests a sacred, grave and solemn race;
There the devout an awful station keep,
Vigils advise, and yet dispose to sleep;
There might they long in lasting peace abide,
But controversial authors lie beside,
Who friend from friend and sire from son divide;
Endless disputes around the world they cause,
Creating now and now controuling laws;

362-379 Dull though impatient — by the foes she fought, sont les vers 219-36 de 1807.

380-3 Réimprimés par B., p. 105, n. 22.

384 (245 de 1807). Great authors whom the church's glory

385-7 Comme 246-8 de 1807. [fir'd

388 (257 de 1807) : And let them lie — for lo! yon gaudy [frames

389-97 All closely fill'd — though various in their way, sont les vers 258-66 de 1807.

Enfin

398-611 sont à très peu de chose près la reproduction exacte de 479-692 de 1807, contenant la description des livres d'histoire, du théâtre, des romans, de la critique et de la vision.

De cette comparaison, il ressort : 1° que Crabbe, en 1807, retoucha beaucoup plus la première moitié de son poème que la seconde, dont le style lui parut, à juste titre, plus soigné; 2° que certains passages intéressants furent ajoutés en 1807, entre autres les vers 63-105, 143-179, 205-19, 249-56; 3° que l'importance qu'il donnait à la philosophie en 1781 « pour guider les mortels dans la nuit de la pensée », fut attribuée en 1807 à la théologie, sans changer un seul mot (v. 206, éd. 1807). Le plan de son poème fut modifié en conséquence : il fallait bien qu'un pasteur donnât à la théologie le pas sur la philosophie et la science.

APPENDICE III

" Nathan Kirk " et sa bonne

Cette histoire se trouvait dans le *Parish Register,* II, 19-83.

Les vers 19-34 n'ont subi aucun changement, sauf au vers 19 : « tried » au lieu de « tied ».

Mais les vers 34-68 ont été complètement remaniés dans la seconde édition (1808), par suite de la remarque suivante de Jeffrey (*Edinburgh Review,* vol. XII, p. 144) : « The first pair here is an old snug bachelor who, in the first days of dotage, had married his maid-servant. The Rev. Mr. Crabbe is very facetious on this match, and not very scrupulously delicate. We can only venture to insert a line or two of his animated address to this rustic Benedict. » C'en était assez pour allécher les lecteurs de la première édition. Voici le texte original :

V. 34 ss. — Fie, Nathan! fie! to let a sprightly jade
Leer on thy bed, then ask thee how 'twas made,
And lingering walk around at head and feet,
To see thy nightly comforts all complete;
Then waiting seek — not what she said she sought,
And bid a penny for her master's thought; —
(A thought she knew, and thou couldst not send hence,
Well as thou lov'dst them, for ten thousand pence;)
And thus with some bold hint she would retire,
That wak'd the idle wish and stirr'd the slumbering fire;
Didst thou believe thy passion all so laid,
That thou might'st trifle with thy wanton maid,
And feel amus'd and yet not feel afraid?
The dryest faggot, Nathan, once was green,
And laid on embers, still some sap is seen;
Oaks, bald like thee above, that cease to grow,
Feel yet the warmth of spring, and bud below;

More senseless thou than faggot on the fire,
For thou couldst feel and yet wouldst not retire;
Less provident than dying trees, — for they
Some vital strength, some living fire display,
But none that tend to wear the life itself away.
Ev'n now I see thee to the altar come;
Downcast thou wert, and conscious of thy doom :
I see thee glancing on that shape aside,
With blended looks of jealousy and pride;
But growing fear has long the pride supprest,
And but one tyrant rankles in thy breast;
Now of her love a second pledge appears,
And doubts on doubts arise, and fears on fears;
Yet fear defy, and be of courage stout,
Another pledge will banish every doubt;
Thine age advancing, as thy powers retire,
Will make thee sure — What more wouldst thou require?

Le reste comme à partir du vers 61 des éditions postérieures.

APPENDICE IV

Analyse sommaire des " Contes du Château "

Reprenant la division en trois catégories déjà employée pour l'étude des *Contes en Vers,* nous aurons la classification suivante des *Tales of the Hall :*

I. — Pathétique

Ce sont d'abord, dans le conte III « Boys at School », deux monographies présentées aux deux frères par « Jacques », le recteur de Binning.

L'histoire de « Charles », en partie celle de James Elmy (cf. *supra,* p. 59, n. 1), était l'une des préférées de Hazlitt (*Spirit of the Age,* éd. 1886, p. 315). Fils d'une veuve, mis en pension aux frais d'un noble protecteur, Charles avait une figure avenante, des manières douces, polies et réservées, et ne manquait pas d'un certain orgueil qu'il ne pouvait pas toujours réprimer. Médiocre et consciencieux, il travaillait assidûment, sans jamais s'élever au-dessus de la moyenne. Après cinq années d'études, il dut se choisir une carrière : malgré les instances du grand seigneur, il refusa de s'engager dans la marine, et se priva de cette haute protection. Il voulait être peintre et se croyait du génie. Marchant, pensait-il, sur les traces du Corrège, il travailla pour vivre et pour payer ses leçons de dessin. Nul ne pouvait montrer plus d'attention et de zèle, mais il désirait la gloire sans avoir assez de talent pour l'obtenir. Il s'aigrit bientôt, perdit sa mère, qu'il adorait, et quitta le pays.

Bien des années plus tard, « Jacques » le croisa dans une impasse de la capitale, dans quelque « Grub Street » habité par les déclassés de l'art. Toujours fier, Charles s'esquiva. L'asile des indigents fut son dernier refuge : là, Jacques le revit encore, étendu sur les planches de son lit, mourant de faim pour ne pas

faire de dettes, réduit à cette extrémité faute d'argent pour payer son loyer. On se souviendra ici des transes par lesquelles Crabbe lui-même passa en 1780-1. Charles, moins heureux, s'éteignit doucement, dans les bras de Jacques, son fidèle ami. Ce récit n'est qu'une variante du « Patron » (*Tales in Verse*, V, *supra*, p. 415-22).

Orgueilleux en morale, « Harry Bland » se prépare, lui aussi, une pénible désillusion. Dans son enfance, il avait perdu sa mère et avait vu son père prendre une maîtresse. Il en avait été scandalisé. Il demandait parfois à l'un de ses petits camarades « si tous les pécheurs vont en enfer ». Jeune homme, il avait évité la maison paternelle, et, par horreur du vice, avait épousé « une charmante jeune fille, aimée de tous et digne d'être aimée ». Eh bien, cet intransigeant en vertu est devenu adultère ! Il a corrompu la femme de son meunier dont il paye les complaisances. Retenu par ses remords, poussé par ses appétits, il court à son plaisir et se méprise lui-même.

Les caractères des deux sœurs du conte VIII « The Sisters » forment contraste. Dans leur jeunesse, l'une était grande, avec un air dégagé et dominateur, l'autre plus douce, plus délicate et blonde. Dans le sourire de « Jane » il y avait de la malice, dans celui de « Lucy » de la gaieté. Celle-ci se faisait aimer, Jane, plus impérieuse, était grondée et choyée tour à tour. Les lectures favorites de Jane consistaient en satires, en romans d'aventures merveilleuses comme ceux de Mrs. Radcliffe et le *Pilgrim's Progress*. Lucy préférait la Bible et les histoires d'amour. Patriotes toutes les deux, Jane s'enthousiasmait pour l'éclat de la victoire, Lucy déplorait la mort de tant de braves. L'une avait de la douceur, de la simplicité, et l'autre de l'ambition. Mais une affection réciproque les unissait, malgré la différence de leurs goûts. Et chacune d'elles était recherchée en mariage, car elles possédaient une jolie fortune. Leurs amoureux leur ressemblaient, en apparence du moins : Barlow, celui de Lucy, avait un calme imperturbable, des manières paisibles ; Bloomer, celui de Jane, était un élégant jeune homme, avec une certaine hardiesse de paroles et d'idées, et un passé quelque peu suspect.

Malheureusement pour elles, un aventurier dangereux vint s'établir comme banquier dans une ville voisine. Ses promesses avaient capté la confiance de ses concitoyens. Une luxueuse résidence témoignait de ses succès. Désireux de conquérir l'estime

des deux sœurs, il leur envoya sa femme, qui les combla de gâteries, vint lui-même leur faire une courte visite d'homme très affairé, et mit à leur disposition son élégant carrosse, son raisin, ses livres et ses roses. Jane et Lucy finirent par lui confier leur avoir. Quelque temps après, la faillite fut déclarée.

A son retour d'un voyage à Londres, Barlow, le fiancé de Lucy, apprit la catastrophe. Il avait approuvé le placement que la jeune fille avait fait, mais il le blâma maintenant, à part lui. Toutefois, il résolut de se montrer généreux. Il alla offrir sa main à Lucy, escomptant d'avance l'effet qu'un si beau geste devait produire, pensait-il. Erreur : Lucy était décidée à se montrer courageuse. Il n'obtint pas l'anxiété, la reconnaissance attendues. Désappointé, il ne sut parler qu'intérêt, si bien que Lucy, par fierté, le remercia et le pria de ne plus penser à elle. Bloomer se conduisit plus mal encore : ses visites, son empressement auprès de Jane redoublèrent ; il se faisait très caressant, prenait plus de libertés, restait plus tard le soir, recherchait les tête-à-tête. Lorsqu'il jugea ses menées d'approche suffisamment avancées, il donna l'assaut et éprouva un ignominieux échec.

Jane ne s'est jamais remise de ce coup. Lucy, plus calme et plus vaillante, a ouvert une petite école qui lui permet de vivre et de soigner sa sœur. Celle-ci a, comme Mira, des accès de mutisme, suivis de moments de loquacité, de gaieté exagérée. Parfois elle sent que sa raison s'égare ; elle chante à voix basse et tristement, ou bien elle court à ses plantes pour éviter ses amis. Déçue dans son amour, elle fuit tous les hommes et se réfugie parmi ses fleurs.

L'histoire de « Sir Owen Dale » (XII) est double, et contient la sienne propre, et celle de son fermier Ellis.

Riche et veuf à quarante-cinq ans, Sir Owen, sentant ses passions renaître, désirait se remarier. Il avait jeté son dévolu sur Camilla, jeune beauté d'environ vingt-cinq ans, aussi intelligente que belle, un peu coquette malheureusement. Voyant qu'il attendait d'elle des signes d'amour avant de déclarer sa passion, elle résolut de s'amuser à ses dépens. Elle le flatta, le combla d'attentions, lui offrant le bras, ne refusant jamais de chanter ou de se mettre au piano quand il le demandait. Si bien que Sir Owen s'enhardit enfin et proposa le mariage. Il fut éconduit, Camilla prétextant la différence de leurs âges. Aussi l'amoureux, humilié, froissé dans son orgueil, se promit-il de se venger.

Il eut une bien singulière idée. Son neveu, jeune et vaillant officier, le « capitaine Morden », lui devait tout. « Venge-moi, lui dit-il à brûle-pourpoint ; jure que par tous les moyens éprouvés et employés par les hommes tu gagneras cette femme dangereuse, si tu le peux ; qu'une fois gagnée, tu obéiras à mes ordres et, la laissant à ses lamentations, poursuivras ton chemin ; prête serment dès maintenant, regarde ce volume, — c'est l'Évangile — jure en baisant le saint livre. » Par dévouement pour son oncle, Morden s'exécute, mais à regret. Il va sans dire que Camilla et lui s'enflamment à première vue, et que Sir Owen, sollicité de faire preuve d'indulgence, menace son neveu de sa colère, s'il ne tient pas la parole donnée.

Sir Owen se souvient cependant que, parmi ses fermiers, il en est un, nommé Ellis, dont la femme a été infidèle. Désireux de se justifier à lui-même son inflexibilité par l'exemple d'autrui, il va trouver son locataire, qui lui raconte sa mésaventure. Ellis avait épousé la trop aimable Alicia, nièce d'un pasteur, et, négligeant un peu sa jeune femme, il passait assez fréquemment ses soirées à l'auberge de la ville voisine. Pour se désennuyer, Alicia admit les visites d'un certain Henry Cecil, fils naturel d'un seigneur, en pension chez un fermier du pays pour y apprendre l'agriculture. Ces relations les conduisirent à une irréparable faute. Les deux coupables s'enfuirent, et lorsque, bien des mois après, Ellis les retrouva, ils étaient tombés dans la plus affreuse misère. Cecil ne tarda pas à succomber à ses privations. Alicia fut recueillie par son mari qui la loge et la nourrit dans une chaumière à part, mais ne « la reverra plus jamais ».

Cette demi-pitié suffit à attendrir Sir Owen, qui en revenant dit à son neveu : « Prends-la ; amène-moi cette chère coquette et oublions nos torts réciproques. »

On remarquera que le récit d'Ellis offre quelque analogie avec la pièce fameuse de Th. Heywood : *A Woman killed with Kindness* (1603), dont l'héroïne s'appelle Mrs. Frankford. Nous ignorons si Crabbe avait lu ce drame bourgeois.

Le sujet du conte XIII « Delay has Danger » a été précédemment esquissé (p. 339-40).

« Gretna Green » (XV) est l'un des moins intéressants parmi ces récits. Un jeune homme, Belwood, élève du « Docteur » Sidmere, s'éprend de Clara, fille de son précepteur. Ayant emprunté de l'argent à un juif, Belwood propose à Clara de s'enfuir avec

lui en Écosse où le « forgeron de Gretna Green » les mariera, sans qu'il soit besoin du consentement de leur père ou tuteur. Or le docteur et sa femme s'étaient aperçus de l'intrigue, mais avaient fermé les yeux, espérant profiter de la fortune de Belwood. Ils sont amèrement désappointés : le jeune homme et sa moitié mènent une vie d'enfer quelques semaines après leur mariage, et Clara n'a plus d'autre pensée que celle d'arracher à son mari sa liberté, avec une annuité suffisante. Mais Belwood refuse, par avarice.

« Lady Barbara » (XVI) repose sur une donnée plus romanesque. Un frère et une sœur, élevés dans le déisme et profondément attachés l'un à l'autre, se sont promis de se renseigner mutuellement sur les mystères de l'au-delà. Le premier des deux qui mourra fera tout son possible pour réapparaître sous forme de spectre et lever les doutes du survivant. Un an après son mariage, en l'absence de son époux, Lady Barbara, réveillée par un bruit étrange, voit son frère à son chevet. Il lui déclare que « le doute est une erreur, que la religion est vraie, que bientôt Lady Barbara sera veuve et ne devra pas se remarier : autrement, elle épousera le désespoir ». Une semaine plus tard, elle apprend en effet la mort de ce frère, dont le spectre lui était apparu. Et les prophéties se réalisent successivement : Lady Barbara devient veuve et va habiter chez un vieux pasteur dont elle élève le jeune fils, George. Ce dernier peu à peu s'attache à elle, lui demande sa main, qu'elle accorde, malgré ses répugnances et les avertissements du spectre. George la rend en effet très malheureuse. Comme l'a remarqué M. Ainger (*Life of Crabbe*, p. 171), le caractère du jeune homme, tantôt poète excellent et tantôt lâche ou vil, est fort incohérent. — Crabbe n'a pas inventé cette histoire : il la devait, je crois, à Miss ou à Mrs. Hoare, de Bath (« I owe [it] to the kindness of a fair friend », *Œuvres*, p. 377, col. 2, Preface *Tales of the Hall*), qui elle-même la tenait peut-être de Lady Betty Cobbe « in Ireland or Marlborough Buildings, Bath »(1). L'original est ce que l'on appelle « the Tyrone ghost story », dont on trouvera les détails, en tout semblables à ceux du conte de Crabbe, dans *The Diaries of a Lady of Quality*, ed. by A. Hayward, Longman, 1864, p. 43-54. Cf. *Notes and Queries*,

1. Cf. sur Lady Betty Cobbe à Bath, J. F. Meehan's *Famous Houses of Bath*, 1901, p. 161 ss.

7th series, vol. VI, p. 506, Dec. 29, 1888, où M. Wm. Aldis Wright a le premier signalé cette source. — Cf. aussi *ibid.*, 8th series, vol. XII, p. 377, Nov. 6, 1897, où M. Arthur Mayall renvoie à un intéressant article du *Genealogical Magazine*, Oct. 1897, p. 329-38 : « *The Beresford Ghost*, by the late Rt. Hon. Wm. Beresford, P. C. M. P. » En voici le passage capital : « The account was written by Lady Betty Cobbe, the youngest daughter of Marcus Earl of Tyrone and grand-daughter of Nicola Sophie Lady Beresford (la Lady Barbara du poète). She (*i. e.* Lady B. Cobbe) lived to a good old age, in full use of all her faculties, both of body and mind. I can myself remember her, for when a boy I passed through Bath on a journey with my mother, and we went to her house there and had luncheon... It has never been doubted in the family that she received the full particulars in early life from her own father Lord Tyrone who died in 1763 and from her aunt Lady Riverstone who died in 1763 also... These two were both with their mother Lady Beresford on the day of her decease, and they, without assistance or witness, took off from their parent's wrist the black bandage which she had always worn... » (pour cacher l'empreinte laissée par les doigts du spectre sur son poignet), p. 331-2.

Le conte XVIII nous rappelle, de très loin, l'intrigue de la *Nouvelle Héloïse*. L'héroïne, « Ellen », était fille unique et fort disposée à s'instruire. Comme une autre Julie, elle s'éprend de Cecil, le précepteur de ses frères et le sien. L'affection devient bientôt réciproque, quoique Cecil ne soit ni très jeune, ni très beau garçon. Plus maître de ses passions que ne l'était Saint-Preux, il prend la résolution de partir, plutôt que de s'exposer au mépris de ses élèves et de leur père. Il voyage à l'étranger. Lorsqu'il rentre en Angleterre quelques années après, il est informé qu'Ellen, désormais libre de ses actions, habite encore son village natal. Il va lui rendre visite et lui fait parvenir son nom. Mais elle, par un inexplicable caprice, répond qu'elle « ignore ce nom ». Sans faiblir, Cecil met ses affaires en ordre et s'exile en Grèce où il meurt, après avoir légué sa fortune à la malheureuse Ellen qui attendait anxieusement le retour de son amant, inconsidérément congédié (1).

1. Ce conte, l'un des plus faibles, avait été suggéré à Crabbe par Rogers. Dans sa préface (*Œuvres*, p. 337, col. 2), Crabbe, sans citer

Le récit intitulé « Contrebandiers et Braconniers » (1) (XXI) est l'un des plus tragiques des deux recueils. James et Robert Shelley, enfants trouvés, sont de natures opposées : le premier, sérieux, sévère et réfléchi ; le second, audacieux, impulsif et souvent généreux. James entre au service du squire, dont il devient le garde-chasse ; Robert, ennemi de toute servitude et ami du danger, s'affilie à une troupe de contrebandiers. Une autre cause de discorde est leur commun amour pour la jeune et douce Rachel, employée, comme James, au château. Leur haine grandissante finit par éclater. James, informé par ses espions, fait surprendre quelques braconniers au nombre desquels se trouve son frère. Comme le sang a coulé pendant la rencontre, les prisonniers encourent la peine capitale. Mais le garde-chasse, tout-puissant auprès du magistrat son maître, promet à Robert la vie sauve s'il consent à renoncer à ses prétentions sur Rachel, qui l'aime. C'est elle-même qui lui apporte en prison cette proposition de son frère ; elle se déclare prête à mourir avec lui ou à épouser James, selon que l'amour de Rachel ou la crainte de la mort triomphera en son cœur (cf. Shakespeare, *Measure for Measure,* III, 1). Il renonce à la main de sa bien-aimée qui, tenant sa promesse, accepte James comme mari. Juste à ce moment, les camarades des prisonniers réussissent à forcer les portes de la geôle. De nouveau libre, Robert jure de se venger. Les braconniers, tous réunis, organisent une battue nocturne dans les bois du squire : les deux frères se rencontrent dans l'obscurité, et, sans le savoir, se tuent l'un l'autre. Rachel, depuis cette nuit funeste, est tombée dans une morne langueur.

II. — Humour

On trouvera dans le troisième conte le portrait ironique de Sir Hector Blane, écolier brutal (cf. *supra,* p. 38-9), puis héros

---

le nom de son ami, le désignait suffisamment par une allusion aux *Pleasures of Memory,* et Rogers l'en remercia par un billet du 1er juillet 1819 : « What can I say to you for the mention you have made of me ? If I was a vain man before, I must be a proud man now... » (Collection Broadley.)

1. Sur l'origine du conte, cf. *supra,* p. 586, n. 2.

comme officier de marine et enfin tyranneau de village, reproduction de Sir Denys Brand, la fausse modestie en moins.

Le « Mari-Précepteur », Charles Finch (IX), est un singulier personnage qui se tourmente à plaisir. Pédant dès sa jeunesse, il déclarait qu'il n'épouserait jamais qu'une femme savante, belle et riche. Il dut beaucoup rabattre de ses prétentions, et finit par se contenter d'une apparence de science. Augusta Dallas, coquette habile et bien née, captiva son affection. L'amoureux Finch lui attribua toutes les perfections. La lune de miel passée, il fallut, hélas, déchanter. L'ennui les prit l'un et l'autre en tête à tête. On essaya de la lecture. Finch donna à sa belle une première leçon d'histoire : elle confondit la Réforme et la Révolution. Ils sortirent dans le jardin, et Finch professa la botanique devant Augusta, lui montrant toutes les parties de la plante. Elle fut incapable de répéter cette nomenclature savante. Elle avoua ingénument sa préférence pour les romans d'aventures, et Finch, désespéré, abandonna pour toujours ses projets d'enseignement conjugal. Il paraît, d'après Crabbe, que cette déception l'a rendu morose : on ne voit guère pourquoi.

Le dialogue intitulé « la Mort naturelle de l'Amour » (XIV), à la fois ironique et sentimental, est aussi joli, aussi fin que celui des *Amoureux sincères*. Deux époux, Henry et Emma, après un an de mariage, se demandent pourquoi le charme du temps des fiançailles est passé. « C'est votre faute, affirme Emma en substance, vous devenez irritable et exigeant. » — « Dites la vôtre, ou plutôt celle de la nature, de la passion qui faisait planer, sur vous et sur tout ce qui vous touchait, une auréole trompeuse, répond Henry. Puisqu'elle s'est effacée pour ne plus revenir, résignons-nous à la médiocrité de notre existence, et, sans récriminer, tâchons d'améliorer notre sort. Soyons l'un pour l'autre des amis à toute épreuve, sinon des amants ; guidons-nous mutuellement à travers les ronces de la vie : si nous voulons être heureux, nous le serons sans doute, et peut-être ressaisirons-nous, par instants, une fugitive lueur de la lumière empourprée, dont s'illumina jadis notre passé. »

Le dix-septième livre « the Widow » nous raconte l'histoire d'Harriet, « veuve » de trois maris. Le premier, riche négociant, fut ruiné par les prodigalités de cette femme ; le second, employé du failli, offrit à Harriet de rétablir ses affaires, si elle lui donnait sa main : il y réussit, à force d'économie et d'autorité, sans que

jamais Harriet se plaignît de cette direction énergique. Le troisième, croyant faire plaisir à la « Veuve », lui imposa des voyages, des plaisirs de toute sorte et fort onéreux. Sa mort prévint une nouvelle faillite. Harriet, ayant rassemblé les débris de sa fortune, s'est retirée à la campagne, se donne des airs de jeunesse et provoque les soupirants. On l'a comparée à la « Bourgeoise de Bath des *Canterbury Tales,* mais qu'elle est terne et veule à côté de cette délurée !

La « Promenade dans une cathédrale » (XX) est une sorte de parodie des contes fantastiques. La nièce d'un chanoine, orpheline et privée de son bien-aimé, a été recueillie par son oncle. Car il est veuf, et il a confié à cette jeune fille le soin de son intérieur. Elle, quelque peu mystique, aspire à voir le spectre de celui qu'elle a aimé. Le soir, elle se promène dans la cathédrale, espérant que sa longue attente ne restera point vaine. Enfin, elle croit que ses vœux sont exaucés ! Un léger mouvement a retenti dans l'église : pas de doute, c'est l'ombre chérie qui vient la prendre et l'emmener au paradis. Elle se répand en une effusion d'allégresse. Mais, à sa stupeur, le prétendu spectre se change en un vivant, un détrousseur de tombes, à demi malfaiteur, à demi idiot. Terrifiée, elle s'échappe au plus vite.

III. — La Résignation et l'Idylle

Ici se rangent les livres I, II, IV, VI, VII et XXII précédemment analysés (p. 520-35).

Le « Vieux Garçon » (X) est un aspirant au mariage, quatre fois déçu. Fils d'un Whig, il s'était épris dans sa jeunesse de la douce et bonne Maria, fille d'un Tory, dont il avait sollicité la main, car ils s'aimaient réciproquement. Malheureusement, la mère de Maria, hautaine et implacable, avait répondu à l'offre du jeune homme avec le dernier mépris. Une maladie, qui la mena au seuil du tombeau, lui arracha cependant un consentement tardif. Mais, à son tour, Maria tomba malade et mourut. Quelque temps après, sur les instances de sa propre mère, le « Vieux garçon » courtisa une demoiselle « grave et polie », qui ne tarda pas à l'abandonner pour un ancien soupirant, un cousin, jaloux de ce nouveau rival. La troisième fois, le malheureux surprit dans un secret placard les liqueurs dont le feu se communi-

quait aux joues de sa « grande et maigre » dulcinée. Il avait alors quarante-six ans, et la description humoristique des premiers symptômes de son déclin (vers 458-86) a été souvent citée. Aux environs de la soixantaine, il se crut aimé par une jeune fille, dont le père, un pasteur, était un de ses vieux amis. L'espiègle enfant s'amusait : elle lui demanda un jour d'appuyer auprès de son père la demande du jeune Henry Gale, son favori. Et le « Vieux garçon », sans chercher davantage, s'est résigné à son sort et garde sa bonne humeur.

Le onzième conte « the Maid's Story » fait pendant au dixième. C'est l'histoire, très compliquée, de « Martha », vieille fille malgré elle. Sa mère s'était remariée de bonne heure à un médecin écossais, et l'avait exilée chez sa grand'mère, avec qui elle avait vécu dans un carême perpétuel. Toutefois, elle s'était éprise d'un jeune homme, Frederick, sans se douter que cette affection partagée lui réservait de tristes désappointements. Indécis et flottant, Frederick devient successivement prédicateur méthodiste, soldat incrédule et acteur déclassé. Martha, cependant, a perdu son beau-père, puis sa mère, dont la fortune lui est revenue. Elle a pris avec elle, comme égale et compagne, une amie intime, Priscilla, dont l'amoureux, bien des années auparavant, était parti pour les Indes. Il y a prospéré et revient, inopinément, revendiquer la main de Priscilla, qui la lui accorde. Seule de nouveau, Martha refuse prudemment d'écouter les avances d'un jeune enthousiaste, Rupert. Elle aussi est résignée à son sort.

Le livre XIX « William Bailey » nous rappelle, malgré d'importantes différences, le seizième « conte en vers ». William, paysan laborieux et distingué, et Fanny, fille d'un petit fermier, se sont promis l'un à l'autre, mais diffèrent leur union par crainte de la pauvreté. Sur ces entrefaites, Fanny est appelée par sa tante, gouvernante dans un grand château. Elle y est séduite par Lord Robert, le fils de la maison. Indignation du père, morne désespoir de William, qui commence alors une vie errante et la poursuit pendant neuf années. Mais un jour, descendu dans une auberge très fréquentée par les Méthodistes, il est frappé de la ressemblance qu'il aperçoit entre l'air et les traits de la patronne et ceux de Fanny. Une explication s'ensuit, qui amène une réconciliation et un mariage, car ni William ni Fanny n'ont réellement cessé de s'aimer.

Aux *Tales of the Hall* peut se rattacher un dialogue « Flirta-

tion », écrit en mai 1816, publié en 1834, entre deux amies de pension, Délia et Célia, dont la première, passant en revue toutes les infidélités de la seconde, la prépare à fournir des réponses satisfaisantes aux questions de son ancien amoureux Charles, absent depuis cinq ans, et dont le retour est annoncé. Célia se défend avec beaucoup d'adresse. Mais, au dernier moment, arrive le domestique de Charles, ou de son père, avec une lettre qui fait pâlir Célia : le « vilain inconstant » s'est marié à Guernsey. Le dialogue a quelque finesse psychologique, mais reste terne : il manque de trait.

APPENDICE V

En l'honneur de George IV (1822)

A titre de curiosité, voici ce petit poème, « old Crabbe's Vision », comme l'appelle Blackwood (vol. XII, p. 349-50) :

Of old, when a monarch of England appear'd
In Scotland, he came as a foe;
There was war in the land, and around it were heard
Lamentation, and mourning, and woe.

In the bordering land, which the Muses love best,
Was one whom they favour'd of old;
With a view of the future his mind they impress'd,
And gave him the power to unfold.

« Come, strike me the harp, and my spirit sustain,
That these visions of glory annoy,
While I to the chieftains of Scotland explain
What their Sons shall hereafter enjoy.

« I see, but from far — I behold, but not near,
When war on the border shall cease;
New cities will rise, and the triumphs appear
Of Riches, and Science and Peace.

« O! give me to breathe, while this scene I describe,
A Monarch in Scotland I see;
When she pours from her Highlands and Lowlands each tribe,
Who are loyal, and happy and free.

« The Islands at rest in their Sovereign rejoice,
Lo ! the power and the wealth they display !
And there comes from the lands and the waters a voice,
From the Shannon, the Thames and the Tay :

« All hail to our King ! is the shout of the crowd,
I see them, a shadowy throng ;
They are loyally free, are respectfully proud,
And joy to their King is their song.

« Yet bear up, my soul, 'tis a theme of delight,
That thousands hereafter shall sing,
How Scotland, and England and Ireland unite
In their Glory, their Might and their King.

« Aloud strike the harp, for my bosom is cold,
And the sound has a charm on my fears —
A City new-clothed, as a Bride I behold,
And her King as her Bridegroom appears.

« 'Tis he whom they love, and who loves them again,
Who partakes of the joy he imparts,
Who over three nations shall happily reign,
And establish his throne in their hearts. »

Edinburgh, August 15, 1822.

Cette pièce se trouve aux pages 6 et 7 du recueil suivant : *Broadsides, newspaper cuttings..... on the Visit of George IV to Edinburgh* (1822) [British Museum 1876, e.].

APPENDICE VI

The Deserted Wife

M. Edward Dowden, à l'extrême obligeance duquel nous devons la communication du manuscrit, a déjà publié un sommaire de ce conte dans les *Illustrated London News* du 20 juin 1891, p. 818. Il fut « commencé à Hampstead (chez Mr. Hoare) le 16 juin 1822 ».

Un étranger — est-ce un Français ? — nommé Frederick, fait naufrage sur la côte d'Angleterre. Il est recueilli par le « squire » Richard Vernon et par la sœur de ce dernier, Matilda. Au cours de la longue maladie, dont il finit par guérir, grâce aux soins de Matilda, il s'éprend de la jeune fille et l'épouse, car son affection est partagée. Quelques années après son mariage, étant revenu du scepticisme à la religion chrétienne, il est pris de terribles scrupules de conscience qui troublent son sommeil et même l'affolent. Soudain, il quitte Matilda et ses jeunes enfants, et disparaît, laissant en vers une explication de sa fuite. La voici :

Bear witness Heaven and all the Powers above,
Ye who in boundless, endless glory dwell,
It is with breaking heart I speak of love,
For I must bid to love and hope farewell.

I came to thee when thou wert all content,
Loving and loved, a creature half divine,
I came a robber for thy misery sent
Whilst thou wert anxious in removing mine.

On a sick bed, attended, soothed, caressed,
Healed of my wounds, but smitten in my heart,
« And must we part ? » were words my Love expressed,
Some listening demon echoed : « Must you part ?

« Art thou not dead to all the world beside,
Save these the kind preservers of thy life,
Canst thou not ask that angel for thy bride,
And quit the woman who is now thy wife ?..... »

Wretch that I am to wear a vile disguise,
With Virtue, Truth and Piety in view,
My words, my thoughts, my very looks were lies,
My vow alone and my fond love were true...

Cheerful and gay my years of unbelief —
They fled, and now a sad reverse I see :
Like Judas I, or like the dying thief,
But not the One who said « Remember me ».

I go, Matilda, for my peace is gone,
Nor would thy heart a lawless love allow.
I dare not die, but must a wretch live on,
And life, once bless'd, must be my torment now.

O ! when convinced that Jesus died for man,
For sinners suffered on the accursed tree,
A dreadful choice to shake my soul began :
Loss of the soul's best hope, or loss of thee.....

A vain weak boy, I took the offered hand
Of one who with it her poor pittance gave,
Then fled to sea, and wrecked upon your land,
There, lived their bane who snatched me from the grave.

And yet to leave thee ! leave that rosy boy,
A life of toil and penury to share,
To quit all worldly good, all earthly joy,
It is too hard — and more than I can bear !

For none beside thee will I ever live,
For thee I must not, though so fond and true ;
But must to Heaven's high will my being give,
And pray for strength to bid the world adieu.

Il se fait missionnaire, tandis que Matilda, plongée dans la

tristesse, dépérit peu à peu. Bien des années s'écoulent. Un médecin conseille à la « veuve » de se rendre dans le sud de la France pour s'y rétablir. Elle y rencontre son mari, légitime maintenant que l'autre femme est morte. Mais le climat de l'équateur a miné le missionnaire. Et les deux époux, sous la garde de Richard Vernon, passent ensemble les quelques moments qui les séparent du tombeau. Le passage cité par M. Dowden contient la tendre description de leur déclin. Telle était la situation que Crabbe jugeait neuve, et le conte auquel il ne manque qu'un peu de fini pour être vraiment poétique.

APPENDICE VII

La pièce suivante, écrite dans le rythme à quatre accents, fut composée vers 1822, à la fin des cinq ou six années de bonheur sans nuage que Crabbe connut à Trowbridge, à partir de 1816 :

O give me the hour that I love to spend,
When the heart is quite warm and the words are all free ;
When I sit at my ease and converse with the friend
Who sits at his ease and converses with me ;

When both yield attention that neither need crave,
When restraint is unfelt and reserve is away,
When our freedom is kind and our pleasure is grave,
And we feel we are glad nor desire to be gay ;

When our words are unstudied and come from the heart,
And our converse is truly the flow of the soul,
When we need not the spirit that wine can impart,
Nor ask to assist us the flow of the bowl ;

When the world for our subject we wander about,
With a smile for its folly, a sigh for its sin,
When all that imbitters our life is barr'd out,
And all that enlivens and graces, shut in.

APPENDICE VIII

Bibliographie

La bibliographie de ce travail se trouvant dans les notes, il a paru inutile de dresser ici la liste des ouvrages consultés. Nous nous bornerons à signaler, dans l'ordre chronologique, les éditions successives des œuvres de Crabbe et les principaux articles de revues s'y rapportant. Nous n'avons pas la prétention d'être complet (1).

I. — ÉDITIONS

1772 — *Wheble's Magazine* (connu de B., mais aujourd'hui introuvable) : Hope, To Mira, The Atheist reclaimed, The Bee, an allegorical Fable : signés G. C. Woodbridge, Suffolk (cf. B., p. 7, n. 5).

1775 — *Inebriety*. A poem in 3 parts. Ipswich. Printed and sold by C. Punchard, Bookseller in the Butter Market, small 4°, price 1 sh. 6 d. Réimprimé en entier par M. W. Ward (Poems by George Crabbe, 1905).

1780 — *The Candidate*. A Poetical Epistle to the Authors of the Monthly Review. H. Payne, Pall Mall, 4°, price 2 sh. (B., p. 15).

1781 — *The Library*. A Poem. London. Printed for J. Dodsley in Pall Mall, price 2 sh., 4°.

1783 2nd ed. — *Id.*, by the Rev. Geo. Crabbe, Chaplain to His grace the Duke of Rutland, etc.

1783 — *The Village*. A Poem in two books, by the Rev. Geo. Crabbe, Chaplain etc., London, Dodsley, 2 sh. 6 d. 4°.

1879 — *Id.* Réimprimé dans Blackie's School-classics, in-16.

---

1. Les registres de la maison Hatchard n'ayant pas été conservés, il est à peu près impossible d'énumérer toutes les éditions des différentes œuvres. Nous signalons celles que nous avons vues ou dont nous avons retrouvé la trace. Une bibliographie de Crabbe a déjà été faite par J. P. Anderson (en appendice à KEBBEL's *Life of Crabbe*, 1888), d'après le Catalogue du British Museum. Pour les revues, POOLE's *Index of Periodical Literature* donne l'essentiel. W. I. FLETCHER (*American Library Association, Index to general Literature*, 2nd ed., 1901) fournit quelques références supplémentaires, sans aucune valeur. LOWNDES (*Bibliographer's Manual*, 4 vol., Bell) attribue à tort le *System of Natural Theology* de B. à son père, et est très incomplet.

1783 *Annual Register*, vol. XXVI, p. 35-40. Character of Lord Robert Manners (cf. *Œuvres*, p. 121-3) (1).

1785 *The Newspaper*. A Poem, by the Rev. Geo. Crabbe, Chaplain, etc. London, Dodsley 2 sh. 4°.

1856 *Id.* Traduit en allemand par le Dr Carl Abel : Die Zeitung. Ein Lehrgedicht von Georg Crabbe, Berlin, J. C. Huber.

1788 *A Discourse* on 2. Corinthians 1, 9, read in the Chapel at Belvoir Castle after the funeral of the Duke of Rutland. London, Dodsley 1 sh., 4°.

1795 *The Natural History* of the Vale of Belvoir, dans The History and Antiquities of the county of Leicester, by J. Nichols, London, vol. I, part I, p. CXCI-CCIII, fol.

1807 *Poems*, by the Rev. Geo. Crabbe, London, Hatchard 8vo, 8 sh. 6 d.

1808 2nd ed. *Id.*

Id. 3rd — *Id.*

? 4th — *Id.*, en 2 vol., d'après Davy (British Museum Mss. Athenæ Suffolcienses).

1811 5th — *Id.*

1812 6th — *Id.*, en 2 vol.

Id. 7th — *Id.* (Davy).

1816 8th — *Id.*, in-12.

1837 *Id.*, with an Essay on his genius and writings, G. Daly, London, 16°.

1858 *Id.*, le Parish Register traduit en hollandais : De Kerkregisters naar het Engelsch... door K. Sijbrandi, Amsterdam.

1863 *Id.*, The Parish Register and other Poems, ...and the Sabbath... by J. Grahame, London 16mo.

1886 *Id.*, Poems, dans Cassell's National Library.

1810 *The Borough*. A Poem in 24 Letters, by the Rev. Geo. Crabbe, London, Hatchard 8vo, 10 sh. 6 d.

1810 2nd ed. *Id.* (Davy).

1811 3rd — *Id.*, 2 vol. (Davy).

1812 4th — *Id.*

1816 6th — *Id.*, 12mo.

1903 *Id.*, Dans Dent's Temple Classics.

1812 *Tales in Verse*, by the Rev. Geo. Crabbe, London, Hatchard 8vo, 12 sh.

1812 2nd ed. *Id.*, 2 vol.

1814 5th — *Id.*, 1 vol.

1891 *Id.*, with Introduction by H. Morley (Companion Poets, no 8).

1816 *Entire Works* : 4 vol. 12mo (cf. European Magazine and London Review, vol. 76, sept. 1819, p. 200).

— *Id.*, 4 vol. roy. 8vo : £ 4, 12 sh. (Davy).

1817 *The Variation* of Public Opinion and Feelings considered as it respects Religion. A Sermon preached before the Rt. Rev. the Lord Bishop of Sarum on his Visitation

---

1. Quelques revues de l'époque et même l'*European Magazine and London Review* de septembre 1819, p. 210, attribuent à Crabbe, pour 1783, un poème absurde intitulé *The Skull*, dont on peut lire une courte analyse dans la *Monthly Review*, vol. 69, p. 598, *Supplement to the Monthly Catalogue for Dec. 1783, art. 25. The Skull, a true but melancholy Tale, inscribed to the prettiest woman in England*, in-4, 2 sh. Bowen. 1783.

held at Devizes on Friday the 15th of August by the Rev. Geo. Crabbe, L. L. B. London, Hatchard.

1819 *Tales of the Hall*, by the Rev. Geo. Crabbe, L. L. B. 2 vol. 8vo, London, John Murray. £ 1, 4 sh.

1821 *A Series of 12 Illustrations* for Crabbe's Poems from designs by Corbould 8vo (Lowndes).

1822-3 *31 Plates* to illustrate the poems of Crabbe. Engraved by Heath from the drawings of Westall. Proofs 4o £ 44 — 8vo £ 3 — fc. 8vo £ 2, 2 sh. (Lowndes et Davy).

1822 *Poetical Works*, 7 vol. 8vo (Davy), John Murray.

1823 *Id.*, 5 vol. 8vo (Davy), id.

1823 *Id.*, 8 vol. 12mo (Davy).

1829 *The Poetical Works* of Geo. Crabbe, Paris, Galignani.

1833 *Prospectus* of the first complete and uniform edition of the Poetical Works of the Rev. Geo. Crabbe with his letters and journals, p. 8. 8vo London, Murray.

1834 (Feb.-Sept.). *The Works* of the Rev. Geo. Crabbe, with Life by his Son (contient les Posthumous Tales). 8 vol. 8vo £ 2. London, Murray.

1847 *Id.* Complete in one vol. 15 sh., id. (1).

1854 *Id.*

1867 *Id.*, 7 sh.

1901 *Id.*, 6 sh.

1850 *Posthumous Sermons* edited by J. Hastings, Rector of Trowbridge, London, Hatchard, 10 s. 6 d.

1905 *Poems*, by George Crabbe, edited by Adolphus William Ward, Cambridge University Press — vol. I, 4 sh. 6 d. net. L'édition sera complète en 3 vol.

Éditions incomplètes.

1854 *Universal Library*, Poetry, vol. III (Borough, Tales).

1855 *Works*, with life, Gall and Inglis, Edinburgh 8vo (ne contient ni les Tales of the Hall, ni les Posthumous Tales).

1881 *Id.*, réimprimé dans The Landscape Series of Poets.

1858 *Works*, with life, Routledge's British Poets, 8vo (ne contient ni les Tales in Verse, ni les T. of the H. ni les P. T.).

1873 *Works*, illustrated in 2 parts. London, J. Blackwood (ne contient ni les T. of the H. ni les P. T.).

Extraits et Morceaux choisis.

1781, 1783, 1784-5, 1808, 1810, 1812, 1819. *Annual Register :* Extraits divers.

1789 *Elegant Extracts* in Verse, by Vicesimus Knox (Book II, p. 522-3, de l'éd. 1801) ; Extraits du Village : Book I, v. 218-317 ; Book II, v. 87-106.

---

1. Cf. ce passage d'une lettre de J. Murray, le fils, à B. : « Albemarle St. May 8 [1846], My dear Sir..... I have for some time past been contemplating the printing of Crabbe's Life and Works in one volume..... if I can obtain your concurrence to this proceeding. The present edition in 8 vols. has come to a dead stand and there is no demand for it and although nearly 400 gs. were advanced to you in anticipation of profits, not only has no profit been realized, but there is still a debt of nearly £ 200.
In the event of an edition in one vol..... if you make over to me the copyright of the Life and of the Poems forming the 8th vol. of the present edition, I will give you £ 300 by notes at 12, 18 and 24 months from the day of publication » (conditions acceptées). (Collection Broadley.)

1827 *The Living Poets of England*. Paris. Baudry et Galignani. Crabbe, vol. I, p. 175-278.

1827-8 *The British Poets* of the XIX. century. Including the select works of Crabbe, Wilson, Coleridge, etc., being a supplementary volume to the poetical works of Byron, Scott and Moore. Frankfurt (Kayser).

1832 *Cullings from Crabbe*, with a Memoir of his life and notices of his writings (by Taylor, cf. B., p. 73, n. 25) Bath.

1832 *Beauties of Crabbe* with biographical sketch, Effingham Wilson, London.

1882 *Readings in Crabbe* (Tales of the Hall), with an Introduction (anonyme, mais par Edward Fitzgerald). Quaritch 8° (privately printed 1879).

1883-4 *The English Poets*, by T. H. Ward. Crabbe ed. by Courthope, vol. III, p. 581-95.

1888 *Crabbe's Poetical Works*, selected, ed. by Lamplough (Canterbury Poets).

1891 *The Poets and the Poetry* of the century, ed. by Miles vol. I. Crabbe to Coleridge 8vo.

1899 *The Poems of George Crabbe*, A Selection arranged and edited by B. Holland. London 8vo.

1902 *English Tales in verse*, with an Introduction by C. H. Herford, Blackie (contient Edward Shore, Phœbe Dawson, the Wager).

1903 *Selections* from the poems of George Crabbe, ed. by Deane, Little Library, Methuen.

II. — ARTICLES DE REVUES

1780	Sept.	*Monthly Review*, vol. 63, p. 226-7.	The Candidate.
—	—	*Critical Review*, vol. 50, p. 233-5.	Id.
—	Oct.	*Gentleman's Magazine*, vol. 50, p. 475.	Id.
1781	Aug.	*Critical Review*, vol. 52, p. 148-50.	The Library.
—	Oct.	*Gentleman's Magazine*, vol. 51, p. 474.	Id.
—	Dec.	*Monthly Review*, vol. 65, p. 423-5.	Id.
1783	July.	*Critical Review*, vol. 56, p. 60-1.	The Village.
—	Nov.	*Monthly Review*, vol. 69, p. 418-21.	Id.
—	Dec.	*Gentleman's Magazine*, vol. 53, p. 104.	Id.
1785	April.	*Critical Review*, vol. 59, p. 345-8.	The Newspaper.
—	Nov.	*Monthly Review*, vol. 73, p. 374-6.	Id.

1808		*Monthly Review*, vol. 56, p. 170-80.	Poems.
—	April.	*Edinburgh Review*, vol. 12, p. 131-51.	Id. (JEFFREY).
—	June.	*British Critic*, vol. 31, p. 590-3.	Id.
1809	Jan.	*Eclectic Review*, vol. 5, p. 40-9.	Id.
1810		*Monthly Review*, vol. 61, p. 396-409.	Borough.
—		*Critical Review*, 3rd series, vol. 20, p. 291-305.	Id.
—	April.	*Edinburgh Review*, vol. 16, p. 30-55.	Id. (JEFFREY).
—	June.	*Eclectic Review*, vol. 6, p. 546-61.	Id.
—	Nov.	*Quarterly Review*, vol. 4, p. 281-312.	Id. (GIFFORD).
1811		*Christian Observer*, vol. 10, p. 502-11.	Id.
—	March.	*British Critic*, vol. 37, p. 236-47.	Id.
1812		*Monthly Review*, vol. 69, p. 352-64.	Tales in Verse.
—		*Critical Review*, vol. 2, p. 561-79.	Id.
—	Nov.	*Edinburgh Review*, vol. 20, p. 277 ss.	Id. (JEFFREY).
—	Dec.	*Eclectic Review*, vol. 8, p. 1240-53.	Id.
1813	April.	*British Critic*, p. 380-6.	Id.
1815	May.	*The Pamphleteer*, vol. 5, p. 437-43.	A Sketch of the History of Poetry (Sir T. N. TALFOURD) Crabbe.
1816	Jan.	*New Monthly Magazine*, vol. 4, p. 511-7.	Memoirs of Eminent Persons : the Rev. Geo. Crabbe (by himself).
1819	March.	*North American Review*, vol. 8, p. 276-322.	Hazlitt's English Poets (R. H. DANA).
—	July.	*Edinburgh Review*, vol. 32, p. 118-48.	Tales of the Hall (JEFFREY).
—	—	*Blackwood's Edinburgh Magazine*, vol. 5, p. 469 ss.	Id. (WILSON).
—	Sept.	*British Critic*, 2nd series, vol. 12, p. 285-301.	Id.
—	Oct.	*Christian Observer*, vol. 18, p. 650-68.	Id.
—	Nov.	*Monthly Review*, vol. 90, p. 225-38.	Id.
1820	Feb.	*Eclectic Review*, new series, vol. 13, p. 114-33.	Id.
1821	May.	*London Magazine*, vol. 3, p. 484-90.	Crabbe (HAZLITT) reproduit avec de nombreuses variantes dans *The Spirit of the Age* (1825).

1827	Nov.	*Blackwood's Edinburgh Magazine*, vol. 22, p. 537-40.	The Chronicles of the Canongate Crabbe.
1832	Feb. 18.	*Athenæum*, p. 112-4.	Crabbe.
—	April 21.	*Id.*	Taylor's Cullings from Crabbe.
—	Dec.	*Fraser's Magazine*, vol. 6, p. 751-2.	The Departed of the year.
1834		*Monthly Review*, vol. 3, p. 101-15.	Burns' and Crabbe's Poetry.
—	Jan.	*Quarterly Review*, vol. 50, p. 468-508.	Life and Poems (LOCKHART).
—	March.	*Gentleman's Magazine*, new series, vol. 1, p. 253-64.	Life of Crabbe (MITFORD).
—	April.	*Eclectic Review*, 3rd series vol. 11, p. 253-78.	Id.
—	—	*Tait's Edinburgh Magazine*, new series, vol. 1, p. 161-8.	Id.
—	July.	*British Critic*, etc., vol. 16, p. 56-70.	Id.
—	—	*North American Review*, vol. 39, p. 135-66.	Crabbe's Poetry (O. W. B. PEABODY).
—	August.	*Quarterly Review*, vol. 52, p. 184-203.	Posthumous Tales (LOCKHART).
—	Aug. 30.	*Athenæum*, p. 636.	Id.
—	Oct.	*Eclectic Review*, vol. 12, p. 305-14.	Id.
—	Dec.	*Gentleman's Magazine*, new series, vol. 2, p. 563-75.	Poetical Works (Posthumous Tales).
1835	Jan.	*Edinburgh Review*, vol. 60, p. 255-95.	Life and Poems.
—	March.	*New England Magazine* (Boston), vol. 8, p. 215-20.	Life of Crabbe.
—	July.	*London and Westminster Review*, vol. 30, p. 316-41.	Life and Works.
1836	Jan.	*North American Review*, vol. 42, p. 63-9.	British Poetry at the close of the last century. Crabbe.
1837	March.	*New York Review*, vol. 1, p. 96-109.	
1841	Oct.	*Methodist Quarterly*, vol. 23, p. 514-34.	
1847	March.	*Tait's Edinburgh Magazine*, p. 141-7.	G. Crabbe (GILFILLAN) réimprimé dans *A Second gallery of Literary Portraits* (1850).
1851		*Sharpe's London Journal*, vol. 12, p. 21-8.	Life and Poems (F. LAWRENCE)
1854, etc.		*Notes and Queries*, 1st ser., vol. 9, p. 35.	
—		*Id.*, 2nd ser., vol. 10, p. 123, 178, 198.	
—		*Id.*, 3rd ser., vol. 4, p. 375.	
—		*Id.*, 4th ser., vol. 12, p. 67, 96, 178.	
—		*Id.*, 5th ser., vol. 6, p. 440.	
—		*Id.*, 7th ser., vol. 3, p. 306, 460.	

1854, etc.		*Notes and Queries*, 7th ser., vol. 6, p. 505.	
—		*Id.*, 7th ser., vol. 7, p. 114, 214, 373, 511.	
—		*Id.*, 7th ser., vol. 8, p. 116, 298.	
—		*Id.*, 7th ser., vol. 9, p. 71.	
—		*Id.*, 8th ser., vol. 12, p. 308, 377.	
1859	Jan.	*National Review*, p. 1-32.	Crabbe (W. C. Roscoe).
1854	Sept. 24.	*Saturday Review*, p. 394-6.	Tales of the Hall.
1869	Feb.	*St-James's Magazine*, new ser., vol. 2, p. 677-88.	
1872	July.	*North American Review*, vol. 115, p. 48-65.	Crabbe (F. Sheldon).
1874		*Cornhill Magazine*, vol. 30, p. 454-73.	Id. (L. Stephen) réimprimé dans *Hours in a Library*, new ed. 1892, vol. 2, p. 33 ss.
1880	May.	*Atlantic Monthly*, vol. 45, p. 624-9.	A Neglected Poet (G. E. Woodberry), réimprimé dans *Studies in Letters and Life*, 1890, p. 29-46.
1887	July.	*Temple Bar*, vol. 80, p. 327-40.	
1888	Oct. 13.	*Saturday Review*, p. 438-9.	Kebbel's Life of Crabbe.
—	—	*Athenæum*, p. 478.	Id.
1890	Oct.	*Temple Bar*, vol. 90, p. 270-9.	
1891	June 20.	*Illustrated London News.*	Extraits inédits (Dowden).
1897	Nov.	*Temple Bar*, vol. 112, p. 350-61.	Crabbe (A. C. Hillier).
1899	April.	*Gentleman's Magazine*, vol. 286, p. 356-67.	Id. (Maude Prower).
1901	Jan.	*Quarterly Review*, vol. 193, p. 21-43.	Id. (Heathcote Statham).
—	June.	*Cornhill Magazine*, vol. 83, p. 750.	Some Memories of Crabbe (W. H. Hutton).
—	Sept. 28	*Literature*, p. 295-8.	Crabbe's Aldeburgh (F. Gribble).
—	Dec.	*Atlantic Monthly*, p. 850-7.	A Plea for Crabbe (P. Elmer More).
1903	July.	*Edinburgh Review*, p. 30 ss.	Crabbe.
—	Oct. 31.	*Athenæum.*	Ainger's Life of Crabbe.
1904	March.	*Monthly Review*, vol. 14, p. 117-139.	Two Unpublished Poems of Crabbe.

En France.

1827	Mai.	*Revue Britannique*, p. 61-70.	
1831	Mai. 22	*Revue de Paris*, t. XXVI, p. 197 ss.	Pierre Grimes, conte traduit de l'anglais de George Crabbe (1).
1834	Mai.	*Revue Britannique*, p. 55-69.	Les débuts d'un poète (Crabbe).
1835	Février.	*Revue Britannique*, p. 252-84.	Poésie domestique de la Grande-Bretagne (Crabbe, p. 273-9) traduit de *The Repository of Knowledge*.

1. Par P. Chasles, et réimprimé dans *Caractères et Paysages*, 1833 (Cf. la *Biographie universelle* de Michaud, art. Crabbe).

1845 Oct. 15. *Revue des Deux Mondes*, t. XII, p. 333, 5, 7, 8. — La Poésie chartiste (PHILARÈTE CHASLES). Crabbe.
1854 Sept. 27, 8, 9. *Moniteur Universel*. — George Crabbe (CUCHEVAL-CLARIGNY)(1).
1856 Sept. 15. *Revue des Deux Mondes*, 2nds sér., t. V, p. 371-4. — Les Poètes des pauvres (ÉTIENNE), Crabbe.
1903 Nov. *Revue de l'Enseignement des Langues vivantes*, p. 357-60. — Sur Ainger's Life of Crabbe.

III. — ESSAIS

1848 H. TUCKERMAN, *Thoughts on the Poets*, New York, 3rd ed. (Crabbe, p. 122-36).
1850 H. GILES, *Lectures and Essays*, Boston (Crabbe, vol. I, p. 45-92).
1852 EARL OF BELFAST, *Poets and Poetry of the Nineteenth Century*, London (Crabbe, p. 258-68).
1862 S. F. WILLIAMS, *Essays*, London (Crabbe, p. 161-90).
1873 J. DEVEY, *A Comparative Estimate of modern English Poets*, London (Crabbe, p. 368-75).
1882 Mrs. OLIPHANT, *The Literary History of England* (Crabbe, vol. I, p. 184-216).
1895 G. SAINTSBURY, *Essays in English Literature*, 1780-1860 (Crabbe, p. 1-30).

En France.

1825 Am. PICHOT, *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*, Paris, 3 vol. (Crabbe, tome II, lettre 63, p. 330-62).

IV. — ALLUSIONS DE QUELQUES AUTEURS CÉLÈBRES

1783 John SCOTT, of Amwell : *An Account of the Life and Writings of James Beattie*, by Sir Wm. Forbes, 3 vol. 1807 (sur le *Village* de Crabbe, cf. vol. II, letter 163, p. 301-6, 29 August, citée par B., p. 120, n. 8).
1808, etc. WORDSWORTH, Lettre à Samuel Rogers, de Grasmere Sept. 29, 1808 (citée par CLAYDEN, *Rogers and his Contemporaries*, vol. I, p. 49).
Id. Lettre à B., Feb. 1834 (citée par B., p. 117, n. 19).
Id. *Extempore Effusion upon the death of James Hogg*, nov. 1835 — WORDSWORTH's *Poetical Works*, ed. Dowden, vol. V, p. 161, v. 29-36.
Id. I. Fenwick notes (1843) sur Lucy Gray, Dowden, vol. I, p. 368-9.
sur l'*Extempore Effusion*, ibid., vol. V, p. 359-61.
Id. *Life of* by Wm. A. KNIGHT, ed. 1889, vol. III, p. 305 et 376.
1808 SOUTHEY, *Selections from the Letters of Rob. Southey*, ed. by J. W. WARTER, 4 vol., 1856, vol. II, p. 90-1, to Mr. J. N. White, from Keswick, Sept. 30, 1808.

1. Cf. la *Nouvelle Biographie générale* de HOEFER, art. Crabbe.

1808 SOUTHEY, *The Life and Correspondence of Rob. Southey* ed. by his Son, 6 vol. 1850, vol. IV, p. 355-6, to C. W. W. Wynn, from Keswick, July 22, 1819 (sur les *Tales of the Hall*).

1809, etc. BYRON, *English Bards and Scotch Reviewers* (vers la fin).

Id. *Moore's Life of Byron* (1830), cf. à la date du 13 mars 1809, du 12 oct. 1813, du 15 sept. 1817.

1810 F. HORNER, *Memoirs and Correspondence of...* (1843), vol. II, p. 53, lettre à Jeffrey du 16 juillet 1810 (sur le *Borough*).

1810 Sir Sam. ROMILLY, *Life of Romilly*, vol. II, p. 163, n. lettre à M. Dumont du 13 octobre 1810 (sur le *Borough*).

1812 Sir J. MACKINTOSH, *Life of...*, vol. II, ed. 1835, p. 218 (sur le *Borough*), et p. 347.

1814 LEIGH HUNT, *The Feast of the Poets*, 2nd ed. 1815, p. 6 et notes, p. 19-50.

1816 CARLYLE, *Letters of T. Carlyle*, ed. by Ch. E. Norton, 1886, from Annan, 15th July 1816, vol. I, p. 73.

1819 CROKER, *The Croker Papers*, vol. I, p. 146, lettre à Murray, de Ryde July 18th 1819 (sur les *Tales of the Hall*).

1834 COLERIDGE, *Table-Talk*, ed. Bohn's Libraries, p. 276, March 5, 1834.

Vers 1840 LANDOR, *Imaginary Conversations* : Southey and Porson.

1852 J. H. NEWMAN, *The Idea of a University* (1st ed. 1852) 3rd ed. 1873, p. 150 et 326.

1855 D. G. ROSSETTI, *Letters to Wm. Allingham 1854-70*, ed. by G. B. Hill, 1897, p. 102 et n. p. 107.

1856 MACAULAY, *Life of*, by Sir G. O. TREVELYAN ed. 1878, vol. I, p. 61, II, p. 426.

Id. *Essay on Robert Montgomery*, ed. Routledge, 1892, p. 139.

1856 A. CLOUGH, *Prose Remains*, ed. Macmillan 1888, p. 237, to Prof. F. J. Child.

TENNYSON, *Life of*, by his Son, ed. 1899, p. 659.

1884 SWINBURNE, art. sur Byron dans le *Nineteenth Century*, April 1884, p. 598-9.

1889 Cov. PATMORE, *Principle in Art*, London 1889, p. 134-40 : Crabbe and Shelley.

Sur Edw. FITZGERALD et SCOTT, cf. *supra*, p. 536, n. 1, p. 532-3.

V. — BIOGRAPHIES

1857 A. DRUZHININ, George Crabbe and his Works (en russe), Saint-Petersburg (1).

1875 F. STEHLICH, *G. Crabbe, ein englischer Dichter*, Dissertation, Halle.

1888 T. E. KEBBEL, *Life of G. Crabbe*, London, W. Scott (Great Writers).

1899 H. PESTA, *G. Crabbe. Eine Würdigung seiner Werke*. Wien und Leipzig.

1903 A. AINGER, *Crabbe*, Macmillan, London (English Men of Letters).

---

1. Sur l'influence de Crabbe en Russie, cf. aussi : *English poets* in biographies and specimens, compiled (en russe) by Nicolas V. GERBEL (Crabbe, p. 178-195) et W. R. MORFILL, *A History of Russia*. 1902, p. 451-2 (renseignement communiqué par M. Morfill, professeur à l'Université d'Oxford).

INDEX

DES

PRINCIPAUX NOMS DE PERSONNES

A

Abbey and Overton, *The English Church in the Eighteenth Century :* 95 n. 1, 221 n. 3, 267 n. 2.

Abingdon (Mrs.), actrice : 224 n. 1.

Acton (Eugenia de), pseudonyme : 57 n. 2.

Addison (J.) : 136, 174 et n. 2, 238, 432 n. 1, 445 n. 1, 500.

Ainger (A.), *Life of Crabbe :* viii, 19 n. 1, 71 n. 3, 118 n. 1, 121 n. 3, 185 n. 5, 201 n. 1, 226 n. 3, 245 n. 1, 251 n. 3, 369 n. 1, 451 n. 1, 490 n. 2, 495 n. 1, 647.

Akerman, gardien-chef de Newgate : 131-2.

Aldrich (S.) : 19.

Allen (J.) : 501.

Allen (R.) : 251 n. 1.

Almon (J.), *A List of the Officers of the Militia of England and Wales for 1778 :* 86 n. 2.

Anacréon : 245.

Angellier (M. A.), *Robert Burns :* 444 n. 2.

Arbuthnot (J.) : 111 n. 3, 237 n. 3.

Arcedekne (Challoner), original de « Sir Denys Brand » : 397, 398 n. 1.

Arioste (L') : 505 n. 2, 508.

Arkwright (Sir Richard) : 241.

Arminius (J. H.) : 281.

Arnold (Th.) : 277.

Arnould (M. L.), *Racan :* 188 n. 3.

Astley (J. D.), candidat à la députation : 580 n. 2.

Austen (Jane), *Emma :* 305 n. 1, 306 n. 1 ; *Northanger Abbey :* 331 ; 388.

B

Bacon (Lord) : 462 n. 2, 500.

Bacon (Rev. F.) : 258.

Baillie (Joanna) : 352 n. 1, 505 n. 2, 604 et n. 2.

Baillie, sculpteur : 611 n. 1.

Baker (G.), candidat à la députation : 225 et n. 3.

Baldensperger (M. F.), *Gessner en France :* 188 n. 3, 199 n. 2.

Balfour (A.), *Characters omitted in Crabbe's Parish Register :* 628 n. 1.

Balzac (H. de), *Les Paysans :* 194 n. 2, 217, 384, 390 n. 1.

Banks (Sir Joseph) : 263 n. 1, 264 et n. 1.

Barrington (Sir Jonah), *Personal Sketches :* 180 n. 2.

Bartlett (Rev. N.) : 225 n. 1.

Barton (Bernard) : 17 et n. 4-5, 54 n. 2, 55, 451 n. 1.

Bate Dudley, journaliste : 232 n. 1.

Bath (marquis de) : 597-8.

Beauchamp (vicomte) : 86.

Beaufort (duc de) : 176.

Beaumont (Sir George) : 498.

Beavan (A. H.), *James and Horace Smith :* 133 n. 1.

Becket (Th.), éditeur : 111-2, 635.

Beckford (Wm.) : 600 et n. 2, 601 n. 1.

Beechey (H. Wm.), *Sir Joshua Reynolds :* 335 n. 1.

Beljame (M. A.), *Le Public et les Hommes de lettres en Angleterre :* 230 n. 2.

Benet (Rev. J.) : 18, 166.

Benett (J.), de Pyt House : 579 et n. 4, 580 et n. 2, 590 et n. 1.

Bent (Wm.), *London Catalogue :* 57 n. 2.
Bentham (J.) : 273 n. 1.
Bentley (Joanna) : 69 n. 4.
Beresford (Rev. G.) : 483, 485 et n. 2.
Beresford (Lady N. Sophia), original de « Lady Barbara » : 648.
Beresford (Rt. Hon. Wm), *The Beresford Ghost :* 648.
Berkeley (G.) : 462 n. 2.
Bernard (Claude) : 389 n. 1.
Besant (Sir W.), *London in the Eighteenth Century :* 70, 84 n. 3, 106 n. 1-2, 108 n. 1, 128 n. 3.
Bessborough (comtesse) : 503.
Beurlier (M. E.) : xi.
Blackmore (Sir Richard) : 134.
Blacknell (Miss) : 90.
Blackwood (Wm.), éditeur : 557 n. 2.
Blomefield (F.), *History of Norfolk :* 4 n. 1, 266 n. 2.
Bloomfield (Rob.) : 627 n. 1.
Blount (Ch.) : 279.
Boaden (J.), *Memoirs of Kemble :* 504 n. 1.
Boccage (G. de C.) : 519-20.
Bodman (J.), *A concise History of Trowbrige :* 488 n. 4.
Boileau (N.) : 133 n. 3, 154.
Bolingbroke (H. St. John, vicomte) : 113, 122, 423.
Bonnycastle (J.) : 125 et n. 1-2-3, 320, 474.
Boswell (J.), *Life of Johnson :* 335 n. 1.
Boucher (F.) : 196.
Bourgeois (M. E.), *Manuel historique de politique étrangère :* 574 n. 2, 575 n. 2.
Bourke (Sir R.), *The Correspondence of the Rt. Hon. Edm. Burke :* 148 n. 2, 163 n. 5.
Bourne (H. R. F.), *History of English Newspapers :* 231 n. 3, 232 n. 1.
Boutmy (E.), *Le Développement de la Constitution anglaise :* 205 n. 1.
Boyle (R.), *Parthenissa :* 416 n. 2.
Boyse (S.) : 124.
Bowles (Rev. Wm. L.) : 495 n. 3, 497, 498 et n. 3, 551, 580, 589, 590 et n. 1, 598, 599 et n. 1.
Bradley (M. H.) : x, 55 n. 2, 542 n. 1, 623 n. 4.
Brereton (Miss) : 57.
Briton (J.), *Autobiography :* 551 n. 3.
Broadley (M. A. M.) : ix n. 2, xi, 169 n. 1, 182 n. 3, 185 n. 5, 186 n. 1, 187 n. 2, 225 n. 1, 246 n. 3, 248 n. 1, 259 n. 1-3, 263 n. 1, 268 n. 2, 271 n. 1, 275 n. 3, 321 n. 2, 352 n. 3, 474 n. 1, 481 n. 3, 484 n. 1, 488 n. 1, 490 n. 1, 493 n. 3, 506 n. 3, 509 n. 2, 555 n. 1, 580 n. 3, 581 n. 2, 590 n. 1, 593 n. 3, 599 n. 1, 603 n. 2, 605 n. 2, 606 n. 1, 610 n. 1, 631 n. 1, 648 n. 1, 662 n. 1.
Brooke (H.), *The Fool of Quality :* 106, n. 1.
Brougham (Lord) : 503.
Brown (Tom), original de « Peter Grimes » : 398 et n. 1.
Browne (Wm.) : 66 n. 1, 199 n. 2.
Bruce (J.), l'explorateur : 548.
Brunton (A.) : 554 et n. 3.
Buckingham (G. Villiers duc de) : 349.
Buckingham (duchesse de) : 221.
Buckingham (R. T. Grenville, duc de) : 586 n. 2.
Budgell (E.) : 110.
Bull, alderman et député : 132.
Bunbury (Sir Charles) : 163 et n. 2-3-5, 164, 165 et n. 1, 320, 631.
Bunbury (Sir Henry) : 21 n. 1 et passim (Bunbury Letter), 631.
Bunyan (J.) : 36, 372.
Burcham (Mrs.) : 107.
Burdett (Sir Francis) : 512 n. 4, 579.
Bürger (G. A.) : 507.
Burke (Edmund) : 21 n. 1, 24, 41 n. 1, 120, 122 n. 2, 143-7, 148 et n. 1, 149, 150 n. 1, 160, 225 et n. 4, 228, 238, 351 n. 1, 475, 503, 572-3, 574, 577, 598, 631.
Burke (Mrs. Jane) : 162 et n. 5, 320.
Burke (Richard) : 259 et n. 1.
Burney (Charles) : 133 n. 1.
Burney (Fanny), *Diary :* 109 n. 2 ; *Evelina :* 127 n. 2, 331 n. 1 ; 388.
Burns (R.) : 16, 109 n. 2, 218-9, 290, 552, 559.
Burwood (J.) : 5 n. 1.
Bute (Lord) : 121.
Buxton Forman (Mr. H.) : x, 111 n. 1, 264 n. 1.
Byrom (J.), *Colin and Phœbe :* 69 n. 4.

Byron (Lord) : 344 et n. 2, 505 n. 2, 508 n. 2, 548, 614, 615 n. 2.
Byron (Rev. H.) : 477 et n. 3, 479 n. 1, 481 n. 1, 483 n. 2, 484 n. 1, 487 n. 3.

C

Calvin (J.) : 155.
Campbell (Th.) : 290 et n. 1, 502 et n. 1, 504 et n. 2, 505 et n. 1-2.
Canning (G.) : 320, 508, 581 et n. 2.
Carlyle (Th.) : vii n. 1, 445 n. 1.
Carter (Miss Rebecca), original de « Clelia » : 398 et n. 1.
Cary (Docteur), de Trowbridge : 595 n. 1, 610 n. 1.
Casley (M. H. C.) : 4 n. 3, 5 n. 2.
Cartwright (Edmund) : 241-3, 248.
Cartwright (Edmund), fils du précédent : 248 n. 1, 249 n. 1, 261 n. 1, 262, 284 et n. 1.
Castlereagh (marquis de Londonderry) : 556.
Cave (Edw.) : 124.
Cervantes (M.) : 445 n. 1.
Chantrey (Sir F.) : 3 n. 1, 550 n. 3, 594 et n. 1.
Charles Ier, roi d'Angleterre : 29, 357 n. 1.
Chatterton (Th.) : 102.
Chaucer (G.) : 195, 395, 401, 519-20, 542 n. 1, 545-6, 625 n. 3.
Chubb (Th.) : 279.
Church (J.) : 19.
Churchill (Miss) : 508.
Clark (Norris) : 337 n. 3, 603 n. 2.
Clarke (S.) : 269.
Clayden (P. W.), *Rogers and his Contemporaries :* 498 n. 3, 499 n. 1.
Cobbe (Lady Betty) : 647 n. 1, 648.
Cobbett (Wm.), *Rural Rides :* 306 et n. 3 ; 587, 627 n. 1.
Cockburn (Lord), *Memorials of his Time :* 574 n. 4.
Colburn (H.), libraire : 515 n. 1.
Coleridge (S. T.) : 72 n. 9, 290 n. 1, 339 n. 1, 496, 574 n. 5, 577.
Conway (H. S., maréchal) : 86 n. 2.
Conway (H. S., capitaine) : 86 n. 2, 87 et n. 1-2.
Collins (Mr. Wilkie) : 9 n. 1.
Combe (Richard), député d'Aldborough : 23 n. 1.
Constable (J.) : 15.
Cook (Catherine) : 583.
Cooke (Dr.) : 36.
Corrance (Mr.) : 61 n. 4.
Cosway (R.) : 59.
Cowley (A.) : 70.
Cowper (Wm.) : 27 n. 1, 38 et n. 4, 45, 123, 125 n. 2-3, 198, 223 n. 1, 232 n. 1, 234, 236-7, 259, 281, 290, 329, 358, 366 n. 1, 536, 545, 564 et n. 4, 573, 576, 627.
Crabbe (Caroline), petite-fille du poète : 35.
Crabbe (Edmund), fils du poète : 245 n. 2, 250 et n. 1, 252.
Crabbe (Elizabeth), épouse présumée de Robert, le grand-père : 4 n. 3.
Crabbe (Emily Louisa), petite-fille du poète : vii n. 1.
Crabbe (George), le père : 5 et n. 3, 6 et n. 3, 18 n. 1, 19-23 et n. 1, 24, 37 n. 1, 173 n. 3, 242 n. 3.
Crabbe (George), le poète :

I. — *Biographie.*

Naissance et famille 3-7, 16-26 ; impressions d'enfance 28-33, 43-6 ; éducation à Aldborough 27, à Bungay 34, à Stowmarket 38-42 ; initiation à la poésie 36-7. — Apprentissage à Wickham Brook 47-53, à Woodbridge 55-6. — Liaison avec Sarah Elmy 57 ss., 88 ss. — Retour à Aldborough 78-9 ; apothicaire et chirurgien 81-3, 85-8 ; premier voyage à Londres 84 ; désespoir et second départ pour Londres 99 ss ; démarches infructueuses 107-26 ; témoin de l'incendie de Newgate 131-2 ; la lettre à Burke 145-7 ; entrée dans les ordres 161-6. — Vicaire à Aldborough 170-1 ; prêtre 173-4 ; chapelain à Belvoir 178-84 ; pasteur non résidant de Frome St. Quintin et d'Evershot 185 ; mariage 224 et voyages dans le Dorsetshire 225-6. — Résidence à Stathern 240-1 ; nomination et premier séjour à Muston 242-3 ; retour dans le Suffolk, à Parham 247-52, à Great Glemham 253-4, à Rendham 255. — Second séjour à Muston 471 ss. ; mort de Mira 475 ; nomination à Trowbridge 481 ; voyages à Sidmouth 491-5, à Londres 496 ss. et 549-52, à Edimbourg 555-61, à Bath 598-9, à Puck-

lechurch 601-2, à Beccles et à Hampstead 603-6, à Hastings et à Bristol 607-9; premières atteintes de névralgie faciale 592-3, crises de tic douloureux 594-5, dernière maladie 610-1.

II. — *Œuvres principales en vers.*

Hope (l'Espérance) : 70-1.
Inebriety (l'Ivresse) : *71-7.*
The Candidate (le Candidat) : 113 n. 1, *133-141.*
The Library (la Bibliothèque) : 49-50, 101-2, 103, 141, 145-6, *148-60,* 161 n. 3, 162 n. 2, 169, 187, 188 n. 1, 200 n. 1, 212, 214, 237, 290 n. 2, 418, 553, 620 n. 6, 625 n. 1, 638-40.
The Village (le Village) : 12, 13 n. 2, 20 et n. 2-3, 77, 83 n. 1, 99 n. 3, 101 n. 3, 148 n. 1, 171, 185-8 et n. 1, 197 n. 1, 199 n. 1, 201 n. 1-2, *202-22,* 227, 236, 266-7, 287, 290 n. 2, 309, 317, 322, 328, 335 n. 1-2, 364, 391, 401, 467, 553, 583, 587, 617, 619 n. 3, 620 n. 3-4-5, 621 n. 1-2, 623 n. 3-4, 624 et n. 2, 627-8.
The Newspaper (le Journal) : 68 n. 3, 69 n. 1, *227-38,* 239, 290 n. 2, 553 n. 2, 618 n. 3, 623 n. 3.
The Parish Register (Le Registre de Paroisse) : 25 n. 3, 29 n. 2, 30 n. 1, 64 n. 1, 161 n. 2, 182 n. 3, 258 et n. 1, 267, 272 n. 2, 286-9; analyse sommaire 325 n. 1; analyse détaillée *289-320;* personnages mentionnés : Ablett (Gérard) 307, 328; Addle (le pasteur) 300, 302; Archer (Sir Edw.) et Fanny Price 296-7, 298, 328; Ashford (Isaac) 308-9, 326, 328, 397, 398 n. 1, 584, 617; Barnaby (le fermier) 305, 326; le Braconnier athée 312, 398 n. 1; la Châtelaine 295-6; Collett (Andrew) 310-1, 397, 398 n. 1; Collins (Lucy) 317, 539; Cousins (Leah) 312; Cuff (Roger) 413-5, 564; Dawkins (l'épicier) 311, 325; Dawson (Phébé) 287, 317, 318-20, 322-3, 325, 327, 386 n. 4, 539, 544, 621 n. 2; Dingley (Robin) 312-3, 397, 398 n. 1; Evangélique (le jeune pasteur) 301; Goe (la veuve) 64, 302-3, 304, 326, 397; Kirk (Nathan) 326, 493 n. 1, 641-2; Lloyd (Catherine) 299-300; Lodge (les) 493 n. 1; Lucy et William 317; la Maîtresse d'école 312, 326; Monday (Sir Richard) 297 et n. 2, 299, 322, 325, 618 et n. 1; Pratt (Peter) 311; Reuben et Rachel 307-8, 328; Robert et Susanne 303-4; appréciation 320-8; allusions diverses 334, 355, 364, 386 n. 3, 389 et n. 3, 391, 398 n. 1, 401, 426 n. 1, 465, 468, 493 n. 1, 500, 548, 553 n. 2, 564 n. 2, 618 n. 1-4, 621 n. 2, 624 n. 1-2, 641.
Poèmes publiés en 1807 à la suite du Registre de Paroisse :
The Birth of Flattery : 625 n. 3. — Reflections : 625 n. 2. — Sir Eustace Grey : 267 n. 1, 290 n. 2, 625 n. 2, 627 n. 2. — The Hall of Justice : 265-6, 290 n. 2, 588 n. 3, 625 n. 2. — Woman : 290 n. 2, 625 n. 2.
The Borough (le Port de Mer) : 3 n. 1, 5 n. 2, 6 n. 2, 8 n. 2, 9 n. 1, 13 n. 3, 14 n. 1-2, 15 n. 1, 16 n. 2, 20, 24, 27-8, 38 ss., 42 n. 3, 77, 81 n. 4, 82 n. 4, 83 n. 2, 93 n. 2, 133 n. 2, 267 et n. 1, 275-6, 278-80, 281 n. 2, 282, 284, 289 n. 1, 332-3; analyse sommaire : 392 n. 2; analyse détaillée *334-88;* personnages mentionnés : Archer (l'avoué, lettre VI) 352; Benbow (l. XVI) 386 et n. 3, 395; Blaney (l. XIV) 279, 384 et n. 1, 385 n. 2, 388, 395, 397, 398 n. 1, 569; Brand (Sir Denys, l. XIII) 353-5, 385 n. 2, 396 et n. 2, 397, 398 n. 1, 650; Clelia (l. XV) 385 et n. 1, 398 et n. 1; le Condamné à mort (l. XXIII) 366-9; Daniel (l. V) 358-9; Dixon (Reuben, l. XXIV) 362; Eusebius (l. XVII) 351 et n. 1; Grimes (Peter, l. XXII) 377-83, 384 et n. 4, 387, 390, 395, 398 et n. 1, 586, 621 n. 2; Jachin (l. XIX) 371-6, 384 et n. 1, 387, 390, 395; Keene (Abel, l. XXI) 279, 281-2, 377 n. 1, 386 et n. 4, 395, 401, 411 n. 2, 432 n. 1, 621 n. 1; Leonard (l. XXIV) 362-3, 397, 398 n. 1; Orford (Ellen, l. XX) 386 et n. 4, 395, 539; le Pasteur (l. III) 355-5; Sally (l. II) 433 n. 1; Swallow (l. VI) 360-1, 621 n. 2; Thompson (Fred., l. XII) 388, 395; appréciation 388-99; allusions di-

verses 401, 402 et n. 1, 403 et n. 1, 408 n. 2, 410 n. 2, 411 n. 2, 433 n. 1, 465-8, 476 n. 2, 488, 498, 576 n. 3, 583 n. 2, 585, 587 n. 4, 618 n. 1, 619 n. 1-3, 620 n. 5-6, 621 n. 1-2, 624 n. 1-2.

Tales in Verse (les Contes en Vers) : 280 n. 3, 401-2 ; analyse détaillée *403-64* ; personnages mentionnés : Anna (v. Stafford) ; Arabella (IX) 462 n. 2 ; le Bimbelotier (XIV) 410 n. 2 ; Bolt (le juge, I) 578, 619 ; Booth (Allen, II) 452-6 ; Clubb (v. Counter) ; Colin (v. Jessé) ; Counter (XVIII) 434-6, 445, 447 ; Dighton (John, XIX) 410 n. 2 ; Dinah (v. Rupert) ; Dorothée (v. Lucy) ; Eliza (v. Stafford) ; Flemming (Judith, v. Booth) ; Fletcher (George et Isaac, XX) 408-10, 433, 537 n. 3 ; Gwyn (III) 422-6, 433, 618 ; Hammond (v. Bolt) ; James (le pasteur évangélique, XV) 426 n. 1 ; Jessé (XIII) 457-62, 536 ; John (le jeune poète, V) 94, 180, 182 et n. 1, 183, 240 et n. 1, 340 n. 1, 415-22, 433, 468, 644 ; Jones (Stephen, XXI) 432 n. 1 ; Josias (v. Kindred) ; Kindred (Jonas et Sybil, VI) 437-44, 445, 447, 467 n. 1 ; Lucy (VIII) 59-60, 432 n. 1 ; Moss (Nancy, VII) 64-5, 462 n. 2 ; Orlando (X) 89 ss., 337-9 ; Paul (XVII) 411-5, 433, 470 ; Rebecca (v. Gwyn) ; Rupert (IV) 315 n. 1, 403-8, 433, 452, 455, 462 n. 2, 467 et n. 1, 469-70, 537 n. 3 ; Shore (Edward, XI) 279 n. 3-4, 340 n. 1, 427-32, 433, 467 ; Stafford (XVI) 447-51, 467, 567 n. 1 ; Sybil (v. Kindred) ; Thomas (le squire, XII) 462 n. 1, 564 ; appréciation 464-70 ; allusions diverses 473, 498, 519-20, 536-7, 547-8, 552 et n. 3, 571, 618 n. 1, 619 n. 1-3, 624 n. 1-2, 643.

Tales of the Hall (les Contes du Château) : 514 ss. ; analyse détaillée : *519-43* et *643-53* ; personnages mentionnés : Bailey (Wm., XIX) 279 n. 3, 512 n. 4, 567 n. 1, 652 ; Barbara (Lady, XVI) 278 n. 3, 647-8 ; Belwood (XV) 233 n. 2, 646-7 ; Bland (Harry, III) 644 ; Blane (Sir Hector, III) 38-9, 649-50 ; Cecilia (v. Harry) ; Charles (III) 59 n. 1, 643 ; Dale (Sir Owen, XII) 567 n. 1, 645-6 ; Ellen (XVIII) 648 ; Ellis (v. Sir Owen Dale) ; Emma (v. Henry) ; Finch (Charles, IX) 650 ; Garçon (le Vieux, X) 599 n. 1, 651-2 ; George (I, II, III, VII, XXII) 38 ss., 41, 520-1, 523-7, 533 et n. 2, 534-6, 546-8 ; Hannah (v. Ruth) ; Harriet (XVII) 650-1 ; Harry (ou Henry, XIII) 339-40 ; Henry (XIV) 564, 650 ; Jane (VIII) 250 n. 3, 538, 644 ; Lucy (v. Jane) ; Martha (XI) 547 n. 2, 652 ; Matilda (v. Richard) ; Rachel (XXI) 538, 586 n. 2, 649 ; Richard (I, II, IV, VI, XXII) 25, 28 et n. 2-3, 29, 42 ss., 66, 68, 92, 495 n. 2, 522, 528-35, 536, 538-9, 546-7, 627 n. 2 ; Rosabella (v. George) ; Ruth (V) 538-44, 546-7 ; appréciation 544-8 ; allusions diverses 562-3, 571, 585 n. 2, 586-7, 588 n. 1, 619 n. 1, 621 n. 2, 623 n. 2, 624 et n. 1, 626 et n. 1-2.

Posthumous Tales (les Contes posthumes) : VIII n. 1, 14, 25 n. 4, 29, 35-7, 41-2, 45, 50, 116, 562-3 ; analyse sommaire 569 n. 1, 570 n. 2 ; mention détaillée de : Bonner (XVI) 571-2 et de Villars (V) 563 n. 2, 564-7 ; appréciation 571-2 ; allusions diverses 587 n. 1, 588, 591, 604 n. 2, 623 n. 3.

III. — *Pièces diverses et ébauches en vers.*

Poèmes de jeunesse : My Birth Day 100 ; The Choice 113 n. 1 ; The Comparison 88 ; Epistle to Shelburne 122 ; Fragment : Proud little man 96 ; Fragment written at midnight 85-6 ; Goldsmith to the Author 102 ; The Hero 109-110, 113 n. 1 ; Hymn 96 ; Judgment of Life 69 ; Life 99 ; Midnight 625 n. 4 ; Mira 56 n. 1, 68 ; « My days, o ye lovers..... » 69 n. 4 ; Night 98 ; Poetical Epistles (from the Devil, from the Author to Mira) 111 et n. 1-2 ; The Resurrection 99 ; The Sacrament 98 ; « The hour arrived..... » 103 n. 2 ; The Wish 69, 95 ; « Ye gentle gales..... » 66 n. 2.

Poèmes postérieurs à 1783 : Conte publié dans la *Monthly Review* X, n. 1 ; The Deserted Wife 562 n. 3,

656-8; Épître au duc de Rutland 226 et n. 4; Flirtation 652-3; (On Friendship) 659; En l'honneur de George IV, 562 n. 1, 654-6; Infancy 7 n. 2, 22, 31-3, 161 n. 2, 366 n. 1; The Ladies of the Lake 91, 242 n. 4; Lines written at Warwick 525 n. 1; Satire 352; To a Lady at Sidmouth 492; On the Waterloo Elm-Tree 576-7; The World of Dreams 473 n. 1, 511-2; « Yes, I behold again..... » 483.
Ébauches non publiées : Élisée et Naaman 265; The Pedlar of Swafham 266.

IV. — *Œuvres et ébauches en prose, sermons.*

Autobiographical Sketch : 37, 71, 82, 102, 104, 107, 143, 147-9, 162.
Natural History of the Vale of Belvoir 262 et n. 1.
Essay on Trefoils 264.
The Widow Grey 266; Reginald Glanshaw 266.
Sermons :
Evershot, 25 mars 1784, 225 et n. 2.
Stathern, 27 juin 1784, 67 n. 3, 226 n. 3, 241 n. 2.
Belvoir, janv. 1788, 242 et n. 2.
Aldborough, 10 juin 1792, 246 n. 1.
— 21 et 28 avril 1793, 248 n. 2.
Muston, 2 et 16 juin 1793, 249 n. 1.
— 7 et 14 sept. 1794, 249 n. 1.
Great Glemham, 4 mars 1804, 387 n. 1, 389 n. 1.
Swefling, 14 juillet 1805, 272.
Trowbridge, 5 juin 1814, 276-7.
— 2 juin 1816, 271 n. 2.
— 22 oct. 1826, 268 n. 1.
Posthumous Sermons : 269, 271-2.
Meditation : 96 n. 3, 99 n. 1.

V. — *Correspondance.*

Lettres
à Burke : février-mars 1781, 143-5.
— 27 mars 1781, 147 n. 1, 148 n. 2, 160, 162 n. 2.
— 26 juin 1781, *passim* et 631-7.
— 24 août 1781, 163 n. 5.
— 16 avril 1782, 172.
à Lady Elizabeth 23 juillet 1783, 181 n. 1.
Edm. Cartwright 5 sept. 1792, 261 n. 1.
à Edm. Cartwright 22 juillet 1794, 248 n. 1, 263 n. 1.
— 4 août 1794, 264 n. 1.
— 3 février 1795, 264 n. 1.
à son frère John 21 nov. 1796, 252 n. 1.
à Messrs. Lackington 6 juillet 1803, 265 n. 1.
à Wenn 8 août 1804, 288 n. 1.
— 25 juillet 1805, 255 n. 2.
— 1er août 1805, 251 n. 3.
— 12 août 1805, 251 n. 3.
à Sir Ch. Bunbury 8 oct. 1807, 321 n. 1.
à Wenn 20 janvier 1808, 289 n. 1.
— 23 sept. 1808, 324 n. 1.
— 12 août 1809, 289 n. 1, 334 n. 4.
à Gordon 10 sept. 1812, 473 et 474 n. 1.
à W. Scott 13 oct. 1812, 552 n. 3, 554 n. 1.
à Gordon 15 avril 1813, 472 n. 4.
— 1er nov. 1813, 475 n. 3.
— 9 déc. 1813, 474 n. 2, 477, 478 n. 1.
à W. Scott n. d. (vers 1813), 554 n. 3.
à W. Scott n. d. (vers 1813), 554 n. 4.
à W. Scott n. d. (vers 1813), 243 n. 3, 471 n. 1, 475-6, 554 n. 4.
à Gordon 16 fév. 1814, 479 et n. 1.
— 12 mars 1814, 482 n. 1.
— 5 avril 1814, 484 n. 2.
— 21 mai 1814, 483 n. 2, 487 n. 3, 576 et n. 4.
à Timbrell 21 juillet 1814, 485 n. 2.
à Fanny (?) n. d., 490 n. 1.
à Gordon 11 fév. 1815, 485 n. 2, 493 n. 3, 495 n. 3.
à Houlton 5 août 1816, 493 n. 3, 494 n. 1, 510 n. 1.
à Mrs. Leadbeater 1er déc. 1816, 395 et n. 1, 489 et n. 2, 493 et n. 2.
à R. Sainthill 13 mai 1817, 512 n. 2.
à S. Rogers mai-juin 1817, 498 n. 3, 512 n. 2.
— 23 juin 1817, 493 n. 1.
à Mrs. Leadbeater 30 oct. 1817, 512 n. 3, 518 n. 2.
— 7 sept. 1818, 514 et n. 2-3, 592 n. 1.
à Murray 23 nov. 1818, 514 n. 1, 516 et n. 1, 518 n. 2.

à Murray 28 déc. 1818, 518 n. 2.
— 10 janv. 1819, 515 n. 1.
— 22 janv. 1819, 518 n. 2, 547 n. 1.
— 28 janv. 1819, 484 n. 3.
à Mrs. Houlton 3 mars 1819, 494 n. 3.
à Murray 12 mars 1819, 518 n. 2.
à Miss Waldron (?) 7 mai 1819, 549-50 (B., p. 74).
à Murray 18 oct. 1819, 506 n. 1.
à Hatchard 11 nov. 1819, 515 n. 1.
à Mrs. Leadbeater déc. 1820, 595-6.
à son fils John 9 août 1822, 557 n. 2.
à ses fils 14 août 1822, 557 n. 2.
à B. 23 oct. 1822, 593 et n. 1.
à Chantrey déc. 1822, 3 n. 1, 594 et n. 1.
à B. 16 fév. 1824, 259 n. 1.
à Mrs. Leadbeater 26 mars 1824, 562 n. 3, 568 n. 1, 594 et n. 2.
— 29 oct. 1824, 592 n. 2.
? juin 1825 (?), 605 n. 2.
à B. 17 sept. 1825, 601 et n. 2.
— 6 nov. 1825, 594 n. 5, 603 et n. 1.
à Miss Hoare 3 déc. 1825, 274 n. 1.
à B. 9 déc. 1825, 603 et n. 1.
— 28 juin 1826, 580 n. 3.
à Mrs. Leadbeater 3 fév. 1826, 594 et n. 5.
à B. 13 fév. 1827, 259 n. 1.
— 7 mai 1827, 581 n. 2.
— 3 juin 1827, 595 n. 1.
— 30 juin 1827, 597 n. 3.
? 11 déc. 1827, 487 n. 1.
à B. 18 janv. 1828, 590 n. 1 (2°).
— 5 mars 1828, 589 n. 4.
— 5 juillet 1828, 605 n. 2.
— 14 déc. 1828, 591 n. 2.
? 24 déc. 1828, 278 n. 3.
à B. 9 avril 1829, 593 n. 3.
à son fils John 28 sept. 1830, 606 n. 1.
à B. 27 oct. 1830, 606 et n. 2.
à H. Crowfoot 19 janv. 1831, 568 et n. 2.
à B. 20 janv. 1831, 271 n. 1.
— 7 mars 1831, 185 n. 2, 481 n. 2.
— 20 avril 1831, 268 n. 2.
— 10 août 1831, 275 n. 3, 582 n. 2.
— 21 août 1831, 598 n. 4.
à ses fils 24 oct. 1831, 563 et n. 1, 582 n. 3, 607.
à B. 30 nov. 1831, 601 et n. 1, 609 n. 3.

Crabbe (George), fils aîné du poète (B.) : vii et n. 1, viii n. 1, ix n. 1, 242 n. 3, 260 n. 1, 288 n. 2, 290, 471, 473 n. 1, 477, 479 n. 1, 483 n. 2, 505 n. 2, 590 n. 1 (4°), 595, 600 et n. 1, 610, 662 n. 1.

Crabbe (George), le petit-fils : vii n. 1.

Crabbe (John), fermier à Seething : 4 n. 2.

Crabbe (John), frère du poète : 7 n. 2, 186 n. 1, 252 n. 1.

Crabbe (John Waldron), fils du poète : vii n. 1, 7 n. 1, 17 n. 4, 169 n. 1, 242 n. 3, 253 n. 3, 260 n. 1, 288 et n. 2, 290, 494-5, 505 n. 2, 518 n. 1, 536, 550 n. 3, 557 n. 2, 596-7, 606 n. 1, 610 et n. 1 : lettres à B., 28 et 29 janv. 1832.

Crabbe (Mary), mère du poète : v. Lodwick.

Crabbe (Mary), sœur du poète : 7 n. 2, 88, 93, 169, 242 n. 3, 248, 469 n. 2, 483, 603 et n. 1.

Crabbe (Rachel), veuve de Robert, le grand-père : 5 et n. 4.

Crabbe (Robert), le grand-père : 4 et n. 2-3, 5 et n. 1-4, 6.

Crabbe (Robert), frère du poète : 7 n. 2, 469 n. 2, ; lettre à B. 10 mai 1833 : 4 n. 2, 23 et n. 1, 47 n. 1, 86 n. 1-2, 87 n. 2 ; lettre à John Waldron 18 juin 1833 : 169 n. 1, 171 et n. 3.

Crabbe (Sarah, Mrs.), femme du poète (v. Elmy, Sarah).

Crabbe (Sarah), fille du poète : 245 n. 2.

Crabbe (Sarah Susannah), fille du poète : 242 n. 3, 245 n. 2.

Crabbe (Thomas), petit-fils du poète : vii n. 1.

Crabbe (William), frère du poète : 7 n. 2, 22.

Crabbe (William), frère du poète : 7 n. 2, 469 et n. 2.

Crabbe (William), fils du poète : 245 n. 2, 250 et n. 1.

Croker (J. W.) : 357 n. 2, 580 et n. 3 ; *The Croker Papers* : 544 et n. 2, 546.

Crome (J.) : 15.

Cromwell (O.) : 217, 437, 500.

Crowfoot (Anna Maria, Mrs. John Waldron Crabbe) : 494, 536, 596, 610 n. 1.

Crowfoot (Henchman et William) : 592, 593 n. 1, 602.

D

Dade (Major), original de « Blaney » : 397, 398 n. 1.
Dalby (J.) : 125 n. 1.
Dale (T. F.), *History of the Belvoir Hunt* : 175 n. 1, 176 n. 1, 178 n. 1, 180 n. 1.
Daniel (S.) : 190 n. 1.
Darwin (E.) : 153, 154 n. 1, 311.
David-Sauvageot (M. A.), *Le Réalisme et le Naturalisme* : 389 n. 2, 390 n. 1.
Davies (J.) : 264 et n. 3, 321 n. 2.
Davy (D. E.) : 4 n. 3, 5 n. 2, 7 n. 3, 19 n. 3, 24 n. 3, 56 n. 2, 58 n. 2-4, 59 n. 1, 61 n. 1-4, 90 n. 2, 173 n. 3, 246 n. 2, 257 n. 3, 357 n. 1-2.
Démosthène : 265.
Descartes (R.) : 269.
Deshoulières (Mme) : 192 n. 2.
Devonshire (duchesse de) : 176.
Dickens (Ch.) : 133 n. 1, 587 n. 1.
Dieulafoy (M. G.) : 593 n. 2.
Dodsley (J.) : 110, 112, 148-9, 186 n. 1, 187, 188 n. 1, 242 n. 2, 264 et n. 2, 265, 635.
Donn (J.) : 261.
Dowden (M. Edw.) x, 625 n. 4, 656-8.
Dryden (J.) : 116-7, 134 n. 3, 199 n. 2, 323, 330, 350, 352, 362, 395, 401, 545, 599 n. 1, 620, 635.
Duncan, de Bath : 351 n. 3 (lettre à B.).
Durazzo (Mme) : 598, 600 n. 2.
Dyer (J.) : 150, 196 n. 1, 209 et n. 1.

E

Eachard (J.) : 174 et n. 2.
Eden (Sir Frederick), *State of the Poor* : 208 n. 1.
Edgeworth (Miss) : 30, 331, 388 ; *Ellen* : 451 n. 1 ; *Letters* : 497 n. 1, 498 et n. 2, 604 et n. 1.
Eliot (George), *Adam Bede* : 298, 320 ; *Scenes of Clerical Life* : 257 n. 1, 356 n. 1, 373 n. 1, 426 n. 1.
Elizabeth, reine d'Angleterre : 278, 291, 357 n. 1-3, 583 et n. 1.
Elliott (Eb.) : 222, 628 n. 1.
Elmy (Eleanor), sœur de Mira : 58, 250 et n. 2.
Elmy (James), père de Mira : 58 et n. 1-2.
Elmy (James), frère de Mira : 58, 59 et n. 1, 250, 643.
Elmy (Mary), sœur de Mira : 58, 250 et n. 2, 483.
Elmy (Sarah), mère de Mira : 58 et n. 1-4, 94, 143, 246, 288 et n. 1, 470.
Elmy (Sarah, « Mira », Mrs. Crabbe) : 57, 58 et n. 1, 59, 60, 64-70, 78, 82, 88-9, 92-5, 103, 107, 109, 111 n. 1-2, 112, 115 et n. 2, 117-8, 119 n. 2, 120, 124, 138, 142, 171, 223, 224 et n. 3, 225, 239, 243, 245, 248, 250 et n. 2, 251 n. 1-3, 252, 255, 260, 265-6, 288-9, 469-70, 472 n. 4, 474 n. 1, 475, 490, 530 n. 1, 535, 645 ; lettres à Crabbe : vers 1782, 90 n. 3, 186 n. 1 ; 22 oct. 1792, 246 n. 3.
Emmet (Robert) : 574 n. 5.
Englefield (Sir Henry) : 507 et n. 1, 508 et n. 1, 511, 518 n. 2.
Erskine (Lord) : 504.

F

Falconer (Wm.), *Shipwreck* : 150 n. 2, 344 et n. 3.
Fenwick (J.) : 605 n. 1.
Feuillerat (A.) : 625 n. 4.
Fielding (H.) : 127 n. 3, 128 n. 2, 184 n. 3, 213 n. 1, 266, 299 n. 1, 300 n. 3, 330-1, 388, 496, 502.
Fisher (John), évêque de Salisbury 482 et n. 1.
Fitzgerald (Edw.) : vii n. 1, x, 8 n. 1, 13 n. 4, 17 n. 4, 54, 55 et n. 1, 103 n. 3, 170 n. 3, 180 n. 1, 247 n. 1, 250, 253 n. 2-3, 254 n. 1, 266 n. 3, 267 n. 1, 351 n. 1, 398 n. 1, 469 n. 2, 471 n. 2, 473 n. 1, 490 n. 2, 492 n. 2, 512 n. 4, 536 et n. 1, 549, 550 n. 3, 562 n. 4, 583 n. 3, 600 n. 1, 603 n. 2, 627 n. 1, 628 n. 1.
Fitzwilliam (Earl) : voir Bourke.
Flaubert (G.) : 390 n. 1.
Fletcher (Phineas) : 191 et n. 1-2.
Fletcher, pasteur suppléant à Trowbridge : 482, 484 n. 1, 487 et n. 3, 488 n. 2.

Florian (J. P. Cl. de) : 194 n. 1.
Floyd (Mrs.), tante de Charlotte Ridout : 494 n. 3, 495 n. 1.
Foe (D. de) : 330.
Folkestone (Lord) : 590 et n. 1.
Fonnerau (Th.), député : 23 n. 1.
Fontenelle (B. Le B de) : 190 n. 2-3, 191 et n. 3, 193, 198, 199 n. 2.
Foote (S.) : 233 et n. 1.
Ford (J.), *Aldborough described* : 12 n. 1, 31 n. 1, 79 n. 2, 357 n. 1-3.
Forster (J.), *Life of Goldsmith* : 70 n. 2.
Foscolo (Ugo) : 249 n. 2, 502 et n. 2, 503, 504 n. 3.
Fox (Ch. J.) : 103 n. 5, 166, 176 et n. 2, 179, 182 et n. 3, 184 et n. 2, 185 n. 1, 217 n. 1, 224, 227-8, 232 n. 1, 249, 285, 287 et n. 3, 291, 317, 321 et n. 1, 497 n. 4, 500, 503, 573-4, 577.
Fox (Miss) : 503.
Fréron (E. C.) : 198.
Fry (Mrs.) : 585.
Furnivall (M. F. J.) : x.

G

Ganz (M. Ch.) : x, 61 n. 4.
Garnier (R. M.), *Annals of the British Peasantry* : 310.
Gaskell (Mrs.) : 222.
Gay (J.), *Wine* : 74, 77; *Trivia* : 106 n. 2, 126-7, 128 n. 2; *Shepherd's Week* : 199 n. 2.
Genest (J.) : 224 n. 1.
George III, roi d'Angleterre : 109, 146, 224, 227, 232 n. 1, 577.
George IV, roi d'Angleterre : 224 et n. 2, 232 n. 1, 479, 556, 561, 654.
Gessner (S.) : 193 et n. 2-4, 194 et n. 1-2, 198, 199 n. 2, 200.
Gibbins (de) : 307 n. 2.
Gibbon (Edw.) : 423.
Gifford (Wm.) : 391, 393, 395 et n. 1, 396.
Glynn (R.) : 179.
Goldsmith (O.) : 63 n. 1, 70 n. 2, 80, 102 n. 3, 109, 124, 133 n. 5, 147, 196, 197 n. 1, 211, 213-4, 220 n. 1, 222, 226, 232 n. 1, 311, 330, 445 n. 1, 628 n. 1.
Goncourt (les frères de) : 390 n. 1, 391.
Gordon (lord George) : 105, 123-31.
Gordon (Rev. Dr.) : 472 et n. 4, 473, 475, 477, 479, 482 n. 1, 483 n. 2, 484 n. 1-2, 485 n. 2, 487 n. 3, 493, 576.
Gosse (M. Edm.), *Life of Gray* : 87 n. 3; *Essay on English Pastoral Poetry* : 188 n. 3, 199 n. 2.
Grainger (J.) : 150.
Granby (marquis de), père du 4e duc de Rutland : 176.
Gray (Robert), évêque de Bristol : 608 et n. 2.
Gray (Th.) : 73 et n. 2-3, 87 n. 3, 109, 183 n. 5, 196.
Green (R.), *History of Framlingham* : 56.
Grego (J.) : 358 n. 2.
Greville (Ch. C. F.), *Memoirs* : 501 n. 3, 608 n. 1.
Grey (Ch., Lord) : 249, 320, 573 n. 5, 581-2.
Groome (F. H.), *Two Suffolk Friends* : 103 n. 3.
Guyau (M.) : 617 n. 2.

H

Hackman (J.) : 183 et n. 4.
Haddon (J.) : 397, 398 n. 1.
Haddon (R.) : 38.
Hallam (H.) : 489 n. 3.
Hanmer (Sir Th.) : 21 n. 1, 321 n. 1, 631.
Hardy (M. Th.) : 628 n. 1.
Hastings (W.) : 146.
Hatchard (J.), éditeur : 265 et n. 2, 323, 334, 402, 514, 515 n. 1, 516 et n. 1, 552 et n. 3.
Hayley (Wm.) : 125 n. 3, 214 n. 2.
Hazlitt (Wm.), *Spirit of the Age* : 326, 349, 569, 613, 643.
Hele (N. F.), *Notes and Jottings about Aldeburgh* : 11 n. 2, 13 n. 1.
Henry VIII, roi d'Angleterre : 357 et n. 1, 583.
Henry (le prince William, plus tard Wm. IV) : 109-10, 113 n. 1.
Heron (Sir Robert) : 472.
Hertford (marquis de) : 86 et n. 2, 537 n. 2, 580 n. 3.
Heywood (Th.) : 646.
Hoare (S.) : 494 n. 3, 512 n. 4, 594 n. 4, 598, 656.
Hoare (Mrs. S.) : 534, 602 n. 1, 603 n. 1, 604, 606-9, 647.
Hoare (Miss) : viii n. 1, ix n. 2, 7 n. 1, 274 n. 1, 594 et n. 5, 607,

647 ; lettre à John Waldron Crabbe, 26 sept. 1830 : 606 et n. 1 ; lettres à B., 18 fév. 1832, 495 n. 1 ; 22 fév. 1832, 562 n. 4.
Hobbes (Th.) : 462 n. 2.
Hogarth (Wm.) : 113, 206 n. 2, 291 n. 2, 294 n. 2, 299 et n. 1, 330, 353, 358 n. 2, 370-1, 431 et n. 1, 597 n. 2.
Hogg (J.) : 605.
Holcroft (Th.) : 133 n. 1.
Holgate (Cl. W.) : 611 n. 1.
Holland (Lady) : 499, 501, 503, 551.
Holland (Lord) : 320, 321 et n. 1, 499 et n. 1, 500-1, 503, 504 et n. 3, 507 n. 1, 517, 551, 604, 605 n. 2 ; *Memoirs of the Whig Party :* 162 n. 2, 184 n. 2, 287 n. 2, 573 n. 5.
Homère : 82.
Horace (Q. H. F.) : 88, 94, 126.
Houlton (Lt-Col.) : 493 n. 3, 494 n. 1, 495 n. 3, 496, 510 n. 1.
Howard (J.) : 19, 222.
Howitt (Wm.), *Homes and Haunts of the British Poets :* 484 n. 3, 485 n. 1.
Hudson (Wm.), *Flora Anglica :* 87 et n. 3.
Hugo (V.) : 367 n. 2.
Hume (D.) : 97 et n. 1, 269, 277, 278 n. 1. 279, 285, 423.
Hunt (Leigh) : 125 et n. 2.
Huntingdon (comtesse de) : 221.
Huntington (Wm.) S. S. : 239, 283 et n. 2, 284 et n. 2.
Hutchinson (B.) : 593 n. 2.
Hutton (M. W. H) : 245 n. 1.

I

Inchbald (Mrs.), *Nature and Art :* 316 et n. 4, 317 et n. 1, 320, 627 n. 1.

J

Jeffrey (F.) : 323, 355, 391-3, 394 et n. 1, 395, 402, 451 n. 1, 465, 545-6, 557 n. 2, 614 n. 2, 618 n. 2, 621 n. 2, 641.
Jermyn (Rev. Dr.) : 4 n. 2.
Jésus-Christ : 269-271, 278.
Johnson (Dr. S.) : 103 n. 5, 124, 147, 184, 187 et n. 2, 197 n. 1, 198, 201 n. 1, 238, 335 et n. 1, 505, 563, 620, 623 n. 2.
Johnson (J.), libraire : 125 n. 2-3.
Jones (Sir Wm.) : 190 et n. 3.
Jonson (Ben) : 74, 233 n. 1.
Jordan (Mrs.), actrice : 224 n. 1.

K

Kean (Edm.) : 482, 484 n. 1.
Kebbel (T. E.), *Life of Crabbe :* viii, 12 n. 1, 23 n. 1, 34 n. 2, 35 n. 1, 70 n. 3, 73 n. 6, 86 n. 2, 245 n. 1, 587 n. 3, 623 n. 4.
Kemble (J. P.) : 223, 224 n. 1, 451 n. 1, 484 n. 1, 503-4.
Kemp (Jane, Mrs. Tovell) : 58 n. 4, 61 et n. 3, 63-4, 246 n. 3, 247, 302, 397, 469.
Kershaw (M.) : 244.

L

La Bruyère (J. de) : 198.
Lackington (et Cie) : 265 n. 1, 410 n. 2.
La Fontaine (J. de) : 198, 467.
Lamb (Lady Caroline) : 501 n. 2, 503, 508 et n. 2, 510.
Lamb (Ch.) : 17 n. 1, 445 n. 1, 451 n. 1.
Landseer (Sir Edw.) : 572.
Langdale, distillateur : 133.
Langhorne (J.) : 220 n. 1, 222.
Lansdowne (Henry Petty, marquis de) : 495 n. 3, 497-8, 506, 551, 598, 599 n. 1.
Lardner (N.) : 270 et n. 2.
Leadbeater (Mary) : 225, 396, 489 et n. 2, 493, 512 n. 3, 514 n. 2-3, 518 n. 2, 562 et n. 3, 568 n. 1, 592 et n. 1-2, 594 et n. 3-5, 595.
Lecky (J. J.) : 595 n. 2, 615 n. 1.
Lecky (Wm. E. H.), *History of England :* 62 n. 2-3, 63 n. 1, 70 n. 2, 133 n. 1, 177 n. 2, 219 n. 1, 307 n. 2.
Legouis (M. E.) : xi, 30 n. 4, 179 n. 3, 383 n. 2, 574 n. 5, 616 n. 4, 617 n. 1, 620 n. 1.
Lennox (Lady Sarah) : 163 n. 2.
Levett (Wm.) : 56 n. 2, 79.
Levett (Wm. Sp.), fils du précédent : 56-7.
Lewis (Alethea) : 57 et n. 3, 66 n. 1.
Lewis (Monk) : 331 et n. 1.
Lillo (G.) : 330.

Liverpool (Lord) : 579.
Locke (J.) : 329, 462 n. 2.
Lockhart (J. G.) : VII n. 1, IX et n. 1-2, 67 n. 2, 107 n. 2, 146, 552 n. 3, 553 n. 2, 554 n. 2-4 ; *Life of Scott* : 556, 557 et n. 2 ; 559, 560 et n. 1, 563, 596 n. 1, 604 n. 2, 605 n. 2.
Lodwick (Mary) : 6 n. 3, 7 et n. 1, 24.
Long (Lady), de Rood Ashton : 494 n. 3.
Long (Charles), de Saxmundham : 23 n. 1, 60, 103 n. 5, 253, 321 n. 2.
Long (Dudley Long North), frère du précédent : 60, 61 n. 4, 103 n. 5, 115, 163 et n. 4-5, 164-5, 249, 252-3, 254 et n. 1, 286, 320, 321 et n. 1-2, 474, 576, 610 n. 1.
Longman (T. H.) : 517.
Longus : 196.
Lonsdale (Lord) : 177.
Louis XVI, roi de France : 292, 573.
Luc (Saint) : 270, 408 n. 1.
Luther (M.) : 155.
Lyndhurst (Lord) : 600 n. 1.

M

Macaulay (Th. B., Lord) : 34 n. 3, 174 et n. 2, 500 et n. 2.
Mackay (M.), de Trowbridge : 611 n. 1.
Mackay (Mme Veuve) : XI, 181 n. 2, 261 n. 1, 264 n. 1, 472 n. 4, 475 n. 3, 478 n. 1, 479 n. 1, 482 n. 1, 484 n. 2, 485 n. 2, 493 n. 3, 515 n. 1, 550 n. 3, 557 n. 2, 574, 594 n. 5, 601 n. 2, 602 n. 1.
Mackenzie (H.) : 557 n. 2.
Malthus (Th. R.) : 307 n. 3.
Mandeville (B. de) : 279.
Manners (Robert, Lord) : 177 n. 3, 215 et n. 3, 216.
Mansel (W. L.) : 320, 321 n. 2.
Mansfield (Lord) : 129.
Marc (Saint) : 270.
Maréchal (P. S.) : 199 n. 1.
Marivaux (P. C. de Ch. de) : 214 n. 1.
Marlowe (Chr.) : 69.
Marmontel (J. F.) : 191.
Martin (B.) : 21 et n. 4, 36, 37 n. 1, 41.
Maskill (J.) : 78-80.
Matthieu (Saint) : 270.
Mayall (A.) : 648.
Melbourne (Lord) : 608-9.
Methuen (Paul) : 579, 580 n. 2, 590.
Millington, peintre à Trowbridge : 550 n. 3.
Milton (J.) : 21, 37, 109, 132, 134, 362.
Mitford (J.) : 61 n. 4, 65 n. 1, 170 n. 2, 251 n. 1, 252 n. 2, 254 n. 2, 255 n. 2, 627 n. 1.
Montague (Basil) : 183 n. 5.
Moore (Th.) : 224 n. 1, 244 n. 1, 330, 489 n. 3, 496 et n. 2, 497, 498 n. 1, 501 et n. 1, 502, 505 et n. 2, 507 et n. 1, 512 n. 4, 514, 517 et n. 1, 518 n. 1, 550 n. 3, 551 et n. 4, 552 et n. 1, 598 et n. 1-5, 599 n. 1, 600 n. 2, 613, 615 n. 2.
More (Hannah) : 506 et n. 2.
Morel (M. L.) : 345 n. 1.
Morfill (M. W. R.) : 668 n. 1.
Morley (J.) : 144 n. 1.
Motte (Houdar de la) : 190 n. 1.
Murray (J. A.) : 557 n. 2.
Murray (John), éditeur contemporain de Crabbe : VIII et n. 1, 17 n. 2, 484 n. 3, 504, 506 n. 1, 508, 515 et n. 1, 516-7, 518 et n. 2, 544, 546 et n. 3, 557 n. 2, 562 n. 4, 598, 603 n. 2, 615 n. 2.
Murray (Mrs.) femme du précédent : 506 n. 1.
Murray (John), fils des précédents : VII n. 1, 536 n. 1, 662 n. 1.
Murray (M. John) : X, 7 n. 2, 67 n. 3, 82 n. 2, 150 n. 3, 225 n. 2, 226 n. 3, 246 n. 1, 248 n. 2, 254 n. 3, 255 n. 2-3, 257 n. 2, 268 n. 1, 271 n. 3, 277 n. 1, 278 n. 2, 387 n. 1, 478 n. 2, 506 n. 1, 512 n. 4, 515 n. 1, 516 n. 1, 517 n. 2, 518 n. 2, 550 n. 2, 552 n. 2, 573 n. 5, 580.

N

Napoléon Ier : 576 et n. 1.
Nassau (R. Savage) : 142 n. 1, 635.
Neale (Rev. E.) : 488 n. 1.
Nelson (H., vicomte) : 292.
Newbery (F.) : 232 n. 1.
Newton (Sir Isaac) : 223 n. 1, 232 n. 1.

Nicholls (Sir George), *History of the English Poor-Law* : 81 n. 4, 209 n. 3, 583 n. 2.
Nichols (John) : 134 et n. 3, 141, 261, 262, n. 1, 635,
Norford (Dr.), de Bury St. Edmunds : 82 n. 2.
Norris (Mrs.) : 494 n. 1-3.
North (Dudley) : voir Long.
North (Lord) : 102, 114, 118-9, 120, 122, 130, 146, 171, 185 n. 1, 224, 227-8, 421 n. 1, 468, 572 n. 1, 573, 634.

O

Oldham (J.) : 174 et n. 2.
Orme (et Lowder), médecins : 84, 633.
Orr (Mme veuve) : x.
Otway (Th.) : 110.
Overton (J. H.) : 275 n. 2.
Ovide (P. N.) : 126, 188.
Owen (Dr.), pasteur à Beccles : 602 et n. 1, 603 et n. 1.

P

Page, médecin à Woodbridge : 54.
Page (A.), *The Suffolk Traveller* : 61 n. 4, 246 n. 2.
Paine (Th.) : 270 et n. 1, 423.
Paley (Wm.) : 269 et n. 3, 270 et n. 2, 273 et n. 1.
Palmer (Miss) : 183.
Pariset (M. G.) : xi.
Parke (Dr. Thomas) : 226 et n. 3, 241.
Parr (Dr. S.) : 249.
Paul (Saint) : 270.
Payne (H.), libraire : 134 n. 2, 141 et n. 2, 635.
Peel (Sir Rob.) : 581.
Pesta (H.), *George Crabbe* : 17 n. 3, 70 n. 2, 73 n. 6, 625 n. 1, 626 n. 2-3.
Philips (A.) : 189 n. 1, 199 n. 2.
Philips (J.) : 150.
Phillips (Th.) : 504, 512 n. 4, 550 et n. 3.
Pickersgill (H. W.) : 512 n. 4, 550 n. 3.
Pitt (Wm., Lord Chatham) : 176.
Pitt (Wm.), fils du précédent : 176, 177 et n. 1, 179, 182 et n. 3, 224 et n. 4, 227-8, 253 n. 4, 254, 307 n. 2, 573-4.
Pope (A.) : 36 n. 1, 41, 71 n. 3, 72, 73 et n. 1, 77, 82, 109, 111 n. 3, 113, 125, 134, 136, 138, 154, 199 n. 2, 237, 323, 330, 349-50, 352, 362, 395, 401, 507, 620 et n. 3, 621 n. 1-2, 623, 625-6.
Prettyman (Dr. George, ou Tomline) : 253 et n. 4, 254.
Punchard (C.) : 71.

Q

Quaritch, libraire : 536 n. 1.
Quarles (F.) : 36 et n. 1.
Queensberry (duc de) : 179.

R

Racan (H. de B. marquis de) : 188 n. 3, 190 n. 1.
Radcliffe (Mrs.), 331 et n. 1, 332-3, 644.
Raikes (R.) : 222.
Raleigh (Sir Walter) : 69.
Ramsay (A.) : 199 n. 2, 559.
Ray (Martha) : 183.
Raymond (Burham) : 78-9, 80 et n. 3, 85.
Reeve (Cl.) : 331 n. 1.
Reid (S. J.), *Sydney Smith* : 500 n. 2.
Renan (E.) : 840 n. 2.
Revett (Mary) : 173 n. 3.
Reynolds (Sir Joshua) : 163, 166, 183-4, 187 et n. 2, 238, 335 n. 1, 505, 507.
Richardson (S.) : 214 n. 1, 298, 330-1, 388.
Richmond (duc de) : 163 n. 2.
Ridout (Charlotte) : 490 et n. 2, 491, 492 et n. 2-4, 493-4, 495 n. 1.
Rivett-Carnac (M. et Mme), de Swefling : x, 59 n. 1, 91 n. 3, 550 n. 3, 597 n. 3.
Rochford (comte) : 60, 63, 142 et n. 1, 143, 145, 635.
Rockingham (Lord) : 171.
Rodney (G. B.), amiral : 109, 138.
Rogers (S.) : ix n. 1-2, 251 n. 3, 290 et n. 1, 498 et n. 3, 499 et n. 1, 503-4, 505 et n. 2, 506 et n. 3, 507 et n. 1, 509 et n. 2, 512 et n. 2-4, 514, 517, 518 et n. 1, 549 n. 1, 563, 598, 603 n. 2, 604, 605 et

n. 2, 613; billet à Crabbe, 1er juillet 1819 : 648 n. 1.
Romilly (Sir Samuel) : 579, 585 et n. 3, 586 et n. 1-4.
Rousseau (J. J.) : 191, 192 n. 2, 193-4, 200, 316 n. 3, 578, 648.
Routh (P.) : 224 n. 3.
Russell (Lord John) : 581-2, 598, 608 n. 1.
Rutland (3e duc de) : 175, 178 n. 3.
Rutland (Charles Manners, 4e duc de) : 162 et n. 2, 171-2, 174-5, 176 et n. 2, 177 et n. 3, 179, 180 n. 2, 182-3, 185, 188 n. 1, 215, 224, 226, 228, 238, 242, 321 n. 1.
Rutland (duchesse de, Lady Isabella Somerset) : 176, 242 et n. 2, 243, 321 n. 2, 402 n. 5.
Rutland (5e duc de) : 253 et n. 2, 320, 321 n. 2, 334, 475, 477, 479, 481 n. 2, 484 n. 1, 488, 594 ; lettre à Crabbe, 21 fév. 1814 : 481 et n. 2.
Rutland (duchesse de, Lady Elizabeth Howard) : 519 n. 1.
Rutland (M. le duc de) : x.
Rye (M. W.) : 4 n. 2.

S

Sainthill (R.) : 512 n. 2.
Saintsbury (M. G.) : 66 n. 1, 73 n. 6.
Sand (G.) : 193 n. 1.
Sandwich (Lord) : 130, 183 et n. 5.
Sannazaro (J.) : 191.
Saunderson (Lady) : 283 et n. 5.
Savage (R.) : 110, 124.
Savile (Sir George) : 129-130.
Schuldham, avoué à Marlesford : 257 n. 3.
Scott (John, of Amwell) : 197 n. 1.
Scott (Sir Walter) : 146 n. 1, 175 n. 2, 290, 366 n. 1, 411 n. 2, 471 n. 1, 475, 505 n. 2, 549, 552, 553 et n. 2, 554 et n. 1-4, 556, 557 et n. 2, 560-1, 562 et n. 1, 625 ; lettre à Crabbe, 16 juillet 1822 : 555 et n. 1.
Scott (Lady) : 557 n. 2, 596.
Selwyn (G.) : 176 et n. 2, 179 n. 2.
Shackleton (R.) : 225 et n. 4.
Shakespeare (Wm.) : 37, 125 n. 2, 126, 386 n. 3, 504, 618 n. 1.
Shelburne (comte de) : 121 et n. 3, 122-3, 177, 185 n. 1, 224 n. 4, 497.
Shelley (P. B.) : 423, 614 et n. 3, 618 n. 1.
Shenstone (Wm.) : 27 n. 1, 69 n. 4, 496.
Shorter (M. Cl.) : 628 n. 1.
Siddons (Mrs.), actrice : 223, 224 n. 1, 503.
Sheridan (R. Br.) : 330.
Simeon (Rev. Ch.) : 275 et n. 2, 301 et n. 1, 426 n. 1.
Skelton (J.) : 627 n. 1.
Smart (Chr.) : 150.
Smiles (Samuel) : 515 n. 1, 546 n. 3.
Smith (Edw.) : 574 n. 4.
Smith (James) : 599 n. 1, 621 n. 2.
Smith (Lady) : 91 n. 3.
Smith (Sydney) : 205 n. 1, 244, 275, 498, 580 n. 2, 586 n. 2.
Smith, apothicaire à Wickham Brook : 47 et n. 1.
Smollett (T.) : 127 n. 1, 502.
Somerville (Wm.) : 150 n. 2.
Southey (Rob.) : 158 et n. 2, 159, 251 n. 3, 281 n. 1, 282 n. 2, 283 n. 1-2, 496, 497 n. 2, 544 et n. 1, 574 n. 5, 577, 605 et n. 1.
Spagnuoli (Battista), dit le Mantouan : 193 n. 3, 197 et n. 1, 198 n. 1, 199 n. 2.
Sparkes (Th.) : 242 n. 3, 469 n. 2, 603.
Sparkes (Mrs.) : voir Crabbe (Mary), sœur du poète.
Spencer (comte) : 506.
Spencer (Wm.) : 507 et n. 2, 508, 599 n. 1.
Spencer (Mrs.), 507 et n. 2, 508.
Spenser (Edm.) : 37, 68, 122, 188 n. 3, 193 n. 3, 199 n. 2.
Staël (Mme de) : 497.
Stanfield (Wm. Cl.) : 16-7, 61 n. 4.
Stanley (A. P.) : 277.
Steele (Sir Richard) : 190 et n. 3, 191, 199 n. 2, 548 n. 2.
Stephen (Sir Leslie) : 73 n. 6, 258 n. 2, 273 n. 1.
Stockdale (P.) : 244.
Surrey (comte de) : 11 n. 1.
Sutton (Dr. Manners) : 478.
Swift (J.) : 66 n. 1, 111 n. 3, 113 et n. 2, 445 n. 1.
Sydney (W. C.) : 207 n. 1, 234 n. 1, 358 n. 2-4, 368.

T

Taine (H.) : 1, 40, 390 n. 1.
Talleyrand (C. M. de) : 501.
Talma (F. J.) : 504.
Tasse (Le) : 190 n. 1, 192 n. 2.
Taylor, pasteur de Stathern : 226 n. 3.
Taylor, de Bath : *Cullings from Crabbe :* 596 n. 2.
Tegg (T.) : 546 n. 3.
Tennyson (A., Lord) : 456 et n. 1, 563, 628 n. 1.
Théocrite : 188, 193, 199 et n. 2.
Thomas (M. W.) : 351 n. 1.
Thompson (M. le chanoine H.) : x, 18 n. 2, 171.
Thomson (J.) : 2, 195, 200 n. 1, 329, 337, 344, 345 n. 1.
Thoroton (R.) : 180 et n. 2, 224 n. 2, 476 et n. 1.
Thoroton (T.) : 180 n. 1.
Thurlow (Lord) : 123 et n. 1, 166, 172, 173 n. 2, 184 et n. 2, 185 n. 1-2, 224 n. 4, 228 n. 1, 240, 243, 287 n. 3, 476.
Thynne (Lady J.) : 473, 474 n. 1.
Tickell (Th.) : 27 n. 1.
Ticknor (G.) : 251 n. 3.
Tillotson (J.) : 97 et n. 1, 267-8.
Timbrell (C. Mat.) : 600 n. 1.
Timbrell (T.) : 485 n. 2, 600 n. 1.
Tovell (Eliz.) : 94, 246 et n. 3, 247, 288.
Tovell (Jenney) : 93-4.
Tovell (John) : 57-8, 61 n. 4, 62-3, 65-6, 94, 142, 187 n. 1, 245-6, 248, 261 n. 1, 307.
Tovell (Mrs.) : voir Kemp (Jane).
Tovell (Wm.) : 61 et n. 2.
Townshend (Lord John) : 162 n. 2.
Toynbee (A.), *Industrial Revolution :* 219 n. 1-2, 304 n. 2, 306 n. 2, 307 n. 2.
Traill (and Mann), *Social England :* 575 n. 1.
Trimmer (Mrs.) : 30.
Turner (Dawson) : 249 n. 3.
Turner (Rev. George) : 171.
Turner (J. M. W.) : 15.
Turner (Rev. Richard) : 249 et n. 3, 266, 320, 334 ; lettre à Crabbe, 24 oct. 1807 : 321 et n. 2.
Twining (Th.) : 133 n. 1, 254 n. 3.

V

Virgile (P. V. M.) : 150, 188, 193 et n. 3, 197, 199 n. 2, 201.
Vickery, coiffeur : 105, 107-9, 116 n. 2, 143, 161, 484 n. 1.
Voltaire (F. A. de) : 97 et n. 1, 277, 279, 384 n. 1.

W

Waldron (Miss) : 90-1.
Waldron (W. E.) : 487, 499, 590 n. 1.
Wallace (Sir Richard) : 86 n. 2.
Waller (Edm.) : 199 n. 2.
Walpole (Hor.) : 86 n. 2, 159 et n. 2, 214 et n. 2, 331 n. 1.
Walpole (Sir Spencer), *History of England :* 581 n. 1, 586 n. 2-4, 609 n. 1.
Walsh (Wm.) : 199 n. 2.
Walter (J.) : 231.
Ward (M. A. Wm.) : 71 n. 3, 625 n. 4, 638 n. 1.
Warren (J.) : 163 et n. 3.
Warriner (Ernle) : 589.
Watson (Richard) : 179 et n. 3, 185, 260.
Welby (Sir Wm.) : 472, 477, 481 et n. 3.
Wellesley (W. P. T. L.) : 579 et n. 2.
Wellington (duc de) : 522, 550, 576-7, 581, 608.
Wenn, avoué à Ipswich : 251 n. 3, 255 n. 2, 287, 289 n. 1, 324 n. 1, 334 n. 4.
Wesley (J.) : 170, 221-2, 245 et n. 3, 246, 280-2, 285.
Wetherell (Sir Ch.) : 608-9.
Wheble (J.) : 70 et n. 2.
Whitefield (G.) : 280-1, 285.
Whitehead (Wm.) : 231.
Wilberforce (Wm.) : 222, 358.
Wilbraham (R.) : 249 et n. 2, 320 ; lettre à Crabbe, 8 juillet 1817 : 506 et n. 3.
Wilkinson (R.), original de « Robin Dingley » : 397.
Wilson (J.) : 545.
Windham (Wm.) : 574.
Windsor (Col.) : 61 n. 4.
Wodderspoon (J.), *Historic Sites of Suffolk :* 17 n. 5, 24 n. 2.

Woodfall (H. S.) : 231 et n. 1, 235.
Woodfall (Wm.) : 230.
Wordsworth (Dor.) : 217 n. 1.
Wordsworth (Wm.) : IX n. 2, 2, 7 n. 1, 25 n. 4, 30 et n. 1-4, 33, 35, 42, 45, 208 n. 1, 217 et n. 1, 290 n. 1, 323, 333, 340, 383-4, 574 n. 5, 577, 604, 605 et n. 1-2, 614 et n. 1, 616, 620, 625, 627.
Wraxall (Sir Nathaniel), *Historical Memoirs :* 146 n. 2, 177 n. 1, 227 n. 2.
Wright (M. Wm. A.) : X, 247 n. 1, 250 n. 2, 253 n. 2-3, 398 n. 1, 648.

Y

Yonge (Ph.), évêque de Norwich : 163 et n. 5, 165, 174 n. 1.
Young (Arthur), *Tour to the East of England :* 38 n. 1, 90 n. 1, 209 n. 3, 219 n. 2 ; *Tour through Great Britain :* 178 n. 3.
Young (Edw.) : 21, 77, 97 et n. 1, 113 n. 3, 218, 330, 351 et n. 1, 352, 354, 625 n. 4.

Z

Zola (E.) : 195 n. 3, 217, 389 n. 1-2, 390 n. 1, 391, 399 et n. 1.

Vu :

Le 7 novembre 1905.

Le Doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris,

A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS VII

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE ET LES PREMIERS POÈMES (1754-1781)

CHAPITRE Ier

ALDBOROUGH (1754-1768)

I. La famille : le grand-père et le père. 3
II. Aldborough et ses environs 7
III. La vie de famille de l'enfant et du jeune homme. 16
IV. « A dame-school ». — Curiosité enfantine. — Une excursion sur l'Alde 26
V. En pension à Bungay. — Premières lectures littéraires. — L'école de Stowmarket. — Retour à Aldborough : la mer, la rivière et la lande 34

CHAPITRE II

WICKHAM BROOK ET WOODBRIDGE (1768-1775)

I. Apprenti apothicaire à Wickham Brook. — Lectures. — Visite à Cheveley Park 47
II. A Woodbrige 54
III. Mira : sa famille et la vie à Ducking Hall 56
IV. L'amour et les premiers poèmes : *Hope* et *Inebriety* 67

CHAPITRE III

ALDBOROUGH (1775-1780)

I. Sur le quai de Slaughden. — Les apothicaires d'Aldborough : Raymond, Maskill et Crabbe. — Premier séjour à Londres. — Insuccès à Aldborough 78
II. Les Voyages de l'Amant. — Poésie et religion. 88
III. Désespoir, misère et départ pour Londres. 99

CHAPITRE IV

LONDRES (1780-1781)

I. Arrivée à Londres. — Le coiffeur Vickery. — Le Journal et les démarches d'un « poète dans la détresse » 105
II. Les deux aspects de la capitale. — Lord George Gordon et les fureurs protestantes 126
III. Le *Candidat* malheureux 133
IV. La lettre à Burke. 141
V. La *Bibliothèque* (the Library) 147
VI. Ordination. 160

DEUXIÈME PARTIE

LE CHAPELAIN ET LE POÈTE DES PAYSANS (1782-1785)

CHAPITRE UNIQUE

I. Vicaire à Aldborough. 169
II. Chapelain ducal. — La vie au château de Belvoir 174
III. La Pastorale au dix-huitième siècle et les sources de son inspiration : l'âge d'or, l'homme de la nature, l'homme sensible. — Combattue par Crabbe dans le *Village :* la peinture du paysan véritable. 185
IV. Mariage. 222
V. Le *Journal* (the Newspaper) 227

TROISIÈME PARTIE

LE PASTEUR ET SON REGISTRE DE PAROISSE (1786-1807)

CHAPITRE Ier

CRABBE PASTEUR ET SES OPINIONS RELIGIEUSES

I. Vie de Crabbe à Stathern, Muston, Parham, Great Glemham et Rendham 239
II. Les occupations d'un pasteur : sermons, visites et dîmes. — Les distractions de Crabbe : lectures et travaux scientifiques, lectures et travaux littéraires 255

III. Les opinions religieuses de Crabbe : rapports de la raison et de la foi, bases de la croyance, importance des œuvres : Crabbe classé parmi les libéraux 267
IV. Son aversion pour le scepticisme, pour le méthodisme arminien ou calviniste, et pour l'antinomianisme de Huntington. — Conclusion : importance de la morale pratique. 277

CHAPITRE II

LE « REGISTRE DE PAROISSE » (THE PARISH REGISTER)

I. Causes immédiates et circonstances de la publication . . . 286
II. La « thèse » morale de l'ouvrage 290
III. La société rurale anglaise à la fin du dix-huitième siècle : l'aristocratie, la bourgeoisie, le clergé. 295
IV. Les « classes agricoles » : fermiers et « labourers » 302
V. Les petits commerçants 309
VI. Les excentriques et les déchus : Crabbe et le « roman rustique » 312
VII. Jugement des contemporains et conclusion 320

QUATRIÈME PARTIE

LE RÉALISME DE CRABBE : ÉTUDE SUR LE « PORT DE MER » (THE BOROUGH)

CHAPITRE UNIQUE

I. Le réalisme de Crabbe, conforme à la tradition du dix-huitième siècle anglais, s'oppose au romantisme naissant. 329
II. Sa genèse et ses éléments : 1° la description : la flore, la lande, la mer, les habitations des hommes 334
III. Sa genèse et ses éléments : 2° la satire et la poésie de la désillusion. 350
IV. Son caractère distinctif : la psychologie des déclassés. . . . 369
V. Jugement des contemporains. — Le réalisme et la réalité . . 391

CINQUIÈME PARTIE

CRABBE CONTEUR ET MORALISTE

CHAPITRE Ier

LES « CONTES EN VERS » (TALES IN VERSE)

I. Le pathétique 401
II. L'humour 434

III. La résignation et l'idylle 446
IV. Appréciation des contemporains. — Caractères généraux de l'ouvrage 464

CHAPITRE II

NOMINATION A TROWBRIDGE ET VOYAGES A LONDRES (1813-1818)

I. Un échange de cures 471
II. L'été de la Saint-Martin 484
III. Crabbe dans le grand monde 495

CHAPITRE III

LES « CONTES DU CHATEAU » (TALES OF THE HALL)

I. Circonstances de la publication 514
II. Le cadre de l'ouvrage : la vie de famille 519
III. Le pathétique de l'infortune 537
IV. Jugement des contemporains et appréciation 544

CHAPITRE IV

LES DERNIÈRES ANNÉES (1819-1832)

I. Relations avec Scott : voyage à Édimbourg 549
II. Les *Contes posthumes* (Posthumous Tales) 562
III. Opinions politiques et idées sociales 572
IV. Le déclin et la mort 592
CONCLUSION 613

APPENDICES

I. Bunbury Letter 631
II. Comparaison des deux textes de la *Bibliothèque* 638
III. « Nathan Kirk » et sa bonne 641
IV. Analyse sommaire des *Contes du Château* 643
V. En l'honneur de George IV 654
VI. *The Deserted Wife* 656
VII 659
VIII. Bibliographie 660
INDEX 669
TABLE DES MATIÈRES 685

Nancy, impr Berger-Levrault et Cie

NANCY — IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie